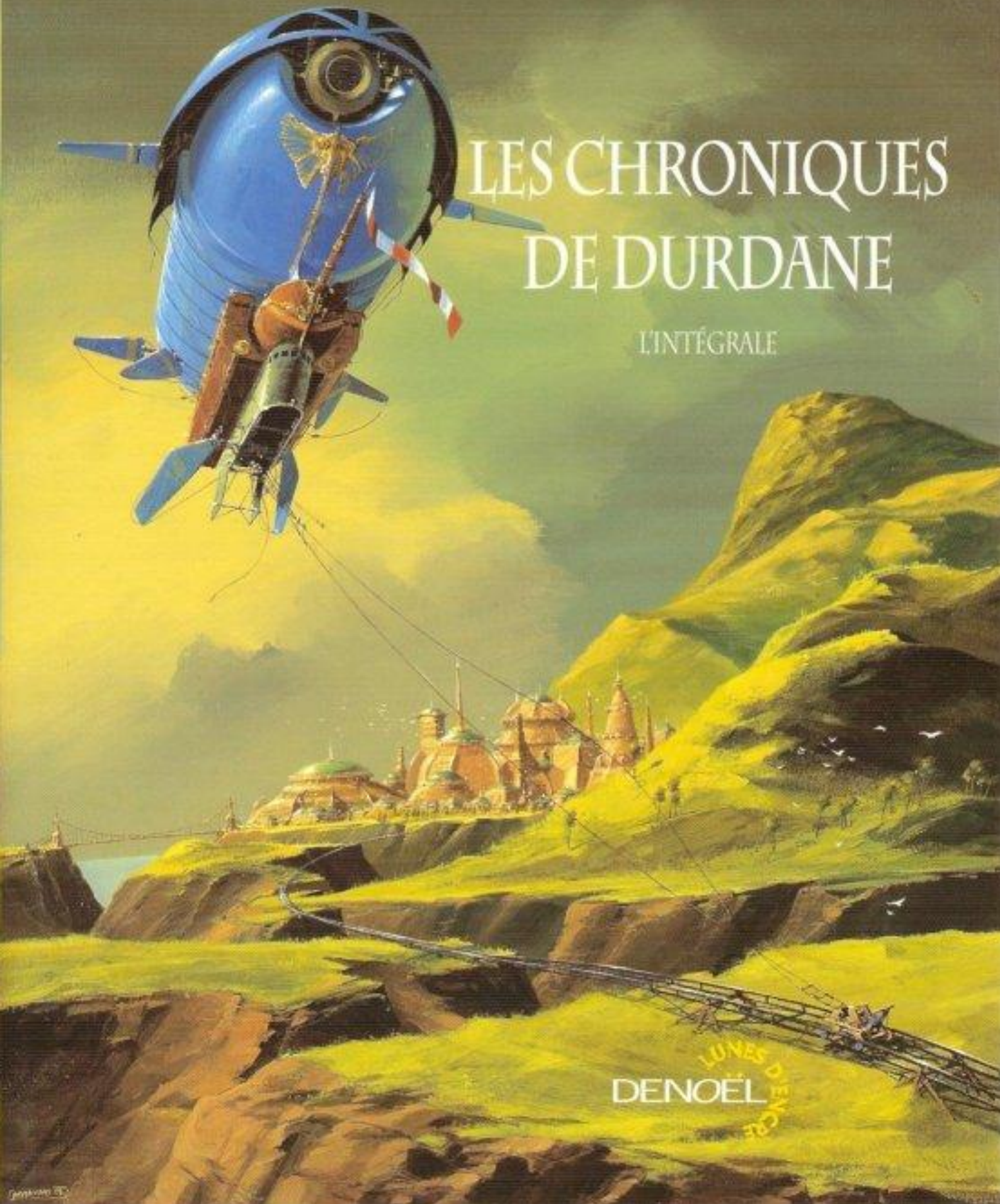
JACK VANCE

LES CHRONIQUES DE DURDANE

L'INTÉGRALE



LUNES D'ENCRE
DENOËL

Jack Vance

Les chroniques de Durdane

L'INTÉGRALE

Romans traduits de l'américain
par Patrick Dusoulier
et Arlette Rosenblum

Traductions révisées et harmonisées
par Patrick Dusoulier

Le Shant formait un ovale irrégulier de deux mille kilomètres de long sur mille kilomètres de large, séparé de la masse sombre du Caraz par un bras de mer large de cent cinquante kilomètres, le détroit de Pagane, qui réunissait l'océan Vert et l'océan Pourpre. Au sud de la Grande Palude, le Palasedra pendait entre l'océan Pourpre et l'océan Bleu comme une main à trois doigts, ou comme un pis de vache à trois trayons.

À mille cinq cents kilomètres à l'est du Shant apparaissaient les premières îles du Beljamar, un vaste archipel formant la limite entre l'océan Vert et l'océan Bleu. On ne savait rien de la population du Caraz ; il y avait relativement peu de Palasedrans ; le Beljamar abritait quelques petits groupes épars de nomades océaniques ; la plus grande partie de la population de Durdane habitait les soixante-deux cantons du Shant, une confédération assez libre dirigée par l'Homme Sans Visage.

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay.

Les textes originaux ayant servi de base à la présente édition des *Chroniques de Durdane* sont ceux de l'édition VIE (Vance Integral Edition). L'objet du projet VIE était de produire une édition complète des œuvres de Jack Vance en quarante-quatre volumes, corrigée sous l'égide de l'auteur, son épouse Norma et son fils John, et constituant un archivage physique permanent (en langue anglaise) de l'œuvre de Jack Vance. Les volumes de l'édition VIE ont paru en 2003 et 2005 et constituent la version autorisée de l'œuvre de Vance.

< www.vanceintegral.com >

Titres originaux :
The Anome ©Jack Vance, 1971-1973
The Brave Free Men ©Jack Vance, 1972-1973
The Asutra ©Jack Vance, 1973-1974

Et pour la traduction française :
© Éditions Denoël, 2007

L’HOMME SANS VISAGE

Roman traduit de l’américain
par Patrick Dusoulier

1

Mur avait neuf ans lorsqu'il entendit dans le cottage de sa mère un homme pousser un juron facétieux en invoquant le nom de l'Homme Sans Visage. Un peu plus tard, alors que l'homme avait repris sa route, Mur posa une question à sa mère : « Est-ce que l'Homme Sans Visage existe vraiment ?

— Oh oui, il existe bien », répondit Eathre.

Mur réfléchit un moment, puis il demanda : « Comment fait-il pour manger, ou pour sentir, ou pour parler ? »

De sa voix posée, Eathre répondit : « J'imagine qu'il doit se débrouiller, d'une façon ou d'une autre.

— Ce serait intéressant à voir, dit Mur.

— Sans nul doute.

— Est-ce que tu l'as déjà vu ? »

Eathre secoua la tête. « L'Homme Sans Visage ne vient jamais importuner les Chilites, tu n'as donc nul besoin de te soucier de lui. » Elle ajouta, comme si c'était sans importance : « Pour le meilleur ou pour le pire, les choses sont ainsi. »

Mur, un garçonnet frêle et grave, fronça les noirs sourcils dont il avait hérité d'un père-par-le-sang inconnu : « En quoi les choses pourraient-elles être meilleures ? Ou pires ?

— Comme tu peux être agaçant ! » déclara Eathre sans s'émouvoir outre mesure. Ses lèvres tremblèrent légèrement : il s'agissait peut-être d'une pointe de *chsein*[1] Mais elle dit : « Si quelqu'un enfreint la loi des Chilites, les Ecclésiarques le punissent. Si cette personne s'enfuit, l'Homme Sans Visage lui prend sa tête. » Eathre porta la main à son torque, un geste familier chez tous les habitants du Shant. « Si tu obéis aux lois

[1] Chsein :
(a) Réflexe conditionné de recul devant une pensée prohibée.
(b) Cécité, ou refus d'admettre la réalité de circonstances inhabituelles, interdites ou contraires à l'orthodoxie.

chilites, tu n'auras jamais à craindre qu'on te prenne ta tête. Voilà le meilleur. Mais dans ce cas, tu seras un Chilite, et voilà le pire. »

Mur ne dit plus rien. Ces remarques étaient troublantes. Si son père-par-l'âme venait à l'entendre, Eathre s'attirerait à tout le moins une réprimande. Elle pourrait être transférée à la tannerie, et l'univers de Mur s'écroulerait. Le temps qui lui restait à être « au lait de sa mère » (selon l'expression chilite) était de toute façon assez court : trois ou quatre ans… Un voyageur entra dans la maison. Eathre se ceignit le front d'une couronne de fleurs et versa du vin dans un gobelet.

Mur alla s'asseoir de l'autre côté de l'Allée, à l'ombre des grands rhododendrons. C'est à ce genre de rencontre qu'il devait son existence, il en était bien conscient ; un Péché Originel qu'il lui faudrait expier lorsqu'il deviendrait un Garçon Pur, selon le rite chilite. Tout ce processus mettait son entendement à rude épreuve. Eathre avait donné naissance à quatre enfants. Delambre, une jeune fille de seize ans, habitait déjà dans un cottage à l'ouest de l'Allée. Son deuxième enfant, Clignot, qui avait trois ans de plus que Mur, avait maintenant revêtu la blouse blanche d'un Garçon Pur, et avait adopté le nom de Chaires Gargamet, combinant les vertus de Chaires, l'ascète chilite qui avait vécu et était mort dans les branches du Chêne Sacré, six kilomètres plus haut dans la vallée de la Sombre, et Bastin Gargamet, le maître tanneur qui avait découvert les qualités sacramentelles du galga[2] tandis qu'il enfumait des peaux d'ahulphe. Son quatrième enfant, né deux ans après Mur, avait été déclaré déficient et noyé dans le puisard de la tannerie, avec un préjugé défavorable à l'encontre de Eathre, car on tenait l'excentricité sexuelle pour responsable des défauts d'un fœtus.

Mur était assis sous les rhododendrons, occupé à tracer des dessins dans la poussière blanche tout en observant les passants ; un mercantiliste conduisant un chariot attelé à deux ambleurs, loué à la gare du chemin d'air dans le canton de

[2] Galga : feuilles des buissons de chevalette, que l'on fait sécher, puis que l'on pulvérise et qu'on mélange à de la gomme de chevalette et du sang d'ahulphe : un élément important du rite spasmodique chilite de vénération à l'égard de Galexis.

Shemus ; puis trois jeunes vagabonds, sans doute des ouvriers agricoles à en juger par les verticales brun-vert de leurs torques.

Mur se secoua. Ses fibriers requéraient ses soins : si on laissait les bobines se détendre, le fil devenait grumeleux et grossier… Un fardier à vapeur passa devant lui, chargé de grands troncs de bois noir. Mur, oubliant un instant ses fibriers, se lança à sa poursuite et s'accrocha à l'un des troncs, pour s'y balancer jusqu'à ce qu'il atteigne le pont de la Sombre, où il lâcha prise et se retrouva au milieu de la route, à regarder le fardier s'éloigner vers l'est en grondant. Il passa un bon moment à lancer des galets dans la Sombre qui, en coulant dans la vallée, actionnait un moulin à eau juste au-dessus du pont. Ce moulin servait à moudre les galles, l'alun, la pierre à teinture, ainsi que toutes sortes d'herbes, de racines et de produits chimiques utilisés dans la tannerie.

Mur retourna en flânant dans l'Allée des Rhododendrons, et le voyageur était parti quand il rentra chez lui. Eathre posa sur la table le pain et la soupe de son repas. Tout en mangeant, Mur posa la question qui lui avait trotté dans la tête toute la matinée : « Chaires ressemble à son père-par-l'âme, mais pas moi ; n'est-ce pas étrange ? »

Eathre attendit un instant que la connaissance lui envahisse l'esprit : un merveilleux processus fondamental, analogue à la floraison des arbres ou à l'extraction du jus d'un fruit mûr. « Ni toi ni Chaires n'avez de lien du sang avec le Grand Mâle Osso, non plus qu'avec n'importe quel autre Chilite. Ils ne savent rien des vraies femmes. J'ignore qui est le père de Chaires. Ton père-par-le-sang était un voyageur, il faisait de la musique, c'était un de ceux qui voyagent seuls. J'ai été triste lorsqu'il a repris sa route.

— Il n'est jamais revenu ?

— Jamais.

— Où est-il parti ? »

Eathre secoua la tête. « Les voyageurs comme Dystar parcourent tous les cantons du Shant.

— Et tu ne pouvais pas partir avec lui ?

— Pas tant qu'Osso détient mon contrat d'indenture. »

Mur continua de manger sa soupe en silence, plongé dans ses pensées.

Delambre entra dans la maisonnette, vêtue d'une cape par-dessus sa robe à rayures vertes et bleues. Comme Mur, elle était mince et avait l'air grave ; comme sa mère, elle était grande et aussi harmonieusement calme qu'une rivière qui s'écoule. Elle s'affala dans un fauteuil. « Je suis déjà fatiguée ; j'ai eu trois musiciens venus du camp. Le dernier a été particulièrement difficile, et bavard, en plus. Il s'est mis en tête de me parler de certains barbares, les Roguskhoïs : de grands buveurs et de grands paillards. Tu en as entendu parler ?

— Oui, dit Eathre. L'homme qui vient juste de partir les considère avec un grand respect. Il m'a décrit leur appétit sexuel comme étant au-delà de l'ordinaire ; aucune femme n'en est à l'abri, et ils ne payent pas.

— Pourquoi l'Homme Sans Visage ne les chasse-t-il pas ? demanda Mur.

— Les sauvages ne portent pas de torque, l'Homme Sans Visage ne peut rien contre eux. De toute façon, ils ont été repoussés et ne sont plus désormais considérés comme une menace. »

Eathre servit du thé ; Mur prit deux gâteaux aux noix et sortit dans le jardin derrière la maison, où il entendit la voix de Chaires, son frère-par-l'âme.

Mur scruta les environs sans enthousiasme. Descendant nonchalamment sur le flanc de la colline, Chaires s'arrêta à la limite du jardin dans lequel il n'osait pénétrer de peur d'être souillé. Il avait des yeux exorbités qu'il clignait, qu'il faisait loucher et rouler de gauche et de droite ; son nez se plissait ; il allait du sourire à la grimace et au rictus, en montrant les dents et en se passant la langue sur les lèvres ; il s'esclaffait bruyamment quand un petit rire aurait suffi ; il se grattait le nez, se frottait les oreilles, et faisait de grands gestes maladroits. Cela faisait longtemps que Mur se demandait comment il pouvait y avoir de telles différences, à tant d'égards, entre Chaires et lui ; ne partageaient-ils pas la même mère, le même père-par-l'âme ? Dans une certaine mesure, Chaires ressemblait

à leur père-par-l'âme, le Grand Mâle Osso, lui-même de haute taille, le teint cireux, et maigre comme un sonneur de cloches.

« Viens avec moi, dit Chaires, il faut que tu cueilles des baies.

— Moi, cueillir des baies ? Qui a dit ça ?

— C'est moi qui te le dis, et pour garantir leur pureté contre la souillure femelle, je t'ai apporté une paire de gants sacramentels. Fais bien attention de respirer uniquement de côté, et tout ira bien. Qu'est-ce que tu manges, là ?

— Des gâteaux aux noix.

— Mmmf… Je n'ai rien avalé ce matin, à part un biscuit et un peu d'eau… Non. Je n'ose pas. Osso l'apprendrait. Il a un nez qui vaut celui d'un ahulphe[3]. Tiens, prends ça. »

Il lança à Mur un panier contenant des gants blancs : ceux de Chaires, se dit Mur, qu'il était lui-même obligé de porter lorsqu'il devait manipuler de la nourriture, bien qu'il fût un Garçon Pur. Apparemment, si cela pouvait contribuer à améliorer son confort, Chaires était prêt à surmonter sa peur de souiller la nourriture, qui était de toute façon destinée à la table des Chilites.

Bien qu'il n'eût pas une très grande affection pour Chaires, Mur éprouvait toutefois une certaine compassion pour ses privations ; celles-ci seraient très bientôt infligées à Mur lui-même. Il prit le panier sans protester ; si la tricherie venait à être découverte, ce serait Chaires qui en paierait le prix. Avec réticence, il demanda : « Tu veux un gâteau aux noix, oui ou non ? »

Chaires scruta le flanc de la colline, la masse blanche du Temple de Bashon, la rangée de renfoncements sombres au pied des murailles, sortes de tanières où logeaient les Garçons Purs. « Viens, rejoins-moi sous l'aparier. »

Une fois derrière l'arbre, Chaires enfila cérémonieusement ses gants blancs. Il saisit le gâteau aux noix et n'en fit qu'une

---

[3] Ahulphe : bipède semi-intelligent natif de Durdane, vivant à l'état sauvage dans les régions désertes et retirées : parfois domestiqué, élevé et croisé pour une grande variété d'usages, allant du simple travail physique et transport de lourdes charges, jusqu'au statut d'animal domestique d'intérieur. Lorsqu'il est malade, l'ahulphe exsude une odeur détestable, qui le pousse lui-même à s'en plaindre.

bouchée. Puis, en léchant les miettes collées à ses joues, il fit une série de grimaces embarrassées, toussa et plissa le nez, tout en scrutant la colline. Finalement rassuré, il fit un grand geste comme pour effacer cet épisode de sa mémoire.

Les deux garçons se dirigèrent vers la plantation de baies située à l'est de l'Allée des Rhododendrons, Chaires se tenant ostensiblement à une certaine distance de son frère-par-l'âme, qui n'était pas encore purifié.

« Ce soir, les Ecclésiarques se réunissent en Conclave Doctrinal, dit Chaires à Mur, avec l'air de quelqu'un qui communique une information importante. Il est prévu un dessert de baies, et cela nécessite un grand panier. Est-ce que tu me croiras si je te dis que j'ai été chargé de rassembler à moi tout seul cette énorme quantité ? En dépit de tout le raffinement de leurs idéaux et la rigueur de leur détermination, ils engloutissent chaque bouchée que l'on pose devant eux.

— Hah, dit Mur sur un ton de sombre réprobation. Combien de temps encore avant ta propre assomption ?

— Ce sera dans un an. Je commence déjà à avoir des poils sur le corps.

— Est-ce que tu te rends compte qu'une fois qu'ils t'auront bouclé un torque autour du cou, tu ne pourras plus jamais explorer ni voyager à ta guise ? »

Chaires renifla. « C'est comme si tu disais : une fois qu'un arbre a grandi, il ne peut plus jamais redevenir une graine.

— Tu n'as donc pas envie de voyager ? »

Chaires grommela une réponse elliptique. « Les voyageurs portent un torque, eux aussi. Montre-moi un voyageur sans torque et je te montrerai un hors-lande. »

Mur n'avait rien à répondre à cela. Il finit par demander : « Et les Roguskhoïs, ce sont des hors-lande, eux ?

— Les quoi ? Je n'en ai jamais entendu parler. »

Mur, qui n'en savait guère plus que Chaires, s'abstint judicieusement d'ajouter quoi que ce soit. Passant devant le bosquet d'arbres à soie, où Mur s'occupait de deux cents bobines, ils descendirent vers la plantation de baies. Chaires s'arrêta et jeta un coup d'œil en arrière vers le temple. « Écoute bien, maintenant : toi, tu vas là-bas, tu fais le tour et tu

descends vers les buissons du bout ; moi, je cueillerai au-dessus, là où ceux du temple pourront observer et approuver, s'ils se sentent enclins à le faire. Mais je te le rappelle, utilise les gants ! C'est le minimum de précaution que je puisse accepter.

— Et quel est le minimum pour Osso ?

— Quant à cela, nous ne pouvons que formuler des conjectures. Et maintenant, au travail. Il me faut au moins deux pleins paniers, travaille donc avec célérité. N'oublie pas les gants ! Les Chilites peuvent déceler la souillure femelle encore plus facilement qu'un homme renifle la fumée. »

Mur descendit vers la limite inférieure des buissons de baies et fit un détour pour observer le camp des musiciens. Il s'agissait d'une troupe d'une taille exceptionnelle comprenant sept roulottes, chacune ornée de motifs peints de couleurs significatives : bleu clair pour la gaieté, rose pour l'innocence, jaune foncé pour le *sunuschein*[4], gris-brun pour dénoter la compétence technique.

La troupe s'activait aux tâches routinières du camp : s'occuper des animaux de trait, éplucher les légumes à mettre dans le chaudron, battre les couvertures et les châles. Ces gens aux gestes brusques et souvent exubérants étaient considérablement plus expansifs et démonstratifs que les Chilites : quand ils riaient, ils rejetaient la tête en arrière ; même ceux qui étaient inexorablement revêches exhibaient leur nature par des poses caractéristiques. Un vieil homme assis sur les marches d'une roulotte était occupé à remplacer les chevilles d'un petit khitan au manche recourbé. Non loin de là, un garçon de l'âge de Mur s'entraînait au gastaing, grattant des gammes et des arpèges, tandis que le vieil homme lui grommelait quelques conseils.

Mur soupira, et s'éloigna en gravissant la pente pour atteindre les buissons de baies. Devant lui, une tache brun pâle bougea et tremblota ; il entendit des feuilles s'agiter. Mur s'arrêta net, puis il s'avança lentement. En observant à travers le feuillage, il aperçut une fillette qui devait avoir un ou deux ans

---

[4] Sunuschein : une gaieté insouciante et sans retenue, teintée de fatalisme et de désespoir tragique.

de plus que lui ; elle était en train de cueillir des baies avec une grande dextérité et les mettait dans un panier accroché à son bras.

Indigné de l'outrecuidance de cette fille, Mur fit résolument un pas en avant, mais il trébucha sur une branche morte et s'affala dans un buisson d'herpines. Surprise, la fille lui lança un regard par-dessus son épaule, lâcha son panier et décampa à travers les buissons, la jupe relevée sur les cuisses. Mur se sentit très bête. Il se remit péniblement sur ses pieds et regarda partir la fille. Il n'avait pas eu l'intention de lui faire peur, mais puisque c'était fait, tant pis ! Qu'elle se soit ou non égratigné les jambes, elle n'avait rien à faire parmi les baies des Chilites. Il ramassa le panier qu'elle avait laissé tomber et, avec malice, en transféra soigneusement le contenu dans son propre panier. Voila des baies pour le Conclave !

Il fourra les gants dans sa poche et entreprit de cueillir des baies pendant un moment, en remontant progressivement la pente. Chaires finit par le héler : « Alors, petit ! Où sont les baies ? Est-ce que tu as travaillé, ou traînaillé ?

— Vois toi-même », dit Mur.

Chaires jeta un coup d'œil dans le panier, en faisant semblant de ne pas remarquer que Mur ne portait pas de gants. « Hum. Tu as fait du bon travail. Étonnant. Bon, eh bien, verse-les là-dedans. Je dirai que c'est tout ce qu'il y avait… Excellent. Ah oui, les gants. Tu es d'une propreté remarquable. » Chaires écrasa une baie entre les doigts d'un gant. « C'est un peu mieux comme ça. Bon, maintenant, pas un mot à qui que ce soit. » Il approcha son visage maigre de celui de Mur. « Souviens-toi, quand tu seras un Garçon Pur, je serai un Chilite – et beaucoup plus sévère que je ne le suis actuellement, car je vois bien comment se passent les choses… De plus, j'exige un autre panier de baies, alors active-toi un peu. » Il s'en alla.

Sans y mettre aucun zèle, Mur cueillit encore quelques baies, en en mangeant autant qu'il en mettait dans le panier. Au bout d'un moment, comme il s'y attendait un peu, il vit apparaître la jupe marron clair de la petite nomade en bas de la pente. Il s'approcha lentement, en s'assurant qu'elle pouvait l'entendre, et cette fois-ci elle ne manifesta aucune intention de s'enfuir. Au

contraire, elle vint à lui en courant, le visage rouge de colère. « Espèce de petite créature bizarre, tu m'as fait peur, tu m'as pris mes baies ! Où sont-elles, maintenant ? Donne-les-moi tout de suite, avant que je ne tire tes oreilles ridicules ! »

Mur, un peu interloqué, s'efforça de conserver la dignité imperturbable qui caractérise les Chilites : « Tu n'as pas besoin de m'insulter.

— Oh si, j'en ai besoin, absolument ! Comment parler autrement à un voleur ?

— C'est toi la voleuse ; ici, ce sont des buissons de baies chilites ! »

La fille leva les bras au ciel en poussant une exclamation excédée. « Qui est le voleur et qui n'est pas le voleur ? Tout ça, c'est du pareil au même, du moment que je récupère mes baies. » Elle arracha le panier des mains de Mur, et examina avec suspicion la poignée de baies qu'elle y trouva. « C'est là tout ce que j'avais cueilli ?

— Il y en avait davantage, dit Mur avec une franchise solennelle. Je les ai données à mon frère-par-l'âme. Ne te fâche pas ; elles sont destinées au Conclave des Chilites. C'est une bonne farce, non ? Une femme a souillé la nourriture ! »

La fille se mit de nouveau en colère. « Je n'ai pas souillé de nourriture ! Pour qui me prends-tu ?

— Peut-être que tu ne comprends pas que…

— Non, en effet, et je ne comprendrai jamais ! Pas les Chilites ! Je connais bien vos pratiques dégoûtantes. Vous vous droguez avec de la fumée, et vous faites des rêves lubriques ; on n'a jamais vu une secte aussi bizarre !

— Les Chilites ne sont pas une secte, déclara Mur, en récitant la doctrine qu'il avait entendue de la bouche de Chaires. Je ne peux pas t'en dire beaucoup plus, car je ne suis même pas encore un « Garçon Pur », et il me faudra encore trois ou quatre ans avant que je n'arrive à maîtriser pleinement mon âme. Les Chilites sont les seuls habitants de Durdane à être émancipés et hautement cultivés. Tous les autres se reposent sur les émotions ; les Chilites mènent une existence abstraite et fondée sur l'intellect. »

La fille eut un rire insultant : « Tu n'es qu'un bébé ! Qu'est-ce que tu peux bien savoir des autres habitants ? Tu n'es même pas allé à plus de cent mètres de chaque bout de la route. »

Mur ne put réfuter la moquerie. « Eh bien, j'ai appris des choses grâce aux hommes qui rendent visite à ma mère dans le cottage. Et n'oublie jamais que mon père-par-le-sang était un musicien !

— Ah, vraiment ? Comment s'appelait-il ?

— Dystar.

— Dystar… Viens avec moi jusqu'aux roulottes. Je saurai la vérité sur ton père, et quel genre de musicien c'était. »

Le cœur de Mur se mit à battre très fort ; il fit un pas en arrière. « Je ne suis pas sûr de vouloir en savoir plus.

— Pourquoi ? De quoi as-tu peur ?

— Je n'ai peur de rien. Je suis un Chilite, et par conséquent…

— Oui, oui, d'accord ; alors, viens avec moi. »

Avec des jambes de plomb, Mur la suivit, en essayant de trouver une bonne raison de ne pas aller dans le camp des musiciens. La fille le regarda par-dessus son épaule, en lui faisant un grand sourire provocant, et Mur finit par être agacé. Ah, elle le prenait pour un menteur et une créature bizarre, hein ? Rien ne pouvait plus le dissuader, désormais… Ils arrivèrent au camp des musiciens. « Azouk ! Azouk ! cria une femme. Il y a des baies ? Apporte-les ici.

— Pas de baies, déclara Azouk avec une mine dégoûtée. Ce petit voleur me les a prises. Je l'ai amené ici pour qu'on lui flanque une correction.

— Allons, allons, dit la femme. Tu as des baies, oui ou non ? »

La fille lui tendit le panier presque vide avec un grand geste. « C'est comme je te l'ai dit. Ce petit monstre les a prises, et il prétend aussi que son père était un musicien, un certain Dystar.

— Ma foi, pourquoi pas ? Les musiciens seraient-ils différents des autres hommes ? Ils sèment leur graine et n'y pensent plus après, c'est ainsi que les choses se passent. » Et elle ajouta : « Sa mère doit être une femme méthodique. »

Mur posa timidement une question : « Est-ce que vous avez connu mon père, Dystar ? »

La femme tendit brusquement un doigt. « Va importuner le vieil homme au khitan cassé avec tes questions. Il connaît chaque ivrogne de musicien dans le Shant tout entier. Et toi, Azouk, viens avec moi ! Est-ce que tu penses rester oisive toute ta vie, espèce d'effrontée ? Va ramasser des brindilles et occupe-toi du feu ! » La femme partit touiller un chaudron ; avec un mouvement de tête provocant, la gamine disparut derrière une roulotte. Mur resta seul. Personne ne faisait attention à lui. Tous les membres de la troupe s'activaient avec une grande concentration, comme si leur besogne immédiate était la plus importante qu'ils auraient jamais à entreprendre. De tout le camp, le vieil homme semblait être le plus détendu, et même lui travaillait en agitant les coudes de façon théâtrale, s'interrompant parfois pour examiner son ouvrage les sourcils froncés. Mur s'approcha de lui pas à pas. Le vieil homme lui lança un bref coup d'œil indifférent, et entreprit de fixer une corde à son khitan recourbé.

Mur le regarda faire, dans un silence respectueux. Tout en travaillant, le vieil homme sifflotait un air entre ses dents. Il laissa tomber son poinçon. Mur le ramassa et le lui tendit, et fut l'objet d'un autre coup d'œil en retour. Mur s'approcha encore d'un pas.

« Bon, eh bien, demanda le vieil homme d'un ton de défi, est-ce que tu trouves que c'est de la belle ouvrage ? »

Après une légère hésitation, Mur dit : « J'aurais tendance à dire que oui. Toutefois, à Bashon, nous voyons très peu d'instruments de musique. Les Chilites préfèrent ce qu'ils appellent « un clair silence froid ». Mon père-par-l'âme, Osso Higajou, est perturbé par le tintement d'une libellule-clochette. »

Le vieil homme s'interrompit dans sa tâche. « Cela me semble être une étrange circonstance. Et toi ? Tu es un Chilite ?

— Non, pas encore. Je vis avec ma mère, Eathre, vers le milieu de l'Allée. Je ne suis pas certain de vouloir devenir chilite.

— Et pourquoi pas ? Ils n'ont pas la mauvaise vie, dans un « clair silence froid », avec toutes leurs femmes qui triment à leur place. »

Mur acquiesça d'un air entendu. « Oui, cela n'est pas faux… Mais il faudrait d'abord que je devienne un Garçon Pur, et je ne veux pas vraiment quitter ma mère. Et puis mon père-parle-sang était un musicien. Il s'appelait Dystar.

— Dystar. » Le vieil homme tendit la corde neuve et la fit vibrer. « Oui. J'ai entendu parler de Dystar. Un druithine. »

Mur s'approcha encore. « Qu'est-ce que c'est, un druithine ?

— C'est un homme qui ne se déplace pas avec une troupe. Il voyage seul ; il a un khitan, comme celui-ci, ou peut-être un gastaing ; il est ainsi capable de communiquer sa sagesse et les circonstances de sa vie.

— Il chante ?

— Ah non, non, pas du tout ! Pas de chansons. C'est bon pour les ménestrels et les joueurs de ballades. Nous ne considérons pas le chant comme de la musique ; c'est quelque chose de complètement différent. Ha ! ha ! qu'est-ce que Dystar aurait dit s'il t'avait entendu !

— Quel genre d'homme est-il ? »

Le vieil homme approcha son visage tout près de celui de Mur, qui fit un bond en arrière. Le vieil homme demanda : « Pourquoi cette question, toi qui vas bientôt devenir un « Garçon Pur » ?

— Je me suis souvent posé des questions au sujet de mon père.

— Très bien, je vais te le dire. C'était un homme puissant, au visage sévère. Il jouait avec passion, et il n'y a jamais eu le moindre doute sur ses sentiments. Et sais-tu comment il est mort ?

— J'ignorais qu'il était mort.

— Voici ce qu'on raconte. Un soir, il est devenu furieusement ivre. Il a joué[5] du gastaing, et tous ceux qui l'ont entendu en furent profondément émus. Ensuite, dit-on, il s'est précipité dans la rue, en criant que son torque l'étouffait, et certains l'ont vu tirer dessus de toutes ses forces. A-t-il réussi à le briser,

[5] Une plate transposition du verbe zuweshekar : utiliser un instrument de musique avec une telle passion que la musique semble acquérir une existence indépendante du musicien.

emportant lui-même sa propre tête, ou l'Homme Sans Visage est-il passé par là et a-t-il manifesté sa désapprobation, nul ne le sait ; mais au matin, on a retrouvé son corps, et la merveilleuse tête qui contenait tant de mélodies avait disparu. » Le vieil homme tira nerveusement sur son propre torque. Mur nota ses couleurs : des horizontales violettes et roses, indiquant l'absence d'affiliation cantonale ; des verticales grises et brunes, les couleurs des musiciens ; un code personnel composé de bleu, vert foncé, jaune foncé, écarlate et violet. Mur tâta son propre cou, encore nu. Quel effet cela ferait-il d'être enserré par un torque ? Certains disaient que pendant des mois, voire des années, on se sentait étouffé, et qu'on vivait dans une crainte permanente ; Mur avait entendu parler de cas où une personne enserrée succombait à la panique et brisait son torque, emportant sa propre tête. Mur se passa la langue sur les lèvres. Les torques étaient une nécessité, mais il souhaitait parfois rester enfant, et pouvoir vivre avec sa mère dans une maison agréable loin de Bashon, sans plus jamais avoir à se soucier de torques, de Chilites, de l'Homme Sans Visage ou de qui que ce soit.

Le vieil homme caressa le khitan, produisant ainsi une série d'accords mélancoliques. Mur regarda les doigts agiles avec fascination. Le tempo s'accéléra, la mélodie bondit ici et là… Le vieil homme s'arrêta de jouer. « C'était une gigue de Carbado, qui est un port maritime au sud du canton d'Esterlande. Est-ce qu'elle t'a plu ?

— Beaucoup. »

Le vieil homme poussa un grognement. « Prends ce khitan, je te le donne. Demain, vole pour moi une belle peau de cuir, ou cueille-moi un seau de baies, ou souhaite-moi seulement tes bons vœux – cela m'est égal.

— Je ferai les trois ! s'écria Mur. Et plus encore, si vous voulez ! Mais comment puis-je apprendre à en jouer ?

— Ce n'est pas une bien grande affaire, si tu es persévérant. Pour modifier la clef, plie le haut du manche ; tu n'as besoin d'apprendre qu'une seule série d'accords ; le jeu complet est gravé au dos. Quant à savoir comment utiliser les accords, c'est une autre paire de manches, et cela dérive du savoir-faire et de

l'expérience, de la musique et de la vie. » Il leva un doigt très haut en l'air, solennellement. « Quand tu seras devenu un druithine de renom, souviens-toi que ton premier khitan te fut offert par Feld Maijesto. »

Mur tenait gauchement l'instrument entre ses mains. « Je ne connais aucune mélodie ; à Bashon, il n'y a pas de musique.

— Invente tes propres mélodies, aboya le vieil homme. De plus, fais en sorte que ton père-par-l'âme Osso ne t'entende pas ; ne lui demande pas de chanter au son de ta musique, sinon tu apprendras ce que ça veut dire que d'avoir des ennuis ! »

Mur quitta le camp des musiciens, la tête mise en effervescence par la joie, l'étonnement et l'incrédulité devant cette chose merveilleuse qui venait de lui arriver.

Quand il se retrouva dans l'Allée, il recouvra ses esprits et s'arrêta net. Apporter ce khitan à la maison, à la vue de tous, ne manquerait pas de susciter des ragots qui trouveraient leur chemin vers son père-par-l'âme. Osso ordonnerait immédiatement la destruction de l'instrument, en tant qu'objet en contradiction avec les doctrines chilites minimalistes.

En prenant un chemin détourné derrière les rhododendrons, Mur retourna au cottage de sa mère. Elle ne manifesta aucune surprise en voyant le khitan ; d'ailleurs, Mur ne s'attendait à aucune surprise de sa part. Il lui raconta tout ce qui lui était arrivé et lui parla de la mort de Dystar. Elle tourna les yeux vers le crépuscule, car les soleils s'étaient couchés et le ciel était violet. « C'est bien de cette façon que Dystar était destiné à mourir ; et après tout, ce n'est pas si mal. » Elle toucha son torque, et se détourna pour aller préparer le dîner de Mur, en s'attachant particulièrement à lui faire plaisir.

Cela étant, Mur restait pensif. « Serons-nous toujours obligés de porter un torque ? Les gens ne pourraient-ils pas se mettre d'accord pour se comporter correctement, de sorte que ce ne serait plus nécessaire ? »

Eathre secoua tristement la tête. « J'ai entendu dire que seuls ceux qui enfreignent les lois se plaignent du torque ; mais ça, je ne sais si c'est vrai… Le jour où le torque est venu encercler mon cou, je me suis sentie à l'étroit, brisée, disloquée… Il existe peut-être de meilleures méthodes ; je ne

sais pas. Bientôt, tu vas me quitter ; je ne veux pas te gêner dans l'évolution de ta vie, mais pour bénir Saccard, je dois maudire Saccume[6]. Je ne sais vraiment pas quoi te dire. »

Devant l'air ébahi de Mur, Eathre dit : « Très bien, écoute-moi, alors. Je te conseille de cultiver l'esprit de ressource ; triomphe de l'adversité plutôt que de t'y soumettre ! Recherche l'excellence ! Tu dois t'efforcer de faire les choses mieux que les autres, même si cela doit te conduire à être toute ta vie mécontent de ton insuffisance ! »

Mur réfléchit à ces recommandations. « Je dois apprendre les rites et les mnémosies mieux que quiconque ? Mieux que Chaires ? Mieux que Neech quand il deviendra un Garçon Pur ? De sorte que je deviendrai un Ecclésiarque ? »

Eathre mit du temps avant de répondre : « Si tu souhaites devenir un Ecclésiarque, c'est ce que tu dois faire. »

Mur, qui connaissait chaque intonation subtile de la voix de sa mère, hocha lentement la tête.

« Mais maintenant, il est temps d'aller au lit, dit Eathre. Fais attention quand tu joueras du khitan ! Étouffe le son des cordes, retire les fibres de la boîte à crécelle. Sinon, Osso m'enverra à la tannerie avant mon heure. »

Dans l'obscurité, Mur caressa les cordes, et les douces sonorités lui donnèrent des frissons. Il ne deviendrait jamais un Garçon Pur ; sa mère et lui s'enfuiraient, ils deviendraient musiciens ! Ah, mais non, Eathre ne pouvait pas s'enfuir ! Elle était sous indenture. Comment pourrait-il partir sans elle ? Jamais ! Alors… quoi ? Il pressa le khitan contre son cœur.

Le lendemain matin apporta la nouvelle d'événements terribles. On avait découvert le corps de Chaires Gargamet, à plat ventre dans le bassin à déchets de la tannerie. La cause de sa mort était incertaine, mais il avait les bras et les jambes étrangement tordus, comme ceux d'un danseur acrobate.

Un peu plus tard, des murmures se propagèrent de cottage en cottage. La veille, Chaires était allé cueillir des baies pour le

---

[6] Saccard et Saccume : les deux héros d'un millier de fables du Shant, toujours en désaccord, ou œuvrant l'un contre l'autre, ou victimes de circonstances opposées.

Conclave. Parmi les baies, après qu'il eut fini de manger, le Grand Mâle Osso avait trouvé un long cheveu noir, un cheveu de femme. Et ceux qui se murmuraient ainsi à l'oreille ressentaient les frissons glacés de cette étrange émotion où se mêlent l'horreur et l'appréciation de quelque absurdité grotesque. Quant à Mur, il devint pâle comme la mort. Il se retira dans le recoin le plus sombre de la maison, où il resta allongé, immobile, seul le tressautement de ses minces omoplates indiquant qu'il était encore en vie.

Lorsque le crépuscule arriva, Eathre recouvrit Mur d'un duvet et le laissa allongé là, silencieux, et ils restèrent tous les deux éveillés toute la nuit. Au matin, elle lui apporta du gruau. Il tourna vers elle son fin visage aux lèvres tremblantes et aux cheveux collés. Eathre cligna des yeux pour retenir ses larmes et le serra dans ses bras. Mur se mit à gémir : une plainte sourde, venant du fond de la gorge, qui monta lentement. Eathre le secoua doucement. « Mur, Mur, Mur ! »

Plus tard ce jour-là, Mur posa ses doigts malhabiles sur le khitan. Il lui était impossible de se faufiler dans le magasin de la tannerie pour y récupérer une peau ; il ne pouvait pas aller cueillir un panier de baies ; il essaya de transmettre quelques pensées de gratitude, mais elles lui parurent insignifiantes et falotes.

Au coucher du soleil, Eathre lui apporta une compote de fruits et du thé. Mur commença par refuser en secouant la tête, puis il accepta finalement de manger, sans enthousiasme. Eathre était restée debout près de lui, en le regardant – si longtemps que Mur leva les yeux. Elle dit : « Avant que tu ne t'engages vis-à-vis de l'Âme, si tu quittes Bashon, ils ne pourront pas te dénoncer à l'Homme Sans Visage. Si tu veux, je peux trouver un homme généreux qui acceptera de te prendre comme apprenti.

— Ils vont lâcher les ahulphes après nous.

— C'est une chose qu'on peut arranger. »

Mur secoua la tête. « Je ne veux pas te quitter.

— Si tu deviens un Chilite, tu me quitteras, et pire encore.

— Même comme ça, je ne te quitterai pas ! Ils peuvent bien me tuer, je ne te quitterai pas quand même. »

Eathre lui caressa les cheveux. « Que tu sois chilite ou mort, nous serons quand même séparés ; n'est-ce pas la vérité ?

— Je te verrai en secret. Je peux me débrouiller pour que tu n'aies pas besoin de travailler aussi dur.

— Le travail n'est pas si terrible que ça, dit doucement Eathre. Partout, les gens sont obligés de travailler.

— L'Homme Sans Visage doit être un monstre ! s'écria Mur d'une voix rauque.

— Non ! » s'exclama Eathre, avec toute l'agitation que son tempérament lui autorisait. Elle réfléchit un moment, pour rassembler ses pensées limpides. « Comment t'expliquer cela ? Tu es si jeune ! Les êtres humains changent à chaque instant ! L'homme qui loue Saccard peut devenir aussi enragé qu'un ahulphe malade contre Saccume. Tu comprends ? Les hommes sont pervers, et ils sont imprévisibles. Afin de vivre sans dissensions, ils s'imposent des règles. Chacun des soixante-deux cantons utilise un ensemble de règles différentes. Lesquelles sont les meilleures, lesquelles sont les pires ? Nul ne le sait, et cela n'a peut-être aucune importance, du moment que les hommes respectent l'un ou l'autre de ces systèmes. Celui qui ne le fait pas – les autres annoncent ses couleurs à l'Homme Sans Visage. Ou un moniteur, peut-être, enregistre une dérogation. Ou parfois, l'Homme Sans Visage vient à passer, ou il envoie ses Bénévolences, qui sont aussi discrètes que l'Homme Sans Visage lui-même. Est-ce que tu comprends, maintenant ? L'Homme Sans Visage se contente de faire respecter les lois des habitants du Shant ; les lois qu'ils ont élaborées pour eux-mêmes.

— J'imagine que c'est ainsi que les choses se passent, dit Mur. Toutefois, si j'étais l'Homme Sans Visage, j'abolirais la peur et les souffrances, et tu n'aurais jamais à travailler à la tannerie. »

Eathre lui caressa la tête. « Oui, mon chéri, je sais. Tu obligerais les hommes à être bons et charitables, et tu provoquerais un grand désastre. Va dormir, maintenant ; le monde sera sensiblement le même demain matin. »

2

Par une fraîche matinée d'automne, un Garçon Pur descendit à la clôture et fit appeler Mur. « Ton père-par-l'âme te verra à midi, au portail de la chambre inférieure. Veille à tes ablutions purificatrices. »

Avec des gestes raides, Mur prit un bain et revêtit une blouse propre. Eathre l'observait depuis le fond de la pièce, ne voulant pas ajouter une souillure femelle à la nervosité de Mur.

À la fin, incapable de se retenir, elle s'approcha de lui pour brosser ses noirs cheveux rebelles. « Souviens-toi, il veut seulement jauger ta croissance, et te parler de la doctrine chilite. Il n'y a absolument rien à craindre.

— C'est bien possible, dit Mur. Pourtant, j'ai peur.

— Billevesées, dit Eathre d'un ton décidé. Tu n'as pas peur ; tu es le courageux Mur. Écoute attentivement, obéis précisément, réponds prudemment à ses questions ; ne fais rien d'excentrique. »

À la porte du cottage, elle apporta une braise du foyer et souffla de la fumée sur les vêtements et les cheveux de Mur, afin qu'au moins Osso ne soit pas indisposé par une souillure femelle.

Dix minutes avant midi, Mur se mit en route vers le temple, les nerfs tendus d'appréhension. La route semblait déserte ; ses pas soulevaient derrière lui une poussière blanche qui tourbillonnait dans la lumière bleu pâle. Au-dessus de lui se dressait la masse du temple : un ensemble de cylindres convexes, trapus, qui remplissaient progressivement le ciel. L'air frais qui descendait de la colline apportait des relents de galga rassis.

Mur contourna la base du temple pour rejoindre une sorte de stalle à ciel ouvert : un endroit connu sous le nom de « chambre

inférieure », inoccupée pour l'instant. Mur se plaça avec raideur contre le mur, et attendit.

Le temps s'écoula. Les soleils grimpaient dans le ciel, l'éclat de la blanche Sassetta traversant le flanc couleur prune d'Ezeletta, tandis que Zaëlle la bleue tournait autour des deux autres ; trois étoiles naines dansant dans l'espace comme des lucioles.

Mur examina pensivement le paysage. Il pouvait voir loin, très loin, dans toutes les directions : à l'ouest, le canton de Shemus ; au nord, la forêt de Shimrode, et au-delà, le canton de Ferriy où les habitants élaboraient le maillefer dans leurs collines rouges…

Un bruit le fit sursauter. Il se retourna brusquement et vit Osso qui le regardait en fronçant les sourcils, juché sur une haute chaire. Un mauvais début pour Mur ; plutôt que d'attendre recroquevillé dans une attitude de déférence craintive, voilà qu'il admirait le panorama.

Pendant encore une minute ou deux, Osso continua de regarder Mur, qui le regardait en retour avec fascination. Osso prit la parole d'une voix sévère et sépulcrale : « Les filles ont-elles pratiqué des jeux ignobles avec toi ? »

Le langage était ambigu ; Mur en comprit le contenu sémantique. Il avala sa salive, en se remémorant des incidents qui pourraient être assimilés à des jeux ignobles. Il répondit : « Non, jamais.

— As-tu suggéré ou initié de viles concaténations avec les filles femelles ?

— Non, répondit Mur d'une voix chevrotante, jamais. »

Osso eut un bref hochement de tête. « À partir de l'âge que tu as présentement, et désormais, tu dois prendre garde. Tu deviendras bientôt un Garçon Pur, puis un Chilite. Ne rends pas plus complexes les rituels, qui sont déjà rigoureux. »

Mur acquiesça en marmonnant.

« Tu peux accélérer ton passage dans le temple, déclara Osso. Ne dévore pas de nourritures grasses, ne bois pas de sirops ni de baklavy. Le lien entre l'enfant et la mère est puissant ; il est temps maintenant d'entamer le processus de dissolution. Désengage-toi doucement ! Lorsque ta mère t'offre

des friandises ou tente des caresses affectueuses, tu dois lui dire : « Madame, je suis sur le point d'entreprendre ma Purification ; je vous prie de ne pas ajouter aux rigueurs qu'il me faudra endurer. » Est-ce clair ?

— Oui, père-par-l'âme.

— Il te faut commencer à forger le plus puissant de tous les liens, le lien sacré avec le temple. Galexis, l'essence nerveuse, est aux femmes femelles ce que le sucre d'onmel est aux déchets de la tannerie ; tu en apprendras plus à ce sujet. En attendant, fortifie-toi !

— Comment puis-je faire cela ? » risqua Mur.

Osso lui jeta un regard effrayant ; Mur recula d'un pas. Osso dit : « Tu connais la nature des appétits animaux. Sur le plan philosophique – c'est là une doctrine que tu n'es pas encore préparé à recevoir – ce sont des gratifications du Premier Ordre. Ton ventre est vide ; tu le remplis avec du pain : la réponse la plus grossière à une grossière sensation. La réponse du Second Ordre est de préparer un repas varié. Au niveau du Troisième Ordre, les viandes sont accommodées d'une façon subtile et experte, selon des normes astreignantes. Au Quatrième Ordre, les exigences de l'estomac lui-même sont ignorées : les nerfs gustatifs sont stimulés par des essences et des extraits. Au Cinquième Ordre, les sensations se produisent au niveau cérébral, contournant entièrement l'appareil glottal et olfactif. Au Sixième Ordre, le Chilite est dans un état d'exaltation inconsciente, et la sublime Galexis Achiliadnide s'occupe directement de son âme. Tout est clair ? J'utilise l'exemple le plus simple et le plus évident comme base de discussion.

— Je comprends très bien tout cela, dit Mur. Mais je suis intrigué : lorsque les Chilites introduisent de la nourriture dans leur bouche, quelle est la doctrine correcte à ce sujet ?

— Nous maintenons le niveau d'énergie de nos corps, déclama Osso. Le style de victuailles, qu'il soit grossier ou raffiné, est tout à fait indifférent. Sois ferme avec toi-même. Gouverne ton esprit afin d'éviter l'assaut des appétits brutaux ; trouve-toi une occupation abstraite qui te permette de focaliser ton attention. Pour ma part, je faisais des nœuds héraldiques avec des ficelles imaginaires ; un autre Ecclésiarque, un Spasme

Six, mémorisait des nombres premiers. Il existe de nombreuses occupations similaires auxquelles tu peux consacrer ton esprit.

— Je sais exactement ce qu'il me faut, dit Mur avec une sorte d'enthousiasme. Je vais réfléchir aux sons musicaux.

— Utilise tout moyen qui pourra t'aider, dit Osso. Eh bien donc, sois guidé. Je peux te conseiller, mais les progrès dépendent de toi seul. As-tu réfléchi à ton nom de Mâle ?

— Pas encore, père-par-l'âme.

— Il n'est pas trop tôt pour le faire. Un nom convenable doit être une source d'inspiration et d'exaltation. Le moment venu, je te fournirai une liste de suggestions ; mais pour aujourd'hui, tout est dit. »

Mur redescendit la colline. Eathre était occupée dans le cottage ; il s'en alla flâner vers l'ouest le long de l'Allée des Rhododendrons, jusqu'au camp abandonné depuis longtemps par les musiciens. Comme il avait faim, il alla parmi les buissons de baies, en cueillit quelques-unes et les mangea, sans une pensée pour les exhortations d'Osso à plus d'abstraction. Puis il leva les yeux vers le temple et ses dépendances au sommet de la colline, et les regarda fixement pendant cinq bonnes minutes. Quelque part dans son esprit, une réflexion se déclencha ; il n'était pas conscient d'une suite d'idées particulières, mais il finit par émettre un son du fond de la gorge, quelque chose à mi-chemin entre un rire et un grognement méprisant.

Quand il rentra au cottage, Eathre était en train de boire du thé. Mur lui trouva l'air fatigué et blême. Elle demanda : « Comment s'est passé ton entretien avec le père-par-l'âme Osso ? »

Mur fit une grimace. « Il m'a dit de pratiquer la pureté. Il ne faut pas que je joue avec les filles. »

Eathre but une gorgée de thé en silence.

« Il m'a dit de maîtriser mes appétits, ajouta Mur. Il faut aussi que je me choisisse un nom. »

Eathre acquiesça. « Tu as maintenant l'âge d'adopter un nom. Lequel as-tu en tête ? »

Mur haussa les épaules d'un air morose. « Père-par-l'âme va m'envoyer une liste.

— Il a fait la même chose pour Neech, le fils de Glynet.
— Est-ce que Neech a choisi un nom ?
— Il a décidé de s'appeler Geacles Vonoble.
— Mmf. Et qui étaient-ils ? »
Eathre dit d'une voix atone : « Geacles était l'architecte du temple ; Vonoble a composé les Dithyrambes Achiliadnides.
— Mmf. Alors, il va falloir que j'appelle ce gros lard de Neech « Geacles ».
— C'est là son nom, désormais. »

Quatre jours plus tard, un Garçon Pur fit passer un long bâton à travers la clôture, avec un papier inséré dans une fente à son extrémité. « Une missive du Grand Mâle Osso. »
Mur emporta le papier dans le cottage et déchiffra les caractères, avec parfois l'aide d'Eathre. Son visage s'allongea, et s'allongea encore davantage à mesure qu'il lisait : « Bougozonie, l'Ecclésiarque de Spasme Sept. Narth Homank, qui ne mangeait chaque jour qu'une noix et une baie. Higajou, qui réorganisa la formation des Garçons Purs. Famane Cocile, qui s'est laissé castrer par des bandits de la forêt de Shimrode plutôt que de contrevenir à sa foi dans la non-violence et la paix. Borgade Polveitch qui dénonça l'Hérésie Ambisexuelle…» Enfin, Mur reposa le papier.
« Qu'as-tu choisi ? demanda Eathre.
— Je n'arrive pas à me décider. »

Trois mois plus tard, Mur fut convoqué pour un deuxième entretien avec son père-par-l'âme dans la chambre inférieure. Osso lui prodigua de nouveau des conseils sur les particularités de conduite. « Il n'est pas trop tôt pour commencer à te comporter à la façon d'un Garçon Pur. Chaque jour, abandonne un élément de ton ancienne existence d'enfant. Étudie le Principiaire des enfants, dont un exemplaire te sera fourni. As-tu choisi ton nom ?
— Oui, dit Mur.
— Et quel est le nom de Mâle que tu porteras ?
— Je m'appelle maintenant Gastel Etzwane.

— « Gastel Etzwane » ! Au nom de tout ce qu'il y a de plus extraordinaire, d'où as-tu dérivé cette nomenclature ? »

Mur dit d'un ton qui se voulait apaisant : « Eh bien… J'ai naturellement examiné vos suggestions, mais j'ai pensé que j'aimerais être quelqu'un de différent. Un homme qui passait par l'Allée des Rhododendrons m'a donné un livre intitulé « Les Héros de l'Ancien Shant », et c'est là que j'ai trouvé mes noms.

— Et qui est « Gastel » ? Et qui est « Etzwane » ? »

Mur, ou Gastel Etzwane selon son nouveau nom, leva des yeux indécis vers son père-par-l'âme, dont il s'était attendu à ce qu'il fût familier avec ces personnalités magiques. « Gastel a construit un grand planeur fait de roseaux et de toile, et il s'est élancé du haut du mont Harpie avec l'intention de survoler le Shant d'est en ouest, mais quand il est arrivé au cap Merse, plutôt que d'atterrir, il a poursuivi son vol au-dessus de l'océan Pourpre vers le Caraz[7], et on ne l'a plus jamais revu… Etzwane était le plus grand musicien qui ait jamais parcouru le Shant. »

Osso resta silencieux un moment, cherchant ses mots. Il dit enfin, exprimant pesamment sa réprobation : « Un aéronaute dément et un gratteur de cordes ; voilà donc tes modèles exemplaires ! J'ai échoué dans ma tâche de t'inculquer les idéaux corrects ; j'ai été négligent, et il est clair que dans ton cas, je dois déployer une plus grande énergie. Ton nom ne sera pas Gastel Etzwane ou je ne sais quoi. Ce sera Famane Bougozonie, dont les attributs sont incommensurablement plus appropriés et propices à l'inspiration. Ce sera tout pour aujourd'hui. »

Mur – il refusait de penser à lui-même comme étant Famane Bougozonie – redescendit la pente, longea la tannerie, où il s'attarda pour regarder les vieilles femmes s'adonner à leurs tâches, puis il se dirigea lentement vers sa maison.

Eathre lui demanda : « Eh bien, dis-moi, comment cela s'est-il passé aujourd'hui ? »

---

[7] Caraz :
(a) Une couleur, tachetée de noir, marron et prune, avec des reflets gris-argent, qui symbolise le chaos et la souffrance, des événements macabres en général.
(b) Le plus grand des trois continents de Durdane.

Mur répondit : « Je lui ai dit que mon nom était Gastel Etzwane ; il a dit que non, que c'était Famane Bougozonie. » Eathre éclata de rire, et Mur la regarda d'un air accusateur et mélancolique.

Eathre reprit son sérieux. Elle dit : « Un nom ne veut rien dire ; laisse-le t'appeler comme il veut. Tu t'y habitueras vite. Et également à vivre comme un Chilite. »

Mur se détourna. Il sortit son khitan et toucha les cordes. Au bout d'un moment, il s'essaya à jouer une mélodie, avec des accentuations sur la boîte à crécelle. Eathre l'écoutait avec approbation, mais Mur finit par s'interrompre et contempla l'instrument d'un air critique : « Je connais si peu de choses, si peu de mélodies. Je ne sais pas gratter les cordes latérales, ni me servir des boutons de brillance ou de liaison.

— Ce n'est pas facile d'attraper le coup de main, dit Eathre. Patience, patience. »

3

Quand il eut douze ans, Mur, Famane Bougozonie, Gastel Etzwane – les noms se mélangeaient dans sa tête – subit la Purification. En compagnie de trois autres garçons, Geacles, Morlark et Illan, on lui rasa le crâne, puis on le lava dans l'eau effroyablement glaciale du ruisseau sacré qui coulait sous le temple. Après la première immersion, les garçons s'enduisirent le corps d'une teinture aromatique et se soumirent de nouveau à ce froid qui glaçait les os. Trempés, nus, grelottants, les garçons se rendirent ensuite dans une pièce où un brasero d'agapanthus répandait une épaisse fumée. De la vapeur commença à s'échapper de trous pratiqués dans le sol ; dans ce mélange de vapeur et de fumée, les garçons suèrent, toussèrent, hoquetèrent, et finirent par tituber. Ils s'écroulèrent l'un après l'autre ; lorsque les portes s'ouvrirent, c'est à peine s'ils furent capables de relever la tête.

La voix du Chilite qui supervisait la purification fit vibrer l'air : « Debout, et retournez dans l'eau pure ! Êtes-vous donc faits d'une fibre si tendre ? Montrez-moi qui veut devenir un Chilite ! »

Mur réussit péniblement à se redresser. Un autre garçon, Geacles Vonoble, en fit autant, et s'agrippa à Mur en vacillant. Ils retombèrent tous les deux. Mur se remit debout, et aida Geacles à se relever. Celui-ci repoussa Mur de côté et se dirigea vers le bassin en se dandinant comme un canard. Mur resta là, muet d'horreur, à regarder les deux autres garçons. Morlark était étendu, les yeux exorbités, un filet de sang coulant de sa bouche. Illan semblait incapable de contrôler ses mouvements. Mur se pencha vers eux, mais la voix impersonnelle du monstrateur l'arrêta : « Au bassin, plus vite que ça ! On t'observe et on te jauge. »

D’un pas chancelant, Mur se dirigea vers le bassin et se livra au froid glacial. Sa peau était comme morte ; ses bras et ses jambes étaient lourds, raides comme des poteaux en fer. Centimètre par centimètre, il réussit à se hisser sur la pierre, et se retrouva sans trop savoir comment dans un passage aux dalles blanches qui menait à une pièce garnie de bancs. Là était assis Geacles, enveloppé dans un peignoir blanc, l’air très content de lui.

Le monstrateur lança à Mur un peignoir semblable à celui de Geacles. « Vos peaux ont été rincées des souillures ; pour la première fois depuis la nécessaire dépravation de la naissance, vous voici propres. Prêtez donc attention à l’Argument Premier du Protocours Chilite ! L’homme entre dans le monde par le portail génital : une souillure originelle dont le Chilite se défait, tel un serpent qui mue, au moyen de purifications et d’attitudes, mais que les hommes ordinaires gardent en eux, tel un incube puant, jusqu’à la tombe. Buvez ! » Il tendit à chaque garçon un gobelet rempli d’un épais liquide. « Votre première purge…»

Mur passa trois jours dans une cellule, avec de l’eau sacrée, glacée, pour se sustenter. À la fin de cette période, on lui demanda de se plonger dans le puits sacré, de se savonner avec de la teinture et de se rincer. Plus mort que vif, il rampa au soleil : il était devenu un Garçon Pur.

Le monstrateur lui prodigua des instructions succinctes. « Je n’ai pas besoin de détailler les structures, tu es familiarisé avec elles. Si tu te souilles, tu devras subir une nouvelle purification. Je te le déconseille. Osso Higajou est ton père-par-l’âme, et ce n’est pas le moins rigoureux des Chilites. Il déplore le moindre contact insignifiant avec le Principe Femelle. Je l’ai vu morigéner un Garçon Pur pour avoir pris plaisir au parfum d’une fleur. « La fleur est l’organe de procréation femelle de la plante » – ainsi s’est exclamé Osso – « et voici que tu fourres ton nez dedans ! » Tu peux faire confiance à Osso pour ce qui est de te guider à travers les Mnémosies. Pense en pureté, vis en pureté, et fais en sorte qu’Osso reconnaisse ta pureté ! Et maintenant… va dans ton réduit du complexe inférieur. Tu y trouveras des gaufrettes et de la bouillie d’avoine. Mange avec modération ; ce soir, médite. »

Mur se rendit dans son réduit – une alcôve dans une pièce ouverte à l'air libre sur un côté, située sous les murs du temple – et engloutit sa nourriture. Les soleils descendirent sous l'horizon en dansant ; le ciel devint violet, puis d'un noir ponctué d'étoiles. Mur s'allongea sur le dos, en réfléchissant à ce qu'il allait faire de sa nouvelle existence. Il se sentait extraordinairement éveillé : une faculté inconnue semblait lui permettre de connaître précisément ce que faisait chaque personne à Bashon.

Geacles Vonoble était assis de l'autre côté de la pièce, dans son propre réduit, et faisait semblant de ne pas remarquer Mur. Ils étaient seuls tous les deux. Morlark et Illan n'avaient pu compléter leur purification ; les Garçons Purs qui étaient plus en avance participaient aux Béatitudes du soir. Mur envisagea un instant d'aller voir Geacles dans son alcôve, pour bavarder, mais il en fut dissuadé par la posture de Geacles, une attitude de pieuse rêverie. Geacles était tout à la fois brusque et sournois, affable et déterminé. Ce n'était pas un joli garçon, avec ses joues bouffies et son torse dodu planté sur de longues jambes maigres. Ses yeux, d'un marron jaunâtre, étaient ronds comme ceux d'un oiseau, et avides de tout observer, car Geacles ne semblait jamais en voir assez pour le satisfaire. Mur décida finalement de ne pas rechercher la compagnie de Geacles.

Il quitta son réduit et sortit s'asseoir au pied du mur du temple. À mi-hauteur dans le ciel brillait une tache lumineuse de forme irrégulière, dans laquelle scintillaient cinquante étoiles de première magnitude – l'objet le plus remarquable dans le ciel nocturne. Cette tache projetait une lumière pâle qui faisait naître des ombres plus noires que le noir : c'était la Schiafarilla, qui figurait dans l'Histoire de Durdane. Certains affirmaient que la Terre, la légendaire planète d'origine des hommes, était située au-delà de la Schiafarilla. On entendait, provenant de la pièce, la voix de Geacles récitant tout haut une ode Achiliadnide. Mur écouta un moment. Malgré sa fatigue, malgré les avertissements du monstrateur, malgré le Grand Mâle Osso, Mur se serait bien éclipsé au bas de la colline pour rendre visite à sa mère, s'il n'y avait eu Geacles. Geacles voyait tout, savait tout. Et pourtant, où était le mal s'il allait se dégourdir un peu

les jambes ? D'un pas nonchalant, Mur partit sur le flanc de la colline. Il passa au-dessus de la tannerie, maintenant sombre et tranquille, mais qui exhalait une centaine d'odeurs antagonistes… Il entendit un léger bruit derrière lui. Mur jeta un coup d'œil en arrière, puis il alla se placer dans l'ombre d'un hangar à produits chimiques. Il attendit. Un bruit furtif. Des pas, précipités, puis s'arrêtant, et se hâtant de nouveau. Une silhouette passa devant lui, scrutant devant elle avec une concentration malveillante : Geacles.

Mur le regarda disparaître derrière l'angle de la tannerie. Geacles partait du principe que ce qui était mauvais pour les autres était bon pour lui, et il espérait retirer quelque avantage en se livrant à l'espionnage. C'était très clair. Mur se tint silencieux dans l'obscurité, sans être particulièrement surpris ni même furieux ; il n'en attendait pas moins de Geacles… Non loin de là se trouvait la salle de méditation où les jeunes Chilites se rassemblaient avant d'entrer dans le temple pour la communion nocturne avec Galexis. Mur se faufila dans la pénombre jusqu'à une cuve de détrempage. En retenant sa respiration à cause de la puanteur, il piqua et tira avec une fourche à touiller, et réussit à soulever une des peaux. Au petit trot, prudemment, il la transporta jusqu'à la salle de méditation. Un murmure de voix lui parvint par la fenêtre : «… Galexis aux millions de formes béatifiques, unique mais universelle, à tous destinée mais à chacun seulement, soumise mais magnifique dans ta quête avancée, nous détournons nos âmes des matières sordides, des graisses et des souillures, des Palpabilités du Premier Ordre ! »

Puis les voix descendirent d'une demi-octave, en réponse : « Ce soir tout ira bien ; ce soir tout ira bien. »

Puis le début d'une nouvelle déclamation : « Galexis aux myriades de couleurs, aux grâces infinies…»

Par la fenêtre ouverte, Mur lança la peau. Un juron de surprise interrompit la déclamation. Mur retourna à petites foulées vers son réduit. Quelques minutes plus tard, trois des jeunes Chilites vinrent inspecter la pièce. Mur, dans la posture recommandée pour les invocations, feignait de dormir. Arrivé au réduit de Geacles, un Chilite poussa un cri rauque : « Il en

manque un ; fouillez partout, fouillez partout ! C'est le Garçon Pur Geacles ! »

Ils repartirent en courant dans la pâle lumière des étoiles, et découvrirent Geacles rôdant en contrebas de la tannerie. Il protesta de son innocence sur les tons les plus fervents ; il s'attribua la vertu de la vigilance, pour avoir suivi le Garçon Pur Mur, dont le comportement erratique avait éveillé ses soupçons. Tout à leur indignation, les Chilites n'y prêtèrent pas attention : un Garçon Pur commodément sous la main était préférable à un autre dont la culpabilité n'était pas clairement démontrée. Geacles fut soumis à une bastonnade, puis obligé d'enlever la peau et de procéder à un nettoyage rituel de la salle de méditation, un processus qui requérait trois nuits et deux jours de travail. Geacles passa ensuite devant le Comité de Développement, où on lui posa un certain nombre de questions incisives. Cela faisait maintenant trois nuits et deux jours qu'il n'avait pas dormi ; dans un état à moitié hystérique, il se mit à bafouiller les premiers mots qui lui vinrent à l'esprit ; plutôt que d'indisposer le comité, cette manifestation de délire l'impressionna favorablement. Geacles était fondamentalement un bon matériau, décidèrent-ils ; son acte stupéfiant devait résulter d'une prédisposition extatique. Geacles se vit infliger une réprimande légère, et on lui ordonna de restreindre sa versatilité.

Au cours de cet interrogatoire, Geacles avait désigné Mur comme étant à l'origine du méfait, une information que la commission accueillit avec des expressions de scepticisme indifférent ; ils notèrent néanmoins le nom. Geacles fut sensible à cet aspect de l'humeur du comité, et il en fut réconforté, même s'il était parcouru de frissons tant il haïssait Mur. Tantôt gloussant de jubilation, tantôt grognant de rage, il retourna dans les quartiers des Garçons Purs, où le scandale avait fait l'objet de discussions sous tous ses aspects. En silence, les Garçons Purs regardèrent Geacles traverser la pièce. Il alla s'allonger sur la paillasse de son réduit, trop épuisé pour s'endormir, le cerveau grouillant de pensées malveillantes. À travers ses paupières plissées, il observa Mur, en se demandant comment il pourrait se venger. Un procédé quelconque, un

moyen, d'une façon ou d'une autre… Geacles sentait l'émotion fermenter en lui. Sa haine devint si grande qu'il se mit à trembler. Il poussa un petit gémissement animal et tourna rapidement le dos, de peur que d'autres remarquent sa haine précieuse et s'en servent pour le tourner en dérision. Elle risquerait alors d'être salie et gâchée… Geacles se retrouva alors dans un état particulier, dans lequel son corps dormait mais son esprit semblait rester éveillé. Le temps s'accéléra ; dix minutes s'écoulèrent, ou du moins c'est ce qu'il estima ; il se tourna pour examiner la pièce, et se rendit compte que les soleils avaient en grande partie traversé le ciel. Il était largement passé midi ; Geacles avait manqué son déjeuner, de quoi causer un nouveau tourment ! Il remarqua que Mur était assis sur un banc, à l'extrémité ouverte de la pièce. Il tenait un exemplaire du Catéchisme Analytique, mais son attention se portait sur le paysage. Il semblait distrait. Geacles leva la tête, en se demandant ce qui pouvait bien occuper l'esprit de Mur. Pourquoi ses doigts tressautaient-ils, pourquoi fronçait-il les sourcils avec une telle intensité ?… Mur eut un soubresaut étrange, comme s'il venait de recevoir un message de son subconscient. Il se mit debout et quitta la pièce, avec l'air absent d'un somnambule.

Geacles poussa un grognement de doute et d'incertitude. Il était encore recru de fatigue. Mais le comportement de Mur n'était pas celui d'un Garçon Pur. Geacles se releva péniblement de sa couchette et sortit pour observer Mur. Était-il parti s'occuper de ses bobines ? C'était concevable. Pourtant… la démarche de Mur n'était pas celle d'un Garçon Pur réellement consacré. Geacles prit une profonde inspiration. Sa curiosité ne lui avait attiré que des ennuis, dans des circonstances exactement semblables… Il se traîna de nouveau vers son réduit, où il se plongea dans son propre exemplaire du Catéchisme Analytique :

Q. : Sous combien d'apparences Galexis peut-elle se manifester ?

R. : Galexis est changeante comme la face de l'océan…

Une semaine s'écoula. Avec tous, Geacles se comportait de la façon la plus cordiale ; les Garçons Purs le traitaient avec une

réserve prudente. Mur ne lui prêtait aucune attention. Mais Geacles, lui, prêtait subrepticement une grande attention à Mur. Et un jour que Geacles était assis dans son alcôve, occupé à mémoriser des Exclamations, Mur alla s'asseoir sur le banc à l'extrémité ouverte de la pièce. L'intérêt de Geacles fut aussitôt éveillé et, par-dessus son livre, il observa chacun des mouvements de Mur… Celui-ci semblait se parler à lui-même. Mmf, grommela Geacles, il était simplement en train de réciter une litanie ou des Exclamations… Mais pourquoi son doigt tapotait-il son genou avec une telle régularité ? Bizarre. Geacles l'observa encore plus attentivement. Mur retourna dans son réduit ; aussitôt, Geacles se replongea dans ses Exclamations, en fronçant les sourcils. Après avoir rangé son Catéchisme, Mur revint sur le devant de la pièce. Là, il s'arrêta un court instant, en examinant l'étendue du paysage. Après un bref coup d'œil par-dessus son épaule, il se mit en route sur le flanc de la colline. Geacles quitta aussitôt son réduit et sortit pour observer Mur, qui marchait d'un pas décidé le long du chemin vers le nord. Il va à sa plantation de fibriers, se dit Geacles en reniflant. Mur, ou plutôt Famane Bougozonie, s'était toujours occupé assidûment de ses arbres. Et pourtant, pourquoi ce dernier coup d'œil vers la pièce ? Geacles frotta ses joues livides. Intéressant, intéressant. Pour savoir, il fallait qu'il regarde, avec ses yeux ronds d'un marron jaunâtre ; pour regarder, il fallait qu'il se positionne à bonne distance pour voir. Après tout, il n'y avait pas de raison, lui aussi pouvait bien aller s'occuper de sa propre soie, qui avait été tristement négligée ces dernières semaines. Geacles détestait ce travail routinier consistant à remonter les bobines, arracher les mauvaises herbes, étayer les branches, tirer les nouveaux filaments ; mais voici que le devoir lui offrait un prétexte lui permettant de suivre Mur sans craindre d'être interpellé.

Geacles se mit en route par un des chemins qui serpentaient sur le flanc desséché de la colline. Il s'efforçait de maintenir une allure tranquille et déterminée, tout en évitant d'être vu, ce qui n'était pas une tâche facile ; si Mur n'avait pas été plongé dans ses pensées, Geacles aurait été contraint de renoncer à l'une de ces deux attitudes.

Mais Mur poursuivit son chemin, indifférent, et pénétra dans le bosquet d'arbres à soie. Geacles, en se baissant et en se faufilant, le suivit.

Depuis qu'il avait huit ans, Mur s'occupait de dix-huit arbres de pleine croissance, avec plus d'une centaine de bobines. Il connaissait l'inclinaison de chaque brindille, la disposition de chaque feuille, la sève que chaque branche était capable de fournir. Chaque bobine avait son idiosyncrasie : pour certaines, si le ressort de verre était remonté trop fort, le rochet se coinçait ; d'autres refusaient de tourner à moins d'être inclinées ; quelques-unes fonctionnaient parfaitement, et Mur les utilisait pour les perles les plus hautes.

Depuis sa cachette, Geacles observa tandis que Mur faisait le tour de ses bobines, remontant les mécanismes, remplaçant les écheveaux pleins par des vides, extirpant les suceurs de troncs en les pinçant entre ses doigts. Une douzaine de branches étaient desséchées ; Mur incisa des pousses fraîches. La sève commença à perler : Mur en tira des filaments qui se durcirent aussitôt en fils de soie. Il en attacha les extrémités à des bobines, et s'assura que les moulinets tiraient les filaments à un rythme régulier. Geacles observait tout cela avec une déception morose. La conduite de Mur était celle d'un Garçon Pur industrieux, innocent et conscient de ses responsabilités.

Mur commença à agir avec une hâte délibérée, comme s'il était pressé d'en finir. Geacles s'accroupit en arrière, hors de vue, lorsque Mur s'avança pour scruter soigneusement le flanc de la colline. Geacles eut un petit sourire : la conduite de Mur n'était plus celle d'un Garçon Pur innocent.

Mur se mit à descendre le versant de la colline, d'un pas si rapide que Geacles eut du mal à le suivre. Mur rejoignit le sentier qui longeait la clôture derrière l'Allée des Rhododendrons, et se dirigea vers l'est. Geacles se trouvait maintenant dans une situation défavorable. S'il prenait le chemin pour suivre Mur, il lui faudrait se mettre à découvert. Il courut à travers les buissons de baies et vint s'empêtrer dans un fourré d'orties. En jurant et en sifflant, il alla s'abriter au milieu des rhododendrons. Mur était déjà loin sur le sentier, presque hors de vue. Geacles le suivit en courant et en se baissant pour

éviter les branches. Il atteignit un endroit qui lui permettait de voir le sentier. Mur avait disparu. Geacles réfléchit un moment, puis il s'aventura dans l'Allée des Rhododendrons, un territoire extrêmement douteux pour un Garçon Pur, non pas précisément souillé, mais sur lequel il convenait cependant de marcher avec précaution. Pas de Mur en vue. Très intrigué maintenant, Geacles retourna sur le sentier. Où était Mur ? Était-il entré dans un des cottages ? Geacles se passa la langue sur les lèvres avec horreur, et trottina jusqu'au cottage d'Eathre. Il s'arrêta pour tendre l'oreille : Eathre recevait un musicien. Geacles continua son chemin, furieux et mal à l'aise. D'une façon incompréhensible, Mur lui avait échappé… La musique s'arrêta, puis après quelques accords et arpèges, elle reprit. Elle semblait provenir non pas du cottage mais du jardin. Geacles s'approcha à pas de loup, jeta un coup d'œil à travers le feuillage… Il fit demi-tour. Avec vélocité, sans un bruit, bondissant comme un lièvre, Geacles repartit en courant sur le flanc de la colline, vers le temple. Eathre, par la fenêtre, le vit s'en aller.

Un quart d'heure s'écoula. Descendant de la colline à grandes enjambées, arriva le Grand Mâle Osso, suivi de deux autres Chilites, tous trois les yeux rougis par les spasmes provoqués par le galga. Geacles fermait la marche. Le groupe pénétra dans l'Allée des Rhododendrons.

Ils s'arrêtèrent devant le cottage d'Eathre. L'air de la mi-journée était chaud : les trois soleils caracolaient dans le ciel, en projetant des images triples dans la poussière de la route. On n'entendait que le bruit des spiralons dans le feuillage, et un martèlement lointain venant de la tannerie.

Osso s'arrêta à bonne distance de la porte du cottage et fit signe à un enfant : « Va chercher la femme Eathre, dis-lui de venir ici. »

Timidement, l'enfant partit à l'arrière du cottage. Un instant plus tard, la porte s'ouvrit. Eathre passa la tête. Elle se tenait impassible, mais attentive.

Le Grand Mâle Osso demanda : « Le Garçon Pur Famane Bougozonie – est-il ici ?

— Il n'est pas ici.

— Où est-il ?

— Pour autant que je puisse le deviner, quelque part ailleurs.

— On l'a vu ici, il y a moins d'un quart d'heure. »

Eathre n'avait aucun commentaire à faire. Elle attendit dans l'embrasure de la porte.

Osso reprit d'une voix pesante : « Femme, tu serais bien inspirée de ne pas nous faire obstacle. »

Eathre eut un léger sourire. « Où voyez-vous un obstacle ? Fouillez autant que vous voudrez. Le garçon n'est pas à l'intérieur ; il n'y a jamais été, ni aujourd'hui ni aucun autre jour, depuis son rite. »

Geacles se précipita à l'arrière du cottage, d'où il lança un appel. Les Chilites, en retroussant leurs robes de leurs poings crispés, le rejoignirent. Geacles pointa du doigt, très excité : « Il était assis sur ce banc, là-bas. La femme élude. »

Osso dit solennellement : « Femme, est-ce exact ?

— Pourquoi ne pourrait-il s'asseoir là ? Le banc ne le souille en aucune façon.

— Es-tu compétente pour en juger ? Où est le garçon ?

— Je l'ignore. »

Osso se tourna vers Geacles. « Va voir dans les quartiers des Garçons Purs. Ramène-le ici. »

Avec beaucoup de zèle, Geacles repartit en bondissant, agitant frénétiquement les bras et les jambes. Il revint au bout de cinq minutes, en souriant et en haletant comme un chien. « Il arrive, il vient. »

Mur s'avança lentement sur le bord de la route.

Osso recula d'un pas. Mur, les yeux écarquillés et le teint assez pâle, demanda : « Pourquoi souhaitiez-vous me voir, père-par-l'âme ?

— J'attire ton attention, dit Osso, sur le fait lamentable que tu es venu ici tirer le lait de ta mère, et pour y jouer de la musique oisive.

— Avec le plus profond respect, père-par-l'âme, vous avez été mal informé.

— Voici le témoin ! »

Mur regarda Geacles. « Il n'a pas dit la vérité.

— Est-ce que tu ne t'es pas assis sur ce banc, un objet de femme ? N'as-tu pas pris un instrument de musique des mains de cette femme ? Tu es entaché de femelle, et ta situation n'est pas bonne.

— Ce banc, père-par-l'âme, vient du temple inférieur. Notez ceci : il est à l'écart du cottage, de l'autre côté de la limite du jardin. Le khitan est ma propriété, et m'a été offert il y a quelques années par un homme. Avant que j'entreprenne mon rite, je l'ai emporté au temple et je l'ai fait passer dans la fumée d'agapanthus ; vous pouvez encore en sentir les relents. Depuis lors, il a été rangé dans la hutte de jeu que j'ai construite de mes propres mains, là-bas, comme vous le voyez. Je ne suis coupable d'aucune souillure en aucune manière. »

Osso leva la tête vers le ciel en clignant des yeux, tandis qu'il rassemblait ses idées. Ces deux Garçons Purs étaient en train de le ridiculiser. Avec une grande habileté, Famane Bougozonie avait évité tout acte de souillure flagrant, mais cette habileté même dénotait la corruption… Geacles Vonoble, bien qu'incorrect dans ses assertions, avait correctement diagnostiqué l'impureté. Osso dit : « Ceci me semble être un étrange refuge pour un Garçon Pur, la cour derrière le cottage de sa mère.

— Il m'a paru aussi bon qu'un autre, père-par-l'âme, et ici, au moins, je n'ai dérangé personne pendant mes méditations.

— « Méditations » ? s'étrangla Osso. En jouant des gigues et des cresserelles, tandis que les autres Garçons Purs s'adonnaient à leurs dévotions ?

— Non, père-par-l'âme : la musique m'aidait à fixer mes pensées, tout comme vous me l'avez précisément recommandé.

— Comment ? Tu prétends que j'ai recommandé une telle affaire ?

— Oui, père-par-l'âme. Vous avez déclaré que vous aviez trouvé la construction de nœuds imaginaires utile à vos austérités, et vous m'avez autorisé à utiliser des tons musicaux aux mêmes fins. »

Osso fit un pas en arrière. Les deux autres Chilites, ainsi que Geacles, l'observaient, avec l'air d'attendre la suite. Osso dit : « J'avais envisagé d'autres tons, dans un autre environnement.

Ta conduite a un fort relent de sécularité ! Et toi, femme, qu'en dis-tu ? Serais-tu simple d'esprit ? Tu sais certainement qu'une telle conduite est incorrecte ?

— J'espérais, Grand Mâle, que la musique l'aiderait dans sa vie future. »

Osso ricana. « La mère du Garçon Pur Chaires, la mère du Garçon Pur Famane. Quelle jolie paire ! Tu n'engendreras plus de tels prodiges. À la tannerie ! » Osso pivota sur lui-même et tendit un doigt vers Mur. « Quant à toi, nous allons contrôler l'érudition que tu prétends avoir acquise.

— Père-par-l'âme, je vous en prie, je ne fais qu'aspirer à l'érudition ! » cria Mur, mais Osso était déjà reparti. Mur lança un regard vers Eathre, qui haussa les épaules en lui souriant avant de rentrer dans le cottage. Mur se précipita vers Geacles, mais les Chilites lui barrèrent le passage. « Allez, file au temple ; tu n'as donc pas entendu ton père-par-l'âme ? »

Mur gravit le sentier menant au temple. Il alla dans son réduit. Geacles le suivait et alla s'asseoir dans sa propre alcôve, d'où il observa Mur.

Une heure s'écoula ; un carillon tinta. Les Garçons Purs se dirigèrent en groupe vers le réfectoire. Mur hésita, et se retourna pour contempler le paysage, par-delà les routes et les cottages, vers les lointaines brumes pourpres.

Geacles l'observait. Mur poussa un soupir, et descendit dans le passage qui menait au réfectoire.

À l'entrée se tenait le monstrateur des Chilites. Il fit signe à Mur de se mettre sur le côté. « Par ici. »

Il conduisit Mur de l'autre côté du temple, dans une pièce inférieure désaffectée. Il ouvrit une vieille porte en bois et fit signe à Mur d'entrer. En tenant bien haut un bulbe luminescent, le monstrateur le précéda le long d'un passage où flottaient de forts relents d'anciennes fumées de galga, jusqu'à une grande pièce circulaire, en plein centre du temple. Les murs de chaux étaient humides et dégageaient une odeur de moisi ; le sol était en brique rouge. Du plafond pendait un seul globe lumineux. « Quel est cet endroit ? demanda Mur d'une voix tremblante.

— C'est un lieu consacré à l'étude solitaire, où tu séjourneras en attendant ta repurification.

— *Repurification !* s'écria Mur. Mais je ne suis pas souillé.

— Allons, allons, dit le monstrateur. Pourquoi dissimuler ? Crois-tu que tu puisses duper ton père-par-l'âme Osso, ou moi-même, d'ailleurs ? Si tu ne t'es pas souillé physiquement, tu as commis cent actes de souillure spirituelle. »

Il attendit, mais Mur restait muet. Il poursuivit : « Regarde : il y a des livres sur la table, là-bas. Les Doctrines et les Exclamations, et un Catéchisme Analytique. Ces livres t'apporteront le réconfort et de sages conseils. »

Mur examina la pièce en faisant la grimace. « Combien de temps dois-je rester ici ?

— Le temps qu'il faudra. Dans le placard, tu trouveras de quoi manger et boire ; sur le côté, des latrines. Et maintenant, un dernier mot : soumets-toi et tout ira bien. Tu m'entends ?

— Monstrateur, je vous entends.

— L'existence est un choix entre des chemins. Assure-toi de bien choisir, car tu pourrais bien ne jamais revenir pour choisir une deuxième fois. Invoque Galexis ! »

Le monstrateur repartit par le couloir. Mur le regarda s'en aller, presque tenté de le suivre… Mais il avait été amené là pour méditer ; s'il quittait la pièce, il subirait un sort bien pire que la repurification.

Il tendit l'oreille. Il n'entendit rien d'autre que le murmure secret propre aux lieux souterrains. Il alla se placer à l'entrée du couloir pour le scruter. Quelqu'un l'observait, certainement. Ou une alarme avait été installée, ou bien un piège. S'il tentait de suivre le monstrateur, il rencontrerait sûrement quelque chose de déplaisant… « Soumets-toi », lui avait dit le monstrateur. « Soumets-toi et tout ira bien. »

La soumission était peut-être bien la meilleure conduite à adopter.

Mur se détourna calmement de l'entrée du couloir. Il alla jeter un coup d'œil à la table et s'assit pour examiner les livres. Les Doctrines étaient écrites à la main, dans une encre violette sur des feuilles de papier alternativement rouges et vertes ; elles étaient excessivement difficiles à lire et contenaient de nombreuses expressions étranges. Néanmoins, pensa Mur, il serait sage de les étudier soigneusement. Les Exclamations,

destinées à être proférées durant les adorations nocturnes, n'étaient pas aussi importantes : elles ne faisaient qu'ajouter une note d'élégance aux spasmes.

Mur se souvint qu'il n'avait pas déjeuné, et bondissant de sa chaise, il alla ouvrir le placard. Il y trouva une douzaine de paquets de baies séchées : de quoi se nourrir pendant autant de jours, ou même davantage s'il était économe, comme le bon sens le lui recommandait. Trois carafes vert foncé contenaient une ample provision d'eau. Il n'y avait pas de lit de camp ni de couchette ; il lui faudrait dormir sur le banc. Il retourna s'asseoir à la table, prit le Catéchisme Analytique, et se mit à lire :

Q : Depuis quand les Chilites connaissent-ils Galexis ?

R : Il y a quatre mille ans, le Grand Système fut initialisé par Hakcil, qui fut amené à utiliser le galga du fait d'une épouse dominatrice et malodorante.

Q : Combien d'apparences Galexis peut-elle adopter ?

R : Galexis est changeante comme la face de l'océan : elle est tout à la fois singulière pour chacun et universelle pour tous.

Q : Où était Galexis avant que les Chilites ne découvrent l'herbe sacrée ?

R : Galexis, sempiternelle et immanente, a apporté la révélation ombrale aux hommes de toutes les ères, mais seuls les Chilites, en pratiquant la Dichotomie Absolue, ont pu lui donner substance.

Q : Qu'est-ce que la Dichotomie Absolue ?

R : C'est cet acte de perception qui, en désignant la Femelle Corporelle comme souillure et rebut, célèbre la Béatitude de Galexis.

Q : Quelle est la raison d'être du Réceptacle Sacré ?

R : Lorsque les temps seront venus, un Parfait sera produit : le fruit de Galexis et des mâles.

Q : Quels seront le Rôle et la Destinée du Parfait ?

R : Il propagera le nom de Galexis dans l'univers. Là où ses pas se poseront, les femelles se lamenteront…

Mur reposa le Catéchisme, qu'il trouvait profondément ennuyeux. Il observa des marques sur la table : des dizaines de marques. Des noms taillés dans le bois, quelques-uns usés par le

temps, d'autres relativement récents… Quel était celui-ci ? « Chaires Gargamet »… Mur sentit quelque chose de froid lui serrer l'estomac. Ils avaient amené Chaires ici. Comment était-il mort ? Mur se releva lentement. Il regarda autour de lui. Y avait-il d'autres issues ? Il fit le tour de la pièce, vérifiant la chaux humide, qui paraissait partout solide. Il retourna lentement à la table, et resta debout sous la lampe. Il était parcouru de frissons en pensant à ses sombres perspectives. Le rite de repurification pourrait bien être beaucoup plus rigoureux que le rite initial… La porte ouverte le fascinait horriblement. Elle indiquait le chemin vers l'extérieur, là où Mur souhaitait ardemment se trouver ; d'un autre côté, elle recelait la menace d'un châtiment terrible. Il pensa à Chaires, mort brisé, le visage dans les résidus de la tannerie…

Le désespoir s'empara de l'esprit de Mur. La lampe projetait une lueur étrange qui illuminait les graffitis pathétiques sur la table. Il lui fallait se soumettre.

Le temps passa : une heure. Sans aucun enthousiasme, Mur récita des passages du Catéchisme, des mots sans signification. Il étudia la Doctrine : les Élucidations Originales de Hakcil. Le volume était ancien, ses pages étaient écornées, il faisait presque partie des meubles de la pièce. Des moisissures avaient brouillé l'écriture : des pages étaient collées ensemble. Les caractères violets se confondaient dans les pages rouges et vertes. Mur reposa le livre et examina l'embrasure de la porte : si tentante, et si menaçante. Il échafauda des scénarios. Imaginons qu'il se mette à courir dans le passage, si rapidement que ses pieds touchent à peine le sol : il pourrait peut-être rejoindre l'extérieur par sa seule audace. Non. Cela ne se ferait pas aussi facilement. Il y aurait forcément quelque chose pour le piéger. La porte de bois serait peut-être verrouillée. Son insubordination lui vaudrait le même sort que celui de Chaires. C'était la méthode des Chilites. S'il se soumettait totalement et de façon abjecte, en s'abaissant devant le père-par-l'âme Osso, avec de ferventes déclarations de pureté et en désavouant totalement ce qui pouvait être assimilé à « tirer le lait de sa mère », tant dans le passé que dans le présent et dans l'avenir, alors il pourrait retrouver son statut de Garçon Pur.

Mur se passa la langue sur les lèvres. Cela valait mieux que de finir dans les déchets. Il se pencha sur la Doctrine, mémorisant des paragraphes entiers, travaillant jusqu'à ce que la tête lui tourne et que ses yeux lui fassent mal. À la quatrième page, du moisi obscurcissait les caractères sur pratiquement la moitié de la page : les cinquième et sixième pages étaient tachées de même. Mur contempla les pages avec consternation. Comment pourrait-il apprendre les Elucidations si elles étaient illisibles ? Osso n'accepterait jamais une excuse aussi facile. « Pourquoi ne t'étais-tu pas muni de ton propre exemplaire de Hakcil ? Lorsque j'étais un Garçon Pur, c'était mon compagnon de tous les instants ! » Ou bien : « Ces pages sont élémentaires ; tu devrais déjà les connaître depuis longtemps. » D'un autre côté, se dit Mur, le volume abîmé lui fournissait une excuse valable pour aller dans le couloir. Si quelqu'un était en faction, il pourrait lui montrer les pages illisibles et demander un exemplaire des Elucidations qui soit en meilleur état… Mur commença à se relever. Le couloir apparaissait comme un rectangle noir et sinistre.

Mur se rassit. Il devait être déjà tard dans la soirée : aucun Chilite ne pouvait être en faction, sûrement ! Aucun Garçon Pur non plus. Y aurait-il une sorte d'alarme ? Mur estima que c'était peu probable. Les Chilites n'aimeraient pas être dérangés pendant leurs spasmes.

La porte extérieure n'avait pas été verrouillée : le couloir était peut-être ouvert ? Mur se passa la langue sur les lèvres. Il était bien plus probable que le passage comportât sa propre protection : une chausse-trape, un piège, un traquenard. Un filet ou une cage pourrait descendre et l'emprisonner. Le chemin pourrait avoir été modifié pour le mener dans un cul-de-sac, ou le ramener à son point de départ après l'avoir fait marcher dans du sable ou de la boue, révélant ainsi son escapade. Ou bien le passage pourrait mener au bord d'un abîme, le précipitant vers la mort.

Mur jeta un coup d'œil furtif vers le portail sombre, qui lui semblait maintenant avoir des yeux. Il poussa un soupir, et retourna à ses livres moisis. Mais il n'arrivait pas à se concentrer ; machinalement, avec un éclat de pierre, il grava

son nom sur la table à côté des autres ; à sa grande consternation, il s'aperçut qu'il avait écrit « Gastel Etzwane ». Encore une preuve de son esprit rebelle, si quelqu'un venait à le remarquer. Il souleva la main pour le raturer, mais dans une rage soudaine il jeta sa pierre dans un coin. Il contempla son nom avec un air de défi. C'était lui : il était Gastel Etzwane ; ils pouvaient bien le tuer mille fois avant qu'il ne soit quelqu'un d'autre ! Sa petite bouffée de défiance retomba. Les faits n'avaient pas changé. Il lui fallait rester ici, dans cette salle d'étude, pendant un temps indéterminé, et puis affronter la repurification. Ou bien, malgré les frissons glacés qui lui parcouraient le dos, il pouvait tenter d'emprunter le passage.

Il se releva lentement et traversa la pièce, pas à pas, furtivement. Il examina le passage aussi loin que le permettait la lampe au plafond – trois à quatre mètres. Puis il examina l'ampoule : elle était accrochée à trois mètres au-dessus de sa tête. Il posa le banc sur la table et grimpa dessus : l'ampoule était encore hors de portée, il s'en fallait d'un mètre à peu près. Mur redescendit, maladroit et balourd comme un vieillard ; il retourna dans le passage sombre. Cela ne faisait aucun doute qu'il était fermé, ou qu'il recelait un piège. Mur essaya de se souvenir du parcours. Lorsque le monstrateur avait marché devant lui, tenant sa lampe au-dessus de sa tête, il avait pu voir une voûte de pierre humide. Mur n'avait vu se balancer aucune cage ni filet, mais bien sûr ceux-ci auraient pu être mis en place après son passage. Le déclencheur du piège, dans ce cas, devait être un fil tendu en travers du couloir, ou peut-être un contact électrique, bien que les Chilites eussent bien peu d'expertise dans ce domaine, et de fait se méfiaient aussi bien de l'électricité que des biomécanismes. Le piège, si piège il y avait, devait être simple, et très probablement déclenché par un mécanisme situé près du sol.

Mur sentit l'angoisse lui serrer la gorge en contemplant le sombre tunnel. C'était le moment le plus important de son existence. En tant que Famane Bougozonie, il pouvait rester assis à cette table pour étudier le Catéchisme et les Elucidations incomplètes : il pouvait devenir un Chilite fervent. En tant que

Gastel Etzwane, il pouvait se frayer un chemin à tâtons le long du couloir, et espérer se retrouver sous le ciel nocturne.

Il crut voir de nouveau le pauvre petit corps souillé de Chaires. Mur poussa un faible gémissement de désespoir. Il eut une autre vision : le visage de son père-par-l'âme Osso, le haut front dégarni et les quelques mèches de cheveux qui s'y accrochaient, les yeux rougis et perçants qui le scrutaient attentivement. Mur poussa un autre gémissement ; il se mit à quatre pattes et s'avança dans le noir.

La lumière s'affaiblit derrière lui. Mur se mit à examiner soigneusement l'obscurité, en tâtant devant lui avec délicatesse et prudence, à la recherche d'un fil, d'une ficelle, d'une barre ou d'une plaque piégée. Dans son souvenir, le passage tournait d'abord à gauche, puis à droite ; il resta près du mur de gauche.

L'obscurité était totale. Mur agita les bras en l'air comme pour écarter des toiles d'araignée. Quand il ne trouva rien de perceptible, il tâta le sol avec le même soin, examinant chaque centimètre avant de ramper plus avant.

Mètre après mètre, laborieusement, il avança, l'obscurité pesant sur lui comme une substance palpable. Il était trop tendu pour éprouver de la peur, le passé et le futur étaient absents de son esprit : il y avait seulement « Maintenant », avec un danger tout proche qui risquait de le broyer. En tendant les doigts comme les antennes d'un insecte, il explorait l'obscurité : de ses doigts dépendait sa vie. À sa gauche, il perdit le contact avec le mur : le premier coude. Il s'arrêta aussitôt, et tâta les murs des deux côtés, en vérifiant la jointure des blocs de pierre. Il franchit le coude, impatient d'avancer, mais réticent à l'idée de quitter un territoire qu'il savait être sûr, pour l'avoir vérifié. Il était encore temps de retourner dans la salle d'étude… Devant lui se trouvait la zone où le danger était le plus probable. Avec le soin le plus extrême, il continua d'explorer l'obscurité, tâtant l'air, les murs, le sol. Centimètre par centimètre, mètre après mètre, il avança… Ses doigts sentirent une texture étrange sur le sol : quelque chose de rugueux, de granuleux, moins froid que la pierre. Du bois. Du bois sur le sol. Mur chercha la jointure entre la pierre et le bois. Elle était en travers du passage, perpendiculaire aux murs. Les genoux posés sur la pierre, Mur

tâtonna en avant à la recherche d'un fil, puis pour vérifier la nature du sol, qui était maintenant en bois. Il ne trouva pas de fil, et le bois paraissait solide. Il ne trouva pas de bord, ni de zone plus fragile. En se mettant à plat ventre, Mur tendit les bras aussi loin qu'il put. Il ne sentit que du bois. Il s'avança d'une dizaine de centimètres en rampant, et tâta à nouveau. Du bois. Il frappa le sol du poing, et crut entendre un bruit creux plutôt que le bruit sourd d'une planche qui aurait été posée sur de la terre ou du mortier. Danger, danger. Il s'avança encore, très légèrement. Le sol commença à s'incliner, soulevant ses pieds. Il recula précipitamment. Le sol se remit en place. La section en bois était articulée sur un axe près du centre. S'il avait été debout, et s'il s'était avancé en s'appuyant au mur, il n'aurait pu en réchapper. Une fois passé le point d'équilibre, avec la moitié du piège se soulevant derrière lui, il aurait été perdu, précipité dans les ténèbres jusqu'à un fond inconnu. Mur resta immobile, les lèvres tordues dans une grimace évoquant celle d'un loup. Il mesura la distance entre la partie en pierre et le pivot central : elle était égale à la longueur de son corps, un mètre cinquante. Devant lui, après le pivot, il y avait probablement encore un mètre cinquante de surface sans support. S'il avait eu une lampe avec lui, il aurait pu prendre le risque de sauter en prenant de l'élan. Mais pas dans l'obscurité. Imaginons qu'il se trompe dans ses marques et que son saut soit trop court… Le rictus de Mur se crispa tellement qu'il en eut mal aux muscles des joues. Il lui fallait une planche, une échelle, quelque chose comme ça… Il pensa au banc, là-bas dans la salle d'étude : il devait bien faire deux mètres de long. Il se releva, et en se guidant le long du mur retourna dans la salle plus rapidement qu'il n'en était venu. La pièce était paisible, presque somnolente. Mur saisit le banc et le transporta dans le passage sombre, qu'il connaissait si bien maintenant. Il atteignit le coude et, de nouveau prudent, il se remit à quatre pattes et tira le banc derrière lui, à l'envers. Il parvint à la section en bois ; il tira encore le banc et le fit passer devant lui, puis il le poussa jusqu'à ce qu'il estime que l'extrémité la plus proche reposait sur le pivot, tandis que l'autre extrémité devait se trouver, du moins il l'espérait, sur la partie en pierre. Avec soin et précision,

il pesa de tout son poids sur le banc, prêt à reculer aussitôt au moindre mouvement.

Le banc resta parfaitement en place. Mur traversa, et sentit le sol de pierre sous ses doigts en arrivant à l'autre bout. Il sourit, de soulagement et de joie cette fois-ci.

Il n'était pas encore dégagé du passage. Il poursuivit son chemin avec autant de précautions qu'auparavant, et finit par rejoindre le second coude. À quelques mètres de là, une ampoule brillait faiblement. Elle éclairait une porte, la vieille porte en bois qui donnait sur la chambre inférieure désaffectée. Saisi de nouveau par l'angoisse, Mur s'avança. La porte était fermée à clef : non pas tant pour l'empêcher de sortir, pensa-t-il, mais pour éviter qu'un Chilite ou un Garçon Pur, inconscient du danger, n'aille tomber dans le piège.

Mur laissa échapper un petit gémissement de tristesse, et s'approcha pour examiner la porte. Elle était faite de solides planches chevillées et collées, avec des gonds en maillefer aggloméré. Le chambranle était en bois, plutôt tendre et pourri, estima Mur. Il s'appuya contre la porte, en s'arc-boutant et en poussant du faible poids de son corps d'enfant. La porte ne bougea pas. Mur se jeta contre la porte. Il crut entendre le loquet craquer légèrement. Il se précipita encore et encore contre la porte, mais sans autre résultat que de faire grincer le vieux bois. Son corps était meurtri et douloureux, mais cette douleur ne signifiait rien pour lui. Il recula, tout pantelant. Il se souvint du banc et repartit en courant dans le passage, franchit le coude et s'approcha doucement jusqu'à ce qu'il sente l'extrémité du banc. Il le tira à lui et le transporta jusqu'à la porte. Il prit son élan et, en visant bien, heurta le loquet avec le banc. Le cadre vola en éclats : la porte s'ouvrit toute grande, et Mur se retrouva dans la chambre inférieure, sonore et vide.

Il posa le banc contre un des murs, où personne ne le remarquerait. En refermant la porte, il remit les éclats de bois en place. Cela échapperait peut-être à l'attention des Chilites, qui auraient de quoi être perplexes !

Un instant plus tard, il sortit sous le ciel nocturne et leva les yeux vers l'éblouissante Schiafarilla. « Je suis Gastel Etzwane, murmura-t-il en exultant. C'est en tant que Gastel Etzwane que

j'ai échappé aux Chilites ; et en tant que Gastel Etzwane, j'ai beaucoup à faire. »

Il n'était pas encore tout à fait libre. Son évasion finirait par être découverte, peut-être au matin, et au plus tard d'ici deux ou trois jours. Osso ne pouvait faire appel à l'Homme Sans Visage, mais il ferait peut-être venir des pisteurs des Terres Sauvages, avec leurs ahulphes. Aucune trace n'était trop ancienne ou trop subtile pour les ahulphes : ils étaient capables de suivre leur proie à moins qu'elle ne monte dans un véhicule à roues, ou dans un bateau ou un ballon. Gastel Etzwane devait de nouveau faire appel à son ingéniosité. Osso s'attendrait à ce qu'il ait pris la fuite, pour mettre la plus grande distance possible entre Bashon et lui. Par conséquent, s'il restait dans les parages pendant une journée, jusqu'à ce que les ahulphes aient cherché en vain ici et là et qu'ils aient été renvoyés à leur maître avec des imprécations, il pourrait alors se mettre en route sans être intercepté – quelle que soit cette route.

À une centaine de mètres plus bas, autour de la colline, il y avait la tannerie, avec ses hangars et ses dépendances, des douzaines de coins et recoins où il serait en sécurité. Gastel Etzwane resta immobile près du portail, caché dans l'ombre, écoutant les bruits nocturnes. Il se sentait aussi étrange et imperceptible qu'un fantôme. Au-dessus de lui, dans le temple, les Chilites étaient étendus dans la fumée de galga, plongés dans leur vénération de Galexis : leurs hoquets d'adoration étaient étouffés par l'obscurité épaisse.

Gastel Etzwane resta encore un moment dans l'ombre. Il n'éprouvait aucun sentiment d'urgence, nul besoin de se hâter. Son premier souci concernait les ahulphes qu'on allait certainement faire venir pour le pister à l'aide de signes imperceptibles aux sens humains. Il se faufila de nouveau dans le temple et finit par trouver une vieille pèlerine abandonnée dans un coin. Il l'emporta jusqu'au portail et la déchira en deux. Il en jeta une moitié sur le sol pierreux, puis l'autre, et sautant ainsi de l'une à l'autre, il s'éloigna du temple et s'engagea dans la pente, ne laissant de cette façon aucune trace ni odeur pour les ahulphes. En atteignant les premiers bâtiments de la tannerie, Gastel Etzwane se mit à rire tout bas tant il exultait.

Il se réfugia sous l'un des appentis. Il posa la tête sur la pèlerine déchirée, en guise d'oreiller, et s'endormit.

Sassetta, Ezeletta et Zaëlle apparurent au-dessus de l'horizon en dansant, projetant des rayons de lumière colorée et changeante à l'est. Du temple parvint un tintement de cloche lancinant, convoquant les Garçons Purs afin qu'ils fassent bouillir le gruau du petit déjeuner des Chilites. Dans la cour située à l'est sortirent les Chilites eux-mêmes, hagards et les yeux rouges, la barbe dégageant une odeur infecte de fumée de galga. Ils s'avancèrent en titubant et s'assirent sur les bancs dans la pâle lumière de l'aube, le regard morne, encore hébétés. Les femmes de la tannerie avaient déjà pris leur thé avec du pain ; elles s'approchaient maintenant pour l'appel, les unes plutôt taciturnes, les autres volubiles. Les maîtresses de tâches appelèrent les noms pour des affectations spéciales ; les femmes désignées partirent dans différentes directions. Un petit groupe privilégié, toutes des matriarches de la Sororité[8], se dirigea sans hâte vers le bâtiment chimique pour y mélanger des herbes et des poudres, des teintures et des astringents. Un autre groupe se rendit aux cuves, pour gratter, tailler, détremper et rincer. D'autres s'occupèrent des peaux fraîchement fournies par les ahulphes des Terres Sauvages : des fourrures de toutes sortes d'animaux, mais aussi d'ahulphes. Une fois triées, elles étaient disposées sur des tables rondes en bois, où elles faisaient l'objet d'un premier nettoyage avant d'être découpées et mises en forme, puis envoyées par une rampe dans une cuve contenant de la soude. C'est aux tables de nettoyage qu'Eathre avait été affectée : on lui avait remis une brosse, un couteau à lame de verre et un grattoir tranchant en forme de petite cuiller. Jatalie, la maîtresse de tâches, se tenait debout à côté d'elle et lui donnait des instructions. Eathre travaillait calmement, levant à peine les yeux de son travail. Elle semblait apathique. La cachette d'Etzwane n'était pas à plus de trente mètres d'elle : il se tortilla en rampant vers une niche dans la fondation, d'où il pouvait mieux observer ; lorsqu'il aperçut sa mère, il eut du mal

[8] Le Zoriani nac Thair nac Thairi. Une traduction approximative serait : Agents Femelles des Actes Désespérés.

à se retenir de pousser un cri. Sa mère, si douce, dans une situation aussi vulgaire ! Il resta allongé en se mordant la lèvre et en clignant des yeux. Il ne pouvait même pas aller la consoler !

Une certaine effervescence se produisit du côté du temple. Des Garçons Purs sortirent en courant, très excités, pour observer la vallée : des Chilites apparurent sur la terrasse supérieure, discutant avec animation, et pointant du doigt dans différentes directions. Etzwane devina que son absence avait été découverte, un peu plus tôt qu'il ne l'avait espéré. Il observa la scène avec un mélange de terreur et d'amusement. C'était amusant de voir les Chilites s'agiter ainsi ; c'était également terrifiant ! Si jamais on suivait sa piste et qu'il était capturé… Il frissonna à cette pensée.

Un peu avant midi, les ahulphes arrivèrent : deux mâles avec des rubans rouges d'adeptes attachés tout le long de l'épaisse fourrure noire qui recouvrait leurs jambes torses. Le Grand Mâle Osso, debout sur un piédestal dans une attitude austère, leur expliqua ses besoins en dadu[9] ; les ahulphes écoutaient en riant comme des renards. Osso jeta par terre une chemise que Mur supposa être une des siennes. Les ahulphes saisirent la chemise de leurs mains presque humaines, la pressèrent contre les détecteurs d'odeur situés sur leurs pieds, et la jetèrent en l'air dans une manifestation de cette insouciance bravache que les Chilites trouvaient parfaitement détestable. Ils se tournèrent vers Osso et lui prodiguèrent des assurances véhémentes sur un ton facétieux. Osso eut finalement un geste d'impatience. Après quelques coups d'œil rapides pour voir s'il n'y avait pas quelque objet valant la peine d'être volé, les ahulphes se rendirent dans la chambre inférieure des Garçons Purs. Là, détectant l'odeur d'Etzwane, ils firent des bonds en l'air et rappelèrent Osso avec une vive excitation.

Les Garçons Purs observaient la scène avec horreur et fascination, tout comme Etzwane lui-même, qui craignait qu'une trace de son odeur ne se propage jusqu'aux ahulphes.

---

[9] Le dadu est un langage utilisant des signes du doigt et les syllabes da, de, di, do, du.

Les deux créatures commencèrent à explorer les alentours du temple, et Etzwane fut soulagé lorsqu'elles traversèrent sa piste sans rien découvrir. Quelque peu déconfits, leurs oreillettes pendant tristement, les ahulphes firent le tour de l'ancien cottage d'Eathre, à nouveau sans succès. En rageant l'un contre l'autre, claquant des mâchoires, déployant leurs griffes dissimulées dans leurs souples pieds noirs, ébouriffant leur fourrure en spirale, ils s'en retournèrent auprès d'Osso qui les attendait, et lui expliquèrent en dadu que leur proie était partie sur des roues. Osso tourna les talons et rentra à grands pas dans le temple. Les ahulphes partirent vers le sud, pour remonter la vallée de la Sombre et rejoindre les Terres Sauvages du Hwan.

Épiant à travers une petite fente, Etzwane regarda la communauté reprendre ses activités ordinaires. Les Garçons Purs, déçus d'avoir été privés d'un spectacle horrible, se remirent à leurs tâches. Les femmes de la tannerie s'activaient imperturbablement autour des cuves, des bassines et des tables. Les Chilites étaient assis tels de minces oiseaux blancs sur les bancs disposés le long de la terrasse supérieure du temple. Les rayons des soleils de midi, teintés de bleu lavande, venaient frapper la poussière blanche et le sol desséché.

Les ouvrières de la tannerie s'en allèrent au réfectoire. Etzwane transmettait mentalement des instructions à sa mère : *Viens par ici, approche-toi* ! Mais Eathre s'éloigna sans tourner la tête. Une heure plus tard, elle revint à sa table. En rampant, Etzwane retourna sous le plancher et réussit à pénétrer dans l'appentis, un lieu où étaient entreposés des bidons de produits chimiques, des outils et autres objets.

Etzwane trouva un gros morceau de soude, et en s'approchant avec précaution de l'embrasure de la porte, il le lança vers sa mère. Le morceau tomba presque à ses pieds. Elle ne sembla pas le remarquer. Et puis, comme si le cours de ses pensées s'était soudain trouvé interrompu, elle regarda par terre.

Etzwane lança un autre morceau. Eathre leva la tête, regarda d'un air distrait le paysage autour d'elle, et finalement en direction de l'appentis. Tapi dans l'ombre, Etzwane lui fit signe. Eathre fronça les sourcils et détourna le regard. Etzwane fut

intrigué. L'avait-elle vu ? Pourquoi avait-elle froncé les sourcils ?

Dans le champ de vision d'Etzwane, marchant à grands pas devant l'appentis, apparut le Grand Mâle Osso. Il s'arrêta entre le bâtiment et la table où travaillait Eathre. Elle semblait perdue dans une autre dimension de sa conscience.

Osso fit un signe à la maîtresse de tâches, et murmura quelques mots. La femme s'approcha d'Eathre, qui sans commentaire ni surprise quitta son travail et s'avança vers Osso. Il lui fit un signe péremptoire pour qu'elle s'arrête alors qu'elle était encore à cinq pas, et lui adressa la parole à voix basse, d'un ton pressant. Etzwane ne put distinguer les paroles, ni les calmes réponses d'Eathre. Osso eut un brusque mouvement de recul, et tourna les talons. Il repartit à grandes enjambées, et passa si près de l'appentis que si Etzwane avait tendu le bras, il aurait pu toucher son visage froid.

Eathre ne se remit pas tout de suite à son travail. Comme si elle réfléchissait à ce que Osso lui avait dit, elle s'approcha de l'appentis et s'arrêta devant la porte.

« Mur, tu es là ?

— Oui, Mère. Je suis là.

— Tu dois quitter Bashon. Pars ce soir, dès que les soleils seront couchés.

— Est-ce que tu peux venir avec moi ? Mère, je t'en prie, viens.

— Non. Osso détient mon indenture. L'Homme Sans Visage prendrait ma tête.

— Je trouverai l'Homme Sans Visage, déclara Etzwane avec ferveur. Je lui parlerai de toutes les mauvaises choses qui se passent ici. Il prendra la tête d'Osso. »

Eathre sourit. « N'en sois pas si sûr. Osso obéit aux lois du canton – trop bien, même.

— Si je pars, Osso va te maltraiter ! Il te mettra aux travaux les plus durs.

— Tout cela, c'est pareil. Les jours viennent et s'en vont. Je suis heureuse que tu partes, c'est ce que je souhaitais pour toi, mais moi, je dois rester ici afin d'aider Delambre pour ses accouchements.

— Mais le père-par-l'âme Osso pourrait bien te punir, et tout ça à cause de moi !

— Non, il n'osera pas : les femmes sont capables de se défendre toutes seules, comme je viens juste de l'expliquer à ton père-par-l'âme[10]. Je dois retourner à mon travail. Une fois la nuit tombée, va-t'en. Comme tu ne portes pas de torque, méfie-toi des pourvoyeurs de main-d'œuvre, particulièrement dans Surrume et Cansume, et également Shemus, où ils t'enrôleront de force dans une équipe affectée aux ballons. Quand tu auras atteint l'âge requis, prends un torque de musicien, et tu pourras voyager sans contrainte. Ne retourne pas à la vieille maison, ni à celle de Delambre. N'essaie pas de récupérer ton khitan. J'ai mis de côté quelques pièces d'argent, mais je ne peux pas aller les chercher pour toi maintenant. Je ne te reverrai plus.

— Si, cria Etzwane, tu me reverras ! Je ferai une pétition à l'Homme Sans Visage, et il te laissera partir avec moi. »

Eathre sourit tristement. « Pas tant qu'Osso détiendra mon indenture. Adieu, Mur. » Elle retourna à sa table de travail. Etzwane se retira dans l'appentis. Il ne regarda pas sa mère.

La lumière du jour baissa ; les femmes partirent par petits groupes pour retourner à leurs dortoirs. Quand l'obscurité tomba, Etzwane sortit de l'appentis et descendit discrètement au bas de la colline.

---

[10] Eathre faisait référence au Zoriani nac Thair nac Tbairi, dont le pouvoir résultait de sa capacité à souiller le temple ou n'importe quel Chilite en particulier. Il y avait six degrés de souillure, le premier étant le contact d'un doigt féminin, le sixième consistant à déverser un seau de substances innommables. La sœur, ou les sœurs, qui effectuaient ces souillures étaient des volontaires, généralement vieilles et malades, et tout à fait prêtes à mettre fin à leur existence d'une façon spectaculaire, au moyen de tampons empoisonnés qu'elles avalaient après avoir atteint leur but.
Une souillure contraignait les Chilites à un rite de purification particulièrement astreignant, qui durait un mois pendant lequel aucun galga n'était brûlé : s'ils tentaient une transe extatique avant la purification complète, Galexis Achiliadnide apparaissait sous une forme effrayante. Pendant la période de purification, les Chilites devenaient revêches et agités, et les Garçons Purs en supportaient souvent les conséquences, d'une façon ou d'une autre.

Malgré les recommandations d'Eathre, il retourna au vieux cottage de l'Allée des Rhododendrons, déjà occupé par une autre femme. Il se faufila derrière la maison, trouva son khitan et repartit dans l'ombre, le long de la route. Il se dirigea vers l'ouest, vers Garwiy, là où vivait l'Homme Sans Visage – ou du moins c'est ce que disait la rumeur publique.

4

Le Shant formait un ovale irrégulier de deux mille kilomètres de long sur mille kilomètres de large, séparé de la masse sombre du Caraz par un bras de mer large de cent cinquante kilomètres : le détroit de Pagane, qui réunissait l'océan Vert et l'océan Pourpre. Au sud de la Grande Palude, le Palasedra pendait entre l'océan Pourpre et l'océan Bleu comme une main à trois doigts, ou comme un pis de vache à trois trayons.

À mille cinq cents kilomètres à l'est du Shant apparaissaient les premières îles du Beljamar, un vaste archipel formant la limite entre l'océan Vert et l'océan Bleu. On ne savait rien de la population du Caraz ; il y avait relativement peu de Palasedrans ; le Beljamar abritait quelques petits groupes épars de nomades océaniques ; la plus grande partie de la population de Durdane habitait les soixante-deux cantons du Shant, une confédération assez libre dirigée par l'Homme Sans Visage.

Les cantons du Shant n'avaient qu'un point en commun : leur méfiance réciproque. Chaque canton tenait pour Principe Universel l'ensemble de ses coutumes, costumes, jargon et maniérismes, et considérait tout le reste comme de l'excentricité.

L'autorité impersonnelle et inconditionnelle de l'Anome – l'Homme Sans Visage, selon l'usage populaire – convenait parfaitement à la xénophobie des habitants des cantons. L'appareil gouvernemental était simple : l'Anome avait peu d'exigences financières ; les lois qu'il faisait respecter étaient, pour la plupart, celles-là mêmes formulées par les cantons. La justice de l'Anome pouvait être impitoyable et brutale, mais elle était impartiale et se fondait sur un principe simple, compréhensible par tous : *Celui qui viole la loi, meurt*. L'autorité de l'Homme Sans Visage provenait du torque, un ruban de flexite codé au moyen de différentes teintes de violet,

rouge écarlate ou bordeaux, bleu, vert, gris, et, assez rarement, marron[11]. Le torque contenait un filament de matière explosive – du dexax – que l'Homme Sans Visage pouvait, si nécessaire, faire détoner à distance au moyen d'un rayonnement codé. Toute tentative de retirer le torque aboutissait au même résultat. En général, quand quelqu'un perdait sa tête, la raison en était bien connue : il avait enfreint les lois de son canton. En de rares occasions, une détonation pouvait emporter une tête pour des raisons mystérieuses et insondables ; c'est alors que les habitants se déplaçaient avec beaucoup d'attention et de prudence, de peur de susciter à leur tour l'ire imprévisible de l'Homme Sans Visage.

Aucune région du Shant n'était trop éloignée : depuis Ilwiy jusqu'au détroit de Pagane, des explosions avaient lieu et des félons perdaient leur tête. On savait que l'Anome avait recours à des représentants qu'on appelait, non sans une certaine ironie, les Bénévolences, et qui exécutaient les volontés de l'Anome.

Garwiy, où l'Homme Sans Visage avait établi son quartier général, était la plus grande ville du Shant, le centre industriel de Durdane tout entière. Le long du fleuve – la Jardine –, et dans le district connu sous le nom de Shranke, dans l'estuaire

---

[11] Selon les conventions de la symbologie du Shant, les bleu, vert, violet et gris étaient des attributs optimistes. Les teintes de marron pouvaient être défavorables, tragiques, élégantes ou autoritaires, selon le contexte. Le jaune était la couleur de la mort. Le rouge, qui signifiait l'invisibilité, était utilisé pour les objets qu'on voulait faire ignorer. Les voleurs portaient une coiffe rouge. Le blanc dénotait le mystère, la chasteté, la pauvreté ou la colère, en fonction des circonstances. Les combinaisons de couleurs en modifiaient la signification.
En relation avec la symbolique des couleurs, on pourrait mentionner les idéogrammes du canton de Surrume. À l'origine, chaque mot était représenté par des traits de couleur formant une combinaison symbolique correcte : le scribe pouvait aller jusqu'à serrer sept pinceaux à la fois dans son poing. Au bout de quelque temps, un système secondaire se développa, utilisant des taches monochromatiques à différentes hauteurs pour indiquer une couleur, ce qui évolua ensuite en une ligne continue retraçant la position des indicateurs de couleur, pour devenir enfin un idéogramme cursif pour chaque mot, duquel toute référence à des couleurs avait disparu.

de la Jardine, on trouvait une centaine de verreries, fonderies et ateliers de mécanique, usines de fabrication de biomécanismes, installations bioélectriques où les monomolécules du canton de Fenesq étaient embobinées dans des conducteurs zéro-ohm, et soudées à des filtres, valves et contacteurs semi-organiques pour produire des équipements électroniques fragiles, instables, et très coûteux. Les bio-ingénieurs jouissaient d'un prestige considérable ; à l'autre extrémité de l'échelle sociale se trouvaient les musiciens, qui suscitaient néanmoins des pointes d'envie romanesque chez les habitants sédentaires du Shant[12].

Dans le canton d'Étonné, mille, deux mille musiciens participaient au séiaque annuel : une vaste trame sonore qui s'enflait et désenflait comme le vent ou les vagues déferlantes, avec des marées occasionnelles, incertaines et indistinctes, comme de petites clochettes cristallines. Mais plus généralement, la musique était celle jouée par des troupes nomades : gigues et finales ; pièces orchestrales et sonates ; shararas, sarabandes, ballades, caprices et galops. Un druithine pouvait parfois accompagner une telle troupe, mais le plus souvent il voyageait seul, jouant au gré de son humeur. Des gens moins talentueux pouvaient chanter des chansons ou de la poésie, le druithine ne jouait que de la musique, afin d'exprimer toute son expérience, toute sa joie et sa souffrance. Le père-par-le-sang d'Etzwane, le grand Dystar, avait été un tel musicien. Etzwane n'avait jamais cru au récit de la mort de Dystar que lui avait fait Feld Maijesto : dans ses rêveries enfantines, Etzwane s'imaginait parcourant les routes du Shant, participant avec son khitan à des festivités et des rassemblements, jusqu'à ce que Dystar et lui se rencontrent… À partir de là, sa rêverie pouvait prendre plusieurs directions. Quelquefois, Dystar fondait en larmes en entendant une musique aussi belle, et lorsque Etzwane révélait son identité, l'émerveillement de Dystar devenait sans bornes. Parfois, Dystar et l'invincible jeune homme s'affrontaient en un combat musical ; dans sa tête, Etzwane entendait les airs magnifiques, les rythmes et contre-

[12] Une exception digne d'être notée : les Chilites du canton de Basterne.

rythmes, le cliquetis de la tringle à tinter, le frottement satisfaisant de la caisse à gratter.

Les rêveries commençaient enfin à prendre un semblant de réalité. Le khitan accroché derrière son dos étroit, Etzwane arpentait les routes du Shant, et il avait tout l'avenir devant lui.

À moins qu'il ne soit capturé et ramené à Basterne.

Il n'était pas impossible qu'Osso soupçonne la situation réelle, et fasse de nouveau venir les ahulphes. Cette pensée redonna de l'énergie aux enjambées d'Etzwane. Il se mit à avancer au petit trot, ne ralentissant pour marcher de nouveau au pas que lorsqu'il commençait à s'essouffler. L'Allée des Rhododendrons était loin derrière lui ; il voyageait à la lumière des étoiles, avec la grande masse sombre du Hwan se dressant sur sa gauche.

La nuit s'avança. Etzwane ne trottait plus, mais marchait aussi rapidement que le lui permettaient ses jambes douloureuses. La route gravit une colline, contourna un éperon rocheux. En contrebas s'étendait un paysage éclairé par les étoiles, noir et gris, avec quelques lumières au loin que Etzwane ne put identifier.

Il s'assit sur un rocher pour se reposer, et regarda à l'ouest vers le canton de Shemus, qu'il n'avait jamais vu auparavant, bien qu'il eût acquis quelques notions sur ses habitants et leurs coutumes grâce à des hommes qui étaient passés par l'Allée des Rhododendrons. Les habitants, aux cheveux d'un blond roux et au caractère irascible, étaient râblés ; ils brassaient de la bière et distillaient de la potine, que tous, hommes, femmes et enfants, consommaient sans effet apparent. Les hommes portaient des vêtements en solide étoffe brune, un chapeau de paille, un anneau d'or passé dans le nez ; les femmes, corpulentes et exubérantes, s'habillaient de longues robes plissées, brun et noir, et portaient dans leurs cheveux des peignes en cristal d'aventurine. Elles n'épousaient jamais un homme plus corpulent qu'elles : lorsqu'il arrivait qu'une bagarre éclate après une soirée à la taverne, les maris n'avaient aucune supériorité physique.

La Branche Nord du chemin d'air passait par Shemus, reliant Oswiy, situé sur la côte septentrionale, à la Grande Traverse ; la route que suivait Etzwane rejoignait la ligne à Carbade. Tandis qu'il examinait à l'ouest la région qu'il comptait traverser, il crut voir dans le lointain une lueur rouge se déplaçant lentement dans le ciel. Si ses yeux ne le trompaient pas, cette lumière marquait le trajet du ballon – bien qu'il fût tard et qu'il n'y eût pas un souffle de vent. Il se souvint de l'avertissement de sa mère concernant les pourvoyeurs de main-d'œuvre ; seul, sans torque, il n'avait pas d'identité et ne pouvait compter sur la protection de personne, et quiconque le souhaitait pouvait disposer de lui à sa guise. Les pourvoyeurs lui mettraient un torque autour du cou et lui imposeraient une indenture, et l'enverraient rejoindre une équipe du chemin d'air. Au matin, il se fabriquerait un torque avec de l'osier, de l'écorce ou du cuir, ce qui lui permettrait de ne pas se faire remarquer.

Il était tard, et la nuit était calme. Si calme que, assis là, immobile, il crut entendre un hululement lointain venant des Terres Sauvages. Etzwane se recroquevilla sur son rocher, saisi par le froid et l'humidité. Les ahulphes se livraient à une de leurs réjouissances macabres, dont l'idée leur venait comme un coup de folie : dans quelque vallée lointaine du Hwan, ils dansaient et hurlaient autour d'un feu.

À la pensée des ahulphes, il se releva. Lorsqu'ils tenaient une piste, ils se déplaçaient rapidement : il n'était pas encore hors de leur portée.

Il se rendit compte qu'il avait les jambes raides, et que ses pieds lui faisaient mal. Il n'aurait jamais dû s'asseoir pour se reposer. Il reprit sa route vers Shemus en boitillant, aussi rapidement qu'il en était capable.

Une heure avant l'aube, il passa près d'un village : une douzaine de cottages regroupés autour d'une petite place dégagée, pavée de dalles d'ardoise. Vers l'arrière se dressaient des silos, un entrepôt et les cuves trapues d'une petite brasserie. Le bâtiment de deux étages au bord de la route était manifestement une auberge. Des gens s'activaient déjà dans les cuisines derrière la bâtisse : Etzwane aperçut la lueur d'un feu.

À côté de l'auberge, trois grands fourgons attendaient, chargés de tronçons et de rondins de mélèze blanc provenant de la forêt de Shimrode, et destinés à quelque distillerie. Il y avait une écurie derrière l'auberge, d'où un palefrenier faisait sortir des animaux de trait : des bœufs dérivés de l'espèce terrienne, placides et fiables, mais lents[13]. Etzwane longea discrètement le village en espérant qu'on ne le verrait pas dans la lumière du jour naissant.

Devant lui, la route traversait une grande étendue déserte parsemée de rochers. Aucun abri en vue, ni de plantation où il aurait pu glaner une ou deux bouchées de nourriture. Son moral descendit au plus bas : il avait l'impression de ne plus pouvoir faire un pas, il avait la gorge sèche, et la faim lui torturait l'estomac. Seule la peur des ahulphes le retenait de chercher refuge parmi les rochers et de s'y faire un lit de feuilles sèches. La fatigue finit par l'emporter sur la peur. Il était incapable de marcher. Il avança en titubant derrière une saillie de schiste pourri, et s'étendit pour se reposer, enveloppé dans sa blouse. Il sombra dans une sorte d'engourdissement hébété, différent d'un vrai sommeil.

Il fut réveillé par des grincements et des grondements : le passage des fourgons. Les soleils s'étaient levés depuis une heure dans le ciel ; bien qu'il n'ait pas dormi, ou qu'il ait cru ne pas dormir, le jour s'était levé sans qu'il s'en aperçoive.

Les fourgons passèrent devant lui et poursuivirent leur route vers l'ouest en grondant. Etzwane se leva d'un bond pour les observer, en se disant qu'il y avait là une chance de semer la confusion chez les ahulphes. Les conducteurs étaient assis sur des bancs à l'avant et ne pouvaient pas voir derrière eux. Etzwane courut pour les rattraper. Il se hissa sur le fourgon de queue et s'assit avec les jambes pendant dans le vide. Au bout d'un moment, il recula vers le fond du plateau et s'installa dans une fissure accueillante. Il avait l'intention de rester là pendant deux ou trois kilomètres, puis de sauter, mais il était si

[13] Le morcellement du Shant en cantons peut être attribué au tempérament des colons d'origine, mais également au manque de métaux pour fabriquer des moteurs efficaces.

confortablement installé, son abri sombre était si reposant et rassurant, qu'il se mit à somnoler, puis s'endormit profondément.

Etzwane s'éveilla, et sortit la tête de son abri en clignant des yeux devant une paire de rectangles non identifiables, posés l'un sur l'autre. Le premier était d'un blanc éclatant, teinté de bleu ; le second était un panneau strié de vert foncé. L'esprit d'Etzwane était engourdi. Que signifiait donc cette étrange scène ? Il rampa lentement vers l'extrémité du fourgon, l'esprit encore confus. Le rectangle blanc n'était autre que le mur d'un bâtiment blanchi à la chaux, baigné par la clarté éblouissante de midi ; quant au panneau vert foncé, il s'agissait du flanc d'un fourgon placé dans son champ de vision. Etzwane se rappela s'être caché dans un fourgon, puis endormi. Il venait de se réveiller parce que le mouvement avait cessé. Jusqu'où était-il allé ? Probablement jusqu'à Carbade, dans le canton de Shemus. À en croire les bribes d'information qu'il avait recueillies dans l'Allée des Rhododendrons, ce n'était pas l'endroit idéal.

Les habitants de Shemus avaient la réputation de ne rien donner, et de prendre tout ce qu'ils pouvaient. Les membres encore engourdis, Etzwane descendit du fourgon. Il valait mieux reprendre la route avant d'être découvert. En tout cas, il n'avait plus rien à craindre des ahulphes…

Non loin de là, des voix se firent entendre. Etzwane se faufila de l'autre côté du fourgon, et se retrouva nez à nez avec un homme à la barbe noire, aux joues blanches et creuses, et aux yeux bleus tout ronds. Il portait le pantalon de toile noire des conducteurs, et un gilet blanc sale avec des boutons en bois ; debout, les jambes écartées, il avait levé les mains en signe de surprise. Il semblait plutôt content que fâché… « Et qu'est-ce que nous avons là, un jeune bandit ? C'est donc ainsi qu'ils les forment, à piller les cargaisons avant même l'arrêt des roues. Et il n'a même pas de torque autour du cou. »

D'une voix tremblante, qu'il essayait de maintenir grave et sérieuse, Etzwane dit : « Je n'ai rien volé, monsieur ; j'ai seulement voyagé un petit peu dans le fourgon.

— C'est du vol de transport, déclara le conducteur. Tu l'avoues toi-même. Bon, eh bien, viens avec moi. »

Etzwane recula d'un pas. « Où ça ?

— Là où tu apprendras un métier utile. Je te rends un grand service.

— J'ai déjà un métier ! s'écria Etzwane. Je suis musicien ! Regardez ! Voici mon khitan !

— Tu n'es rien du tout sans ton torque. Allez, viens. »

Etzwane essaya de s'esquiver : le conducteur l'attrapa par la blouse. Etzwane donna des coups de pied et se débattit ; le conducteur lui renvoya une calotte, puis il le tint à bout de bras. « Tu en veux encore, et pire ? Tiens-toi correctement ! » Il tira sur le khitan : l'instrument tomba par terre et le manche se brisa.

Etzwane poussa un cri étouffé et regarda fixement l'enchevêtrement de bois et de cordes. Le conducteur le saisit par le bras et l'entraîna à l'intérieur du dépôt, vers une table où quatre hommes étaient assis autour d'un tapis de jeu. Trois d'entre eux étaient des conducteurs, le quatrième était un Shemite, au visage rond et rougeaud sous son chapeau de paille conique repoussé en arrière.

« Voici un vagabond que j'ai trouvé dans mon fourgon, dit l'homme qui avait capturé Etzwane. Il m'a l'air intelligent et éveillé, pas de torque, comme vous voyez : qu'est-ce que je pourrais bien faire pour l'aider ? »

Les quatre hommes examinèrent Etzwane en silence.

L'un des conducteurs poussa un grognement et reprit les dés. « Laisse filer le gamin. Il n'a pas besoin de ton aide.

— Ah, mais c'est là que tu te trompes ! Chaque citoyen du royaume doit travailler dur. Demande au courtier en labeur ici présent. Qu'est-ce que tu en penses, courtier ? »

Le Shemite se pencha en arrière sur sa chaise, repoussa son chapeau dans une inclinaison précaire. « Il est trop petit, il a l'air indiscipliné. Mais bon, je pense pouvoir lui trouver un travail, peut-être à Angwin. Vingt florins ?

— Juste histoire de conclure une affaire rapidement… Tope là. »

Le Shemite se releva lourdement. Il fit signe à Etzwane. « Allez, viens avec moi. »

Etzwane resta enfermé dans un cagibi pendant la plus grande partie de la journée, puis on l'escorta vers un chariot pour l'emmener deux kilomètres au sud de Carbade, à la gare du chemin d'air. Une demi-heure plus tard, le ballon *Misran* apparut, se dirigeant vers le sud par un fort vent de travers, son chariot de roulement chantant dans le rail rainuré. En observant le sémaphore, le gabier relâcha les câbles à l'avant, pour que le *Misran* présente son flanc au vent et brise ainsi son erre. Lorsqu'il fut à quatre cents mètres de la station, le tacleur accrocha un grappin au chariot pour l'arrêter et neutralisa les supports de drisse arrière avec une cheville d'ancrage. On détacha l'entretoise à haubans ; on passa les câbles d'attache du ballon dans des poulies coupées fixées aux passages de drisses, et le chariot de dérivation fut tiré le long du rail, vers le sud, amenant le ballon au sol.

Etzwane fut conduit dans la nacelle et confié à la charge du gabier. On remit le chariot de dérivation en place sur le rail et on le relia à l'entretoise à haubans, tandis que le ballon reprenait son altitude de croisière. La cheville d'ancrage fut retirée des supports de drisse arrière. Supports avant, entretoise de neuf mètres d'envergure et supports arrière constituaient le chariot d'opération : le *Misran* était de nouveau libre. Le gabier treuilla les câbles à l'avant, pour faire pivoter le ballon par rapport au vent ; le chariot repartit en chantant le long du rail rainure, prenant de la vitesse, et Carbade fut laissée loin derrière[14].

[14] Le ballon classique, transportant un gabier et quatre à huit passagers, était une plate-forme semi-flexible mesurant une unité de large, huit de long et quatre de haut. L'ossature pouvait être constituée de bambous, de tubes de verre trempé ou de cylindres de fibre de verre assemblés. La membrane provenait de la peau dorsale d'un gigantesque cœlentéré, élevé dans un vaste bassin peu profond jusqu'à ce qu'il le remplisse entièrement ; la peau était alors découpée et tannée. On utilisait de l'hydrogène pour la sustentation.

Pour Etzwane, le monde de ses rêveries avait bel et bien disparu à jamais, aussi irrévocablement que les fleurs de la saison passée. Il avait entendu parler des équipes d'ouvriers du chemin d'air : leur lot quotidien n'était que travaux pénibles et dures contraintes. Bien qu'ils fussent en principe libres, ils étaient en pratique rarement à même de pouvoir rembourser leur indenture. La situation d'Etzwane était encore pire : sans torque, il n'avait pas de statut ; il ne pouvait faire appel à personne ; le maître de tâches pouvait fixer le montant qu'il voulait pour son indenture. Une fois le torque fixé autour du cou d'Etzwane, les termes de son contrat auraient force de loi, que l'Homme Sans Visage ferait respecter. Son appréhension du futur lui pesait comme une pierre sur l'estomac : il se sentait engourdi et désorienté… Tout au fond de sa tête, une voix se mit à crier. Il s'enfuirait. Il avait échappé aux Chilites, il échapperait au travail forcé. Qu'est-ce que lui avait dit sa mère ? « Triomphe de l'adversité plutôt que de t'y soumettre ! » Il ne se laisserait jamais dominer ; une fois qu'on lui aurait bouclé son torque, il

---

Les rails rainurés dans lesquels roulaient les chariots d'amarrage étaient des blocs de béton préformés, renforcés par de la fibre de verre, et fixés à des traverses de fondation. Généralement, le chariot était constitué de deux essieux reliés par une poutre de neuf mètres de long, aux extrémités de laquelle étaient fixés les câbles d'attache. Le gabier utilisait des treuils d'ajustement pour raccourcir ou rallonger les filins de poupe et de proue, contrôlant ainsi la position du ballon par rapport au vent ; et le treuil de gîte lui permettait de modifier la configuration des brides de poupe et de proue, et de contrôler ainsi l'inclinaison de la quille.

Dans des conditions idéales, la vitesse pouvait atteindre cent à cent dix kilomètres à l'heure. Les itinéraires tiraient le meilleur parti possible des vents dominants : là où un itinéraire devait affronter des vents contraires ou l'absence de vent, on appliquait une force motrice au chariot à l'aide d'une courroie sans fin actionnée par des roues à eau ou des hommes affectés à un cabestan ; ou par une charrette gravitationnelle chargée de pierres ; ou encore au moyen d'attelages d'ambleurs. Pour permettre aux ballons de se croiser, on utilisait des dérivations, ou on recourait à un échange de chariots.

Lorsqu'un itinéraire traversait des ravins, comme c'était le cas à l'Échangeur d'Angwin, ou rencontrait un terrain défavorable, on tendait un câble formé de filaments de maillefer pour assurer la jointure entre les rails rainurés.

trouverait le moyen de rejoindre Garwiy et d'y présenter son cas à l'Homme Sans Visage – à la fois pour lui et pour sa mère. Il demanderait un châtiment terrible pour le conducteur qui avait cassé son khitan ; il n'avait pas eu la présence d'esprit de noter les couleurs de son torque, mais il n'oublierait jamais ce visage pâle avec sa barbe noire !

Stimulé par sa haine et sa détermination, il se mit à s'intéresser au ballon et au paysage : une succession de collines basses couvertes de champs d'orge mûre qui ondulait dans la brise, des fermes cylindriques en pierre, des silos à grain arrondis, et à intervalles réguliers, des brasseries, avec leurs étranges bacs bombés.

Vers le milieu de l'après-midi, le vent tourna et devint contraire : le gabier treuilla ses câbles avant, pour serrer le vent au plus près ; comme le ballon descendait, il donna de la gîte à l'aide des brides pour regagner de la portance et faire remonter le ballon dans une couche d'air favorable.

Les champs d'orge firent place à des collines rocheuses parsemées de fourrés de suppurenthes bleu et orange foncé, dans lesquelles les ahulphes taillaient jadis leurs armes. Au sud se dressait le Hwan, l'immense épine dorsale du Shant, par laquelle passait la Grande Traverse. Plus tard dans l'après-midi, le *Misran* gravit rapidement les quinze derniers kilomètres de rail pour atteindre la Station Nord d'Angwin, où un groupe de travailleurs transféra les câbles à une attache fixée à un câble sans fin, long de quinze cents mètres, suspendu au-dessus d'un ravin. L'équipe fit tourner un cabestan et le *Misran* fut lentement acheminé vers l'Échangeur d'Angwin, où la Branche Nord rejoignait la Grande Traverse. Les câbles furent transférés sur une autre boucle sans fin qui surplombait un ravin encore plus impressionnant, pour atteindre enfin Angwin, et c'est là que le *Misran* descendit. Le gabier emmena Etzwane avec lui pour voir le contremaître de la station d'Angwin, qui commença par grommeler. « Qu'est-ce que c'est que ces moustiques, ces coquelets qu'on m'envoie maintenant ? Qu'est-ce que je peux en faire ? Il ne fait pas le poids pour pousser un cabestan ; et puis je n'aime pas cette façon qu'il a de me regarder. »

Le gabier haussa les épaules et baissa les yeux vers Etzwane. « Il est un peu en dessous de la taille habituelle, mais ça n'est pas mon affaire. Si tu n'en veux pas, je le ramène à Pertzel.

— Mmf. Pas si vite. Quel est son prix ?

— Pertzel en veut deux cents.

— Pour une créature pareille ? Je suis prêt à en donner cent.

— Ce ne sont pas mes instructions.

— Au diable tes instructions. Pertzel nous prend tous les deux pour des imbéciles. Laisse la créature ici. Si Pertzel n'est pas d'accord pour cent, tu récupéreras le gamin lors de ton prochain passage. En attendant, je ne lui mettrai pas de torque.

— Cent, c'est vraiment bon marché. Il va grandir ; il est agile ; il peut gérer autant de fixations qu'un homme.

— Je m'en rends bien compte. Il va aller à l'Echangeur et je ferai venir ici l'ouvrier principal pour s'occuper du cabestan. »

Le gabier éclata de rire. « Comme ça, tu auras un homme au cabestan en échange d'un gamin à cent florins ? »

Le contremaître eut un petit sourire. « Ne le dis pas à Pertzel.

— Non, je m'en garderai bien. C'est une affaire entre vous deux.

— Bien. Ramène-le à l'Échangeur ; je vais envoyer un signal optique. » Il se tourna vers Etzwane en fronçant les sourcils. « Ce qu'on attend de toi, mon garçon, c'est que tu travailles avec zèle et précision. Fais ton travail et tu verras que la vie n'est pas si difficile que ça chez les ballonniers. Si tu tires au flanc ou si tu fais des manières, tu verras que je peux être aussi dur qu'un buisson de hérissettes…»

Etzwane retraversa le ravin pour rejoindre l'Echangeur d'Angwin. On amena le *Misran* à terre au moyen d'un treuil manuel, actionné par un jeune garçon blond et trapu, guère plus âgé que Etzwane.

On fit descendre Etzwane : le *Misran* s'éleva de nouveau dans le crépuscule naissant, pour être tracté à travers le ravin vers la Station Nord, sur la Branche Nord.

Le blondinet emmena Etzwane dans une hutte basse en pierre, où deux jeunes gens étaient assis devant un plat de fèves et du thé. Le jeune homme blond annonça : « Voici le nouveau. Comment t'appelles-tu, mon gars ?

— Je m'appelle Gastel Etzwane.

— Va pour Gastel Etzwane. Je suis Finnerack ; là-bas, c'est Ishiel le Poète Montagnard, et celui-là, avec le visage allongé, c'est Dickon. Tu veux manger quelque chose ? Notre ordinaire n'est pas des meilleurs : des fèves, du pain et du thé, mais ça vaut mieux que d'avoir faim. »

Etzwane se servit une assiette de fèves, à peine tièdes. D'un geste du pouce, Finnerack montra l'ouest. « Le vieux Dagbolt nous rationne le combustible, sans compter notre eau, nos provisions, et tout ce qui pourrait nous être utile. »

Dickon prit la parole d'une voix hargneuse. « Maintenant, je vais devoir faire tourner le cabestan juste sous le nez de Dagbolt. Pas le droit de parler, pas le droit de plaisanter, seulement de travailler en silence, voilà Dagbolt résumé en quelques mots. Ici, au moins, on peut cracher où on veut.

— C'est pareil pour nous tous, dit Ishiel. Dans un an ou deux, ils me transféreront de l'autre côté, puis ce sera le tour de Finnerack. Et dans cinq ou six ans, Gastel Etzwane changera aussi, et nous serons tous de nouveau réunis.

— Pas si je peux l'éviter, dit Dickon. Je vais demander à être affecté au nettoyage du rail, ça me permettra au moins de changer d'air. Si Dagbolt refuse, je deviendrai le meilleur joueur professionnel de l'Échangeur. N'ayez crainte, mes amis, j'aurai racheté mon indenture avant dix ans.

— Tous mes vœux de réussite, dit Finnerack. Tu as raflé tout mon argent ; j'espère qu'il te sera utile. »

Le lendemain matin, Finnerack expliqua à Etzwane en quoi consistait son rôle. Il devait assurer des tours de garde en alternance avec Finnerack et Ishiel. Quand un ballon se présentait le long de la Traverse, il devait relâcher le blocage de la poulie libre. Quand un ballon arrivait par la Branche Nord, ou y partait, l'homme de garde, au moyen d'un pied-de-biche fixé au sol par une chaîne, accrochait les câbles d'attache et transférait le ballon d'un câble à l'autre. En tant que benjamin de l'équipe, Etzwane devait également graisser les poulies, balayer la hutte et faire bouillir le gruau du matin. Le travail n'était ni pénible ni compliqué : les membres de l'équipe avaient beaucoup de temps libre, qu'ils consacraient à tricoter des gilets

pour les vendre en ville, et à jouer avec l'argent ainsi récolté, afin de gagner suffisamment pour pouvoir racheter leur indenture. « De l'autre côté, à Angwin, Dagbolt interdit les jeux d'argent. Il dit qu'il veut mettre fin aux bagarres. Bah. De temps en temps, un type chanceux arrive à gagner suffisamment pour se libérer, et c'est bien la dernière chose que souhaite Dagbolt. »

Etzwane examina la station. Ils se tenaient sur une corniche de cinquante mètres de long, battue par les vents, située entre deux ravins juste en dessous de la masse stupéfiante du mont Mish. Etzwane demanda : « Cela fait combien de temps que tu es ici ?

— Deux ans, répondit Finnerack. Dickon est ici depuis huit ans. »

Etzwane examina soigneusement le mont Mish, et se sentit découragé : impossible d'escalader les rochers escarpés qui surplombaient la station. Les précipices qui plongeaient jusqu'au fond des ravins n'étaient pas moins sinistres. Finnerack eut un petit rire entendu et triste. « Tu aimerais trouver un chemin pour descendre ?

— Oui, j'aimerais bien. »

Finnerack ne manifesta ni surprise ni réprobation. « C'est le moment, avant qu'ils ne te mettent le torque. Ne crois pas que je n'y ai pas pensé, moi aussi, même avec mon torque. »

Au bord du précipice, ils examinèrent le vaste espace à leurs pieds. « Je suis resté ici pendant des heures, dit Finnerack avec mélancolie, essayant de repérer par où je pourrais rejoindre la vallée. Pour descendre d'ici jusqu'à ce promontoire en granit rouge, il faudrait une bonne longueur de corde, ou on pourrait passer par cette fissure, à condition d'avoir les nerfs solides. Ensuite, il faudrait traverser la paroi de cet escarpement – qui est sans doute moins terrible qu'elle n'en a l'air, à mon avis. Aller de là jusqu'à ce tas d'éboulis ne semble pas impossible, et il n'y a plus qu'un gros effort à fournir pour rejoindre ensuite la vallée. Mais après ? Le plus proche village est à cent cinquante kilomètres, sans nourriture et sans eau. Et tu sais ce que tu rencontrerais en chemin ?

— Des ahulphes sauvages.

— Ce n'est pas aux ahulphes que je pensais, mais tu en trouverais aussi, de cette méchante progéniture de Phagues. » Finnerack scruta la vallée. « J'en ai vu un l'autre jour…» Il pointa du doigt. « Regarde ! Près de cette pointe rocheuse noire. Je crois qu'il y a une grotte ou un abri là-bas. C'est là que j'ai vu l'autre. »

Etzwane regarda, et crut voir bouger quelque chose. « Qu'est-ce que c'est ?

— Un Roguskhoï. Tu sais de quoi il s'agit ?

— C'est une sorte de sauvage des montagnes, impossible à contrôler sauf par son goût pour les boissons fortes.

— Ils ont aussi un goût prononcé pour les femmes. Je n'en ai jamais vu de près, et j'espère que je n'en aurai jamais l'occasion. Que se passerait-il s'il leur prenait l'envie de grimper jusqu'ici ? Ils nous découperaient en morceaux !

— À la grande horreur de Dagbolt, suggéra Etzwane.

— Ce n'est que trop vrai ! Il serait obligé d'acheter trois nouvelles indentures. Il préférerait que nous mourions de surmenage, ou de vieillesse. »

Etzwane regarda mélancoliquement le fond de la vallée. « J'avais fait le projet de devenir musicien… Est-ce qu'il arrive que quelqu'un gagne suffisamment d'argent pour pouvoir racheter son indenture ?

— Dagbolt fait de son mieux pour l'empêcher, dit Finnerack. Il gère une cantine où il vend de la bière de Shemus, des fruits, des bonbons et d'autres choses de ce genre. Quand les hommes jouent aux dés ou aux cartes, on dirait que c'est toujours un des matelots de carrière qui empoche l'argent, et personne ne sait comment ils peuvent avoir autant de chance… Quoi qu'il en soit, ce n'est pas si terrible que ça. Je ferai peut-être carrière, moi aussi. Il y a toujours des offres d'emploi en bas – au cabestan, comme nettoyeur de rail, ou comme motoriste. Si tu te formes en électricité, tu pourras entrer dans les communications. Quant à moi, j'aimerais devenir gabier. Imagine un peu ! » Finnerack pencha la tête en arrière et scruta le ciel. « Là-haut dans le ballon, occupé à treuiller, avec le chariot qui vrombit dans le rail en contrebas. Qu'est-ce que ça doit être amusant ! Et un jour c'est Dublay et Maurmouth, et ensuite Garwiy, et puis

on part sur la Grande Traverse pour rejoindre l'Œil d'Orient et l'océan Bleu.

— J'imagine que ce n'est pas la mauvaise vie, dit Etzwane, un peu dubitatif. Pourtant…» Il ne put se résoudre à terminer sa phrase.

Finnerack haussa les épaules. « Jusqu'à ce qu'ils t'aient mis le torque autour du cou, tu es libre de t'en aller. Tu peux être sûr que je ne t'en empêcherai pas, et Ishiel non plus. En fait, nous t'aiderons à descendre de la falaise. Mais c'est une région épouvantable et tu irais à ta perte. Pourtant… Si j'étais toi, sans mon torque, j'essaierais peut-être. » Il leva la tête en entendant sonner une trompe. « Viens avec moi : il y a un ballon qui traverse, en provenance d'Angwin. »

Ils retournèrent à la station. C'était en principe le tour de garde d'Etzwane, Finnerack lui tenant compagnie pour le former. Le ballon qui s'approchait était incliné, et ballottait à mesure que le câble le halait contre le vent. Les câbles d'attache de proue et de poupe étaient accrochés à un anneau en fer, lui-même relié par une chaîne au câble de traction par l'intermédiaire d'un collier. L'anneau portait une marque noire, qui indiquait que le ballon devait être aiguillé le long de la Branche Nord. Le collier s'engagea dans la poulie et parcourut une demi-circonférence. Finnerack envoya un signal électrique à l'intention du chef-cabestan à Angwin, et actionna un frein qui stoppa le câble de traction. Il engagea le pied-de-biche dans l'anneau, fit levier pour abaisser l'anneau et dégager le collier. Etzwane transféra le collier sur le câble de la Branche Nord ; Finnerack dégagea le levier ; le ballon était maintenant accroché au câble de traction de la Branche Nord. Finnerack activa le signal électrique pour le cabestan de la Station Nord ; le câble de traction se tendit, et le ballon s'éloigna sous le vent du sud.

Une demi-heure plus tard, un autre ballon s'approcha venant de l'est, en tanguant et en luttant contre la brise qui soufflait du mont Mish. Le collier passa sur la poulie libre sans que Finnerack ou Etzwane n'aient à s'en occuper ; le ballon poursuivit son chemin à travers le ravin jusqu'à Angwin, et de là vers Garwiy.

Peu de temps après, un autre ballon se présenta venant de l'ouest, destiné lui aussi à emprunter la Branche Nord. Etzwane dit à Finnerack : « Cette fois-ci, laisse-moi faire l'opération complète. Reste à côté de moi, et vérifie que je fais tout correctement.

— Comme tu voudras, dit Finnerack. Je dois dire que tu es très motivé.

— Oui, dit Etzwane. Je suis effectivement très motivé. J'ai l'intention de suivre tes conseils.

— Vraiment ? Tu veux faire carrière dans les ballons ?

— J'ai l'intention d'y réfléchir, dit Etzwane. Comme tu l'as fait remarquer, je n'ai pas encore de torque, et je ne suis pas encore engagé de façon irrémédiable.

— Va donc dire ça à Dagbolt, répliqua Finnerack. Voici le collier qui se présente : prépare-toi à donner le signal et à freiner. »

Le collier pénétra dans la rainure de la poulie ; alors qu'il atteignait la circonférence, Etzwane appuya sur le signal et freina la roue.

« Correct », dit Finnerack.

Etzwane souleva le pied-de-biche, l'accrocha dans l'anneau, détendit le câble et détacha le collier.

« Parfaitement correct, dit Finnerack. Il n'y a aucun doute que tu as attrapé le coup de main. »

Etzwane saisit le collier au bord de la poulie, relâcha le levier, et retira le crochet. Il posa un pied dans l'anneau et repoussa le collier. Finnerack le regarda faire, sidéré. « Qu'est-ce que tu fais ? dit-il en s'étranglant. Tu as libéré le ballon !

— Parfaitement correct, cria Etzwane. Fais mes amitiés à Dagbolt… Adieu, Finnerack. »

Le ballon l'emporta dans le vent qui soufflait du mont Mish, tandis que Finnerack l'observait bouche bée en contrebas. Etzwane était perché avec un pied dans l'anneau et tenait les câbles d'attache d'une main. De l'autre, il fit un signe d'adieu à Finnerack ; celui-ci, la tête en arrière, leva son bras en retour, d'un air perplexe.

Dans le ballon, le gabier se rendit compte qu'il y avait quelque chose d'anormal, mais il n'avait aucun remède à

apporter à la situation. « Je demande votre attention à tous, cria-t-il aux passagers. Les câbles se sont détachés : nous flottons librement, en direction du nord-ouest, ce qui nous conduira en sécurité au-dessus des Terres Sauvages. Il n'y a aucun danger ! Je vous en prie, que tout le monde garde son calme. Quand nous approcherons d'une communauté, je relâcherai du gaz et nous descendrons à terre. Pour cette modification d'horaire indépendante de notre volonté, je vous présente les excuses officielles de la Société des Chemins d'air. »

5

Le ballon s'éloigna du Hwan en flottant dans l'air calme des hauteurs. Etzwane voyageait entouré d'une lumière blanche teintée de bleu lavande : dans cet environnement si paisible et irréel, il ne ressentait aucune crainte. Il vit défiler sous lui les immenses forêts du canton de Sable : des darabas-parasol, marron foncé et violet, à l'aspect aussi doux que des plumeaux, et que le souffle du vent agitait de frémissements de bronze vert. Un peu plus bas, dans les vallées humides, se dressaient des séquoias, des géants grisonnants de cent cinquante mètres de haut, moitié aussi vieux que la race humaine sur cette planète. Encore plus bas, le long du piémont, on trouvait des gibetiers, des chênes noirs et des ormes verts, et les remarquables arbres syndics dont les graines étaient munies de pattes et de pinces vénéneuses. Après s'être déplacées en marchant vers un endroit satisfaisant, les graines parcouraient un cercle de trois mètres de rayon en empoisonnant toute la végétation concurrente, puis creusaient un trou pour s'y enterrer.

Les forêts se prolongeaient dans le canton de Trevestan, puis laissaient place à une région de petites fermes et d'un millier de petits étangs, où les écrevisses, anguilles, vers blancs, et une douzaine d'autres sortes de nourriture aquatique étaient produites, empaquetées, congelées et expédiées vers les grands marchés de Garwiy, Brasseï, Maschein. Les villages étaient de petits jouets d'où s'échappaient de minuscules filets de fumée : sur les routes, on voyait se déplacer des charrettes et des carrioles microscopiques, tirés par des bœufs et des ambleurs qui ressemblaient à des insectes. Etzwane aurait apprécié le spectacle s'il avait été dans une position confortable. Il se tenait avec un seul pied dans l'anneau, puis il alternait, et posait ensuite un pied sur l'autre. Il essaya de s'asseoir dans l'angle formé par les deux câbles d'attache, mais ils lui sciaient les

fesses. Son perchoir devenait de plus en plus inconfortable à chaque minute qui passait. Ses pieds étaient comme deux boules douloureuses : ses bras et ses épaules lui faisaient mal dans son effort pour s'agripper aux câbles. Et pourtant, sa joie intense persistait : il ne trouvait rien à redire aux circonstances.

Le vent était tombé et n'était plus qu'un murmure ; le ballon dérivait majestueusement vers le canton de Fiorite, un damier de champs et de vergers dans des tons verts, bleu foncé, bruns, rouges et blancs. Une rivière, la Lurne, le parcourait de ses méandres comme une insulte nonchalante à la géométrie humaine de haies et de routes. À quinze kilomètres à l'ouest, la rivière traversait une ville de marché, construite dans le plus pur style fioritain : des panneaux de feuilles de gomme compressées, couleur tabac, placés entre des poteaux d'ibane poli, s'élevant sur deux ou même trois niveaux. Au-dessus de la ville se dressait une forêt de mâts sur lesquels flottaient des banderoles porte-bonheur, des drapeaux de prière, des présages secrets, et de tendres messages, parfois illicites, entre amoureux. En examinant le paysage, Etzwane trouva que Fiorite semblait un endroit agréable, et il se prit à espérer que le ballon atterrirait là, ne serait-ce que parce qu'il avait besoin de soulager son corps endolori.

Le gabier, pour sa part, avait espéré pouvoir dériver jusqu'au canton de Cathriy, où les alizés soufflant de la baie des Coques Fleuries l'auraient porté vers le sud-ouest pour rejoindre la Grande Traverse, quelque part au niveau du canton de Maiy. Mais il lui fallait compter avec les passagers. Ceux-ci s'étaient divisés en deux factions. La première avait fini par s'impatienter de devoir rester immobile dans l'atmosphère, et exigeait que le ballon se pose à terre ; la seconde, au contraire, craignait que le vent ne se lève et les balaye jusqu'au-dessus de l'océan Vert, les entraînant vers leur perte ; ils insistaient avec encore plus d'emphase pour que le ballon descende.

Le gabier finit par lever les bras au ciel en signe d'exaspération, et actionna la soupape pour relâcher une certaine quantité de gaz, jusqu'à ce que son altimètre indique une descente régulière. Il ouvrit sa trappe de plancher pour examiner le terrain au-dessous du ballon, et remarqua Etzwane

pour la première fois. Il le regarda fixement, sous l'effet de la surprise et du soupçon, mais il ne pouvait être sûr de rien. Et de toute façon, il lui était impossible d'agir, sauf à glisser le long d'un des câbles pour affronter le passager clandestin, ce qui n'était pas dans ses intentions.

Les câbles d'attache s'enfoncèrent dans l'épaisse herbe bleue d'un pré. Plein de reconnaissance, Etzwane quitta l'anneau et sauta à terre ; soulagé de son poids, le ballon remonta. Etzwane se précipita vers la haie en courant comme un animal sauvage. Sans se soucier des coupures et égratignures, il se fraya un passage dans les ronces et déboucha sur un chemin qu'il suivit en courant jusqu'à un bosquet de yappetiers. Il plongea dans l'ombre et resta immobile jusqu'à ce qu'il ait repris son souffle.

Il ne pouvait voir que des feuillages. Il repéra l'arbre le plus haut et y grimpa jusqu'à ce qu'il puisse apercevoir le pré par-dessus la haie.

Le ballon était à terre, ancré à une souche. Les passagers étaient descendus et tenaient un grand conciliabule avec le gabier, exigeant des rabais immédiats sur leurs billets et de l'argent pour couvrir leurs frais. Ce que le gabier refusait, certain qu'il était que les employés du bureau principal ne rembourseraient pas facilement ces montants, à moins qu'il ne puisse présenter des attestations détaillées, des factures et des reçus.

Les passagers commencèrent à se montrer agressifs : le gabier finit par régler la situation en détachant l'ancre et en se précipitant dans la nacelle. Soulagé du poids de ses passagers, le ballon s'éleva rapidement et s'éloigna, laissant derrière lui les passagers rassemblés en un groupe inconsolable.

Pendant trois semaines, Etzwane parcourut la campagne alentour, un gamin émacié aux traits marqués, vêtu de sa blouse de Garçon Pur en loques. Au cœur du bosquet de yappetiers, il avait construit un abri de branchages et de feuilles, dans lequel il entretenait un petit feu qu'il avait allumé avec une braise volée dans l'âtre d'une ferme. Il avait volé d'autres objets : une vieille veste verte en tissu grossier, un bout de saucisse noire, un rouleau de grosse ficelle et une botte de paille, dont il avait

l'intention de se faire un lit. Il n'y avait pas assez de paille : il retourna en prendre une deuxième botte et vola également un vieux bol en terre que le fermier utilisait pour nourrir ses poules. C'est à cette occasion, alors qu'il sautait par la fenêtre derrière la grange, que les gamins de la ferme l'aperçurent et s'élancèrent à sa poursuite, le harcelant à travers le bois jusqu'à ce qu'il réussisse à se cacher dans un épais fourré. Il les entendit détruire son abri en s'exclamant avec colère devant les objets volés, et dire, lorsqu'ils passèrent bruyamment devant lui : «… les ahulphes de Yodel sauront le dénicher. Ils peuvent bien l'emporter avec eux dans les hautes terres, pour leur peine. » Etzwane se sentit parcouru de frissons glacés. Quand les garçons eurent quitté le bois, il grimpa au grand arbre et les regarda rentrer à la ferme. « Ils ne vont pas faire venir les ahulphes, se dit-il d'une voix blanche. Ils m'auront oublié demain. Après tout, c'était juste un peu de paille… une vieille veste…»

Le lendemain, Etzwane surveilla la ferme avec inquiétude. Quand il vit que les habitants vaquaient à leurs occupations habituelles, ses craintes s'apaisèrent quelque peu.

Le matin suivant, quand il grimpa à l'arbre, il fut horrifié de voir trois ahulphes à côté de la grange. C'étaient des nabots tout bosselés, une certaine espèce d'ahulphes qui ressemblaient à des chiens-gobelins poilus : la variété de la montagne de Murtre. Saisi de panique, Etzwane sauta à terre et se dirigea à travers bois vers la rivière Lurne. Si la chance était avec lui, il trouverait un bateau ou un radeau, car il ne savait pas nager.

En sortant de la forêt, il traversa un champ de moille pourpre ; il jeta un coup d'œil en arrière, et ses pires craintes se confirmèrent : les ahulphes arrivaient derrière lui.

Pour l'instant, ils ne l'avaient pas encore aperçu : ils avaient les yeux braqués vers le sol, de même que les nez qu'ils avaient aux pieds. Le cœur battant, les jambes tremblantes, Etzwane quitta le champ en courant et rejoignit la grand-route qui longeait la rivière.

Sur cette route s'approchait un véhicule muni de grandes roues, tiré par un magnifique bœuf ambleur, le résultat de neuf mille ans de croisements sélectifs. Bien qu'il fût capable d'aller

très vite, l'animal avançait d'un pas tranquille, comme si le conducteur n'était pas très pressé d'arriver à destination. Etzwane remonta sa vieille veste pour cacher son cou dépourvu de torque, et appela l'homme qui conduisait la carriole : « Monsieur, s'il vous plaît, est-ce que je peux monter avec vous un petit moment ? »

L'homme tira sur la bride de l'ambleur pour l'arrêter, et examina Etzwane d'un air sombre. Etzwane l'examina aussi de son côté, et vit un homme mince à l'âge indéterminé, au teint très pâle, avec un haut front et un nez austère, une abondante chevelure blanche et soyeuse soigneusement taillée, et portant un costume de fin tissu gris. Les verticales de son torque étaient vertes et violettes, les horizontales noires et blanches, et Etzwane était incapable de déchiffrer ces codes. L'homme paraissait très vieux, intelligent et courtois, et pourtant, d'un autre côté, il ne semblait pas vieux du tout. Il finit par dire d'une voix neutre et polie : « Allez, grimpe. Jusqu'où vas-tu ?

— Je ne sais pas, répondit Etzwane. Aussi loin que possible. Pour être franc, les ahulphes sont à ma poursuite.

— Vraiment ? Quel est ton crime ?

— Rien de bien important. Les garçons de la ferme me considèrent comme un vagabond et veulent m'attraper.

— Je ne peux pas vraiment aider des fugitifs, dit l'homme, mais tu peux rester avec moi un moment.

— Je vous remercie. »

La carriole poursuivit sa route, tandis qu'Etzwane surveillait l'arrière. L'homme lui demanda d'une voix égale : « Où est ton foyer ? »

Etzwane ne pouvait confier son secret à personne. « Je n'ai pas de foyer.

— Et quelle est ta destination ?

— Garwiy. Je veux remettre une pétition à l'Homme Sans Visage, pour qu'il aide ma mère.

— Et comment s'y prendrait-il pour l'aider ? »

Etzwane jeta un coup d'œil par-dessus son épaule : les ahulphes n'étaient pas encore en vue. « Elle est liée par une indenture injuste, et doit maintenant travailler à la tannerie. L'Homme Sans Visage pourrait ordonner de lever son

indenture : je suis sûr qu'elle l'a remboursée, et même au-delà, mais ils ne tiennent pas les comptes.

— Il y a peu de chances que l'Homme Sans Visage intervienne dans une question de loi cantonale.

— C'est ce qu'on m'a dit. Mais il m'écoutera peut-être. »

L'homme esquissa un léger sourire. « L'Homme Sans Visage est satisfait quand la loi cantonale est appliquée avec efficacité. Crois-tu vraiment qu'il va perturber des coutumes ancestrales et tout mettre sens dessus dessous, même à Bashon ? »

Etzwane le regarda avec stupéfaction. « Comment savez-vous cela ?

— Ta blouse. Ta façon de t'exprimer. La tannerie dont tu m'as parlé. »

Etzwane n'avait rien à répondre. Il regarda par-dessus son épaule, en souhaitant que l'homme conduise un peu plus vite.

Tandis qu'il regardait derrière lui, les ahulphes bondirent sur la route. Etzwane s'accroupit et les observa, fasciné, la sueur aux tempes. Du fait d'un fonctionnement particulier de leur cerveau, les ahulphes se trouvaient complètement désorientés lorsqu'ils perdaient une trace olfactive, et aucune exhortation ni aucun dressage n'avait jamais pu les persuader de repérer leur proie visuellement. Etzwane se tourna vers l'homme, qui semblait encore plus distant et austère que jamais. L'homme lui dit : « Je ne pourrai pas te protéger. Tu vas devoir te débrouiller tout seul. »

Etzwane se retourna pour observer la route. Par-dessus la haie bondirent les fils du fermier. Les ahulphes se livrèrent à des dénégations grimaçantes, en sautillant dans une direction, puis dans une autre. Les garçons poussèrent un croassement de rage devant l'incompétence des ahulphes, quand l'un d'eux aperçut la carriole et pointa du doigt. Tous se mirent à courir à sa poursuite.

Avec angoisse, Etzwane dit : « Est-ce que vous ne pourriez pas aller un peu plus vite ? Sinon, ils vont me tuer. »

L'homme continua de regarder impassiblement devant lui, comme s'il n'avait pas entendu. Etzwane jeta un regard désespéré derrière lui et constata que ses poursuivants gagnaient rapidement du terrain. Sa vie allait se terminer là. Les

ahulphes, avec l'autorisation de tuer, allaient aussitôt le mettre en pièces, puis ils emballeraient soigneusement les différents morceaux pour les rapporter chez eux, en se querellant pour une raison ou pour une autre tout en faisant les paquets. Etzwane sauta à bas de la carriole et fit un roulé-boulé sur la route. Tout écorché et contusionné, mais ignorant la douleur, il dévala la berge de la rivière, franchit la rangée d'aulnes et plongea dans les eaux jaunâtres et rapides de la Lurne. Que faire, maintenant ? Il n'avait jamais nagé une longueur de sa vie… Il s'agrippa aux branchages, agité de tremblements incœrcibles, partagé entre la terreur de l'eau et le désir de s'y plonger entièrement pour se mettre hors de vue. Les ahulphes arrivèrent sur la berge dans un grand fracas, et tentèrent de pousser leurs museaux velus à travers le fourré. Etzwane se déplaça doucement vers l'aval, en se retenant aux branches et en laissant flotter ses jambes. La veste verte lui pesait sur les épaules : il la retira. Portée par une bulle d'air, elle descendit le courant et attira l'attention des jeunes fermiers, qui ne pouvaient voir qu'indistinctement à travers les broussailles. Ils partirent en courant le long de la berge. Etzwane attendit. Lorsqu'ils furent parvenus cinquante mètres en aval, les garçons se rendirent compte de leur erreur et restèrent là à discuter : où était leur proie ? Ils ordonnèrent à un des ahulphes de traverser la rivière à la nage et d'explorer l'autre rive, ce à quoi l'ahulphe opposa des gémissements de protestation. Les garçons remontèrent la rive. Etzwane se laissa flotter dans le courant, en espérant les dépasser sans être vu, et finit par se hisser sur le bord.

La rive était silencieuse : cette absence de bruit était sinistre. Etzwane sentait ses jambes s'engourdir ; il s'approcha prudemment du fourré. Ce mouvement attira l'attention : un des garçons lança un appel. Etzwane replongea dans l'eau et manqua sa prise sur les branchages, de sorte qu'il fut entraîné dans le courant. S'efforçant de garder la tête hors de l'eau en battant des bras et en agitant les jambes, Etzwane se retrouva au milieu de la rivière. Il se mit à respirer par saccades douloureuses, étouffé par l'eau qui entrait dans sa bouche pour l'étouffer : il sentit qu'il commençait à couler. La rive opposée

n'était pas trop éloignée. Il fit un dernier effort désespéré, un de ses pieds toucha le fond. Il poussa, s'élança tant bien que mal vers la berge. À genoux dans l'eau, s'agrippant aux aulnes, il inclina la tête et se mit à tousser en longues quintes déchirantes. Sur l'autre rive, les garçons lui lancèrent des railleries, et les ahulphes commencèrent à traverser la rangée d'aulnes. Épuisé, Etzwane tenta de se frayer un passage dans le fourré, mais la berge au-dessus de lui était trop haute et abrupte. Il barbotait dans le courant. Un des ahulphes sauta dans la rivière et nagea maladroitement vers Etzwane. Aidé par le courant, il ne tarda pas à s'approcher du garçon. De toutes ses forces, Etzwane lança un bout de bois imbibé d'eau sur cette espèce de chien arachnéen et le toucha à la tête : la créature velue poussa des gémissements plaintifs et se retira vers la rive opposée. Etzwane descendit vers l'aval en barbotant et en pataugeant dans le courant, tandis que les garçons et les ahulphes avançaient sur l'autre rive en restant à sa hauteur. Soudain, ils se lancèrent dans une course désordonnée ; Etzwane aperçut un peu plus en aval les cinq arches d'un pont de pierre, et un peu plus loin, la ville. Ses poursuivants avaient l'intention de traverser le pont et de le rejoindre sur la berge. Etzwane examina la rivière : il lui serait impossible de la traverser de nouveau à la nage. Il s'attaqua férocement aux aulnes sans se soucier des éraflures et des entailles ; il parvint enfin à se traîner jusqu'à la berge, une butte verticale de deux mètres de haut, couverte de fougères et d'herbes épineuses. Il tenta de l'escalader, mais arrivé à mi-hauteur il retomba dans les aulnes en poussant un gémissement. Il essaya de nouveau, en s'agrippant avec les ongles, les coudes, le menton, les genoux. C'est presque par miracle qu'il réussit enfin à se hisser sur le rebord et qu'il se retrouva à plat ventre tout près du chemin longeant la rivière. Il ne pouvait pas s'accorder un instant de repos. Les yeux vitreux, il se souleva d'abord sur les mains, puis sur les genoux, et se remit enfin sur ses pieds.

L'entrée de la ville n'était qu'à cinquante mètres de là. De l'autre côté du chemin, dans un parc boisé, il aperçut une demi-douzaine de roulottes, arborant de gais symboles peints en rose pâle, blanc, violet, vert clair et bleu.

Etzwane s'approcha en titubant et en battant des bras ; il courut vers un homme d'âge mûr, de petite taille et au visage peu amène, qui était assis sur un tabouret en buvant une tasse de bouillon chaud.

Etzwane fit tout son possible pour se présenter calmement, mais c'est d'une voix tremblante et rauque qu'il dit : « Je m'appelle Gastel Etzwane ; prenez-moi dans votre troupe. Regardez, je n'ai pas de torque. Je suis musicien. »

Le petit homme eut un mouvement de recul, surpris et irrité. « Passe ton chemin : crois-tu que nous prenons dans nos bras chaque chenapan qui vient à passer ? Nous sommes des adeptes : c'est notre norme d'excellence ; va donc danser une gigue sur la place du marché. »

Sur la route, les ahulphes s'approchaient, suivis des jeunes fermiers.

Etzwane s'écria : « Je ne suis pas un chenapan : mon père était Dystar le druithine et je sais jouer du khitan. » Il regarda désespérément autour de lui ; il aperçut un instrument et le saisit. Ses doigts étaient affaiblis et trempés : il essaya de jouer une série d'accords, mais ne réussit qu'à produire des sons discordants.

Une main couverte de poils noirs le saisit par l'épaule et le tira ; une autre attrapa son bras et tira dans l'autre sens ; les ahulphes commencèrent à se disputer pour savoir lequel avait touché Etzwane le premier.

Le musicien se leva. Il saisit une branche près du feu et frappa furieusement les deux ahulphes. « Espèces d'affreux gobelins, fichez-moi le camp d'ici ; vous osez porter la main sur un musicien ? »

Les jeunes paysans s'approchèrent. « Un musicien ? C'est un vulgaire voleur, un vagabond. Nous avons l'intention de le tuer et de protéger nos biens durement acquis. »

Le musicien jeta une poignée de monnaie par terre. « Un musicien prend ce dont il a besoin : il ne vole jamais. Ramassez votre argent et filez. »

Les garçons de la ferme émirent quelques grognements maussades et lancèrent des regards noirs vers Etzwane. À contrecœur, ils ramassèrent les pièces dans la poussière et

repartirent, avec à leurs côtés les ahulphes qui jappaient et sautillaient. Ils avaient travaillé pour rien : ils ne récolteraient ni argent ni viande.

Le musicien se rassit sur son tabouret. « Le fils de Dystar, dis-tu. Quelle déception. Ma foi, tant pis. Jette donc ces loques ; demande aux femmes de te donner une veste et un repas. Reviens me voir ensuite, je verrai ce que je peux faire. »

6

Maintenant propre, réchauffé, gavé de soupe et de pain, c'est avec circonspection que Etzwane retourna voir Frolitz qui était attablé sous les arbres, un flacon de liqueur posé près de son coude. Etzwane s'assit sur un banc et regarda. Frolitz était en train d'ajuster une nouvelle anche à l'embouchure d'une clarinette. Etzwane attendit. Frolitz avait apparemment décidé d'ignorer sa présence.

Etzwane se pencha légèrement en avant. « Avez-vous l'intention de me garder dans votre troupe, monsieur ? »

Frolitz tourna la tête vers lui. « Nous sommes des musiciens, mon garçon. Nous exigeons beaucoup les uns des autres.

— Je ferai de mon mieux, dit Etzwane.

— Ce ne sera peut-être pas suffisant. Mets des cordes à cet instrument, là-bas. »

Etzwane prit le khitan et fit ce qu'on lui demandait. Frolitz poussa un petit grognement. « Maintenant, raconte-moi comment il se fait que le fils de Dystar court dans les champs vêtu de haillons.

— Je suis né à Bashon, dans le canton de Basterne, dit Etzwane. Un musicien qui s'appelait Feld Maijesto m'a donné un khitan, dont j'ai appris à jouer du mieux que j'ai pu. Je n'avais pas envie de devenir un Chilite, et je me suis enfui.

— Voilà un exposé très clair, dit Frolitz. Je connais Feld, qui a une attitude plutôt désinvolte envers son art. J'ai de sérieuses exigences vis-à-vis de mes gens : il n'y a pas de fainéants, ici… Que feras-tu si je te renvoie ?

— J'irai à Garwiy et je demanderai à l'Homme Sans Visage qu'il me donne un torque de musicien, et qu'il aide également ma mère. »

Frolitz leva les yeux au ciel. « Quelles illusions la jeunesse d'aujourd'hui ne se fait-elle pas ! Alors comme ça, maintenant,

l'Homme Sans Visage devrait satisfaire tous les va-nu-pieds qui viennent à Garwiy pour se plaindre !

— Il faut bien qu'il écoute les plaintes, comment pourrait-il gouverner autrement ? Il veut forcément que les habitants du Shant soient satisfaits, non ?

— Il est difficile de dire ce que veut l'Homme Sans Visage… Mais ce n'est pas judicieux de bavarder. Il pourrait être derrière cette roulotte à nous écouter, et l'on dit qu'il a l'épiderme sensible. Regarde sur l'arbre, là-bas. Juste la nuit dernière, pendant que je dormais à quinze mètres de là, on a collé cette affiche ! Elle me fait un drôle d'effet. »

Etzwane alla examiner l'affiche. On y lisait :

L'ANOME est le Shant !
Le Shant est l'ANOME !
Ce qui signifie : l'ANOME est partout !
Le sarcasme sournois est de la folie.
Le manque de respect est de la sédition.
Avec une attention bienveillante ! Avec un zèle fervent !
Avec une détermination puissante !
L'ANOME œuvre pour le Shant !

Etzwane hocha la tête d'un air pénétré. « C'est parfaitement correct. Qui a posé cette affiche ?

— Comment le saurais-je ? répondit Frolitz d'un air agacé. Peut-être l'Homme Sans Visage lui-même. Si j'étais à sa place, cela m'amuserait de me promener dans le pays en faisant sursauter ceux qui se sentent coupables. Cela dit, il n'est pas recommandé d'attirer son attention avec des pétitions et des exigences. Si elles sont justifiées et raisonnables… c'est encore pire.

— Que voulez-vous dire ?

— Sers-toi de ta tête, gamin ! Supposons que le canton et toi soyez entrés en conflit, et que tu veuilles faire changer les choses. Tu peux aller à Garwiy et présenter une pétition correcte, convenable et légitime. L'Homme Sans Visage a trois possibilités. Il peut donner suite à ta demande et déclencher un tumulte dans le canton, avec des conséquences imprévisibles. Il

peut refuser de donner suite à ta pétition légitime, et s'attendre alors à de la sédition chaque fois que tu te soûleras dans une taverne et que tu commenceras à en parler. Ou bien il peut tranquillement prendre ta tête. »

Etzwane réfléchit. « Vous voulez dire que je ne dois pas exposer mes griefs à l'Homme Sans Visage ?

— C'est la dernière personne à qui exposer des griefs !

— Qu'est-ce que je dois faire, alors ?

— Exactement ce que tu es en train de faire. Deviens musicien, et gagne ta vie en te plaignant de ton malheur. Mais n'oublie pas : plains-toi de ton propre malheur ! Ne te plains pas de l'Homme Sans Visage !... Qu'est-ce que tu joues, là ? »

Etzwane avait terminé de mettre les cordes au khitan et s'était mis à plaquer quelques accords. Il répondit : « Rien de spécial. Je ne connais pas beaucoup de morceaux, seulement ceux que j'ai entendus quand des musiciens sont passés sur la route.

— Arrête, arrête, arrête ! cria Frolitz en se bouchant les oreilles. Quels sont ces bruits étranges, ces dissonances singulières ? »

Etzwane se passa la langue sur les lèvres. « Monsieur, c'est une mélodie de ma propre composition.

— Mais c'est de l'impertinence ! Tu considères que les œuvres traditionnelles sont indignes de toi ? Et que dire du répertoire que j'ai assimilé au prix de tant d'efforts ? Tu me dis maintenant que j'ai perdu mon temps, et que désormais je ne dois m'intéresser qu'à ce qui se déverse de ton génie naturel ? »

Etzwane réussit finalement à interposer une dénégation. « Non, monsieur, non, en aucune façon ! Je n'ai jamais pu entendre les œuvres célèbres : j'ai été obligé de jouer les morceaux que j'inventais moi-même.

— Bon, du moment que ça ne devient pas une obsession... Ne te sers pas tant de ton pouce, là. Et la boîte à crécelle, alors ? Tu crois qu'elle n'est là que pour faire joli ?

— Non, monsieur. Je me suis pas mal abîmé le coude, aujourd'hui.

— Eh bien alors, pourquoi gratter sans but sur le khitan ? Fais-moi entendre quelque chose à la clarinette. »

D’un air dubitatif, Etzwane examina l’instrument qui était assemblé avec de la ficelle. « Je n’en ai jamais eu la pratique.

— Quoi ? » Abasourdi et incrédule, Frolitz en resta bouche bée. « Eh bien alors, apprends ! Et aussi le tringolet, le clairon et le heurtekin. Nous sommes des musiciens, dans cette troupe, pas un groupe de théoriciens dilettantes comme Feld et ses acolytes indolents. Tiens, prends cette clarinette, va jouer des gammes. Dans un petit moment, je viendrai t’écouter… »

Un an plus tard, Maître Frolitz emmena ses musiciens à Garwiy, une localité que les troupes itinérantes ne visitaient que rarement car les citadins de Garwiy appréciaient la nouveauté, le style et les références à l’actualité, plutôt que la musique. Sans tenir compte des conseils de Frolitz, Etzwane se rendit sur la plazza de la Corporation et fit la queue au guichet où l’on pouvait déposer, moyennant cinq florins, une pétition à l’Homme Sans Visage. Une affiche était placardée pour rassurer ceux qui attendaient :

Toutes les pétitions sont vues par l’ANOME !

Le même jugement scrupuleux est appliqué aux problèmes de tous, que leur pétition coûte cinq florins ou qu’elle en coûte cinq cents. Soyez concis et précis, exposez l’exacte carence ou souffrance, spécifiez précisément la solution que vous proposez. Le simple fait que vous déposiez une pétition ne signifie pas que votre cause est juste : il est concevable que vous ayez tort et que votre adversaire ait raison. Sentez-vous instruit, plutôt que déçu, si l’ANOME fournit une réponse négative.

L’ANOME dispense l’équité, et non des largesses !

Etzwane s’acquitta de ses cinq florins et reçut un formulaire à remplir. En attachant le plus grand soin à la rédaction, il exposa son cas, évoquant le cynisme des Chilites concernant les indentures des femmes. « En particulier, la Dame Eathre a payé au-delà de son obligation envers l’Ecclésiarque Osso Higajou, mais il l’a affectée à la tannerie. Je vous prie d’ordonner de mettre fin à cette injustice, que la Dame Eathre soit libre de

choisir le cours de son existence future sans avoir à se référer aux désirs de l'Ecclésiarque Osso. »

Il arrivait que les pétitions à cinq florins tardent à obtenir une réponse. Néanmoins, celle d'Etzwane obtint un verdict dès le lendemain. Toutes les pétitions et leurs réponses étaient considérées d'intérêt public, et elles étaient affichées sur un panneau aux yeux de tous ; de ses doigts tremblants, Etzwane retira la réponse codée aux couleurs de son torque. Elle disait :

L'ANOME prend note avec sympathie du souci d'un fils pour le bien-être de sa mère. Les lois du canton de Basterne sont précises. Elles exigent qu'avant qu'une indenture puisse être considérée comme payée, la personne sous indenture fournisse un reçu et un récapitulatif de tous les versements effectués par la personne en regard des charges encourues et imputées au débit du compte de ladite personne. Il arrive parfois qu'une personne ait des frais de nourriture, de logement, d'habillement, d'éducation, de distraction, de médicaments et autres choses similaires, en excès des sommes qu'elle gagne, ce qui entraîne alors un délai pour le paiement d'une indenture. Il est possible que cela soit le cas dans les circonstances présentes.

Le jugement est le suivant : j'ordonne à l'Ecclésiarque Osso Higajou, sur présentation de ce document, de libérer la Dame Eathre, à la condition qu'elle puisse présenter un excédent favorable de mille cinq cents florins, ou qu'une tierce personne paye en espèces à l'Ecclésiarque Osso Higajou la somme de mille cinq cents florins, auquel cas il sera supposé qu'il existait précédemment un équilibre entre le débit et le crédit.

En bref, apportez ce document et mille cinq cents florins à l'Ecclésiarque Osso : il sera obligé de vous rendre votre mère, la Dame Eathre.

Avec espoir et encouragement,

L'ANOME

Cette réponse plongea Etzwane dans une colère froide. Il acheta aussitôt une deuxième pétition et écrivit : « Où puis-je me procurer mille cinq cents florins ? Je gagne cent florins par an. Eathre a payé le double de ce qu'elle doit à Osso ; acceptez-

vous de me prêter mille cinq cents florins ? » Comme précédemment, la réponse fut rapide :

L'ANOME regrette de ne pas pouvoir prêter d'argent, qu'il provienne de fonds privés ou de fonds publics, pour solder des indentures. Le jugement précédent demeure le verdict définitif.

Etzwane retourna à la taverne de Fontenay, où Frolitz avait son quartier général lorsqu'il était à Garwiy, et se demanda où, et comment, il pourrait mettre la main sur mille cinq cents florins.

Cinq ans plus tard, à Maschein, dans le canton de Maseach, sur le versant sud du Hwan, Etzwane fit la rencontre de son père Dystar. La troupe était arrivée tard en ville, et avait sa soirée libre. Etzwane, qui avait maintenant dix-huit ans, et Fordyce – un jeune homme trois ou quatre ans plus âgé – s'en allèrent flâner en ville, de taverne en taverne, recueillant les ragots et écoutant d'une oreille critique le genre de musique qu'on y jouait.

À l'auberge du Double Poisson, ils entendirent les Interpolateurs Gris-Bleu-Vert de Maître Rickard Oxtot[15]. Pendant une pause, Etzwane engagea la conversation avec le joueur de khitan, qui minimisa ses propres capacités. « Si tu veux entendre jouer du khitan d'une façon correcte, va voir en face, à l'Antique Caraz, et écoute le druithine. »

Un peu plus tard, Fordyce et Etzwane traversèrent la rue pour aller à l'Antique Caraz et y prirent un gobelet de punch vert effervescent. Le druithine était assis dans un coin de la salle, regardant pensivement le public : un homme de haute

[15] Le langage du Shant permet des distinctions subtiles entre les couleurs. Aux mots rouge, écarlate, carmin, bordeaux, rose, vermillon, cerise, Shant pouvait adjoindre soixante niveaux de description, et autant pour toutes les autres couleurs. Dans Interpolateurs Gris-Bleu-Vert, les qualités de « gris », « bleu » et « vert » sont spécifiées de façon précise, afin d'exprimer de façon symbolique l'exact point de vue émotionnel adopté par la troupe de Maître Oxtot dans l'exécution de ses variations musicales.

taille avec des cheveux noirs grisonnants, un physique puissant et nerveux, le visage d'un rêveur insatisfait de ses rêves. Il caressa son khitan, ajusta une des cordes, plaqua quelques accords, écouta d'un air mécontent. Son regard sombre balaya la salle, s'arrêtant un instant sur Etzwane avant de reprendre son exploration. Il se remit à jouer, se frayant un chemin lentement et méthodiquement le long des contours d'une mélodie, avançant ici, explorant là, essayant ceci, tentant cela, comme un homme distrait ratissant des feuilles dans la brise. Insensiblement, la musique se fit plus coulante, plus précise : les thèmes fades, les rythmes inadaptés, fusionnèrent en un organisme pourvu d'une âme : chaque note jouée avait été prescrite d'avance et était nécessaire.

Etzwane écouta, émerveillé. La musique était remarquable, jouée avec une conviction majestueuse et une totale absence d'effort. Presque nonchalamment, le druithine transmettait des images à vous briser le cœur : il parlait d'océans dorés et d'îles inaccessibles : il évoquait la douce futilité de l'existence, et puis, avec un double rythme narquois et le jeu du coude sur la caisse à gratter, il fournissait les solutions à tous les mystères apparents.

Son repas – du crabe de terre épicé et chaud, des boulettes de melon saupoudrées de pollen – avait été splendide, sans être copieux ; cela faisait déjà longtemps que le paiement[16] avait été effectué. Le druithine avait bu un flacon d'Élixir de Gurgel ; un

---

[16] Contrairement aux troupes, les druithines n'annonçaient pas leurs déplacements ici et là : après être arrivé, sans prévenir et presque furtivement, dans une localité, le druithine se rendait dans une taverne et commandait un repas, somptueux ou frugal, selon son humeur ou sa personnalité. Il sortait ensuite son khitan et commençait à jouer, mais ne mangeait pas avant que quelqu'un dans le public ait payé pour son repas. Le « repas non consommé » était, de fait, une expression amusante fréquemment utilisée. On disait que les druithines sur le déclin avaient recours à un compère pour payer avec ostentation le repas dès qu'il était posé sur la table. Après le repas, les revenus additionnels du druithine pouvaient provenir de pourboires, de cadeaux offerts par le tavernier, d'engagements pour des fêtes privées ou dans les manoirs des aristocrates. Un druithine de talent pouvait devenir riche, car il avait peu de frais.

autre flacon était posé à côté de son coude, mais boire davantage ne semblait pas l'intéresser… La musique s'atténua pour faire place au silence, telle une caravane qui disparaît au-delà de l'horizon.

Fordyce se pencha, posa une question à un de ses voisins : « Comment s'appelle le druithine ?

— C'est Dystar. »

Fordyce se tourna avec excitation vers Etzwane : « C'est ton père ! »

Etzwane, à qui les mots manquaient, se contenta d'un hochement de tête.

Fordyce se leva. « Laisse-moi lui dire que son fils naturel est ici, et qu'il joue lui aussi du khitan.

— Non, dit Etzwane. Je t'en prie, ne lui dis rien. »

Fordyce se rassit lentement. « Mais pourquoi ? »

Etzwane poussa un profond soupir. « Il a peut-être beaucoup de fils naturels. Un bon nombre d'entre eux jouent peut-être du khitan. Il n'a sans doute pas envie de devoir accorder son attention polie à chacun d'eux. »

Fordyce haussa les épaules et ne dit plus rien.

Une fois de plus, Dystar caressa son khitan, pour jouer une musique qui parlait d'un homme marchant dans la nuit et s'arrêtant parfois pour contempler une étoile.

Pour une raison qu'Etzwane n'aurait su expliquer, il se sentit mal à l'aise. Entre lui et cet homme qu'il ne connaissait pas, une sorte de tension s'était établie. Il n'avait aucun droit sur lui, il ne pouvait lui reprocher aucune faute, que ce soit par omission ou par action ; sa dette envers Eathre avait été précisément la même que celle de tous les autres hommes qui étaient entrés dans le cottage de l'Allée des Rhododendrons : comme les autres, il avait payé ce qu'il devait, et il avait repris sa route… Etzwane n'essaya même pas d'analyser le cours de ses pensées. Il s'excusa auprès de Fordyce et sortit de l'Antique Caraz. Profondément déprimé, il rentra au camp, avec l'image d'Eathre présente à l'esprit. Il se maudissait de sa négligence, de son manque de zèle. Il avait économisé bien peu d'argent – même si, de fait, il en gagnait très peu. Les choses étaient comme elles devaient être : Etzwane n'avait pas de raison de se plaindre.

Outre la nourriture, Frolitz lui fournissait un enseignement et l'occasion de jouer. À part les druithines, les musiciens s'enrichissaient rarement, un état de fait qui poussait nombre d'entre eux à tenter leur chance comme druithines. Quelques-uns réussissaient ; la plupart, constatant que le coût de leur repas n'était pas couvert, essayaient de rendre leur musique plus attrayante avec des morceaux de bravoure, des maniérismes excentriques, ou lorsque tout avait échoué, en chantant des chansons qu'ils accompagnaient au khitan, pour des publics de paysans, d'enfants et de personnes musicalement illettrées.

De retour au camp, Etzwane remua de sombres pensées. Quel était son avenir ? Son existence avec Maître Frolitz était tout à fait satisfaisante ; que voulait-il de plus ? Il alla chercher son khitan dans son placard ; assis sur les marches de la roulotte, il se mit à jouer la musique lente, pensive et mélancolique que les habitants du canton d'Ilwiy appréciaient pour accompagner leurs pavanes… La musique lui parut sèche, artificielle, sans vie. En se remémorant la musique souple et pressante qui avait jailli du khitan de Dystar, comme si elle était elle-même vivante, Etzwane commença par se rembrunir, puis il devint triste, et finalement amer et furieux – contre Dystar, contre lui-même… Il rangea son khitan et s'allongea sur sa couchette, où il essaya de mettre de l'ordre dans les idées qui tourbillonnaient dans son jeune cerveau.

Cinq autres années passèrent. Maître Frolitz et les Vert foncé-Azur-Noir-Rose, ainsi qu'il avait rebaptisé la troupe, arrivèrent à Brasseï, dans le canton d'Elphine, qui n'était pas très éloigné de Garwiy. Etzwane était devenu un jeune homme mince, à la musculature nerveuse, au visage sombre et austère. Il avait les cheveux noirs, le teint mat et foncé, et sa bouche s'abaissait en une légère grimace ; il n'était pas volubile, ni gai ou sociable : sa voix était douce et retenue, et ce n'est que quand il prenait du vin qu'il semblait devenir à l'aise et spontané. Certains des musiciens le trouvaient hautain, d'autres le trouvaient vaniteux ; seul Maître Frolitz recherchait sa compagnie, à la surprise de tous, car Frolitz était chaleureux là

où Etzwane était glacial, direct là où Etzwane s'effaçait. Lorsqu'on lui reprochait sa partialité, Frolitz se contentait de rire – en fait, il trouvait en Etzwane quelqu'un qui savait écouter, un complément taciturne et posé à sa propre volubilité.

Après avoir installé le campement sur le terrain communal de Brasseï, Frolitz, accompagné d'Etzwane, fit le tour des tavernes et des salles de spectacle de la ville, pour aller aux nouvelles et chercher du travail. Vers la fin de la soirée, ils entrèrent dans l'auberge de Zerkow, une structure caverneuse de poutres anciennes et de pisé blanchi à la chaux. Des poteaux soutenaient le toit dans une douzaine d'inclinaisons folles, aux poutres étaient accrochées des reliques de toutes les années d'existence de l'auberge : des masques en bois grotesques, noircis par la crasse et la fumée, des animaux en verre poussiéreux, un crâne d'ahulphe, trois coiffes de nouveau-nés séchées, une météorite de fer, une collection de sphères héraldiques, et bien d'autres choses encore. Pour l'instant, l'auberge était presque déserte, à cause de l'austérité hebdomadaire ordonnée par Paraplastus, le Seigneur Cosmique de la Création, ainsi qu'il était connu localement. Frolitz s'approcha de Loy, le tenancier de l'auberge, et lui formula ses propositions. Tandis que les deux hommes marchandaient, Etzwane se tenait sur le côté, examinant distraitement les affiches apposées sur les poteaux. Préoccupé par ses propres affaires, il ne retenait rien de ce qu'il lisait. Le matin même, il avait reçu une importante somme d'argent, un montant inattendu qui avait considérablement augmenté ses économies. Suffisamment ? Pour la vingtième fois, il refit ses calculs, et pour la vingtième fois il aboutit au même résultat, à la limite entre adéquat et inadéquat. Et pourtant, où pourrait-il encore trouver davantage ? Certainement pas auprès de Frolitz, pas avant un mois au minimum. Mais le temps passait ; à sentir le but si proche, il était démangé d'impatience… Ses yeux se fixèrent sur les affiches, qui étaient pour la plupart des exhortations classiques à la probité :

L'ANOME, puisqu'il n'a pas de visage, présente la même apparence à tous. Celui que nul homme ne connaît, ne peut être soudoyé par aucun.

Obéissez à tous les décrets avec empressement ! Le passant nonchalant peut être la FORCE INCONNUE elle-même !

Heureux habitants du Shant ! Dans les soixante-deux cantons, chantez ses louanges ! Comment le mal pourrait-il prospérer quand chaque action est soumise à la surveillance attentive du GLORIEUX ANOME ?

Les affiches étaient imprimées en magenta, signifiant la grandeur, sur un fond gris-rose, la couleur de l'omnipotence. Un bulletin un peu plus grand était accroché à un mur, imprimé dans les teintes marron et noir de l'urgence :

Attention ! Prenez garde ! Plusieurs bandes importantes de Roguskhoïs ont été observées récemment sur les pentes du Hwan !

Ces créatures pernicieuses ne doivent pas être approchées, il en va du péril certain de votre vie !

Frolitz et Loy aboutirent à un accord mutuellement satisfaisant ; le lendemain soir, Frolitz amènerait avec lui les Vert foncé-Azur-Noir-Rose pour un engagement de deux ou trois semaines. Pour sceller l'accord, Loy leur servit gratuitement une chope de cidre vert. Etzwane lui demanda : « Quand est-ce que le noir-brun a été affiché ?

— Celui sur les Roguskhoïs ? Il y a deux ou trois jours. Ils ont fait un raid dans le canton de Shalloran et ils ont enlevé une douzaine de femmes.

— L'Homme Sans Visage devrait agir, dit Etzwane. Le moins qu'il puisse faire est de nous protéger : n'est-ce pas là sa fonction ? Sinon, pourquoi portons-nous ces torques ? »

Frolitz, qui était en conversation avec un étranger, vêtu comme un voyageur et qui venait d'entrer dans l'auberge, prit le temps de lancer par-dessus son épaule : « Ne faites pas attention au gamin, il ne connaît pas le monde. »

Mais Loy ignora Frolitz et gonfla ses joues rebondies. « Ce n'est un secret pour personne qu'il faut faire quelque chose. J'ai entendu de vilaines rumeurs à propos de ces créatures. On dirait qu'ils grouillent comme des fourmis dans le Hwan. Il n'y a pas de femelles, vous savez, seulement des mâles.

— Comment se reproduisent-ils ? s'étonna Etzwane. C'est une chose que je n'arrive pas à comprendre.

— Ils se servent de femmes ordinaires, avec beaucoup d'enthousiasme, c'est du moins ce qu'on m'a dit, et le résultat est toujours mâle.

— Bizarre… D'où peuvent bien venir de telles créatures ?

— Du Palasedra, déclara Loy doctement. Vous devez connaître l'orientation de la science palasedrane : toujours l'élevage, toujours la contrainte, jamais satisfaits des créatures telles qu'elles sont. Moi, je dis, et d'autres sont d'accord, qu'une variété rebelle s'est échappée des maisons de contrainte du Palasedra, et qu'elle a traversé la Grande Palude pour rejoindre le Shant. Pour notre plus grand malheur.

— À moins qu'ils ne viennent dépenser leurs florins chez Zerkow ! lança Frolitz depuis le bar. Puisque ce sont de grands buveurs, c'est la façon de les traiter : qu'ils aient toujours de quoi boire, et qu'ils aient des dettes. »

Loy secoua la tête d'un air dubitatif. « Ils feraient fuir le reste de ma clientèle. Qui a envie de trinquer avec un démon rouge assassin qui mesure soixante centimètres de plus que vous ? À mon avis, il faut leur ordonner de retourner au Palasedra, et sans délai.

— C'est peut-être la meilleure méthode, mais est-ce une méthode réaliste ? Qui en donnera l'ordre ?

— Il y a une réponse à cela, dit Etzwane. L'Homme Sans Visage doit s'y employer. N'est-il pas omnipotent ? N'est-il pas omniprésent ? » Du pouce, il montra les affiches rose et magenta. « C'est ce qu'il prétend. »

D'une voix rauque, Frolitz chuchota à l'oreille de l'étranger : « Etzwane veut que l'Homme Sans Visage monte dans le Hwan et mette un torque à chaque Roguskhoï.

— Cette méthode n'est pas plus mauvaise qu'une autre », dit Etzwane avec un sourire acide.

Un jeune homme fit irruption dans la taverne. C'était un portier employé chez Zerkow. « Vous êtes au courant ? À l'entrepôt de Makkaby, il n'y a pas plus d'une demi-heure, un cambrioleur a perdu sa tête. L'Homme Sans Visage est dans les parages ! »

Tous les occupants de la pièce se retournèrent. « Tu en es sûr ? demanda Loy. Il y avait peut-être un piège faucheur d'installé.

— Non, il n'y a aucun doute : le torque a pris sa tête. L'Homme Sans Visage l'a pris sur le fait.

— Eh ben dis donc ! s'émerveilla Loy. L'entrepôt n'est qu'à deux pas d'ici ! »

Frolitz se retourna et s'adossa au comptoir. « Eh bien, tu vois ? dit-il à Etzwane. Tu te plains : « Pourquoi l'Homme Sans Visage n'agit-il pas ? » Et pratiquement pendant que tu parles, il agit. N'est-ce pas là ta réponse ?

— Pas entièrement. »

Frolitz avala la moitié de sa chope de puissant cidre vert et fit un clin d'œil à l'étranger : un homme mince, grand, avec une fine chevelure blanche, et une expression d'austère acceptation des vicissitudes de la vie. Son âge était indéterminé : il pouvait aussi bien être vieux que jeune. « Le cambrioleur a souffert d'une fin cruelle, dit Frolitz à Etzwane. La leçon à retenir est celle-ci : ne commets jamais un acte illégal. En particulier, ne vole jamais : quand tu t'empares des biens d'un homme, ta vie devient forclose, comme la démonstration vient d'en être faite. »

Loy se frotta le menton d'une main hésitante. « En un sens, le châtiment paraît extrême. Le cambrioleur a pris des biens, mais il a perdu la vie. Ce sont les lois d'Elphine, que l'Homme Sans Visage a correctement appliquées – mais est-ce qu'un sac d'objets et la vie d'un homme ont le même poids dans la balance ? »

L'homme aux cheveux blancs donna son avis : « Pourquoi en serait-il différemment ? Vous négligez un facteur crucial dans cette situation. La propriété et la vie ne sont pas incommensurables, car la propriété se mesure en termes de labeur humain. Par essence, la propriété, c'est la vie ; c'est la proportion de vie qu'un individu a consacrée à acquérir ses

biens. Quand un voleur s'empare des biens d'autrui, il vole de la vie. Chaque acte de pillage devient par conséquent un petit meurtre. »

Frolitz frappa du poing sur le comptoir. « Un exposé sensé, comme j'en ai rarement entendu ! Loy, pose devant cet étranger si instructif la boisson de son choix, sur mon compte. Monsieur, à qui ai-je l'honneur ? »

L'étranger dit à Loy : « Une chope de ce cidre vert, s'il vous plaît. » Il pivota légèrement sur sa chaise, se tournant vers Frolitz et Etzwane. « Je m'appelle Ifness ; je suis un mercantiliste itinérant. »

Etzwane lui lança un regard peu amène ; sa rancœur à l'égard de l'homme à la carriole était restée vive. Il s'appelait donc Ifness. Un mercantiliste ? Etzwane avait des doutes. Mais pas Frolitz. « C'est étrange d'entendre des théories aussi ingénieuses dans la bouche d'un mercantiliste, s'étonna-t-il.

— La conversation de ces gens-là est souvent monotone, approuva Loy. Pour ce qui est de s'amuser, rien ne vaut la compagnie d'un tavernier. »

Ifness fit une moue d'un air pénétré. « Tous les gens, qu'ils soient mercantilistes, taverniers ou musiciens, essaient de rattacher leur activité à des abstractions universelles. Nous autres mercantilistes, nous sommes extrêmement sensibles au vol, qui s'attaque à notre essence même. Voler, c'est acquérir des biens par un procédé simple, informel et peu coûteux. Acheter ces mêmes biens est un procédé fastidieux, agaçant et onéreux. Est-il étonnant, dans ces conditions, que voler soit une activité séduisante ? Néanmoins, elle invalide les raisons que le mercantiliste a d'exister ; nous éprouvons à l'égard des voleurs la même exécration que celle qu'auraient des musiciens vis-à-vis d'une bande de fanatiques qui agiteraient des cloches et frapperaient sur des gongs à chaque fois qu'on jouerait de la musique. »

Frolitz réprima un juron.

Ifness goûta la chope de cidre vert que Loy avait déposée devant lui. « Pour reformuler : quand un voleur vole un bien, il vole de la vie. Pour un mercantiliste, je suis plutôt indulgent à l'égard des faiblesses humaines, et je ne réagirais pas

vigoureusement au vol d'une journée. Je supporterais mal le vol d'une semaine. Je tuerais le voleur qui me déroberait une année.

— Bravo ! s'écria Frolitz. Des paroles propres à dissuader le criminel ! Etzwane, as-tu bien écouté ?

— Vous n'avez pas besoin de vous adresser à moi en particulier, dit Etzwane. Je ne suis pas un voleur. »

Frolitz, que ses chopes de cidre avaient rendu quelque peu exubérant, dit à Ifness : « C'est exact, c'est exact ! Ce n'est pas un voleur, c'est un musicien. Par la vertu de mon enseignement, il est devenu un adepte ! Il n'a du temps que pour l'étude. Il est maître de six instruments, il connaît les partitions de deux mille compositions. Quand j'oublie un accord, il est toujours à même de me faire un signe. Ce matin, tenez-vous bien, je lui ai versé une prime de trois cents florins, prélevés sur le fonds instrumental de la troupe. »

Ifness approuva d'un hochement de tête. « Il semble être un parangon de vertu.

— Jusqu'à un certain point, dit Frolitz. D'un autre côté, il est secret et têtu. Il conserve et dorlote chaque florin qui vient à lui : il les ferait se reproduire ensemble s'il le pouvait. Tout cela en fait un triste compagnon de débauche. Quant aux trois cents florins, je lui en avais promis cinq cents il y a longtemps, mais j'ai décidé de lésiner un peu, pour le punir de son manque d'entrain.

— Mais cette méthode ne risque-t-elle pas d'accroître sa morosité ?

— Au contraire : j'entretiens sa motivation. En tant que musicien, il doit apprendre à être reconnaissant pour la moindre broutille. J'ai fait de lui ce qu'il est, en tout cas pour ce qui est des meilleures parties. Pour ce qui est de ses défauts, je dois me référer à un certain Chilite, Osso, qui, à en croire Etzwane, est son « père-par-l'âme ».

— Au cours de mon voyage vers l'est, je traverserai le canton de Basterne, dit Ifness poliment. Si je rencontre Osso, je lui transmettrai vos salutations.

— Ne vous donnez pas cette peine, dit Etzwane. Je compte me rendre moi-même à Bashon. »

Frolitz se retourna brusquement, pour fixer Etzwane du regard. « Ai-je bien entendu ? Tu ne m'as pas parlé d'un tel projet !

— Si je l'avais fait, vous ne m'auriez pas versé trois cents florins ce matin. En fait, je me suis décidé il y a dix secondes.

— Mais, et la troupe ? Et nos engagements ? Tout va être chamboulé !

— Je ne serai pas longtemps parti. Quand je reviendrai, vous pourrez me payer davantage, puisque je semble être indispensable. »

Frolitz haussa ses sourcils broussailleux. « Personne n'est indispensable, sauf moi ! Je jouerai du khitan et de la clarinette en même temps, si j'en ai envie, et je ferai de la meilleure musique que n'importe quelle bande d'apprentis au cou épais ! » Frolitz donna un grand coup de chope sur le comptoir pour ponctuer son envolée. « Malgré tout, pour satisfaire mon ami Loy, je vais devoir engager un remplaçant – une dépense et un souci supplémentaires. Combien de temps seras-tu absent ?

— Trois semaines, je pense.

— « Trois semaines » ? rugit Frolitz. Tu as l'intention de faire une cure de repos sur la plage d'Ilwiy ? Trois jours jusqu'à Bashon, vingt minutes pour conclure tes affaires, trois jours pour revenir à Brasseï : c'est bien suffisant !

— Tout à fait, si je voyageais en ballon, dit Etzwane. Mais je dois y aller à pied ou en charrette.

— Est-ce encore un effet de ta parcimonie ? Pourquoi ne pas y aller en ballon ? Quelle est la différence de coût ?

— Quelque chose comme trente florins dans chaque sens, je pense.

— Eh quoi ! Où est ton amour-propre ? Est-ce qu'un Vert foncé-Azur-Noir-Rose voyage comme un tondeur de chiens ? » Il se tourna vers Loy le tavernier. « Donnez à cet homme soixante florins, une avance, sur mon compte. »

D'un air un peu hésitant, Loy ouvrit sa caisse. Frolitz prit l'argent et le posa brutalement sur le comptoir devant Etzwane. « Et voilà ; fiche-moi le camp. Et par-dessus tout, ne te laisse pas duper par d'autres maîtres de troupe. Ils te proposeront

peut-être plus d'argent que moi, mais tu peux être sûr qu'il y aura des inconvénients cachés ! »

Etzwane éclata de rire. « N'ayez crainte, je reviendrai, peut-être dans une semaine ou dix jours. Je vais prendre le premier ballon en partance, mes affaires à Bashon ne dureront pas longtemps, et ce sera alors le premier ballon pour rentrer à Brasseï. » Frolitz se tourna pour s'entretenir avec Ifness, mais trouva une chaise vide : Ifness avait quitté la taverne.

7

Un violent orage venu de l'océan Vert avait éclaté, provoquant des inondations dans les cantons de Maiy et de Conduce ; une section de la Grande Traverse avait été emportée par les flots ; les ballons furent retardés de deux jours, jusqu'à ce que les équipes aient pu installer une dérivation temporaire.

Etzwane réussit à se procurer une place sur le premier ballon en partance de Brasseï, *l'Asper*. Il grimpa dans la nacelle et trouva un siège ; après lui montèrent d'autres passagers. Le dernier à bord fut Ifness.

Etzwane resta assis, indifférent, sans montrer qu'il l'avait reconnu. Ifness vit Etzwane et, après une très brève hésitation, fit un signe de la tête et vint s'asseoir à côté de lui. « Il semble que nous soyons compagnons de voyage. »

Etzwane répondit sur un ton distant : « Je m'en fais une joie. »

On referma la porte ; des barres furent abaissées afin que les passagers puissent s'y tenir si le ballon venait à rouler ou tanguer. Le gabier entra dans son compartiment, vérifia les treuils, les soupapes et le dispositif de largage du lest. Il fit un signe à l'équipe au sol : ils firent rouler le chariot de dérivation le long de la glissière ; *l'Asper* s'éleva dans les airs. Le chariot de roulement fut relâché ; *l'Asper* se mit à danser et sauter dans le vent de traverse, jusqu'à ce que le gabier ajuste les câbles et stabilise le ballon, qui s'élança au bout de ses filins tendus et de son chariot chantant.

Ifness s'adressa à Etzwane. « Vous semblez parfaitement à l'aise. Êtes-vous déjà monté en ballon ?

— Il y a bien des années.

— Une expérience merveilleuse, pour un enfant.

— C'en fut une, effectivement.

— Je ne me sens jamais vraiment à l'aise en ballon, dit Ifness. Ces engins paraissent si fragiles et vulnérables. Quelques morceaux de bois, la plus mince des membranes, le plus volatil des gaz. Cela étant, les planeurs des Palasedrans semblent encore plus précaires, un moyen de transport qui s'accorde sans aucun doute avec leur tempérament. Vous vous rendez à Bashon, à ce que je crois comprendre.

— J'ai l'intention de lever l'indenture de ma mère. »

Ifness réfléchit un instant. « Vous auriez peut-être dû confier cette affaire à un courtier en labeur. Les Chilites sont des gens retors, et pourraient bien tenter de vous escroquer.

— Il ne fait aucun doute qu'ils essaieront. Mais cela ne les mènera nulle part. J'ai avec moi une injonction de l'Homme Sans Visage, à laquelle ils devront obéir.

— Je vois. Eh bien, à votre place, je me tiendrais quand même sur mes gardes. Les Chilites, en dépit de leur détachement des contingences matérielles, ont rarement le dessous dans les affaires. »

Au bout d'un moment, Etzwane dit : « Vous semblez bien connaître les Chilites. »

Ifness se permit un léger sourire. « Leur culte est fascinant : la logique chilite et sa projection physique forment une trame particulièrement élégante. Vous êtes perplexe ? Réfléchissez : un groupe de gens qui se droguent toutes les nuits pour atteindre une frénésie d'hallucinations érotiques, en prétextant un ascétisme religieux… n'est-ce pas là une sublime insouciance ? Il faut une machinerie sociale pour maintenir cette situation ; vous la connaissez. Comment assurer la pérennité d'un groupe qui ne peut lui-même se régénérer ? En recrutant les enfants d'autres hommes, par une transfusion constante de sang nouveau. Comment se procurer une ressource aussi précieuse, que les autres hommes défendent généralement au péril de leur vie ? Grâce à l'ingénieuse institution de l'Allée des Rhododendrons, qui rapporte en plus de l'argent. Quelle merveilleuse effronterie ! On en serait presque admiratif ! »

Etzwane fut étonné de voir Ifness aussi enthousiaste. Il dit froidement : « Je suis né dans l'Allée des Rhododendrons, et j'ai été un Garçon Pur ; je les trouve répugnants. »

Ifness sembla amusé. Il dit : « Ils représentent une adaptation remarquable, quoique un peu trop spécialisée. Que se passerait-il, par exemple, s'ils ne pouvaient plus se procurer de galga ? En une génération, ou peut-être même moins, la structure de leur société se modifierait, avec plusieurs directions possibles. »

Etzwane trouva étonnant qu'un mercantiliste soit capable à ce point d'une analyse abstraite de la société humaine. « Quelle sorte de marchandises vendez-vous ? demanda-t-il. Puisque vous êtes mercantiliste, j'imagine que vous vendez quelque chose ?

— Ce n'est pas tout à fait cela, dit Ifness. Je suis employé par une association mercantile pour voyager en divers endroits, à la recherche de nouvelles applications possibles pour leurs produits.

— C'est un travail qui semble intéressant.

— Je le pense également. »

Etzwane jeta un coup d'œil au torque d'Ifness : « D'après le vert et pourpre, vous devez être originaire de Garwiy.

— Effectivement. »

Ifness prit une revue dans sa valise, *Les Royaumes de l'Antique Caraz,* et se mit à lire.

Etzwane contempla le paysage. Une heure s'écoula. *L'Asper* fit halte sur une voie de garage pour laisser passer deux ballons à destination de l'est, câbles tendus et chariots chantants.

À midi, le gabier vendit du thé, des tranches de pâte de fruits, des petites brioches et des brochettes de viande aux passagers désireux de se sustenter. Ifness rangea son journal et mangea ; Etzwane préférait économiser ses fonds, qui étaient à peine suffisants. Ifness termina son repas, s'essuya soigneusement les mains et se replongea dans son journal.

Une heure plus tard, *l'Asper* arriva à l'Échangeur de Brasseï dans le canton de Maiy, pour y être aiguillé vers la Grande Traverse. La brise fraîchit, mais comme elle venait du quart bâbord, elle ne poussait que faiblement le ballon ; ainsi s'écoula l'après-midi. En fin de journée, le vent tomba complètement et *l'Asper* s'immobilisa au-dessus d'une lande des hautes terres, dans le canton d'Ombre. Les soleils disparurent derrière

l'horizon en dansant ; le ciel vira brusquement au violet derrière quatre bancs de nuages vert pomme. L'obscurité tomba rapidement. Une brise se mit à souffler en altitude, venant toujours de l'arrière ; *l'Asper* repartit doucement le long de son rail, guère plus vite qu'un homme au pas.

Le gabier servit un repas de fromage, avec du vin et des biscuits, puis il installa les hamacs. N'ayant rien de mieux à faire, les passagers se couchèrent et s'endormirent.

Le lendemain, tard dans l'après-midi, *l'Asper* arriva à Angwin, à l'extrémité du Grand Ravin. Le rail se terminait là, et le câble porteur s'élevait en une paire de guirlandes pâles jusqu'à l'Échangeur d'Angwin où, des années auparavant – cela lui faisait l'effet d'un rêve – Etzwane avait été amené de Carbade pour travailler comme apprenti. Il se demanda si Finnerack y travaillait encore. Cela faisait dix ans… Il se demanda si Dagbolt était encore le contremaître à Angwin.

Il était prévu que *l'Asper* poursuive sa route par la Grande Traverse, jusqu'aux pentes méridionales du Hwan ; à Angwin, le ballon descendit pour déposer les passagers qui devaient continuer le long de la Branche Nord. Ils étaient quatre : Etzwane, deux voyageurs de commerce qui se rendaient à Dublay, au bout du canton du Cap, et Ifness.

Le ballon de correspondance pour la Branche Nord, qui aurait dû être là à les attendre, avait été retardé à cause de vents trop faibles ; les quatre passagers allaient devoir passer la nuit à l'auberge d'Angwin.

L'Asper grimpa de nouveau dans le ciel, avec ses câbles d'attache maintenant transférés sur le câble porteur. Dans la timonerie située sous l'auberge, l'équipe s'arc-bouta au cabestan ; le ballon fut halé à travers le Grand Ravin jusqu'à l'Échangeur. Etzwane n'eut pas le cœur à descendre pour observer la manœuvre, contrairement aux deux représentants.

Un peu plus tard, Etzwane alla s'asseoir avec eux dans le salon qui donnait sur le Grand Ravin ; Ifness était parti se promener au bord du gouffre.

Les soleils plongèrent vers l'horizon, l'un derrière l'autre ; une lumière magenta vint frapper le mont Mish et les hauts sommets rocheux au-delà. Le ravin commença de s'assombrir.

Etzwane et les représentants burent du cidre épicé. Alors que le serveur apportait un plateau de fruits confits, l'un des représentants lui demanda : « Est-ce qu'on voit beaucoup de Roguskhoïs, dans le ravin ?

— Pas souvent, répondit le serveur. Les jeunes gars là-haut, à l'Échangeur, en voyaient quelques-uns autrefois, mais à ce que j'ai entendu dire, ils ont émigré vers l'est, dans les Terres Sauvages.

— Ils ont fait un raid à Shalloran il n'y a pas si longtemps, dit le second représentant. C'est à l'ouest.

— Oui, effectivement. Ma foi, tout cela me dépasse. Qu'est-ce qu'on ferait si une bande attaquait Angwin, j'ai du mal à l'imaginer. »

Le premier représentant dit : « Le ravin lui-même offre une certaine protection, me semble-t-il. »

Le serveur jeta un coup d'œil morose en contrebas, vers la pénombre bleutée. « Pas suffisamment à mon goût, s'il y a du vrai dans ce que j'ai entendu dire de ces démons. Si nous avions des femmes ici, je n'arriverais pas à fermer l'œil de la nuit. Ils s'écartent rarement de leur chemin pour tuer un homme, sauf pour s'amuser, mais s'ils sentent la présence d'une femme, ni l'eau ni le feu ne les arrêtent. À mon avis, il faut faire quelque chose. »

Ifness était revenu sans se faire remarquer. De la pénombre où il se tenait, il dit : « Et à votre avis, quel est ce « quelque chose » qu'il conviendrait de faire ?

— Il faut que l'Homme Sans Visage en soit informé, et qu'on lui fasse bien passer le message, voilà ce qu'il faut faire ! Ce que je dis, c'est qu'il faut former un cordon tout autour du Hwan, même s'il faut mobiliser tous les hommes du Shant pour ça, et puis commencer à le resserrer, pour regrouper tous ces diables et les tuer un par un. Quand les hommes du Nord, de l'Est, du Sud et de l'Ouest se retrouveront face à face au sommet du mont Skarack, alors nous saurons que nous sommes enfin débarrassés de cette vermine. »

L'un des voyageurs de commerce émit des objections. « C'est trop compliqué, ça ne marchera jamais. Ils se cacheraient dans

des grottes ou des tunnels. Non, moi, mon idée, ce serait de répandre du poison…»

L'autre représentant fit une suggestion salace sur ce qui pourrait constituer un appât efficace.

« Ma foi, pourquoi pas, répliqua son collègue, si ça peut les attirer ? Mais la solution, c'est le poison, c'est moi qui vous le dis. »

Le second représentant dit : « Ne sois pas si sûr de toi ! Ce ne sont pas des animaux, tu sais. Ce sont des aberrations humaines, qui viennent d'au-delà de la Grande Palude. Cela fait trop longtemps que les Palasedrans se tiennent tranquilles ; ce n'est pas normal, et maintenant ils nous envoient les Roguskhoïs. »

Le serveur dit : « Je me fiche pas mal d'où ils viennent ; il faut s'en débarrasser, et de préférence en les refoulant dans le Palasedra. D'après les informations de cet après-midi, que je viens juste d'entendre à la radio, un groupe est descendu du mont Harpie pour attaquer un village du canton d'Auberive. Ils ont massacré, violé, kidnappé. Le village n'est plus que ruines.

— Aussi loin à l'est ? murmura Ifness.

— C'est ce qu'on rapporte. D'abord Shalloran à l'ouest, et puis Auberive à l'est. Ils doivent pulluler, dans le Hwan.

— Pas nécessairement, dit Etzwane.

— Vous pouvez être sûrs, dit le premier représentant sur un ton pontifiant, que l'Homme Sans Visage s'apprête à agir. Il n'a pas le choix. »

Le serveur ricana. « Il est à Garwiy, bien loin d'ici ; que lui importe notre sécurité ? »

Les représentants firent une moue de désapprobation. « Ma foi, dit l'un, je n'irais pas jusque-là. L'Homme Sans Visage nous représente tous ! Dans l'ensemble, il fait un bon travail !

— N'empêche, dit l'autre, le moment est venu. Il faudrait qu'il passe à l'action. »

Le serveur demanda : « Est-ce que ces messieurs souhaiteraient boire encore quelque chose avant de dîner ? Si c'est le cas, passez votre commande maintenant, avant que le cuisinier ne frappe le gong. »

Etzwane demanda : « Dagbolt est-il toujours contremaître ?

— Non, le vieux Dagbolt est mort il y a cinq ans, d'un chancre à la gorge, répondit le serveur. Je ne l'ai connu que trois mois, ce qui a été largement suffisant en ce qui me concerne. C'est Dickon Defonso qui est le contremaître, et ça se passe relativement bien.

— Est-ce qu'un certain Finnerack travaille à Angwin ?

— Finnerack ? J'ai déjà entendu ce nom-là quelque part… Mais il n'est pas ici.

— Il est peut-être à l'Echangeur ?

— Non, pas à l'Échangeur non plus… Une histoire de scandale. N'était-ce pas ce criminel qui a détaché un ballon ?

— Je ne saurais le dire. »

En milieu de matinée, le ballon *Jano* arriva à Angwin. Les quatre passagers montèrent à bord ; le *Jano* s'éleva à câbles tendus et fut halé à travers le ravin jusqu'à l'Échangeur. Etzwane contempla avec fascination la petite île dans le ciel. Là-bas, les trois grandes poulies, se touchant presque ; et là, l'abri en pierre avec la porte en bois et les latrines en surplomb au-dessus du ravin. Près de la poulie, il perçut le mouvement de l'homme en charge ; le ballon subit une secousse lorsque le pied-de-biche abaissa les câbles et que le collier fut transféré au câble de la Branche Nord, et une autre secousse encore quand le levier fut relâché. Etzwane sourit en songeant à un autre ballon, il y avait si longtemps…

Le *Jano* fut halé vers la Station Nord ; on transféra les câbles sur un chariot et le *Jano* reprit sa course le long du rail, vers le canton de Shemus, tirant des bords dans une brise vigoureuse venant de bâbord avant. Après avoir ajusté le ballon au vent à son meilleur avantage, le gabier entra dans la nacelle. « Vous allez tous à Oswiy, si je comprends bien ?

— Non, pas moi, dit Etzwane. Je vais à la station de Basterne, à Carbade.

— La station de Basterne ? Je vous y déposerai s'il y a une équipe de débarquement là-bas. Ils se sont tous réfugiés à Carbade pendant le raid.

— De quel raid s'agit-il ?

— Vous n'en avez certainement pas entendu parler. Les Roguskhoïs, une bande d'une cinquantaine, sont venus des

Terres Sauvages et ont descendu la Sombre en se livrant au pillage.

— Jusqu'où, sur la Sombre ?

— Ça, je l'ignore. S'ils ont dévié vers Shemus, vous ne trouverez personne à la station de Basterne. Pourquoi ne pas descendre à Ascalon ? Vous y seriez bien plus en sécurité.

— Il faut que je descende à la station de Basterne, même si pour cela je dois me laisser glisser le long des câbles. »

L'équipe de la station de Basterne avait réintégré son poste ; le ballon descendit par saccades nerveuses. Etzwane sauta à terre : Ifness le suivit. « Je crois comprendre que vous poursuivez votre voyage vers l'est ? dit Ifness.

— Oui, jusqu'à Bashon.

— Alors, je vous propose de partager un véhicule avec moi. »

Etzwane calcula ses dépenses probables. Quinze cents florins pour l'indenture, cent pour le retour à Brasseï avec Eathre, encore cinquante pour les imprévus. Mille six cent cinquante florins. Il en avait mille six cent soixante-cinq sur lui. « Je ne peux pas me permettre quelque chose de coûteux », dit-il d'une voix plutôt hargneuse. S'il y avait quelqu'un dans le Shant à qui il ne voulait rien devoir, c'était bien Ifness. À part, peut-être, son père-par-l'âme Osso.

Arrivé à l'auberge, Ifness se procura une carriole légère, tirée par deux robustes ambleurs. « Je vais devoir vous demander deux cents florins, dit le palefrenier. Ça, c'est pour la caution. La location, ce sera vingt florins par jour. »

D'une voix catégorique, Etzwane dit : « Je n'en ai pas les moyens. »

Avec un geste d'indifférence, Ifness lui dit : « C'est ainsi que je préfère voyager. Donnez ce que vous pourrez, je m'en contenterai.

— Je ne peux guère donner grand-chose, dit Etzwane. En fait, quinze florins seulement. Si ce n'était la présence des Roguskhoïs, je marcherais.

— Donnez quinze florins, ou rien du tout, dit Ifness. Cela m'est parfaitement égal. »

Piqué au vif par cette condescendance, d'autant plus irritante qu'elle s'accompagnait d'indifférence, Etzwane lui tendit quinze

florins. « Si cela peut vous satisfaire, prenez-les. Sinon, je marcherai.

— Fort bien, fort bien ; mettons-nous en route, maintenant. J'ai hâte de pouvoir observer les Roguskhoïs, si les circonstances le permettent. »

Les ambleurs, de grands animaux à la silhouette efflanquée, au poitrail étroit et profond, et aux longues pattes fines, s'élancèrent d'un bond sur la route, tirant la carriole derrière eux dans un tourbillon de poussière.

Etzwane jeta un regard sombre vers Ifness. Quel homme étrange, décidément… Etzwane n'avait encore jamais rencontré son pareil. Pourquoi voulait-il observer les Roguskhoïs ? Un tel intérêt semblait dénué de sens. Si un cadavre de Roguskhoï se trouvait allongé au bord de la route, Etzwane s'arrêterait pour l'examiner, par simple curiosité naturelle. Mais aller au-devant, d'une façon si délibérée… cela semblait de la folie pure !

Etzwane réfléchit un instant à cette possibilité. Ifness était peut-être réellement fou. Ce calme songeur, cette indifférence aux autres, ces étranges prédilections, tout cela pouvait indiquer une forme de démence. Et pourtant, Ifness semblait posséder une parfaite maîtrise de soi : son aspect austère et ascétique, l'absence de traits particuliers mis à part sa chevelure blanche et son visage épargné par les ans, dénotaient un parfait équilibre mental… Etzwane cessa de s'intéresser au sujet ; il avait d'autres préoccupations bien plus pressantes.

Ils parcoururent ainsi quinze kilomètres, escaladant et redescendant les flancs des rondes collines de Shemus. Un homme apparut sur la route, venant de l'est, monté sur un cyclo-poussoir et coiffé de la casquette rouge d'invisibilité. Il roulait aussi vite qu'il le pouvait, allongé sur le châssis, ses fesses se levant et s'abaissant au rythme des coups de pied qu'il donnait dans le rochet d'entraînement.

Ifness tira sur les rênes pour arrêter le cabriolet et observer l'homme qui s'approchait. Quel acte discourtois, pensa Etzwane : l'homme portait du rouge. Le cycliste essaya de les contourner. Ifness lui cria de s'arrêter, au grand mécontentement de l'homme. « Pourquoi m'importuner ainsi ? N'avez-vous donc point d'yeux dans la tête ? »

Ifness fit mine d'ignorer son agitation. « Quelles sont les nouvelles ?

— Elles sont effroyables ; ne me retardez pas. Je suis en route pour le canton de Sable, ou plus loin encore. »

Il fit mine de vouloir redémarrer son engin. Ifness lui cria poliment : « Un instant, je vous prie. Aucun danger n'est visible à l'horizon. Que fuyez-vous ?

— Les Roguskhoïs, bien sûr ! Ils ont incendié le village de Salubra, une autre bande a pillé les Chilites. Si ça se trouve, ils sont à mes trousses ! Ne me retardez pas davantage. Vous seriez bien avisés de faire demi-tour et de vous enfuir à toute vitesse à l'ouest ! »

D'un coup de pied énergique, l'homme remit son engin en marche et disparut bientôt sur la route de Carbade.

Ifness se tourna vers Etzwane : « Eh bien, que faisons-nous, maintenant ?

— Je dois me rendre à Bashon. »

Ifness acquiesça d'un signe de tête, et sans ajouter un mot, il fit claquer son fouet sur la croupe des ambleurs.

Etzwane se pencha en avant. Il avait le cœur sur le bord des lèvres, et des visions défilaient devant ses yeux. Il se mit à penser aux florins bêtement dépensés en boissons, aux cadeaux faits aux petites amies occasionnelles, aux vêtements inutiles, et à son extravagante clarinette avec ses clefs en argent. Frolitz le trouvait avare ; lui-même se considérait comme le plus dépensier des hommes… Regrets stériles. L'argent avait été dépensé, et le temps gaspillé.

Les ambleurs, des animaux en parfaite forme, trottaient sans montrer de signes de fatigue, et les kilomètres défilaient sous les roues. Ils entrèrent dans Basterne. Devant eux apparurent les ombres de l'Allée des Rhododendrons. Derrière la colline montait une colonne de fumée. Au moment de s'engager dans l'Allée, Ifness ralentit prudemment l'allure et scruta les ombres sous les arbres, dans les fourrés de baies et sur le flanc des collines, avec une attention qu'Etzwane n'avait pas remarquée chez lui jusqu'ici… Tout semblait normal, si ce n'était le silence le plus total. La lumière bleutée s'étalait en taches irrégulières dans la poussière blanche ; dans le jardin du premier cottage,

les géraniums violets et magenta fleurissaient au milieu des pointes de ki jaune citron. La porte du cottage pendait sur ses gonds. En travers du seuil gisait le corps d'un homme, le visage écrasé par un coup terrible. La jeune femme qui habitait là avait disparu.

Une trouée dans la rangée d'arbres leur permit d'apercevoir le temple. Sur les terrasses supérieures, quelques Chilites se déplaçaient lentement, d'un pas hésitant, comme s'ils essayaient de se convaincre qu'ils étaient encore en vie. Ifness activa les ambleurs, et la carriole gravit prestement la pente jusqu'au temple. Des braises rougeoyantes de la tannerie et du dortoir des femmes s'élevait la fumée qu'ils avaient aperçue de loin. Le temple, ainsi que ses bâtiments annexes, était apparemment resté intact. Debout dans la carriole, Etzwane regarda autour de lui. Il ne vit aucune femme, jeune ou vieille.

Ifness arrêta l'attelage devant le portique du temple. De la terrasse au-dessus d'eux, un groupe de Chilites, hagards et incertains, les observaient.

Ifness leur cria : « Que s'est-il passé ? »

Les Chilites restèrent immobiles, tels des fantômes dans leurs robes blanches.

« Dites donc, là-haut ! cria Ifness avec une certaine aspérité dans la voix. Est-ce que vous m'entendez ? »

Les Chilites reculèrent lentement et disparurent de leur vue, comme s'ils étaient tombés à la renverse, se dit Etzwane.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Les trois soleils poursuivirent leur ballet majestueux dans le ciel. Les murs de pierre cuisaient dans leur éclat. Ifness restait assis, immobile. Une fois encore, avec un étonnement grandissant, Etzwane se demanda pourquoi Ifness se donnait tant de mal.

Les battants de fer s'écartèrent lentement, découvrant un groupe de Chilites. Celui qui avait ouvert le portail était un jeune homme au visage rond, assez corpulent, aux traits disproportionnés, avec quelques mèches de cheveux blondasses et une grande barbe rousse. Etzwane reconnut aussitôt Geacles Vonoble. Derrière lui se tenaient une demi-douzaine d'autres Chilites, dont Osso Higajou.

D'un ton sec, Ifness demanda : « Que s'est-il passé ici ? »

Osso répondit d'une voix râpeuse, comme s'il avait la gorge obstruée par d'amères sécrétions. « Nous sommes victimes des Roguskhoïs. Ils nous ont dépouillés ; ils nous ont causé un tort immense.

— Combien étaient-ils ?

— Pas moins de cinquante. Ils se sont rués sur nous comme des bêtes sauvages ! Ils ont enfoncé nos portes ; ils ont brandi des armes ; ils ont incendié nos bâtiments !

— En défendant vos femmes et vos biens, nul doute que vous leur avez infligé de lourdes pertes ? » demanda Ifness avec une ironie à peine voilée.

Les Chilites, indignés, eurent un mouvement de recul ; Geacles éclata d'un rire méprisant. D'un ton acerbe, Osso répliqua :

« Nous sommes adeptes de la non-violence ; nous prêchons la paix.

— Les femmes se sont-elles défendues contre leurs ravisseurs ? s'enquit Ifness.

— Oui, bon nombre d'entre elles ; cela ne leur a servi à rien, et leur conscience aura été entachée par la même occasion.

— Elles doivent donc en souffrir doublement, reconnut Ifness. Pourquoi ne les avez-vous pas mises à l'abri dans le temple ? »

Les Chilites se contentèrent de le regarder en silence, sans répondre.

Ifness demanda encore : « Pour en revenir aux Roguskhoïs, quel genre d'armes portaient-ils ? »

Geacles se caressa la barbe en jetant un coup d'œil vers la colline. À voix basse, il dit : « Ils avaient des gourdins hérissés de pointes, qu'ils balançaient à leur poignet. Ils portaient des cimeterres accrochés à la ceinture, mais ils ne s'en sont pas servis.

— Depuis combien de temps sont-ils partis ?

— Une heure à peine. Ils ont rassemblé les femmes en colonne, les jeunes et les vieilles, mais pas les bébés, qu'ils ont jetés dans les cuves de la tannerie. Nous voici maintenant démunis de tout. »

Etzwane ne pouvait plus se retenir : « De quel côté sont-ils partis ? »

Geacles regarda fixement Etzwane, puis il se tourna pour murmurer quelque chose à l'oreille d'Osso, qui s'avança de trois petits pas rapides.

Ifness, avec une politesse glaciale, répéta la question : « De quel côté sont-ils partis ?

— Ils ont remonté la vallée de la Sombre, là d'où ils étaient venus », répondit Geacles.

Osso pointa l'index vers Etzwane : « Tu étais autrefois le Garçon Pur Famane Bougozonie, qui a commis des actes infâmes et qui s'est enfui.

— Je m'appelle Gastel Etzwane. Je suis le fils du druithine Dystar. Ma mère est la Dame Eathre. »

D'une voix menaçante, Osso demanda : « Pourquoi es-tu revenu parmi nous ?

— Je suis venu dans l'intention de dissoudre l'indenture de ma mère. »

Osso sourit. « Nous ne nous livrons pas à de tels trafics.

— J'ai sur moi une injonction de l'Homme Sans Visage. »

Osso poussa un grognement. D'une voix onctueuse, Geacles dit : « Ma foi, pourquoi pas ? Verse-nous notre argent, la femme te sera remise. »

Etzwane ne répondit pas. Il se tourna vers la vallée de la Sombre, où il n'avait jamais osé s'aventurer par crainte des ahulphes. Les femmes ne devaient guère avancer à plus de quatre kilomètres à l'heure. Cela faisait une heure que les Roguskhoïs étaient repartis. Etzwane se mit à réfléchir intensément. Il jeta un regard vers la tannerie : détruite, rasée par l'incendie. Mais les hangars les plus distants, là où étaient entreposés les produits chimiques et les teintures, étaient encore debout. Il se tourna vers Ifness et lui dit : « Consentiriez-vous à me prêter la carriole et son attelage ? Si je viens à les perdre, je vous paierai. J'ai mille six cents florins sur moi.

— Pourquoi avez-vous besoin de la carriole ?

— C'est pour sauver ma mère.

— Et comment ?

— Cela dépend d'Osso.

— Je vous prête la carriole. Après tout, qu'importe une paire d'ambleurs ! »

Etzwane s'adressa à Osso : « Les Roguskhoïs sont de grands buveurs de vin. Donnez-m'en deux tonneaux. Je les transporterai dans la vallée pour les leur livrer. »

Osso cligna des yeux, interloqué. « Tu as l'intention de faciliter leur débauche ?

— J'ai l'intention de les empoisonner.

— Quoi ? s'écria Geacles. Et provoquer ainsi une nouvelle attaque ? »

Etzwane se tourna vers Osso. « Qu'en dites-vous ? »

Osso se livra à quelques calculs. « Tu envisages de transporter le vin dans la carriole ?

— Oui.

— Combien es-tu prêt à mettre ? C'est le vin destiné à nos cérémonies, et nous n'en avons pas d'autre. »

Etzwane hésita. Les minutes étaient trop précieuses pour les perdre en marchandages. Cependant, s'il se montrait trop généreux, Osso en demanderait encore davantage. « Je ne peux offrir plus que ce qu'il vaut, c'est-à-dire trente florins le tonneau. »

Osso le regarda froidement. Ifness était nonchalamment adossé à la carriole. Osso dit : « Ce n'est pas assez. »

Ifness le coupa : « C'est amplement suffisant. Apportez le vin. »

Osso dévisagea Ifness. « Qui êtes-vous ? »

Sans un sourire, Ifness reporta son regard vers la vallée. Il finit par dire : « Le moment venu, l'Homme Sans Visage entrera en action contre les Roguskhoïs. Je l'informerai de votre refus de coopérer.

— Je n'ai rien refusé du tout, grinça Osso. Donne-moi tes soixante florins, et va m'attendre à la porte de la réserve. »

Etzwane lui versa les pièces. On fit rouler deux tonneaux qu'on hissa à l'arrière de la carriole. Etzwane courut à l'entrepôt de produits chimiques, et examina les rangées de bonbonnes et de boîtes. Qu'est-ce qui conviendrait le mieux à son projet ? Il n'en avait pas la moindre idée.

Ifness entra dans la pièce. Il jeta un coup d'œil à l'étagère et prit un récipient métallique. « Ceci fera parfaitement l'affaire. Le produit n'a aucun goût particulier, et il est extrêmement toxique.

— Très bien. »

Ils s'en retournèrent à la carriole.

« Je pense m'absenter au moins six heures, dit Etzwane. Si possible, je ramènerai l'attelage, mais…

— J'ai versé une caution importante pour cette carriole, dit Ifness. C'est un matériel de grande valeur. »

Les lèvres pincées, Etzwane sortit sa bourse. « Est-ce que deux cents florins suffiront ? Ou autant que vous voudrez, jusqu'à concurrence de mille six cents florins. »

Ifness grimpa sur la banquette. « Rangez donc vos florins. Je vous accompagne pour veiller sur mes intérêts. »

Sans un mot, Etzwane sauta dans la carriole, qui se mit en route dans la vallée de la Sombre. Du haut des terrasses du temple, les Chilites les observèrent jusqu'à ce que la carriole soit hors de vue.

8

La route n'était guère qu'une paire d'ornières longeant la Sombre. Les berges étaient envahies de bandoques d'un vert somptueux, avec leurs longs pistils bleus cinglant l'air pour attraper les insectes au passage. Le long de la rivière poussaient des saules, des aulnes et des touffes de mitrelles d'un bleu intense. Les traces du passage des Roguskhoïs étaient évidentes : divers vêtements féminins, des cadavres de vieilles femmes rencontrés à trois reprises – elles avaient dû être poussées au-delà de leurs forces – et, rassemblés en un tas pathétique, les corps de six jeunes enfants, manifestement arrachés à leurs mères et fracassés contre le sol.

Ifness menait les ambleurs aussi vite que le permettait l'état de la route ; la carriole sautait, cahotait et tanguait, mais avançait néanmoins trois fois plus vite que les Roguskhoïs avec le groupe de femmes.

Au bout d'un moment, Ifness demanda : « Où mène cette route ?

— Au pré de Gargamet. C'est l'endroit où les Chilites cultivent leurs buissons de galga ; ils l'appellent ainsi.

— Est-ce encore loin ?

— Huit ou neuf kilomètres, sans doute. Je m'attends à ce que les Roguskhoïs fassent halte à Gargamet pour y passer la nuit. »

Ifness tira sur les rênes et la carriole s'arrêta. « Il vaut mieux ne pas les rattraper dans cette ravine. Avez-vous empoisonné le vin ?

— Je vais m'en occuper maintenant. »

Etzwane passa à l'arrière de la carriole et versa une moitié du récipient métallique dans chaque tonneau.

Les soleils disparurent derrière le versant occidental ; il commença à faire sombre dans la vallée. Etzwane se sentait oppressé par un sentiment d'imminence ; les Roguskhoïs ne

devaient plus être très loin. Ifness menait la carriole avec une grande prudence ; leurs projets n'y gagneraient rien s'ils se heurtaient à une arrière-garde Roguskhoï. Devant eux, la route traversait un petit défilé, avec au sommet des parois les grandes silhouettes de coraliers se découpant sur le ciel. Ifness arrêta la charrette, et Etzwane courut devant pour effectuer une reconnaissance. Après le défilé, la route contournait un verger de poiriers pourpres, puis débouchait sur une étendue plate. À gauche s'élevait un bosquet de sombres braillebelles ; à droite s'étendait la plantation de galga : soixante-dix arpents de vignes soigneusement entretenues. À côté du bosquet de braillebelles, un étang reflétait le ciel bleu lavande. C'était là que les Roguskhoïs avaient décidé de rassembler leurs captives. Ils venaient juste d'arriver, et les femmes n'avaient pas fini de se regrouper, obéissant aux ordres que braillaient les Roguskhoïs en faisant de grands moulinets avec leurs bras énormes.

Etzwane fit un signe à Ifness, qui amena la carriole jusqu'au bosquet de poiriers pourpres. Les narines pincées, Ifness examina le terrain. « Notre plan ne doit pas paraître trop évident, dit-il à Etzwane. Nous devons nous comporter d'une façon naturelle. »

Les nerfs d'Etzwane commençaient à lâcher. D'une voix tout à la fois aiguë et rauque, il dit : « Ils vont s'en prendre aux femmes d'un instant à l'autre ! C'est tout juste s'ils arrivent à se retenir. »

Effectivement, les Roguskhoïs s'étaient maintenant rassemblés autour des femmes. Ils étaient agités de tremblements, et s'avançaient vers le groupe apeuré, pour reculer aussitôt.

Ifness demanda : « Sauriez-vous monter un ambleur ?

— Je pense que oui, dit Etzwane. Je n'ai jamais essayé.

— Nous allons traverser le pré en prenant un air furtif, comme si nous cherchions à échapper à leur attention. Dès qu'ils nous verront… vous devrez alors faire vite, et moi aussi. »

Terrifié, mais avec la détermination du désespoir, Etzwane acquiesça aux instructions d'Ifness. « Tout ce que vous voudrez… Mais faisons vite !

— La précipitation conduit au désastre, fit remarquer Ifness. Nous venons à peine d'arriver ; nous devons prendre tous les éléments en compte. »

Il examina de nouveau les environs et réfléchit une dizaine de secondes, puis il avança jusqu'à la lisière du pré et bifurqua vers la plantation, en s'éloignant du bosquet de braillebelles. Ils se retrouvèrent ainsi en pleine vue des Roguskhoïs, au cas où l'un d'eux détournerait les yeux des femmes effrayées.

Ils parcoururent une centaine de mètres sans attirer l'attention. Ifness hocha la tête d'un air satisfait. « Nous donnons bien maintenant l'impression d'essayer de passer inaperçus.

— Et s'ils ne nous voient pas ? » demanda Etzwane, d'une voix si faible qu'il eut du mal à la reconnaître pour sienne.

Ifness ne répondit pas. Ils parcoururent encore une cinquantaine de mètres. Un cri s'éleva du groupe de Roguskhoïs, sauvage et rauque, avec un étrange accent de démence qui fit se dresser les cheveux sur la tête d'Etzwane.

« Ils nous ont vus, dit Ifness d'une voix blanche. Faites vite, maintenant. »

Il sauta à bas de la carriole sans montrer de précipitation, et détacha le harnais d'un des deux ambleurs. Pendant ce temps, Etzwane s'escrimait sur les brides de l'autre.

« Tenez, dit Ifness. Prenez celui-ci. Grimpez sur son dos et saisissez les rênes. »

L'ambleur s'ébroua sous le poids inhabituel, en baissant la tête.

« Rejoignez la route, dit Ifness. Pas trop vite. »

Une vingtaine de Roguskhoïs commencèrent à se diriger vers eux à travers le pré, d'une démarche lourde, les yeux écarquillés, agitant les bras en tous sens : un spectacle effroyable. Ifness ne leur prêta pas attention. Il détacha le harnais du deuxième ambleur, trancha les rênes, les rattacha tranquillement et sauta sur le dos de l'animal. D'un coup de talons, il s'élança au trot pour rejoindre Etzwane.

À la vue des tonneaux, les Roguskhoïs oublièrent les fugitifs. Sans même s'arrêter, ils saisirent le timon de la carriole et la

tirèrent à travers le pré, en s'agitant et en dansant d'une façon particulièrement grotesque.

Ayant rejoint l'ombre des poiriers pourpres, Ifness et Etzwane arrêtèrent leurs montures. « Et maintenant, dit Ifness, il ne nous reste plus qu'à attendre. »

Etzwane resta silencieux. Les Roguskhoïs avaient délaissé les femmes pour se rassembler autour de la carriole. Ils percèrent les tonneaux et se mirent à boire avec de grands cris rauques de satisfaction.

D'une voix tendue, Etzwane demanda : « Combien de temps faut-il pour que le poison fasse son effet ?

— Une telle quantité tuerait un homme en quelques minutes. Je ne peux qu'espérer que le métabolisme des Roguskhoïs est similaire. »

Les deux hommes observèrent le campement. Tout le vin avait été bu. Sans manifester aucun signe de malaise ni d'ébriété, les Roguskhoïs s'en prirent aux femmes. Chacun d'eux se précipita dans le groupe gémissant et, sans souci de l'âge ou de l'état, s'empara d'une femelle et se mit à lui arracher ses vêtements.

Ifness dit : « Le moment est venu. »

Plusieurs des Roguskhoïs s'étaient arrêtés pour contempler le sol d'un air perplexe. Avec des gestes lents, ils se touchaient le ventre et le cou, et se passaient les doigts sur leurs crânes chauves. D'autres présentaient des symptômes similaires. En sanglotant et en haletant, les femmes se mirent à ramper dans toutes les directions, comme des insectes s'échappant d'un bocal. Les Roguskhoïs commencèrent à se tortiller et à danser un étrange ballet. Ils levaient une de leurs jambes torses, plaquaient le genou contre le ventre, puis sautillaient, pour recommencer la même opération avec l'autre jambe. Les traits de leurs visages étaient affaissés, et leurs lèvres pendaient.

Soudain, dans une fureur épouvantable, l'un d'eux cria un mot incompréhensible pour Etzwane. Les autres crièrent ce mot à leur tour, dans un désespoir grotesque. L'un d'eux tomba à genoux, puis s'affaissa lentement à terre. Il se mit alors à agiter les bras et les jambes comme un scarabée retourné sur le dos. Quelques femmes avaient presque réussi à atteindre le bosquet

de braillebelles, et se mirent à courir. Ce mouvement déclencha une frénésie chez les guerriers. En titubant et en chancelant, ils s'élancèrent à leur poursuite en faisant tournoyer leurs massues. Les femmes couraient çà et là, en hurlant et en sanglotant. Ils les rejoignirent, et les abattirent au sol.

Les Roguskhoïs commencèrent à basculer à terre, l'un après l'autre. Ifness et Etzwane s'avancèrent dans le pré. Le dernier Roguskhoï encore debout remarqua leur présence. Il dégaina son cimeterre et le lança sur eux. « Attention ! » s'écria Ifness, en sautant prestement en arrière : le cimeterre tournoya dans l'air, mais dévia de côté et s'enfonça dans l'herbe. Ayant recouvré sa dignité, Ifness s'avança de nouveau, tandis que le dernier des Roguskhoïs s'écroulait à terre.

« La carriole semble intacte, dit Ifness. Allons la récupérer. » Etzwane le regarda, le visage blême d'horreur. Il poussa un faible gémissement, avança d'un pas, puis s'arrêta. Il n'avait pas pu distinguer les traits des femmes, brouillés qu'ils étaient par le mouvement et la distance. Il les avait presque toutes connues. Certaines avaient été bonnes, d'autres avaient été belles ; certaines avaient été joyeuses, et d'autres tristes. Avec son poison, il avait contribué à ce massacre, et pourtant… qu'aurait-il pu faire d'autre ?

« Venez, dit Ifness avec rudesse. Prenez votre ambleur. » Il s'avança dans le pré, sans même un regard en arrière.

Etzwane dut se forcer pour avancer, et il suivit Ifness à pas lents.

Arrivé au camp des Roguskhoïs, Ifness entreprit d'examiner les corps avec un intérêt mêlé de dégoût. Les Roguskhoïs étaient encore agités de faibles tremblements et de spasmes, et griffaient la terre de leurs ongles. Etzwane se força à regarder ici et là. Il trouva le corps de sa sœur, Delambre. Son visage avait été écrasé au point d'être presque méconnaissable : c'est aux reflets roux de ses cheveux qu'Etzwane la reconnut… Il continua d'errer à travers le pré, et aperçut Eathre. Il tomba à genoux à côté d'elle et lui prit les mains. Il eut l'impression qu'elle vivait encore, bien que du sang suintât de ses oreilles. Il lui dit : « C'est Etzwane : ton fils, Mur. Je suis là. J'ai essayé de te sauver, mais j'ai échoué. »

Les lèvres d'Eathre remuèrent. « Non, crut-il l'entendre dire, tu n'as pas échoué. Tu m'as sauvée… Merci, Mur…»

Etzwane alla chercher des branchages dans le bosquet de braillebelles, et en fit un grand tas : il n'avait pas de pelle pour creuser une tombe. Il plaça les corps d'Eathre et de Delambre sur le bûcher, et les recouvrit d'autres branches. Il lui fallait beaucoup de bois, et il dut faire de nombreux voyages.

Pendant ce temps, Ifness se livrait à d'autres occupations. Il avait d'abord attelé à la carriole les ambleurs rétifs, puis il avait réparé les rênes, pour reporter enfin son attention sur les Roguskhoïs. Il les examina de près, en plissant le front d'un air concentré. Pour Etzwane, qui avait d'autres soucis en tête, ils se ressemblaient tous : des créatures massives et musclées, dépassant d'une tête la taille d'un homme normal, à la peau dure et lisse comme du cuivre. Leurs traits, qu'on aurait pu croire taillés à la hache, étaient contractés et tordus comme des masques de démons, sans doute sous l'effet du poison. Ils étaient parfaitement glabres, sans un cheveu sur le crâne ni un poil sur le corps ; leur tenue était presque pathétique dans sa simplicité : une pièce de cuir noir protégeant l'entrejambe, et une ceinture pour y accrocher leur massue et leur cimeterre. Ifness ramassa un de ces cimeterres et en examina le métal brillant avec intérêt. « Ce n'est pas un produit du Shant, dit-il songeur. Qui a bien pu forger un tel métal ? »

Etzwane n'avait pas de réponse à lui donner. Ifness déposa le cimeterre à l'arrière de la carriole. Les massues l'intéressaient également. Leur manche était en bois durci, et mesurait cinquante centimètres ; leur tête était une sphère métallique hérissée de pointes de cinq centimètres : une arme terrible.

Etzwane acheva de construire le bûcher et mit le feu aux quatre côtés. Les flammes commencèrent à s'élever.

Ifness avait entrepris un examen macabre. Avec son couteau, il avait ouvert l'abdomen d'un des Roguskhoïs. Des intestins rouge foncé se déroulèrent ; Ifness les écarta avec le bout d'un bâton. En se pinçant les narines avec dégoût, il poursuivit son examen des organes de la créature.

Le crépuscule était descendu sur le pré. Les flammes étaient hautes sur le bûcher. Etzwane ne souhaitait pas s'attarder davantage. Il appela Ifness : « Êtes-vous prêt à partir ?

— Oui, dit Ifness. Il me reste juste une petite chose à faire. » Sous le regard effaré d'Etzwane, Ifness choisit les corps de six femmes dont il trancha habilement les têtes, et il prit les six torques. Il alla ensuite au bord de l'étang pour y laver les torques, son couteau et ses mains, et rejoignit enfin Etzwane qui, debout près de la carriole, n'était soudain plus très sûr d'avoir tous ses esprits.

Ifness semblait joyeux et plein d'entrain. Il regarda un instant les flammes du bûcher qui montaient dans l'obscurité. « Il est temps de partir », dit-il.

Etzwane grimpa sur le siège de la carriole. Ifness mena les ambleurs à travers le pré. Soudain, Etzwane lui fit signe de s'arrêter. Ifness tira sur les rênes, et Etzwane sauta à terre. Il courut vers le bûcher et en retira un tison enflammé, puis il courut à la plantation de galga et mit le feu au feuillage, qui était touffu, sec et chargé de résine. Les flammes jaillirent au milieu de volutes d'une épaisse fumée noire. Saisi d'une sombre exaltation, Etzwane recula pour contempler un instant le spectacle, puis il courut rejoindre la carriole.

Ifness ne fit aucun commentaire. Etzwane ne savait pas du tout s'il approuvait ou désapprouvait son geste, mais il ne s'en souciait pas particulièrement.

Au moment de quitter le pré, ils s'arrêtèrent pour regarder les deux feux. La plantation de galga illuminait le ciel, et le bûcher funéraire brillait d'une lueur rouge rubis. Etzwane détourna le regard en clignant des yeux. Les feux représentaient le passé ; lorsqu'ils ne seraient plus que cendres, le passé aurait disparu…

La carriole redescendit la sombre vallée à la lumière de la Schiafarilla. On n'entendait que le frottement des sabots, le crissement des harnais et le doux raclement des roues, et ces sons dans la nuit soulignaient encore davantage le profond silence. Etzwane se retourna une ou deux fois, pour observer cette grande lueur rouge qui commençait à s'estomper. Finalement, il ne vit plus rien : le ciel était noir. Il se retourna

sur son siège et regarda fixement la route devant lui d'un air sombre.

D'une voix calme et polie, Ifness lui demanda : « Maintenant que vous avez pu examiner les Roguskhoïs, quelle est votre opinion ?

— Ils doivent être fous, ou possédés du démon, répondit Etzwane. D'une certaine façon, ils sont pathétiques. Mais ils doivent être anéantis. »

Ifness dit pensivement : « Je me trouve en accord avec vous. Les cantons du Shant sont terriblement vulnérables. Les Chilites vont être maintenant obligés de changer du tout au tout, ou ils disparaîtront. »

Etzwane essaya de distinguer le visage d'Ifness dans la lumière des étoiles. « Vous ne pensez pas sérieusement qu'il s'agit là d'une conséquence fâcheuse ?

— Je déplore la disparition de tout organisme unique en son genre ; il n'y a jamais eu une telle adaptation dans toute l'histoire de la race humaine, et il est possible qu'elle ne se reproduise jamais.

— Et les Roguskhoïs ? J'imagine que vous seriez désolé de les voir tous exterminés ! »

Ifness eut un petit rire tranquille. « Plutôt que les Roguskhoïs eux-mêmes, c'est ce qu'ils représentent qui me fait peur. À tel point que j'ai été contraint de faire une entorse à mes principes.

— Je ne comprends rien de ce que vous dites », dit sèchement Etzwane.

D'un ton grave, Ifness dit : « Comme vous le savez, je parcours le Shant, allant ici ou là selon les nécessités pressantes de ma profession. J'ai l'occasion d'assister à bien des événements, certains joyeux et d'autres douloureux, mais la nature même de mes affaires m'interdit de m'impliquer. »

Il revint à l'esprit d'Etzwane le souvenir de sa première rencontre avec Ifness. « Même pas pour aider un petit garçon à échapper à des ahulphes cannibales ? »

Ifness se tourna vers lui pour essayer de le distinguer dans l'obscurité. « C'était vous, le petit garçon ?

— Oui. »

Ifness resta silencieux un long moment, et finit par dire : « Il y a dans votre nature un côté sombre et ombrageux qui vous pousse à agir contre vos intérêts. En ressuscitant un épisode vieux de dix ans, vous courez le risque de m'offenser. Quel bénéfice en tirez-vous ? »

D'un ton détaché, Etzwane répondit : « J'en ai longtemps voulu à cet homme impassible qui était prêt à me laisser mourir. De pouvoir m'exprimer est un soulagement et un plaisir. J'imagine qu'il s'agit là du bénéfice dont vous parliez. Je me moque comme d'une guigne de savoir si vous êtes offensé ou non. » Maintenant qu'il avait commencé à parler, il se rendait compte qu'il ne pouvait plus s'arrêter : « Tout ce que j'espérais, et ce pour quoi j'avais déployé tant d'efforts, a maintenant disparu. À qui la faute ? Aux Roguskhoïs. À moi-même. À l'Homme Sans Visage. Aux Chilites. Nous sommes tous fautifs. J'aurais dû venir plus tôt. J'essaie de me trouver des excuses ; je n'avais pas les fonds suffisants, je ne pouvais pas prévoir le raid des Roguskhoïs. N'empêche, j'aurais dû venir plus tôt. Quant aux Chilites, que vous regrettez tant, je m'en fiche également. Pour ce qui est de l'Homme Sans Visage, c'est une autre affaire ! Nous lui avons fait confiance pour qu'il nous protège ; nous payons les impôts qu'il exige ; nous portons son torque ; nous obéissons, comme c'est notre devoir, à ses édits. Et quel est le résultat ? Pourquoi n'agit-il pas contre les Roguskhoïs ? C'est décourageant, pour ne pas dire plus !

— Et qu'y aurait-il de plus à dire ? »

Etzwane se contenta de secouer la tête. « Pourquoi avez-vous ouvert le ventre de ce Roguskhoï ?

— J'étais curieux d'examiner leur physiologie. »

Etzwane partit d'un rire légèrement hystérique. Il s'arrêta brusquement. Il y eut un long moment de silence. La carriole poursuivait son chemin dans la vallée éclairée par les étoiles. Etzwane n'avait aucune idée du chemin qu'ils avaient parcouru, ni de ce qu'il leur restait à parcourir. Il posa une autre question : « Pourquoi avez-vous pris les torques ? »

Ifness poussa un soupir. « J'espérais que vous ne poseriez pas cette question. Je ne peux pas vous donner de réponse satisfaisante.

— Vous avez bien des secrets, dit Etzwane.

— Nous dissimulons tous certaines parties de nous-mêmes, dit Ifness. Tenez, vous, par exemple, vous avez exprimé votre insatisfaction à l'égard de l'Homme Sans Visage, mais vous ne dévoilez pas vos intentions futures.

— Elles n'ont rien de secret, dit Etzwane. Je vais me rendre à Garwiy, je vais acheter une Pétition Pourpre, je vais exprimer mes vues avec la plus grande clarté possible. Dans ces conditions, l'Homme Sans Visage devra bien y prêter attention.

— C'est ce qu'on pourrait penser, acquiesça Ifness. Mais supposons qu'il en soit autrement, que ferez-vous alors ? »

En plissant les yeux, Etzwane regarda la silhouette à la fois raide et détendue qui se découpait sur la brillante Schiafarilla. « Pourquoi me tracasserais-je pour des éventualités improbables ?

— Je reconnais qu'à vouloir trop prévoir, on perd en spontanéité, dit Ifness. Cependant, lorsqu'il n'existe que deux possibilités d'égale probabilité, il est sage de considérer les risques des deux côtés.

— J'ai largement le temps d'échafauder mes plans », répliqua sèchement Etzwane.

9

C'est au beau milieu de la nuit qu'ils sortirent de la vallée de la Sombre. Quelques pâles lumières vacillaient sur les terrasses du temple ; une brise leur apporta des relents aigres-doux de galga mêlés aux odeurs infectes du bois et des peaux calcinés.

« Les Chilites vont vénérer Galexis jusqu'à ce qu'ils se trouvent à court de drogue, fit remarquer Ifness. Ils n'auront plus alors qu'à gémir après une autre déesse. »

Ils s'engagèrent dans l'Allée des Rhododendrons, une avenue sombre et silencieuse hantée par le souvenir des bruits d'autrefois. Le feuillage au-dessus de leurs têtes était noir, et la route était une lueur blanche. Avec leurs portes entrebâillées, les cottages leur offraient un abri et le repos, mais aucun des deux hommes ne proposa de s'arrêter. Ils poursuivirent leur chemin toute la nuit.

L'aube arriva comme une magnifique cascade d'orange et de violet éclairant tout l'horizon à l'est. Tandis que Sassetta caracolait dans le ciel, la carriole entra dans Carbade. Les ambleurs avançaient lentement, la tête baissée : ils étaient bien plus fatigués que les hommes.

Ifness se rendit directement aux écuries pour y restituer la carriole. Pour ce qui est des torques et des armes, il en fit un paquet qu'il rangea dans sa veste.

Etzwane s'apprêtait à retourner à l'ouest ; à Brasseï, Ifness avait déclaré qu'il se dirigeait vers l'est. Sur un ton quelque peu solennel, Etzwane lui dit : « C'est ici que nos chemins se séparent. Je ne peux pas ignorer le fait que vous m'avez beaucoup aidé. Je vous en remercie, et je dois dire que je vous quitte dans un bien meilleur état d'esprit que lors d'une précédente occasion. Ainsi donc, Ifness, je vous dis adieu. »

Ifness s'inclina courtoisement : « Adieu. »

Etzwane fit demi-tour et traversa la place à grands pas afin de se rendre au dépôt du ballon. Ifness le suivit d'une démarche plus tranquille.

Au guichet des billets, Etzwane dit d'une voix déterminée : « Je souhaite prendre le premier ballon en partance pour Garwiy. »

Tandis qu'il s'acquittait du paiement, il remarqua la présence d'Ifness derrière lui et le salua d'un bref hochement de tête, qu'Ifness lui rendit. Ce dernier s'approcha du guichet et s'occupa d'organiser son propre voyage.

Le ballon venant du sud en direction de l'Échangeur n'était pas attendu à Carbade avant au moins une heure. Etzwane fit les cent pas, puis il traversa la place pour s'acheter de quoi manger dans une gargote, où il retrouva Ifness. Etzwane alla s'asseoir avec son repas à une table voisine, et Ifness fit de même, après avoir marmonné une formule de politesse.

Les deux hommes mangèrent en silence. Une fois son repas terminé, Etzwane retourna au dépôt, suivi peu de temps après par Ifness.

Le rail se mit à chanter : un léger bourdonnement aigu qui annonçait l'approche du chariot. Cinq minutes plus tard, le ballon apparut en roulant et en tanguant dans sa descente vers le quai d'embarquement. Etzwane se leva, laissant Ifness qui regardait pensivement par la fenêtre ; il monta dans la nacelle et s'installa sur la banquette. Ifness entra derrière lui et vint s'asseoir exactement en face. Etzwane ne pouvait plus prétendre ignorer sa présence. « Je croyais que vous poursuiviez votre route vers l'est.

— Une affaire urgente m'appelle ailleurs, dit Ifness.

— À Garwiy ?

— À Garwiy. »

Le ballon s'éleva dans les airs. Dans la brise fraîche du matin, il glissa le long du rail vers l'Echangeur.

Du temps où Etzwane en faisait partie, Frolitz n'avait que rarement emmené sa troupe à Garwiy, et uniquement pour de brefs séjours. La population de Garwiy préférait des spectacles plus dramatiques, plus frivoles, plus raffinés. Néanmoins,

Etzwane trouvait cette ville fascinante, ne fût-ce que pour la merveilleuse élégance des vues qu'elle offrait.

Dans tout l'univers des hommes, il n'y avait pas de cité comparable à Garwiy, qui était entièrement construite en verre : des blocs, des dalles, des prismes et des cylindres de verre, violet, vert, lavande, bleu, rose, rouge écarlate.

Parmi les premiers exilés de la Terre, il y avait eu vingt mille Chama Reyàns, membres d'une secte d'esthètes. Une fois sur Durdane, ils s'étaient juré d'édifier la cité la plus magnifique que la race humaine ait jamais connue, et ils se vouèrent à cette tâche. La première cité de Garwiy perdura sept mille ans, dominée tour à tour par les Chama Reyàns, la Corporation Architecturale, les Dynasties Directoriales, les Sur-Directeurs pour une période transitoire, et enfin les Rois Pourpres. Chaque siècle apportait son lot de merveilles à Garwiy, et l'on eût dit que le but de chaque Roi Pourpre était d'éclipser les souvenirs du passé et de stupéfier le futur. Le roi Cluay Pandamon fit ériger une arcade de neuf cents colonnes de cristal hautes de vingt mètres, pour soutenir un toit de verre prismatique. Le roi Pharay Pandamon ordonna la construction d'un pavillon commercial d'une ingéniosité étonnante. Sur un lac circulaire, on rassembla des coques de verre afin de former douze anneaux concentriques flottants, de six mètres de large chacun ; les anneaux étaient séparés les uns des autres par des paliers, de sorte que chacun pouvait flotter indépendamment de ses voisins immédiats. Sur ces chemins flottants, marchands et artisans installèrent un bazar dans lequel chaque boutique était séparée de ses voisines par des panneaux de verre coloré. Dans un tunnel creusé autour du lac, un attelage de cent bœufs entraînait l'anneau extérieur dans une lente rotation, qui se transmettait progressivement aux anneaux intérieurs par l'intermédiaire de l'eau entourant les coques. Toutes les six heures, on inversait la direction de l'attelage, si bien qu'au bout de quelque temps les anneaux tournaient à différentes vitesses et dans des sens différents, offrant au regard une succession de couleurs et d'ombres changeantes : tel était le bazar édifié par le roi Pharay Pandamon.

Au cours du règne du roi Jorje Shkurkane, Garwiy atteignit son apogée. Les versants de l'Ushkadel brillaient de mille palais ; sur les quais de la Jardine, les vaisseaux de verre déchargeaient des marchandises venues du monde entier : fibres, soies et membranes du Shant du Nord, viandes du Palasedra, sels et oxydes des mines du Caraz qui servaient à fabriquer le verre. Les soixante-deux cantons contribuaient à la gloire de Garwiy. L'intendant Pandamon était bien connu dans les coins les plus reculés du Shant. Pendant le règne malheureux du roi Kharene, le Sud se révolta. Les Aigles-Ducs du Palasedra traversèrent la Grande Palude et déclenchèrent la Quatrième Guerre Palasedrane, qui mit fin à la dynastie des Pandamons.

Au cours de la Sixième Guerre Palasedrane, les bombardiers du Palasedra investirent les Crêtes d'Ushkadel, d'où ils purent lancer des mines aériennes sur la vieille ville. On vit partout des fontaines de verre millénaire jaillir très haut dans la lumière des soleils. C'est alors que le Seigneur de Guerre Viana Paizifume s'élança avec ses troupes sur le versant de l'Ushkadel, pour un assaut déchaîné qui devint plus tard légendaire. Après que ses Cataphractes eurent été exterminés, ses Piquiers d'Élite désemparés et privés de leur chef, et ses Archers de Verre coincés au pied de la falaise, Paizifume anéantit l'armée palasedrane à l'aide d'une horde d'ahulphes affolés, qu'il avait fait enduire de goudron et enflammer avant de les lancer sur les pentes de l'Ushkadel. La victoire fut une piètre compensation en regard de la destruction de Garwiy – un acte qui valut aux Palasedrans d'être l'objet d'une méfiance et d'un ressentiment permanents, toujours de mise.

Viana Paizifume, qui était originaire du canton de Glirris, sur la côte orientale, refusa de laisser un autre Pandamon monter sur le Trône Pourpre, et réunit un conclave des cantons afin de former un nouveau gouvernement. Après trois semaines de chamailleries et d'enfantillages, la patience de Paizifume fut à bout. Il monta à la tribune et indiqua une estrade sur laquelle un paravent avait été placé.

« Derrière ce paravent, décréta Paizifume, est assis votre nouveau dirigeant. Je ne vous dirai pas son nom : vous ne le connaîtrez que par ses édits, que je veillerai à faire appliquer.

Comprenez-vous les bienfaits d'un tel arrangement ? Quand on ne connaît pas le nom de son dirigeant, on ne peut ni le flatter, ni le suborner, ni comploter contre lui. La justice est désormais possible. »

Y avait-il réellement le premier Homme Sans Visage derrière ce paravent ? Ou Viana Paizifume avait-il inventé un *alter ego* invisible ? Personne ne le sut à l'époque, et personne ne le sait aujourd'hui. Toujours est-il que lorsque Paizifume finit par être assassiné, les conjurés furent immédiatement appréhendés et enfermés dans des sphères de verre que l'on suspendit à un câble tendu entre les flèches de deux bâtiments. Les sphères restèrent ainsi accrochées pendant mille ans, tels des colifichets sur un collier, jusqu'à ce que, l'une après l'autre, elles soient frappées par la foudre et détruites.

Pendant un temps, afin d'assurer le respect de ses lois, l'Homme Sans Visage eut recours à une brigade de cœrcition, qui s'arrogea progressivement des prérogatives indues et suscita ainsi une révolte. Le Conseil Conservateur mata la rébellion, mit fin à la Brigade Cœrcitive et rétablit l'ordre. L'Homme Sans Visage se présenta devant le Conseil dans une armure de verre noir, avec un heaume noir pour dissimuler son identité.

Il exigea des pouvoirs et des responsabilités accrues, qui lui furent accordés. Pendant vingt ans, toutes les énergies du Shant furent consacrées à perfectionner le système du torque. L'Édit Magenta décréta que tous devraient porter le torque, ce qui déclencha un nouveau conflit : la Guerre de Cent Ans, qui ne se termina que lorsque le dernier citoyen se vit boucler un torque autour du cou.

Garwiy ne retrouva jamais la splendeur qu'elle avait connue du temps des Pandamons, mais on continuait de la considérer comme la plus grande merveille de Durdane. Il y avait des tours de verre bleu, des flèches de verre pourpre, des dômes de verre olive, des murs de verre transparent qui brillaient et scintillaient dans la lumière du jour. La nuit, des lampes colorées illuminaient la ville : des lampes vertes derrière des plaques de verre violettes, des lampes roses derrière du verre bleu.

Les palais situés sur les pentes de l'Ushkadel abritaient encore les patriciens de Garwiy, mais ceux-ci n'étaient plus qu'un pâle reflet des seigneurs flamboyants de l'Ère des Pandamons. Ils tiraient leurs revenus de propriétés rurales, du transport maritime, des laboratoires et ateliers où s'effectuait l'assemblage des torques, radios, luminosphères et quelques autres appareils électroniques dont les composants étaient produits dans d'autres régions du Shant : monofilaments conducteurs, modules semi-organiques de contrôle d'électrons, noyaux magnétiques en maillefer aggloméré, et de très petites quantités de cuivre, d'or, d'argent et de plomb pour réaliser les connexions et les commutateurs. Aucun technicien ne comprenait les circuits qu'il utilisait. Quel qu'ait été le niveau des connaissances théoriques à l'origine, les fabrications reposaient maintenant sur la maîtrise de techniques et de recettes plutôt que sur des principes. Les ateliers et les usines étaient regroupés dans le faubourg industriel de Shranke, au bord de la Jardine. Les ouvriers habitaient à proximité, dans d'agréables cottages entourés de jardins et de vergers.

Voilà donc ce qu'était Garwiy : une métropole d'une étendue considérable, mais avec une population assez réduite, et un lieu d'une beauté fascinante rehaussée par le poids des siècles et de l'Histoire.

Les habitants de Garwiy étaient uniques en leur genre : hypercivilisés, sensibles à toutes sortes de distinctions esthétiques, mais eux-mêmes peu créatifs. La Société des Esthètes, dont les membres étaient les patriciens de l'Ushkadel, assurait les fonctions civiques, ce qui paraissait normal et approprié aux gens ordinaires de Garwiy. C'étaient les patriciens qui avaient l'argent, il était donc normal qu'ils assument les responsabilités. Le citoyen ordinaire n'éprouvait aucune jalousie envers les patriciens, car tous étaient égaux devant la loi. Si, par son habileté ou son énergie, il arrivait lui-même à amasser une fortune et acheter un palais, il était accueilli de façon toute naturelle au sein de la Société des Esthètes. Après deux ou trois générations en tant que parvenus, ses descendants pouvaient à leur tour se considérer comme des Esthètes à part entière. Ce citoyen ordinaire avait une

personnalité complexe : d'une politesse exquise, plein de vivacité, il était inconstant et frivole, et parfois brusque. Il aimait les plaisirs et la volupté, mais possédait un esprit critique. Il était confiant, mais exigeant. Soucieux de la mode, il s'amusait de son excentricité. Il était grégaire, mais introverti. Il connaissait chaque facette verte et chaque éclat pourpre de sa merveilleuse cité, et il était au fait des tout derniers spectacles, sans éprouver un quelconque intérêt pour le reste du Shant. La musique ne le touchait pas profondément, et il avait peu d'inclination pour les traditions des druithines ou des troupes musicales ; il préférait les ballades facétieuses, les chansons sur des thèmes d'actualité, et les bouffonneries excentriques. En un mot, tout ce qu'un musicien détestait.

Il considérait son torque comme un mal nécessaire, et faisait parfois une allusion ironique à l'Homme Sans Visage, envers qui il éprouvait une crainte respectueuse mêlée toutefois d'un certain mépris. La rumeur disait que l'Homme Sans Visage vivait dans un palais, quelque part dans l'Ushkadel. La question de son identité était un sujet d'intérêt permanent pour l'habitant de Garwiy. Il n'exerçait pour ainsi dire jamais son droit de pétition, laissant cette procédure aux étrangers, que les habitants de Garwiy considéraient comme des rustauds. Il avait entendu parler des Roguskhoïs, et s'interrogeait peut-être sur leurs mœurs particulières, mais son intérêt n'allait guère au-delà. Pour le citoyen de Garwiy, les Terres Sauvages du Hwan semblaient presque aussi lointaines que le centre du Caraz.

Les soleils basculaient vers le sud à l'approche du solstice d'hiver. C'était le moment où Durdane abordait cette partie de son orbite où les soleils s'occultaient ; une situation qui accentuait les contrastes des saisons. L'air froid venu de Nimmir faisait se lever des vents d'automne au nord du Shant. Le ballon *Shostrel,* après avoir quitté Angwin, glissa le long de la Grande Traverse à une allure remarquable, laissant derrière lui les Terres Sauvages pour entrer dans Ombre, puis Erevan, et passer enfin l'Échangeur de Brasseï, où Etzwane jeta un coup d'œil impassible vers l'ouest, là où Frolitz attendait sans doute son retour anticipé. Le ballon traversa ensuite les cantons de Maiy,

Jardine et Églantine, chacun jaloux de son identité propre, pour arriver enfin dans le canton de Garwiy. À quatre-vingts kilomètres à l'heure, ils traversèrent le val du Silence en longeant la rangée de tablettes de verre transparent contenant chacune l'effigie monumentale d'un roi de la dynastie. Les poses étaient identiques : chaque roi avait le pied droit légèrement en avant, l'index pointé vers le sol, une expression sévère et presque étonnée, les yeux fixés vers l'horizon, comme s'il contemplait un avenir stupéfiant.

Le gabier commença à détendre les voilures, et c'est à une allure plus modérée que le *Shostrel* franchit la trouée de Jardine et entra dans la station de Garwiy. Sous l'action des freins, le chariot de roulement ralentit, et le chariot de dérivation fut si habilement arrimé aux filins que le ballon vint se poser au sol sans la moindre secousse.

Etzwane sauta à terre, suivi d'Ifness. Celui-ci, après un salut poli, traversa la plazza et tourna dans le passage de Kavalesko, qui menait à l'avenue Kavalesko[17] en passant sous une tour de verre bleu foncé soutenue par des arcs-boutants bleu clair. Etzwane haussa les épaules et partit de son côté.

Frolitz avait l'habitude de séjourner à l'auberge de Fontenay, au nord de la plazza, tout au bord de la Jardine, où le patron fournissait le gîte et le couvert en échange de quelques soirées de musique. C'est là qu'Etzwane se rendit. Il demanda du papier et une plume, et s'attela aussitôt à la rédaction d'une pétition qu'il comptait déposer le lendemain.

Deux heures plus tard, le document était terminé. Etzwane le relut une dernière fois et n'y trouva rien à redire : il semblait clair, catégorique, et ne se départait pas d'une froide logique. Il était ainsi rédigé :

À l'attention de l'ANOME :

Au cours d'une récente visite que j'ai effectuée dans les basses terres du Hwan, dans le canton de Basterne, j'ai pu observer les effets d'un raid des Roguskhoïs sur la communauté

[17] Les douze avenues qui rayonnaient à partir de la plazza de la Corporation des Esthètes portaient les noms des avatars de Chama Reyà.

chilite de Bashon. Des dégâts considérables ont été infligés à leurs biens : une tannerie et certaines dépendances ont été détruites. Un grand nombre de femmes ont été enlevées, et tuées quelque temps après dans des circonstances affligeantes.

Il est désormais bien connu que les Terres Sauvages du Hwan sont le repaire de ces sauvages malfaisants, qui sont par conséquent libres de marauder et piller à leur gré. Chaque année qui passe les voit grandir en nombre et en audace. Mon avis est que tous les Roguskhoïs résidant actuellement dans le Shant doivent être détruits par un effort déterminé et sans relâche. Je propose qu'une milice adéquate soit recrutée, entraînée et armée. En parallèle, il conviendrait d'entreprendre une étude des Roguskhoïs, de leurs mœurs et lieux de prédilection. Lorsque les préparatifs seront achevés, la milice devrait pénétrer dans le Hwan à l'aide de tactiques fondées sur la discipline, afin d'attaquer et d'éradiquer les Roguskhoïs.

Voilà les grandes lignes de ma pétition. J'ai conscience de proposer une opération de nature gouvernementale majeure, mais une telle action me semble nécessaire.

L'après-midi touchait à sa fin, et il était trop tard pour déposer la pétition. Etzwane traversa la Jardine pour aller se promener dans le parc des Pandamons, où le vent du nord faisait tourbillonner les feuilles d'automne sous ses pas. Il se retrouva devant le Pavillon Éolien, un instrument de musique en verre gris perle, de cent mètres de long. De grands tuyaux recueillaient le vent et le dirigeaient vers une chambre de compression. L'opérateur manipulait des leviers et des touches pour laisser s'échapper l'air et activer ainsi un, deux, dix, voire cent jeux de carillons de verre parmi les dix mille disponibles. En se promenant dans le pavillon, on pouvait ressentir une dimension audible, avec des sons provenant de différentes directions : des tintements harmonieux, les murmures d'une mélodie à peine perceptible, des frissons cristallins, les tons limpides des gongs centraux. Des bourrasques parcouraient le plafond comme des rides à la surface d'un étang. On entendait des carillons au timbre grave, pénétrant et mélancolique comme

la cloche d'une balise en mer dans le brouillard. Il arrivait que le plafond tout entier se transforme en explosion sonore.

Avec le vent du nord dans sa pleine vigueur, Etzwane put entendre le pavillon dans les meilleures conditions. Au crépuscule, il franchit de nouveau la rivière et alla dîner dans un des superbes restaurants de Garwiy, sous une centaine de lampes roses et bleu lavande : une expérience qu'il s'était refusée jusqu'ici. L'argent qu'il avait accumulé au fil des années, à quoi pouvait-il lui servir, maintenant ? Cet argent représentait le chagrin et la futilité, et il allait le dépenser aussi vite que possible, le dilapider, même… Son subconscient raisonnable interposa rapidement son veto. Il ne ferait rien de tel. Il n'était pas question de gaspiller cet argent si durement gagné… Mais ce soir, au moins, il savourerait son repas, ce qu'il se mit en devoir de faire. Les plats lui étaient apportés par une jolie serveuse. Etzwane l'examina pensivement : elle lui paraissait tout à fait aimable, avec sa bouche qui semblait à tout instant prête à sourire… Il dîna ; les mets étaient préparés et présentés à la perfection, comme nulle part ailleurs sur Durdane… Le repas prit fin. Etzwane aurait voulu parler à la serveuse, mais il se sentait trop intimidé. De toute façon, elle était de Garwiy, et lui-même était un étranger ; elle le trouverait sûrement bizarre. Il se demanda où pouvait bien être Frolitz, et même le taciturne Ifness. C'est avec l'esprit agité qu'il rentra à l'auberge. Il jeta un coup d'œil dans la taverne, où tout était calme et digne. Il n'y avait aucun musicien en vue. Etzwane monta se coucher.

Le lendemain matin, il se rendit chez un tailleur pour s'acheter de nouveaux vêtements : une tunique blanche avec un haut col évasé, un pantalon vert foncé resserré aux chevilles par des attaches, des bottes en cuir d'ahulphe noir avec des boucles en bois d'argent. Jamais il n'avait eu une tenue aussi élégante. Il n'était pas tout à fait convaincu que la silhouette dans le miroir de verre fumé fût bien la sienne… Un barbier lui coupa les cheveux et le rasa avec une lame en verre. Pris d'une envie soudaine, et comme pour défier les reproches que lui adressait sa conscience, il s'acheta une petite toque d'allure canaille, ornée d'un médaillon de verre. L'image qu'il aperçut dans le miroir éveilla en lui une émotion complexe, un mélange de

dégoût et d'étonnement devant sa propre folie, avec un soupçon d'exaltation, comme si ce que Dystar avait pu lui léguer de son tempérament flamboyant cherchait à s'exprimer. Etzwane fit une petite grimace en haussant les épaules. Maintenant qu'il avait acheté la toque, il était bien obligé de la porter. Il sortit de la boutique et se retrouva dans la brillante lumière lavande de midi. Les facettes de verre de Garwiy scintillaient et étincelaient.

Etzwane se dirigea lentement vers la plazza de la Corporation. L'achat d'une pétition à cinq cents florins, pour exprimer ses opinions, allait nécessairement attirer sur lui l'attention de l'Homme Sans Visage. Bien. Et alors ? Ses préoccupations comme sa pétition n'avaient rien d'illégal : il ne s'agissait que d'exprimer des craintes sincères. Comme il le reconnaissait lui-même, l'Homme Sans Visage était le serviteur du peuple du Shant !

Etzwane traversa la plazza pour rejoindre le grand bâtiment bas en verre magenta où il était déjà venu autrefois. Un panneau de satin pourpre était fixé sur la façade : c'était là que l'on affichait les pétitions, ainsi que les réponses de l'Homme Sans Visage. Une trentaine de personnes, vêtues de différents costumes cantonaux, faisaient la queue au guichet à cinq florins. Ces gens venaient de toutes les régions du Shant pour exposer leurs griefs. En attendant leur tour, ils observaient les passants de Garwiy d'un air agressif. Non loin de là, une installation un peu plus digne était réservée à ceux dont la motivation était assez forte pour qu'ils achètent une pétition à cent florins. À l'extrémité du bâtiment, une porte ornée d'une étoile pourpre donnait sur une pièce où les gens très riches, ou très véhéments, achetaient des pétitions à cinq cents florins.

C'est cette porte que franchit Etzwane sans hésiter un seul instant.

La pièce était vide. Il était le seul pétitionnaire. Derrière le comptoir, un homme se leva d'un bond. « Quels sont vos désirs, monsieur ? »

Etzwane sortit son argent. « Je veux une pétition.

— Très bien, monsieur. Une affaire de la plus haute importance, sans nul doute.

— C'est mon avis. »

L'employé lui présenta un parchemin de couleur magenta, un stylet et une coupelle d'encre noire. Tandis qu'Etzwane écrivait, l'employé compta l'argent et prépara un reçu.

Quand Etzwane eut fini d'écrire, il plia la pétition et la glissa dans une enveloppe fournie par l'employé. Celui-ci examina le torque d'Etzwane et nota ses couleurs. « Puis-je avoir votre nom, monsieur ?

— Gastel Etzwane.

— Votre canton de naissance ?

— Basterne.

— Très bien, monsieur, cela sera suffisant.

— Quand aurai-je la réponse ? »

L'employé écarta largement les mains. « Comment pourrais-je vous le dire ? L'Anome va et vient. Je n'en sais pas plus que vous sur ses déplacements. Vous pouvez sans doute vous attendre à une réponse d'ici deux à trois jours. Elle sera affichée publiquement, comme toutes les autres. Personne ne pourra jamais dire que l'Anome pratique le favoritisme. »

Etzwane ressortit d'un pas moins vif que lorsqu'il était entré. Sa tâche était accomplie. Il avait fait tout ce qui était en son pouvoir, et il ne lui restait plus qu'à attendre la décision de l'Homme Sans Visage… Il gravit quelques marches de verre olive qui menaient au jardin d'un restaurant. Les fleurs, les plantes, les feuillages et les arbres étaient entièrement faits de verre bleu, blanc, vert et écarlate. Etzwane s'installa à une table d'où il pouvait apercevoir la plazza, pour y manger une assiette de fromage et de fruits. Il commanda du vin, qu'on lui apporta dans un gobelet étroit et si haut qu'il lui arrivait à hauteur des lèvres. Il contenait un Pelmonte pâle et frais… Etzwane se sentait engourdi, abattu. Il se sentait même un peu ridicule. Avait-il été trop emphatique ? L'Homme Sans Visage comprenait sans doute parfaitement chaque aspect du problème ; la pétition lui semblerait excessive et maladroite… Etzwane but tristement une gorgée de vin. Cinq cents florins envolés. Et pour quoi faire ? Pour expier une faute ? C'était bien ça. Ce gaspillage de cinq cents florins pour une pétition inutile

était la méthode qu'il avait trouvée pour se punir. Cinq cents florins péniblement gagnés !

Etzwane pinça les lèvres. Il se frotta le front du bout des doigts. Inutile de revenir sur ce qui était fait. Quoi qu'il advienne, la réponse de l'Homme Sans Visage fournirait au moins des informations sur les actions prévues pour contrer les Roguskhoïs.

Etzwane termina son vin et s'en retourna à l'auberge de Fontenay. Il y trouva le propriétaire dans la salle du bar, en compagnie de trois de ses acolytes. Il venait de procéder à une dégustation de sa propre marchandise, ce qui avait eu pour effet de le mettre d'humeur revêche et chicanière.

Etzwane lui demanda poliment : « Qui joue de la musique ici, le soir ? »

Le propriétaire tourna la tête pour examiner Etzwane de la tête aux pieds. Etzwane regretta ses coûteux habits neufs. Dans ses vieux vêtements, il ressemblait beaucoup plus à un musicien itinérant.

Le propriétaire répondit sèchement : « Pour l'instant, personne.

— Dans ce cas, je souhaiterais me porter candidat pour la chaise.

— Ah ha… Quelles sont vos compétences ?

— Je suis musicien. Je joue souvent du khitan.

— Un jeune druithine en herbe, dirait-on.

— Ce n'est pas en ces termes que je me présente, répondit Etzwane.

— Un chanteur, alors, qui connaît trois accords et autant de dialectes à la noix ?

— Je suis musicien, pas chanteur. »

Un des acolytes, voyant la tournure que prenaient les choses, leva son verre et en examina le contenu. « Le vin nouveau est vert ; le vin vieux a du corps.

— C'est également mon avis, dit le propriétaire. Un jeune musicien en sait trop peu, il a trop peu vécu ; vous vous souvenez du grand Aladar Szantho ? Il a vécu quatorze ans comme un reclus. Voyons, maintenant, sans vouloir dénigrer

vos aptitudes ni votre potentiel, comment pensez-vous pouvoir intéresser un public d'amateurs éclairés et pleins d'expérience ?

— Vous ne le saurez jamais si vous ne m'entendez pas jouer.

— Vous refusez d'être intimidé ? Très bien, alors, vous jouerez. Je ne vous paierai rien à moins que vous n'attiriez des clients dans la taverne, ce dont je doute fort.

— Je ne m'attends pas à être payé, dit Etzwane. Tout ce que je demande, c'est d'avoir le gîte et le couvert.

— Je ne peux même pas vous accorder ça tant que je ne vous aurai pas entendu. Garwiy n'est pas une ville où l'on apprécie la musique étrangère. Si encore vous saviez hypnotiser des crapauds, ou réciter des poésies grivoises, ou chanter des ballades à thème, ou faire rouler vos yeux en sens opposés, alors ce serait une autre paire de manches.

— Je ne sais que jouer de la musique, dit Etzwane. Pour ma paye, s'il doit y en avoir une, je m'en remets à votre générosité. Y a-t-il un khitan quelque part ?

— Vous en trouverez un ou deux là-bas, dans le placard. »

Trois jours passèrent. Etzwane jouait dans la salle du bar, suffisamment bien pour distraire les clients et satisfaire le propriétaire. Il ne tentait aucun effet de bravoure, et n'usait de la boîte à crécelle que d'un coude délicat.

Le troisième soir, alors qu'il se faisait tard, l'humeur lui vint, et il se mit à produire les accords nonchalants du druithine qui entame sa rêverie. Il joua une mélodie pensive et une réminiscence mineure… La musique est le fruit de l'expérience, pensa-t-il. Il avait suffisamment d'expérience pour être musicien. Il faut cependant dire que ses émotions étaient un peu élémentaires, et qu'il jouait certains accords en appuyant trop fort le genou contre le levier de brillance. Etzwane s'en rendit compte. Presque au milieu d'une mesure, son jeu se fit plus doux, plus calme… Il remarqua que le public était devenu attentif. Jusque-là, il avait joué en faisant abstraction de ce qui l'entourait. Voilà qu'il en redevenait conscient. Il modula son jeu en quelques accords conventionnels, et termina le morceau… Il avait peur de relever les yeux et de regarder la salle. Ses auditeurs avaient-ils compris ce qu'il avait ressenti ?

Ou s'amusaient-ils de ses excès ? Il reposa son instrument et se leva.

Et se retrouva nez à nez avec Frolitz. Qui le regardait avec un curieux petit sourire. « Le jeune et sublime druithine ! Qui joue ses fantastiques surprises pour le public du Fontenay, tandis que son maître, ce vieux gâteux de Frolitz, fait des prières pour qu'il revienne à Brasseï.

— Je peux tout vous expliquer, dit Etzwane.

— Ta mère va bien, j'espère ?

— Elle est morte.

— Morte. Un mot bien amer à entendre », dit Frolitz. Il se gratta le nez, but une gorgée de sa chope et regarda par-dessus son épaule. « La troupe est ici. Si on jouait un peu de musique ? »

Le lendemain matin, Etzwane (qui avait remis ses vêtements neufs) se rendit à la plazza de la Corporation, qu'il traversa pour aller au Bureau des Pétitions. À gauche, des cartons gris donnaient les réponses aux pétitions à cinq florins : arbitrages pour des différends mineurs, demandes de dommages et intérêts, protestations contre des restrictions locales. Au centre, des feuilles de parchemin vert pâle, fixées au panneau par des cabochons vert émeraude, statuaient sur les cas à cent florins. Tout à droite, des documents en vélin encadrés de noir et de pourpre annonçaient les réponses aux pétitions à cinq cents florins. Il n'y en avait que trois sur le panneau.

Etzwane eut du mal à ne pas presser le pas en traversant la plazza. En fait, il courut presque pour franchir les derniers mètres.

Il examina les documents bordés de pourpre et de noir. Le premier indiquait :

Lord Fiatz Ergold ayant fait appel à l'intercession de l'ANOME suite au jugement d'une sévérité inhabituelle rendu dans le canton d'Étonné contre son fils, l'Honorable Arlet, voici maintenant ce qu'il doit savoir : l'ANOME a demandé une transcription des débats, et étudiera soigneusement l'affaire. La peine prononcée paraît disproportionnée par rapport au délit.

Lord Fiatz Ergold doit cependant savoir qu'un acte qui semble simplement vulgaire ou déplacé dans un canton, peut être considéré comme un crime capital dans un autre. L'ANOME, malgré la sympathie qu'il éprouve pour Lord Fiatz Ergold, ne saurait en bonne justice contrevenir aux lois locales. Toutefois, si les circonstances le justifient, l'ANOME formulera ses souhaits de clémence.

Le second document disait :

Il est porté à l'attention de la noble dame Casuelda Adrio que, nonobstant son inquiétude et son courroux, le châtiment qu'elle réclame pour le dénommé Andrei Simic ne saurait remédier substantiellement aux circonstances telles qu'elles prévalent désormais.

Le troisième disait :

À l'attention du gentilhomme Gastel Etzwane et des autres citoyens de qualité qui ont exprimé leurs inquiétudes à propos des maraudeurs Roguskhoïs dans les Terres Sauvages de Hwan : l'ANOME leur conseille de conserver leur calme. Ces odieuses créatures n'oseront jamais s'aventurer hors de leur territoire sauvage ; leurs déprédations ne risquent pas d'affecter les citoyens qui veillent à ne pas exposer leurs personnes, non plus que leurs biens, de façon imprudente.

Etzwane se pencha en avant, bouche bée. Il porta la main à son torque, dans le geste instinctif des habitants du Shant lorsqu'ils pensent à l'Homme Sans Visage. Il relut le document. Le texte était exactement le même que précédemment. D'une main tremblante, Etzwane esquissa le geste d'arracher le document du panneau. Il parvint à se retenir. Qu'il reste en place. En fait…

Il sortit un stylet de sa poche, et écrivit sur le parchemin :

Les Roguskhoïs sont des brutes assassines ! L'Homme Sans Visage nous dit : Ignorez-les tandis qu'ils pillent et qu'ils tuent.

Les Roguskhoïs infestent nos terres. L'Homme Sans Visage nous dit : Tenez-vous à l'écart de leur chemin.

Viana Paizifume aurait tenu un tout autre langage.

Etzwane s'écarta du panneau, soudain décontenancé. Son acte confinait à la sédition, que l'Homme Sans Visage goûtait fort peu. Etzwane fut de nouveau envahi par la colère. Sédition, intempérance, insubordination, comment pourrait-il en être autrement ? N'importe qui serait outré d'une attitude politique aussi neutre et irresponsable. Il balaya la plazza du regard, avec appréhension et défiance. Personne ne semblait lui prêter attention. Il remarqua un homme qui traversait lentement la plazza, la tête baissée, comme plongé dans ses pensées. C'était certainement Ifness. Il ne semblait pas avoir remarqué Etzwane, bien qu'il fût certainement passé à moins de dix mètres du panneau des Pétitions. Saisi d'une impulsion subite, Etzwane courut après lui.

Ifness se retourna sans manifester de surprise. Etzwane trouva qu'il semblait encore plus placide que d'habitude. D'un ton plutôt grave, il lui dit : « Je vous ai vu passer, et j'ai pensé venir vous exprimer mes respects.

— Je vous remercie, dit Ifness. Et comment vont vos affaires ?

— Assez bien. Je suis retourné auprès de Maître Frolitz, nous jouons à l'auberge de Fontenay. Vous devriez y passer un soir, pour écouter notre musique.

— Une suggestion fort agréable. Malheureusement, je crains d'être pris par d'autres affaires. Vous semblez avoir modifié votre style », ajouta-t-il en regardant les vêtements d'Etzwane.

Etzwane prit un air renfrogné. « Les habits ne sont rien ; de l'argent gaspillé, tout simplement.

— Et votre pétition à l'Homme Sans Visage : avez-vous obtenu une réponse ? »

Etzwane le regarda d'un air glacial, en se demandant si Ifness ne pratiquait pas la dissimulation par simple plaisir. Il l'avait forcément remarqué devant le panneau ! Il se contenta de répondre prudemment : « J'ai acheté une pétition, pour un

montant de cinq cents florins. La réponse est affichée. Elle est là-bas. »

Il emmena Ifness devant le panneau. La tête légèrement penchée en avant, Ifness lut le document. « Hmm », fit-il. Puis d'une voix soudain tranchante : « Qui a écrit les remarques au bas du parchemin ?

— C'est moi.

— *Quoi !* » La voix d'Ifness était vibrante. Etzwane ne l'avait jamais vu dans un tel état d'agitation. « Est-ce que vous vous rendez compte que dans le bâtiment en face, il y a un télescope braqué sur ce panneau ? Vous griffonnez vos récriminations ineptes et maladroites, et vous trouvez le moyen de m'associer à vos gribouillages. Vous rendez-vous compte que vous êtes sur le point de perdre votre tête ? Nous sommes maintenant tous deux en danger. »

Etzwane s'apprêtait à formuler une réplique cinglante, quand Ifness le fit taire d'un geste. « Comportez-vous de façon naturelle. Ne prenez ni poses ni attitudes. Allez jusqu'au Portail des Grenades, et poursuivez lentement votre chemin. Il me faut modifier certaines dispositions. »

Etzwane avait la tête qui tournait. Il traversa la plazza, d'un pas aussi naturel que possible. Il jeta un coup d'œil vers les bureaux de la Corporation des Esthètes d'où, à en croire Ifness, le panneau des pétitions était surveillé au moyen d'un télescope. La lentille de l'objectif était peut-être bien cette protubérance en verre particulièrement translucide, juste en face du panneau. Il était peu vraisemblable que l'Homme Sans Visage passât son temps assis l'œil collé à la lunette ; nul doute qu'un fonctionnaire assurait la surveillance. Il ne lui aurait pas été difficile de distinguer les couleurs du torque d'Etzwane à travers le télescope ; l'homme aurait sans doute gardé le télescope braqué sur lui quand il s'était retourné, et aurait pu assister à son dialogue avec Ifness.

Si tout était bien tel que l'affirmait Ifness. En tout cas, se dit Etzwane, il avait réussi à ébranler son calme dédaigneux.

Il franchit le Portail des Grenades, ainsi appelé à cause de ses festons de fruits écarlates, et s'engagea dans l'allée de Serven Airo.

Ifness le rejoignit. « Il est possible que votre comportement soit passé inaperçu, dit-il. Mais n'y aurait-il qu'une chance sur dix, je ne peux pas courir ce risque. »

Toujours renfrogné, Etzwane dit : « Je ne comprends rien à ce que vous faites.

— Cependant, vous préféreriez ne pas perdre votre tête ? » demanda Ifness de sa voix la plus suave.

Etzwane se contenta de pousser un grognement.

« Voici comment la situation se présente, dit Ifness. L'Homme Sans Visage sera bientôt informé de ce que vous avez fait. Il peut décider de prendre votre tête ; il l'a déjà fait pour trois personnes qui étaient allées un peu loin sur ce sujet. Je propose d'empêcher cela. Ensuite, j'ai l'intention de découvrir l'identité de l'Homme Sans Visage. Je lui conseillerai alors vivement de modifier sa stratégie. »

Etzwane regarda Ifness avec une crainte respectueuse. « Vous êtes capable de faire ça ?

— J'ai l'intention d'essayer. Vous pourriez m'être utile.

— Pourquoi avez-vous de tels plans en tête ? Ils sont surprenants !

— Pourquoi avez-vous déposé une pétition à cinq cents florins ?

— Vous connaissez mes raisons, dit Etzwane avec raideur.

— Exactement, dit Ifness. Et c'est pourquoi je sais que je peux compter sur votre participation… Marchez plus vite. Personne ne nous suit… Prenez à droite après l'Ancienne Rotonde. »

Après avoir quitté la cité de verre, ils parcoururent l'avenue des Directeurs Thasarènes sur cinq cents mètres au nord, puis s'engagèrent dans un chemin ombragé de haies bleu turquoise. Une brèche leur permit d'accéder à un cottage aux tuiles bleu pâle. Ifness ouvrit la porte et fit entrer Etzwane. « Ôtez votre veste, vite. »

Etzwane obéit sans enthousiasme. Ifness lui montra un divan. « Allongez-vous là, sur le ventre. »

Etzwane obéit de nouveau. Ifness rapprocha une table roulante sur laquelle étaient posés divers outils. Etzwane se redressa sur le divan pour pouvoir les examiner, et Ifness lui

ordonna sèchement de rester allongé. « Et maintenant, si vous tenez à la vie, ne bougez plus. »

Ifness alluma une lampe puissante et serra le torque d'Etzwane dans un petit étau. Il glissa une plaque métallique entre le torque et le cou d'Etzwane, puis il y fixa un instrument en forme de U. Il appuya sur un bouton, et un doux ronronnement se fit entendre. Etzwane sentit une légère vibration. « Le flot d'électrons est bloqué, dit Ifness. Je peux maintenant ouvrir votre torque en toute sécurité. » Avec une roulette aiguisée comme un rasoir, il découpa la flexite du torque le long de la jointure. Il reposa l'outil et écarta la fente, pour en retirer un morceau de matière noire et molle à l'aide de longues pinces. « Et voilà le dexax retiré. » Il s'attaqua alors au fermoir interne avec une tige recourbée. Le torque s'ouvrit et se détacha du cou d'Etzwane.

« Vous n'êtes désormais plus sous le contrôle de l'Homme Sans Visage », dit Ifness.

Etzwane se frotta le cou, qui lui parut sensible et nu sous les doigts. Il se releva du divan, regarda le torque, puis se tourna lentement vers Ifness. « Comment avez-vous appris à faire ça ?

— Vous vous souvenez sans doute des torques que j'ai pris dans le pré de Gargamet. Je les ai soigneusement étudiés. » Il montra l'intérieur du torque d'Etzwane. « Voici les récepteurs codés : ceci est le mécanisme d'activation. Si un signal est émis par l'Homme Sans Visage, ce filament se rétrécit brusquement et fait détoner l'explosif : vous n'avez plus de tête… Ici, vous voyez le relais d'écho, qui permet à l'Homme Sans Visage de vous localiser ; il est maintenant désactivé. Quant à ces nodules, je crois qu'il s'agit d'accumulateurs d'énergie. »

Ifness resta un moment à contempler l'appareil en fronçant les sourcils, si longtemps qu'Etzwane commença à s'agiter et remit sa tunique.

Ifness finit par dire : « Si j'étais à la place de l'Homme Sans Visage, je pourrais bien soupçonner l'existence d'un complot, dont Gastel Etzwane ne serait pas le membre le plus important. Je ne prendrais pas tout de suite la tête d'Etzwane, mais je me servirais du circuit d'écho pour le localiser et enquêter sur ses activités.

— Cela me paraît assez logique, reconnut Etzwane.

— En partant de cette hypothèse, dit Ifness, je vais installer un signal dans votre torque. Si jamais l'Homme Sans Visage essaie de vous repérer, vous en serez averti. » Il s'attela à la tâche. « Quand il ne recevra pas de signal en retour, il pensera forcément que vous avez quitté le secteur, et quant à nous, nous nous serons assurés qu'il s'intéresse à Gastel Etzwane. Je ne veux surtout pas lui donner de raisons de s'alarmer, ni le mettre sur ses gardes. »

Etzwane posa la question qui le préoccupait depuis un bon moment : « Qu'est-ce que vous voulez, en fait ?

— Je n'en sais trop rien, murmura Ifness. Je suis encore plus perplexe que vous. »

Etzwane eut une illumination soudaine. « Vous êtes un Palasedran ! Vous êtes venu observer les activités des Roguskhoïs !

— Vous vous méprenez. » Ifness s'assit sur le divan et regarda Etzwane d'un air impassible. « Comme vous, je m'interroge sur les Roguskhoïs et sur l'indifférence de l'Homme Sans Visage à leur égard. Comme vous, j'ai été poussé à agir. Mon comportement n'est pas moins délictueux que le vôtre.

— Quel genre d'action envisagez-vous ? demanda Etzwane avec circonspection.

— Mon premier objectif doit être d'identifier l'Homme Sans Visage, dit Ifness. Après ça, je me laisserai guider par les événements.

— Vous prétendez ne pas être un Palasedran, dit Etzwane. Cela reste néanmoins une possibilité.

— Est-ce que mon comportement dans la vallée de la Sombre était celui d'un Palasedran ? »

Etzwane repensa aux activités d'Ifness. Elles n'avaient en aucune façon pu servir les intérêts du Palasedra, ou du moins, c'est ce qu'il lui semblait. Et les outils sur la table : quels objets merveilleux ! Faits d'un métal brillant, et de matières dont il ne connaissait même pas le nom – mais rien qui pût venir du Palasedra. « Si vous n'êtes pas un Palasedran, qu'est-ce que vous êtes, alors ? Certainement pas un homme du Shant. »

Ifness se rencogna sur le divan, avec un air de profond ennui. « Avec une obstination discourtoise, vous exigez des informations que je ne suis manifestement pas disposé à vous fournir. Cela étant, comme votre collaboration m'est désormais utile, je me vois obligé de vous faire certaines révélations. Vous avez su discerner que je ne suis pas un homme du Shant. En fait, je suis un Terrien, un Membre de l'Institut d'Histoire. Êtes-vous plus avancé, maintenant ? »

Etzwane le dévisagea avec une étincelle dans le regard. « La Terre existe donc vraiment ?

— Oh oui, elle existe bel et bien.

— Pourquoi êtes-vous venu dans le Shant ? »

D'un ton patient, Ifness répondit : « Les gens qui sont venus sur Durdane il y a neuf mille ans étaient d'une nature secrète et excentrique. Ils ont décidé de s'isoler en coulant leurs vaisseaux spatiaux au fond de l'océan Pourpre. Sur la Terre, cela fait longtemps que Durdane est oubliée de tous – sauf de l'Institut d'Histoire. Je suis le dernier en date d'une longue série de membres installés sur Durdane – et peut-être le premier à ignorer la Première Loi de l'Institut : les membres ne doivent jamais interférer dans les affaires du monde qu'ils étudient. Nous sommes une organisation chargée de rassembler des faits, aussi devons-nous nous restreindre de la sorte. En ce qui concerne l'Homme Sans Visage, ma conduite est parfaitement illicite ; du point de vue de l'Institut, je suis un criminel.

— Pourquoi vous êtes-vous impliqué, alors ? demanda Etzwane. À cause des attaques des Roguskhoïs ?

— Vous n'avez pas à vous préoccuper de mes motivations. Vos intérêts, tels qu'ils sont, rejoignent les miens. Je n'ai aucunement l'intention d'être plus explicite. »

Etzwane se passa la main dans les cheveux et se laissa tomber sur le divan en face de celui d'Ifness. « Ce sont là de grandes surprises. » Il regarda attentivement Ifness. « Y a-t-il d'autres Terriens sur Durdane ? »

Ifness répondit par la négative. « L'Institut d'Histoire a très peu de personnel.

— Comment faites-vous pour vous déplacer entre ici et la Terre ?

— Encore une fois, c'est une information que je préfère garder pour moi. »

Avant qu'Etzwane ait pu répliquer vertement, son torque émit un bourdonnement aigu. Ifness se releva d'un bond, et fut près du torque en une seule longue enjambée. Le bourdonnement cessa, laissant derrière lui un silence pesant et particulièrement sinistre. Quelque part, se dit Etzwane, l'Homme Sans Visage s'était détourné de ses instruments avec une expression soucieuse.

« Excellent ! déclara Ifness. L'Homme Sans Visage s'intéresse à vous. Nous allons le convaincre de révéler son identité.

— Tout cela est fort bien, dit Etzwane, mais comment ?

— Il s'agit d'un exercice tactique dont nous discuterons bientôt. Pour l'instant, je veux reprendre l'affaire que votre présence sur la plazza a interrompue… Je m'apprêtais à dîner. »

Les deux hommes s'en retournèrent là d'où ils étaient venus, sur la plazza de la Corporation. Là, ils restèrent prudemment sous l'arcade périphérique, à l'abri du regard de l'observateur installé au Centre de la Corporation. Etzwane jeta un coup d'œil vers le Bureau des Pétitions : le document bordé de pourpre et de noir n'était plus en évidence. Il en informa Ifness.

« Encore une preuve de la susceptibilité de l'Anome, dit Ifness d'une voix distraite. Notre tâche n'en sera que facilitée.

— Comment cela ? » demanda Etzwane, encore plus irrité de la condescendance d'Ifness.

Ifness lui jeta un regard en biais en fronçant les sourcils, et expliqua patiemment : « Nous devons amener l'Homme Sans Visage à se découvrir. On ne peut pas voir une caille tant qu'elle ne bouge pas. Il en va de même pour l'Homme Sans Visage. Nous devons créer une situation qu'il voudra inspecter en personne plutôt que de s'en remettre à ses Bénévolences. Le fait qu'il soit susceptible renforce la probabilité d'une telle réaction. »

Etzwane poussa un grognement sarcastique. « Fort bien. Et quelle situation allons-nous créer ?

— Il faut que nous en discutions. Mais d'abord, allons dîner. »

Ils s'installèrent dans la loggia du restaurant du Vieux Pagane, où on leur servit un repas. Ifness ne se refusa rien. Quant à Etzwane, qui ne savait pas s'il allait devoir payer sa part, il dîna de façon moins dispendieuse. Toutefois, à la fin du dîner, Ifness posa sur la table de quoi payer les deux repas et se renfonça dans son fauteuil pour siroter le vin de dessert. « Maintenant, parlons de nos affaires. L'Homme Sans Visage vous a fait une réponse polie à votre pétition de cinq cents florins, et n'a en fait manifesté d'intérêt que lorsque vous avez exprimé votre mécontentement. Cela nous permet de calibrer un de nos paramètres. »

Etzwane se demandait où tout cela devait mener.

Ifness se fit songeur. « Nous devons agir dans les limites des lois de Garwiy, afin de ne fournir à la Corporation des Esthètes aucun prétexte pour intervenir… Nous pourrions peut-être proposer une séance d'information sur les Roguskhoïs, et promettre des révélations étonnantes. L'Homme Sans Visage a montré qu'il s'intéressait au sujet ; il y a de fortes chances pour que cet intérêt le pousse à venir assister à la séance. »

Etzwane reconnut qu'une telle éventualité était plausible. « Mais qui fera cette conférence ?

— C'est une question à laquelle nous devons réfléchir soigneusement, dit Ifness. Retournons au cottage. Je vais de nouveau devoir modifier votre torque, afin qu'il devienne un instrument d'agression plutôt qu'un simple système d'alerte. »

De retour au cottage, Ifness passa deux heures à modifier le torque d'Etzwane. Il acheva enfin son travail. Deux fils étaient maintenant discrètement reliés à une bobine de cinquante spires fixée sur une planchette de carton rigide. « Ceci est une antenne directionnelle, dit Ifness. Vous porterez la bobine sous votre chemise. Les signaux d'alerte à l'intérieur de votre torque vous indiqueront que quelqu'un tente de vous localiser, ou encore de prendre votre tête. En vous tournant, vous pourrez maximiser l'intensité des signaux et déterminer ainsi de quelle direction ils proviennent. Permettez-moi de vous remettre le torque autour du cou. »

Etzwane se soumit à l'opération sans grand enthousiasme. « On dirait, grommela-t-il, que je vais jouer le rôle d'appât. »

Ifness s'autorisa un mince sourire. « Quelque chose de ce genre-là. Maintenant, écoutez-moi bien. Le signal explosif se manifestera comme une vibration dans votre nuque. Le signal de détection sera une vibration du côté droit. Dans un cas comme dans l'autre, tournez-vous afin de maximiser la vibration. La source des signaux sera alors directement devant vous. »

Etzwane hocha la tête d'un air sombre. « Et vous, que ferez-vous pendant ce temps-là ?

— Je porterai un système similaire. Avec un peu de chance, nous devrions pouvoir repérer exactement notre sujet.

— Et si nous n'avons pas de chance ?

— Pour être tout à fait franc, c'est ce à quoi je m'attends. Un succès aussi facile serait trop beau. Il se peut que nous arrivions à surprendre notre caille dans ces circonstances, mais d'autres cailles pourraient également bouger, et semer la confusion. Mais j'aurai mon appareil photo avec moi. Nous aurons donc un enregistrement précis de la situation. »

10

Dans tout Garwiy, aux emplacements prévus pour les annonces officielles, apparurent de grandes affiches spectaculaires, imprimées en caractères marron et noirs sur du papier blanc bordé de jaune : des couleurs qui signifiaient une importance capitale, avec une connotation macabre.

TOUTE LA VÉRITÉ SUR LES ROGUSKHOÏS !

Qui sont ces épouvantables sauvages, qui pillent et qui violent, et qui sèment la terreur dans notre pays ? D'où viennent-ils ? Quel est leur but ?

UN AVENTURIER ANONYME, RÉCEMMENT DE RETOUR DU HWAN, RÉVÉLERA DES FAITS SURPRENANTS, ET DES SOUPÇONS PLUS SURPRENANTS ENCORE. QUI PARTAGE LA RESPONSABILITÉ DE CETTE INFESTATION ? VOUS ENTENDREZ UNE ACCUSATION STUPÉFIANTE !

MILIEU D'APRÈS-MIDI DE KYALISDI
AU PAVILLON PUBLIC DU PARC DES PANDAMONS

Les affiches apparurent sur cent panneaux, et même les habitants de Garwiy y prêtèrent attention, lisant le texte une première fois, puis de nouveau, et le relisant encore. Ifness fut satisfait de l'effet produit. « L'Homme Sans Visage ne pourra les ignorer. Et pourtant, nous ne lui fournissons aucun prétexte pour intervenir, pas plus qu'à la Corporation. »

En bougonnant, Etzwane dit : « Je préférerais que ce soit vous, « l'aventurier anonyme ». »

Ifness éclata de rire, manifestement de bonne humeur. « Comment ? Le talentueux Gastel Etzwane ne se sentirait pas à

l'aise devant un public ? Comment faites-vous lorsque vous jouez de l'un de vos instruments ?

— C'est différent.

— Peut-être bien. Mais si j'étais l'aventurier anonyme, je ne pourrais pas me servir de mon appareil photo. Vous avez bien appris votre texte ?

— Autant qu'il est nécessaire, grommela Etzwane. À vous dire franchement, je n'apprécie guère de servir d'appât, et je n'ai nulle envie d'être arrêté par les Discriminateurs[18] pour me retrouver sur l'île de Cassecailloux, tandis que vous vous délecterez de fiatoles et d'œufs d'ingre au Vieux Pagane.

— C'est peu probable, dit Ifness. Pas impossible, mais peu probable. »

Etzwane se contenta de maugréer. En sa qualité d'aventurier anonyme, il portait une lourde cape de fourrure noire largement déployée sur ses épaules, un pantalon jaune clair et des bottes noires : le costume d'un montagnard du canton de Shkoriy. Le médaillon de son torque était visible à son cou ; la désignation de « musicien » n'était pas incompatible avec son statut « d'aventurier ». Mince, plein d'une énergie contenue, avec son fin visage aux traits mobiles, Gastel Etzwane avait fière allure dans ses habits de montagnard. D'une façon subtile, sa démarche, ses gestes, sa façon de penser, en étaient affectés. Ifness, avec un pantalon gris foncé, une ample chemise blanche et une veste gris clair, était égal à lui-même. S'il ressentait une quelconque émotion, il n'en manifestait aucun signe. Etzwane avait du mal à maîtriser sa nervosité.

Ils arrivèrent au parc des Pandamons.

« Il reste une demi-heure avant le carillon de milieu d'après-midi, dit Ifness. Il y a pas mal de monde aux alentours. Ce ne sont que de simples promeneurs, ou du moins je l'imagine. Les gens de Garwiy ne sont jamais en avance. Ceux qui veulent être informés du scandale arriveront une minute avant le carillon.

— Et s'il ne venait personne ? » demanda Etzwane, avec une sorte d'espoir mélancolique.

---

[18] Avistioi : littéralement, « fins discriminateurs » : la police de la Corporation des Esthètes.

« Des gens viendront, dit Ifness, et en particulier l'Homme Sans Visage, qui ne peut envisager cette conférence avec plaisir. Il se pourrait même qu'il dépêche un Discriminateur afin de l'interrompre. Mais je pense plutôt qu'il l'écoutera, quitte à agir ensuite en fonction des circonstances. Nous devons l'inciter à appuyer sur son bouton « Explosion ».

— Et quand il verra que j'ai toujours ma tête sur les épaules ?

— Il peut arriver que les circuits du torque aient un problème. C'est la conclusion à laquelle il arrivera, et il renouvellera ses tentatives. N'oubliez pas le signal que je vous ai indiqué.

— Oui, oui, marmonna Etzwane. J'espère simplement qu'il ne sera pas mécontent de son explosif au point de me tirer dessus avec un pistolet.

— C'est un risque à courir… Il reste vingt minutes avant le carillon. Allons nous mettre à l'ombre là-bas, pour répéter une dernière fois votre discours. »

Le carillon de milieu d'après-midi tinta. L'aventurier anonyme sortit de l'ombre des feuillages. D'une démarche presque arrogante, le regard fixé droit devant lui, il s'approcha de l'estrade. Il gravit les quelques marches de verre d'albâtre et s'arrêta net derrière le pupitre, pour examiner un feuillet à bordure magenta posé sur la surface verte.

C'était la réaction de l'Homme Sans Visage, et elle était ainsi rédigée :

Votre annonce a éveillé l'intérêt de l'ANOME en personne. Il vous recommande la discrétion, afin que vous n'interfériez pas avec certaines enquêtes extrêmement délicates. L'opinion de l'ANOME est la suivante : les Roguskhoïs, une tribu de gens peu recommandables et déjà sur le déclin, ne constituent qu'un simple désagrément. Une personne correctement informée aura à cœur d'insister sur les aspects mineurs et passagers de la situation, ou souhaitera même aborder un autre sujet d'intérêt plus général.

Etzwane reposa le feuillet. Il examina les visages de ceux qui s'étaient rassemblés devant l'estrade. Une centaine de personnes étaient debout et le regardaient. Une centaine d'autres étaient assises sur les bancs : *il y a trop de monde*, se dit Etzwane. Ifness était sur la gauche. Il portait un capuchon de marchand qui dissimulait ses cheveux blancs, et grâce à une subtile modification de sa posture, il ne se distinguait pas du reste de la foule. L'Homme Sans Visage faisait-il partie de l'assistance ? Etzwane examina les visages les uns après les autres. Là, cet homme aux joues creuses, aux cheveux noirs et plats, et au regard ardent. Ou ce petit homme, là-bas, avec son front dégagé et sa bouche délicate. Ou cet Esthète élégant en manteau vert, avec son collier de barbe noire. Ou cet homme sévère vêtu du costume couleur prune de la Divinité Éclectique. Et d'autres, et d'autres encore…

Etzwane attendit encore un instant, en se forçant à rester immobile. Le public était maintenant assemblé. Etzwane se pencha en avant pour commencer son discours, qu'il modifia à cause du message de l'Homme Sans Visage.

« Dans mes annonces, j'ai promis des informations remarquables. Je vais vous en fournir une immédiatement. » Il brandit le feuillet bordé de magenta. « L'illustre Anome en personne a manifesté de l'intérêt pour mes remarques. Écoutez donc ses conseils ! »

Etzwane se mit à lire le document d'une voix délibérément solennelle. Quand il releva les yeux, il vit que son public était effectivement intéressé : les gens le regardaient d'un air ébahi.

Etzwane remarqua qu'Ifness, lui, examinait attentivement la foule. Il avait un appareil photo pratiquement invisible, et prenait des clichés.

Etzwane fronça les sourcils en regardant le document. « Je suis heureux de voir que l'Anome prend mes idées au sérieux, surtout lorsque je constate que ses autres informateurs l'ont abusé. Un « désagrément mineur et passager » ? L'Anome devrait prendre la tête de celui qui l'a ainsi trompé. Les Roguskhoïs sont une menace pour tous ceux qui m'écoutent en ce moment. Il ne s'agit pas d'une « tribu de gens peu recommandables », comme le croit innocemment l'Anome. Ce

sont des guerriers bien armés et sans pitié, et ce sont également des obsédés sexuels. Connaissez-vous leurs mœurs ? Au lieu de copuler normalement, ils inséminent la femme avec une douzaine de gnomes, qui naissent pendant son sommeil. Et elle ne peut plus dès lors avoir d'enfants humains – mais elle peut avoir encore une portée d'une douzaine de gnomes. Chaque habitante de Garwiy pourrait se retrouver mère d'une ou deux douzaines de gnomes Roguskhoïs.

« Les Terres Sauvages du Hwan grouillent de Roguskhoïs. Dans les cantons limitrophes, il est communément admis que les Roguskhoïs ont été envoyés par le Palasedra.

« Cette situation est remarquable, ne trouvez-vous pas ? Des gens de bonne réputation ont imploré l'Anome de détruire ces effroyables créatures. Mais il refuse. En fait, il prend leurs têtes. Pourquoi ? Posez-vous la question. Pourquoi l'Homme Sans Visage, notre protecteur, se moque-t-il ainsi de ce péril ? »

Des vibrations se firent sentir dans la nuque d'Etzwane : le circuit explosif. L'Homme Sans Visage était irrité. Etzwane se tourna pour maximiser l'intensité des vibrations. Elles cessèrent avant qu'il n'ait pu déterminer leur direction. Il serra le poing gauche : le signal convenu avec Ifness.

Ifness hocha la tête et examina la foule avec encore plus d'intérêt qu'auparavant.

Etzwane poursuivit son discours : « Pourquoi l'Homme Sans Visage méprise-t-il une menace aussi imminente ? Pourquoi écrit-il un message me recommandant la « discrétion » ? Mes amis, c'est une question que je pose ; je n'ai pas la réponse. L'Homme Sans Visage est-il…»

Il sentit de nouveau des vibrations. Etzwane se retourna, mais encore une fois il lui fut impossible de repérer la source des impulsions. Il croisa le regard de l'homme en vert, aux yeux froids, qui le regarda à son tour avec une expression grave.

L'utilisation de l'antenne directionnelle, du moins pour ce qui était des impulsions mortelles, s'avérait être un échec. Il était inutile de provoquer l'Homme Sans Visage au point de l'amener à utiliser une arme moins subtile. Etzwane infléchit le ton de son discours. « Voici la question que je voudrais poser : l'Homme Sans Visage serait-il devenu trop vieux ? Aurait-il

perdu son allant ? Ne devrait-il pas transférer ses responsabilités à un homme pourvu d'une plus grande énergie, et d'une plus grande détermination ? »

Etzwane balaya la foule du regard, pour voir qui réagissait à la question. Il fut déçu : les gens dans l'assistance regardaient également leurs voisins, plus intéressés par les autres que par eux-mêmes. Après tout, ils connaissaient leurs propres idées ; comment réagissaient les autres ?

Etzwane adopta un ton de feinte docilité. Il montra la note bordée de magenta. « Par déférence envers l'Anome, je ne révélerai pas d'autres secrets. Je peux vous dire que je ne suis pas le seul à être préoccupé. Je parle au nom d'un groupe de personnes soucieuses de la sécurité du Shant. Je m'en vais maintenant leur faire mon rapport. Dans une semaine, je reviendrai m'adresser à vous, et j'espère alors pouvoir recruter de nouveaux membres dans ce groupe. »

Etzwane sauta à bas de l'estrade et s'éloigna rapidement par où il était venu, afin d'éviter des questions oiseuses. Tout en marchant, il appuya sur le bouton de son torque pour activer le circuit d'écho. Une fois à l'abri des frondaisons, il regarda par-dessus son épaule. L'Esthète en vert marchait derrière lui d'un pas nonchalant. Et derrière l'Esthète, tout aussi nonchalamment, marchait Ifness… Etzwane reprit son chemin en hâtant le pas. Une vibration se fit sentir sur le côté droit de son cou : quelqu'un avait envoyé un signal de détection.

Etzwane se dirigea vers le cottage de tuiles bleues, au nord de Garwiy.

Alors qu'il se trouvait dans l'allée d'Elemyra, à l'est de la plazza de la Corporation, son torque vibra une deuxième fois, et de nouveau lorsqu'il aborda l'avenue des Directeurs Thasarènes, et encore une fois lorsqu'il s'engagea dans le chemin ombragé de haies. Une fois dans le cottage, Etzwane se défit de son encombrante cape noire, retira son torque et le posa sur la table. Il ressortit par la porte de derrière et alla se poster là où il pouvait observer la route.

Une demi-heure s'écoula. Un homme apparut sur le chemin, vêtu d'un manteau vert avec une capuche. Il était très attentif, regardant constamment à droite et à gauche, et baissant parfois

les yeux pour examiner un objet qu'il tenait à la main. Parvenu à la brèche dans la haie, il s'arrêta net, son instrument entrant en résonance avec le signal réverbéré par le torque d'Etzwane dans le cottage.

Furtif comme un voleur, l'homme scruta le chemin, examina l'allée qui menait au cottage, puis se glissant à travers la brèche, il alla se dissimuler derrière un citronnier. C'est là que se tenait Etzwane, qui bondit sur lui. L'homme avait une force colossale. Etzwane s'agrippa à lui en s'aidant des jambes et d'un bras, tandis que de l'autre il lui appliquait sur la nuque un sac-aiguille qu'Ifness lui avait remis.

Presque aussitôt les gestes de l'homme ralentirent. Deux secondes plus tard, il tombait à quatre pattes.

Ifness apparut. Les deux hommes transportèrent le corps inerte à l'intérieur du cottage. Ifness se mit aussitôt au travail pour retirer le torque de l'homme. Etzwane désactiva le circuit d'écho du sien.

Ifness poussa une exclamation de dépit et retira du torque un cylindre d'explosif noir, qu'il examina d'un air fort contrarié.

L'homme avait repris connaissance et s'était rendu compte qu'il avait les poignets et les bras ligotés.

« Finalement, vous n'êtes pas l'Homme Sans Visage, dit Ifness.

— Je n'ai jamais prétendu l'être, répondit le prisonnier d'une voix calme.

— Qui êtes-vous, alors ?

— Je suis l'Esthète Garstang, un des directeurs de la Corporation.

— Il semblerait que vous soyez au service de l'Homme Sans Visage ?

— Comme nous le sommes tous.

— Vous plus que les autres, à en juger par votre comportement, et par ce boîtier de contrôle. »

Ifness prit sur la table l'instrument qu'il avait trouvé dans le manteau de Garstang : une boîte métallique de dix centimètres sur douze, et de trois centimètres d'épaisseur. Des boutons dépassaient du dessus du boîtier, chacun d'une couleur

différente. Les dix carrés d'un écran placé en dessous affichaient les couleurs du torque d'Etzwane.

Au-dessous de l'écran, il y avait d'une part un bouton jaune – le jaune de la mort – et d'autre part, un bouton rouge – le rouge de l'invisibilité, correspondant dans le cas présent à l'invisibilité de la personne recherchée.

Ifness montra le boîtier : « Comment expliquez-vous ceci ?

— L'instrument est suffisamment explicite en lui-même.

— Le bouton jaune ? demanda Ifness en haussant les sourcils.

— Pour détruire.

— Le bouton rouge ?

— Pour trouver.

— Et quel est votre statut exact ?

— Je suis ce que vous avez déjà deviné : une des Bénévolences de l'Homme Sans Visage.

— Quand devez-vous faire votre rapport ?

— Dans une heure environ. »

Les réponses de Garstang venaient facilement, d'une voix dépourvue d'intonation.

« Vous rendez compte en personne ? »

Garstang eut un petit rire glacial. « Certainement pas. Je fais mon rapport par fil vocal électrique. Mes instructions me parviennent par la poste, ou par le même fil vocal.

— Combien y a-t-il de Bénévolences ?

— Une seule, à part moi, ou du moins c'est ce que je crois.

— Les deux Bénévolences et l'Homme Sans Visage possèdent un boîtier comme celui-ci ?

— Je ne sais pas ce qu'ont les autres. »

Etzwane demanda : « L'Homme Sans Visage et deux Bénévolences – trois personnes seulement – pour assurer la police du Shant tout entier ? »

Garstang haussa les épaules avec indifférence. « L'Homme Sans Visage pourrait faire le travail tout seul, s'il le voulait. »

Il y eut un moment de silence. Ifness et Etzwane examinèrent leur prisonnier, qui réagit à cette inspection en haussant les sourcils d'un air de détachement tranquille.

Etzwane lui demanda finalement : « Pourquoi l'Homme Sans Visage refuse-t-il d'agir contre les Roguskhoïs ?

— Je n'ai pas plus d'informations que vous à ce sujet. »

D'une voix cassante, Etzwane lui dit : « Pour un homme aussi proche de la mort, vous êtes remarquablement serein. »

Garstang parut surpris : « Je ne vois pas de raison de craindre la mort.

— Vous avez essayé de mettre fin à ma vie. Pourquoi ne mettrais-je pas fin à la vôtre ? »

Garstang le regarda fixement, avec étonnement et dédain. « Je n'ai pas essayé de vous tuer. Je n'avais pas d'instructions en ce sens. »

Ifness leva la main de façon pressante, pour couper court à une réplique cinglante d'Etzwane. « Quelles étaient donc vos instructions ?

— Je devais assister à une réunion dans le parc des Pandamons, noter le code du conférencier et le suivre jusqu'à son lieu de résidence. J'étais là pour recueillir des informations.

— Mais vous n'aviez pas l'ordre de prendre la tête de l'orateur ? »

Garstang s'apprêtait à répondre, mais il se contenta de jeter un coup d'œil calculateur vers Etzwane, puis Ifness. Un changement sembla se produire dans son expression. « Pourquoi me posez-vous cette question ?

— Quelqu'un a essayé de prendre ma tête, dit Etzwane. Si ce n'était pas vous, c'était l'Homme Sans Visage. »

Garstang haussa les épaules et réfléchit. « Cela se peut bien. Mais je n'y suis pour rien.

— C'est possible, dit poliment Ifness. Mais nous n'avons plus le temps de discuter. Nous devons nous préparer à rencontrer la personne qui va venir vous chercher. Tournez-vous, je vous prie. »

Garstang se releva lentement. « Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je vais vous anesthésier. D'ici peu, si tout se passe bien, vous serez relâché. »

Pour toute réponse, Garstang se jeta sur le côté. Il leva une jambe dans un pas de danse burlesque. « Attention ! s'écria Etzwane. Il a une jambarme ! »

Une lumière éblouissante ! Une explosion traversant le revers de l'élégant pantalon de Garstang : un bruit de verre brisé, puis le choc sourd du corps de Garstang s'écroulant à terre. Ifness, qui s'était accroupi pour tirer avec son pistolet, s'était maintenant relevé et regardait le cadavre. Etzwane ne l'avait jamais vu aussi agité. « Je me suis souillé, siffla Ifness entre ses dents. J'ai tué ce que j'avais juré de préserver. »

Etzwane eut un reniflement de dégoût. « Voilà que vous sanglotez sur le corps de cet assassin, mais en d'autres circonstances, quand vous auriez pu sauver la vie de quelqu'un, vous avez détourné la tête. »

Ifness le regarda d'un air furieux, puis il finit par dire, d'une voix calme et posée : « Ce qui est fait est fait… Qu'est-ce qui a pu le pousser à un acte aussi désespéré ? Il n'avait aucune chance. » Il réfléchit un moment. « Bien des mystères subsistent, marmonna-t-il. Bien des choses restent obscures. » Il fit un geste péremptoire. « Fouillez le corps, et traînez-le dans la remise. Il faut que je modifie son torque. »

Une heure plus tard, Ifness avait terminé. « En plus des circuits d'explosion et de détection, j'ai vu qu'il y avait également un simple signal de vibration. J'ai installé une alarme qui nous préviendra si quelqu'un cherche à localiser Garstang. Cela ne devrait pas tarder à se produire. »

Il se dirigea vers la porte. Les soleils avaient roulé derrière l'Ushkadel : le doux crépuscule de Garwiy, avec un million de teintes sombres, descendit sur la ville.

« Nous sommes maintenant confrontés à un problème de choix tactique, dit Ifness. Premièrement, qu'avons-nous obtenu ? Beaucoup, il me semble. Garstang semblait sincère lorsqu'il a nié avoir tenté de prendre votre tête, et nous pouvons raisonnablement imputer à l'Homme Sans Visage la responsabilité de ces tentatives. Nous pouvons donc affirmer qu'il est venu au parc des Pandamons, et qu'il était dans le champ de mon appareil photo. Si nous le voulions, nous pourrions essayer d'identifier les deux cents personnes

présentes, et mener une enquête sur chacune – mais c'est là une perspective fastidieuse.

« Deuxièmement : à quoi pouvons-nous maintenant nous attendre de la part de l'Homme Sans Visage ? Il attend le rapport de Garstang. Étant donné l'échec de ses tentatives pour prendre la tête de l'aventurier anonyme, c'est peu dire qu'il doit brûler de curiosité. N'ayant aucune nouvelle, il va d'abord être irrité, puis soucieux. Je pense que le rapport de Garstang était prévu il y a une heure. Nous pouvons nous attendre à recevoir très bientôt un signal dans son torque. Naturellement, Garstang ne répondra pas. L'Homme Sans Visage va donc être obligé de dépêcher une autre Bénévolence, ou de chercher lui-même Garstang en se servant des signaux de détection.

« En fait, nous nous retrouvons dans une situation analogue à celle de ce matin. Au lieu de nous servir de l'aventurier anonyme et de sa menace de sédition, nous avons le torque de Garstang pour amener notre caille à bouger. »

Etzwane fut bien obligé d'approuver : « J'imagine que tout cela est assez plausible. »

Brisant étrangement le silence, le torque de Garstang émit un faible son aigu, suivi de quatre sifflements saccadés.

Ifness hocha la tête d'un air grave. « Et voilà le signal de venir rendre compte immédiatement, ou peut-être d'envoyer un autre signal en réponse… Il est temps que nous partions. Le cottage ne nous offre aucun avantage. »

Il rangea le torque de Garstang dans un petit sac noir, dans lequel il ajouta, après réflexion, quelques-uns de ses merveilleux outils.

« Si nous ne nous dépêchons pas, nous aurons bientôt les Discriminateurs sur le dos, grommela Etzwane.

— Oui, nous devons nous hâter. Éteignez le circuit d'écho de votre torque, si ce n'est déjà fait.

— Il y a belle lurette que j'y ai pensé. »

Les deux hommes sortirent du cottage et se dirigèrent vers l'horizon complexe de Garwiy. Au-delà, le long de l'Ushkadel, un millier de palais brillaient et scintillaient. En avançant ainsi dans le noir au côté d'Ifness, Etzwane avait l'impression d'être un fantôme marchant avec un autre fantôme : deux créatures

engagées dans une quête étrange, différentes de tous les autres habitants du Shant…

« Où allons-nous ? » demanda-t-il.

D'une voix tranquille, Ifness répondit : « Dans un estaminet ou une taverne, ce genre d'établissement. Nous déposerons le torque de Garstang dans un endroit discret, et nous attendrons de voir qui vient enquêter. »

Etzwane ne trouva rien à redire à cette idée. « L'auberge de Fontenay est là-bas, au bord du fleuve. Frolitz et la troupe doivent s'y trouver.

— Cet endroit en vaut bien un autre. Vous, au moins, vous aurez le camouflage de votre instrument. »

11

Des flots de musique se déversaient par la porte ouverte de l'auberge de Fontenay. Etzwane reconnut le registre grave et coulant de la clarinette de Frolitz, le toucher gracieux de Fordyce au khitan, et les tonalités de basse de Mielke. Il se rendit compte à quel point tout cela lui avait manqué, et les larmes lui vinrent aux yeux. Sa vie antérieure, toute de sacrifices et de parcimonie, lui parut soudain merveilleuse !

Ils entrèrent et restèrent dans l'ombre à côté de la porte. Ifness examina attentivement les lieux. « Où mène cette porte ?

— Aux appartements privés de Fontenay.

— Et ce couloir, là-bas ?

— Il conduit à un escalier et une porte à l'arrière.

— Et cette porte, derrière Frolitz ?

— Elle donne sur une réserve, où les musiciens rangent leurs instruments.

— Cela devrait faire l'affaire. Prenez le torque de Garstang, allez dans la réserve pour y chercher votre instrument, et accrochez le torque près de la porte. Et quand vous reviendrez…» Dans le sac noir, le torque de Garstang émit le sifflement du circuit de localisation. « Quelqu'un va bientôt venir. Quand vous reviendrez, installez-vous près de la porte de la réserve. Je serai assis dans le coin, là-bas. Si vous remarquez quelque chose de particulier, regardez-moi en tournant votre oreille gauche dans la direction concernée. Répétez ce geste plusieurs fois, au cas où je ne vous aurais pas vu la première fois, car il est possible que je sois occupé par ailleurs… Redites-moi, où se trouve la porte de derrière ?

— Au bout du couloir, à droite après l'escalier. »

Ifness hocha la tête. « Vous êtes maintenant un musicien de la troupe… N'oubliez pas le torque. »

Etzwane le mit dans sa poche. Il passa devant Frolitz, qui lui fit un salut distrait. Etzwane se rendit compte que cela ne faisait guère plus d'une journée qu'il avait quitté la troupe. Il avait l'impression que cela faisait un mois. Il alla dans la réserve, suspendit le torque à une patère près de la porte et le dissimula sous une vieille veste que quelqu'un avait laissée là. Il récupéra son khitan, son tringolet et sa magnifique clarinette rehaussée d'argent, et les emporta sur l'estrade des musiciens. Il se trouva une chaise et s'assit à un mètre de la porte. Ifness était assis dans un coin de la salle. Avec son expression paisible, on aurait pu le prendre pour le commis d'un marchand. Personne ne lui accorderait la moindre attention. Ainsi placé au milieu des musiciens, Etzwane se fondait encore mieux dans l'environnement. Il eut un sourire amer. Cette traque de l'Homme Sans Visage n'était pas dénuée d'un certain aspect comique.

Maintenant qu'Etzwane était là, Fordyce mit de côté son khitan et prit son clairon de basse. Frolitz hocha la tête avec satisfaction.

Etzwane n'accordait pas toute son attention à son jeu. Ses facultés lui semblaient décuplées, hypersensibles. Tous les bruits de la salle lui parvenaient aux oreilles : chaque ton et trémolo de musique, le tintement des verres, le bruit sourd des chopes, les rires et les conversations. Et dans la réserve, le sifflement presque irrité émis par le torque de Garstang. Etzwane jeta un coup d'œil vers le fond de la salle. Croisant le regard d'Ifness, il leva la main comme pour accorder son khitan, et fit un signe du pouce vers la réserve. Ifness hocha la tête pour indiquer qu'il avait compris.

La musique s'arrêta. Frolitz se retourna. « Nous allons jouer ce vieux morceau d'Anatoly. Toi, Etzwane… »

Frolitz se mit à détailler une variation harmonique. Le serveur apporta des chopes de bière, et les musiciens se rafraîchirent. Etzwane se fit la réflexion que c'était une vie qui valait d'être vécue : facile, détendue, sans le moindre souci. À part les Roguskhoïs et l'Homme Sans Visage. Il leva sa chope et but une gorgée. Frolitz donna le signal, et la musique commença. Etzwane laissait ses doigts bouger d'eux-mêmes,

tandis que son attention se portait sur la salle. Les affaires de Fontenay marchaient bien, ce soir ; toutes les tables étaient occupées. Les lunettes de verre lie-de-vin haut placées dans le mur bleu foncé laissaient filtrer les reflets des lumières extérieures. Au-dessus du bar, deux luminosphères projetaient une douce lumière blanche. Etzwane promenait son regard dans toute la salle, examinant chacun : les gens qui franchissaient la porte, Aljamo frappant de ses doigts les marimbas, la jolie fille qui venait de s'asseoir à une table voisine, Frolitz qui tapotait maintenant un heurtekin, Ifness… Qui parmi tous ces gens pourrait maintenant reconnaître en lui cet aventurier anonyme qui avait tant troublé l'Homme Sans Visage ?

Etzwane se mit à repenser à sa vie d'autrefois. Elle avait été bien mélancolique : son seul plaisir était venu de la musique. Son regard se porta sur la jolie fille qu'il avait remarquée tout à l'heure : une Esthète de l'Ushkadel, lui sembla-t-il. Elle portait des vêtements d'une élégante simplicité : une robe vieux rose, un bandeau d'argent dans les cheveux avec deux pendants en cristal de roche, une curieuse ceinture incrustée de pierres précieuses, des escarpins en satin et verre rose. Elle avait les cheveux bruns et un visage grave qui respirait l'intelligence. Etzwane n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi fascinant. Elle sentit qu'il la regardait et tourna les yeux vers lui. Etzwane détourna son regard, mais c'était maintenant pour elle qu'il jouait, avec une concentration et une intensité nouvelles… Jamais il n'avait joué avec autant de richesse, avec de tels passages mélodieux, des accords si poignants… Frolitz lui lança un regard presque railleur, comme pour lui dire : « Qu'est-ce qui te prend, tout à coup ? »… La jeune femme se pencha pour murmurer quelque chose à l'oreille de son cavalier, qu'Etzwane avait à peine remarqué : un homme d'une quarantaine d'années, apparemment un Esthète. Derrière Etzwane, le torque fit entendre un son plaintif, le rappelant à ses devoirs.

La jeune Esthète et son compagnon vinrent s'asseoir à une table juste devant Etzwane. L'homme avait une expression morose et semblait s'ennuyer.

La musique s'arrêta. La jeune femme s'adressa à Etzwane : « Vous jouez très bien.

— Oui, répondit Etzwane avec un sourire modeste. Je le crois, effectivement. »

Il jeta un regard vers Ifness, et vit que celui-ci fronçait les sourcils d'un air réprobateur. Ifness avait souhaité que cette table reste libre, car elle était juste à côté de la réserve. Etzwane lui fit de nouveau un signe avec le pouce en direction du torque. Ifness hocha la tête d'un air distant.

Frolitz dit par-dessus son épaule : « Le rigaudon. » Il secoua la tête pour donner le tempo ; la musique démarra sur un rythme endiablé, montant et descendant la gamme, avec des pauses et des accélérations inattendues. La contribution d'Etzwane était essentiellement une progression d'accords, appuyée et insistante, ce qui lui laissait le loisir d'observer la jeune femme… Sa proximité en renforçait l'attrait. Elle dégageait un parfum subtil ; elle avait le teint clair et lumineux ; elle connaissait les usages de la beauté tout comme Etzwane connaissait la signification de la musique. Une pensée lui traversa l'esprit avec une violence soudaine : *Je la veux ; il faut qu'elle soit à moi.* Il la regarda, et l'on pouvait lire ses pensées dans ses yeux. La jeune femme haussa les sourcils et se tourna pour parler à son cavalier.

Le morceau prit fin. La jeune femme ne prêta plus attention à Etzwane. Elle semblait mal à l'aise. Elle ajusta son bandeau, puis sa ceinture… Derrière Etzwane, le sifflement ténu du circuit se fit entendre. La jeune femme sursauta. « Qu'est-ce que c'est ? » demanda-t-elle à Etzwane.

Etzwane fit mine de tendre l'oreille. « Je n'entends rien.

— Y a-t-il quelqu'un dans cette pièce, qui ferait des bruits bizarres ?

— C'est peut-être un musicien qui répète.

— Vous plaisantez. »

Le visage de la jeune femme était animé – était-ce de l'humour ? De la malice ? se demanda Etzwane.

« C'est quelqu'un qui est malade, suggéra-t-elle. Vous feriez mieux d'aller voir.

— Seulement si vous venez avec moi.

— Non, merci. »

Elle se tourna vers son compagnon, qui lança à Etzwane un regard menaçant et plein de mépris. Etzwane jeta un coup d'œil vers Ifness et, croisant son regard, se tourna vers Frolitz, qui se tenait à sa droite. Ce faisant, son oreille gauche indiquait la table devant lui.

Ifness hocha la tête sans exprimer davantage d'intérêt, ou du moins c'est ce qu'il sembla à Etzwane.

Quatre hommes entrèrent dans la taverne, revêtus d'uniformes gris mauve : des Discriminateurs. L'un d'eux dit d'une voix forte : « Je demande votre attention ! On nous a signalé une perturbation dans ce bâtiment. Au nom de la Corporation, j'ordonne que personne ne bouge. »

Etzwane eut le temps de voir le petit geste de la main d'Ifness. Deux détonations, deux éclairs : les luminosphères volèrent en éclats. La taverne de Fontenay fut soudain plongée dans l'obscurité et la confusion. Etzwane se jeta en avant. Il entra en contact avec la jeune femme, la saisit et la porta jusqu'au couloir en passant devant Frolitz. Elle essaya de crier. Etzwane lui plaqua la main sur la bouche. « Pas un cri, dans votre propre intérêt ! » Elle donna des coups de pied et le frappa. Les bruits qu'elle faisait étaient couverts par les exclamations rauques qu'on entendait dans la salle.

Etzwane atteignit la porte de derrière en titubant. Il tâtonna pour trouver le loquet, ouvrit la porte et sortit dans la nuit tandis que la jeune femme se tortillait dans ses bras. Là, il s'arrêta et la laissa poser ses pieds par terre. Elle essaya encore de lui donner des coups de pied. Il la saisit et la fit pivoter en lui enserrant les bras. « Pas un bruit », grogna-t-il à son oreille.

« Mais que faites-vous ? s'écria-t-elle.

— Je vous protège de cette descente de police. De telles affaires comportent bien des désagréments.

— Vous êtes le musicien !

— C'est exact.

— Laissez-moi retourner là-bas. Je ne crains pas les Discriminateurs.

— Quelle bêtise ! s'exclama Etzwane. Maintenant que nous sommes débarrassés de cet importun qui était assis avec vous, nous pouvons aller ailleurs.

— Non, non, non ! » La voix de la jeune femme avait repris de l'assurance, avec même une trace d'amusement. « Vous êtes galant et intrépide – mais je dois retourner dans la taverne.

— Vous ne pouvez pas, dit Etzwane. Venez avec moi, et ne faites pas de difficultés, je vous prie. »

La jeune femme s'alarma de nouveau. « Où m'emmenez-vous ?

— Vous verrez bien.

— Non, non ! Je…»

Quelqu'un arriva derrière Etzwane, qui se retourna, prêt à relâcher la jeune femme pour se défendre. Il entendit la voix d'Ifness : « C'est vous ?

— Oui. Avec une prisonnière. »

Ifness s'approcha. Dans la pénombre de la ruelle, il dévisagea la jeune femme. « Qui donc avez-vous attrapé ?

— Je n'en suis pas sûr. Elle porte une étrange ceinture. Je pense que vous devriez la lui retirer.

— Non ! » s'écria la jeune femme, d'une voix étonnée.

Ifness déboucla la ceinture. « Nous ferions mieux de quitter les lieux au plus vite. » Et s'adressant à la jeune femme : « Ne faites aucun scandale. Ne criez pas, n'essayez pas d'attirer l'attention, ou nous serions forcés d'être brutaux. Me fais-je bien comprendre ?

— Oui », dit-elle d'une voix altérée.

Ils prirent la jeune femme chacun par un bras et empruntèrent les petites ruelles, pour arriver finalement au cottage de tuiles bleues. Ifness ouvrit la porte, et ils entrèrent.

Ifness désigna un divan. « Asseyez-vous, je vous prie. »

Sans un mot, la jeune femme obéit. Ifness se mit à examiner la ceinture. « Un objet curieux, en effet.

— C'est ce que j'ai pensé. J'ai remarqué qu'elle touchait le cabochon rouge à chaque fois que l'alarme se faisait entendre.

— Vous êtes observateur, dit Ifness. Je croyais que vous vous intéressiez à tout autre chose. Méfiez-vous d'elle : souvenez-vous de la jambarme de Garstang. »

Etzwane s'approcha de la jeune femme. « Ce n'est pas l'Homme Sans Visage, en fin de compte – mais une Femme Sans Visage. »

Avec dédain, la jeune femme dit : « Vous êtes fou. »

Ifness lui dit d'une voix douce : « Tournez-vous, je vous prie, et allongez-vous sur le ventre. Vous voudrez bien m'excuser, je vais devoir vous fouiller au cas où vous auriez une arme. »

Il entreprit cette fouille avec minutie. La jeune femme poussa des cris d'indignation. Etzwane détourna les yeux.

« Elle n'a pas d'arme sur elle, dit Ifness.

— Vous n'aviez qu'à me demander, dit la jeune femme. Je vous l'aurais dit.

— Votre franchise n'est pas évidente.

— Vous ne m'avez pas posé de questions.

— Je vais le faire, dans quelques instants. » Ifness rapprocha la table roulante où étaient posés ses outils, et ajusta l'étau autour du torque de la jeune femme. « Ne bougez pas, ou je serai dans l'obligation de vous anesthésier. »

Il manipula ses outils et ouvrit le torque. À l'aide de ses longues pinces, il en retira un tube d'explosif. « Pas d'Homme Sans Visage, ni de Femme Sans Visage, dit-il à Etzwane. Vous avez fait erreur sur la personne.

— C'est ce que j'essaie de vous dire depuis tout à l'heure, s'écria la jeune femme, avec une faible lueur d'espoir. C'est une épouvantable erreur. Je fais partie des Xhiallinen, et je ne veux rien avoir à faire avec vous, ni être mêlée à vos intrigues. »

Sans un mot, Ifness continua de s'activer sur le torque. « Le circuit d'écho est maintenant désactivé. Personne ne peut vous localiser. Nous pouvons nous détendre et vérifier ce que vaut cette franchise dont vous vous vantez. Vous appartenez à la famille des Xhiallinen ?

— Je suis Jurjin de Xhiallinen, dit-elle d'un ton maussade.

— Et pourquoi portez-vous cette ceinture ?

— Pour la raison la plus simple qui soit : par coquetterie. »

Ifness alla ouvrir un placard et revint avec un petit sachet qu'il appliqua contre le cou de la jeune femme : sur les côtés, le devant, et la nuque. Elle le regarda avec inquiétude. « C'est humide… Que m'avez-vous fait ?

— Le liquide traverse votre peau pour pénétrer dans le sang. Dans quelques instants, il va atteindre votre cerveau et

paralyser un certain petit organe. Nous pourrons alors poursuivre notre conversation. »

L'expression de Jurjin devint anxieuse et triste. Etzwane l'observait avec une fascination morbide, s'interrogeant sur les détails de son existence. Elle portait sa robe avec aisance et élégance ; elle avait les manières des patriciens de Garwiy ; son teint était celui de la race de cette cité. Mais ses traits laissaient apparaître un soupçon de sang étranger. Les Xhiallinen, une des Quatorze Familles, remontaient à l'Antiquité, et la consanguinité n'y était pourtant pas rare…

Jurjin rompit le silence : « C'est volontairement que je vais vous dire la vérité, tant que je suis encore libre de mes pensées. Je porte cette ceinture car l'Anome a requis mes services, et je ne pouvais les lui refuser.

— De quels services s'agit-il ?

— De jouer le rôle de Bénévolence.

— Qui sont les autres Bénévolences ?

— Il n'y a que Garstang d'Allinginen.

— N'y en aurait-il pas d'autres ?

— Je suis certaine qu'il n'y en a aucun autre.

— Vous, Garstang et l'Homme Sans Visage, vous contrôlez l'ensemble du Shant ?

— Les cantons et les villes sont gouvernés par leurs propres dirigeants. Il est seulement nécessaire de contrôler ces gens-là. Il suffirait d'une personne pour cela. »

Etzwane ouvrit la bouche pour parler, mais il se retint. Ces petites mains fines avaient sans doute souvent appuyé sur le cabochon jaune de la ceinture ; elle avait dû souvent voir disparaître des têtes. Il ne souhaitait pas savoir combien de fois cela s'était produit. Il se détourna avec un sentiment d'oppression au fond de la gorge.

« Qui est l'Homme Sans Visage ? demanda Ifness avec simplicité.

— Je l'ignore. Son visage m'est caché aussi bien qu'à vous. »

Ifness demanda : « Le boîtier que portait Garstang, et votre ceinture, sont-ils protégés contre une utilisation non autorisée ?

— Oui. Il faut appuyer sur le gris avant de coder les couleurs. »

Ifness se pencha vers elle, examina ses yeux, et hocha légèrement la tête. « Pourquoi avez-vous fait venir les Discriminateurs à l'auberge de Fontenay ?

— Ce n'est pas moi qui les ai appelés.

— Qui, alors ?

— L'Homme Sans Visage, j'imagine.

— Qui est l'homme qui vous accompagnait ?

— Le Second de Curnainen, Matheleno.

— Est-ce lui, l'Homme Sans Visage ? »

Une expression de surprise incrédule traversa le visage de Jurjin. « Matheleno ? Comment cela serait-il possible ?

— Avez-vous reçu des ordres de l'Homme Sans Visage concernant Matheleno ?

— Non.

— Est-il votre amant ?

— L'Homme Sans Visage m'a dit que je ne devais pas prendre d'amant. »

La voix de Jurjin devenait pâteuse, et ses paupières étaient lourdes.

« L'Homme Sans Visage était-il à l'auberge de Fontenay ?

— Je n'en suis pas sûre. Je crois qu'il y était, et qu'il a remarqué quelque chose qui l'a poussé à faire appel aux Discriminateurs.

— Qu'est-ce que cela pouvait être ?

— Des espions.

— Des espions venus d'où ?

— Du Palasedra. »

La voix de Jurjin s'était ralentie ; son regard était bizarrement inexpressif.

Ifness lui demanda sèchement : « Pourquoi devrait-il craindre les Palasedrans ? »

La voix de Jurjin ne fut plus qu'un murmure inaudible. Elle ferma les yeux.

Elle s'était endormie. Ifness la regarda d'un air soucieux.

Etzwane se tourna vers la jeune femme, puis regarda de nouveau Ifness. « Qu'est-ce qui vous préoccupe ?

— Elle est tombée rapidement dans le coma. Trop rapidement. »

Etzwane examina le visage paisible de Jurjin. « Il est impossible qu'elle puisse feindre un tel sommeil.

— C'est vrai. »

Ifness se pencha sur Jurjin. Il examina chaque trait de son visage, puis il lui ouvrit la bouche et en examina l'intérieur. « Hmm…

— Que voyez-vous ?

— Rien de concluant. Pas même l'ombre d'un indice. »

Etzwane se détourna, l'esprit habité uniquement de doutes et d'incertitudes. Il disposa plus confortablement le corps de la jeune femme sur le divan, et la recouvrit d'un châle. Ifness le regarda faire avec détachement.

« Et maintenant, que faisons-nous ? » demanda Etzwane.

Il n'éprouvait plus aucune hostilité à l'égard d'Ifness. Un tel sentiment semblait désormais vain.

Ifness sembla sortir d'une rêverie. « Nous en revenons à la question de l'Homme Sans Visage et de son identité – même si, assurément, d'autres mystères semblent encore plus dignes d'intérêt.

— D'autres mystères ? » demanda Etzwane, en se rendant compte avec embarras qu'il devait paraître bien stupide.

« Il y en a plusieurs. Je pourrais d'abord mentionner les cimeterres des Roguskhoïs. Ensuite, le fait que Garstang se soit lancé dans une attaque désespérée, sans raison apparente ni valable. Jurjin est plongée dans un profond coma, comme si son cerveau avait été débranché. Et l'Homme Sans Visage refuse, non pas passivement mais activement, toute action contre les Roguskhoïs. Tout cela semble guidé par une stratégie transcendante qui dépasse tout ce que nous pouvons imaginer pour l'instant.

— C'est très étrange, marmonna Etzwane.

— Si les Roguskhoïs étaient des humains, nous pourrions concilier ces actes aberrants avec l'hypothèse d'une simple traîtrise, mais l'idée même que Garstang et Jurjin de Xhiallinen aient pu comploter avec les Roguskhoïs est pure folie.

— Pas si les Roguskhoïs sont des monstres créés par le Palasedra, et envoyés ici pour nous détruire.

— C'est une théorie envisageable, dit Ifness, jusqu'à ce qu'on se donne la peine d'examiner la physiologie des Roguskhoïs, et de réfléchir à leur mode de reproduction. C'est alors que les doutes renaissent. Mais laissons cela, et parlons de notre mystère immédiat. Qui est l'Homme Sans Visage ? Nous avons lancé deux pierres, et la caille a été par deux fois effarouchée.

Pour résumer : nous avons appris de source sûre que l'Anome n'employait que deux Bénévolences. Jurjin n'était pas au parc des Pandamons, et pourtant quelqu'un a essayé de prendre votre tête. Nous devons mettre cette tentative à l'actif de l'Homme Sans Visage. Garstang n'était pas à l'auberge de Fontenay, et pourtant quelqu'un a appelé les Discriminateurs ; là encore, nous devons considérer l'Homme Sans Visage comme responsable. J'ai pris des photographies dans ces deux endroits ; si nous repérons un individu qui était présent dans les deux… ma foi, voyons ce que la théorie des probabilités peut nous dire à ce sujet. Je crois que je peux donner les valeurs précises. Il y a approximativement deux cent mille adultes dans cette cité, dont deux cents qui sont venus écouter l'aventurier anonyme – ce qui est bien peu, une personne sur mille. Un nombre comparable de personnes aurait pu venir à l'auberge de Fontenay pour y écouter la musique de la troupe de Frolitz : mais il n'en est venu qu'une centaine, soit une sur deux mille. Les probabilités pour qu'une même personne soit présente dans les deux occasions – à moins qu'elle n'ait des raisons pressantes d'y être, comme vous, moi, et l'Homme Sans Visage – sont donc d'une chance sur deux millions, ce qui est suffisamment faible pour être négligeable. Et par conséquent… examinons cela. »

Ifness tira de sa poche un tube de métal noir, de trois centimètres de diamètre et long de dix. Sur l'extrémité aplatie, une série de molettes captaient la lumière et brillaient dans la main d'Ifness. Il fit un réglage, braqua le tube vers le mur à côté d'Etzwane, et projeta un cône lumineux.

Etzwane n'avait jamais vu de photos aussi détaillées. Il aperçut plusieurs clichés de la plazza de la Corporation, puis Ifness fit de nouveaux ajustements qui projetèrent un millier d'images sur le mur… Finalement, l'image s'immobilisa,

montrant le parc des Pandamons et le public venu écouter l'aventurier anonyme.

« Examinez attentivement ces visages, dit Ifness. Je ne peux malheureusement pas juxtaposer ces photos avec celles prises à l'auberge de Fontenay. Nous serons obligés de basculer entre les deux séries. »

Etzwane montra du doigt : « Voici Garstang. Et ici… ici… et encore ici… dit-il en indiquant d'autres visages. J'ai remarqué ces hommes, et je me suis demandé lequel pouvait être l'Anome.

— Regardez-les bien. Il connaît certainement des astuces pour modifier son apparence. »

Ifness continua de projeter des photos prises sous divers angles et de différents endroits, et ils étudièrent ensemble tous les visages visibles.

« Passons maintenant à la taverne de Fontenay. »

La salle était à moitié vide. Les musiciens étaient assis sur l'estrade. Matheleno et Jurjin ne s'étaient pas encore installés à la table devant Etzwane.

Ifness eut un petit rire. « Vous avez choisi le déguisement idéal, dit-il. Vous êtes vous-même. »

Ne sachant pas trop ce qui amusait Ifness, Etzwane se contenta de répondre par un vague grognement.

« Plaçons-nous un peu plus tard. La jeune femme et Matheleno sont installés à votre table. Se pourrait-il que Matheleno soit l'un des hommes dans le parc ?

— Non, dit Etzwane après réflexion. Cela dit, il ressemble un peu à Garstang.

— C'est vrai… Les Esthètes sont un groupe à part… et même une race, en fait, qui est en train de se différencier. »

Une autre image apparut. « Nous voici maintenant quatre ou cinq minutes avant l'arrivée des Discriminateurs. J'imagine que l'Homme Sans Visage est à présent dans la salle. Il se tient probablement à un endroit d'où il peut observer ses Bénévolences. » Ifness élargit le cône de lumière pour agrandir les images, projetant certaines sur le plafond et d'autres sur le sol. En déplaçant le projecteur, il fit défiler les visages un par un sur le mur à côté d'Etzwane. « Celui-ci ?

— Non.

— Celui-ci ?

— Non. »

Etzwane tendit le doigt. « L'homme au fond, dans le coin, appuyé au comptoir. »

Ifness agrandit encore l'image. Ils regardèrent le visage. C'était un visage calme, au front large, avec des yeux intelligents, un petit menton et une bouche mince. L'homme lui-même était de petite taille, solide et bien bâti. Il était impossible de deviner son âge.

Ifness revint rapidement au parc des Pandamons. Etzwane indiqua le petit homme à la bouche pincée et au regard intelligent. « Le voilà.

— Oui, dit Ifness. C'est bien lui.

— Que faisons-nous maintenant ?

— Pour l'instant… rien. Allez vous coucher, dormez. Demain, nous essaierons d'identifier cet homme.

— Et elle ? dit Etzwane en montrant la jeune femme hébétée.

— Elle ne devrait pas bouger avant douze ou quatorze heures. »

12

Les soleils batifolaient dans le ciel mauve de l'automne comme des chatons exubérants : Sassetta sur Ezeletta, derrière Zaëlle. Ifness sortit du cottage, lentement et prudemment, comme un vieux renard gris se mettant en chasse. Etzwane était assis, les coudes sur les genoux, et pensait à Jurjin de Xhiallinen. La jeune femme était toujours étendue telle qu'Ifness l'avait laissée, et elle respirait doucement : une créature, pensa Etzwane, à l'aspect positivement enchanteur, d'une beauté à hypnotiser un homme. Il examina son visage : le teint d'une pâleur parfaite, le profil innocent, les cils foncés. Comment concilier cette Jurjin de Xhiallinen avec ses sinistres occupations ? Nul doute qu'il fallait bien que quelqu'un fasse le travail ; si les actes criminels devaient rester impunis, le Shant sombrerait dans l'anarchie, comme autrefois lorsque les cantons s'entre-déchiraient. Les pensées d'Etzwane étaient dans une confusion totale, oscillant entre noble justification et profond dégoût. L'Anome le lui avait ordonné : elle n'avait pas eu d'autre choix que d'obéir. Mais pourquoi l'Anome l'avait-il choisie, elle, Jurjin de Xhiallinen, pour lui servir de Bénévolence ? Des hommes tels que Garstang étaient manifestement mieux adaptés à ce rôle. L'esprit de l'Anome était un labyrinthe aux pièces bien étranges… Comme tous les esprits humains, y compris le mien, se dit Etzwane avec amertume.

Il tendit la main et remit en place une boucle de cheveux bruns soyeux. Elle battit des paupières, et ouvrit lentement les yeux. Elle tourna la tête vers Etzwane. « Vous êtes le musicien.

— Oui. »

Elle resta allongée sans bouger, plongée dans ses pensées. Elle remarqua la lumière qui pénétrait à flots par la fenêtre, et fit un mouvement brusque. « Il fait jour. Je ne peux pas rester ici.

— Il le faut.

— Mais pourquoi ? » Elle lui lança un regard caressant. « Je ne vous ai fait aucun mal.

— Vous m'en auriez fait, si vous en aviez eu l'occasion. »

Jurjin examina le visage renfrogné d'Etzwane. « Êtes-vous un criminel ?

— Je suis cet aventurier anonyme que Garstang avait pour mission de tuer.

— Vous prêchiez la sédition !

— Je demandais simplement que l'Homme Sans Visage protège le Shant contre les Roguskhoïs. Ce n'est pas de la sédition.

— Il n'y a rien à craindre des Roguskhoïs. C'est ce que l'Anome nous a dit. »

Etzwane poussa une exclamation de colère. « J'ai vu les résultats de leur attaque contre Bashon. Ma mère a été tuée. »

Jurjin prit un air absent et distant. Elle murmura : « Nous n'avons pas à craindre les Roguskhoïs.

— Comment vous y prendriez-vous avec eux, alors ? »

Jurjin le regarda de nouveau. « Je ne sais pas.

— Et quand ils déferleront sur Garwiy, que ferez-vous donc ? Avez-vous envie d'être violée ? Êtes-vous prête à porter une douzaine de gnomes qui se glisseront hors de votre corps pendant votre sommeil ? »

Le visage de Jurjin se contracta. Elle se mit à gémir, puis s'arrêta brusquement et recouvra son calme. « C'est l'affaire de l'Anome. »

Elle se redressa sur le divan et fit lentement glisser ses jambes pour poser les pieds à terre, tout en observant Etzwane. Celui-ci la regarda faire d'un air impassible. Il lui demanda : « Avez-vous faim ou soif ? »

Elle ne répondit pas directement. « Combien de temps allez-vous me garder ici ?

— Jusqu'à ce que nous trouvions l'Homme Sans Visage.

— Que lui voulez-vous ?

— Nous insisterons pour qu'il s'occupe des Roguskhoïs.

— Vous ne lui voulez pas de mal ?

— Pas moi, en tout cas, dit Etzwane, bien qu'il ait injustement tenté de me tuer.

— Les actions de l'Anome sont toujours justes… Que ferez-vous, si vous n'arrivez pas à le trouver ?

— Dans ce cas, vous resterez ici. Il ne peut en être autrement.

— Pas de votre point de vue… Pourquoi me regardez-vous ainsi ?

— Je me pose des questions à votre sujet… Combien d'hommes avez-vous tués ? »

Elle hurla : « Un de moins que ce que je voudrais ! » et elle bondit vers la porte. Etzwane resta assis à l'observer. À trois mètres du divan, elle fut brutalement arrêtée par la corde qu'Ifness lui avait nouée autour de la taille et fixée au divan. Elle poussa un cri de douleur, se retourna et essaya fébrilement de défaire le nœud. Etzwane la regarda s'agiter avec détachement, sans éprouver aucune pitié.

Jurjin se rendit compte que le nœud était trop diabolique pour ses doigts. Lentement, elle retourna s'asseoir sur le divan. Etzwane n'avait plus rien à lui dire.

Ils restèrent ainsi pendant deux heures. Ifness revint au cottage aussi silencieusement qu'il l'avait quitté. Il tenait à la main un dossier qu'il tendit à Etzwane. Il contenait six agrandissements photographiques, si bien détaillés qu'Etzwane aurait pu compter les cils de l'Anome. Au parc des Pandamons, l'Anome avait porté un béret noir enfoncé sur le front. Avec sa petite bouche aux coins tombants et son petit nez presque juvénile, cette coiffe lui donnait l'air d'un bouledogue. À l'auberge de Fontenay, les cheveux d'une perruque noire avaient été écartés du front pour encadrer les oreilles : un style en vogue parmi la haute bourgeoisie de Garwiy, et qui mettait en valeur le vaste front de philosophe tout en atténuant l'expression pincée de la bouche et du nez. À aucun moment il ne regardait directement devant lui : ses yeux étaient toujours tournés à gauche ou à droite. Dans les deux séries de photos, l'Anome semblait dépourvu d'humour, déterminé, réfléchi, et impitoyable.

Etzwane examina attentivement les photos, jusqu'à ce que le visage soit gravé dans son esprit. Il les rendit à Ifness.

Jurjin, assise sur le divan, feignait de s'ennuyer. Ifness lui tendit les clichés. « Qui est cet homme ? »

Les paupières de Jurjin s'abaissèrent de façon presque imperceptible. D'un air un peu trop dégagé, elle répondit : « Je n'en ai pas la moindre idée.

— L'avez-vous déjà vu ? »

Jurjin fronça les sourcils et se passa la langue sur les lèvres. « Je vois beaucoup de monde. Je ne peux pas me souvenir de tous.

— Si vous connaissiez l'identité de cet homme, nous le diriez-vous ? » demanda Ifness.

Jurjin éclata de rire. « Bien sûr que non. »

Ifness hocha la tête et se dirigea vers le placard. Jurjin le regarda d'un air consterné. Par-dessus son épaule, Ifness lui demanda : « Avez-vous faim ou soif ?

— Non.

— Souhaitez-vous aller aux toilettes ?

— Non.

— Vous feriez mieux de bien réfléchir, dit Ifness. Je vais maintenant devoir vous appliquer la pommade hypnotique. Vous allez être immobilisée pendant douze heures, ce qui, ajouté aux douze heures que vous avez déjà passées sur le divan, risque d'être embarrassant.

— Très bien, dit Jurjin d'une voix glaciale. Soyez assez aimable pour me détacher. Je voudrais pouvoir aller me rafraîchir.

— Naturellement. »

Ifness défit le nœud, et Jurjin se dirigea vers la porte que lui avait indiquée Ifness. Celui-ci dit à Etzwane : « Allez vous placer sous la fenêtre de la salle de bains. »

Un instant après qu'Etzwane eut rejoint son poste, la fenêtre s'entrouvrit avec précaution et Jurjin jeta un coup d'œil au-dehors. En apercevant Etzwane, elle fit une grimace et referma la fenêtre.

Elle revint dans le salon à pas lents. « Je ne souhaite pas être droguée, dit-elle vivement à Ifness. Je fais des rêves épouvantables.

— Ah, vraiment ? Et à quoi rêvez-vous ?

— Je ne me souviens pas. Des choses effrayantes. Cela me rend très malade. »

Ifness refusa d'être attendri. « J'augmenterai la dose.

— Non, non ! Vous voulez me poser des questions sur les photos ! Je vous aiderai de tout mon possible ! »

Son attitude de bravade avait disparu. Son visage s'était adouci, il était devenu tendre et suppliant. Etzwane se demanda à quoi elle ressemblait lorsqu'elle avait le doigt sur le bouton jaune.

Ifness lui demanda : « Nous cacheriez-vous des informations au sujet des photos ?

— Et quand bien même ce serait le cas ? Attendez-vous de moi que je sois déloyale ?

— Non, dit Ifness. Je vais me servir de la drogue pour que vous n'ayez pas à choisir. Retournez sur le divan, je vous prie.

— Vous allez me rendre malade. Je vais me battre. Je vais vous donner des coups de pied, je vais crier et vous mordre.

— Pas très longtemps », dit Ifness.

La jeune femme en larmes était étendue sur le divan. Etzwane, tout essoufflé, était assis sur ses genoux et lui tenait les bras. Ifness appliqua le produit contre le cou de Jurjin. Elle cessa presque aussitôt de se débattre.

Ifness lui demanda : « Que savez-vous de l'homme qui est sur les photos ? »

Jurjin était dans le coma.

À voix basse, Etzwane dit : « Vous lui avez administré une dose trop forte.

— Non, dit Ifness. Une dose excessive ne conduit pas à cet état.

— Que lui est-il arrivé, alors ?

— Je suis totalement perplexe. D'abord Garstang, qui choisit une méthode absurde pour se suicider, et maintenant, ça.

— Croyez-vous qu'elle connaisse l'Homme Sans Visage ?

— Non. Mais elle connaît l'homme sur les photos. Après tout, les Esthètes ne sont pas des étrangers les uns pour les autres. » Ifness examina les photos. « Bien sûr, il pourrait également s'agir de l'épicier… J'ai oublié de vous dire qu'une photo de

l'aventurier anonyme est affichée sur la plazza de la Corporation, requérant des informations au nom des Discriminateurs.

— Hmf. Ainsi donc, me voilà proscrit.

— Jusqu'à ce que nous ayons fait valoir notre point de vue auprès de l'Homme Sans Visage.

— Il sera sur ses gardes, maintenant que ses deux Bénévolences ont disparu.

— Je le pense également. L'identité de ses adversaires doit grandement le préoccuper.

— Jurjin a parlé d'espions du Palasedra.

— De telles théories pourraient lui venir à l'esprit. » Ifness regarda de nouveau les photos. « Examinez son torque. Observez les couleurs. Que signifient-elles ?

— Le vert-pourpre représente Garwiy. Le double vert foncé signifie une personne qui n'exerce pas de métier particulier : un propriétaire terrien, un industrialiste, un importateur, un Esthète. »

Ifness hocha tranquillement la tête. « Rien de nouveau là-dedans. Le torque ne réagira sans doute pas à une impulsion de localisation. Bien sûr, nous pourrions parcourir l'Ushkadel en posant des questions, mais je crains que nous ne soyons rapidement interpellés par les Discriminateurs. »

Etzwane examina les photos. « Il lui arrive forcément de voyager dans le Shant, ne serait-ce qu'occasionnellement. Les employés du chemin d'air pourraient reconnaître sa photo.

— Mais accepteraient-ils de nous fournir l'information ? Ou consulteraient-ils d'abord les Discriminateurs ?

— Les rédacteurs de *Frivolités* pourraient certainement mettre un nom sur son visage, mais j'imagine que la même objection s'applique à eux.

— Exactement. Les questions éveillent nécessairement les soupçons. Avant de donner des informations à deux étrangers, ils contacteraient forcément l'intéressé. »

Etzwane montra le col de veste de l'Homme Sans Visage. « Regardez cette broche : un ingénieux motif d'argent et d'améthyste. Les fabricants de tels objets se trouvent place Neroï, à l'ouest de la plazza de la Corporation. L'artisan qui l'a

façonnée reconnaîtrait certainement son œuvre. Si nous lui expliquons que nous avons trouvé le bijou, il acceptera peut-être de nous donner le nom de la personne à qui il l'a vendu.

— Excellente idée, dit Ifness. Nous allons mettre ce plan à exécution. »

La place Neroï se trouvait au cœur de la vieille ville. Le pavage – des dalles de verre opaque bleu lavande d'un mètre de côté – était usé et irrégulier. La fontaine en son centre datait du règne du premier Caspar Pandamon. La place était entourée d'arcades sur deux niveaux, en verre noir translucide. Chaque colonne arborait l'emblème d'une famille de mercantilistes disparue depuis deux mille ans. Les anciens bureaux avaient été transformés en ateliers destinés aux bijoutiers et façonneurs de métal de Garwiy. Chacun d'eux travaillait jalousement seul, avec pour apprentis ses fils et ses neveux, daignant à peine reconnaître l'existence des autres. La production de chaque échoppe reflétait le tempérament du maître artisan. Certains étaient connus pour leurs opales, agates et pierres de lune ; d'autres sculptaient la tourmaline ou le béryl ; d'autres encore créaient des miniatures avec de microscopiques fragments de cinabre, lapis-lazuli, turquoise et jade. C'est avec réticence qu'ils tenaient compte des modes et des caprices. Et les commandes spéciales étaient acceptées sans enthousiasme. Aucun objet ne portait de marque ni de sceau particulier. Chaque artiste considérait que ses œuvres étaient immédiatement reconnaissables.

La boutique de Zafonce Agabil était en ce moment à la mode. On trouvait ses créations pittoresques et charmantes. Ifness et Etzwane pénétrèrent dans son échoppe. Ifness jeta négligemment sur le comptoir un morceau découpé dans la photo de l'Homme Sans Visage. « Quelqu'un a oublié chez moi une broche semblable. Est-ce vous qui l'avez fabriquée ? Si c'est le cas, pourriez-vous m'indiquer le nom de son propriétaire, afin que je puisse la lui rapporter ? »

L'employé, un des quatre fils Agabil, examina la photo avec une grimace de mépris. « Ce n'est pas une de nos œuvres, je peux vous l'assurer.

— Qui pourrait l'avoir fabriquée ?

— Je ne saurais vous le dire. »

Dans la boutique de Lucinetto, Ifness reçut la même réponse, mais obtint une information supplémentaire : « C'est un travail assez ancien, et il est bien possible qu'il s'agisse d'un bijou de famille. Le cabochon est taillé avec un dôme beaucoup trop plat, comme un grenat. Cela ne vient pas de chez nous. Jamais, au grand jamais, nous ne maltraiterions ainsi une pierre. »

Ifness et Etzwane continuèrent d'aller de boutique en boutique.

Chez Meretrice, le dernier rejeton de la lignée examina la photo. « Oui, c'est bien une de nos pièces, dans le style de la dynastie Siume. Voyez la vitalité du cabochon : elle résulte d'un contour secret, connu de nous seuls. Il a été perdu ? Quel dommage. Je ne me souviens pas de l'acheteur. Le bijou a été fabriqué il y a au moins cinq ans.

— Je crois connaître le propriétaire, dit Ifness. Il est venu chez moi une fois. Il accompagnait un de mes invités, et je ne me souviens plus de son nom. »

Ifness montra une photo de l'Homme Sans Visage, et Meretrice y jeta un coup d'œil. « Mais oui ! C'est Sajarano, du palais Sershan ; il vit assez retiré. Je suis étonné qu'il soit venu à votre banquet. »

13

Le palais Sershan, une construction complexe de verre translucide coloré, faisait face au sud-est, de l'autre côté de Garwiy. Ifness et Etzwane examinèrent les lieux en restant à une distance prudente. Ils ne décelèrent aucune activité sur la loggia, ni dans la partie du jardin qu'ils pouvaient apercevoir. Le Bureau des Archives n'avait fourni aucune information bien intéressante. La lignée des Sershan était relativement ancienne. Le prince Varo Sershan d'Églantine s'était rangé au côté de Viana Paizifume ; un certain Almank Sershan avait effectué un raid sur la côte sud du Caraz, et en avait rapporté une immense fortune sous forme de fétiches funéraires en argent. Sajarano était le dernier descendant en ligne directe. Une épouse était morte vingt ans auparavant, sans laisser d'enfant ; il n'en avait pas pris d'autre. Il possédait encore les domaines héréditaires d'Églantine, et passait pour être passionné d'agriculture. Son héritier présumé était un cousin, Cambarise de Sershan.

« Une tactique envisageable serait de nous présenter à la porte et de demander à parler à Son Excellence Sajarano, dit Ifness. Une telle approche, qui a le mérite de l'extrême simplicité, paraît hautement recommandable… C'est bien dommage, ajouta-t-il pensivement, que mon esprit s'imagine toujours des risques et des éventualités… S'il nous attendait ? C'est loin d'être impossible. Meretrice s'est peut-être douté de quelque chose. Cet employé du Bureau des Archives m'a paru particulièrement éveillé.

— Je soupçonne qu'il appellerait les Discriminateurs aussitôt que nous nous présenterions, dit Etzwane. Si j'étais à la place de Sajarano, je serais un homme inquiet.

— Dans le même esprit, dit Ifness, si j'étais Sajarano, je ne resterais pas dans mon palais. Je mettrais une tenue discrète et je me promènerais dans la ville. Je crois que nous perdons notre

temps, ici. Nous devrions aller là où l'Homme Sans Visage a des chances de se trouver. »

En fin d'après-midi, les cafés de la plazza de la Corporation se remplissaient de gens qui s'y donnaient rendez-vous. Dans le plus grand de ces cafés, Ifness et Etzwane s'installèrent, et commandèrent du vin et des biscuits.

Les habitants de Garwiy allaient et venaient, tous imprégnés à divers degrés de la verve et de la légèreté qui caractérisaient cette ville.

Ils ne virent aucun signe de Sajarano.

Les soleils roulèrent derrière l'Ushkadel, et la plazza s'emplit d'ombres.

« Il est temps pour nous de rentrer, dit Ifness. Jurjin va bientôt s'éveiller, et nous devons être là. »

Jurjin avait déjà repris conscience. Avec l'énergie du désespoir, elle avait déployé des trésors d'imagination pour tenter de se libérer de la corde qui la retenait au divan. Sa robe était froissée là où elle avait essayé de faire glisser l'anneau de corde sur ses hanches. Le bois du divan était éraflé là où elle avait frotté la corde pour essayer de l'effilocher. Les nœuds, serrés selon une méthode connue seulement d'Ifness, l'absorbaient maintenant à tel point qu'elle ne remarqua pas tout de suite l'arrivée des deux hommes. Elle releva la tête, avec l'expression d'un animal pris au piège. « Combien de temps allez-vous encore me retenir ici ? Je suis si malheureuse. De quel droit me traitez-vous ainsi ? »

Ifness eut un geste de lassitude. Il détacha la corde du divan, laissant Jurjin à nouveau libre de se promener dans la maison.

Etzwane prépara un repas composé de soupe, de viande séchée et de pain. Jurjin commença par le refuser dédaigneusement, mais elle finit par manger avec appétit.

Son humeur se fit plus joyeuse. « Vous êtes les deux hommes les plus étranges de Durdane. Regardez-vous ! Aussi sinistres que des marouettes ! Bien sûr ! Vous avez honte des actes que vous avez perpétrés contre moi ! »

Ifness ne lui prêta aucune attention. Quant à Etzwane, il se contenta d'un petit rire amer.

« Quels sont vos projets ? demanda-t-elle. Est-ce que je dois rester ici pour toujours ?

— C'est possible, dit Ifness. Mais je soupçonne que les circonstances pourraient bien changer d'ici un jour ou deux.

— Et en attendant ? Pensez à mes amis. Ils doivent être morts d'inquiétude, j'en suis certaine. Et dois-je porter la même robe jour après jour ? Vous me traitez comme un animal.

— Patience, murmura Ifness. Je vais bientôt vous administrer une drogue et vous vous rendormirez.

— Je ne veux pas dormir. Je vous considère comme l'incarnation de la muflerie. Et quant à vous… (elle se tourna vers Etzwane) n'avez-vous donc aucune galanterie ? Pourquoi n'obligez-vous pas ce vieillard à me relâcher ?

— Pour que vous alliez nous dénoncer à l'Homme Sans Visage ?

— Ce serait mon devoir de le faire. Faut-il que je sois punie pour cela ?

— Vous n'auriez pas dû accepter de devenir une Bénévolence si vous n'étiez pas prête à en assumer les risques.

— Mais je n'avais pas le choix ! On m'a informée un jour de ma destinée, et depuis lors, ma vie ne m'appartient plus.

— Vous auriez pu refuser de servir. Éprouvez-vous du plaisir à séparer des hommes de leur tête ?

— Bah, vous refusez de vous exprimer de façon sensée…

Qu'est-ce qui vous prend ? » dit-elle cette fois-ci à Ifness, qui venait de se tourner brusquement sur sa chaise, et qui tendait l'oreille.

Etzwane écouta également, mais la nuit était silencieuse. « Qu'est-ce que vous entendez ? » demanda-t-il.

Ifness se leva d'un bond. Il alla à la porte et scruta la pénombre. Etzwane se leva également, mais il n'entendait toujours rien. Ifness dit quelques mots dans une langue incompréhensible, puis il se remit à écouter.

Jurjin profita de cette diversion pour enrouler la corde dans sa main. Elle se précipita vers Ifness, espérant pouvoir l'écarter et recouvrer sa liberté. Etzwane attendait précisément une telle

tentative ; il l'attrapa au passage et la porta jusqu'au divan, hurlant et se débattant. Ifness apporta sa drogue ; la jeune femme se calma. Ifness attacha l'extrémité de la corde au divan, et expliqua cette fois-ci à Etzwane sa méthode secrète. « Le nœud lui-même n'est qu'un enchevêtrement sans importance de boucles et de lacets…» Ifness s'exprimait avec un débit rapide. « Venez avec moi à la table. Il faut que je vous enseigne ce que vous devez savoir sur les torques. Vite, dépêchez-vous !

— Que se passe-t-il ? »

Ifness jeta un coup d'œil vers la porte. D'une voix morne, il expliqua : « Je suis rappelé. Je suis sous le coup d'une profonde disgrâce. À tout le moins, je risque d'être renvoyé de l'Institut.

— Comment savez-vous tout cela ?

— Un signal m'est parvenu. J'ai fait mon temps sur Durdane. »

Etzwane le regarda fixement, bouche bée. « Mais l'Homme Sans Visage ? Que vais-je faire ?

— Vous allez faire de votre mieux. C'est une tragédie que je sois obligé de partir. Ecoutez-moi. Je vais vous laisser mes outils, mes armes et mes drogues. Soyez très attentif à ce que je vais vous dire, car je n'aurai pas le temps de répéter. D'abord, les torques. Voyez comment on les ouvre sans danger. » Il fit une démonstration sur un des torques qu'il avait rapportés du pré de Gargamet. « Et voici comment le refermer. Regardez bien : je vais réactiver le torque de la fille. Le dexax se place ici, et voici le détonateur. Le circuit d'écho est interrompu ; voyez ce contacteur débranché… Et maintenant, montrez-moi que vous avez compris… Bien… Voici ma seule arme : elle projette des fléchettes d'énergie. Quant à l'appareil photo, je suis obligé de le garder. »

Etzwane l'écoutait avec un sentiment d'appréhension. Il ne s'était pas rendu compte à quel point il dépendait du détestable Ifness. « Pourquoi devez-vous partir ?

— Parce que j'y suis obligé ! Méfiez-vous de l'Homme Sans Visage et de sa Bénévolence ici présente. Leur comportement est aberrant, d'une façon presque imperceptible. »

On entendit un léger bruit à la porte. Ifness traversa la pièce et tira le loquet. Deux silhouettes se tenaient dans l'obscurité.

La première s'avança un peu. Etzwane vit un homme de taille moyenne, au teint pâle, avec des cheveux et des sourcils du noir le plus profond. Il semblait sourire, d'un sourire calme et grave ; ses yeux brillaient dans la lumière. L'autre homme restait une vague silhouette dans la pénombre.

Ifness s'exprima dans un langage étrange aux oreilles d'Etzwane. L'homme aux cheveux noirs répondit brièvement. Ifness dit encore quelques mots, et comme précédemment, l'homme répondit par quelques syllabes sèches.

Ifness revint dans le cottage. Il prit sa sacoche noire ; sans un regard, sans un mot ni un geste vers Etzwane, il sortit dans la nuit. La porte se referma.

Une minute plus tard, Etzwane entendit de nouveau le léger bruit, qui s'atténua en un soupir, et puis plus rien.

Etzwane se versa un verre de vin et s'assit à la table. Jurjin de Xhiallinen était plongée dans le coma sur le divan.

Etzwane se leva et explora le cottage. Dans le placard, il trouva un portefeuille contenant plusieurs milliers de florins. Une armoire contenait des vêtements : en cas de besoin, ils pourraient aller à Etzwane.

Il retourna s'asseoir à la table. Il se mit à songer à Frolitz, aux jours anciens qui lui paraissaient maintenant, avec le recul, pleins d'insouciance. Ce temps était révolu… Plus jamais… À présent, on avait dû identifier l'aventurier anonyme comme étant Gastel Etzwane.

Il décida de ne pas rester dans le cottage. Il revêtit la cape grise d'Ifness et se coiffa d'un chapeau gris. Dans sa poche, il rangea le pistolet à énergie et le boîtier de Garstang. Après réflexion, il y ajouta la drogue de stupéfaction dont Ifness lui avait fait la démonstration : imaginons qu'il rencontre Sajarano de Sershan, par cette soirée d'automne ?

Etzwane éteignit les lumières. Le cottage était plongé dans l'obscurité : seule la lueur colorée de Garwiy filtrait par la fenêtre. Jurjin était étendue, immobile. Il ne l'entendait pas respirer. En silence, Etzwane sortit du cottage.

Pendant des heures, il parcourut les avenues de Garwiy, s'arrêtant devant les terrasses de cafés pour examiner les clients, entrant dans les tavernes pour dévisager les gens dans la

salle. Il n'osait pas s'approcher de l'auberge de Fontenay. À minuit, il mangea un petit pain farci de viande et un gâteau au fromage dans une baraque encore ouverte.

La brume montait de l'océan Vert. Elle flottait en nappes et en filaments au milieu des tours, tamisant les lumières colorées, apportant avec elle un parfum d'humidité. Les passants étaient rares. Etzwane s'emmitoufla dans son manteau et reprit le chemin du cottage.

Il s'arrêta devant la barrière. Plongé dans l'obscurité, le cottage semblait l'attendre. Derrière, dans la remise, le cadavre de Garstang se décomposait lentement.

Etzwane tendit l'oreille. Rien que le silence et les ténèbres. Il traversa le jardin et s'arrêta à la porte. Un léger bruit ? Il se concentra davantage pour écouter. Un autre bruit : une sorte de raclement. Etzwane ouvrit tout grand la porte et entra furtivement dans la pièce, l'arme au poing. Il alluma la lumière. Rien ne semblait avoir changé. Il entendit grincer la porte de derrière. Il courut à la porte d'entrée et fit le tour du cottage. Il ne vit rien de particulier. La porte de la remise semblait entrebâillée. Etzwane s'arrêta net, et ses cheveux se hérissèrent. Il s'approcha lentement, puis il bondit pour refermer la porte et tirer le verrou. Il pivota alors sur lui-même et fit nerveusement un bond de côté, au cas où cette porte ouverte aurait été un piège pour détourner son attention.

Pas un bruit. Etzwane n'arrivait pas à rassembler son courage pour examiner l'appentis. Il retourna dans la maison. Jurjin était étendue, toujours dans son état comateux. Elle avait bougé, ou quelqu'un l'avait déplacée : un de ses bras pendait et sa main touchait le sol.

Etzwane verrouilla les portes et ferma les volets. Quelqu'un avait touché à la corde qui tenait Jurjin attachée au divan. Le sommier en bois portait des traces de frottement. Etzwane se pencha au-dessus de Jurjin et l'examina soigneusement. Il lui souleva une paupière. L'œil était révulsé. Etzwane se retourna brusquement, regarda autour de lui.

La pièce était vide, à part les fantômes des conversations anciennes.

Etzwane se fit du thé et alla s'asseoir dans un fauteuil… Le temps s'écoula. Les constellations s'élevèrent dans le firmament, puis redescendirent. Etzwane s'assoupit. Quand il se réveilla, il avait froid et se sentait tout engourdi, et la lueur de l'aube filtrait à travers les volets.

Le cottage était silencieux et sinistre. Etzwane se prépara un repas et réfléchit au programme de sa journée. D'abord, il fallait qu'il aille inspecter la remise.

Jurjin se réveilla. Elle n'avait rien à dire. Il lui donna à manger et l'autorisa à se rendre dans la salle de bains. Quand elle revint, elle était d'une humeur apathique et découragée, sans aucune vivacité ni défiance. Debout au milieu de la pièce, elle étira ses bras, qui semblaient ankylosés. Elle finit par demander : « Où est le vieil homme ?

— Il est parti s'occuper de ses affaires.

— De quelle nature sont-elles ?

— Vous le saurez en temps utile.

— Quel étrange couple vous faites !

— Je vous trouve bien plus étrange que moi, dit Etzwane. En comparaison, je suis la simplicité même.

— Et pourtant, vous prêchez la sédition.

— Absolument pas. Les Roguskhoïs ont tué ma mère ainsi que ma sœur. J'affirme qu'ils doivent être exterminés, si nous voulons sauver le Shant. Ce n'est pas de la sédition. Ce n'est que du simple bon sens.

— Vous devriez laisser de telles décisions à l'Anome.

— Il refuse d'agir, et il faut donc que je l'y oblige.

— La mère du vieil homme a également été tuée ?

— Je ne crois pas.

— Pourquoi met-il tant de zèle à violer les lois ?

— Par pure philanthropie.

— Quoi ? Cet homme-là ? Il est aussi glacial que le vent de Nimmir.

— Oui, d'une certaine façon, il est étrange. Et maintenant, je vais devoir vous droguer de nouveau. »

Jurjin fit un geste désinvolte. « Ne vous donnez pas cette peine. Je m'engage à ne pas quitter le cottage. »

Etzwane eut un petit rire cynique. « Soyez assez aimable pour vous allonger sur le divan. »

Jurjin s'approcha de lui avec un grand sourire. « Soyons plutôt amis. Embrassez-moi.

— Hmmf. Si tôt le matin ?

— Est-ce que cela vous ferait plaisir ? »

Etzwane secoua la tête d'un air renfrogné. « Non.

— Suis-je donc si vilaine ? Vieille et ridée ?

— Non. Mais si vous pouviez appuyer sur le bouton jaune et prendre ma tête, vous le feriez. C'est une pensée qui ne m'incite pas à l'affection… Dépêchez-vous, je vous prie. »

D'un air pensif, Jurjin retourna sur le divan. Elle resta étendue sans bouger tandis qu'Etzwane lui administrait la drogue, et s'endormit rapidement. Etzwane fixa la corde à une corniche du plafond.

Il sortit pour inspecter la remise. La porte était verrouillée comme avant. Il fit le tour. Aucun animal plus gros qu'un rat n'avait pu y entrer ou en sortir.

Etzwane ouvrit tout grand la porte. Dans la lumière, il put voir des outils de jardinage et tout un bric-à-brac. Le corps de Garstang était resté là où il l'avait traîné. Le visage et la poitrine étaient affreusement déchiquetés. Etzwane resta immobile sur le seuil, cherchant des yeux la créature qui avait pu infliger de tels dégâts. Il n'osait pas entrer, de crainte que le rat, s'il s'agissait bien de cela, ne lui saute dessus et le morde… Il referma la porte et la verrouilla.

Drapé dans sa cape grise, Etzwane reprit tristement le chemin de Garwiy. Il se rendit directement à la plazza de la Corporation. L'Homme Sans Visage était peut-être en train d'arpenter les salles du palais Sershan. Ou bien il se reposait dans son domaine d'Églantine, profitant de sa solitude. Ou bien encore, il était allé au fin fond du Shant pour punir des malfaiteurs… Mais Etzwane était convaincu que ce n'était pas le cas. À la place de l'Homme Sans Visage, il resterait à Garwiy, en contact avec les Discriminateurs, et tôt ou tard, il traverserait la plazza de la Corporation.

Etzwane resta un moment sous la vieille porte des Horlogers. Aujourd'hui, la matinée était fraîche et brumeuse, avec les

soleils s'éclipsant les uns les autres dans leur course à travers le ciel. Etzwane alla s'asseoir dans un café voisin, à une table discrète. Il commanda un bol de bouillon, qu'il dégusta à petites gorgées.

Les habitants de Garwiy allaient et venaient sur la plazza. Non loin du Bureau des Pétitions, trois Discriminateurs se rejoignirent et restèrent un moment à discuter. Etzwane les observa avec intérêt. Et s'ils se précipitaient sur lui tous ensemble ? Il lui serait impossible de les tuer tous avec le boîtier métallique : il n'en aurait pas le temps. L'Homme Sans Visage devait posséder une arme différente, se dit Etzwane, un appareil permettant de faire exploser n'importe quel torque vers lequel il était pointé… Un homme entra dans le café, vêtu d'un costume gris et pourpre. Son front était large et pâle : le petit nez, la bouche aux coins tombants et aux lèvres pincées, n'avaient rien de remarquable, mais les yeux, tournés vers le côté, étaient lumineux et pensifs. L'homme fit signe au garçon qu'il désirait un bol de soupe ; le geste avait été péremptoire, mais courtois, à la manière des Esthètes.

Quand on lui apporta sa soupe, l'homme jeta un regard en coin vers Etzwane, qui prit soin de lever son bol devant son visage ; mais pendant un court instant, il fut troublé en croisant le regard de l'Homme Sans Visage. Celui-ci fronça légèrement les sourcils et détourna les yeux, comme s'il était irrité de l'intérêt qu'un étranger lui portait.

Etzwane éprouvait une telle nervosité qu'il lui était difficile de mettre de l'ordre dans ses pensées. Il serra son bol dans ses mains en s'efforçant de réfléchir, de passer en revue les différentes possibilités.

Il avait une arme sur lui. Il pouvait s'avancer, l'enfoncer dans le dos de l'Anome, et donner les ordres appropriés. Ce plan avait un inconvénient majeur : son manque de discrétion. Si quelqu'un venait à le remarquer, ce qui était pratiquement certain, les Discriminateurs seraient appelés à la rescousse.

Il pouvait attendre que l'Anome s'en aille, et le suivre. Mais dans son état actuel d'incertitude, l'Anome pourrait bien le repérer et l'entraîner dans un traquenard. Etzwane se dit qu'il devait absolument conserver l'initiative.

L'Anome, s'il reconnaissait l'aventurier anonyme, pourrait être incité à suivre Etzwane ; mais il était probable qu'il préférerait appeler les Discriminateurs.

Etzwane poussa un profond soupir résigné. Il fouilla dans la poche de son manteau et en sortit un des objets qu'Ifness lui avait laissés. Il jeta un florin sur la table pour payer son bouillon et se leva en repoussant sa chaise. Il trébucha, bascula en avant et posa la main sur la nuque de l'Homme Sans Visage pour éviter de tomber. « Toutes mes excuses, monsieur ! s'écria Etzwane. Quelle honte ! Cette serviette humide est tombée sur votre cou !

— Ce n'est rien, ce n'est rien.

— Permettez-moi de vous aider. »

L'Anome s'écarta brusquement. « Vous êtes un maladroit ; qu'avez-vous donc, à me frotter le cou de cette façon ?

— Encore une fois, toutes mes excuses ! Je vous rachèterai une veste si celle-ci est tachée.

— Non, non. Allez-vous-en, c'est tout. Je peux me débrouiller tout seul.

— Très bien, monsieur, comme vous voudrez. Il faut que je vous dise que cette maudite chaise s'est prise dans mes jambes et m'a projeté en avant. Je suis sûr que vous avez dû éprouver un grand choc !

— Oui, tout à fait. Mais l'épisode est terminé ; je vous en prie, n'en parlons plus.

— J'implore votre indulgence encore un instant ; il faut que j'ajuste ma chaussure. Me permettez-vous de m'asseoir, quelques secondes tout au plus ?

— Comme vous voudrez. »

L'Anome se détourna sur sa chaise. Etzwane, tout en s'activant sur sa chaussure, l'observa attentivement.

Un moment s'écoula. L'Anome le regarda. « Vous êtes encore là ?

— Oui. Comment vous appelez-vous ? »

L'Anome cligna des yeux. « Je suis Sajarano de Sershan.

— Me reconnaissez-vous ?

— Non.

— Regardez-moi ! »

Sajarano tourna la tête. Il semblait calme et détendu.

« Levez-vous, dit Etzwane. Venez avec moi. »

Le visage de Sajarano ne reflétait aucune émotion. Etzwane l'entraîna hors du café.

« Marchez plus vite », lui dit Etzwane.

Ils franchirent le portail des Grenades pour s'engager dans l'allée de Serven Airo. Etzwane tenait maintenant Sajarano par le bras. Celui-ci cligna des yeux. « Je suis fatigué.

— Vous pourrez bientôt vous reposer. Qui est l'aventurier anonyme ?

— C'est un homme de l'Est. Il est au centre d'une cabale séditieuse.

— Qui sont les autres membres de cette cabale ?

— Je l'ignore.

— Pourquoi n'ordonnez-vous pas aux soldats d'attaquer les Roguskhoïs ? »

Pendant dix secondes, Sajarano ne répondit pas. Puis il marmonna : « Je n'en sais rien. »

Sa diction devenait pâteuse, et sa démarche incertaine. Etzwane le soutint et le fit avancer aussi vite que possible, jusqu'à ce qu'ils atteignent la porte des Saisons, où l'Homme Sans Visage fut incapable de faire un pas de plus.

Etzwane le fit s'asseoir sur un banc et attendit qu'un fiacre libre vienne à passer. Il lui fit signe de s'arrêter. « Mon ami a un peu trop bu ; nous devons le ramener chez lui avant que sa femme ne s'en aperçoive.

— Ce sont des choses qui arrivent aux meilleurs d'entre nous. Faites-le monter à l'arrière. Vous avez besoin d'aide ?

— Non, ça ira. Prenez l'avenue des Directeurs Thasarènes. »

14

Etzwane déshabilla l'Homme Sans Visage, ne lui laissant que ses sous-vêtements, et l'allongea sur le divan en face de celui de Jurjin. Physiquement, l'Homme Sans Visage n'était guère impressionnant. Dans ses vêtements, Etzwane trouva un boîtier semblable à celui que portait Garstang, un pistolet à énergie d'un modèle complexe, une petite boîte qui devait être un communicateur radio, et un tube métallique à l'usage inconnu. Etzwane se dit qu'il devait s'agir du destructeur universel de torques dont il avait supputé l'existence.

Il prit les outils d'Ifness et les aligna soigneusement. Avec une intense concentration, il retira le torque de Sajarano comme il avait vu Ifness le faire. À sa grande stupéfaction, il vit que le torque contenait sa dose normale de dexax. Les circuits d'écho étaient apparemment opérationnels. Etzwane en fut ébahi. Quelle pouvait bien être la raison de tout cela ? Un doute terrible le saisit : se serait-il trompé sur la personne ?

Sinon, pourquoi l'Homme Sans Visage porterait-il un torque actif ?

La solution lui vint à l'esprit : une raison si simple, et un tel soulagement, qu'il éclata de rire. Comme tout le monde, Sajarano de Sershan avait reçu son torque à la puberté. Lorsque plus tard, dans des circonstances mystérieuses et secrètes, il était devenu l'Anome, il ne disposait d'aucune méthode pour remédier à la situation, si ce n'est modifier son code de couleurs pour se protéger des Bénévolences.

Etzwane retira son propre torque. Il y réinséra l'explosif et rebrancha les circuits, puis il le passa autour du cou de Sajarano et le verrouilla.

Une tâche désagréable l'attendait. Il alla à la remise et ouvrit grand la porte. Le rat, si c'en était bien un, se faufila sous une pile de sacs. Etzwane remarqua qu'il s'était nourri du cadavre de

Garstang. Avec un profond dégoût, Etzwane sortit l'arme d'Ifness et projeta un trait de feu pâle sur les sacs. Ils disparurent dans un nuage de fumée nauséabonde, et avec eux, la créature qui *s'y* était réfugiée.

Etzwane prit une pelle, et creusa une tombe peu profonde dans laquelle il enterra Garstang.

Quand il retourna dans la maison, rien n'avait changé. Il prit un bain, changea de vêtements, puis il s'assit pour attendre, dans un curieux état d'esprit où se mêlaient l'exultation et un sentiment de solitude.

Jurjin se réveilla la première. Elle paraissait fatiguée ; ses traits étaient affaissés, et sa peau avait une teinte malsaine. Elle se redressa sur le divan et regarda Etzwane avec une amertume non dissimulée.

« Combien de temps allez-vous encore me retenir ici ?

— Il n'y en a plus pour très longtemps. »

Elle tourna les yeux vers l'autre bout de la pièce. « Qui est cet homme ?

— Il se nomme Sajarano de Sershan, dit Etzwane. C'est l'Homme Sans Visage.

— Pourquoi est-il ici ?

— Vous verrez… Avez-vous faim ?

— Non. »

Etzwane réfléchit un instant, puis il détacha la corde qui la retenait. Elle se leva, libérée de ses liens. Etzwane lui fit face.

« Ne quittez pas la maison. Si vous le faites, je prendrai votre tête. L'Anome est ici, et il ne peut vous aider. Vous devez maintenant m'obéir comme vous obéissiez auparavant à l'Anome. Vous ne devez plus lui obéir. Vous comprenez ?

— Je comprends assez bien… Mais je suis perplexe. Qui êtes-vous ?

— Je suis Gastel Etzwane, un musicien. C'est ce que j'étais, et c'est ce que j'espère redevenir un jour. »

Les heures s'écoulèrent. Jurjin errait dans la maison, observant Etzwane avec étonnement, défiance et rancune féminine.

En début de soirée, Sajarano émergea de son sommeil. Il recouvra très rapidement ses esprits, et se redressa sur le divan. Il observa un moment Etzwane et Jurjin, puis d'une voix des plus glaciales, il dit : « Et si vous m'expliquiez pourquoi vous m'avez amené ici ?

— Parce qu'il faut attaquer les Roguskhoïs ; et parce que vous avez refusé d'agir.

— Il s'agit d'une décision politique délibérée et solennelle, dit Sajarano. Je suis un homme pacifique. Je refuse d'infliger au Shant les horreurs de la guerre.

— Ne vous inquiétez plus : les Roguskhoïs s'en sont chargés pour vous. »

Etzwane montra l'ancien torque de Sajarano. « Vous portez maintenant un torque activé. Il contient la charge habituelle de dexax. Je possède le détonateur. Vous êtes désormais sous mes ordres, ainsi que vos Bénévolences. »

Jurjin, qui était restée de l'autre côté de la pièce, vint rejoindre Sajarano sur le divan. « J'obéis à l'Anome », dit-elle.

Sajarano demanda : « Où est Garstang ?

— Garstang est mort. »

Sajarano porta la main à son torque, à la manière des habitants du Shant. « Quelles sont vos intentions ?

— Les Roguskhoïs doivent être détruits. »

D'une voix douce, Sajarano lui dit : « Vous ne savez pas ce que vous dites. Dans le Shant, nous connaissons la paix et la prospérité. Nous devons les maintenir. Pourquoi risquer le chaos et le militarisme à cause de quelques barbares ?

— La paix et la prospérité ne sont pas des dons de la nature, dit Etzwane. Si vous ne me croyez pas, je vous enverrai au Caraz, où vous pourrez l'apprendre par vous-même.

— Vous ne pouvez pas souhaiter plonger le Shant dans le désordre ! s'écria Sajarano d'une voix devenue soudain agressive.

— Je veux simplement repousser un danger immédiat et bien défini. Acceptez-vous d'obéir à mes ordres ? Si vous refusez, je vous tuerai aussitôt. »

Sajarano se rencogna sur le divan. Il semblait maintenant apathique, et observait Etzwane du coin de l'œil, ce qui donnait

un air bizarrement juvénile à son petit nez et à sa bouche mince. « Je vous obéirai. »

Jurjin était agitée. Son visage se tordait en grimaces qui auraient pu, en d'autres circonstances, paraître amusantes et charmantes. Elle se leva et s'approcha de la table.

Etzwane demanda : « Est-ce que les Discriminateurs sont maintenant à la recherche de l'aventurier anonyme ?

— Oui.

— Ont-ils l'ordre de le tuer ?

— Si cela devenait nécessaire. »

Etzwane lui tendit le communicateur radio. « Comment cela fonctionne-t-il ? »

Jurjin s'approcha d'eux, comme par curiosité. En un éclair, elle tira de derrière son dos un couteau en verre. Etzwane, qui l'avait surveillée du coin de l'œil, la repoussa et la projeta sur le divan. Sajarano réussit à se relever et à donner un coup de pied à Etzwane, pour le saisir ensuite par le cou. Etzwane plongea en avant. La corde autour du cou de Sajarano se tendit et le fit retomber sur le divan.

« Vos promesses semblent de peu de poids, fit remarquer Etzwane d'une voix posée. J'espérais pouvoir vous faire confiance à tous les deux.

— Pourquoi ne nous battrions-nous pas pour nos convictions ? demanda Jurjin.

— J'ai promis de vous obéir, dit Sajarano. Je n'ai pas dit que je n'essaierais pas de vous tuer si l'occasion s'en présentait. »

Etzwane eut un petit sourire sarcastique. « Dans ce cas, je vous ordonne de ne pas tenter de me tuer, ni de me blesser de quelque façon que ce soit. M'obéirez-vous ? »

Sajarano poussa un soupir de profond embarras. « Oui… Que puis-je dire d'autre ? »

Etzwane se tourna vers Jurjin. « Et vous ?

— Je ne promets rien », dit-elle dédaigneusement.

Etzwane la saisit par le bras et l'entraîna vers la porte.

« Où allez-vous ? s'écria-t-elle. Que faites-vous ?

— Je vous emmène dans l'arrière-cour pour vous tuer, dit Etzwane.

— Non, non ! cria-t-elle. Je vous en supplie… Je promets de vous obéir !

— Et chercherez-vous à me faire du mal ?

— Non ! »

Etzwane la relâcha, et elle courut se rasseoir sur le divan.

Etzwane revint à Sajarano. « Expliquez-moi le fonctionnement de cet appareil.

— J'appuie sur le bouton blanc, dit calmement Sajarano. L'appareil envoie une transmission aux relais que je précise sur ce cadran. Je parle : les ordres sont diffusés par la station relais.

— Appelez les Discriminateurs, et donnez-leur l'ordre de ne plus importuner l'aventurier anonyme. Dites-leur qu'ils doivent à Gastel Etzwane respect et obéissance immédiate, au même titre que ce que vous-même attendriez d'eux. »

Sajarano s'exécuta d'une voix sans timbre. Il leva les yeux vers Etzwane. « Qu'exigez-vous encore de moi ? »

Debout au fond de la pièce, Etzwane les dévisagea tour à tour, Jurjin de Xhiallinen et l'Homme Sans Visage. Il avait conscience que tous les deux le trahiraient à la première occasion. Morts, ils cesseraient d'être une menace pour lui. Jurjin écarquilla les yeux, comme si elle pouvait lire dans ses pensées… C'était peut-être ce qu'il y avait de mieux à faire. Et pourtant, s'il tuait l'Homme Sans Visage, qui gouvernerait le Shant ? Qui organiserait la structure militaire nécessaire à ses projets ?

Il fallait que l'Homme Sans Visage continue de vivre, et dans ces conditions, il ne voyait aucune raison de tuer Jurjin de Xhiallinen.

Ils l'observaient tous deux avec attention, essayant de deviner la direction que prenaient ses pensées. D'un ton résigné, Etzwane leur dit : « Vous êtes libres. Ne quittez pas l'Ushkadel. »

Il dénoua la corde qui enserrait le cou de Sajarano. « Juste un avertissement : si je venais à être tué, ou à disparaître, vous perdriez tous les deux votre tête. »

Sans cérémonie, ni trop de dignité, Jurjin et Sajarano quittèrent le cottage. Arrivée à la barrière, Jurjin regarda par-dessus son épaule. Dans l'obscurité, Etzwane ne put voir que la

tache claire de son visage. Il se sentit mal à l'aise à la pensée qu'Ifness aurait su gérer la situation différemment, et qu'à un moment crucial, ses affaires avaient pris une tournure défavorable.

Il mit dans le sac noir d'Ifness toutes les armes et les instruments qu'il n'osait pas laisser derrière lui, et sortit du cottage.

Au Vieux Pagane, il se fit servir ce que la maison avait de meilleur à offrir, s'amusant des petits accès de remords que lui infligeait sa parcimonie instinctive. L'argent était devenu le cadet de ses soucis.

Il longea ensuite le fleuve jusqu'à l'auberge de Fontenay, où il trouva Frolitz et la troupe attablés devant des chopes de bière. Frolitz salua Etzwane avec un air de reproche mêlé de soulagement. « Dans quelle affaire es-tu allé te fourrer ? Nous avons été persécutés par les Discriminateurs ! Ils disent que tu as enlevé une jeune Esthète !

— Ce sont des bêtises, dit Etzwane. Une erreur ridicule. Je préfère ne pas en parler.

— Tu n'as manifestement pas l'intention de nous éclairer sur ce sujet, dit Frolitz. Ma foi, peu importe : au travail. J'ai mal à la lèvre. Ce soir, je prendrai le khitan. Etzwane jouera de la clarinette. Nous allons commencer par ce petit morceau d'Auberive, *Les Oiseaux sur les vagues…*»

LES PALADINS DE LA LIBERTE

Roman traduit de l'américain
par Ariette Rosenblum

Traduction révisée
par Patrick Dusoulier

1

Dans une chambre nichée sous les combles, tout en haut de l'auberge de Fontenay, Etzwane se retournait dans son lit. Il n'avait que peu dormi. Il finit par se lever et alla à la fenêtre, où les étoiles avaient pâli dans l'aube violette. Les pentes lointaines de l'Ushkadel n'offraient que çà et là l'éclat vert d'un réverbère : les palais des Esthètes étaient sombres.

Dans un de ces palais, songea Etzwane, l'Homme Sans Visage n'avait pas mieux dormi que lui.

Il se détourna de la fenêtre et se dirigea vers la table de toilette. Une glace étamée au noir de fumée lui renvoya son image, un visage altéré tant par la clarté indécise de l'aube que par le fond sombre du miroir. Etzwane l'examina de près. Ce personnage irréel, un peu menaçant, pouvait fort bien être lui : le visage à l'expression sardonique, bouche tombante et joues creuses ; la peau olivâtre au reflet plombé ; les yeux, des trous noirs ponctués par deux reflets scintillants. Il pensa : voici Gastel Etzwane, d'abord Garçon Pur chilite, puis Vert foncé-Azur-Noir-Rose, et à présent un homme au pouvoir immense. Il s'adressa à l'image : « Aujourd'hui vont se produire des événements importants ; Gastel Etzwane ne doit pas se laisser tuer. » L'image ne lui renvoya pas d'encouragement.

Il s'habilla et descendit dans la rue. Dans une gargote au bord du fleuve, il mangea du poisson frit avec un peu de pain et passa en revue les perspectives de la journée.

Dans son principe, sa tâche était simple. Il devait se rendre au palais Sershan et là, contraindre Sajarano, l'Anome du Shant, à exécuter ses ordres. Si Sajarano y trouvait à redire, Etzwane n'avait qu'à appuyer sur un bouton pour lui faire sauter la tête, car à présent Sajarano portait un torque et Etzwane n'en portait pas. C'était d'une simplicité parfaite et brutale – à moins que Sajarano ne devine son isolement, son manque d'alliés ou de

complices, auquel cas la situation d'Etzwane deviendrait précaire.

Son petit déjeuner terminé, plus rien ne le retenait ; il se mit à remonter l'avenue Galias. Sajarano, se dit-il, devait chercher désespérément un moyen d'échapper à la situation intolérable qui était la sienne. Etzwane s'interrogea : quelle serait sa réaction, à la place de Sajarano ? La fuite ? Etzwane s'arrêta net. C'était une éventualité qu'il n'avait pas envisagée. De sa bourse, il sortit l'émetteur d'impulsions, naguère l'instrument de base utilisé par Sajarano pour faire respecter la loi. Etzwane coda les couleurs du torque de Sajarano. Le bouton jaune provoquerait maintenant – si nécessaire – l'explosion du torque et donc la décapitation de Sajarano. Etzwane pressa le bouton rouge : « Rechercher ». La boîte bourdonna, le son fluctuant avec les changements d'orientation. À son intensité maximum, la boîte indiquait la direction du palais Sershan. Etzwane poursuivit son chemin, plus pensif que jamais. Sajarano ne s'était pas enfui. Il avait peut-être élaboré une stratégie plus agressive.

L'avenue Galias aboutissait à la plazza Marmione, où une fontaine aux eaux laiteuses jouait sur des artefacts de verre violet ; les Marches du Koronakhe, construites par le roi Caspar Pandamon, s'élevaient de l'autre côté vers les terrasses de l'Ushkadel. Arrivé à la Moyenne Corniche, Etzwane quitta l'escalier et prit la direction de l'est, le long du versant incurvé de l'Ushkadel. Le palais Xhiallinen le dominait de sa masse prismatique. C'est là qu'habitait Jurjin, la « Bénévolence » de l'Homme Sans Visage. Parmi une douzaine d'autres mystères, il y avait celui-ci : pourquoi Sajarano avait-il choisi comme mandataire une jeune femme d'une beauté aussi frappante ?... Le mystère, en l'occurrence, était peut-être plus apparent que réel, supposa Etzwane. L'Anome, comme n'importe quel homme, était susceptible de ressentir les tourments de l'amour. Jurjin de Xhiallinen avait peut-être réagi froidement aux attentions de Sajarano, qui n'était ni beau, ni brillant, ni distingué. Peut-être avait-elle été étonnée quand l'Homme Sans Visage lui avait ordonné d'entrer à son service et lui avait imposé de ne pas prendre d'amants. Un jour ou l'autre, l'Homme Sans Visage lui aurait ordonné de se montrer aimable

envers Sajarano. Telles furent les conjectures d'Etzwane… Arrivé au palais Sershan, un palais tout aussi splendide que les autres, il s'arrêta et considéra toutes les éventualités. La demi-heure qui allait suivre déterminerait l'avenir du Shant : chaque minute pesait davantage que toute une vie ordinaire. Il examina la façade du palais Sershan de haut en bas. Des colonnes de cristal, plus claires et transparentes que l'air lui-même, interceptaient les rayons des trois soleils derrière elles ; au-delà, les coupoles violettes et vertes abritaient des salles où soixante générations de Sershan avaient vécu, célébré leurs fêtes, et étaient mortes.

Etzwane se remit en route d'un pas lourd. Il traversa la loggia, s'approcha du portique, et s'arrêta. Six portes en verre épais de trois centimètres d'épaisseur, hautes de cinq mètres, lui barraient le passage. Aucune lumière, aucun mouvement ne se devinaient à l'intérieur. Etzwane hésita, ne sachant comment s'y prendre. Il finit par se sentir ridicule, et par conséquent furieux. Il frappa le verre. Ses jointures nues firent peu de bruit ; il tambourina du poing. Il vit quelque chose bouger à l'intérieur ; peu après, un homme apparut au coin du palais. C'était Sajarano en personne.

« Ce sont les portes de l'entrée d'honneur, dit Sajarano d'une voix douce. Nous les ouvrons rarement ; voulez-vous venir par ici ? »

L'air maussade, sans dire un mot, Etzwane suivit Sajarano jusqu'à une porte latérale. Sajarano lui fit signe d'entrer.

Etzwane s'arrêta et le dévisagea, sur quoi Sajarano esquissa en retour un léger sourire comme s'il trouvait amusante la méfiance d'Etzwane. La main sur le bouton jaune, celui-ci pénétra dans le palais.

« Je vous attendais, dit Sajarano. Avez-vous pris votre petit déjeuner ? Peut-être accepterez-vous une tasse de thé ? Montons au petit salon, voulez-vous ? »

Il le conduisit jusqu'à une pièce ensoleillée au sol carrelé de dalles de jade vert et blanc. Le mur de gauche disparaissait sous des plantes grimpantes vert sombre ; celui de droite était en albâtre d'un blanc immaculé. Sajarano indiqua à Etzwane un fauteuil d'osier à côté d'une table basse, puis il prit sur une

desserte un peu de nourriture et versa du thé dans deux tasses en bois d'argent.

Etzwane s'assit avec circonspection ; Sajarano s'installa dans le fauteuil en face de lui, dos aux fenêtres qui allaient du sol au plafond. Etzwane l'examina avec un air de sombre supputation et, de nouveau, Sajarano y répondit par un léger sourire. Physiquement, Sajarano n'avait rien d'imposant, ses traits étaient peu marqués : sous un vaste front haut, son nez et sa bouche paraissaient presque juvéniles ; son menton était à peine saillant. L'Anome tel que le concevait l'imagination populaire était bien différent de cet homme doux et raisonnable.

Sajarano but son thé à petites gorgées. Mieux vaut prendre l'initiative, pensa Etzwane. Il déclara d'une voix soigneusement neutre : « Comme je l'ai déjà dit, je représente cette fraction du public qui est gravement préoccupée par les Roguskhoïs. Nous pensons que si des mesures décisives ne sont pas prises, le Shant n'existera plus dans cinq ans... Il ne restera qu'une immense horde de Roguskhoïs. En tant qu'Anome, il est de votre devoir d'anéantir ces créatures ; c'est ce que le peuple du Shant attend de vous. »

Sajarano hocha légèrement la tête et continua de déguster son thé. Etzwane ne toucha pas à sa tasse. « Ces considérations, poursuivit-il, nous ont contraints, mes amis et moi, à des mesures extrêmes, comme vous le savez. »

Sajarano hocha la tête encore une fois : un hochement rassurant et plein de bienveillance.

« Ces amis : qui sont-ils ?

— Certaines personnes qui ont été choquées par les actes des Roguskhoïs.

— Je vois. Et votre rôle : vous êtes leur chef ?

— Moi ? » Etzwane eut un rire incrédule. « En aucune façon. »

Sajarano fronça les sourcils. « Serait-il juste de penser que les autres membres de votre groupe me sont connus personnellement ?

— C'est un détail sans importance pour la question qui nous occupe, répliqua Etzwane.

— Peut-être, sauf que j'aime savoir à qui j'ai affaire.

— Vous n'avez nul besoin d'avoir affaire à qui que ce soit. Vous avez seulement à rassembler une armée et repousser les Roguskhoïs dans le Palasedra.

— À vous entendre, c'est on ne peut plus simple, commenta Sajarano. Une autre question : Jurjin de Xhiallinen a parlé d'un certain Ifness qui a fait preuve de capacités remarquables. J'avoue ressentir une certaine curiosité en ce qui concerne cet Ifness.

— Ifness est un homme remarquable, c'est un fait, dit Etzwane. Revenons aux Roguskhoïs : qu'avez-vous l'intention de faire ? »

Sajarano avala une tranche de fruit. « J'ai soigneusement réfléchi à cette affaire, et j'en suis arrivé à la conclusion suivante : l'Anome est ce qu'il est uniquement parce qu'il contrôle la vie de la population entière du Shant, mais il est lui-même exempt de tout contrôle. Telle est la définition de l'Anome. Elle ne s'applique plus à moi : je porte un torque. Je ne peux pas assumer la responsabilité d'actes ou de mesures politiques qui ne sont pas les miens. En bref, je n'ai pas l'intention de faire quoi que ce soit.

— Rien du tout ? Et les devoirs afférents à votre charge ?

— Je vous les délègue en totalité, à vous et à votre groupe. Vous exercez l'autorité : vous devez en supporter le fardeau. » Sajarano rit en voyant l'expression morose d'Etzwane. « Pourquoi m'éreinterais-je à appliquer une politique dont je mets en doute la sagesse ? Ce serait ridicule !

— Dois-je comprendre que vous ne vous considérez plus comme l'Anome ?

— Exactement. L'Anome doit agir anonymement. Je ne peux plus le faire. Vous, ainsi que Jurjin de Xhiallinen et d'autres membres de votre groupe, connaissez mon identité. Je ne peux désormais plus agir efficacement.

— Mais alors, qui sera l'Anome ? »

Sajarano haussa les épaules. « Vous, votre ami Ifness, un autre membre de votre groupe. Vous détenez le pouvoir, vous devez accepter les responsabilités. »

Etzwane fronça les sourcils. C'était une éventualité à laquelle il ne s'était pas préparé. De l'entêtement, des menaces, du

mépris, de la colère : oui. Une attitude de renonciation passive : non. C'était trop facile. Etzwane se tint sur ses gardes : la subtilité de Sajarano dépassait de beaucoup la sienne. Il demanda avec circonspection : « Vous coopérerez avec nous ?

— J'obéirai à vos ordres, certainement.

— Très bien. Pour commencer, l'état d'urgence doit être proclamé dans tout le pays. Nous expliquerons le danger, puis nous soulignerons qu'il faudra fournir un effort de grande envergure. »

Sajarano émit un murmure courtois. « Jusque-là, rien de plus simple. Rappelez-vous toutefois que la population du Shant compte plus de trente millions d'âmes : alerter autant de gens est une affaire sérieuse.

— C'est entendu : aucune objection sur ce point. Deuxièmement, les femmes doivent être évacuées de toutes les régions voisines des Terres Sauvages. »

Sajarano lui jeta un regard où se lisait un effarement poli. « Évacuées où ?

— Vers les cantons de la côte. »

Sajarano plissa sa petite bouche. « Ce n'est pas si simple. Où habiteront-elles ? Leurs enfants les accompagneront-ils ? Qu'adviendra-t-il de leurs foyers, de leurs tâches habituelles ? Il doit y avoir une trentaine de cantons concernés. Cela représente un grand nombre de femmes.

— C'est précisément la raison pour laquelle nous voulons qu'elles partent ailleurs, répliqua Etzwane. Un tel nombre de femmes fécondées par des Roguskhoïs donnerait d'immenses hordes de Roguskhoïs ! »

Sajarano haussa les épaules. « Et les autres difficultés que j'ai mentionnées ? Elles sont réelles.

— Simple routine administrative, dit Etzwane.

— Assumée par qui ? Moi ? Vous ? Votre groupe ? » Le ton de Sajarano était devenu condescendant. « Vous devez envisager les choses de façon pratique. »

Sa stratégie devient évidente, songea Etzwane. Il ne se mettra pas en travers, mais il n'aidera pas et fera tout ce qui sera en son pouvoir pour susciter l'indécision.

« Troisièmement, reprit-il, l'Anome doit, par décret-loi, lever une milice nationale. »

Etzwane attendit poliment les objections de Sajarano : celui-ci ne le déçut pas.

« Je regrette de devoir jouer le rôle du détracteur, du défaitiste ; néanmoins, je dois souligner que donner des ordres est une chose, et les faire appliquer en est une autre. Je doute que vous vous rendiez compte de la complexité du Shant. Il y a soixante-deux cantons qui n'ont en commun que la langue.

« Sans compter la musique, et les traditions des couleurs[19]. De plus, chaque citoyen du Shant, excepté apparemment vous-même, déteste et craint les Roguskhoïs. Les cantons sont plus unis que vous ne le pensez. »

Sajarano agita le petit doigt avec agacement. « Laissez-moi vous énumérer les difficultés : peut-être comprendrez-vous alors pourquoi j'ai reculé à l'idée d'une intolérable confusion. Intégrer soixante-deux milices distinctes, avec soixante-deux conceptions différentes de l'existence, est une tâche titanesque. Un personnel expérimenté est nécessaire. Il n'y a que moi et mon unique Bénévolence – une jeune femme.

— Puisque vous trouvez mes propositions absurdes, dit Etzwane, quels sont vos propres plans ?

— J'ai appris, dit Sajarano, que les problèmes ne requièrent pas tous une solution. Nombreux sont les dilemmes apparemment urgents qui s'estompent et disparaissent si on ne s'en occupe pas… Voulez-vous encore du thé ? »

Etzwane, qui n'en avait pas bu, fit signe que non.

Sajarano se rencogna dans son fauteuil. Il déclara d'un ton pensif : « L'armée que vous proposez est une solution irréaliste pour une autre raison encore – peut-être la plus valable de toutes. Elle serait inefficace.

— Pourquoi dites-vous cela ?

— En fait, c'est évident. Quand un problème doit être résolu, quand une tâche désagréable doit être accomplie, on confie

---

[19] Ael'skian : plus exactement la symbologie de la couleur et des combinaisons de couleurs : dans le Shant, c'est un aspect de la vie qui compte énormément, et qui ajoute une autre dimension à la perception.

l'affaire à l'Homme Sans Visage. Quand les gens se plaignent des Roguskhoïs – les avez-vous entendus ? – ils réclament toujours que l'Homme Sans Visage agisse ! Comme s'il suffisait que l'Anome publie un décret pour mettre fin à tous les désagréments imaginables ! Il maintient la paix depuis deux mille ans, mais c'est la paix imposée par un père à une maisonnée d'enfants. »

Etzwane resta un moment silencieux. Sajarano l'observait avec une attention particulière. Son regard s'abaissa soudain vers la tasse de thé d'Etzwane. Une pensée fugitive traversa l'esprit de ce dernier, une pensée qu'il repoussa : voyons, Sajarano n'essaierait pas de l'empoisonner.

Il dit : « Votre opinion est intéressante, mais elle ne plaide qu'en faveur de la passivité. Mon groupe insiste pour que des mesures précises soient prises : premièrement, la déclaration de l'état d'urgence ; deuxièmement, que les femmes soient évacuées des régions entourant le Hwan ; troisièmement, que chaque canton constitue une milice et la forme ; quatrièmement, vous devez me nommer votre Adjoint, avec tous les pouvoirs que vous exercez vous-même. Si votre petit déjeuner est terminé, nous pourrons procéder maintenant à ces proclamations.

— Supposons que je refuse, que se passera-t-il ? »

Etzwane sortit la boîte en métal. « Je vous ferai sauter la tête. »

Sajarano grignota une gaufrette. « Vos arguments sont convaincants. » Il but une petite gorgée de thé et désigna la tasse d'Etzwane. « L'avez-vous goûté ? Il vient de ma propriété. »

Etzwane repoussa sa tasse de l'autre côté de la table. « Buvez-le. »

Sajarano haussa les sourcils. « Mais j'ai ma propre tasse.

— Buvez-le, insista Etzwane d'une voix dure. Sinon, je serai amené à croire que vous avez essayé de me droguer.

— Allons donc, me risquerais-je à une manœuvre aussi banale ? riposta Sajarano d'un ton hautain.

— Si vous avez cru que je ne me méfierais pas de cette ruse du fait de sa banalité, c'est là qu'elle devient subtile. Vous pouvez m'apporter un démenti en buvant.

— Je refuse de me laisser intimider ! » dit rageusement Sajarano. Il tapota du doigt sur la table. Du coin de l'œil, Etzwane vit trembler le lierre vert sombre ; il aperçut un scintillement et se rejeta en arrière. De sa manche, il sortit le tube à impulsion diffuse qu'il avait pris à Sajarano et le braqua vers le lierre. Sajarano poussa un cri affreux ; Etzwane pressa le bouton. Une explosion retentit derrière le lierre. Sajarano sauta à la gorge d'Etzwane par-dessus la table. « Assassin, assassin ! Oh, quelle horreur, quel meurtre, le sang de ma bien-aimée ! »

Etzwane donna un coup de poing à Sajarano : celui-ci tomba sur le tapis où il resta étendu en gémissant. De dessous le lierre, une flaque rouge commença à s'étaler sur les dalles de jade.

Etzwane lutta pour surmonter sa nausée. Il avait l'esprit en ébullition. Il donna un coup de pied à Sajarano qui le regarda, le visage jaune et la bouche humide. « Debout ! s'écria Etzwane d'une voix rauque. Si Jurjin est morte, c'est votre faute : vous êtes son meurtrier ! Vous êtes aussi le meurtrier de ma mère ; si vous vous étiez occupé des Roguskhoïs à temps, nous ne serions pas dans une situation aussi catastrophique ! » Il donna un autre coup de pied à Sajarano. « Debout ! Sinon, pour la peine, je vous décapite vous aussi ! »

Sajarano eut un sanglot et se redressa en chancelant.

« Ainsi donc, vous aviez donné ordre à Jurjin de se cacher derrière le lierre pour me tuer à votre signal ! dit Etzwane d'une voix sévère.

— Non, non ! Elle avait un pistolet à ampoules, pour vous droguer.

— Vous êtes fou ! Croyez-vous que je ne vous aurais pas fait sauter la tête ? Et le thé… empoisonné ?

— Un soporifique.

— Dans quel but vouliez-vous me droguer ? Répondez ! »

Sajarano se contenta de secouer la tête. Il avait complètement perdu son aplomb ; il se frappait le front comme pour contenir ses pensées.

Etzwane le secoua par l'épaule. « Qu'est-ce que vous gagneriez à me droguer ? Mes amis vous tueraient ! »

Sajarano marmonna : « J'agis selon ce que me dicte mon âme profonde.

— Dorénavant, votre âme profonde, c'est moi ! Conduisez-moi à votre bureau. Il faut que j'apprenne comment communiquer avec les Discriminateurs[20] et les gouvernements cantonaux. »

Sajarano, les épaules basses, l'emmena dans son bureau jusqu'à une porte verrouillée. Il pianota un code sur des touches pour ouvrir la porte ; ils grimpèrent par un escalier en colimaçon menant à une pièce qui dominait tout Garwiy.

Une console le long du mur opposé portait un certain nombre de boîtes en verre. Sajarano esquissa un geste vague. « Voici le matériel radio. Il transmet un faisceau étroit à un relais situé au sommet de l'Ushkadel, et n'est pas repérable. J'appuie sur ce bouton pour transmettre les messages au Bureau des Proclamations ; sur celui-ci, au Discriminateur en chef ; sur celui-ci, à la Chambre des Cantons ; sur celui-là, au Bureau des Pétitions. Ma voix est déguisée par un dispositif de filtrage.

— Et si c'était moi qui parlais ? demanda Etzwane. Est-ce qu'on y trouverait une différence ? »

Sajarano fit la grimace. Ses yeux étaient voilés par le chagrin.

« Personne ne s'en apercevrait. Avez-vous l'intention de devenir Anome ?

— Je n'en éprouve pas le désir, répondit Etzwane.

— Vous l'êtes bel et bien, de fait. Je refuse désormais toute responsabilité.

— Comment répondez-vous aux pétitions ?

— C'était le travail de Garstang. Je vérifiais régulièrement ses décisions sur le tableau d'affichage. De temps à autre, il jugeait nécessaire de me consulter, mais pas souvent.

---

[20] Avistioi (littéralement Fins Discriminateurs) : les agents du maintien de l'ordre de la Corporation des Esthètes de Garwiy, et la seule police organisée du Shant.

— Quand vous utilisez la radio, comment faites-vous ? Que dites-vous ?

— C'est très simple. Je dis : « L'Anome donne instruction que tel acte soit accompli. » Et c'est tout.

— Très bien. Appelez maintenant le Bureau des Proclamations et tous les autres. Voici ce que vous devez dire : « En réplique aux déprédations des Roguskhoïs, je proclame l'état d'urgence. Le Shant doit maintenant mobiliser ses forces contre ces créatures, et les détruire. » »

Sajarano secoua la tête. « Je ne peux pas dire cela ; vous devrez vous en charger vous-même. » Il semblait désorienté. Ses mains tressautaient ; il roulait des yeux par saccades, et sa peau avait une vilaine teinte jaunâtre.

« Pourquoi ne pouvez-vous pas le faire ? demanda Etzwane.

— Cela va à l'encontre de mon âme profonde. Je ne peux pas participer à votre action. Elle signifie le chaos !

— Si nous ne détruisons pas les Roguskhoïs, cela signifiera la disparition du Shant, ce qui est pire, dit Etzwane. Montrez-moi comment on se sert de la radio. »

La bouche de Sajarano trembla : pendant un instant, Etzwane crut qu'il allait refuser. Puis il dit : « Appuyez sur cette manette. Tournez le bouton vert jusqu'à ce que la lumière verte s'allume. Pressez le bouton de l'administration que vous désirez appeler. Appuyez sur le bouton violet pour envoyer un signal au contrôleur. Quand la lumière violette clignote, parlez. »

Etzwane s'approcha de la console ; Sajarano recula de quelques pas. Etzwane fit semblant d'examiner le matériel. Sajarano fila vers la porte, franchit le seuil, repoussa le battant. Etzwane se précipita dans l'ouverture ; ils s'empoignèrent. Etzwane était jeune et fort, Sajarano poussait avec une énergie farouche. Leurs deux têtes, de chaque côté de l'ouverture, n'étaient distantes que de quelques centimètres. Sajarano avait les yeux exorbités et la bouche grande ouverte. Ses pieds glissèrent, la porte se rouvrit.

Etzwane demanda courtoisement : « Qui habite ici, en dehors de vous ?

— Seulement mes domestiques, marmonna Sajarano.

— La radio peut attendre, déclara Etzwane. Il faut d'abord que je m'occupe de vous. »

Sajarano restait immobile, les épaules basses.

Etzwane dit : « Venez. Laissez ces portes ouvertes. Je veux que vous avisiez vos domestiques que mes amis et moi allons habiter ici. »

Sajarano poussa un soupir fataliste. « Quels sont vos plans en ce qui me concerne ?

— Si vous coopérez, vous pourrez disposer de votre vie comme vous l'entendrez.

— Je ferai de mon mieux, dit Sajarano d'une voix de vieillard. Il faut que j'essaie, il faut que j'essaie… Je vais appeler Aganthe, mon majordome. Combien de personnes doivent venir ? Je mène une existence solitaire.

— Il faut que j'en discute avec elles. »

2

Sajarano était allongé dans sa chambre, sous l'empire d'un narcotique. Etzwane se tenait immobile dans le hall. Que faire du cadavre ? Il n'en savait rien. Ce serait imprudent d'ordonner aux serviteurs de l'enlever. Que le corps reste donc là jusqu'à ce qu'il se soit organisé... La ravissante Jurjin ! Tant de beauté et de vitalité gâchées ! Il se sentait à présent incapable de colère envers Sajarano, cette réaction ne se justifiait plus. Sajarano était manifestement fou.

Maintenant, la proclamation. Etzwane retourna dans la salle de la radio, où il écrivit ce qu'il considérait comme un message concis et énergique. Puis il manipula la rangée de cadrans et de boutons comme l'avait indiqué Sajarano. Il appela d'abord le Bureau des Proclamations. La lampe violette s'alluma.

Etzwane parla : « L'Anome ordonne la propagation dans tout le Shant de la proclamation suivante :

En réplique à la présence dangereuse des Roguskhoïs parmi nous, l'Anome proclame l'état d'urgence, prenant effet immédiatement.

Pendant plusieurs années, l'Anome a essayé de traiter les envahisseurs dans un esprit de persuasion pacifique. Ces tentatives ont échoué ; nous devons maintenant agir avec toutes les forces de notre nation ; les Roguskhoïs seront exterminés ou refoulés dans le Palasedra.

Les Roguskhoïs font preuve d'un appétit charnel anormal, dont de nombreuses femmes ont pâti. Pour réduire à l'avenir les incidents de ce genre, l'Anome ordonne que toutes les femmes quittent les cantons voisins des Terres Sauvages. Elles se rendront dans les cantons maritimes, où les autorités doivent préparer des logements sûrs et confortables.

Simultanément, les autorités de chaque canton formeront une milice qui comptera au moins un homme valide pour cent habitants. D'autres ordres concernant cette question suivront. Toutefois les autorités cantonales doivent immédiatement mettre en œuvre le processus du recrutement. Aucun délai ne sera toléré.

L'Anome fera des proclamations complémentaires en temps utile. Mon Adjoint est Gastel Etzwane. Il coordonnera les différentes actions et parlera avec ma voix. Il doit être obéi en tout point.

Etzwane appela le Discriminateur en chef de Garwiy et lut une fois de plus sa proclamation. « Gastel Etzwane doit être obéi comme s'il était l'Anome en personne. Est-ce clair ? »

La voix du Discriminateur en chef répliqua : « Gastel Etzwane recevra une pleine et entière coopération. Je puis dire, Votre Excellence, que cette mesure sera bien accueillie dans tout le Shant. Nous sommes heureux que vous agissiez !

— Ce n'est pas moi, déclara Etzwane, ce sont les citoyens du Shant qui agissent. Je dirige seulement leurs efforts. Seul, je ne peux rien faire !

— C'est évidemment très juste, fut la réponse. Y a-t-il d'autres instructions ?

— Oui. Je veux que les technistes les plus compétents de Garwiy se réunissent demain à midi dans les Bureaux de la Corporation, afin que je puisse recueillir leurs avis sur les armes et leur production.

— J'y veillerai.

— Pour le moment, c'est tout. »

Etzwane explora le palais Sershan. Les domestiques le regardaient avec méfiance, en marmonnant d'un air perplexe.

Jamais Etzwane n'avait imaginé pareille élégance. Il découvrit des richesses accumulées depuis des milliers d'années : des colonnes de verre incrustées de symboles d'argent ; des salles bleu clair ouvrant sur des salles vieux rose ;

des parois entières couvertes de paysages vitranés[21] ; du mobilier et des faïences de la plus haute antiquité ; de magnifiques tapis de Maseach et de Cansume ; une panoplie de masques d'or grimaçants volés au prix d'effroyables périls affrontés au cœur du Caraz.

Un palais comme celui-ci, se dit rêveusement Etzwane, pourrait lui appartenir s'il le désirait. C'était absurde que Gastel Etzwane, né par hasard des œuvres de Dystar le druithine et d'Eathre de l'Allée des Rhododendrons, soit – pourquoi ne pas admettre la situation ? – effectivement Anome du Shant !

Etzwane eut un haussement d'épaules mélancolique. Au cours de sa jeunesse, il avait connu la pénurie : chaque florin qu'il parvenait à économiser représentait la mille cinq centième partie de la liberté de sa mère. À présent, la richesse du Shant était à la portée de sa main ! Elle ne le tentait pas… Et que faire du cadavre dans le petit salon ?

Il alla s'asseoir dans la bibliothèque pour réfléchir… Sajarano n'avait pas l'air d'un scélérat, mais plutôt d'une victime du destin. Pourquoi avait-il été incapable de s'exprimer avec franchise ? Pourquoi n'avaient-ils pu travailler ensemble ? Etzwane médita sur ces circonstances lamentables. Sajarano ne pouvait pas être maintenu indéfiniment sous l'emprise de drogues ; d'un autre côté, il était impossible de se fier à lui en tout autre état – sauf mort.

Etzwane fit la grimace. Il regrettait l'absence d'Ifness, qui semblait ne jamais être à court de ressources. À défaut d'Ifness, n'importe quels alliés seraient les bienvenus.

---

[21] Le vitran : un procédé de représentation visuelle particulier à Garwiy. L'artiste et son apprenti utilisent de minuscules bâtonnets en verre coloré de cinq millimètres de long et d'un millimètre de diamètre. Les bâtonnets sont collés dans le sens de la longueur sur un fond constitué d'une plaque de verre dépoli. Une fois achevée, l'œuvre est éclairée par l'arrière et devient un paysage, portrait ou dessin, possédant une vitalité qu'aucun autre procédé de figuration ne saurait donner, combinant l'éclat, la polychromie, la souplesse, le raffinement, la minutie et l'envergure. Une somme de travail et de temps incalculable est nécessaire pour produire ne serait-ce qu'une œuvre de petites dimensions, puisqu'il faut compter environ soixante mille baguettes pour une surface de vingt-cinq centimètres de côté.

Il y avait toujours Frolitz et sa troupe : les Vert foncé-Azur-Noir-Rose. Une idée ridicule qu'Etzwane rejeta aussitôt… Qui d'autre ? Deux noms lui vinrent à l'esprit : Dystar, son père, et Jerd Finnerack.

Il ne les connaissait guère, au fond. Dystar ignorait même son existence. Toutefois, Etzwane avait entendu sa musique et en avait tiré des indications sur ce qu'était l'âme de Dystar. Quant à Finnerack, Etzwane ne se rappelait qu'un jeune homme robuste au visage hâlé, à l'expression décidée, et aux cheveux blonds décolorés par le soleil. Finnerack s'était montré bon envers le gamin abandonné et désespéré qu'était Gastel Etzwane : il l'avait encouragé à essayer de s'évader de l'Echangeur d'Angwin, une île aérienne. Qu'était-il advenu de Jerd Finnerack ?

Etzwane retourna à la salle de radio. Il appela le bureau du Discriminateur en chef et demanda qu'on sollicite des renseignements concernant Jerd Finnerack auprès du service des transports par ballon des chemins d'air.

Etzwane alla jeter un coup d'œil à Sajarano qui gisait sur le dos, plongé dans un sommeil artificiel. Etzwane fronça les sourcils et quitta la chambre. Il fit venir un valet au grand salon et l'envoya chercher Frolitz à l'auberge de Fontenay, pour qu'on l'amène au palais Sershan.

Frolitz vint donc, à la fois agressif et inquiet. En voyant Etzwane, il s'arrêta net et rejeta la tête en arrière d'un air soupçonneux.

« Entrez, entrez », l'invita Etzwane. Renvoyant d'un geste le valet, il conduisit Frolitz dans le grand salon. « Asseyez-vous. Prendrez-vous du thé ?

— Avec plaisir, répliqua Frolitz. Vas-tu me révéler la raison de ta présence ici ?

— C'est un enchaînement bizarre de circonstances, dit Etzwane. Comme vous le savez, j'ai récemment soumis une pétition de cinq cents florins à l'Anome.

— Je suis au courant du fait : ta sottise n'en est que mieux démontrée.

— Pas tout à fait. L'Anome en est venu à partager mes vues ; il m'a par conséquent demandé de l'aider dans ce qui sera une grande campagne contre les Roguskhoïs. »

Frolitz en resta bouche bée. « Toi ? Gastel Etzwane le musicien ? Quelle est cette invention farfelue ?

— Cela n'a rien de farfelu. Il faut bien que quelqu'un s'en charge. J'ai accepté ; en plus, j'ai offert vos services pour cette même cause. »

La mâchoire poivre et sel de Frolitz descendit plus bas encore. Puis une lueur sardonique s'alluma dans ses yeux. « Bien sûr ! Exactement ce qui s'imposait pour mettre en fuite les Roguskhoïs : le vieux Frolitz et sa troupe de forcenés ! J'aurais dû y penser moi-même.

— La situation est extraordinaire, reprit Etzwane. Toutefois il vous suffit d'accepter le témoignage de vos sens. »

Frolitz marqua un assentiment mitigé. « Apparemment, nous sommes assis comme des Esthètes dans un palais éminemment luxueux. Ensuite ?

— C'est comme je vous l'ai dit en commençant. Nous serons les adjoints de l'Anome. »

Frolitz examina le visage d'Etzwane avec une suspicion redoublée. « Une chose doit être claire et sans discussion possible : je ne suis pas un guerrier et je suis trop vieux pour me battre.

— Ni vous ni moi n'aurons à manier l'épée, répliqua Etzwane. Nos activités seront quelque peu clandestines et – naturellement – profitables.

— À quel point de vue et jusqu'à quel degré ?

— Ceci est le palais Sershan, dit Etzwane. Nous devons nous y installer : vous, moi, toute la troupe. Nous serons nourris et logés comme des Esthètes. Nos tâches sont simples, mais avant que je vous en dise plus, je veux connaître votre opinion sur cet emploi. »

Frolitz se gratta la tête, hérissant ses rares cheveux gris. « Tu as parlé de profit. Cela ressemble au Gastel Etzwane de naguère, qui prenait soin de chaque florin comme si c'était un saint en train de trépasser. Tout le reste sent l'hallucination.

— Nous sommes assis ici dans le palais Sershan. Hallucination ? Je pense que non. La proposition est inattendue, mais comme vous le savez, il se produit bien des choses étranges.

— Exact ! Le musicien mène une vie étonnante… Je n'ai pas la moindre objection à occuper le palais Sershan, aussi longtemps que les Sershan le permettront. Ne serait-ce pas l'idée que tu te fais d'une bonne farce, de voir le vieux Frolitz traîné dans l'île de Cassecailloux, protestant de son innocence tout le long du chemin ?

— Absolument pas, je vous le jure. Et la troupe ?

— Laisserait-elle échapper une pareille aubaine ? Quelles doivent être nos tâches – en admettant qu'il ne s'agit pas d'une mystification ?

— La situation est singulière, expliqua Etzwane. L'Anome veut que Sajarano de Sershan soit placé sous surveillance. Pour parler crûment, Sajarano doit être consigné chez lui. Voilà notre fonction. »

Frolitz grogna. « Une autre crainte m'assaille à présent : si l'Anome se met à employer ses musiciens comme geôliers, il voudra peut-être utiliser les geôliers évincés comme musiciens.

— Les choses n'iront pas jusque-là. J'ai essentiellement reçu pour instruction de recruter quelques personnes de confiance ; j'ai d'abord pensé à la troupe. Comme je l'ai dit, nous serons tous bien payés. En fait, je suis en mesure de réquisitionner de nouveaux instruments pour chaque membre de la troupe : les meilleures clarinettes, des khitans en bouleau noir à charnières de bronze, des heurtekins en argent, tout ce qui peut sembler nécessaire ou désirable, sans regarder à la dépense. »

La bouche de Frolitz béa de nouveau. « Tu es capable d'accomplir tout cela ?

— Oui.

— Dans ce cas, tu peux compter sur la coopération de la troupe. En vérité, cela fait longtemps que nous avions besoin d'une pareille période de détente. »

Sajarano occupait un appartement en haut d'une tour de verre nacré à l'arrière du palais. Etzwane le trouva étendu d'un

air compassé sur un divan de satin vert, jouant avec les magnifiques pièces d'ivoire d'un puzzle. Il avait les traits tirés ; la couleur et la texture de sa peau évoquaient un vieux parchemin. Son accueil fut réservé : il se refusa à regarder Etzwane en face.

« Nous sommes passés à l'action, annonça Etzwane. Les forces du Shant sont maintenant engagées contre les Roguskhoïs.

— J'espère que vous trouverez les problèmes aussi faciles à résoudre qu'à créer », dit Sajarano d'un ton ironique.

Etzwane s'assit en face de Sajarano sur une chaise en peuplier. « Vous n'avez pas changé d'avis ?

— Alors qu'il est le fruit d'une étude approfondie portant sur un certain nombre d'années ? Bien sûr que non.

— J'espère toutefois que vous acceptez de vous abstenir d'actions hostiles ?

— Le pouvoir est à vous, répliqua Sajarano. Je dois obéir, à présent.

— C'est ce que vous aviez déjà dit, souligna Etzwane, puis vous avez tenté de m'empoisonner. »

Sajarano haussa les épaules avec indifférence. « Je ne pouvais que faire ce que ma voix intérieure me dictait.

— Hum… Que vous dicte-t-elle maintenant ?

— Rien. J'ai été frappé par une tragédie et mon seul désir est de vivre dans la solitude.

— Vous serez exaucé, dit Etzwane. Pendant une brève période, jusqu'à ce que les événements se clarifient, une compagnie de musiciens avec lesquels je suis associé préservera cette solitude. C'est l'inconvénient le plus léger que je puisse vous imposer. J'espère que vous le prendrez en bonne part.

— Du moment qu'ils ne répètent pas ou ne se livrent pas à des jeux destructeurs. »

Etzwane regarda par la fenêtre les forêts de l'Ushkadel : « Comment pourrions-nous enlever le cadavre du petit salon ? »

Sajarano dit à voix basse : « Appuyez sur ce bouton, là-bas : il fera venir Aganthe. »

Le majordome parut. « Dans le petit salon, vous trouverez un cadavre, dit Sajarano. Brûlez-le, jetez-le dans la Sualle,

disposez-en comme vous voudrez, mais avec toute la discrétion possible. Puis nettoyez le petit salon. »

Aganthe s'inclina et se retira.

Sajarano se tourna vers Etzwane. « Que vous faut-il encore ?

— J'aurai besoin de débourser l'argent de l'État. Quelle procédure dois-je suivre pour ce faire ? »

Les lèvres de Sajarano se plissèrent dans un sourire d'amusement amer. Il mit de côté les pièces d'ivoire. « Venez. »

Ils descendirent dans le bureau de Sajarano, où ce dernier resta un instant absorbé dans ses cogitations. Etzwane se demanda s'il préparait une autre surprise désagréable et plongea ostensiblement la main dans son escarcelle. Sajarano eut un haussement d'épaules à peine perceptible, comme s'il rejetait de son esprit l'idée qui y était entrée. Il prit une liasse de formulaires dans un secrétaire. Etzwane s'approcha avec prudence, un doigt sur le bouton jaune. Mais la combativité de Sajarano s'était évanouie. Il marmonna : « Votre politique est beaucoup trop audacieuse pour moi ; peut-être est-elle bonne ; peut-être me suis-je enterré la tête dans le sable… J'ai parfois l'impression d'avoir vécu un rêve. »

D'une voix morne, il expliqua à Etzwane comment utiliser les bons de caisse.

« Entendons-nous bien, précisa Etzwane à Sajarano. Vous ne devez pas quitter le palais, ni vous servir de la radio, ni envoyer les domestiques en mission ou recevoir des amis. Nous ne vous appliquerons pas de mesure cœrcitive tant que vous ne ferez rien qui éveille notre suspicion. »

Etzwane appela ensuite Frolitz et le présenta à Sajarano. Frolitz déclara avec une cordialité badine : « Je n'ai pas l'habitude de ce genre d'emploi et j'espère que notre association sera sereine.

— Elle le sera en ce qui me concerne, dit Sajarano avec amertume. Bon, alors, que requérez-vous d'autre ?

— Pour le moment, rien. »

Sajarano s'en fut dans son appartement de la tour de verre nacré. D'un ton interrogateur, Frolitz commenta : « Tes fonctions semblent excéder le simple emprisonnement de Sajarano.

— Très juste, répliqua Etzwane. Si vous êtes curieux de…

— Ne me dis rien ! s'écria Frolitz. Moins j'en sais, plus mon innocence est grande !

— À votre guise. » Etzwane montra à Frolitz l'escalier conduisant à la salle de radio. « Rappelez-vous ! Interdiction totale à Sajarano d'aller par là !

— Une restriction audacieuse, dit Frolitz, dans la mesure où il possède le palais.

— Néanmoins, elle doit être appliquée. Il faut que quelqu'un monte la garde ici en permanence, jour et nuit.

— Ce sera gênant quand nous voudrons répéter, grommela Frolitz.

— Répétez ici, devant l'escalier. » Etzwane appuya sur la sonnette : Aganthe apparut.

« Nous allons bouleverser vos habitudes pendant quelque temps, annonça Etzwane. Pour tout vous dire, l'Anome a décidé de mettre Sajarano aux arrêts sous une forme adoucie. Maître Frolitz et ses associés sont chargés de prendre les dispositions nécessaires. Ils sont désireux d'obtenir votre complète coopération. »

Aganthe s'inclina. « Je suis au service de Son Excellence Sajarano, il m'a donné pour instruction d'obéir à vos ordres, c'est ce que je ferai.

— Très bien. À mon tour, je vous donne instruction de ne souscrire à aucun ordre de Sajarano qui serait en conflit avec nos fonctions officielles. Est-ce clair ?

— Oui, Votre Excellence.

— Si Sajarano donne un ordre de ce genre, vous devez me consulter ou consulter Maître Frolitz. Je n'insisterai jamais suffisamment là-dessus. Vous avez vu dans le petit salon la conséquence d'une conduite erronée.

— Je comprends parfaitement, Votre Excellence. » Aganthe se retira.

Etzwane dit à Frolitz : « À partir de maintenant, vous devez tenir la situation en main. Soyez méfiant ! Sajarano est un homme plein de ressources.

— Estimes-tu que j'en ai moins ? protesta Frolitz. Te rappelles-tu la dernière fois que nous avons joué *Kheriteri*

Melanchine ? Qui a aussitôt transposé dans le septième ton quand Lurnous nous a tous mis dans l'embarras ? Est-ce que ce n'est pas de la ressource, ça ? Qui a enfermé Barndart le Baladin dans les cabinets quand il a persisté à vouloir chanter ? Que dis-tu de cet esprit de ressource, hein ?

— J'ai toute confiance », répliqua Etzwane.

Frolitz partit informer de leurs nouvelles fonctions les membres de la troupe ; Etzwane retourna dans le bureau de Sajarano et remplit un bon de caisse sur les fonds publics pour un montant de vingt mille florins – ce qui devait être suffisant, calcula-t-il, pour couvrir les dépenses ordinaires et extraordinaires dans l'immédiat.

À la Banque du Shant, la somme de vingt mille florins fut versée sans discussion ni formalités : jamais de sa vie Etzwane n'avait imaginé disposer d'autant d'argent !

L'argent est fait pour être dépensé ; chez un tailleur du voisinage, Etzwane choisit des vêtements qu'il jugea en harmonie avec son nouveau rôle : une somptueuse veste de velours pourpre et vert, un pantalon vert foncé, une cape de velours noir doublée de vert pâle, les plus belles bottes de la boutique… Il s'examina dans l'imposante glace noire du tailleur, comparant ce splendide jeune patricien avec le Gastel Etzwane d'avant, qui ne dépensait jamais un florin sauf absolue nécessité.

La Corporation des Esthètes se trouvait dans le Juridictionnaire, une vaste construction de verre violet, vert et bleu, au fond de la plazza de la Corporation. Les deux premiers niveaux dataient des Moyens Pandamons ; les quatre autres, ainsi que les six tours et les onze coupoles, avaient été achevés dix ans avant la Quatrième Guerre Palasedrane et avaient échappé par miracle au grand bombardement.

Etzwane se rendit au bureau d'Aun Sharah, le Discriminateur en chef de Garwiy, qui était installé au premier étage du Juridictionnaire. « Ayez l'obligeance de m'annoncer, dit-il à l'employé. Je suis Gastel Etzwane. »

Aun Sharah en personne vint à sa rencontre : un bel homme à l'épaisse chevelure d'argent portée court, un élégant nez

aquilin, une grande bouche avec un demi-sourire. Il était vêtu d'une tunique des plus sobres, en tissu gris foncé et ornée à chaque épaule d'une simple petite fibule en bois d'argent – un costume d'une telle distinction qu'Etzwane se demanda si ses propres habits, en comparaison, ne paraissaient pas d'une ostentation de mauvais goût.

Le Discriminateur en chef examina tranquillement Etzwane avec une curiosité non dissimulée. « Allons dans mes appartements, si vous le voulez bien. »

Ils entrèrent dans une vaste pièce haute de plafond qui donnait sur la plazza de la Corporation. Comme la tenue d'Aun Sharah, le mobilier de son bureau était simple et élégant. Aun Sharah indiqua un siège à Etzwane et s'installa sur un divan contre un mur de la pièce. Etzwane lui envia son aisance : Aun Sharah ne manifestait aucune trace d'embarras. Son attention, de toute évidence, se concentrait entièrement sur Etzwane, qui ne jouissait pas d'un tel avantage.

« Vous êtes au courant de la nouvelle situation, dit Etzwane. L'Anome a engagé les forces du Shant contre les Roguskhoïs.

— Un peu tardivement », murmura Aun Sharah.

Etzwane jugea la réflexion quelque peu désinvolte. « Quoi qu'il en soit, nous devons maintenant nous armer. Dans cette perspective, l'Anome m'a désigné comme son Adjoint : je parle avec sa voix. »

Aun Sharah s'adossa plus confortablement sur son divan. « N'est-ce pas étrange ? Il y a seulement un jour ou deux, un certain Gastel Etzwane faisait l'objet de recherches officielles. Je présume que vous êtes la même personne. »

Etzwane regarda le Discriminateur en chef en adoptant un air dégagé. « L'Anome m'a cherché : il m'a trouvé. Je lui ai exposé certains faits : il a réagi comme vous savez.

— Sagement ! Ou du moins, c'est là mon opinion, répliqua Aun Sharah. S'il m'est permis de poser la question, quels étaient ces « faits » ?

— La certitude mathématique d'un désastre à moins que nous ne livrions immédiatement bataille. Avez-vous organisé ma réunion des technistes ?

— Les dispositions sont prises. Combien de personnes désiriez-vous consulter ? »

Etzwane jeta un coup d'œil inquisiteur au Discriminateur en chef, qui semblait détaché et détendu. Etzwane feignit la perplexité. « L'Anome n'a-t-il pas donné d'ordre spécifique ?

— Je crois qu'il a laissé le nombre indéterminé.

— Dans ce cas, rassemblez les spécialistes les plus compétents et les plus estimés, parmi lesquels nous choisirons un président ou un directeur de recherches. Je veux que vous soyez également présent. Notre premier objectif est de créer un organisme réunissant des hommes capables de mettre en œuvre les directives de l'Anome. »

Aun Sharah hocha lentement la tête d'un air songeur. « Les choses sont-elles avancées sur ce plan ? »

Etzwane commença à trouver le regard détaché un peu trop informé. Il dit : « Pas très. La liste de noms est encore en discussion… En ce qui concerne le dénommé Jerd Finnerack, qu'avez-vous appris ? »

Aun Sharah ramassa une fiche. Il lut : « Jerd Finnerack, employé sous indenture de la Société des Chemins d'air. Né au village d'Ispéro dans la partie orientale d'Auberive. Son père, cultivateur de baies, avait mis l'enfant en gage pour garantir un emprunt ; quand il s'est révélé incapable de faire face à ses obligations, l'enfant a été saisi. Finnerack a été un travailleur récalcitrant. Il s'est une fois rendu coupable d'un déroutement de ballon à l'aiguillage de l'Échangeur d'Angwin, d'où ont résulté de gros frais à la charge de la Société. Ces sommes ont été ajoutées à son indenture. Il travaille actuellement au Camp Trois dans le canton de Glaiy, une installation pour travailleurs réfractaires. Le total de son indenture dépasse deux mille florins. » Il tendit le papier à Etzwane. « Puis-je vous demander pourquoi vous vous intéressez à Finnerack ? »

Plus froidement que jamais, Etzwane répliqua : « Je comprends votre curiosité, qui est naturelle ; toutefois, l'Anome tient à une discrétion totale. En ce qui concerne un autre sujet, l'Anome a ordonné le déplacement des femmes vers les cantons maritimes. Il faut limiter autant que possible les incidents déplaisants. Dans chaque canton, on devra désigner au moins

six contrôleurs qui recevront les plaintes et enregistreront les indications nécessaires pour que les poursuites adéquates soient engagées. Je veux que vous nommiez des agents compétents et que vous les mettiez en place dans les meilleurs délais.

— La mesure est essentielle, acquiesça Aun Sharah. Je vais envoyer des hommes appartenant à mon personnel pour organiser les groupes.

— Je m'en remets à vous. »

Etzwane quitta le bureau du Discriminateur en chef. Somme toute, les choses s'étaient bien passées. L'expression calme d'Aun Sharah masquait sans doute un bouillonnement de réflexions astucieuses qui risquaient ou non de l'inciter à nuire. Plus que jamais, Etzwane ressentit le besoin d'un allié parfaitement loyal à qui se fier. Seul, il se trouvait dans une position vraiment précaire.

Il retourna au palais Sershan par un chemin détourné. Pendant un moment, il eut l'impression d'être suivi, mais quand il franchit le portail des Grenades et attendit dans l'ombre rouge derrière le pilier, personne ne vint à passer, et quand il reprit sa route, la voie derrière lui semblait déserte.

3

À midi pile, Etzwane entra dans la salle de conférence principale du Juridictionnaire. Sans un regard pour l'assistance, il se dirigea à grands pas vers le pupitre de l'orateur ; posant les mains sur la barre d'argent massif, il parcourut du regard les visages attentifs.

« Messieurs, l'Anome a préparé un message que j'ai pour instruction de vous lire. » Etzwane sortit une feuille de parchemin. « Voici les paroles de l'Anome :

Salutations à l'aristocratie techniste de Garwiy ! Aujourd'hui, je sollicite votre assistance en ce qui concerne les Roguskhoïs. J'ai longtemps espéré pouvoir repousser ces créatures sans recourir à la violence, mais mes efforts ont été vains ; à présent, nous devons combattre.

J'ai ordonné la constitution d'une armée, mais cela n'est que la moitié du travail : des armes efficaces sont nécessaires.

Voici précisément le problème. Le guerrier roguskhoï est massif, féroce, intrépide. Ses armes principales sont un gourdin en métal et un cimeterre ; ce dernier est à la fois une arme de taille et une arme de jet, portant jusqu'à une distance d'environ cinquante mètres. Au corps-à-corps, un homme ordinaire est sans défense. Nos soldats doivent donc être munis d'armes dont la portée utile soit d'une centaine de mètres, ou plus encore si possible.

Je remets ce problème entre vos mains et vous charge de consacrer immédiatement vos efforts à cette seule tâche. Toutes les ressources du Shant seront à votre disposition.

Naturellement, il est nécessaire que vos recherches soient coordonnées. Je désire donc maintenant que vous choisissiez parmi les personnes présentes un président qui dirigera vos travaux.

Pour me représenter, j'ai désigné la personne qui lit ce message, Gastel Etzwane. Il parle avec ma voix ; vous lui rendrez compte et vous conformerez à ses recommandations.

J'insiste à nouveau sur l'urgence de cette question. Notre milice se rassemble et aura bientôt besoin d'armes.

Etzwane reposa le parchemin et regarda les rangées de visages. « Quelqu'un a-t-il des questions ? »

Un homme corpulent et quelque peu congestionné se leva lourdement. « Ce qui est demandé n'est pas très clair. Quelle sorte d'armes l'Anome envisage-t-il ?

— Des armes pour tuer les Roguskhoïs et pour les refouler avec le minimum de risques pour l'utilisateur, répondit Etzwane.

— Tout cela est bel et bon, mais ne nous éclaire pas, protesta le gros homme. L'Anome devrait fournir une liste de spécifications, ou au moins des schémas de base ! Devons-nous travailler en aveugles ?

— L'Anome n'est pas un techniste, dit Etzwane. Les technistes, c'est vous ! Établissez vous-mêmes les spécifications et les schémas ! S'il est possible de fabriquer des armes énergétiques, tant mieux. Sinon, inventez ce que vous voulez qui soit pratique et réalisable. Dans tout le Shant les armées se forment ; elles ont besoin des instruments de la guerre. L'Anome ne peut pas faire surgir des armes du néant ; elles doivent être dessinées et produites par vous, les technistes ! »

L'homme rubicond regarda à droite et à gauche d'un air hésitant, puis se rassit. Au dernier rang, Etzwane aperçut Aun Sharah, qui arborait un sourire rêveur, méditatif.

Un personnage de haute taille, aux yeux noirs qui brûlaient dans un visage couleur de cire, se leva. « Vos remarques sont pertinentes et nous ferons de notre mieux. Mais rappelez-vous, nous sommes des technistes, pas des novateurs. Plutôt que de créer des concepts, nous raffinons des méthodes.

— Si vous ne pouvez pas exécuter ce travail, trouvez quelqu'un qui en soit capable, répliqua Etzwane. Je vous délègue la responsabilité de cette tâche. Créez, ou mourez. »

Un autre prit la parole. « Une précision nécessaire pour notre étude est l'importance de l'armée prévue. Elle conditionne le nombre d'armes requises. L'élégance a peut-être bien moins d'importance que la disponibilité et l'efficacité.

— C'est exact, dit Etzwane. L'armée comptera entre vingt et cent mille hommes, selon la difficulté de la campagne. J'ajouterai que les armes ne sont que le besoin le plus pressant. Il nous faut du matériel de communication pour que les commandants des différents corps puissent coordonner leurs efforts. Votre président devra nommer une équipe afin de mettre au point ce matériel. »

Etzwane attendit d'autres questions, mais un morne silence dubitatif régnait toujours. Etzwane reprit : « Je vous laisse à vos travaux. Choisissez un président, un homme dont vous connaissez la compétence, l'esprit de décision et la capacité, si c'est nécessaire, de se montrer dur. Il formera les groupes de travail comme il le jugera commode. Les questions ou les propositions me seront transmises par le Discriminateur en chef, Aun Sharah. »

Sans rien ajouter, Etzwane s'inclina et s'en alla par où il était venu.

Dans le pavillon devant le Juridictionnaire, Aun Sharah s'approcha d'Etzwane. « Les processus s'enclenchent, dit-il. Avec efficacité, j'espère. Ces gens n'ont pas l'expérience du travail créatif et, permettez-moi de le dire, l'Homme Sans Visage semble en l'occurrence ne pas savoir ce qu'il veut.

— Comment cela ? questionna Etzwane d'une voix neutre.

— En temps ordinaire, il aurait réclamé des dossiers et des évaluations sur chaque personne ; il aurait ensuite nommé un président et donné des ordres précis. Les technistes sont à présent désorientés et indécis : il leur manque une ferme initiative. »

Etzwane eut un haussement d'épaules indifférent. « L'Anome a de nombreux calculs à faire. Il est essentiel que d'autres partagent le fardeau.

— Naturellement, s'ils en ont la capacité et si on leur fournit un programme.

— Ils doivent établir eux-mêmes leur programme.

— L'idée est intéressante, convint Aun Sharah. J'espère qu'elle portera ses fruits.

— Il le faut, si nous voulons survivre. L'Anome ne peut pas combattre les Roguskhoïs de ses propres mains. Je présume que vous avez examiné mes antécédents ? »

Aun Sharah acquiesça sans montrer d'embarras. « Vous êtes, ou avez été, musicien dans la troupe estimée de Maître Frolitz.

— Je suis musicien. Je connais d'autres musiciens comme vous ne pourriez jamais parvenir à les connaître, quand bien même vous prépareriez cent dossiers sur eux. »

Aun Sharah se frotta le menton. « Et alors ?

— Supposons que l'Anome désire former une troupe avec les meilleurs musiciens du Shant. Vous compileriez probablement des dossiers et il opérerait une sélection. Ces musiciens joueraient-ils bien, se compléteraient-ils ? Je ne le crois pas. Ce que je veux dire, c'est que quelqu'un de l'extérieur ne peut pas constituer un groupe efficace de spécialistes dans un domaine : ils doivent s'en occuper eux-mêmes. Telle est la conviction présente de l'Anome.

— Je suivrai avec intérêt l'évolution des travaux du groupe, dit Aun Sharah. Quelles armes attendez-vous d'eux ? »

Etzwane décocha du coin de l'œil un regard froid à Aun Sharah.

« Que sais-je sur les armes ? Je n'ai pas d'attentes précises, pas plus que l'Anome.

— C'est assez naturel. Eh bien, il faut que je retourne à mon bureau pour réorganiser mon personnel. » Aun Sharah s'éloigna.

Etzwane traversa la place et descendit à la taverne de la Roseraie. À une table retirée, il but lentement une tasse de thé en réfléchissant aux résultats qu'il avait obtenus jusqu'à présent. Ils étaient appréciables, songea-t-il : des forces importantes avaient été mises en mouvement. Les femmes se rendaient dans la sécurité relative des cantons maritimes ; au mieux, il n'y aurait plus de nouvelles naissances de Roguskhoïs ; au pire, les Roguskhoïs poursuivraient leurs expéditions plus avant dans l'intérieur du pays. Ordre avait été donné de

constituer une milice ; les technistes avaient reçu instruction de fabriquer des armes. Sajarano était gardé par Frolitz ; Aun Sharah, une variable inconnue, devait être traité avec prudence.

Pour le moment, il avait fait tout ce qui était en son pouvoir… Quelqu'un avait laissé un exemplaire de *l'Aernid Koromatik*[22] sur une chaise voisine ; Etzwane le prit et jeta un coup d'œil aux séquences colorées. Les caractères bleu clair et verts donnaient les informations mondaines et les potins, avec du rose vif et du vieux rose pour souligner les points saillants, Etzwane laissa de côté ces articles. Il lut la proclamation bleu lavande de l'Anome. L'opinion de personnalités bien connues s'énonçait en diverses teintes d'indigo et de vert[23] ; toutes exprimaient l'approbation. « Enfin l'Anome utilise son énorme puissance contre les hordes féroces, déclarait l'Esthète Santangelo de Ferathilen, en symboles outremer. Le peuple du Shant peut maintenant se détendre. »

Un pli ironique retroussa la lèvre d'Etzwane ; il secoua le journal. Au bas de la page, une bordure marron renfermait un message ocre jaune : des nouvelles d'une nature sinistre et terrifiante. Une troupe estimée à plus de cinq cents Roguskhoïs avait pénétré dans la vallée du Farwan, dans le canton de Lor-Asphen, tuant beaucoup d'hommes et réduisant en esclavage un grand nombre de femmes. « Ils ont établi un camp : ils ne donnent aucun signe de vouloir se retirer dans le Hwan. Considèrent-ils donc la vallée comme un territoire conquis ?

« On est en train d'évacuer aussi rapidement que possible les femmes de Lor-Asphen vers les cantons d'Auberive et d'Esterlande. Malheureusement, l'Anome n'a pas encore rassemblé de forces suffisantes pour riposter. On espère que des épisodes aussi terribles ne se renouvelleront pas. »

---

[22] Littéralement : Enveloppe chromatique, autrement dit une gamme de nouvelles de toutes sortes.

[23] La qualité précise du bleu ou du vert donnait la mesure du prestige de la personne mentionnée : réputation, vanité, ridicule, popularité, suffisance – tout était implicite dans l'intensité, les variations et les harmoniques des couleurs employées –, une symbolique d'une grande subtilité.

Etzwane poussa le journal de côté puis, à la réflexion, le plia et le mit dans la poche de son manteau. Il resta assis un moment à observer les gens des tables voisines. Ils bavardaient, ils étaient charmants, leur sensibilité était subtile… Dans le jardin apparut alors le techniste rubicond, celui qui s'était levé le premier pour poser des questions. Il portait une cape vert pâle sur son costume noir et blanc ; il rejoignit un groupe de ses amis à une table proche de l'endroit où Etzwane était installé : deux hommes et deux femmes portant de riches tuniques bleu, vert, pourpre et blanc. Ils se penchèrent vers le gros homme qui parlait avec animation. Etzwane prêta l'oreille : «… insensé, insensé ! Ce n'est pas notre fonction : que savons-nous de ces choses-là ? L'Anome s'attend à des miracles ; il veut des briques sans fournir la paille ! Qu'il fournisse les armes ; n'est-il pas le pouvoir du Shant ? »

Un de ses compagnons dit quelques mots, auxquels le techniste rubicond rétorqua avec impatience : « Quelle blague ! J'ai l'intention de rédiger une pétition de protestation ; l'Anome entendra sûrement raison. »

Etzwane écoutait, pétrifié par un étonnement qui se changea en fureur. Quelques minutes à peine auparavant, il avait enjoint à ce gros homme stupide de se vouer corps et âme à sa tâche. Voilà qu'il se répandait déjà en propos défaitistes ! Etzwane sortit l'émetteur d'impulsions ; il pianota sur les touches correspondant au code du techniste… Il se retint juste à temps d'appuyer sur la touche jaune ; au lieu de cela, il alla jeter un regard furibond sur le visage devenu subitement interdit de l'autre. « J'ai entendu vos remarques, déclara Etzwane. Savez-vous de combien il s'en est fallu que vous perdiez votre tête ? De trois millimètres, l'enfoncement d'un bouton.

— J'ai parlé en l'air, sans plus, s'exclama précipitamment l'autre d'une voix plaintive. Faut-il que vous preniez tout au pied de la lettre ?

— Pourquoi pas ? C'est ainsi que je procède dans mes propos. Faites vos adieux à vos amis : vous êtes devenu subitement membre de la milice de Garwiy. J'espère que vous vous battrez aussi bien que vous parlez.

— La milice ! Impossible ! Mon travail…

— « Impossible » ? » Etzwane nota ostensiblement le code de couleurs de l'autre. « J'expliquerai les circonstances à l'Anome ; vous feriez bien de mettre vos affaires en ordre. »

Saisi, blême, l'homme s'affaissa dans son fauteuil.

Etzwane prit une diligence jusqu'au palais Sershan. Il trouva Sajarano dans le jardin sur le toit, jouant avec un prisme. Etzwane l'observa un instant. Sajarano faisait courir des taches de lumière colorée sur une barre blanche, en pressant sa petite bouche pincée et en évitant soigneusement de regarder Etzwane.

Que se passait-il derrière ce front de poète ? Quelles impulsions faisaient agir ces petites mains, naguère si prestes et si puissantes ? Etzwane, déjà d'humeur sombre, jugea insupportable cette énigme déroutante. Il sortit le journal et le plaça devant Sajarano, qui mit de côté le jouet pour lire. Il jeta un coup d'œil à Etzwane. « Les événements se précipitent. L'histoire se fait. »

Etzwane désigna le marron et jaune. « Que dites-vous de ceci ?

— C'est tragique.

— Vous êtes d'accord que les Roguskhoïs sont nos ennemis ?

— C'est indéniable.

— Quelles mesures prendriez-vous contre eux si vous aviez de nouveau le pouvoir ? »

Sajarano s'apprêta à parler, puis baissa les yeux sur son jouet. « Les avenues de l'action conduisent toutes à un brouillard sombre. »

Sajarano était peut-être bien victime d'une maladie mentale, songea Etzwane : en fait, c'était presque sûrement ça. Il demanda : « Comment êtes-vous devenu Anome ?

— Mon père était Anome avant moi. Quand il est devenu vieux, il a transmis le pouvoir. » Le regard perdu dans le ciel, Sajarano sourit tristement à ses souvenirs. « Dans ce cas, le transfert était simple, mais cela ne se passe pas toujours ainsi.

— Qui devait être Anome après vous ? »

Le sourire de Sajarano s'effaça : il réfléchit en fronçant les sourcils. « À un moment donné, j'ai penché pour Arnold de

Cham, que je considérais comme qualifié de par sa naissance, ses qualités intellectuelles et son intégrité. Je me suis ravisé. L'Anome doit être intelligent et dur : il ne peut pas se permettre d'avoir des scrupules. » Les doigts de Sajarano se crispèrent convulsivement. « Quels actes terribles ai-je commis ! Dans le Haviosq, troubler les oiseaux sacrés est un crime. Dans le Fordume, l'apprenti sculpteur sur jade doit mourir si son chef-d'œuvre se fendille. Arnold de Cham, un homme raisonnable, ne pouvait pas faire appliquer des lois aussi ridicules. J'ai pensé à quelqu'un d'un caractère plus souple : Aun Sharah, le Discriminateur en chef. C'est un homme de sang-froid, intelligent, capable de détachement… J'ai éliminé Aun Sharah pour des raisons de style et j'ai fixé mon choix sur Garstang, qui est mort maintenant… Tout cela est sans intérêt. »

Etzwane réfléchit un instant. « Aun Sharah sait-il que vous aviez pensé à lui ? »

Sajarano haussa les épaules et reprit son jouet. « C'est un homme perspicace. Il est difficile de dissimuler l'exercice du pouvoir à une personne dans sa situation. »

Etzwane alla dans la salle de radio. Il ajusta le filtre pour se différencier du précédent message, puis il appela Aun Sharah. « Ici Gastel Etzwane. J'ai eu une conférence avec l'Anome. Il a ordonné que vous et moi nous rendions en tant que plénipotentiaires dans toutes les régions du Shant. Vous êtes requis de visiter les cantons à l'est de la Jardine et au nord des Terres Sauvages, y compris les cantons de Shkoriy, Lor-Asphen, Harpie et Auberive. Je suis chargé des cantons de l'ouest et du sud. Nous devons stimuler et, si nécessaire, imposer la mobilisation et l'entraînement des diverses milices. Avez-vous des questions ? »

Il y eut un bref silence. « Vous avez employé le terme « imposer ». Comment cela se fera-t-il ?

— Nous devons noter les cas de récalcitrance. L'Anome infligera les châtiments. Les conditions varient. Je ne puis donner d'instructions explicites ; vous devrez vous fier à votre propre jugement. »

La voix d'Aun Sharah manquait quelque peu d'entrain. « Quand dois-je partir ?

— Demain. Vous devriez peut-être commencer par Galle, Éventail Pourpre, Anglesiy, Jardine et Conduce ; puis vous emprunterez le chemin d'air à l'Échangeur de Brasseï pour vous enfoncer vers l'est. Moi, je passerai d'abord par Églantine, Maiy, Erevan et Ombre, et je prendrai ensuite le ballon pour Esterlande. En ce qui concerne les frais de route, nous tirerons des chèques sur la Banque du Shant et, naturellement, sans lésiner.

— Très bien, dit Aun Sharah sans enthousiasme. Nous devons exécuter les ordres. »

4

Le ballon *Iridixn,* réquisitionné par Etzwane, se balançait le long du quai d'embarquement : une masse tripartite d'osier, de cordage et de fin tissu brillant. Le gabier était un certain Casallo, un jeune homme aux manières affectées qui accomplissait les manœuvres délicates de son métier avec un air blasé et dédaigneux. Etzwane monta dans la nacelle ; Casallo, déjà installé dans son compartiment, demanda : « Quels sont vos ordres, monsieur ?

— Je veux aller à Jamilo, à Verveï, sur la Colline Sacrée dans Erevan, et à Lantine dans Ombre. Puis nous nous rendrons directement à Esterlande en traversant le Shant.

— Comme vous voudrez, monsieur. » Casallo réprima à peine un bâillement. Il portait derrière l'oreille un brin d'arasme pourpre, souvenir des réjouissances de la nuit. Etzwane regarda avec méfiance Casallo vérifier le jeu de ses treuils, tester les soupapes de gaz et la trappe du lest, puis abattre le sémaphore. « En route. »

Les hommes d'équipe firent avancer le chariot de dérivation dans la glissière, donnant au ballon une certaine marge de manœuvre. Casallo ajusta négligemment l'inclinaison et l'orientation pour placer le ballon par le travers du vent. Les câbles d'attache furent dégagés de la poulie, le chariot de roulement fut libéré de son sabot ; le ballon s'éloigna ; la roue du chariot tournait joyeusement le long de la glissière. Casallo ajusta la tension des filins avec la mine de quelqu'un qui invente une nouvelle méthode ; le ballon accéléra sensiblement l'allure et fila vers l'est par la trouée de Jardine. L'Ushkadel devint une tache sombre derrière eux, et ils entrèrent bientôt dans Eglantine où les Esthètes de Garwiy avaient leurs résidences champêtres au milieu des petites collines boisées, des vallons, des étangs et des prés paisibles.

En approchant du bourg de Jamilo, le ballon leva son sémaphore orange et Casallo lofa ; les hommes d'équipe de la station saisirent le chariot de roulement et l'aiguillèrent vers une voie de garage où ils l'immobilisèrent dans la glissière au moyen d'un sabot. Ils engagèrent les câbles dans les poulies du chariot de dérivation, qu'ils halèrent le long de la glissière en direction de la gare pour amener le ballon au sol.

Etzwane se rendit à la Chambre cantonale, qu'il trouva silencieuse et déserte. La proclamation de l'Anome avait été placardée, mais aucune personne d'autorité n'était passée la voir.

Ivre de rage, Etzwane alla au petit bureau de l'employé où il exigea une explication. L'employé s'avança en clopinant et cligna des yeux d'un air ahuri tandis qu'Etzwane critiquait sa conduite. « Pourquoi n'avez-vous pas convoqué les membres du Conseil ? tempêta Etzwane. Êtes-vous ignorant au point de ne pas comprendre l'urgence du message ? Vous êtes renvoyé ! Fichez le camp de ce bureau et réjouissez-vous que l'Anome ne vous ôte pas la tête !

— Depuis tout le temps que je travaille ici, les choses ont toujours évolué avec lenteur, chevrota l'employé. Comment pouvais-je deviner que cette affaire devait se régler à la vitesse de l'éclair ?

— Maintenant, vous le savez ! Comment convoquez-vous les conseillers à une réunion extraordinaire ?

— Je ne sais pas : nous n'avons jamais rien eu d'extraordinaire.

— Y a-t-il à Jamilo un corps de sapeurs-pompiers pour maîtriser les incendies ?

— Oui, certes. Le gong est là-bas.

— Allez actionner le gong ! »

Les habitants du Maiy étaient des commerceurs : des gens de haute taille au teint sombre, aux cheveux noirs, aux manières calmes et affables. Ils habitaient des maisons octogonales coiffées de hauts toits d'ardoise gris-vert à huit pans ; en leur milieu se dressaient des cheminées, toutes plus grandes les unes que les autres car c'est à la hauteur de leurs cheminées que se

mesurait le prestige des citoyens. Le centre administratif du canton, Verveï, était moins une ville qu'une agglomération de petites industries produisant des jouets, des bols en bois, des plateaux, des candélabres, des portes, du mobilier. Etzwane trouva les usines fonctionnant à plein régime, et le Premier Négociant du Maiy reconnut qu'il n'avait pris aucune mesure pour se conformer à la proclamation de l'Anome. « Il nous est très difficile d'agir rapidement, expliqua-t-il avec un sourire désarmant. Nous avons des contrats qui limitent notre liberté d'action ; il faut que vous compreniez que cette période est pour nous le pic de la saison. Avec son pouvoir et sa sagesse, l'Anome peut sûrement venir à bout des Roguskhoïs sans bouleverser notre existence ! »

Etzwane nota avec ostentation le code du torque du Négociant. « Si une seule de vos entreprises ouvre avant qu'une milice n'ait été constituée et fasse l'exercice, vous perdrez votre tête. La guerre contre les Roguskhoïs prime sur tout le reste ! Est-ce bien clair ? »

Le visage maigre du Négociant devint grave. « Il est difficile de comprendre comment…»

Etzwane dit : « Vous avez exactement dix secondes pour vous mettre à obéir aux ordres de l'Anome. Êtes-vous capable de comprendre cela ? »

Le Négociant porta la main à son torque. « Je comprends parfaitement. »

Dans le canton d'Erevan, Etzwane tomba en pleine confusion. Au sud-est, les premiers pics du Hwan se dressaient au-dessus de l'horizon ; à peu près à la même distance, un bras de la baie des Coques Fleuries s'étendait au nord. « Devons-nous envoyer nos femmes au nord ? Ou devons-nous faire des préparatifs pour accueillir les femmes des montagnes ? Les Volailles disent une chose, les Fruits[24] en disent une autre. Les Volailles veulent former une milice de jeunes, parce que les hommes âgés s'occupent mieux des bêtes ; les Fruits veulent

[24] Volailles et Fruits : les factions rivales d'Erevan, représentant les éleveurs de volailles et les fruticulteurs.

enrôler les vieux parce qu'on a besoin des jeunes pour récolter les fruits. Seul l'Anome peut résoudre nos problèmes !

— Prenez des jeunes Volailles et des vieux Fruits, trancha Etzwane, mais agissez avec décision ! Si l'Anome apprenait vos tergiversations, il ferait tomber des têtes chez les Volailles comme chez les Fruits. »

Dans le canton d'Ombre, au pied même de la masse du Hwan, les Roguskhoïs étaient un danger connu. En bien des occasions, de petites bandes avaient été aperçues dans les hautes vallées où, à présent, nul n'osait plus s'aventurer : trois petits villages avaient été attaqués. Etzwane n'eut pas besoin d'insister sur la nécessité d'agir. Un grand nombre de femmes avaient été envoyées dans le Nord ; des groupes de la nouvelle milice étaient déjà en cours d'organisation.

En compagnie du Premier Duc d'Ombre, Etzwane regarda deux escouades s'exercer avec des bâtons et des perches, pour simuler des épées et des lances, à chaque extrémité de l'Arène de Sansour. Les escouades présentaient des différences notables dans leur tenue, leur zèle et leur compétence en général. Les hommes de la première portaient des vêtements bien coupés couleur de mûre et d'indigo, avec des bottes de cuir vert ; ils bondissaient en avant et sautaient en arrière ; ils allongeaient des coups de pointe, feintaient, plastronnaient, et tout en s'activant, ils échangeaient des commentaires enjoués. Ceux du second groupe, en sandales et bleu de travail, manœuvraient sans ardeur et ne s'exprimaient qu'en marmonnements maussades. Etzwane demanda d'où provenait cette disparité.

« Nous n'avons pas encore défini de règles précises, expliqua le Premier Duc. Certains de ceux qui ont été convoqués ont envoyé à leur place des serfs sous indenture, qui ne déploient pas grande ardeur. Je ne sais pas si le système se révélera viable. Peut-être les personnes qui se sentent incapables de suivre l'entraînement devraient-elles envoyer deux serfs au lieu d'un. Peut-être cette pratique devrait-elle être totalement prohibée. Il y a des arguments en faveur de tous les points de vue. »

Etzwane déclara : « La défense du Shant est un privilège accordé uniquement aux hommes libres. En entrant dans la milice, l'homme sous indenture voit ses dettes automatiquement effacées. Veuillez avoir l'obligeance d'annoncer ce fait aux hommes du groupe qui est là-bas ; puis jugeons de leur zèle. »

Le chemin d'air pénétrait dans les Terres Sauvages, *l'Iridixn* volant à présent à l'extrême bout de ses filins pour profiter au maximum des coups de vent. À Angwin, un câble sans fin tira *l'Iridixn* à travers le Grand Ravin jusqu'à l'Échangeur d'Angwin, l'île dans le ciel d'où Etzwane s'était enfui il y avait bien longtemps avec l'aide involontaire de Jerd Finnerack.

L'Iridixn poursuivit sa route vers le sud-est, à travers les régions les plus accidentées des Terres Sauvages. Casallo examinait le panorama à la jumelle. Il tendit le doigt vers une vallée montagneuse. « Les Roguskhoïs vous intéressent ? Regardez là-bas ! Toute une tribu sous vos yeux ! »

Prenant les jumelles, Etzwane aperçut un grand nombre de points noirs immobiles, quatre cents environ, le long d'une enceinte fortifiée faite de buissons épineux. Sortant de sous une douzaine de grands chaudrons, des volutes de fumée se déroulaient le long de la vallée. Etzwane examina l'intérieur de l'enceinte. Il aperçut quelques tas de haillons indéfinissables, qui se révélèrent être des femmes serrées les unes contre les autres, une bonne centaine, peut-être. Au fond de l'enceinte, sous l'abri d'un toit rudimentaire, il y en avait peut-être encore d'autres… Etzwane inspecta d'autres parties du camp. Les Roguskhoïs se tenaient à l'écart les uns des autres, chacun ne s'occupant que de lui-même ; quelques-uns raccommodaient leur équipement, s'enduisaient de graisse, rajoutaient du bois dans le feu sous les chaudrons. Aucun, pour autant qu'Etzwane pouvait le déterminer, ne leva seulement une fois la tête pour regarder passer le ballon ou ne la tourna vers le chariot qui roulait en vrombissant dans la glissière à moins de cinq cents mètres d'eux… L'*Iridixn* contourna un piton escarpé ; la vallée disparut.

Etzwane posa les jumelles sur l'étagère. « Où se procurent-ils leurs épées ? Ces chaudrons sont en métal – une fortune ne suffirait pas à les acheter. »

Casallo rit. « Des chaudrons en métal ! Mais ils cuisent de l'herbe, des feuilles, des vers noirs, des ahulphes crevés, des vivants aussi, tout ce qu'ils peuvent avaler. Je les ai observés à la jumelle.

— Ne s'intéressent-ils jamais au ballon ? Ils pourraient causer des ennuis s'ils touchaient à la glissière.

— Ils ne s'y sont jamais attaqués, dit Casallo. Il y a beaucoup de choses qu'ils n'ont pas l'air de voir. Quand ils ne sont pas occupés à manger ou à copuler, ils restent assis, tout simplement. Pensent-ils ? Je ne sais pas. J'ai parlé à un montagnard qui était passé à côté d'une vingtaine d'entre eux assis en silence à l'ombre. J'ai demandé : « Est-ce qu'ils dormaient ? » Il a répondu que non ; apparemment, ils n'ont éprouvé aucune envie de le tuer. C'est un fait : ils n'attaquent jamais un homme à moins que celui-ci ne tente de les éloigner d'une femme, ou à moins qu'ils n'aient faim – auquel cas il va dans le chaudron avec le reste.

— Si nous avions eu une bombe, nous aurions pu tuer quatre cents Roguskhoïs, dit Etzwane.

— Ce n'est pas une bonne idée, répliqua Casallo, qui avait tendance à contester chacune des remarques d'Etzwane ou à émettre des réserves à leur sujet. Si des bombes venaient des ballons, ils détruiraient la glissière.

— Sauf si nous utilisions des ballons libres.

— Et alors ? Du haut d'un ballon, on ne peut bombarder que ce qui se trouve directement en dessous ; ce n'est pas souvent qu'on dérive au-dessus d'un camp. Si nous avions des moteurs pour faire se mouvoir les ballons, ce serait une autre affaire, mais on ne peut pas construire de moteur avec de l'osier et du verre, même si quelqu'un retrouvait les arts d'autrefois. »

Etzwane dit : « Un planeur vole là où un ballon ne peut que dériver.

— En revanche, prit la peine de souligner Casallo, un planeur doit atterrir, tandis qu'un ballon dérivera vers un lieu sûr.

— L'important pour nous est de tuer des Roguskhoïs, riposta Etzwane, pas de nous promener dans les airs en toute sécurité. »

Casallo se contenta de rire et s'en alla dans son compartiment jouer du khitan, un talent dont il était très fier.

Ils avaient atteint le cœur des Terres Sauvages. Tout autour d'eux, des crêtes de roc gris s'arrondissaient dans le ciel ; la glissière virait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, adoptant des variantes verticales et horizontales, les premières donnant de l'inconfort au voyage et les secondes obligeant le gabier à des manœuvres continuelles. Autant que possible, les glissières conduisaient par le travers des vents dominants pour permettre aux ballons de courir une bordée dans chaque direction. Dans les montagnes, les vents tournaient et sautaient, soufflant parfois tout droit le long de la glissière. Le machiniste pouvait alors lofer et incliner le ballon pour le déhaler de la paroi et l'abaisser, réduisant ainsi le vecteur contraire. Dans des conditions plus pénibles, il pouvait tirer la corde de freinage, coinçant les roues du chariot contre la paroi de la glissière. Dans des conditions pires encore, quand le vent rugissait et se déchaînait, il pouvait abandonner l'idée de continuer son chemin et se laissait repartir en dérive le long de la glissière jusqu'à la gare ou l'aiguillage le plus proche.

C'est une tempête de ce genre qui assaillit *l'Iridixn* au-dessus du Cirque de Conceil – une vaste cuvette peu profonde tapissée de neige où la Sombre prenait sa source. La matinée avait été voilée d'une brume rose lavande au sud, et très haut à l'est flottaient une centaine de bandes de cirrus, à travers lesquels les trois soleils plongeaient et tournoyaient en créant des zones changeantes de rose, de blanc et de bleu. Casallo prédit du vent et les rafales ne tardèrent pas à les secouer. Casallo eut recours à toutes les techniques en son pouvoir : il lofa, déhala en haut et en bas, freina, décrivit un grand arc, puis relâcha le frein à un moment soigneusement calculé pour gagner péniblement quelques mètres, manœuvres grâce auxquelles il espérait atteindre une courbe de la glissière quinze cents mètres plus avant. À trois cents mètres du but, le vent attaqua si fort que la charpente de *l'Iridixn* se mit à gémir et grincer. Casallo libéra le

frein, plaça *l'Iridixn* en plein par le travers du vent et repartit en arrière le long de la glissière.

À la gare de triage de Conceil, les hommes d'équipe amenèrent le ballon à terre et l'amarrèrent solidement au moyen d'un filet. Casallo et Etzwane passèrent la nuit dans la gare, abrités derrière un rempart fait de murs de pierre garnis de tours de guet dans les angles. Etzwane apprit que l'on voyait beaucoup de Roguskhoïs dans les parages. L'importance des groupes s'était remarquablement accrue au cours de l'année passée, signala le chef de gare. « Avant, on pouvait en voir une vingtaine à la fois. À présent, ils vont par bandes de deux ou trois cents, et il leur arrive parfois d'encercler le rempart. Ils n'ont attaqué qu'une fois, quand un groupe de religieuses de Whearn a été obligé de se poser à cause du vent. Il n'y avait pas un seul Roguskhoï en vue, puis tout à coup, trois cents ont surgi et tenté d'escalader les murailles. Nous étions prêts à les recevoir – le coin est truffé de mines. Nous en avons tué au moins deux cents, une vingtaine à la fois. Le lendemain, nous nous sommes hâtés de faire embarquer les religieuses dans un ballon et elles ont poursuivi leur route. Depuis, nous n'avons plus eu d'alerte. Venez, je vais vous montrer quelque chose. »

Dans un angle du rempart, un abri avait été construit avec des merrains en bois de fer : deux petits êtres couleur bronze cuivré regardaient par les interstices. « Nous les avons capturés la semaine dernière ; ils fouillaient dans nos ordures. Nous avons posé un filet et nous y avons mis un appât. Trois ont réussi à se libérer ; nous en avons capturé deux. Ils sont déjà forts comme des hommes adultes. »

Etzwane examina les deux petits gnomes, qui le regardèrent à leur tour d'un œil inexpressif. Étaient-ils humains ? Dérivés d'une souche humaine ? Des organismes nouveaux et étranges ? Ces questions avaient été soulevées bien des fois, sans que des réponses satisfaisantes aient pu y être apportées. La structure osseuse des Roguskhoïs ressemblait en gros à celle d'un homme, quoique un peu simplifiée au niveau du pied, du poignet et de la cage thoracique. Etzwane demanda au Chef : « Sont-ils pacifiques ?

— Bien au contraire. Si vous passez le doigt à l'intérieur de la cage, ils l'arracheront.

— Est-ce qu'ils parlent ou profèrent des sons quelconques ?

— La nuit, ils geignent et grognent ; sinon, ils restent silencieux. Ils ne valent apparemment guère plus que des animaux. Je suppose que le mieux serait de les tuer avant qu'ils ne manigancent un mauvais tour.

— Non, prenez soin d'eux : l'Anome voudra qu'on les étudie. Peut-être pourrons-nous apprendre à les maîtriser. »

Le chef de gare considéra les deux gnomes d'un air dubitatif. « J'imagine que tout est possible.

— Dès mon retour à Garwiy, je les enverrai chercher, et vous serez naturellement récompensé de vos peines.

— C'est aimable à vous. J'espère que j'arriverai à les garder sous clef. Ils grandissent de jour en jour.

— Traitez-les avec douceur, et essayez de leur faire apprendre quelques mots.

— Je ferai de mon mieux. »

L'*Iridixn* descendit des Terres Sauvages et traversa les splendides forêts du canton de Whearn. Il y eut une période où le vent cessa complètement de souffler, et pour passer le temps, Etzwane observa les oiseaux de la forêt à la jumelle : des anémones d'air ondoyantes, des vacilleux vert pâle, des oisellules noir et bleu lavande… En fin d'après-midi, le vent se leva dans une bourrasque soudaine : *L'Iridixn* fila le long de la glissière jusqu'à la ville de Pelmonte, où le chemin d'air bifurquait.

À Pelmonte, les eaux de la rivière Fahalusra, déviées par des canaux, fournissaient l'énergie nécessaire à six énormes scieries. Les troncs, flottés sur la Fahalusra depuis les forêts, étaient écorcés, parés et découpés en planches au moyen de scies en maillefer aggloméré. Dans des aires de séchage, le bois était placé sous presse et subissait divers traitements : dégauchissage, imbibition d'huiles, de colorants et d'onguents spéciaux, puis il était soit chargé sur des barges, soit prédécoupé pour être assemblé par la suite. Etzwane était déjà venu deux fois auparavant à Pelmonte quand il était un Vert foncé-Azur-

Noir-Rose ; il se rappelait bien l'odeur puissante de sève fraîche, de résine, de vernis et de fumée qui saturait l'air. Le Surintendant de la ville accueillit Etzwane avec enthousiasme.

Les Roguskhoïs étaient bien connus dans le Whearn du Nord ; depuis des années, les bûcherons montaient la garde le long de la Fahalusra, et avaient repoussé des dizaines de petites incursions à l'aide d'arbalètes et de piques ; dans les forêts, ces armes étaient plus efficaces que les cimeterres lancés par les Roguskhoïs.

Récemment, les Roguskhoïs s'étaient mis à attaquer de nuit et en troupes plus importantes : les hommes du Whearn avaient été refoulés au-delà de la Fahalusra, à leur grand désagrément. Nulle part ailleurs dans le Shant Etzwane n'avait trouvé autant de zèle. Les femmes avaient été envoyées dans le Sud, la milice s'exerçait tous les jours. « Transmettez ce message à l'Anome ! déclara le Surintendant. Dites-lui d'envoyer des armes ! Nos piques et nos arbalètes ne servent à rien en terrain découvert ; nous avons besoin de flèches énergétiques, de feux tournants, de cornes-de-mort et d'inventions terrifiantes. Si l'Anome, dans son pouvoir et son génie, nous fournit des armes, nous nous en servirons ! »

Etzwane ne trouva rien à répondre. L'Anome, dans la mesure où la charge avait un sens, c'était lui : un homme sans pouvoir ni génie. Que dire à ces gens courageux ? Les tromper était hors de question, ils méritaient qu'on leur dise la vérité. Il répliqua : « Il n'y a pas d'armes. À Garwiy, les meilleurs technistes du Shant travaillent d'arrache-pied. Il faut dessiner ces armes, les tester, les produire. L'Anome fait tout son possible. »

Le Surintendant, un homme de haute taille aux traits rudes, s'exclama : « Pourquoi avoir tant tardé ? Il connaît l'existence des Roguskhoïs depuis bien des années ; pourquoi ne tient-il pas prêts les moyens de nous protéger ?

— Pendant des années, l'Anome a espéré la paix, dit Etzwane. Il négociait, il pensait pouvoir les contenir. Naturellement, les Roguskhoïs sont sourds à la persuasion.

— Voilà encore une déduction qui n'est ni subtile, ni raffinée : n'importe qui pouvait s'en rendre compte dès le départ. Maintenant, il faut que nous combattions et nous

n'avons aucun des outils nécessaires ! L'Anome, quelles que soient ses raisons – mollesse, indécision, peur – nous a trahis. Je le dis, rapportez mes propos si vous voulez : l'Anome peut bien me décapiter, il n'empêche que c'est la stricte et triste vérité. »

Etzwane hocha brièvement la tête. « Votre franchise vous honore. Je vais vous confier un secret. L'Anome qui espérait la paix avec tant d'application n'est plus Anome. Un autre homme a assumé le fardeau, et doit à présent s'occuper de tout à la fois. Vos réflexions sont d'une parfaite justesse.

— Je suis enchanté d'apprendre cette nouvelle ! s'écria le Surintendant. Mais entre-temps, qu'allons-nous faire ? Nous avons les hommes, l'entraînement et l'énergie de l'indignation. Nous ne pouvons pas nous dépenser inutilement ; nous voulons donner le meilleur de nous-mêmes ; que devons-nous faire ?

— Si vos arbalètes tuent des Roguskhoïs, fabriquez-en de plus grandes, qui portent plus loin », dit Etzwane. Il se souvint du camp des Roguskhoïs dans les hauteurs du Hwan. « Construisez des planeurs capables de porter un, deux et six hommes ; formez des pilotes. Mettez-vous en communication avec Harpie et Azume ; exigez leurs meilleurs planeurs. Démontez-les et servez-vous des pièces comme modèle. Pour la toile et la membrane, adressez-vous à Hinthe, Marestiy et Pierre Pourpre ; commandez-leur ce qu'ils ont de meilleur au nom de l'Anome. Pour les cordages, obtenez la qualité supérieure de Cathriy et de Fiorite. Dans le canton de Ferriy, les ferronniers devront produire de nouveaux réservoirs ; quand bien même ils seraient obligés de dévoiler leurs secrets, ils doivent former de nouveaux ouvriers… Mobilisez les ressources du Shant tout entier, au nom de l'Anome. »

De Pelmonte, *l'Iridixn* fila rapidement jusqu'à Luthe ; de Luthe à Bleke, une barge de passagers descendit le fleuve Alfeis en remorquant *l'Iridixn* contre le vent de mer. De Bleke pour retourner à Luthe, *l'Iridixn* vola en tirant un coracle à longue quille qui suivait l'Alfeis comme un chariot suit la glissière. Après avoir volé de Luthe à l'Œil d'Orient, dans l'Esterlande, Etzwane prit un paquebot jusqu'à Auberive et Ilwiy, ce dernier

canton étant situé en fait dans le territoire assigné à Aun Sharah. Etzwane voulait toutefois y inspecter la situation afin d'avoir un élément de comparaison qui lui permette de juger du zèle et de la précision d'Aun Sharah.

D'Ilwiy, Etzwane revint à l'Œil d'Orient en reprenant un bateau. L'absence de liaison par ballon entre Ilwiy et l'Œil d'Orient était une lacune qu'il faudrait combler le plus rapidement possible ! De même pour l'embranchement prévu depuis longtemps entre Brasseï dans le canton d'Elphine et Maschein dans celui de Maseach. La distance dans chaque cas n'était certes pas considérable – trois cent cinquante kilomètres, peut-être –, mais l'itinéraire du chemin d'air, lui, en faisait plus de deux mille cinq cents. On pouvait fort bien installer une ligne de raccordement depuis l'ouest de Brasseï jusqu'à Pagane, puis à travers le canton d'Irréale jusqu'à Ferghaz, à l'extrême nord de Gitanesq, pour descendre enfin au sud-est jusqu'à Garwiy en passant par le canton de Fenesq. Les cantons isolés de Haviosq, Fordume et Parthe n'avaient pas grand besoin d'une ligne de ballons pour le moment, certes, mais dans l'avenir ?

L'*Iridixn* quitta l'Œil d'Orient pour retourner à Pelmonte, puis il obliqua pour suivre la Grande Ligne Sud à travers les cantons sauvages qui longent la Palude. Dans chaque canton, Etzwane trouva une situation différente, un point de vue différent. Dans le Dithibel, les femmes – qui possédaient et géraient toutes les boutiques – refusaient de quitter les régions montagneuses parce qu'elles étaient certaines que les hommes pilleraient leurs stocks. Dans la ville d'Houvannah, Etzwane, qui s'étranglait de rage, s'écria : « Vous encouragez donc le viol ? N'avez-vous donc aucun sens des perspectives ?

— Un viol est vite terminé ; une perte de marchandises dure longtemps, déclara la Matriarche. N'ayez crainte, nous avons de puissants remèdes contre l'une et l'autre de ces nuisances. » Mais elle refusa habilement de préciser quels remèdes, se contentant de dire vaguement que « les méchants le regretteront. Les voleurs, par exemple, se retrouveront sans doigts ! »

Dans le Burazhesq, Etzwane eut affaire à une secte pacifiste, les Aglustides, dont les membres ne portaient que des

vêtements fabriqués avec leurs propres cheveux parce que, prétendaient-ils, c'était naturel, organique, et que cela ne causait de dommages à aucun organisme vivant. Les Aglustides célébraient la vitalité sous tous ses aspects et ne mangeaient ni chair animale, ni grains, amandes ou noix, ne consommant que des fruits dont la graine pouvait être plantée et avoir une chance d'exister. Les Aglustides soutenaient que les Roguskhoïs, plus féconds que les hommes, produisaient plus de vie et devaient par conséquent leur être préférés. Ils appelaient à la résistance passive contre « la guerre de l'Anome ». « Si l'Anome tient à faire la guerre, que l'Anome se batte » était leur slogan et, revêtus de leurs habits en cheveux feutrés, ils défilaient dans les rues de Manfred, dans un concert de chants et de gémissements.

Etzwane ne savait quelle conduite tenir à leur égard. Temporiser était contraire à son tempérament. Cependant, dans quel sens devait-il agir ? Faire sauter les têtes d'une telle quantité de loqueteux misérables était une idée insupportable. Mais, d'un autre côté, pourquoi leur serait-il permis de se complaire dans leur opposition alors que des gens qui leur étaient supérieurs souffraient pour le bien commun ?

Finalement, Etzwane leva les bras au ciel, écœuré, et s'en fut dans le Shker, où il se heurta une fois de plus à des conditions nouvelles et distinctes, bien que rappelant la situation du Burazhesq. Les Shkers étaient des diabolistes qui révéraient un panthéon de démons connus sous le nom de *golses*. Ils avaient adopté une cosmologie complexe et sinistre, dont les préceptes étaient fondés sur le syllogisme suivant :

Le mal prévaut dans tout Durdane.

Les *golses* sont manifestement plus puissants que leurs adversaires bienfaisants.

Par conséquent, la simple logique veut qu'on apaise et glorifie les *golses*.

Les Roguskhoïs étaient tenus pour être des manifestations des *golses* et donc des créatures qu'il fallait révérer. À son arrivée dans la ville de Banily, Etzwane apprit qu'aucun des

ordres de l'Anome n'avait été pris en considération, ni bien entendu mis à exécution. Le Vay de Shker dit avec un fatalisme affligé : « L'Anome peut bien prendre nos têtes s'il le souhaite ; nous ne pouvons pas nous dresser contre des créatures aussi sublimes dans leur malfaisance. Nos femmes vont à eux de leur plein gré ; nous offrons de la nourriture et du vin à leur appétit ; nous n'opposons pas de résistance à leur horreur magnifique.

— Cela doit cesser, déclara Etzwane.

— Jamais ! C'est la loi de notre existence ! Devons-nous compromettre notre vie future simplement pour satisfaire à vos caprices absurdes ? »

Une fois de plus, Etzwane fut déconcerté. Il secoua la tête et poursuivit sa route jusqu'au canton de Glaiy : une région assez primitive, peuplée de gens arriérés. Ils ne lui posèrent aucun problème – les régions proches du Hwan étaient inhabitées, à part quelques clans féodaux qui ignoraient tout des instructions de l'Anome. Leurs rapports avec les Roguskhoïs n'étaient pas marqués par l'infériorité : chaque fois qu'ils le pouvaient, ils tendaient des embuscades et tuaient des Roguskhoïs isolés pour obtenir le précieux métal de leurs massues et de leurs cimeterres.

Dans la ville principale, Orgala, Etzwane reprocha aux trois Grands Juges de ne pas avoir armé une milice ; les Juges se contentèrent d'en rire. « Lorsque vous aurez besoin d'une bande d'hommes valides pour servir vos desseins, prévenez-nous deux heures à l'avance. Tant que vous ne pourrez pas nous fournir d'armes et nous donner des ordres précis, pourquoi nous dérangerions-nous ? Le danger peut passer. »

Etzwane ne pouvait contester la logique de ces remarques.

« Très bien, dit-il. Veillez à être en mesure d'accomplir vos promesses le moment venu… Où est le Camp Trois, l'Agence de travail du chemin d'air ? »

Les Juges le regardèrent avec curiosité. « Que voulez-vous faire au Camp Trois ?

— J'ai certaines instructions de l'Anome. »

Les Juges s'entre-regardèrent et haussèrent les épaules. « Le Camp Trois est à quarante kilomètres au sud, sur la route de la

Palude. Vous avez l'intention d'utiliser votre magnifique ballon ?

— Naturellement, pourquoi marcherais-je ?

— Aucune raison, mais il vous faudra louer des ambleurs pour vous haler : il n'y a pas de glissière. »

Une heure plus tard, Etzwane et Casallo se mirent en route vers le sud à bord de *l'Iridixn*. Les câbles du ballon étaient reliés aux extrémités d'une longue perche qui contrebalançait le flottement du ballon. Une extrémité de la perche était fixée au dos de deux ambleurs, l'autre était montée sur une paire de roues légères, avec un siège où était installé le conducteur. Les ambleurs s'élancèrent sur la route à un trot rapide, tandis que Casallo ajustait l'orientation du ballon pour qu'il offre le moins de résistance possible. La sensation produite était nettement différente de la progression d'un ballon soumis au vent, une impulsion rythmique étant communiquée au ballon par les filins.

Le balancement du ballon et une tension grandissante – ou peut-être éprouvait-il un sentiment de culpabilité ? sans que cela lui coûte beaucoup d'efforts, il aurait pu arriver plus vite au Camp Trois – mirent Etzwane d'humeur morose et irritable. Le désinvolte Casallo, dont l'unique souci était de distraire son ennui, sortit son khitan ; convaincu de son talent de musicien et de l'admiration envieuse d'Etzwane, il se lança dans une mazurka du répertoire classique dont Etzwane connaissait une douzaine de variations. Le jeu de Casallo était mécanique et presque juste, mais sur une des modulations il utilisait avec persistance un faux accord, ce qui finit par provoquer chez Etzwane un tel état d'exaspération qu'il s'exclama : « Non, non et non ! Si vous devez marteler cet instrument, plaquez au moins les accords justes ! »

Casallo haussa les sourcils d'un air amusé. « Mon ami, vous entendez en ce moment *l'Efflorescence de l'Hélianthe ;* c'est ainsi qu'on le joue traditionnellement ; vous n'avez pas l'oreille musicale, j'en ai peur.

— En gros, l'air est reconnaissable, mais je l'ai entendu maintes fois joué correctement. »

Casallo lui tendit le khitan d'un geste languissant. « Ayez donc la bonté de m'instruire, à mon immense gratitude. »

Etzwane saisit l'instrument, retendit la corde du pouce[25] qui était un huitième de ton en dessous du dièse, joua le passage correctement, avec peut-être un brio qui ne s'imposait pas. Ensuite, exécutant une seconde modulation, il joua une inversion de la mélodie dans un autre mode ; puis, modulant encore, il exécuta une improvisation sur l'air original en *staccato* animé, plus ou moins en accord avec son humeur. Il termina par une coda à deux mains avec une syncope rythmée sur la caisse à gratter, et rendit le khitan à un Casallo tout déconfît. « Voilà la mélodie, avec un ou deux enjolivements. »

Le regard de Casallo alla d'Etzwane au khitan, qu'il suspendit alors d'un air sombre à une patère, et il se mit à lubrifier ses treuils. Etzwane s'approcha de la fenêtre d'observation.

Le paysage était devenu sauvage, presque hostile : des portions de forêt ombrophile noir et blanc se dressaient comme des îles sur un océan d'herbe égoïne. À mesure qu'ils approchaient du sud, la jungle se faisait plus sombre et plus dense, l'égoïne pourrissait par endroits et laissa bientôt la place à des bancs de cherfondu blanc-bleu. Devant eux miroitaient les eaux du fleuve Brunaï ; la route s'en écartait légèrement pour obliquer vers l'ouest, montait à travers une coulée volcanique de roches grises pourries, puis contournait un vaste champ de ruines enfouies sous la verdure : Matrice, la cité assiégée et détruite par les Palasedrans deux mille ans auparavant, maintenant habitée par les énormes ahulphes bleu-noir du Glaiy méridional, qui menaient leur vie selon une parodie d'urbanité humaine tout à la fois comique et horrible. Les ruines de Matrice dominaient une pénéplaine d'un millier d'étangs et de marais : c'est là que poussaient les plus grands osiers du Shant, en bouquets de dix à douze mètres de haut. Les travailleurs du Camp Trois coupaient, écorçaient, paraient et bottelaient l'osier, et l'expédiaient par barges sur le Brunaï

[25] Les cinq premières cordes du khitan sont nommées d'après les doigts de la main droite : les quatre cordes secondaires portent des noms dont la signification est inconnue : Ja, Ka, Si, La.

jusqu'à Port-Palas, d'où des goélettes cahoteuses le transportaient aux usines de ballons d'Éventail Pourpre.

Dans le lointain apparut une tache noire qui, dans les jumelles, devint le Camp Trois. À l'intérieur d'une palissade de six mètres de haut, Etzwane discerna un bâtiment central, une série d'ateliers, un long dortoir sur deux niveaux. À gauche, il y avait un ensemble de petites maisons indépendantes et de bâtiments administratifs.

La route bifurquait ; l'attelage obliqua vers les bâtiments administratifs. Un groupe d'hommes s'approcha et, après un mot avec le conducteur, hala les câbles du ballon sur des poulies fixées à des poteaux de béton. Les ambleurs avancèrent, amenant *l'Iridixn* au sol.

Etzwane sortit de la nacelle dans un monde d'humidité et de chaleur. Au-dessus de lui, Ezeletta, Sassetta et Zaëlle tournoyaient à travers des bandes de couleur ; l'air tremblait au-dessus des étendues désertes : impossible de faire la différence entre les mirages et les myriades de fondrières et d'étangs.

Trois hommes s'approchèrent lentement : l'un grand, bien en chair, avec des yeux gris au regard dur ; le second trapu, chauve, avec une mâchoire et un menton énormes ; le troisième un peu plus jeune, agile et souple comme un lézard, avec des bouclettes brunes incongrues et des yeux noirs comme du jais. Ils s'accordaient bien au paysage : des hommes rudes et moroses, méfiants et sans grâce. Ils portaient un chapeau à large bord en égoïne blanchie et filée en cordelette, une tunique blanche, un pantalon gris, des brodequins en peau de chumpa[26]. Une petite arbalète servant à tirer des flèches en bois de girier était suspendue à leur ceinture. Chacun d'eux dévisageait froidement Etzwane, qui ne comprenait pas leur hostilité presque palpable et qui en fut donc un instant désarçonné. Il eut plus que jamais conscience de sa jeunesse, de son inexpérience et, surtout, de la précarité de sa situation.

---

[26] Chumpas : créatures amphibies de la Grande Palude, cousines de l'ahulphe mais plus grosses, dépourvues de poils et un peu plus lentes dans leur comportement. Les chumpas, combinant la subtilité et la méchanceté de l'ahulphe avec un entêtement morbide, avaient résisté à toute tentative de domestication.

Il lui fallait affirmer son autorité. D'une voix neutre, il dit :

« Je suis Gastel Etzwane, Adjoint de l'Anome. Je parle avec la voix de l'Anome. »

Le premier homme eut un lent hochement de tête ambigu, comme si un soupçon se trouvait confirmé : « Qu'est-ce qui vous amène ici au Camp Trois ? Nous sommes des employés du chemin d'air, dépendant de l'autorité de la Société de transport par ballons. »

Etzwane, quand il décelait une réaction hostile, avait pris l'habitude de marquer un temps pour examiner le visage de son adversaire, une tactique qui bouleversait quelquefois le rythme psychologique de son vis-à-vis et donnait parfois à Etzwane le temps de choisir entre plusieurs partis. Il s'arrêta donc pour étudier son interlocuteur, puis décida de faire comme s'il n'avait pas entendu la question. « Qui êtes-vous ?

— Je suis le Gardien-chef du Camp Trois, Shirge Hillen.

— Combien d'hommes travaillent au Camp Trois ?

— En y incluant le personnel : deux cent trois. » Le ton de Hillen était hargneux, à la limite de la grossièreté. Il portait un torque avec le code du chemin d'air ; le service des Chemins d'air était toute sa vie.

« Combien d'hommes sous indenture ?

— Cent quatre-vingt-dix.

— Je veux inspecter le camp. »

Les coins des lèvres grises de Hillen s'étirèrent. « C'est imprudent. Nous avons des cas difficiles, ici, c'est un camp de réfractaires. Si vous nous aviez avertis de votre venue, nous aurions pu prendre les précautions adéquates. En ce moment, je ne peux pas vous conseiller de faire votre inspection. Je vous donnerai tous les renseignements voulus dans mon bureau. Par ici, s'il vous plaît.

— Je dois obéir aux instructions de l'Anome, dit Etzwane d'un ton détaché. Pour la même raison, vous devez m'obéir ou perdre votre tête. » Il sortit son émetteur d'impulsions et pressa des boutons. « Pour être tout à fait franc, je n'apprécie pas votre attitude. »

Hillen donna un petit coup sur le bord de son chapeau. « Que voulez-vous voir ?

— Je commencerai par les ateliers. » Etzwane regarda les deux autres hommes : le chauve plutôt petit, aux épaules d'une largeur démesurée et aux longs bras noueux qui, d'une certaine façon, semblaient tordus ou déformés. Le visage de cet homme était curieusement immobile et impassible, comme si ses pensées se situaient à un niveau élevé. L'autre, aux boucles brunes et aux yeux noirs, n'était pas défavorisé par la nature, à part un long nez crochu qui lui donnait une expression rusée et dangereuse. Etzwane s'adressa à tous les deux : « Quelles sont vos fonctions ? »

Hillen ne leur laissa pas le loisir de répondre. « Ce sont mes assistants ; je donne des ordres qu'ils exécutent. »

Face aux trois hommes, Etzwane modifia ses intentions premières. Shirge avait-il été prévenu de sa visite ? Dans ce cas, par qui, dans quel but et pour quelle raison ? D'abord, une précaution. Tournant les talons, Etzwane alla rejoindre Casallo qui, mollement étendu à côté de *l'Iridixn,* contemplait un brin d'herbe égoïne. « Il se passe quelque chose d'anormal ici, dit Etzwane. Faites monter le ballon, ne redescendez pas tant que je n'agiterai pas la main gauche. Si je ne suis pas de retour avant le coucher du soleil, coupez les filins et partez au gré du vent. »

Le sang-froid de Casallo fut si peu ébranlé qu'il n'eut pas même un haussement de sourcils. « Certainement ; bien sûr ; comme vous voudrez. » Il jeta par-dessus l'épaule d'Etzwane un regard de dédain dégoûté. Etzwane pivota sur lui-même et vit Hillen la main près de son lance-traits, la bouche crispée… Etzwane recula lentement d'un pas, afin d'inclure Casallo dans son champ de vision. Dans un éclair soudain, une autre constatation horrible venait de s'imposer : c'étaient des fonctionnaires du Chemin d'air qui avaient désigné Casallo pour piloter *l'Iridixn*. Etzwane ne pouvait se fier à personne. Il était seul.

Mieux valait maintenir les apparences de la confiance ; après tout, Casallo ne faisait peut-être pas partie du complot. Mais pourquoi ne l'avait-il pas prévenu que la main de Hillen se trouvait aussi près de son lance-traits ? Etzwane expliqua calmement : « Restez sur vos gardes : s'ils nous tuent tous les

deux, ils accuseront l'un des travailleurs, et qui pourra prouver le contraire ? Embarquez dans le ballon. »

Casallo obéit sans hâte. Etzwane l'observait attentivement et fut incapable de déchiffrer la signification du coup d'œil que Casallo jeta derrière lui. Etzwane fit signe au conducteur de l'attelage : « Laissez monter le ballon. »

Il attendit jusqu'à ce que *l'Iridixn* se balance à trois cents mètres au-dessus de leurs têtes, puis il retourna vers les trois hommes.

Hillen grommela quelques mots par-dessus son épaule à chacun de ses acolytes, après quoi il fit face à Etzwane, qui s'était arrêté à cinq mètres de lui. Au plus jeune des adjoints, Etzwane dit : « Allez, je vous prie, à votre bureau et revenez ici avec la liste des travailleurs et la situation de leurs indentures. »

Le jeune homme lança un regard interrogateur vers Hillen, qui déclara : « Veuillez vous adresser à moi : moi seul donne des ordres au personnel du camp.

— Je parle avec la voix de l'Anome, répliqua Etzwane. Je donne des ordres à mon gré et je dois être obéi, sans quoi les têtes quittent les cous. »

Hillen ne manifesta aucune émotion. Il eut un geste à l'adresse de son adjoint. « Allez chercher les registres. »

Etzwane s'adressa à l'homme de petite taille. « Quelles sont vos fonctions ? »

L'homme regarda Hillen, l'air détaché et placide.

Hillen dit : « Il me sert de garde du corps quand je vais parmi les travailleurs. Nous avons affaire à des hommes prêts à tout, au Camp Trois.

— Nous n'aurons pas besoin de lui, dit Etzwane. Allez au bureau et restez-y jusqu'à ce qu'on vous appelle. »

Hillen fit un geste d'indifférence : l'homme courtaud s'éloigna. Hillen et Etzwane attendirent en silence que le plus jeune des adjoints revienne avec un épais registre gris, que prit Etzwane. « Vous pouvez maintenant retourner au bureau et attendre là-bas : nous n'aurons plus besoin de vous. »

L'adjoint interrogea Hillen du regard : celui-ci secoua la tête et d'un geste lui indiqua le bureau. Etzwane les observa en

plissant soudain les yeux : ces deux-là s'étaient trahis. « Une minute, dit-il. Hillen, pourquoi avez-vous secoué la tête ? »

Pendant un instant, Hillen demeura interdit. Il haussa les épaules. « Je n'avais aucune intention particulière. »

Etzwane déclara d'une voix mesurée : « En ce moment précis, nous atteignons une phase critique de votre existence. Soit vous coopérez avec moi à l'exclusion de toute autre personne, soit j'applique une peine sévère. Vous avez le choix. Quel sera-t-il ? »

Hillen arbora un sourire d'une mauvaise foi patente : « Si vous êtes le représentant de l'Anome, je dois vous obéir. Mais où sont vos lettres de créance ?

— Voici, dit Etzwane en présentant un protocole violet portant le sceau de l'Anome. Et voici. » Il montra l'émetteur d'impulsions. « Alors, répondez-moi : pourquoi avez-vous secoué la tête à l'intention de cet homme ? Contre quoi le mettiez-vous en garde ?

— L'insolence, dit Hillen d'un ton dont la neutralité était en soi une insulte.

— Vous avez été averti de ma venue, reprit Etzwane. N'est-ce pas exact ? »

Hillen donna un petit coup au bord de son chapeau. « Aucune notification de ce genre ne m'est parvenue. »

Tournant le coin de l'enclos, un groupe de quatre hommes apparut, portant des râteaux, des pelles et des outres d'eau en cuir. Et si l'un d'eux esquissait un geste de menace avec sa pelle, et que Hillen, en braquant son lance-traits, atteigne Etzwane à sa place ?

Etzwane, qui détenait le pouvoir absolu dans le Shant, était également d'une vulnérabilité absolue.

L'équipe de jardiniers traversa la place en traînant les pieds, sans se montrer menaçante. Rien à craindre là. Mais peut-être lors d'une autre occasion ?

Etzwane dit : « Vos lance-traits ne sont pas nécessaires. Jetez-les à terre, s'il vous plaît. »

Hillen grogna : « Au contraire, ils sont constamment nécessaires. Nous vivons et travaillons au milieu d'hommes capables de tout. »

Etzwane sortit le tube à impulsion diffuse, une arme destructrice d'une puissance terrible qui faisait exploser tous les torques à sa portée et pouvait en détruire un millier aussi facilement qu'un seul. « J'assumerai moi-même la responsabilité de votre sécurité, et je dois veiller à la mienne. Jetez les lance-traits. »

Hillen hésitait encore.

« Je vais compter jusqu'à cinq, dit Etzwane. Un… »

Avec dignité, Hillen déposa son arme par terre ; son adjoint l'imita. Etzwane recula d'un pas ou deux et jeta un coup d'œil au registre. Chaque page indiquait le nom d'un travailleur, le code de son torque, le résumé de ses antécédents. Des chiffres indiquaient le statut fluctuant de son indenture.

Nulle part Etzwane ne vit le nom *Jerd Finnerack*. Bizarre. « Nous allons visiter le camp, dit-il à Hillen. Vous pouvez retourner au bureau. » Cette dernière phrase s'adressait à l'adjoint de Hillen.

Dans la lumière aveuglante de l'après-midi, ils se dirigèrent à grands pas vers la haute palissade, dont le portail était ouvert. On n'était guère tenté de fuir dans ces terres saturées d'eau et infestées de chumpas, d'ahulphes bleu-noir et de vermine des marécages.

À l'intérieur de la palissade, la chaleur était concentrée et montait en vagues miroitantes. D'un côté, il y avait des réservoirs et des claies, de l'autre un vaste hangar où l'osier était écorcé, gratté, trié, durci et emballé. Derrière se trouvaient les dortoirs, les cuisines et le réfectoire. Imprégné d'une odeur fétide qu'Etzwane attribua au traitement subi par l'osier, l'air prenait à la gorge.

Etzwane pénétra dans le hangar et parcourut du regard les tables alignées. Une cinquantaine d'hommes travaillaient là, avec un curieux mélange de hâte et d'apathie. Ils observèrent Etzwane et Hillen du coin de l'œil.

Etzwane inspecta les cuisines. Vingt cuisiniers occupés à des tâches diverses – éplucher les légumes, nettoyer les marmites en terre, désosser la carcasse d'un animal à chair grise – leur lancèrent des regards en biais dépourvus d'expression, plus éloquents que des coups d'œil furieux ou des cris de dérision.

Etzwane retourna lentement au centre de l'esplanade et s'arrêta pour réfléchir. L'atmosphère du Camp Trois était oppressante à l'extrême. Cela étant, à quoi d'autre pouvait-on s'attendre ? L'indenture et la menace d'indenture garantissaient que chaque citoyen remplisse ses obligations ; le système était reconnu comme une contrainte sociale utile. Nul doute, cependant, que dans des conditions rigoureuses, il en résultait de grandes souffrances. Etzwane demanda à Hillen : « Qui coupe l'osier ?

— Des équipes vont dans les fourrés. Quand elles ont coupé leur quota, elles reviennent.

— Et vous-même, depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Quatorze ans.

— Combien y a-t-il de membres du personnel ?

— Ça va, ça vient. »

Etzwane indiqua le registre. « Il y a peu d'hommes qui semblent diminuer leurs obligations. Ermel Gans, par exemple, n'a réduit sa dette que de deux cent dix florins en quatre ans. Comment cela est-il possible ? – Les hommes dépensent inconsidérément à la cantine… pour boire, la plupart du temps.

— Pour un montant de cinq cents florins ? » Etzwane montra une inscription.

« Gans a commis un acte de rébellion, qui lui a valu d'être enfermé dans une cellule disciplinaire. Au bout d'un mois, il a décidé de payer une amende.

— Où se trouve l'annexe disciplinaire ?

— C'est un bâtiment derrière la palissade. » La voix de Hillen était devenue âpre.

« Nous allons inspecter cette annexe. »

Hillen s'efforça de garder un ton calme et raisonnable. « Ce n'est pas une bonne idée. Nous avons ici de graves problèmes de discipline. L'intervention de quelqu'un d'étranger risque de créer de l'effervescence.

— Je n'en doute pas, dit Etzwane. D'un autre côté, les abus – s'il y en a – ne sont découverts que si quelqu'un les remarque.

— Je suis un homme à l'esprit pratique, répliqua Hillen. Je ne fais qu'appliquer les règlements de la Société.

— Il est concevable que les règlements soient excessifs, dit Etzwane. Je vais visiter l'annexe. »

Etzwane dit d'une voix étouffée : « Faites sortir ces hommes au grand air immédiatement. »

Le visage de Hillen était de marbre. « Quelles sont vos intentions en ce qui concerne le Camp Trois ?

— Vous l'apprendrez en temps utile. Sortez les hommes de ces trous. »

Hillen donna un ordre laconique aux gardiens. Etzwane regarda quatorze hommes hagards sortir de l'annexe. Il demanda à Hillen : « Pourquoi avez-vous retiré du registre le nom de Jerd Finnerack ? »

Hillen s'attendait apparemment à la question. « Il ne fait plus partie des travailleurs.

— Il s'est acquitté de son indenture ?

— Jerd Finnerack a été déféré aux autorités civiles. »

D'une voix neutre, Etzwane demanda : « Où se trouve-t-il à présent ?

— En détention criminelle.

— Où cela ? »

Hillen eut un mouvement brusque de la tête en direction du sud. « Là-bas.

— À quelle distance ?

— Trois kilomètres environ.

— Commandez une diligence. »

Le chemin menant à la maison d'arrêt traversait un marécage sinistre où s'entassaient les déchets pourrissants résultant du traitement de l'osier, puis pénétrait dans une futaie d'énormes noyers gris. Après la palissade, et avec la perspective de la prison, la beauté du paysage semblait étrange et irréelle. Des masses de feuillage vert pâle flottaient très haut au-dessus de leurs têtes, aussi éthérées que des nuages : les espaces frais au-dessous faisaient penser à des grottes. Quelques frêles rayons de soleil traçaient dans la poussière de la route trois cercles en trèfle bleu pâle, blanc perle et rose.

Etzwane rompit le silence : « Avez-vous vu des Roguskhoïs dans le voisinage ?

— Non. »

La forêt s'éclaircit et devint un fourré de trembles, de rubaniers et de similax rabougris ; la route déboucha sur une lande noire imprégnée d'eau, d'où montaient des vapeurs aromatiques. Des insectes les frôlaient avec des reflets d'éclair, sifflant comme des flèches. Au début, Etzwane avait tendance à tressaillir et à baisser la tête ; Hillen restait assis droit comme un I.

Ils approchèrent d'une construction basse en béton, pratiquement sans fenêtres. « La maison d'arrêt », dit Hillen.

Etzwane, remarquant son expression curieusement animée, sentit aussitôt s'éveiller sa méfiance. « Arrêtez la diligence ici. »

Hillen lui décocha un coup d'œil brûlant entre ses paupières plissées et rentra les épaules. Il regarda le bâtiment de la prison avec une colère contenue. Etzwane sauta prestement à terre, sûr maintenant que Hillen avait projeté un mauvais coup. « Descendez, ordonna-t-il. Allez jusqu'au bâtiment, appelez les gardiens. Dites-leur de faire sortir Jerd Finnerack et de me l'envoyer ici. »

Hillen eut un haussement d'épaules fataliste ; mettant pied à terre, il avança lourdement sur la route vers la prison, s'arrêtant à quelques mètres de l'entrée. Il appela d'une voix rude. Du bâtiment sortit un gros homme de petite taille, avec des mèches de cheveux noirs hirsutes pendant sur les joues. Hillen eut un geste sec, furieux ; ils se retournèrent tous les deux vers Etzwane. Le gros homme posa tristement une question ; Hillen lui répondit laconiquement. Le gros homme retourna à l'intérieur.

Etzwane attendit, l'esprit vibrant de tension. À l'Échangeur d'Angwin, Finnerack était un robuste jeune homme blond, doux et confiant. Par pure bonté d'âme, à ce qu'il semblait alors, Finnerack avait encouragé Etzwane à s'échapper et avait même offert de lui prêter assistance. Il ne s'était certainement pas attendu à la décision spectaculaire d'Etzwane qui, après exécution, avait coûté cher à Finnerack. Etzwane se rendait maintenant compte qu'il avait acquis sa liberté au prix des souffrances de Finnerack.

Du bâtiment sortit en trébuchant un homme maigre et voûté, d'un âge indéterminé. Ses cheveux d'un blond presque blanc

pendaient en vrilles devant ses oreilles. Hillen désigna Etzwane d'un geste sec du pouce. Finnerack se tourna pour regarder et, à cinquante mètres de là, Etzwane sentit la brûlure du regard bleu délavé. Lentement, péniblement, comme s'il avait les jambes douloureuses, Finnerack avança sur la route. À cinq mètres derrière lui, Hillen marchait d'un pas tranquille, les bras négligemment croisés.

Etzwane cria d'une voix sèche : « Hillen ! Retournez à la prison ! »

Hillen sembla ne pas entendre.

Etzwane braqua l'émetteur d'impulsions. « Retournez là-bas ! » Hillen fit demi-tour et, toujours les bras croisés, repartit lentement vers la prison. Finnerack regarda d'un côté puis de l'autre, avec un demi-sourire intrigué, puis continua d'avancer vers Etzwane.

Finnerack s'arrêta. « Que me voulez-vous ? »

Etzwane examina le visage buriné au teint hâlé, à la recherche du placide Finnerack d'autrefois. Visiblement, Finnerack ne le reconnaissait pas. Etzwane lui demanda : « Vous êtes le Jerd Finnerack qui était employé à l'Echangeur d'Angwin ?

— C'est moi, et je travaillais là-bas.

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ? demanda Etzwane en indiquant la prison.

— Cinq jours.

— Pourquoi y avez-vous été amené ?

— Pour qu'ils puissent me tuer. Quelle autre raison pourrait-il y avoir ?

— Mais vous êtes encore vivant.

— C'est exact.

— Qui est à l'intérieur ?

— Il y a trois prisonniers et deux gardiens.

— Finnerack, vous êtes à présent un homme libre.

— Tiens donc. Qui êtes-vous ?

— Il y a un nouvel Anome dans le pays de Shant. Je suis son Adjoint. Et les autres prisonniers, de quoi sont-ils coupables ?

— Trois tentatives de voies de fait contre un gardien. Je n'en ai commis que deux. Hillen ne sait plus compter jusqu'à trois. »

Etzwane se retourna pour regarder Hillen, qui marchait lentement d'un air maussade dans l'ombre de la prison. « Hillen cache un lance-traits sous son bras, du moins je le suppose. Avant mon arrivée, comment se sont comportés les gardiens ?

— Il y a une heure, ils ont reçu un message du Camp Trois et sont allés se poster à la fenêtre avec leurs armes. Puis vous êtes arrivés. Hillen a appelé pour qu'on me fasse sortir. Le reste, vous le connaissez. »

Etzwane cria à Hillen : « Ordonnez aux gardiens de sortir. » Hillen dit quelque chose par-dessus son épaule : deux gardiens apparurent, le premier gras, le second grand, le teint blafard et les oreilles raccourcies.

Etzwane avança lentement de quelques pas. « Tous les trois, tournez-vous et mettez les mains en l'air. »

Le visage fermé, Hillen regardait dans le vide comme s'il n'avait pas entendu. Etzwane ne s'y trompa pas. Hillen était en train de calculer ses chances, qui étaient minces à tous égards. D'un air dédaigneux, Hillen laissa tomber le lance-traits qu'il avait réussi à se procurer. Il se retourna et leva les mains en l'air. Les deux gardiens en firent autant.

Etzwane s'approcha un peu plus. Il dit à Finnerack : « Commencez par fouiller les gardiens pour voir s'ils ont des armes, puis libérez les autres prisonniers. »

Finnerack s'en fut lui obéir. Les minutes passèrent en silence, excepté les bourdonnements d'insectes et quelques bruits étouffés provenant de l'intérieur du bâtiment. Les prisonniers sortirent : des hommes pâles, décharnés, qui clignaient des yeux en regardant Etzwane avec curiosité. « Ramassez le lance-traits, dit ce dernier à Finnerack. Emmenez Hillen et les gardiens dans les cellules : enfermez-les. »

Avec un calme ironique, Finnerack fit signe aux trois fonctionnaires – avec des gestes sans doute calqués sur ceux que les fonctionnaires utilisaient eux-mêmes. Hillen, appréciant la chose, eut un sourire sardonique et pénétra dans la prison.

Quels que fussent ses défauts, songea Etzwane, Hillen acceptait l'adversité sans perdre sa dignité. Cette journée, du point de vue de Hillen, avait été indéniablement marquée par un sort contraire.

Etzwane conféra avec Finnerack et les deux anciens prisonniers, puis entra dans la prison à l'odeur fétide. Son estomac se souleva devant la saleté des cellules, dans lesquelles Hillen et ses acolytes étaient accroupis, la mine sombre et le moral au plus bas.

Etzwane s'adressa à Hillen : « Avant d'arriver au Camp Trois, je ne vous voulais aucun mal, mais vous avez cherché d'abord à me contrecarrer, puis à me tuer. Il ne fait aucun doute que vous avez reçu des instructions d'une autre source. Quelle était cette source ? »

Hillen se contenta de le regarder avec des yeux pareils à des billes de plomb.

Etzwane dit : « Vous avez fait un mauvais choix. » Il tourna les talons. Le gros gardien, déjà ruisselant de sueur, s'écria d'une voix plaintive : « Et nous ? »

Etzwane déclara calmement : « Ni Finnerack ni Jaime ou Mermiente ne plaident pour votre remise en liberté. Tous les trois estiment que la clémence serait une erreur. Ils sont les mieux à même d'en juger. Jaime et Mermiente ont accepté d'être vos geôliers : vous devrez désormais vous adresser à eux.

— Ils nous tueront ; est-ce cela, la justice de l'Anome ?

— Je ne sais pas où est la justice, répliqua Etzwane. Peut-être viendra-t-elle d'elle-même, car vous recevrez sûrement autant de compassion que vous en avez accordé. »

Finnerack et Etzwane se dirigèrent vers la diligence, Etzwane mal à l'aise et jetant des coups d'œil par-dessus son épaule. Où était la justice, effectivement ? Avait-il agi avec sagesse et fermeté ? Avait-il adopté la voie de la facilité, celle de la faiblesse et de la sensiblerie ? Ou les deux ? Ou bien ni l'un ni l'autre ? Il ne le saurait jamais.

« Dépêchez-vous, dit Finnerack. Au crépuscule, les chumpas sortent du marais. »

Dans la clarté déclinante, ils se mirent en route vers le nord. Finnerack commença à examiner Etzwane du coin de l'œil. « Je vous ai déjà vu quelque part, dit Finnerack. Où ? Pourquoi êtes-vous venu me chercher ? »

Tôt ou tard, il faudrait bien répondre à cette question. Etzwane expliqua : « Il y a longtemps de cela, vous m'avez rendu un service que je suis finalement en mesure de payer de retour. C'est la première raison. »

Dans le visage buriné et hâlé de Finnerack, les yeux étincelèrent comme de la glace bleue.

Etzwane poursuivit : « Un nouvel Anome a pris le pouvoir. Je lui sers d'adjoint. J'ai de nombreux sujets de préoccupation : j'ai besoin moi aussi d'avoir un adjoint, un allié sur qui je puisse compter. »

Finnerack dit d'une voix à la fois impressionnée et surprise, comme s'il doutait soit de la santé mentale d'Etzwane, soit de la sienne : « Vous m'avez choisi pour ce poste ?

— Oui, c'est exact. »

Finnerack laissa échapper un petit rire, comme si ses doutes étaient maintenant dissipés – aussi bien Etzwane que lui-même étaient fous. « Pourquoi moi, que vous connaissez à peine ?

— Un caprice. Peut-être parce que je me souviens de votre bonté envers un orphelin désespéré à Angwin.

— Ah ! » Le son avait jailli des profondeurs de l'âme de Finnerack. La surprise et l'amusement avaient disparu, comme s'ils n'avaient jamais existé. Son corps osseux parut se ramasser sur son siège.

« Je me suis évadé, dit Etzwane. Je suis devenu musicien. Il y a un mois, le nouvel Anome a accédé au pouvoir et a aussitôt décidé la guerre contre les Roguskhoïs. Il m'a demandé de mettre en œuvre cette décision, et j'ai moi-même été doté de pouvoirs. J'ai appris ce que vous étiez devenu, sans me douter toutefois de la dureté du Camp Trois. »

Finnerack se redressa sur son siège.

« Imaginez-vous le risque que vous courez en me racontant cette histoire ? demanda-t-il. Ou ma fureur envers ceux qui ont façonné ma vie ? Savez-vous ce qu'ils m'ont imposé pour m'obliger à payer des dettes que je n'avais pas contractées ?

Savez-vous que je me considère comme fou, un animal qu'on a rendu féroce ? Savez-vous qu'il est tendu à se rompre, le fil qui m'empêche de vous mettre en pièces et de revenir au pas de course infliger le même sort à Hillen ?

— Retenez-vous, dit Etzwane. Le passé est le passé. Vous êtes en vie, et nous avons maintenant du travail à faire.

— Du travail ? répéta ironiquement Finnerack. Pourquoi travaillerais-je ?

— Pour la même raison que moi : pour sauver le Shant des Roguskhoïs. »

Finnerack éclata d'un rire brutal. « Les Roguskhoïs ne m'ont causé aucun tort. Qu'ils fassent ce qu'ils veulent. »

Etzwane ne trouva rien à répliquer. Pendant un moment, la diligence roula sur la route vers le nord. Ils entrèrent dans le bois de noyers gris et la lumière, maintenant nettement couleur lavande, projetait de longues ombres vertes.

Etzwane reprit la parole. « Avez-vous jamais pensé à la façon dont vous rendriez le monde meilleur si vous en aviez le pouvoir ?

— Bien sûr que si, dit Finnerack d'un ton un peu plus modéré qu'avant. J'exterminerais ceux qui ont ruiné ma vie : mon père, Dagbolt, le misérable gamin qui a repris sa liberté et qui m'en a fait payer le prix, les magnats du Chemin d'air, Hillen. Ils sont nombreux.

— C'est la colère qui parle en vous, dit Etzwane. En massacrant ces gens, vous n'accompliriez rien, en fait ; le mal continuerait, et quelque part, d'autres Jerd Finnerack brûleront de vous exécuter pour ne pas les avoir aidés quand il était en votre pouvoir de le faire.

— Très juste, répondit Finnerack. Les hommes sont des sacs de bassesse, moi compris. Que les Roguskhoïs tuent tout le monde.

— C'est stupide de s'insurger contre un fait de la nature, protesta Etzwane. Les hommes sont ce qu'ils sont, et sur Durdane encore plus. Nos ancêtres sont venus ici pour donner libre cours à leurs idiosyncrasies : un excès d'extravagance est notre héritage. Viana Paizifume l'a bien compris et nous a mis des torques autour du cou pour nous rendre plus dociles. »

Finnerack tira sur son torque avec une telle violence qu'Etzwane se recula précipitamment de peur d'une explosion.

« On ne m'a jamais apprivoisé, dit Finnerack. On m'a asservi.

— Le système a ses défauts, convint Etzwane. Toutefois, dans le Shant, les cantons sont en paix et les lois sont respectées. J'espère corriger les erreurs, mais il faut d'abord s'occuper des Roguskhoïs. »

Finnerack se contenta de hausser les épaules d'un air indifférent. Ils continuèrent de rouler en silence, sortant du bois de noyers pour traverser la prairie d'égoïne, maintenant silencieuse et mélancolique dans le crépuscule.

Etzwane dit pensivement : « Je me trouve dans une situation singulière. Le nouvel Anome est un homme de théories et d'idéaux ; il s'en remet à moi pour les décisions difficiles. J'ai besoin d'aide. J'ai d'abord pensé à vous, qui m'avez aidé autrefois et à qui je devais de la reconnaissance. Mais votre attitude me décourage : peut-être faut-il que je cherche ailleurs. Je peux toujours vous donner la liberté et la fortune – pratiquement tout ce que vous voudrez, ou presque. »

Finnerack tirailla de nouveau le torque qui pendait autour de son maigre cou brun. « Vous ne pouvez pas m'enlever ma chaîne, vous ne pouvez pas me donner une réelle liberté. La richesse ? Pourquoi pas ? Je l'ai méritée. De préférence à tout, laissez-moi diriger le Camp Trois, ne serait-ce qu'un mois.

— Que feriez-vous alors ? demanda Etzwane avec l'espoir de déterminer précisément l'état d'esprit de Finnerack.

— Vous verriez un nouveau Finnerack. Il serait calme et judicieux, et mesurerait chaque action selon une échelle rigoureusement juste.

« Tenez, Hillen va mourir d'ici une semaine ou deux, mais ses fautes mériteraient bien plus. Sa politique a été de pousser les travailleurs à l'insolence, ou à l'insubordination, ou à la négligence dans le travail, à la suite de quoi ils étaient frappés d'une amende de travail forcé de trois mois, de six mois ou d'un an. De mémoire d'homme, personne ne s'est acquitté de son indenture en travaillant au Camp Trois. Je le garderais vivant au moins pendant le mois où je détiendrais le pouvoir, dans une cage où les hommes qu'il a maltraités viendraient le regarder et lui parler. À la fin du mois, je l'abandonnerais aux chumpas. Les adjoints, Hoffman et Kai, sont ignobles : ils méritent le pire. » La voix de Finnerack devint vibrante. « Ils tremperaient l'osier

dans les cuves à lessive pendant la journée et passeraient la nuit dans l'annexe : cela pendant le reste de leur existence. Ils vivraient peut-être deux ou trois mois, qui sait ?

— Et les gardiens ?

— Il y en a vingt-neuf. Tous sont stricts. Cinq sont justes et enclins à la mansuétude. Dix sont indifférents et agissent de façon machinale. Les autres sont des brutes. Ceux-là iraient immédiatement à la prison et ne reviendraient pas.

« Les dix iraient à l'annexe pour un certain temps – disons trois mois – et travailleraient ensuite l'osier pendant cinq ans. Les cinq bons gardiens…» Finnerack fronça ses sourcils décolorés par le soleil. « Ils posent un problème. Ils ont fait ce qu'ils pouvaient, mais n'ont pas pris de risque. Leur culpabilité n'est pas précise : elle est néanmoins réelle. Ils méritent une expiation – une année à travailler l'osier, puis ils seraient congédiés sans indemnité.

— Et les indenturés ? »

Finnerack se retourna pour le regarder avec surprise. « Vous parlez d'indenture ? Tous ont payé dix fois ce qu'ils devaient. Chaque homme s'en irait librement, avec une prime égale à dix fois sa dette.

— Et qui coupera l'osier, alors ? demanda Etzwane.

— Je me fiche pas mal de l'osier, dit Finnerack. Que les magnats viennent le couper eux-mêmes. »

Ils poursuivirent leur chemin en silence, Etzwane songeant que les sentences de Finnerack n'étaient pas disproportionnées en regard des conditions qui les avaient suscitées. Devant eux, noire sur le crépuscule violet, se dressait la forme de l'enclos du Camp Trois. Au-dessus flottait *l'Iridixn*.

Finnerack désigna un éboulis de roche pourrie à côté de la route. « On nous attend. »

Etzwane arrêta la diligence. Pendant quelques secondes, il réfléchit. Puis il prit le tube à impulsion diffuse, le braqua sur les rochers et pressa le bouton. Une double explosion retentit dans le silence du soir.

Etzwane contourna les rochers, suivi de Finnerack : leurs yeux s'abaissèrent sur les corps sans tête. Finnerack eut un

grognement écœuré. « Hoffman et Kai. Ils ont vraiment de la chance. »

À l'entrée de la palanque, Etzwane arrêta la diligence. Le Camp Trois était un scandale : justice devait être faite. Mais comment ? Appliquée à qui ? Par qui ? Selon quelles lois ? Etzwane fut envahi par la perplexité et demeura immobile, le regard fixé au-delà du portail vers l'endroit où stationnaient des petits groupes d'hommes qui chuchotaient.

Finnerack commença à s'agiter, à frissonner et à siffloter entre ses dents. Etzwane se rappela la série de jugements de Finnerack qui, encore que sévères, avaient paru appropriés. Il s'avisa alors d'un principe auquel, se dit-il, il aurait dû penser plus tôt, puisque ce principe était à la base de la philosophie du Shant : aux abus locaux, réparation locale. Pour les crimes du Camp Trois, justice du Camp Trois.

5

Etzwane était monté à bord de *l'Iridixn,* qui avait alors redécollé. Fasciné, il observait à la jumelle l'intérieur de l'enclos. On avait fermé le portail : les gardiens étaient confinés dans un hangar de stockage. À la lueur de lanternes fixées au mur et d'un feu de joie crépitant, des hommes déambulaient d'un air hébété. On avait disposé sur des tables la meilleure nourriture que le camp avait à offrir – y compris les mets les plus délicats de l'intendance. Les hommes mangeaient comme à un banquet, se régalant d'anguille séchée et du vin clairet que Hillen avait vendu si cher. Certains commençaient à s'agiter : ils marchaient de long en large, en parlant et en gesticulant. Finnerack se tenait un peu à l'écart : il avait bu et mangé sobrement. À l'extérieur de l'enclos, Etzwane aperçut les mouvements furtifs d'ombres noires : des ahulphes et des chumpas, attirés par ce remue-ménage inhabituel.

Les hommes étaient incapables d'avaler une bouchée de plus : le tonneau de vin était à sec. Ils se mirent à scander des slogans en tapant des poings sur la table. Finnerack s'avança ; il prononça quelques mots d'une voix forte ; les cris diminuèrent et cessèrent. Finnerack parla assez longuement, et le groupe devint morne et silencieux, avec des haussements d'épaules impatients. Puis trois hommes bondirent presque simultanément et poussèrent Finnerack de côté d'une bourrade amicale. Finnerack eut un hochement de tête dégoûté, mais ne dit plus rien.

Les trois hommes levèrent les bras pour obtenir le silence. Ils se concertèrent et écoutèrent les suggestions des assistants. À deux reprises, Finnerack se précipita pour défendre passionnément un point de vue, et fut écouté respectueusement à chaque fois. Etzwane eut l'impression que les divergences concernaient davantage la méthode que le fond.

Le colloque devint animé, avec une douzaine d'hommes martelant la table en même temps.

Finnerack s'avança de nouveau, et ses propositions mirent fin à la discussion. Un des hommes prit du papier et un stylet, et écrivit sous la dictée de Finnerack tandis que d'autres dans l'assistance lançaient des suggestions et des variantes.

L'acte d'accusation – c'est de cela qu'il semblait s'agir – fut achevé. Finnerack se retira une fois de plus sur le côté en observateur, l'air soucieux. Les trois hommes se chargèrent de diriger le procès. Ils en désignèrent cinq autres qui allèrent au hangar et en revinrent avec un des gardiens.

La foule commença de s'avancer, mais les trois hommes parlèrent d'un ton sévère et la foule recula. Le gardien fut placé debout sur une table pour affronter ces hommes encore si récemment sous son autorité. Un des travailleurs s'avança et énuméra ses accusations, ponctuant chacune de l'index d'une façon théâtrale. Finnerack se tenait à l'écart, les sourcils froncés. Un autre homme s'approcha et formula à son tour ses doléances, un autre lui succéda, puis un autre encore. Le gardien avait le visage agité de tics nerveux. Le trio énonça un verdict. Le gardien fut entraîné jusqu'au portail de la palissade et jeté au-dehors, dans le noir. Deux ahulphes bleu-noir vinrent pour s'en emparer ; pendant qu'ils discutaient, un chumpa gris pommelé surgit d'un pas lourd et emporta le gardien dans les ténèbres.

Quatorze des gardiens furent amenés du hangar. Certains vinrent indolents et résignés, certains lançaient des regards pleins de défi et de fureur, d'autres encore résistaient et se débattaient pour échapper aux hommes qui les escortaient, et quelques-uns s'avancèrent avec espoir, en souriant et en plaisantant. Chacun fut hissé sur la table, exposé à la brutale clarté du feu, pour y être jugé. Dans un cas, Finnerack bondit pour protester, le bras levé en direction de *l'Iridixn*. Cet homme-là échappa aux terrains obscurs au-delà de la palissade, là où gémissaient des chumpas arrivés tardivement. En lieu et place, on l'entraîna vers les grandes cuves où l'osier baignait dans une solution caustique, et on l'obligea à retirer les écorces.

Les gardiens restants furent amenés et mis en accusation. L'un d'eux, après une très longue discussion au cours de laquelle le gardien plaida lui-même sa cause, fut jeté dehors dans la nuit ; les autres furent affectés au corroyage de l'osier.

Tous les gardiens avaient maintenant été jugés. On apporta un autre tonneau du vin de Hillen, les hommes burent et se divertirent – et se moquèrent des ex-gardiens qui travaillaient maintenant l'osier. Quelques-uns, pris de torpeur, s'assirent paresseusement autour du feu. Les gardiens étaient les écorces et maudissaient le destin qui les avait amenés au Camp Trois.

Etzwane reposa ses jumelles et alla à son hamac. Les événements, se dit-il sans conviction, s'étaient déroulés à peu près aussi bien qu'on pouvait l'espérer…

Peu après minuit, il regarda de nouveau à l'intérieur de l'enclos. Les hommes étaient assis autour du feu, somnolents ou endormis. Quelques-uns restaient debout à regarder les gardiens dresser l'osier, comme s'ils ne pouvaient pas se lasser de ce spectacle. Finnerack était assis, accoudé à une table sur le côté. Au bout d'un moment, Etzwane retourna à son hamac.

Etzwane consacra sa matinée à la tâche fastidieuse d'annuler des indentures et de signer des bons de caisse pour des indemnités plus ou moins arbitraires. La plupart des hommes ne voulaient plus entendre parler de couper l'osier : ils quittèrent le camp par petits groupes et entamèrent le long périple vers le nord en direction d'Orgala. Une vingtaine d'entre eux acceptèrent de rester comme surveillants : leurs ambitions n'allaient pas plus loin. Pendant des années, ils avaient envié aux gardiens leurs privilèges ; à présent, ils pouvaient en jouir pleinement.

L'Iridixn fut amené à terre ; Etzwane y monta, suivi de Finnerack, que Casallo considéra avec stupeur et dégoût ; c'est un fait que la tenue de Finnerack était quelque peu négligée. Il ne s'était pas lavé et n'avait pas changé de vêtements, portant une blouse sale et déchirée. Ses cheveux étaient emmêlés et trop longs.

L'*Iridixn* s'éleva dans les airs et les ambleurs se mirent en route vers le nord. Etzwane eut l'impression de s'éveiller d'un

cauchemar. Deux questions hantaient son esprit. Combien d'autres « Camp Trois » y avait-il dans le Shant ? Qui avait averti Shirge Hillen de sa visite ?

À Orgala, l'*Iridixn* retourna à la glissière et, profitant d'une jolie brise, fila au nord-ouest. Le lendemain, tard dans la journée, ils pénétrèrent dans le canton de Gorgash, et le matin suivant se posèrent dans la ville appelée Rêve-du-Seigneur-Benjamin. Etzwane ne trouva rien à redire à la milice du Gorgash ; en revanche, Finnerack émit des critiques sardoniques sur les membres de l'état-major empanachés, presque aussi nombreux que les soldats indifférents et apathiques. « C'est un début, dit Etzwane. Ils n'ont pas l'expérience de ces affaires. En comparaison des gens de Dithibel, de Burazhesq ou de Shker, ceux-ci s'y prennent avec intelligence et dynamisme.

— Peut-être… mais seront-ils capables de combattre les Roguskhoïs ?

— Nous le saurons le moment venu. Quels changements apporteriez-vous ?

— J'ôterais aux officiers leurs uniformes et leurs chapeaux à plumes, et j'enverrais toute la bande travailler aux cuisines. Les hommes de troupe, je les répartirais en quatre corps que je ferais combattre tous les jours les uns contre les autres, afin de les mettre en rage et de les rendre violents. »

Etzwane songea qu'un procédé similaire avait transformé un placide jeune homme blond en ce réfractaire hâlé et buriné qui se trouvait maintenant à son côté. « Peut-être faudra-t-il en arriver là avant que nous en ayons terminé. Pour le moment, je suis satisfait de leur voir une attitude aussi enthousiaste. »

Finnerack éclata de son rire moqueur. « Quand ils découvriront ce qu'ils ont à combattre, ils le seront moins. »

Etzwane se rembrunit, mécontent d'entendre ses craintes secrètes formulées aussi ouvertement. Finnerack, songea-t-il, n'avait pas le moindre tact. De plus, c'était un compagnon de voyage bien peu ragoûtant. Etzwane l'examina d'un œil critique. « Il est grand temps que nous remédiions à votre apparence qui, en ce moment, est cause de commentaires défavorables.

— Je n'ai besoin de rien, marmonna Finnerack. Je ne suis pas un homme coquet. »

Etzwane ne voulut rien entendre. « Vous n'êtes peut-être pas coquet, mais vous êtes assurément un homme. Consciemment ou non, vous êtes influencé par votre tenue. Si vous êtes négligé, hirsute et sale, cela finira par déteindre sur votre façon de penser et votre mode de vie en général.

— Encore une de vos théories psychologiques », grommela Finnerack.

Etzwane l'entraîna néanmoins vers les Arcades Seigneuriales où Finnerack se laissa de mauvaise grâce couper les cheveux, raser, baigner, manucurer et revêtir d'habits propres.

Quand ils retournèrent enfin à l'*Iridixn,* Finnerack était maintenant un homme mince, musclé, avec un visage carré et buriné, la tête couverte de boucles serrées couleur de bronze, les yeux vifs toujours en mouvement, et une bouche étirée en ce qui, à première vue, pouvait passer pour un petit sourire bon enfant.

À Maschein, dans le canton de Maseach, *l'Iridixn* arriva au terminus de la ligne du Calme-Coucher-de-Soleil-Violet[27].

Casallo, s'accordant une dernière extravagance, fit subitement décrire à *l'Iridixn* un grand arc s'achevant bout au vent, une belle démonstration de maîtrise qui précipita Etzwane et Finnerack sur le plancher de la nacelle. Les hommes d'équipe de la gare halèrent *l'Iridixn* jusqu'au quai de débarquement. Etzwane sauta sans regret hors de la nacelle, suivi par un

---

[27] La langue du Shant établit une distinction entre divers types de couchers de soleil. D'où :
feovhre – un coucher de soleil violet, calme et sans nuages.
arusch'thain – un coucher de soleil violet avec des nuages horizontaux vert pomme.
gorusjurhe – un coucher de soleil éblouissant dont le flamboiement envahit tout le ciel.
shergorszhe – le même, avec en plus des cumulus à l'est, illuminés et orientés vers l'ouest.
heinzen – une situation où le ciel est couvert, à l'exception d'un ruban de clarté à l'ouest dans lequel le soleil se couche.

Finnerack à la mine sévère, qui n'avait pas pardonné à Casallo sa manœuvre intempestive.

Etzwane dit adieu à Casallo tandis que Finnerack se tenait sombrement à l'écart, puis les deux hommes se mirent en route pour se rendre en ville.

Un bachot, utilisé pour le transport des passagers sur les nombreux canaux de Maschein, les conduisit à l'auberge de l'île du Fleuve qui, avec ses terrasses, ses jardins, ses charmilles et ses pergolas, occupait la totalité d'un îlot rocheux au milieu de la Jardine. Au cours de ses séjours à Maschein, alors qu'il était un Vert foncé-Azur-Noir-Rose impécunieux, Etzwane avait souvent et longuement contemplé de l'autre côté de l'eau cette hostellerie des plus plaisantes. Cette fois-ci, il s'installa dans un appartement de quatre pièces donnant sur un jardin privé avec des parterres de cyclamens, de paillettes bleues et de lurelinthes. Les pièces avaient des lambris en bois de théoso au grain serré, teinté de vert cendré dans les chambres à coucher et d'un délicat *aelsheur*[28] dans le salon, avec les plus subtils voilages vert pâle, bleu lavande et bleu sourd pour suggérer des prairies et des paysages aquatiques.

Finnerack jeta un coup d'œil à l'appartement en retroussant les lèvres. Il s'assit, croisa une jambe sur l'autre, regarda froidement au-dehors couler lentement la Jardine. Etzwane se permit un petit sourire intérieur. Les agréments du Camp Trois étaient-ils donc si supérieurs ?

Etzwane se baigna dans une piscine limpide du jardin, puis enfila une tunique de lin blanc. Finnerack était resté assis à contempler la Jardine. Etzwane le laissa tranquille. Finnerack devait s'adapter à sa façon.

Etzwane commanda un pichet de vin frappé et les gazettes locales. Finnerack accepta une coupe de vin, mais ne manifesta aucun intérêt pour les nouvelles, qui étaient mauvaises. Des paragraphes tour à tour noirs, marron et jaune moutarde annonçaient que dans les cantons de Lor-Asphen, de Bundoran et de Surrume, les Roguskhoïs étaient en marche ; le canton de

[28] Aelsheur : littéralement « couleur de l'air ».

Shkoriy tout entier était tombé aux mains des Roguskhoïs. Etzwane lut :

La décision de l'Anome d'évacuer les femmes vers les cantons maritimes est sans doute fondée ; toutefois, elle a eu pour effet d'inciter et de stimuler les Roguskhoïs à commettre des déprédations encore plus épouvantables pour pouvoir assouvir leur luxure apparemment insatiable. Où cette terrible escalade s'arrêtera-t-elle ? Si l'Anome dans sa puissance ne peut refouler ces hordes effrayantes là d'où elles sont venues, d'ici cinq ans le Shant fourmillera de Roguskhoïs. Où dirigeront-ils ensuite leurs pas ? Vers le Caraz ? C'est ce qu'on doit supposer, étant donné que les Palasedrans ne lanceraient pas sur le peuple du Shant une arme aussi terrible sans s'être réservé un moyen de la contrôler.

Un autre article, entouré de rouge foncé et de gris, décrivait la milice du Maseach suffisamment en détail pour qu'Etzwane décide de ne pas s'en occuper personnellement. Avec une grimace embarrassée, il lut les phrases de conclusion :

Nos vaillants se sont assemblés : ils s'initient maintenant aux finesses de la discipline militaire, depuis longtemps tombée en désuétude et presque oubliée. Avec ardeur et espoir, ils attendent les armes puissantes que l'Anome prépare : galvanisés par son auguste commandement, ils frapperont les cruels bandits rouges et les feront fuir en hurlant comme des ahulphes échaudés.

« Ainsi donc, ils attendent mes « armes puissantes » et mon « auguste commandement » », marmonna Etzwane. S'ils savaient ce qu'il était – un musicien désorienté, sans compétence, sans expérience ni aptitudes particulières –, ils seraient moins optimistes… Son regard se porta sur une information encadrée de gris et d'outremer. Etzwane lut :

Hier soir, le druithine Dystar est venu au Samarsande Argenté. Son repas avait été payé bien avant qu'il ne l'ait

commandé, et des cadeaux anonymes ont été offerts à son attention indifférente. Comme à son habitude, il a récompensé l'assistance en lui donnant d'étonnants *hurusthras*[29] et en parlant d'endroits où peu de gens ont la chance d'aller. Dystar reviendra peut-être ce soir au Samarsande Argenté.

Etzwane lut l'information une deuxième fois, puis une troisième. Ces derniers temps, il n'avait absolument pas pensé à la musique. Une vague de nostalgie le submergea ; que s'était-il fait à lui-même ? Allait-il devoir passer toute son existence dans cette atmosphère stérile ? Le luxe, le vin frappé, les appartements de quatre pièces donnant sur jardin – qu'était-ce en comparaison de la vie qu'il avait connue avec Frolitz et les Vert foncé-Azur-Noir-Rose ?

Etzwane posa le journal de côté. En regard de la vie que Finnerack avait menée, il avait eu de la chance. Il se tourna pour observer Finnerack, se demandant ce qui se passait derrière ce visage brun aux traits tendus. « Finnerack ! dit Etzwane à haute voix. Avez-vous vu les nouvelles ? » Il tendit le journal à son compagnon, qui parcourut la feuille avec un froncement de sourcils impossible à interpréter. « Quelles sont ces armes puissantes que prépare l'Anome ? demanda Finnerack.

— Pour autant que je sache, elles sont inexistantes.

— Sans armes, comment espérez-vous tuer des Roguskhoïs ?

— Les technistes sont au travail, dit Etzwane. S'ils produisent des armes, les hommes seront armés. Sinon, il leur faudra se battre avec des lance-traits, des arcs et des flèches, des bombes et des grenades au dexax, des lances et des piques.

— La décision de combattre est tardive.

— Je le sais bien. Le précédent Anome refusait d'attaquer les Roguskhoïs, et refuse maintenant d'expliquer ses raisons. »

Finnerack manifesta un certain intérêt. « Il n'est donc pas mort ?

— Non, il a été déposé et remplacé.

— Qui a accompli cet exploit remarquable ? »

---

[29] Hurusthras : approximativement, des perspectives et perceptions musicales.

Etzwane ne vit aucune raison de garder le renseignement par-devers lui. « Vous connaissez la Terre ?

— J'en ai entendu parler : la planète d'où est originaire l'humanité.

— Sur la Terre, il existe une organisation connue sous le nom d'Institut d'Histoire, où l'on se souvient de Durdane. Par hasard, j'ai fait la connaissance d'un homme nommé Ifness, membre de cette organisation, qui était venu étudier Durdane. Ensemble, nous avons appris l'identité de l'Homme Sans Visage et nous avons insisté pour qu'il prenne des mesures contre les Roguskhoïs. Il a refusé et nous l'avons alors déposé, puis nous avons mis en application de nouvelles modalités. »

Finnerack examina Etzwane avec des yeux étincelants : « Un Terrien est Anome du Shant ?

— Je le voudrais bien, dit Etzwane. Malheureusement, il refuse le poste… L'Anome est quelqu'un d'autre. Je suis son Adjoint, j'ai moi-même besoin d'un assistant, peut-être vous, si vous avez le désir de servir le Shant ?

— Le Shant ne m'a fait que du mal, dit Finnerack. Je dois vivre pour moi seul. »

Etzwane s'emporta. « Votre amertume est compréhensible, mais ne devriez-vous pas mieux choisir sa cible ? En travaillant avec moi, vous pourriez aider d'autres victimes. Si vous vous abstenez, vous ne vaudrez pas mieux que Hillen, et bien moins que le commun des mortels pour qui vous avez tant de mépris. Qui dans le Maschein, par exemple, connaît l'existence du Camp Trois ? Personne. »

Finnerack haussa les épaules et, le visage fermé, contempla la Jardine sur laquelle tombait la clarté violette du crépuscule.

Etzwane finit par dire, d'une voix qu'il s'efforça de maintenir égale et neutre : « Ce soir, nous dînons au Samarsande Argenté, où nous entendrons un grand druithine.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? »

Etzwane se retourna pour le regarder avec stupeur. Rien n'aurait pu mieux illustrer l'étendue de ce dont Finnerack avait été privé. Etzwane expliqua avec plus de chaleur : « Un druithine est un musicien qui va de-ci de-là en solitaire. Il joue

du gastaing, du khitan ou même de la darabence, et sa musique est généralement de grande qualité.

— Je suis incapable de distinguer deux notes », dit Finnerack sèchement.

Etzwane maîtrisa une nouvelle bouffée d'impatience. « Vous savourerez en tout cas un bon repas : les Maseaches sont célèbres pour l'excellence de leurs restaurants. »

Le Samarsande Argenté dominait la Jardine, derrière une rangée de hauts cyprès en fuseau – un bâtiment en pierre massif et irrégulier, crépi et blanchi à la chaux, avec un vaste toit à multiples pentes couvertes de tuiles moussues. À côté de l'entrée, cinq lampions colorés étaient suspendus les uns au-dessus des autres – un vert soutenu, un rouge foncé fumeux, un gai vert clair, un violet, et encore un autre rouge foncé –, et en bas, un peu décalée de côté, était posée une petite lampe jaune, le symbole de tout ce qui vit : *Ne jamais négliger la merveille de l'existence consciente, qui trop tôt s'achève !*

Poussant deux hauts vantaux de bois massif, Etzwane et Finnerack se retrouvèrent dans le vestibule, où un petit garçon donna à chacun une fiole de vin d'herbe et un morceau de poisson cristallisé, en signe d'hospitalité. Une jeune fille souriante se porta à leur rencontre, revêtue des falbalas prune d'une antique ménade de Maseach. À chacun des jeunes gens elle coupa une petite mèche de cheveux et leur effleura le menton avec de la cire de yorbane : une curieuse survivance des temps anciens où les Maseaches étaient célèbres pour leurs plaisirs extravagants.

Etzwane et Finnerack entrèrent dans la salle voûtée, encore presque vide, et s'assirent à une table près du banc du musicien. Un plat de pastilles salées, piquantes, acides et amères fut posé devant eux. Poussé en partie par un malin désir de déconcerter Finnerack, Etzwane commanda le traditionnel Festin des Quarante-cinq Plats et chargea également le maître d'hôtel de servir ce qu'il y avait de meilleur à Dystar au cas où il viendrait.

Le repas fut servi, un plat après l'autre, Finnerack grommelant tout d'abord devant d'aussi petites portions, qu'il considérait par ailleurs comme exagérément raffinées, jusqu'à

ce qu'Etzwane lui fasse remarquer qu'il n'avait jusqu'à présent consommé que douze plats sur les quarante-cinq.

Les plats se succédaient conformément à la perfection édictée par un gastronome mort depuis quatre mille ans – texture après texture, l'arôme contrastant avec la saveur, la couleur et la présentation de chaque portion conformes à l'antique stipulation concernant le bol, l'assiette ou le plateau rituellement prévu. Chaque plat était accompagné du vin, de l'eau-de-vie, de l'essence ou de l'infusion qui lui correspondait. Les plaintes de Finnerack se firent plus rares : il était maintenant fasciné, ou peut-être subjugué… Au vingt-huitième plat, Dystar parut dans l'entrée : grand, mince, les traits bien dessinés, vêtu d'un pantalon gris sous une ample tunique gris anthracite. Il demeura un moment immobile à regarder la salle, puis se retourna et fit une remarque irritée à l'homme qui se tenait derrière lui, Shobin le propriétaire. Pendant un instant, Etzwane se demanda si Dystar n'allait pas simplement quitter les lieux, mais Shobin se précipita pour remédier à ce que Dystar avait trouvé défectueux : les lampes dans les niches voûtées près du banc du musicien étaient trop brillantes : Dystar n'aimait pas les éclairages trop violents ou trop concentrés. Shobin procéda aux ajustements nécessaires et Dystar s'avança, sans que son humeur eût l'air de s'être améliorée. Il avait à la main un khitan et une darabence avec une plaque en jade vert : il les posa sur le banc, puis s'installa à une table à moins de deux mètres d'Etzwane et de Finnerack. Etzwane ne l'avait vu qu'une fois auparavant, et il avait alors été fasciné par l'aisance, la force et l'assurance de Dystar.

Le maître d'hôtel annonça que son repas avait été pris en charge, ce à quoi Dystar répondit par un hochement de tête indifférent. Etzwane l'examinait du coin de l'œil, s'efforçant de deviner le cours de ses pensées. C'était là son père, la moitié de lui-même. Peut-être son devoir était-il de se présenter… Dystar avait probablement une douzaine de fils éparpillés dans le Shant, réfléchit Etzwane. La révélation risquait de simplement l'irriter.

Le maître d'hôtel apporta à Dystar des poireaux assaisonnés à l'huile et au vinaigre, le croûton d'un pain, une saucisse foncée

faite de viandes et d'herbes, un pichet de vin : un repas modeste. Dystar avait été rassasié de fine cuisine à en être dégoûté, songea Etzwane ; la richesse n'était pas une nouveauté pour lui, ni les attentions des jolies femmes…

Les plats continuèrent de se succéder. Finnerack, qui n'avait peut-être jamais de sa vie bu de bon vin, s'était un peu détendu et examinait le cadre avec un peu moins de réserve.

Dystar consomma la moitié de ce qu'on lui avait servi, poussa le reste de côté et s'adossa à son siège, le pied de sa coupe serré entre ses doigts. Son regard effleura le visage d'Etzwane : en fronçant légèrement les sourcils, il reporta ses yeux dans sa direction, comme intrigué par un souvenir fugitif… Il prit son khitan et l'examina un moment avec l'air surpris de trouver entre ses mains un instrument aussi disgracieux et compliqué.

Il l'effleura çà et là, amenant en harmonie les différentes parties de l'instrument, qu'il finit par délaisser pour la darabence. Il monta doucement une gamme, ajusta les aigus et les bourdons, exécuta une joyeuse petite gigue, d'abord avec une harmonie simple, puis à deux voix, puis à trois : un trait de virtuosité qu'il accomplit sans effort, et sans même y prêter grande attention. Il posa la darabence et médita en buvant son vin… Les tables voisines étaient maintenant pleines, les gens les plus fins et les plus réceptifs de Maschein étaient venus s'enrichir l'esprit.

Etzwane et Finnerack examinèrent leur trente-neuvième plat : mœlle de médullier coupée en tranches sautées à la poêle, salées et servies croustillantes nappées d'un sirop vert pâle, avec une boule de flan violet parfumé aux maroses et à l'arnisse, à peine sucré. Le vin qui l'accompagnait était un liquide subtil et vif, qui avait un goût de soleil et de grand air. Finnerack regarda Etzwane d'un air déconcerté. « Jamais de ma vie je n'ai autant mangé. Pourtant… mon appétit reste entier.

— Nous devons finir les quarante-cinq plats, répliqua Etzwane. Faute de quoi ils ne seront pas autorisés à prendre notre argent, prétextant aimablement que les cuisiniers n'ont pas préparé les plats comme il le fallait, ou qu'ils les ont servis d'une manière fruste. Nous sommes donc obligés de manger.

— Si tel est le cas, je suis l'homme de la situation. »

Dystar se mit à jouer de son khitan : une cadence douce et joyeuse, sans structure apparente mais, à mesure qu'il jouait, l'oreille commençait à discerner d'avance la plaisante corroboration. Jusqu'à présent, il n'avait rien joué qu'Etzwane n'aurait aisément su jouer aussi… Dystar plaqua une série d'accords étranges et doux, puis commença à jouer la mélodie avec les accords résonnant en sourdine comme de plaintives cloches de brume… Etzwane s'interrogea sur la nature du talent de Dystar. Il puise son essence, songea-t-il, en partie dans l'aisance et la simplicité, en partie dans la profondeur, en partie dans un détachement qui le rend indifférent à son auditoire, et en partie dans une habileté qui lui permet de jouer ce que sa fantaisie lui inspire. Etzwane eut un pincement d'envie : pour sa part, il évitait souvent les passages dont il était incapable de prévoir la résolution, bien conscient de la fragile distinction entre félicité et fiasco… La musique s'acheva, sans accent ou emphase remarquable, les gongs marins s'éloignant dans la brume. Dystar posa son instrument de côté. Prenant sa coupe, il contempla la salle, puis, comme si un souvenir se rappelait brusquement à lui, il reprit le khitan et essaya une série de phrases musicales. Il les joua de nouveau avec une variation harmonique et elles devinrent une mélodie tressaillante, excentrique. Il passa à un autre mode et la mélodie changea : avec aisance Dystar joua la première et la seconde ensemble en un contrepoint ironique. Pendant un instant, il parut s'intéresser à la musique et pencha la tête sur le manche du khitan… Il ralentit le tempo, les deux airs se fondirent en un seul, comme deux images colorées se rejoignant pour créer l'illusion de la perspective…

Le dernier des quarante-cinq plats fut servi à Etzwane et à Finnerack : un sorbet aigre-doux dans des coquilles de laque pourpre, avec des coupes grandes comme un dé à coudre remplies de Nectar de Mille Ans.

Finnerack avala le sorbet et goûta le nectar. Son visage hâlé semblait moins émacié : le furieux scintillement bleu avait disparu de ses yeux. Tout à coup, il demanda à Etzwane : « Combien faut-il payer pour ce repas ?

— Je ne sais pas… Deux cents florins, j'imagine.

— Au Camp Trois, il fallait bien un an, voire plus encore, pour réduire son indenture de deux cents florins. » Finnerack semblait plus mélancolique qu'exaspéré.

« Le système est archaïque, dit Etzwane. L'Anome va effectuer des changements. Il n'y aura plus d'établissements comme le Camp Trois, ni comme l'Échangeur d'Angwin, d'ailleurs. »

Finnerack le jaugea d'un air renfrogné. « Vous paraissez bien certain des intentions de l'Anome. »

Faute de réponse appropriée, Etzwane ne releva pas la remarque. Il fit un signe du doigt au maître d'hôtel, qui apporta un haut flacon de grès, velouté de poussière, dont il versa un vin clair et frais, doux comme de l'eau.

Etzwane but ; Finnerack l'imita avec prudence.

Etzwane fit une allusion indirecte à la remarque de Finnerack. « Le nouvel Anome, à mon avis, n'est pas un homme ligoté par la tradition. Une fois les Roguskhoïs exterminés, de grands changements interviendront.

— Bah ! s'exclama Finnerack. Les Roguskhoïs ne sont pas un grand problème. L'Anome n'a qu'à lancer contre eux la force du Shant. »

Etzwane eut un petit rire triste. « Quelle force ? Le Shant est faible comme un bébé. L'Anome précédent a refusé de voir le danger. C'est vraiment très mystérieux : il n'est ni méchant ni stupide.

— Il n'y a là aucun mystère, répliqua Finnerack. Il préférait la facilité à l'effort.

— Je vous rejoindrais volontiers sur cette conclusion, dit Etzwane, s'il n'y avait d'autres mystères : les Roguskhoïs eux-mêmes, pour commencer.

— Encore une fois, il n'y a pas de mystère : ils sont l'émanation de la malice palasedrane.

— Hum… Qui a informé Hillen de mon arrivée ? Qui a donné l'ordre de me tuer ?

— Y a-t-il place pour le doute ? Les magnats du Chemin d'air !

— Possible encore. Mais il y a d'autres mystères moins facilement expliqués. » Etzwane avait en tête l'attaque

suicidaire de Garstang, une des Bénévolences de l'Anome, et la mutilation bizarre opérée sur son corps, comme si un rat avait creusé un trou dans sa poitrine.

Quelqu'un s'assit à leur table. C'était Dystar. « Je viens d'observer votre visage, dit-il à Etzwane. C'est un visage que je connais : et cela remonte à loin. »

Etzwane se ressaisit. « Je vous ai entendu jouer à Brasseï : c'est peut-être là que vous m'avez remarqué par hasard. »

Dystar jeta un coup d'œil au torque d'Etzwane pour lire le code de la région. « Basterne… un étrange canton.

— Les Chilites ne vénèrent plus Galexis, dit Etzwane. Basterne n'est plus aussi étrange qu'autrefois. » Dystar, remarqua-t-il, portait le rose et le bleu sourd du Shkoriy. Il demanda : « Voulez-vous boire du vin en notre compagnie ? »

Dystar acquiesça poliment. Etzwane fit signe au maître d'hôtel, qui apporta une autre coupe en diorite : fine comme une coquille d'œuf, polie jusqu'à atteindre la couleur et l'éclat de l'étain. Etzwane versa. Dystar leva un doigt. « Assez… Je ne prends plus plaisir à la nourriture ni au vin. Un défaut intrinsèque, je suppose. »

Finnerack partit de son brusque rire sec. Dystar lui lança un bref regard curieux. Etzwane expliqua : « Pendant de longues années, mon ami a dû effectuer des travaux forcés sous indenture dans un camp de réfractaires, et il a vécu des moments pénibles. Comme vous-même, il ne tient ni au vin ni aux mets recherchés, mais pour des raisons diamétralement opposées. »

Dystar sourit, et son visage, tel un paysage d'hiver, fut soudain illuminé par un rayon de soleil. « La satiété n'est pas mon ennemie. Je suis plutôt atteint de ce que j'appellerais une aversion pour les plaisirs qui s'achètent.

— Je suis content qu'il y ait des plaisirs à vendre, grommela Finnerack. Je n'en aurais guère, autrement. »

Etzwane regarda mélancoliquement le coûteux flacon de vin. « Comment dépensez-vous alors votre argent ?

— Sottement, répliqua Dystar. L'an dernier, j'ai acheté des terres dans le Shkoriy : une haute vallée avec un verger, un

étang et une fermette, où je comptais passer mes vieux jours… Telle est la folie de la prévoyance. »

Finnerack goûta le vin, reposa sa coupe et inspecta la salle.

Etzwane commençait à se sentir mal à l'aise. Une centaine de fois il avait imaginé sa rencontre avec Dystar, toujours d'une façon spectaculaire. À présent, ils se trouvaient à la même table, et l'occasion succombait sous le prosaïsme. Que pouvait-il dire ? « Dystar ! Vous êtes mon père : dans mon visage, vous voyez le vôtre ! » Grandiloquent. En désespoir de cause, Etzwane déclara : « À Brasseï, votre humeur était meilleure que ce soir : je me souviens que vous aviez joué avec entrain. »

Dystar lui jeta un coup d'œil. « Cela se voit-il tellement ? Ce soir, je me sens vide : des événements m'ont perturbé.

— Les raids dans le Shkoriy ? »

Dystar resta silencieux un instant, puis hocha la tête. « Les sauvages se sont emparés de ma vallée, où j'allais souvent et où rien n'a jamais changé. » Il sourit. « La mélancolie incite à la musique : dans des circonstances réellement tragiques, je deviens simplement insipide… J'ai la réputation d'être un homme qui ne joue que par caprice. Toutefois, il y a ici deux cents personnes qui sont venues pour m'entendre et je ne voudrais pas les décevoir. »

Finnerack, maintenant ivre, la bouche distendue dans un sourire narquois, dit : « Mon ami Etzwane professe être musicien. Vous devriez l'embaucher.

— *Etzwane* ? répéta Dystar. C'était le maître musicien du vieil Azume. Le saviez-vous ? »

Etzwane acquiesça d'un signe de tête. « Ma mère habitait dans l'Allée des Rhododendrons. Je suis né sans nom, et j'ai pris celui de « Gastel Etzwane ». »

Dystar médita un instant, peut-être plongé dans ses souvenirs personnels de l'Allée des Rhododendrons. Cela s'est passé il y a trop longtemps, songea Etzwane, il ne doit plus se souvenir de rien.

« Il faut que je joue. » Dystar retourna à son banc. Il prit sa darabence pour exécuter une série de mélodies assez banales, qu'on aurait aussi bien pu entendre dans les salles de bal d'Auberive. Juste au moment où Etzwane commençait à s'en

désintéresser, Dystar modifia l'âme du cromorne pour établir un tout nouvel environnement : les mêmes mélodies, sur le même rythme, mais elles racontaient maintenant une histoire tourmentée d'adieux cruels et de rires moqueurs, de démons des toits et d'oiseaux des tempêtes. Dystar mit une sourdine aux aigus, étrangla les âmes et ralentit le tempo. La musique proclama la fragilité de tout ce qui est plaisant et brillant, le triomphe des ténèbres, et s'acheva en un sinistre accord vibrant… Une pause, puis une soudaine coda soulignant que, par ailleurs, les choses pouvaient fort bien être exactement le contraire.

Dystar se reposa un instant. Il plaqua quelques accords, puis exécuta une antiphonie complexe : des glissandos s'élevant au-dessus d'une mélodie tranquille. Il avait l'air absorbé, ses mains se déplaçaient sans effort. Etzwane se dit que sa musique devait plus au calcul qu'à l'émotion. Les paupières de Finnerack se fermaient : il avait ingurgité trop de nourriture et de vin. Etzwane appela le maître d'hôtel et paya la note, puis Finnerack et lui quittèrent le Samarsande Argenté pour retourner à l'auberge de l'île du Fleuve.

Etzwane sortit dans le jardin et, debout dans le soir paisible, leva la tête pour contempler la Schiafarilla derrière laquelle, d'après la légende, se trouvait la Vieille Terre… Quand il revint au salon, Finnerack était parti se coucher. Etzwane prit un stylet et écrivit sur une carte un message circonspect, qu'il frappa du sceau de l'Anome.

Il appela un groom. « Portez ce message au Samarsande Argenté, remettez-le entre les mains de Dystar le druithine et de nul autre. Ne répondez à aucune question : donnez le message et allez-vous-en. Avez-vous compris ?

— Oui. »

Le garçon prit le message et s'en fut, et peu après Etzwane alla se coucher à son tour… Quant au Festin des Quarante-cinq Plats, il doutait de jamais dîner encore d'aussi somptueuse façon.

6

Aiguillonné par l'incertitude et l'anxiété, Etzwane décida de renoncer à inspecter les cantons lointains de l'ouest et de rentrer tout de suite à Garwiy. Il s'était absenté plus longtemps qu'il n'en avait eu l'intention : à Garwiy, les événements se déroulaient toujours plus vite que n'importe où ailleurs dans le Shant.

Il n'y avait pas de liaison par ballon entre Maschein et Brasseï, du fait de vents contraires et d'un terrain qui ne s'y prêtait guère, mais la Jardine jouait à peu près le même rôle. Plutôt que d'attendre le bateau régulier, Etzwane loua une pinasse rapide, avec deux voiles latines et un équipage de dix hommes pour manier les avirons ou tirer sur la corde de halage en cas de besoin.

Ils naviguèrent d'abord vers l'est, en suivant une grande boucle au milieu des contreforts boisés du Lor-Ault, puis vers le nord, le long du Val de Méthel enserré entre des montagnes. À Griave, dans le canton de Belpré, ils retrouvèrent la ligne du chemin d'air de la Grande Crête – mais tous les ballons en direction du nord avaient été retardés par des vents de tempête soufflant de la Sualle. Continuant donc jusqu'à l'Échangeur de Brasseï, ils embarquèrent dans le ballon *Aramaad*. Les bourrasques de la Sualle maintenant apaisées, les vents de Coques Fleuries se mirent à souffler, sans discontinuité, et *l'Aramaad* fila vers le nord le long du rail à une allure régulière de près de cent kilomètres à l'heure. À la fin de l'après-midi, ils glissèrent dans le Val du Silence par la trouée de Jardine, et cinq minutes plus tard atterrirent à la station de Garwiy. Etzwane et Finnerack s'engagèrent dans le passage de Kavalesko.

C'est au crépuscule que Garwiy atteignait le summum de sa beauté, avec la lumière basse des trois soleils inondant le verre des hautes tours et engendrant des couleurs avec prodigalité. De

toutes les directions, en haut et en bas, sur les dalles de verre pur ou à travers elles, sur et à travers les coupoles, les bulbes, les bossages et les ornements sculptés, au milieu et autour des balustrades des balcons haut perchés, des rangées d'arcades et d'arcs-boutants, des volutes de cristal et des colonnes prismatiques –, de partout affluaient les vagues de riches couleurs : pourpres purs pour charmer l'esprit ; verts limpides, profonds et soutenus, vert d'eau, vert feuille, vert émeraude ; bleus clairs et foncés, avec l'outremer, le smalt et la gamme des bleus intermédiaires ; reflets et images récurrentes de rouge, ombres internes de lumière impossibles à définir ; ou proche des surfaces, l'éclat du temps ; l'oxydation en pellicules métalliques. Pendant qu'Etzwane et Finnerack se dirigeaient lentement vers l'est, les soleils disparurent : les couleurs se voilèrent d'une teinte de perle et s'estompèrent rapidement. Etzwane songea : de toute cette antique splendeur, me voilà maître. Je peux satisfaire le moindre caprice : je peux prendre, je peux donner, je peux bâtir ou laisser aller les choses... Il sourit, incapable d'accepter ces idées : elles étaient artificielles et irréelles.

Finnerack n'avait sûrement jamais vu Garwiy auparavant ; Etzwane se demanda quelles étaient ses réactions. En apparence du moins, Finnerack n'était nullement impressionné. Il avait embrassé d'un coup d'œil la ville entière, après quoi il avait semblé plus intéressé par les passants élégants qui déambulaient sur l'avenue Kavalesko.

À un kiosque, Etzwane acheta un journal. Les couleurs noir, ocre et brun lui sautèrent aussitôt aux yeux. Il lut :

Dramatiques nouvelles en provenance du Marestiy ! La milice et une bande de Roguskhoïs se sont livré bataille. Les sauvages envahisseurs, après avoir commis de terribles ravages dans le canton de Shkoriy, que l'on doit considérer à présent comme entièrement contrôlé par les Roguskhoïs, ont envoyé un détachement dans le nord à la recherche de ravitaillement. À la frontière, une troupe de Marestiens a fermement refusé de livrer passage aux envahisseurs et un combat s'est ensuivi. Bien que nettement inférieures en nombre, les brutes rouges

démentes se sont quand même avancées. Les hommes du Marestiy ont tiré des flèches et tué, ou du moins incommodé, une partie des ennemis. Les autres ont continué leur marche en avant comme si de rien n'était. La milice du Marestiy, adoptant une tactique flexible, s'est repliée dans la forêt où ses flèches et ses tampons boutefeux ont empêché les Roguskhoïs de pénétrer. Ces traîtres de barbares ont renvoyé les boutefeux qui ont incendié la forêt et la milice a été obligée de ressortir à découvert. Là, elle a été attaquée par une autre bande de sauvages, précisément rassemblés dans ce but sanguinaire. La milice a subi de nombreuses pertes, mais les survivants sont résolus à prendre une revanche éclatante quand l'Anome leur en aura fourni les moyens. Tous sont convaincus que les détestables créatures seront vaincues et repoussées.

Etzwane montra l'article à Finnerack, qui le lut avec une indifférence mêlée de mépris. Entre-temps, l'attention d'Etzwane avait été attirée par un encadré souligné du bleu pâle et du pourpre des déclarations sagaces :

Voici les réflexions de Mialambre:Octogone, le respecté Grand Arbitre de Galle :

Les années de la Quatrième Guerre Palasedrane et celles qui ont suivi ont été décisives : à cette époque s'est forgée l'âme du héros Viana Paizifume. C'est à juste titre qu'il a été surnommé le progéniteur du Shant moderne. La Guerre de Cent Ans a découlé indéniablement de sa politique : toutefois, si atroce qu'il ait été, ce siècle ne semble plus maintenant qu'une ombre sur l'eau. Paizifume a créé la terrible autorité de l'Anome et, en corollaire logique, l'emploi du torque codé. C'est un système merveilleux dans sa simplicité – une rigueur sans équivoque contrebalançant la responsabilité, l'économie et l'efficacité – qui dans l'ensemble a été bénéfique pour le Shant. En général, les Anomes se sont montrés compétents : ils ont fait face à tous leurs engagements – envers les cantons, en permettant à chacun de conserver son style traditionnel, envers les patriciens, en n'imposant pas de restrictions arbitraires, et envers la masse

populaire, en ne l'accablant pas d'exigences exorbitantes. Les guerres cantonales et les déprédations d'autrefois sont presque oubliées, et sont inconcevables aujourd'hui.

Les esprits critiques découvriront des failles dans le système. La justice, une invention humaine, est aussi protéiforme que la race elle-même, et varie d'un canton à l'autre. Le voyageur doit rester sur ses gardes afin de ne pas enfreindre un règlement local ignoré. Je cite ces infortunés touristes qui, passant devant un sanctuaire dans le canton de Haviosq, ont négligé le signe du ciel, de l'estomac et du sol, pour leur malheur ; sans oublier ces vierges assez étourdies pour entrer dans le canton de Shalloran sans certificat. Le système de l'indenture a ses défauts : les vices scandaleux du canton de Glirris sont foncièrement mauvais. Cependant, tout bien pesé, nous avons connu de nombreux siècles paisibles.

Si l'étude des interactions humaines pouvait devenir une science, je soupçonne qu'on découvrirait peut-être un axiome irréfutable disant ceci : *Toute organisation sociale engendre une disparité des avantages.* De plus : *Toute innovation destinée à corriger les disparités, si altruiste quelle soit dans sa conception, n'aboutit qu'à créer une nouvelle et différente série de disparités.*

Je formule ces remarques parce que le grand effort qui doit secouer maintenant le Shant changera indiscutablement notre vie, d'une façon encore inimaginable.

Etzwane chercha des yeux une nouvelle fois qui avait écrit le texte. Mialambre:Octogone de Galle… Finnerack s'enquit d'un ton quelque peu irrité : « Combien de temps comptez-vous rester debout à lire dans la rue ? »

D'un geste, Etzwane héla une diligence qui passait. « Au palais Sershan. »

Au bout d'un moment, Finnerack prit la parole : « Nous sommes suivis. »

Etzwane le regarda avec surprise : « Vous êtes sûr ?

— Quand vous vous êtes arrêté pour acheter le journal, un homme en cape bleue s'est effacé de côté. Pendant que vous

lisiez, il est resté le dos tourné. Lorsque nous sommes repartis, il a fait de même. Maintenant, une diligence roule derrière nous.

— Intéressant », dit Etzwane.

La diligence tourna à gauche et, quittant l'avenue Kavalesko, s'engagea sur la promenade des Chama Reyàns. Une diligence qui ne se trouvait pas loin derrière tourna également.

« Intéressant », dit encore Etzwane.

Ils roulèrent un moment sur la promenade, puis remontèrent la Métempe, une avenue de marbre reliant le centre de Garwiy aux trois terrasses de l'Ushkadel. Des similax dressés contre le ciel projetaient une ombre violette sur la pierre claire. Derrière, discrètement, venait la deuxième diligence.

Une route s'embranchait d'un côté, sous des rubaniers et des similax. Etzwane cria au conducteur : « Tournez ici ! »

Le cocher donna une tape sur le cou d'un ambleur aux longues pattes : la diligence vira lestement à gauche, sous des rubaniers si abondants et souples que leur feuillage frôlait le toit de la diligence. « Arrêtez-vous », dit Etzwane. Il sauta à terre. « Continuez lentement. »

La diligence se remit à rouler, les ambleurs allant au pas. Etzwane retourna en courant au croisement.

Silence, à part le bruissement des rubans, puis le tintinnabulement d'une diligence qui approchait. Le son s'amplifia : la diligence atteignit le croisement, s'arrêta. Un visage en lame de couteau examina la route secondaire… Etzwane s'avança : l'homme se tourna vers lui d'un air stupéfait, puis dit un mot bref à son conducteur. La diligence s'éloigna à vive allure sur la Métempe.

Etzwane rejoignit Finnerack, qui lui décocha un regard en coin exprimant des émotions variées : l'aversion, la rancune, un sombre amusement et, dans une combinaison inattendue, la curiosité mêlée à l'indifférence. Etzwane, d'abord enclin à garder ses affaires pour lui, conclut que si ses plans devaient être mis en application, mieux valait informer Finnerack le plus complètement possible. « Le Discriminateur en chef de Garwiy a une tendance à l'intrigue. C'est du moins ce que je suppose. Si je suis tué, ce sera le premier suspect. »

Finnerack émit un grognement évasif. Etzwane regarda en arrière le long de la Métempe : personne ne semblait les suivre.

La diligence s'engagea dans la Moyenne Corniche au moment où les réverbères à étincelle verte s'allumaient. Ils longèrent longtemps le flanc arrondi de l'Ushkadel, passant devant l'alignement des palais des Esthètes, et arrivèrent enfin au portail des Sershan. Une lampe en verre massif lançait par intermittence des lueurs bleu pâle et violet[30]. Etzwane et Finnerack descendirent : la diligence s'éloigna dans la pénombre en cliquetant.

Etzwane traversa la vaste loggia, suivi par Finnerack qui marchait d'un pas nonchalant. Etzwane s'arrêta pour écouter. De l'intérieur provenait ce bourdonnement presque imperceptible qui évoque la routine et les occupations paisibles. N'était-ce pas le crissement de nouvelles fibres dans une clarinette ? Etzwane fit la grimace : il n'avait pas d'inclination innée pour l'intrigue, la cœrcition, les grands desseins. Quelle incroyable situation que lui, Gastel Etzwane, soit maître du Shant ! Toutefois, il valait encore mieux que ce soit lui plutôt que Finnerack – c'est du moins le message qui monta du fin fond de son esprit.

Etzwane écarta ses appréhensions. Il conduisit Finnerack à l'entrée dont, en réponse à son signal, un valet de pied fit glisser la porte de côté.

Etzwane et Finnerack pénétrèrent dans le hall de réception, dans un environnement magique de panneaux de vitran opposés où des nymphes s'ébattaient dans des paysages idylliques. Aganthe s'approcha lentement. Il paraissait épuisé et même quelque peu négligé dans sa tenue, comme si les

---

[30] Dans le Shant, aucune couleur ne pouvait être utilisée arbitrairement. Une lampe d'entrée verte signifiait une fête et, en conjonction avec des lustres pourpres ou rouge sombre, dispensait un accueil hospitalier à tous les arrivants. Les ors grisés annonçaient un deuil ; le violet indiquait la solennité et le désir de ne recevoir que les intimes ; le bleu, ou le bleu avec du violet, impliquait le repliement dans la retraite. Le terme kial'etse, mélange de violet et de bleu, pouvait être utilisé comme adjectif, par exemple Is Xhiallinen kial'etse : les snobs et hyper-esthètes Xhiallinens. Une lumière blanche présidait aux cérémonies.

événements avaient entamé son moral : il regarda Etzwane avec une lueur d'espoir. Ce dernier demanda : « Les choses se sont-elles bien passées ?

— Non, pas bien du tout ! déclara Aganthe d'une voix vibrante. L'antique palais Sershan n'a jamais été aussi maltraité. Les musiciens jouent des gigues et des ballinteries dans le Salon aux Réseaux de Perles ; les enfants se baignent dans la fontaine du jardin ; les hommes ont rangé leurs caravanes le long de la Promenade des Ancêtres. Ils attachent des cordes à linge entre les Arbres Porteurs de Nom ; ils sèment des détritus sans vergogne. Le Seigneur Sajarano…» Aganthe suspendit le flot de ses paroles.

« Eh bien ? l'incita Etzwane. Qu'a fait le Seigneur Sajarano ?

— Une fois encore, je parlerai avec franchise, puisque vous le demandez. J'ai souvent pensé que le Seigneur Sajarano souffrait d'une maladie nerveuse et je m'étais étonné de ses étranges occupations. Je n'ai pas vu le Seigneur Sajarano depuis quelque temps, et je crains une tragédie.

— Conduisez-moi au musicien Frolitz, dit Etzwane.

— Il doit être dans le Grand Salon. »

Etzwane trouva Frolitz en train de boire du vin d'églantine dans une chope de cérémonie en argent, tout en regardant d'un air morose trois enfants de la troupe qui se disputaient la possession d'une géographie du Caraz occidental précieusement enluminée. À la vue d'Etzwane et de Finnerack, il s'essuya la bouche et se leva.

« Où es-tu resté si longtemps ?

— J'ai fait un grand circuit dans le sud, dit Etzwane avec sa prudence habituelle. En toute hâte, naturellement. J'espère que votre repos vous a été profitable ?

— Ce genre de profit est factice, riposta sèchement Frolitz. La troupe se rouille.

— Et Sajarano ? questionna Etzwane. Vous a-t-il donné du mal ?

— Aucun mal : en fait, il a disparu. Nous en avons quasiment perdu la tête de stupéfaction. »

Etzwane se laissa choir dans un fauteuil. « Comment et quand a-t-il disparu ?

— Il y a cinq jours, de sa tour. L'accès à l'escalier était fermé : il n'avait pas eu l'air plus bizarre que d'ordinaire. Quand on est venu lui servir son repas du soir, la fenêtre était ouverte : il était parti comme un *eirmelrath*[31]. »

Les trois hommes montèrent à l'appartement privé de Sajarano. Etzwane regarda par la fenêtre. Tout en bas, il y avait des parterres de mousse.

« Pas une marque ! déclara Frolitz. Pas un oiseau n'a dérangé l'ordonnance de la verdure ! »

Un unique escalier étroit reliait la tour aux étages inférieurs. « Et Mielke était assis là, sur ces marches, faisant un brin de causette avec une soubrette. C'est entendu, ils n'étaient pas attentifs à l'éventualité que Sajarano les enjambe dans sa fuite vers la liberté : néanmoins, cela ne semble guère probable.

— Y avait-il une corde dans la pièce ? N'aurait-il pas déchiré les rideaux ou les draps du lit ?

— Même avec une corde, il aurait laissé des traces dans la mousse. Les draps étaient intacts. » Frolitz se leva d'un bond. Les bras écartés, les doigts crispés et frémissants, il demanda : « Alors, comment s'en est-il allé ? J'ai connu bien des mystères étranges, mais aucun d'aussi étrange que celui-ci. »

Sans mot dire, Etzwane sortit son émetteur d'impulsions. Il composa le code des couleurs du torque de Sajarano et appuya sur la touche rouge « Rechercher » : l'instrument émit aussitôt le léger sifflement indiquant le contact. Il fit décrire un arc au mécanisme : le sifflement s'amplifia, puis décrut. « Quel que soit le moyen que Sajarano a utilisé pour s'évader, il n'est pas allé loin, commenta Etzwane. Il semble être sur l'Ushkadel. »

En compagnie de Finnerack et de Frolitz, Etzwane se mit en marche dans la nuit. Ils traversèrent le jardin d'apparat et gravirent des marches d'albâtre, dans la faible lueur blanche de la Schiafarilla qui leur éclairait la route. Ils traversèrent un kiosque de verre blanc lisse, où se donnaient les fêtes secrètes des Sershan, puis se frayèrent un chemin au travers d'un épais bosquet de similax, de cyprès géants et d'ivoiriers tout contorsionnés. Le bosquet allait jusqu'à la lisière de la Haute

[31] Eirmelrath : un esprit malveillant du canton de Pierre Verte.

Corniche où ils débouchèrent. L'émetteur d'impulsions ne les entraîna ni à droite ni à gauche, mais droit devant eux dans la forêt sombre qui montait au-dessus de la Haute Corniche.

Frolitz commença à grommeler. « Par formation et inclination, je suis un musicien, pas un coureur des bois ni un chercheur de créatures à qui il prend fantaisie de s'éclipser seules ou en compagnie.

— Je ne suis pas musicien, dit Finnerack dont le regard levé scrutait la forêt. Cependant, j'estime qu'il serait sage de ne continuer qu'avec des lanternes et des armes. »

Frolitz réagit vivement aux implications contenues dans la remarque de Finnerack. « Un musicien ne connaît pas la peur ! Il lui arrive de tenir compte des réalités : est-ce de la peur ? Vous parlez comme un homme dont la tête est au-dessus des nuages.

— Finnerack n'est pas musicien, dit Etzwane. C'est un fait acquis. Toutefois, allons chercher des armes et des lampes. »

Une demi-heure plus tard, ils étaient de retour sur la Haute Corniche avec des lanternes de verre et d'antiques épées en maillefer forgé. Etzwane s'était également muni du pistolet à énergie qu'Ifness lui avait donné.

Sajarano de Sershan n'avait pas changé de position. Trois cents mètres plus haut sur l'Ushkadel, ils découvrirent son cadavre étendu sur des touffes de libertines blanc et gris.

Les trois hommes firent tourner leurs lanternes dont les rayons plongèrent nerveusement dans les ombres et les recoins. L'un après l'autre, ils revinrent à la forme gisant à leurs pieds. Sajarano, qui n'avait jamais été gros ni imposant, ressemblait à un petit gnome, avec ses minces jambes allongées, son dos arqué comme par la souffrance, son beau front de poète rejeté en arrière dans les libertines. Sa veste de velours violet était en désordre : sa poitrine osseuse était nue, montrant une horrible blessure béante.

Etzwane avait déjà vu ce genre de blessure sur le corps de Garstang, une des Bénévolences, le lendemain de sa mort.

« Ce n'est pas beau à voir », commenta Frolitz.

Finnerack grogna comme pour signifier qu'il avait vu pire, bien pire.

« Les ahulphes sont peut-être déjà venus, marmonna Etzwane. Il y a un risque qu'ils reviennent. » Il promena de nouveau le rayon de sa lanterne dans l'ombre. « Mieux vaut que nous l'enterrions. »

Avec la lame de leurs épées et leurs mains, ils creusèrent une tombe peu profonde dans l'humus : et bientôt Sajarano de Sershan, naguère Anome du Shant, fut recouvert et devint invisible.

Les trois compagnons redescendirent péniblement jusqu'à la Haute Corniche où, d'un même mouvement, ils se retournèrent pour jeter un dernier coup d'œil vers le sommet de la colline. Puis ils continuèrent leur descente vers le palais Sershan.

Frolitz ne voulut pas franchir les grandes portes de verre. « Gastel Etzwane, déclara-t-il, je ne veux plus du palais Sershan. Nous nous sommes régalés de ce qu'il y a de mieux comme nourriture et comme alcool ; nous possédons les plus beaux instruments du Shant. Cependant, ne nous leurrons pas : nous sommes des musiciens, pas des Esthètes, et il est temps que nous partions.

— Votre tâche est accomplie, acquiesça Etzwane. Il est préférable que vous repreniez vos habitudes.

— Et toi ? s'exclama Frolitz avec humeur. Désertes-tu la troupe ? Où vais-je trouver un remplaçant ? Dois-je jouer ta partie en même temps que la mienne ?

— Je suis engagé contre les Roguskhoïs, dit Etzwane, une situation encore plus pressante que d'établir un bon équilibre dans la troupe.

— D'autres ne peuvent-ils tuer des Roguskhoïs ? grommela Frolitz. Pourquoi les musiciens du Shant doivent-ils se précipiter en première ligne ?

— Quand les Roguskhoïs seront partis, je rejoindrai la troupe et nous jouerons si bien que les ahulphes descendront des collines pour venir nous écouter. En attendant…

— Je ne veux rien entendre, déclara Frolitz. Va tuer des Roguskhoïs pendant la journée si cela te chante, mais le soir, ta place est dans la troupe ! »

Etzwane eut un faible rire, à demi convaincu que la suggestion de Frolitz était raisonnable. « Vous allez retourner à l'auberge de Fontenay ?

— Sur-le-champ. Qu'est-ce qui te retient ici ? »

Etzwane leva les yeux vers le palais où la personnalité de Sajarano imprégnait toutes les pièces. « Allez à l'auberge, dit Etzwane. Finnerack et moi vous y rejoindrons.

— Voilà qui est parler en homme sensé ! dit Frolitz d'un ton approbateur. Il n'est pas encore trop tard pour jouer quelques morceaux ! » En dépit de sa précédente déclaration, il entra à grands pas dans le palais pour rallier la troupe.

Finnerack dit d'une voix ironique : « Un homme s'éclipse d'une haute tour pour être retrouvé avec un trou dans la poitrine comme si un ahulphe l'avait sondé avec une vrille. Est-ce l'usage à Garwiy ?

— Les événements dépassent mon entendement, dit Etzwane, encore que j'aie déjà vu quelque chose de similaire.

— C'est possible… Vous voilà donc maintenant l'Anome, sans discussion ni restriction. »

Etzwane dévisagea froidement Finnerack. « Pourquoi dites-vous cela ? Je ne suis pas l'Anome. »

Finnerack éclata d'un rire brutal. « Mais alors, pourquoi l'Anome n'a-t-il pas découvert la mort de Sajarano il y a cinq jours ? C'est une affaire grave. Pourquoi n'avez-vous pas communiqué avec l'Anome ? S'il existait, vous ne penseriez à rien d'autre : au lieu de cela, vous discutez avec Frolitz et vous tirez des plans pour jouer vos musiques. Que Gastel Etzwane soit l'Anome est déjà assez étrange : qu'il ne le soit pas est trop difficile à croire.

— Je ne suis pas l'Anome, dit Etzwane. Je suis un substitut de fortune qui ne sait où donner de la tête, un homme en lutte contre ses propres lacunes. L'Anome est mort : un vide existe. Je dois créer l'illusion que tout va bien. Je peux y parvenir pendant un temps : les cantons se dirigent eux-mêmes. Mais le travail de l'Anome s'accumule : les pétitions ne reçoivent pas de réponse, les têtes ne tombent pas, les crimes restent impunis, et, tôt ou tard, quelqu'un d'intelligent comme Aun Sharah

comprendra la vérité. Entre-temps, je suis bien obligé de mobiliser de mon mieux le Shant contre les Roguskhoïs. »

Finnerack émit un grognement cynique. « Alors, qui sera Anome ? Ifness le Terrien ?

— Il est retourné sur la Terre. J'ai deux personnes en tête : Dystar le druithine et Mialambre:Octogone. L'un ou l'autre ferait l'affaire.

— Hum… Et quel rôle ai-je dans vos projets ?

— Vous devez protéger mes arrières. Je ne veux pas mourir comme Sajarano.

— Qui l'a tué ? »

Le regard d'Etzwane se perdit dans l'obscurité. « Je ne sais pas. Beaucoup d'événements étranges se produisent dans le Shant. »

Finnerack découvrit ses dents dans un rictus. « Je ne veux pas mourir non plus. Vous me demandez de partager vos risques, qui sont manifestement importants.

— C'est exact. Mais n'avons-nous pas tous deux des raisons d'agir ? Nous voulons l'un et l'autre la paix et la justice pour le Shant. »

Finnerack émit de nouveau son petit grognement : Etzwane n'avait rien à ajouter. Ils entrèrent dans le palais. Aganthe vint à leur appel. « Maître Frolitz et sa troupe quittent le palais, annonça Etzwane. Ils ne reviendront pas : vous pouvez remettre les choses en ordre. »

Le visage lugubre d'Aganthe s'illumina. « Bonne nouvelle, en vérité ! Mais qu'est-il advenu du Seigneur Sajarano ? Il n'est nulle part dans le palais. Le fait me cause de l'inquiétude.

— Le Seigneur Sajarano est parti en voyage, dit Etzwane. Fermez bien la maison ; veillez à ce que personne ne s'y introduise. Dans un jour ou deux, je prendrai d'autres dispositions.

— Vos désirs sont des ordres. »

Quand ils sortirent du palais, Frolitz et la troupe partaient déjà, dans un vacarme de roues et de plaisanteries.

Etzwane et Finnerack descendirent lentement les Marches du Koronakhe. La Schiafarilla avait disparu derrière l'Ushkadel : Gorcula le Poisson-Dragon avait surgi avec ses yeux

jumeaux orange, Alasen et Diandas, dardant leur feu éclatant sur Durdane. Finnerack se mit à jeter des coups d'œil par-dessus son épaule. Etzwane fut gagné par sa nervosité. « Voyez-vous quelqu'un ?

— Non. »

Etzwane pressa le pas. Ils atteignirent l'étendue claire de la plazza Marmione où ils s'arrêtèrent dans l'ombre près de la fontaine. Personne ne survint derrière eux. Un peu rassurés, ils continuèrent leur chemin le long de l'avenue Galias et arrivèrent finalement à l'auberge de Fontenay, sur les berges de la Jardine.

Sur le côté de la salle commune, Etzwane et Finnerack dînèrent de palourdes cuites à l'étouffée, de pain et d'ale. En regardant cette salle si familière, Etzwane devint enclin aux réminiscences. Il raconta ses aventures après son évasion de l'Échangeur d'Angwin. Il décrivit le raid des Roguskhoïs dans Bashon et les événements qui en avaient découlé ; il parla de son association avec Ifness – le froid et compétent membre de l'Institut d'Histoire. Dans cette même salle, Etzwane avait rencontré l'ensorcelante Jurjin, morte à présent comme Sajarano et Garstang. « Ces événements sont noir et jaune de mystère. Je suis fasciné et déconcerté ; je redoute aussi que l'éclaircissement de ce mystère soit terrible. »

Finnerack se tirailla le menton. « Je ne partage que très partiellement votre fascination, et pourtant je risque toutes les conséquences de cet éclaircissement. »

Etzwane se crispa sous le coup de la frustration. « Vous connaissez maintenant les circonstances : quelle est votre décision ? »

Finnerack but sa bière et reposa la chope avec un bruit sec : le geste le plus véhément qu'Etzwane lui ait jamais vu faire. « Je me joindrai à vous, et pour la raison suivante : afin de servir d'autant mieux mes propres fins.

— Avant que nous allions plus loin, quelles sont ces fins ?

— Vous devez déjà le savoir. À Garwiy, et ailleurs dans le Shant, des hommes riches vivent dans des palais. Ils ont acquis leur fortune en nous volant nos vies, à moi et à d'autres comme moi. Ils doivent rendre gorge. Cela leur coûtera cher, mais ils paieront, avant que je meure. »

Etzwane dit d'une voix neutre : « Vos buts sont compréhensibles. Pour l'instant, il faut les laisser de côté, de peur qu'ils ne viennent interférer avec des questions plus importantes.

— Les Roguskhoïs sont les ennemis immédiats, dit Finnerack. Nous les repousserons dans le Palasedra, puis nous rendrons aux magnats la justice qu'ils ont dispensée.

— Je ne promets rien d'aussi vaste que cela, répondit Etzwane. Une juste restitution, oui. La cessation des abus, oui. La vengeance, non.

— On ne peut pas effacer le passé », répliqua Finnerack d'un ton buté.

Etzwane ne poursuivit pas la discussion. Pour le meilleur et pour le pire, il devait s'accommoder de Finnerack, du moins pour l'instant. Dans l'avenir ?... Si nécessaire, il serait impitoyable. Il fouilla dans sa poche. « Je vous donne maintenant l'instrument que j'ai pris à Garstang. Voici comment coder un torque. » Etzwane fit la démonstration. « Attention ! Voici l'opération critique ! D'abord, il faut appuyer sur le bouton gris pour désarmer la cellule d'autodestruction. Le rouge est pour « rechercher ». Le jaune est pour « tuer ». »

Finnerack examina la boîte. « Je la garde ?

— Jusqu'à ce que je vous demande de me la rendre. »

Finnerack décocha à Etzwane son sourire en coin. « Et si j'étais avide de pouvoir ? Je n'aurais qu'à coder vos couleurs et appuyer sur le bouton jaune. Et Jerd Finnerack serait alors Anome. »

Etzwane haussa les épaules. « Je me fie à votre loyauté. » Il jugea inutile d'expliquer que son torque, au lieu de contenir une charge explosive de dexax, était muni d'un avertisseur vibrant.

Finnerack regarda l'émetteur d'impulsions en faisant la grimace. « En acceptant ceci, je me lie à vos entreprises.

— C'est un fait.

— Pour le moment, déclara Finnerack, nos vies vont dans la même direction. »

Etzwane se rendit compte qu'il ne pouvait rien attendre de mieux. « L'homme dont je me défie le plus, dit-il, est le

Discriminateur en chef : lui seul était au courant de mon intérêt pour le Camp Trois.

— Et les dirigeants du Chemin d'air ? Ils étaient sûrement aussi au courant, et peut-être ont-ils réagi.

— C'est peu vraisemblable, dit Etzwane. Les Discriminateurs doivent souvent faire des enquêtes de ce genre dans l'exercice de leur métier. Pourquoi le Chemin d'air se préoccuperait-il tout particulièrement de Jerd Finnerack ? Seul Aun Sharah pouvait établir un lien entre vous et moi. Demain, je limiterai son champ d'action… Tiens, voilà enfin Frolitz. »

Frolitz les vit aussitôt et s'approcha de leur table avec un air avantageux. « Tu as changé d'avis : ce que je dis sert quand même à quelque chose.

— J'en ai assez du palais Sershan, répondit Etzwane. Nous pensons de même sur ce point.

— Une sage décision ! Et voici venir la troupe, traînant la patte comme des portefaix. Etzwane, sur l'estrade ! »

Etzwane se leva machinalement à l'ordre familier, puis retomba dans son fauteuil. « J'ai les mains raides comme des baguettes. Je ne peux pas jouer.

— Allons, allons, fulmina Frolitz. Ça ne prend pas avec moi. Frictionne-toi les jointures au guizol ; Cune utilisera le tringolet ; je jouerai du khitan.

— À vous dire franchement, je n'ai pas le cœur à la musique, dit Etzwane. Pas ce soir. »

Frolitz se détourna, écœuré. « Écoute bien, alors ! Au cours du mois écoulé, j'ai modifié plusieurs passages : prête attention. »

Etzwane se renfonça dans son fauteuil. De l'estrade vinrent les sons bien-aimés des instruments que l'on accorde, puis les instructions de Frolitz, une ou deux répliques marmonnées. Frolitz hocha la tête, agita le coude, et une fois encore le miracle familier se produisit : jaillie du chaos, la musique.

7

Etzwane et Finnerack prirent leur petit déjeuner dans un café de la plazza de la Corporation. Finnerack avait accepté les fonds offerts par Etzwane et s'était aussitôt acheté de nouveaux vêtements : des bottes noires, une élégante cape noire avec un col rond et raide à l'ancienne mode. Etzwane se demanda si la nouvelle apparence de Finnerack dénotait un changement dans ses dispositions d'esprit, ou si cette apparence témoignait simplement d'une condition antérieure. Il reporta son esprit sur les problèmes de l'heure. « Aujourd'hui, nous avons beaucoup à faire. Nous allons d'abord rendre visite à Aun Sharah, dont le bureau donne sur la place. Il sera absorbé dans ses réflexions : il aura échafaudé de nombreux projets et les aura tous rejetés, du moins je l'espère. Il aura eu connaissance de notre présence à Garwiy. Il sait probablement que nous sommes ici en ce moment, en train de déjeuner. Il pourrait même se payer d'audace et venir nous trouver. »

Ils fouillèrent la place du regard mais ne virent pas trace d'Aun Sharah.

Etzwane dit : « Réglez votre émetteur sur ce code. » Il récita les couleurs du torque d'Aun Sharah. « Appuyez d'abord sur le bouton gris, ne l'oubliez jamais… Bien. À présent, nous sommes armés. »

Ils traversèrent la place, pénétrèrent dans le Juridictionnaire et montèrent les marches conduisant aux bureaux des Discriminateurs.

Comme la fois précédente, Aun Sharah vint accueillir Etzwane. Ce jour-là, il portait un élégant costume bleu outremer avec des souliers en étoffe de la même couleur ; un saphir étoilé était suspendu à son oreille gauche par une courte chaînette d'argent. Il s'exprima avec une cordialité pleine de naturel. « Je vous attendais. Voici, je pense, Jerd Finnerack. »

Ils entrèrent dans le bureau d'Aun Sharah. Etzwane demanda : « Depuis quand êtes-vous rentré ?

— Cinq jours. » Aun Sharah relata les épisodes de son voyage : il avait rencontré toutes les situations possibles, de la morne apathie à l'activité intense.

« J'ai eu pratiquement la même expérience, dit Etzwane. Tout est à peu près comme nous le prévoyions. Un épisode dans le canton de Glaiy, en revanche, m'a étonné. Quand je suis arrivé au Camp Trois, le Gardien-chef, un certain Shirge Hillen, s'attendait à ma visite et a déployé une hostilité marquée. Qu'est-ce qui pourrait expliquer une telle conduite ? »

Aun Sharah regarda pensivement la plazza.

« Les renseignements que j'ai demandés aux bureaux du Chemin d'air ont probablement propagé l'alarme jusqu'au Camp Trois. Ils sont chatouilleux en ce qui concerne leur administration du travail forcé.

— Il ne semble pas y avoir d'autre explication », dit Etzwane en jetant un coup d'œil à Finnerack, qui gardait un silence glacial. Etzwane s'enfonça dans son fauteuil. « L'Anome estime qu'il doit à présent effectuer des changements radicaux. Il peut gouverner un Shant paisible, mais le déploiement d'activité d'un Shant en guerre excède ses possibilités : il lui faut déléguer une partie de son autorité. Il estime qu'un homme de votre compétence est mal utilisé dans un poste aussi limité que le vôtre. »

Aun Sharah eut un geste gracieux. « Je suis un homme limité dans un poste limité : c'est là qu'est ma place, je n'ai pas de hautes ambitions. »

Etzwane secoua la tête. « Ne vous sous-estimez jamais : soyez certain que l'Anome ne vous sous-estime pas, lui. »

D'un ton assez sec, Aun Sharah demanda : « Qu'envisagez-vous de faire, exactement ? »

Etzwane réfléchit un instant. « Je veux que vous vous occupiez de la gestion des ressources du Shant en matières premières : métaux, fibres, verre, bois. La question est manifestement complexe ; et j'aimerais que vous preniez du temps – trois ou quatre jours, une semaine, même – pour vous faire une idée de vos nouvelles fonctions. »

Aun Sharah haussa les sourcils en arcs interrogateurs. « Vous voulez que je quitte ce poste-ci ?

— C'est précisément cela. À partir de maintenant, vous n'êtes plus Discriminateur en chef mais Directeur du Service des Approvisionnements en matériaux. Rentrez chez vous, réfléchissez à votre nouvel emploi. Étudiez les cantons du Shant et leurs productions, renseignez-vous sur les matières qui manquent et celles qui sont disponibles. Pendant ce temps, je m'installerai dans votre bureau : je n'en ai pas à moi. »

Aun Sharah demanda d'un ton de délicate incrédulité : « Vous voulez que je parte… maintenant ?

— Oui. Pourquoi pas ?

— Mais… mes dossiers privés…

— « Privés » ? Des affaires qui ne concernent pas le bureau du Discriminateur en chef ? »

Le sourire d'Aun Sharah devint quelque peu forcé. « Des effets personnels, des mémorandums… Tout cela paraît si soudain.

— Par nécessité. Les événements surviennent soudainement ; je n'ai pas le temps de faire des cérémonies. Où est la liste des Discriminateurs ?

— Dans ce placard, là-bas.

— Elle comprend ceux que vous employez à titre officieux ?

— Pas tous.

— Vous avez une liste complémentaire ? »

Aun Sharah hésita, puis fouilla dans sa poche et en sortit un carnet. Il le feuilleta, fronça les sourcils, arracha soigneusement une page et la posa sur le bureau. Etzwane vit une douzaine de noms, chacun suivi d'un signe codé. « Que font ces personnes ?

— Ce sont des spécialistes de l'information non officielle, si je puis dire. Celui-ci me renseigne sur les poisons ; celui-ci sur les indentures illicites ; celui-ci et celui-ci sur les faits et gestes des Esthètes, chez qui, chose surprenante, se commettent parfois secrètement des crimes. Ces trois-là sont des receleurs de marchandises volées.

— Et cette personne, par exemple ?

— C'est un propriétaire d'ahulphes, un traqueur.

— Et celle-ci ?

— La même chose. Tous les autres également.

— Tous possèdent des ahulphes ?

— Mes renseignements ne sont pas aussi détaillés. Peut-être certains obtiennent-ils des ahulphes par d'autres méthodes.

— Mais tous sont des traqueurs ?

— Je le crois.

— Il n'y a pas d'autres espions ou traqueurs à disposition ?

— Vous avez la liste complète, répliqua sèchement Aun Sharah. Maintenant, je vais prendre quelques objets personnels. » Il ouvrit d'une secousse un casier de son bureau et sortit un registre gris, un lance-traits, une chaîne de fer décorative avec un médaillon de fer, quelques autres objets. Etzwane et Finnerack se tenaient à côté de lui et l'observaient. Finnerack prit la parole pour la première fois. « Le registre est un objet personnel ?

— Oui. Des renseignements confidentiels.

— Confidentiels pour l'Anome ?

— À moins qu'explorer ma vie privée ne l'intéresse. »

Finnerack ne dit plus rien.

Aun Sharah se dirigea vers la porte et s'y arrêta. « Les changements que vous opérez… ont-ils été conçus par l'Anome ou par vous ?

— Ils émanent du nouvel Anome. Sajarano de Sershan est mort. »

Aun Sharah eut un petit rire. « Je ne m'attendais pas vraiment à ce qu'il survive.

— Il est mort d'une façon mystérieuse pour moi comme pour le nouvel Anome, répliqua Etzwane d'une voix neutre. Le Shant d'aujourd'hui est un endroit étrange. »

Aun Sharah devint pensif. Il ouvrit la bouche pour parler, la referma. D'un mouvement brusque, il se détourna et quitta le bureau.

Etzwane et Finnerack se mirent aussitôt en devoir d'explorer les placards et les étagères. Ils étudièrent la liste du personnel et restèrent perplexes devant les annotations sibyllines qu'Aun Sharah avait apposées à côté de nombreux noms. Ils découvrirent des cartes à grande échelle pour chaque canton du Shant et pour les villes de Garwiy, Maschein, Brasseï, Ilwiy,

Carbado, Whearn, Ferghaz et Oswiy. Une série de répertoires donnaient la liste des hommes importants de chaque canton, avec des références à un fichier central et encore des symboles d'Aun Sharah : il y avait des études également détaillées sur les Esthètes de Garwiy, toujours avec diverses références sibyllines.

« Cela n'a pas grande importance, commenta Etzwane. Les notes d'Aun Sharah seront dépassées d'ici un an. Elles se rapportent à l'ancien Shant : les secrets et les scandales ne nous intéressent pas. En tout état de cause, je veux réorganiser les Discriminateurs.

— Comment cela ?

— Ils constituent actuellement une police civile et cantonale : ils collectent également des renseignements ailleurs dans le Shant. Je veux séparer cette dernière fonction et instituer une nouvelle agence opérant dans tout le pays afin de fournir à l'Anome des informations détaillées concernant le Shant tout entier.

— C'est une idée intéressante. Cela me plairait de diriger une agence de ce genre. »

Etzwane rit sous cape en gardant une expression imperturbable. Finnerack était parfois d'une merveilleuse transparence. « Notre premier problème est l'identité de l'homme qui nous a suivis hier soir. J'aimerais au moins que vous vous occupiez de cela. Mettez-vous en relation avec les Discriminateurs ; rassemblez le personnel. Insistez sur le fait qu'Aun Sharah n'est plus Discriminateur en chef et que tous les ordres doivent maintenant venir de moi. Dès que possible, je veux passer en revue tous les agents d'exécution, tous les traqueurs officiels et officieux. Si je vois l'homme en question, je le reconnaîtrai. »

Finnerack hésita. « Tout cela est bien beau, mais comment dois-je m'y prendre ? »

Etzwane réfléchit un instant. Sur le côté du bureau d'Aun Sharah, il y avait une rangée de boutons. Etzwane appuya sur celui du haut. Un employé entra aussitôt dans la pièce, un personnage grassouillet et anxieux, guère plus âgé qu'Etzwane.

Ce dernier déclara : « L'ancien Discriminateur en chef n'est plus en fonctions, par décret de l'Anome. À l'avenir, vous ne

recevrez d'ordres que de moi et de Jerd Finnerack, ici présent : vous comprenez ?

— Oui.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je suis Thiruble Archenway, employé avec le rang de lieutenant.

— Ce bouton du haut vous appelle. Et ces autres boutons ? »

Archenway expliqua la fonction de chaque bouton, tandis qu'Etzwane prenait des notes. « J'ai plusieurs tâches qui doivent être accomplies immédiatement, reprit Etzwane. D'abord, je veux que vous présentiez Jerd Finnerack dans les bureaux. Il procédera à certaines modifications. Ensuite, je veux que vous fassiez venir ici trois personnes, sur ordre de l'Anome, et aussi rapidement qu'il leur sera possible. Premièrement : Ferulfio le Maître Électricien. Deuxièmement : le techniste Doneis. Troisièmement : Mialambre:Octogone, Arbitre de Galle.

— Aussi rapidement que possible. » Thiruble Archenway s'inclina devant Finnerack. « Monsieur, si vous voulez bien venir par ici…

— Une minute », dit Etzwane.

Archenway pivota sur lui-même. « Oui ?

— Quelles sont vos tâches habituelles ?

— Des commissions comme celles que vous venez de me confier. Généralement, je m'occupe de l'agenda du Discriminateur en chef, j'organise les rendez-vous, je trie le courrier, je transmets des messages.

— Je vous rappelle qu'Aun Sharah n'a plus rien à voir avec les Discriminateurs. Je veux qu'il n'y ait absolument aucune fuite d'informations, pas de bavardages, d'allusions ou d'implications en provenance de ce bureau, émanant de vous ou de qui que ce soit d'autre. Peut-être vaudrait-il mieux que vous diffusiez une note générale à cet effet.

— Je me conformerai à votre demande. »

Ferulfio le Maître Électricien était un homme pâle et mince, aux yeux de vif-argent. « Ferulfio, dit Etzwane, vous avez la réputation d'être silencieux comme un axe de ventilateur, et deux fois plus discret.

— Je le suis.

— Vous et moi allons maintenant nous rendre au palais Sershan : je vous introduirai dans une salle qui abrite le système de radio du précédent Anome. Vous transférerez le matériel dans ce bureau et l'installerez contre ce mur là-bas.

— Comme vous voudrez. »

Etzwane, à qui le bureau d'Aun Sharah déplaisait, ordonna qu'on l'enlève. Il fit installer deux divans de cuir vert, deux chaises en bois de guède bleu tacheté de pourpre, recouvertes de cuir prune, et une longue table sur laquelle une jolie archiviste déposa un bouquet d'irutianes et d'amaryls, tout en lançant un regard espiègle vers Etzwane.

Archenway entra dans la pièce. Il promena son regard de côté et d'autre. « Très plaisant : un agréable changement. Vous avez aussi besoin d'un nouveau tapis. Voyons, que je réfléchisse…» Il se mit à marcher de long en large. « Un décor floral, peut-être la Quatrième Légende en corail et violet ? Un peu trop marqué, trop limitatif : après tout, vous désirez modeler vous-même votre humeur. Mieux vaudrait un des Concentriques d'Aubry, qui sont souvent ravissants. Les connaisseurs les jugent mal proportionnés, mais je trouve justement cette distorsion originale et amusante… Mais après tout, un Burazhesq serait peut-être préférable, en gris foncé, thracide[32] et ambre.

— Je suis d'accord, dit Etzwane. Commandez un de ces tapis. Nous devrions tous travailler dans une ambiance agréable.

— C'est précisément ma philosophie ! déclara Archenway. Malheureusement, je dois dire que mon propre bureau laisse à désirer. Je travaillerais avec plus d'efficacité dans un emplacement situé en façade, un peu plus grand et plus clair que le cagibi où je me trouve à présent.

— Y a-t-il des bureaux de ce genre qui soient vacants ?

— Pas pour l'instant, reconnut Archenway. Je suis tout à fait prêt à recommander des changements. En fait, si vous me le permettez, je vais à l'instant préparer un programme de modifications qui auraient dû intervenir depuis longtemps.

---

[32] Thracide : un rouge carmin intense et acide.

— Plus tard, dit Etzwane. Nous ne pouvons pas tout faire à la fois.

— J'espère que vous vous en souviendrez, répliqua Archenway. Je suis pour le moment presque noyé dans l'obscurité, la porte me cogne la jambe chaque fois qu'on l'ouvre et les couleurs, en dépit de tous mes efforts, sont stupides et déprimantes… Ah, au fait : le techniste Doneis attend votre bon plaisir. »

Etzwane se retourna tout d'un bloc dans sa surprise. « Vous faites attendre Doneis pendant que vous discutez de tapis et de vos goûts pour les bureaux ? Vous aurez de la chance s'il vous reste encore un bureau à la fin de la journée. »

Consterné, Archenway se précipita hors de la pièce, pour revenir avec Doneis, un homme de haute taille à la fine ossature.

Etzwane conduisit le techniste à un divan et s'assit en face de lui. « Vous n'avez communiqué aucun rapport, dit Etzwane. J'ai hâte de savoir ce qui a été accompli. »

Doneis refusa de se détendre : il était assis raide comme un piquet sur le divan. « Je n'ai pas fait de rapport parce que nous n'avons abouti à aucun résultat valant d'être rapporté. Inutile que vous me rappeliez la nécessité d'aller vite : j'en suis intimement persuadé. Nous faisons de notre mieux.

— Vous n'avez absolument rien à me dire ? insista Etzwane. Quels sont vos problèmes ? Avez-vous besoin d'argent ? De personnel supplémentaire ? S'agit-il de problèmes de moral des équipes ? Manquez-vous d'autorité ? »

Doneis haussa ses sourcils clairsemés. « Nous n'avons besoin ni d'argent ni de personnel supplémentaire, à moins que vous ne puissiez nous fournir une soixantaine de personnes d'une intelligence supérieure et hautement qualifiées. Nous avons eu quelques problèmes de discipline au début : nous n'avons pas l'habitude de travailler en équipe. La situation s'est maintenant un peu améliorée. Nous poursuivons ce qui semble être des recherches prometteuses. Vous intéressez-vous aux détails ?

— Bien sûr !

— Il y a une catégorie de matériaux connus depuis longtemps, reprit Doneis, qui sortent de la cornue sous l'aspect

d'une substance blanche extrêmement dense, à la texture cireuse et légèrement fibreuse. Nous les appelons les halcoïdes. Ils ont une propriété très curieuse. Quand un flux d'électricité les traverse, ils se transforment en un solide cristallin translucide, avec un accroissement de volume appréciable. Dans le cas de l'Halcoïde Quatre, cette expansion est presque de un sixième. C'est peu, pourrait-on croire, mais le changement se produit instantanément et avec une force irrésistible : en fait, si l'Halcoïde Quatre n'est pas soumis à une pression, il développe sa surface à tel point qu'en pratique, il explose. L'un d'entre nous a récemment produit une forme d'Halcoïde Quatre avec des fibres parallèles, et nous l'avons baptisé Halcoïde Quatre-Un. Sous une impulsion électrique, le Quatre-Un ne se dilate que longitudinalement, les surfaces terminales se déplaçant à une vitesse remarquable, que nous avons estimée à mi-parcours proche de la moitié de la vitesse de la lumière. Il a été suggéré de former des projectiles avec l'Halcoïde Quatre-Un. Nous faisons des tests en ce moment, mais je ne peux même pas avancer d'estimations préalables. »

Etzwane fut impressionné par cet exposé. « Quelles autres lignes de recherches explorez-vous ?

— Nous produisons des flèches dont la pointe est en dexax, et qui explosent par contact : elles sont compliquées et peu fiables. Nous nous efforçons de perfectionner cette arme, car elle serait efficace à moyenne portée. Je ne peux guère vous donner d'autres indications : nous venons tout juste de nous mettre au travail, somme toute. Les Anciens projetaient la lumière avec une force suffisante pour annihiler la vision, mais cet art s'est perdu : nos modules énergétiques durent longtemps, mais ne fournissent que de faibles éclairs. »

Etzwane montra le pistolet à énergie qu'il avait obtenu d'Ifness. « Voici une arme de la Terre. Pouvez-vous en apprendre quelque chose d'utile ? »

Doneis examina soigneusement l'arme. « Ce travail dépasse nos capacités. Je doute que nous puissions en apprendre autre chose que la confirmation de notre propre décadence. Évidemment, nous n'avons pas de métaux rares et variés, bien que nous obtenions de beaux résultats avec nos verres et nos

cristaux. » Un peu à regret, il rendit le pistolet à Etzwane. « Autre chose : les communications militaires. Là, les capacités ne manquent pas : nous savons contrôler les impulsions des courants électriques et nous fabriquons des torques codés par milliers.

Mais les problèmes restent aigus. Pour fabriquer du matériel militaire, nous devons réquisitionner les installations et les ouvriers qualifiés qui fabriquent les torques. Si nous nous contentons de prendre les meilleurs ouvriers des usines de torques, nous risquons alors de produire des torques défectueux, ce qui pourrait avoir des conséquences tragiques.

— Y a-t-il suffisamment de torques en stock ?

— Jamais : c'est infaisable. Pour les nouveaux torques, nous utilisons les codes des gens qui viennent de décéder, afin d'en réduire la complexité. Si nous n'agissions pas ainsi, les codes s'étendraient à neuf, dix ou même onze couleurs : un inconvénient majeur évident. »

Etzwane rumina le problème. « N'y a-t-il pas d'autre industrie moins vitale dont on pourrait réquisitionner les ouvriers ?

— Aucune.

— Nous n'avons qu'une solution, déclara Etzwane. Les morts n'ont pas besoin de torques. Fabriquez les radios. Les jeunes devront attendre pour avoir leur torque que les Roguskhoïs soient anéantis.

— C'est également ma conclusion, acquiesça Doneis.

— Une dernière chose, dit Etzwane. Aun Sharah est devenu Directeur du Service des Approvisionnements en matériaux pour tout le Shant. Vous devrez maintenant vous adresser à lui quand vous aurez besoin de quelque chose. »

Doneis était parti. Etzwane s'adossa plus confortablement sur son divan pour réfléchir. En supposant que la guerre dure dix ans, que pendant cette période les enfants ne reçoivent pas leur torque à la puberté, alors ils atteindraient presque son âge actuel avant d'affronter des responsabilités d'adultes. Accepteraient-ils de renoncer à leur liberté sans frein ? Ou toute une génération de jeunes voyous déferlerait-elle sur la structure

complexe du Shant ?… Etzwane appuya sur le bouton pour appeler Thiruble Archenway… Il appuya encore. Dans la pièce entra la jeune femme qui avait préparé le bouquet. « Où est Archenway ?

— Il est sorti prendre son vin de l'après-midi. Il va rentrer d'ici peu. À propos, ajouta-t-elle d'une petite voix discrète, un gentilhomme distingué est assis dans le vestibule et il se pourrait qu'il soit venu parler au Discriminateur en chef. Archenway n'a pas laissé d'instructions.

— Ayez l'amabilité de le faire entrer. Quel est votre nom ?

— Je suis Dashan de la maison des Czandales, employée dans le bureau d'Archenway.

— Depuis combien de temps exercez-vous cette fonction ?

— Trois mois seulement.

— Désormais, quand j'appuierai sur le bouton, c'est vous qui répondrez. Thiruble Archenway est insuffisamment diligent.

— Je ferai de mon mieux pour assister Votre Seigneurie de toutes les manières possibles. »

En quittant la pièce, elle jeta un vif coup d'œil par-dessus son épaule, ce qui pouvait signifier beaucoup, ou peu, selon l'humeur de la personne qui le voyait.

Dashan des Czandales frappa à la porte, puis passa discrètement la tête par l'embrasure.

« Le gentilhomme Mialambre:Octogone, Grand Arbitre de Galle. »

Etzwane se leva d'un bond ; dans la pièce entra Mialambre : un homme de petite taille, vigoureux encore qu'un peu étroit de buste, vêtu d'une austère tunique gris et blanc. Sa tête altière était coiffée d'une brosse raide de cheveux blancs ; son regard était intense et quelque peu menaçant. Il n'avait pas la mine d'un homme avec qui on se lie aisément.

Dashan des Czandales était restée à attendre sur le seuil. Etzwane lui dit : « Apportez-nous des rafraîchissements, s'il vous plaît. » S'adressant à Mialambre:Octogone : « Je vous en prie, asseyez-vous : je ne vous attendais pas si tôt, je suis navré de vous avoir fait attendre.

— Vous êtes le Discriminateur en chef ? » La voix de Mialambre était basse et rude ; son regard évaluait chaque détail de l'apparence d'Etzwane.

« Pour le moment, il n'y a pas de Discriminateur en chef. Je suis Gastel Etzwane, Adjoint de l'Anome. Quand vous me parlez, vous vous trouvez pratiquement face à face avec l'Anome. »

Le regard de Mialambre se fit encore plus intense. Peut-être de par sa formation juridique, il ne fit rien pour faciliter la conversation et attendit en silence qu'Etzwane parle.

« Hier, l'Anome a lu vos observations dans le *Spectre,* dit Etzwane. Il a été très impressionné par l'étendue et la clarté de votre point de vue. »

La porte s'ouvrit : Dashan amena une table roulante avec une théière, des galettes croustillantes, des fruits de mer confits, une fleur vert pâle dans un vase bleu. Elle parla par-dessus son épaule à Etzwane sur un ton de confidence : « Archenway est livide de rage.

— Je lui parlerai plus tard. Servez ce qu'il désire à notre distingué visiteur, si vous voulez bien. »

Dashan versa le thé et quitta prestement le bureau.

« Je serai franc, déclara Etzwane. Un nouvel Anome a assumé la direction du Shant. »

Mialambre hocha gravement la tête, comme si certaines conjectures personnelles se trouvaient confirmées : « Comment le fait a-t-il été accompli ?

— Pour être franc une fois encore, il y a eu recours à la cœrcition. Un groupe de personnes s'était alarmé de la politique passive de l'ancien Anome. Un changement a été opéré : nous entreprenons maintenant de défendre le pays.

— Pas une minute trop tôt ! Qu'attendez-vous de moi ?

— Des avis, des idées, de la coopération. »

Mialambre:Octogone serra les lèvres. « J'aimerais connaître vos doctrines avant de m'engager à cette collaboration.

— Nous n'avons pas de visées particulières, dit Etzwane. La guerre apportera obligatoirement des modifications et nous voulons qu'elles se produisent dans la bonne direction. Les

conditions dans le Shker, le Burazhesq, le Dithibel, le Cap, gagneraient certainement à être changées.

— Vous vous engagez là en terrain peu sûr, déclara Mialambre. La base traditionnelle du Shant est une association dépourvue de liens contraignants. Appliquer une doctrine centrale altérera obligatoirement cette situation, et pas nécessairement pour le mieux.

— J'en ai conscience, répliqua Etzwane. Cela soulèvera sûrement des problèmes : nous avons besoin d'hommes capables de les résoudre.

— Hum… Combien en avez-vous recruté ? »

Etzwane but son thé à petites gorgées. « Leur nombre n'excède pas encore celui des problèmes. »

Mialambre acquiesça d'un signe de tête sans enthousiasme. « Je peux donner une acceptation conditionnelle. Le travail est intéressant.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, répliqua Etzwane. Mon quartier général se trouve provisoirement à l'auberge de Fontenay. J'aimerais que vous veniez m'y rejoindre, nous conférerons plus à loisir.

— L'auberge de Fontenay ? » La voix de Mialambre était plus déconcertée que désapprobatrice. « N'est-ce pas une taverne au bord du fleuve ?

— Effectivement.

— Comme vous voudrez. » Mialambre fronça les sourcils. « Je dois maintenant aborder une question pratique. Dans le pays de Galle, ma famille – qui se compose de sept personnes – subsiste sur un revenu de juriste, ce qui n'est pas élevé. Pour exposer crûment les faits, j'ai besoin d'argent afin de payer mes dettes, sinon le juge me décrétera en état d'indenture.

— Votre rémunération sera tout à fait adéquate, dit Etzwane, nous en discuterons également ce soir. »

Etzwane trouva Finnerack assis à une table dans la salle centrale des archives, écoutant deux Discriminateurs de haut rang. Chacun s'efforçait de capter son attention, chacun indiquait une série différente de documents. Finnerack écoutait avec une patience résignée. En voyant Etzwane, il congédia les

deux hommes d'un geste brusque : ils se retirèrent en s'efforçant de rester dignes. Finnerack déclara : « Aun Sharah semble avoir été souple et peu exigeant. Ces deux-là étaient ses adjoints en second et en troisième. Je les utiliserai dans le Département de Discrimination Urbaine. »

Etzwane eut un haussement de sourcils surpris. Finnerack s'était apparemment attribué la tâche de réorganiser le service, activité qui semblait excéder ses instructions. Finnerack continua de détailler un autre de ses constats. Etzwane l'écouta avec plus d'intérêt pour la façon dont Finnerack jugeait les choses que pour les choses elles-mêmes. Ses méthodes étaient directes au point d'être naïves et, comme telles, devaient impressionner les citoyens de Garwiy qui, dans leur sophistication, ne pouvaient qu'interpréter la simplicité comme de la majesté, le silence comme de la ruse. Etzwane fut amusé. Les Discriminateurs étaient une institution caractéristique de Garwiy : compliquée, subtile, arbitraire – une situation que Finnerack paraissait considérer comme un affront personnel. Etzwane, un musicien, enviait presque la force brutale de Finnerack.

Ce dernier conclut son exposé. « Ensuite, vous vouliez passer le personnel en revue.

— Oui, dit Etzwane. Si je reconnais quelqu'un, la sincérité d'Aun Sharah deviendra suspecte.

— Elle deviendra pire que cela », répliqua Finnerack. Il prit une de ses listes. « Si vous voulez, nous pouvons commencer maintenant. »

Aucun des Discriminateurs présents à ce moment-là ne ressemblait à l'homme au profil d'aigle qu'Etzwane avait aperçu par la portière de la diligence.

Les soleils étaient descendus bas sur l'horizon. Etzwane et Finnerack traversèrent d'un pas tranquille la plazza de la Corporation jusqu'à un café, où ils burent une verveine et regardèrent les habitants de Garwiy passer en flânant ; et aucun de ceux qui voyaient ces deux jeunes gens – l'un svelte, taciturne et brun, l'autre maigre avec des cheveux blonds

décolorés par le soleil et des yeux comme des turquoises polies – ne pouvait savoir que le destin du Shant dépendait d'eux. Etzwane ramassa le *Spectre* qui était sur une chaise voisine. Une rubrique encadrée d'ocre attira son regard. Il lut avec une sensation de malaise :

Du Marestiy par radio, on annonce un engagement entre la milice qui vient d'être organisée et une bande de Roguskhoïs. Les sauvages envahisseurs, après avoir causé d'affreux ravages dans le canton de Shkoriy, ont envoyé une expédition dans le nord. À Gasmalville, sur la frontière, une troupe de soldats lui a refusé le passage et ordonné de se retirer. Les brutes rouges n'ont tenu aucun compte de cette injonction légale et une bataille s'est ensuivie. Les défenseurs du Marestiy ont tiré des flèches et lancé des pierres, dont bon nombre ont incommodé l'ennemi et l'ont irrité au point de provoquer, comme l'a décrit un observateur, « une ruée de bêtes rouges en furie ». Une conduite aussi excessive ne prévaudra jamais contre les armes puissantes que forge l'Anome ; consciente de ce fait, la milice du Marestiy a effectué un repli stratégique. Les derniers développements et l'issue finale ne sont pas encore connus.

« Ces créatures avancent, dit Etzwane. Même ceux qui se sont enfuis vers la mer ne sont pas en sécurité. »

8

Dans le soir couleur prune de Garwiy, Etzwane et Finnerack cheminèrent sous des éclairages colorés vers l'auberge de Fontenay. À la table du fond, Frolitz et la troupe consommaient un souper de fèves et de fromage, que partagèrent Etzwane et Finnerack.

Frolitz était d'humeur revêche. « Les mains de Gastel Etzwane sont épuisées de fatigue. Puisque ses activités extérieures sont plus importantes que le bien de la troupe, je ne lui demanderai pas de jouer d'un instrument. S'il le désire, il peut faire cliqueter les histels ou claquer des doigts de temps à autre. »

Etzwane tint sa langue. Après le repas, quand la troupe sortit ses instruments, Etzwane la rejoignit sur l'estrade. Frolitz affecta un air de stupeur. « Qu'est ceci ? Le grand Gastel Etzwane nous honore de sa présence ? Nous sommes profondément reconnaissants. Veux-tu avoir la bonté de prendre ta clarinette ? Ce soir, je suis au khitan. »

Etzwane souffla dans la vieille embouchure familière, tâta les clefs d'argent dont il avait naguère été si fier… Bizarre comme ses réactions étaient différentes ! Les mains étaient les siennes, ses doigts se déplaçaient d'eux-mêmes du haut en bas des clefs, mais le point de vue se situait plus haut, les perspectives étaient plus vastes, et il jouait en accentuant presque imperceptiblement la mesure.

À la pause, Frolitz revint vers la troupe, tout excité. « Regardez cet homme dans le coin là-bas – vous devinez qui est assis là en silence, sans son instrument ? C'est le druithine Dystar ! » La troupe détailla l'austère silhouette, chacun inquiet de ce que le grand druithine avait pensé de sa musique. Frolitz reprit : « Je lui ai demandé ce qu'il faisait ici, il a répondu qu'il était venu sur ordre de l'Anome. Je lui ai alors demandé s'il

aimerait jouer avec la troupe. Il a dit que oui, cela lui plairait, que notre travail l'avait mis en veine. Aussi va-t-il maintenant se joindre à nous. Etzwane, au gastaing ; je prendrai la clarinette. »

Fordyce, qui se trouvait à côté d'Etzwane, murmura : « Tu joues enfin au côté de ton père. Et il ne sait toujours pas ?

— Il ne sait pas. » Etzwane prit le gastaing : un instrument plus grave que le khitan, avec une résonance stridente qui devait demeurer sous le contrôle de l'étouffoir pour que l'harmonie ne soit pas noyée. Contrairement à beaucoup de musiciens, Etzwane aimait le gastaing et les subtilités que l'on pouvait en obtenir par d'habiles orientations et glissements de l'étouffoir.

La troupe s'arma de ses instruments et attendit sur l'estrade, manifestant ainsi le respect traditionnel dû à un musicien de la qualité de Dystar. Frolitz descendit de l'estrade et alla dire quelques mots à Dystar ; ils revinrent ensemble. Le druithine s'inclina à l'adresse des musiciens et son regard s'attarda pensivement une seconde sur Etzwane. Il prit le khitan de Frolitz, plaqua un accord, courba le manche, essaya la caisse à gratter. Conformément à ses prérogatives, il attaqua un air, une mélodie agréable à la simplicité trompeuse.

Frolitz et Mielke, au clairon, jouèrent les notes de base, attentifs à rester à l'écart de l'harmonie, tandis que le guizol et le gastaing faisaient entendre des accords discrets… La musique se poursuivit ; le premier morceau s'acheva – un exercice où chaque participant avait exploré l'environnement musical… Dystar se redressa et but quelques gorgées du gobelet de vin qui avait été placé près de lui. Il fit un signe de tête à Frolitz qui, à son tour, souffla un thème dans l'embouchure de sa clarinette – une exposition haletante, rauque, sardonique, étrangère à la clarté fluide de l'instrument, et que Dystar amplifia en frappant lentement sa caisse. Et la musique se déploya : une lente polyphonie mélancolique, où chaque instrument de la troupe se distinguait nettement. Dystar jouait avec calme, son invention ouvrant à chaque instant de nouvelles perspectives dans la musique… La mélodie s'interrompit et s'altéra d'une manière que tous avaient prévue. Dystar exécuta un étonnant exercice, commençant dans le registre aigu et redescendant par une complexe combinaison d'accords, avec seulement de temps à

autre une vibration du gastaing comme soutien, passant du registre aigu moyen au registre grave moyen, allant de l'un à l'autre comme une feuille d'arbre qui tombe, ici et là, descendant dans les tons graves, pour finir par un son guttural d'un coup de coude sur la caisse. À la clarinette, Frolitz joua un trémolo, un intervalle mineur en dessous, qui s'amenuisa et mourut dans la résonance du gastaing.

Dystar reposa alors son instrument, comme l'exigeaient les conventions, et alla s'attabler dans un coin de la salle. La troupe resta assise en silence une minute ou deux. Frolitz réfléchissait. Avec un plissement malicieux des lèvres, il tendit le khitan à Etzwane. « Nous allons maintenant jouer quelque chose de lent et de calme – comment s'appelle ce nocturne de l'Antique Auberive ? *Zitrinilla*... Troisième mode. Attention, tous, à la transition de la seconde phrase. Etzwane, la mesure et l'exposition... »

Etzwane courba le khitan, ajusta la caisse. Le malicieux Frolitz, il le savait bien, l'avait mis dans une situation que n'importe quel homme raisonnable devrait fuir : jouer du khitan après une des plus brillantes improvisations de Dystar. Etzwane resta un instant à réfléchir sur la façon dont il jouerait le morceau. Il frappa un accord et joua l'exposition sur un rythme un peu plus lent que d'ordinaire.

La mélodie s'éleva, pensive et mélancolique, puis s'acheva. Frolitz joua une phrase pour annoncer une variation sur un rythme différent. Etzwane se retrouva à jouer seul, une situation qu'il avait espéré éviter ; il devait maintenant rivaliser avec Dystar... Il joua de lents accords vite étouffés, créant un motif de son et de silence qui l'intéressa et qu'il rejoua en l'inversant. Résistant à la tentation des fioritures, il joua une musique austère, majestueuse. La troupe fournissait les notes fondamentales qui devinrent bientôt un large thème, enveloppant le khitan comme un flot de marée, puis se retirant. Etzwane joua une série d'accords dissonants et une douce résolution : la musique s'acheva. Dystar se leva et leur fit signe à tous de venir à sa table.

« Indubitablement, déclara Dystar, voici la première troupe du Shant. Tous sont forts, tous utilisent la sensibilité de la force.

Gastel Etzwane joue comme moi-même à son âge je ne pouvais encore qu'espérer jouer : il a une grande expérience de la vie.

— C'est un obstiné, répliqua Frolitz. Avec un bel avenir comme Vert foncé-Azur-Noir-Rose, il préfère se mêler des Esthètes, des *eirmelraths* et d'autres choses qui ne le regardent pas. Mes conseils comptent pour du beurre. »

Etzwane déclara d'une voix mesurée : « Frolitz fait allusion à la guerre contre les Roguskhoïs, qui retient une partie de mon attention. »

Frolitz ouvrit largement les bras dans un geste de confirmation. « De sa propre bouche vous l'avez entendu. »

Dystar hocha la tête avec gravité. « Vous avez de quoi vous faire du souci. » Il se tourna vers Etzwane. « À Maschein, j'ai parlé avec vous et votre ami qui est assis là-bas. Aussitôt après, j'ai reçu de l'Anome l'ordre de me rendre ici à l'auberge de Fontenay. Ces événements sont-ils liés ? »

Frolitz lança à Etzwane un regard accusateur. « Dystar aussi ? Faudra-t-il que tous les musiciens du Shant partent en guerre contre les sauvages avant que tu sois apaisé ? Nous les frapperons avec nos tringolets, nous les bombarderons de guizols… Ce plan est inepte ! » Faisant signe à la troupe, il retourna à grands pas vers l'estrade.

« Ce que dit Frolitz est sans rapport avec le sujet, commenta Etzwane. Je suis effectivement engagé dans la lutte contre les Roguskhoïs, mais sur cette base…» Il expliqua la situation dans les termes qu'il avait employés pour Finnerack. « J'ai besoin du soutien des personnes les plus avisées du Shant, et c'est pour cette raison que je vous ai demandé de venir ici. »

Dystar paraissait légèrement amusé plutôt que surpris ou impressionné. « Ainsi donc, me voici. »

Une silhouette projeta son ombre sur la table. Etzwane leva les yeux et aperçut le sombre visage de Mialambre:Octogone.

« Je suis étonné par vos procédés, déclara Mialambre. Vous me demandez de vous rejoindre dans une taverne pour discuter d'affaires politiques et je vous trouve buvant de l'alcool en compagnie des musiciens de la taverne. Toute cette affaire ne serait-elle qu'une mystification ?

— Nullement, dit Etzwane. Voici Dystar, un éminent druithine et, comme vous-même, un homme plein de sagesse. Dystar, vous avez devant vous Mialambre:Octogone, qui n'est pas musicien mais juriste et philosophe, et dont j'ai également sollicité l'assistance. »

Mialambre s'assit avec une certaine raideur. Le regard d'Etzwane alla de l'un à l'autre : Dystar, détaché et circonspect, un observateur plutôt qu'un participant ; Mialambre, sagace, exigeant, une personne reliant chaque fait de l'existence à tous les autres, selon un système fondé sur l'éthique de la Galle. Ces deux-là, songea Etzwane, n'ont rien d'autre en commun que l'intégrité – chacun trouverait l'autre incompréhensible –, cependant, si l'un devenait Anome, il gouvernerait l'autre. Lequel ? N'importe lequel des deux ?... Etzwane tourna la tête et fit signe à Finnerack, qui était resté un peu à l'écart près du mur.

Finnerack s'était changé et avait revêtu une tenue austère en twill noir, ajustée aux poignets et aux chevilles. Sans changer d'expression, il s'approcha de la table.

« Sous cette mine sombre, dit Etzwane, voici un homme probe et compétent. Son nom est Jerd Finnerack ; il est partisan d'agir avec énergie. Nous sommes un groupe disparate, mais nos problèmes se situent à plusieurs niveaux et requièrent des talents disparates.

— Tout cela est bel et bon, ou du moins je le suppose, remarqua Mialambre. Je trouve cependant la situation irrégulière et le lieu où nous sommes incongru. Vous traitez le Shant tout entier avec encore moins de cérémonie que n'en mettent nos anciens pour s'occuper des affaires du village.

— Pourquoi pas ? demanda Etzwane. Le gouvernement du Shant a été et reste un seul homme, l'Anome ; que pourrait-il y avoir de moins cérémonieux que cela ? Le gouvernement se déplace avec l'Anome ; s'il était assis ici ce soir, c'est ici que serait le gouvernement.

— Le système est souple, convint Mialambre. Comment il fonctionne en période de crise reste à voir.

— Le système dépend des hommes qui l'appliquent, répliqua Etzwane, c'est-à-dire de nous. Un travail considérable nous

attend. Je vais vous dire ce qui a été accompli jusqu'à présent : nous avons mobilisé des milices dans soixante-deux cantons.

— Ceux qui ne sont pas encore envahis, précisa Finnerack.

— Les technistes de Garwiy mettent au point des armes ; la population du Shant comprend enfin que les Roguskhoïs doivent être vaincus, et qu'ils le seront. Le revers de la médaille, c'est qu'il n'existe tout simplement pas d'organisation pour coordonner les initiatives nécessaires. Le Shant est un immense animal avec soixante-deux bras et pas de tête. L'animal est impuissant : il se débat et s'agite dans soixante-deux directions, mais il n'est pas de force à lutter contre l'ahulphe qui lui ronge les entrailles. »

Sur l'estrade, Frolitz avait entraîné la troupe dans un nocturne en sourdine qu'il ne jouait que lorsqu'il était de mauvaise humeur.

Mialambre dit : « Nos lacunes sont réelles. Deux mille ans ont apporté beaucoup de changements. Viana Paizifume a combattu les Palasedrans avec une armée courageuse, féroce même. Les hommes ne portaient pas de torque ; la discipline devait poser de sérieux problèmes. Même ainsi, ils ont porté des coups terribles aux Palasedrans.

— C'étaient des hommes à cette époque, répliqua Finnerack. Ils vivaient en hommes, ils se battaient en hommes, et s'il le fallait, mouraient en hommes. Ils n'effectuaient pas de « replis stratégiques » ».

Mialambre acquiesça avec un air d'approbation sévère. « Nous ne trouverons pas leur pareil dans le Shant d'aujourd'hui.

— Pourtant, objecta Etzwane d'un ton méditatif, ce n'étaient que des hommes, ni plus ni moins que nous.

— Ce n'est pas vrai, insista Mialambre. Les hommes d'alors étaient rudes et volontaires, n'ayant de comptes à rendre à personne. Ils ne devaient donc s'appuyer que sur eux-mêmes, et c'est là ce qu'ils avaient en « plus ». Les hommes d'aujourd'hui n'ont pas la possibilité d'en faire autant ; ils se fient à la justice de l'Anome plutôt qu'à l'effet de leur propre force. Ils sont obéissants et soumis à la loi ; c'est là ce que les hommes de jadis

avaient en « moins ». Ainsi, nous avons tout à la fois perdu et gagné.

— Les gains n'ont aucune valeur, dit Finnerack, si les Roguskhoïs détruisent le Shant.

— Cela ne se produira pas, déclara Etzwane. Nos milices doivent les repousser, et c'est ce qu'elles feront ! »

Finnerack partit de son rude éclat de rire. « Comment les milices s'y prendront-elles ? Des enfants peuvent-ils combattre des ogres ? Il n'y a qu'un seul homme dans le Shant : l'Anome. Il ne peut pas se battre ; il doit ordonner à ses enfants d'aller à la guerre. Les enfants ont peur ; ils comptent sur l'homme seul et le résultat est couru d'avance. La défaite ! Le désastre ! La mort ! »

Le silence s'installa, à part la lente et triste musique du nocturne.

« Il me semble que vous exagérez, dit Mialambre d'une voix circonspecte. Voyons, le Shant ne peut pas être totalement dépourvu de guerriers ; quelque part vivent des hommes courageux qui sauront protéger leur foyer, attaquer et triompher.

— J'en ai rencontré quelques-uns, dit Finnerack. Comme moi, ils travaillaient au Camp Trois. Ils ne redoutaient ni la souffrance, ni la mort, ni l'Homme Sans Visage ; que pouvait-on leur faire de pire que ce qu'ils connaissaient ? Voilà des guerriers ! Des hommes sans crainte du torque ! Ces hommes-là étaient libres, comprenez-vous ? Donnez-moi une milice composée de ces vaillants hommes libres et je battrai les Roguskhoïs !

— Malheureusement, dit Etzwane, le Camp Trois n'existe plus. Nous pouvons difficilement torturer des gens jusqu'à ce qu'ils cessent de craindre la mort.

— N'y a-t-il pas une meilleure manière de libérer un homme ? s'exclama Finnerack d'une voix rude. Je peux vous en citer une tout de suite ! »

Mialambre fut déconcerté ; Dystar, surpris. Seul Etzwane devina ce que voulait dire Finnerack. Sans l'ombre d'un doute, il pensait à son torque, qu'il devait considérer comme la cause de ses souffrances.

Le groupe resta assis en silence, réfléchissant aux propos de Finnerack. Au bout d'un instant, Etzwane demanda d'un ton pensif et rêveur : « En admettant qu'on vous ôte à tous le torque du cou, que se passerait-il ? »

Le visage de Finnerack était de marbre : il ne daigna pas répondre.

Dystar déclara : « Sans mon torque, je serais fou de joie. »

Mialambre parut stupéfié tant par le concept que par la réaction de Dystar. « Comment serait-ce possible ? Le torque vous représente, il est le signe de votre responsabilité envers la société.

— Je n'admets pas cette responsabilité, répliqua Dystar. La responsabilité est la dette de ceux qui prennent. Je ne prends pas, je donne. Par conséquent, ma responsabilité est nulle.

— Pas du tout ! s'exclama Mialambre. C'est un sophisme égotiste ! Tout être vivant a contracté une dette immense envers des millions de gens ; envers ceux qui l'entourent et lui procurent une ambiance humaine ; envers les héros morts qui lui ont donné ses pensées, sa langue, sa musique ; envers les technistes qui ont construit les vaisseaux spatiaux qui l'ont amené sur Durdane. Le passé est une tapisserie précieuse ; chaque être est un nouveau fil qui s'insère dans le tissage ininterrompu ; un fil par lui-même n'a ni sens ni valeur. »

Dystar l'approuva généreusement : « Ce que vous dites est vrai. J'ai tort. Néanmoins, mon torque m'importune ; il me contraint à vivre la vie que je préférerais vivre de mon plein gré.

— Supposons que vous soyez Anome ; quelle serait votre politique à cet égard ? demanda Etzwane.

— Il n'y aurait plus de torques. Les gens vivraient sans crainte, en liberté.

— « En liberté » ? répéta Mialambre avec une fougue inhabituelle chez lui. Je suis aussi libre que possible ! J'agis comme je veux, dans les limites de la légalité. Les voleurs et les assassins manquent de liberté ; il leur est interdit de voler et de tuer. Le torque de l'honnête homme est sa protection contre ce genre de « liberté ». »

Dystar concéda encore une fois au juriste la justesse de son point de vue. « Toutefois, je suis né sans torque. Quand le

Maître de la guilde du Sanhédrin m'a emprisonné le cou, mon esprit s'est trouvé accablé d'un poids qui ne s'en est jamais allé.

— Ce poids est réel, dit Mialambre. Quel est l'autre terme de l'alternative ? L'illégalité et la rébellion. Comment ferions-nous respecter nos lois ? Par un corps de cœrcition ? Des espions ?

Des prisons ? La torture ? L'hypnotisme ? Des drogues ? Les hommes sans contrainte sont des ahulphes. J'affirme que la faille n'est pas dans le torque ; elle réside dans la nature humaine qui rend le torque nécessaire. »

Finnerack objecta : « La justesse de vos remarques repose sur un postulat.

— Qui est ?

— Vous tenez pour un fait acquis l'altruisme et le bon jugement de l'Anome.

— C'est vrai ! déclara Mialambre. Depuis deux mille ans, nous avons eu cette condition générale.

— Les magnats seront d'accord avec vous. Au Camp Trois, nous pensions le contraire, et c'est nous qui avons raison, pas vous. Quel homme juste permettrait l'existence d'un Camp Trois ? »

Mialambre ne se tint pas pour battu. « Le Camp Trois était un furoncle dans les parties intimes, des saletés sous le tapis. Il n'existe pas de système qui n'ait ses failles. L'Anome se borne à faire respecter les lois cantonales ; il n'édicte pas de lois lui-même. Les coutumes du canton de Glaiy sont marquées par l'insensibilité. Peut-être est-ce la raison pour laquelle le Camp Trois était situé dans le Glaiy ? Si j'étais Anome, imposerais-je de nouvelles lois au Glaiy ? Voilà un dilemme pour tout homme réfléchi. »

Etzwane dit : « La discussion est oiseuse, du moins pour le moment. Les Roguskhoïs sont sur le point de nous anéantir. Il n'y aura plus de torques, plus d'Anome, plus d'hommes, si nous ne nous battons pas avec efficacité. Nos résultats jusqu'à présent n'ont pas été bons.

— L'Anome est le seul homme libre du Shant, répliqua Finnerack. Si j'étais libre, moi aussi je me battrais ; une armée d'hommes libres serait capable de vaincre les Roguskhoïs. »

Mialambre déclara : « L'idée est irréaliste, pour plus d'une raison. Pour commencer, des années séparent de la maturité les enfants non bridés.

— Pourquoi attendre ? s'insurgea Finnerack. Il nous suffit de débrider nos soldats. »

Mialambre rit discrètement. « Ce n'est pas possible. Et heureusement. Nous aurions subi la Guerre de Cent Ans pour rien. Les torques ont maintenu la paix. Rien ne vaut la contrainte du torque ; je vous cite en exemple le chaos du Caraz.

— Même si c'est au prix de la virilité ? protesta Finnerack. Envisagez-vous un avenir infini de paix idyllique ? Le pendule qui est allé doit revenir. Les torques doivent être détachés. »

Dystar demanda : « Comment cela se fera-t-il ? »

Finnerack désigna Etzwane du pouce. « Un Terrien lui a enseigné la méthode. C'est un homme libre : il peut faire ce qu'il veut.

— Gastel Etzwane, ordonna Dystar, retirez donc ce torque de mon cou. »

La décision se forma dans l'esprit d'Etzwane par un processus indirect et émotionnel. « J'enlèverai vos torques. Vous serez des hommes libres comme moi. Finnerack dirigera une armée de vaillants hommes libres. Aucun enfant ne sera désormais bridé par un torque… ne serait-ce que pour cette raison : les fabricants de torques fournissent maintenant des radios à la nouvelle milice. »

Mialambre conclut d'un air abattu : « Pour le meilleur ou pour le pire, le Shant entre dans une nouvelle ère de convulsions.

— Pour le meilleur ou pour le pire, reprit Etzwane, les convulsions sont déjà là. La force de l'Anome décline ; il ne peut plus contrôler les spasmes. Mialambre et Dystar, vous devez travailler ensemble. Mialambre, avec l'équipe que vous constituerez, vous parcourrez le Shant et rectifierez les abus les plus graves : les Camp Trois, les Temples de Bashon, les trafiquants d'indenture, le système d'indenture lui-même. Vous ne pouvez pas éviter les conflits et les controverses ; ils sont inévitables. Dystar, seul un grand musicien peut faire ce que je requiers à présent de vous. Seul, ou avec les assistants que vous

choisirez, vous devez parcourir le Shant pour faire prendre conscience aux gens, par la parole et par le pouvoir de la musique, de notre héritage commun et de l'unité qui doit devenir la nôtre, faute de quoi les Roguskhoïs nous précipiteront tous dans le Beljamar. Les détails de ces opérations – corriger et unifier, instaurer la justice et l'unité d'action – c'est à vous de les déterminer. Maintenant, montons dans ma chambre où vous deviendrez tous des hommes libres comme moi.

9

Les jours passèrent. Etzwane loua un appartement au troisième étage du Hrindiana Roseal, du côté est de la plazza de la Corporation, à trois minutes à pied du Juridictionnaire. Finnerack s'installa avec lui mais, deux jours plus tard, prit un appartement un peu moins luxueux dans les Tours de Pagane de l'autre côté de la plazza. Les plaisirs de la richesse n'exerçaient aucune fascination sur Finnerack : il mangeait de façon simple et frugale ; il ne buvait ni vin ni alcools ; sa garde-robe comprenait quatre tenues relativement dépourvues de recherche, chacune entièrement noire.

Frolitz avait emmené sans cérémonie sa troupe dans l'Éventail Pourpre ; Mialambre:Octogone avait rassemblé une équipe de spécialistes, bien qu'il n'eût pas encore surmonté toutes ses appréhensions concernant les changements qu'il devait apporter au Shant.

Etzwane avait expliqué : « Notre but n'est pas l'uniformité, nous voulons seulement supprimer les institutions qui oppriment les gens sans défense, les théologies grotesques, l'indenture, les hospices de vieillards du Cap. Alors que naguère l'Anome imposait la loi, dans les temps nouveaux il devient une source de recours.

— Si les torques ne sont plus utilisés, la fonction de l'Anome change nécessairement, commenta Mialambre d'une voix sèche. L'avenir est indéchiffrable. »

Dystar était parti seul, sans rien dire à personne.

Mialambre:Octogone ou Dystar le druithine ? L'un ou l'autre était en mesure de faire office d'Anome : il manquait à chacun ce qui faisait la force de l'autre… Etzwane aurait aimé pouvoir prendre rapidement une décision et se décharger de sa tâche ; il n'avait aucun goût pour l'autorité.

Entre-temps, Finnerack réorganisait les Discriminateurs avec une ardeur qui ne s'embarrassait pas de nuances. Les vieilles routines confortables volèrent en éclats ; un coup de balai emporta les opportunistes, y compris Thiruble Archenway ; les départements et les bureaux furent regroupés. La nouvelle Agence de Renseignements était l'objet de l'attention particulière de Finnerack, une situation qui donnait parfois une certaine inquiétude à Etzwane. Conférant avec lui dans son bureau, Etzwane étudia la silhouette mince, le visage buriné, la bouche aux coins tombants, les yeux bleus brillants, et s'interrogea sur l'avenir. À présent, Finnerack ne portait plus de torque ; l'autorité d'Etzwane ne s'exerçait que dans la mesure où Finnerack acceptait de la reconnaître.

Dashan des Czandales entra dans le bureau avec un plateau de rafraîchissements. Finnerack, se souvenant soudain d'une des dispositions qu'il avait prises, lui posa une question : « Les hommes que j'ai convoqués… ils sont ici ?

— Ils sont ici. » Le ton de Dashan était bref. Elle n'aimait pas Finnerack et se considérait comme dépendant uniquement d'Etzwane.

Finnerack, indifférent aux détails sans importance, lui ordonna d'un ton péremptoire : « Rassemblez-les dans le bureau du fond : nous serons là dans cinq minutes. »

Dashan quitta la pièce d'un air outré. Etzwane la regarda partir avec un petit sourire triste. Finnerack serait un homme difficile à dominer. L'inciter à plus de tact était une perte de temps. Etzwane demanda : « Qui sont ces hommes ?

— Ce sont les derniers de la liste. Vous avez vu tous les autres. »

Etzwane avait presque oublié Aun Sharah qui, dans son poste actuel, se trouvait à une distance rassurante des sources du pouvoir.

Ils se rendirent tous les deux dans le bureau du fond. Là, quatorze hommes attendaient : les traqueurs et espions de la liste secrète d'Aun Sharah. Etzwane alla de l'un à l'autre en s'efforçant de se rappeler les contours exacts du visage qu'il avait aperçu par la vitre de la diligence : un nez sec et droit, un menton carré, des yeux écartés, le regard dur.

Devant lui se tenait un homme qui avait ces caractéristiques. Etzwane lui demanda : « Votre nom, s'il vous plaît ?

— Je suis Ian Carie. »

S'adressant aux autres, Etzwane dit : « Merci, vous pouvez disposer. » À Carie : « Venez dans mon bureau, je vous prie. »

Carie et Finnerack le suivirent, et ce dernier referma la porte coulissante. Etzwane indiqua le divan à Carie ; celui-ci obéit en silence.

Etzwane lui demanda : « Êtes-vous déjà venu dans ce bureau ? »

Carie regarda Etzwane droit dans les yeux pendant cinq secondes. Il répondit : « Oui. »

Etzwane reprit : « Je veux apprendre quelque chose concernant votre dernière mission. C'est directement de l'Anome que je détiens le pouvoir de poser des questions, je peux vous montrer mon mandat si vous désirez confirmation. Votre conduite personnelle n'est pas en cause. »

Ian Carie fit un signe d'assentiment sans s'émouvoir.

« Il y a peu de temps, continua Etzwane, vous avez reçu pour instruction d'attendre à la station de Garwiy le ballon *Aramaad* afin d'identifier une certaine personne – moi-même, en l'occurrence – et de la suivre jusqu'à sa destination. Est-ce bien cela ? »

Carie n'hésita que deux secondes. « C'est bien cela.

— Qui vous a donné ces instructions ? »

Carie répondit d'une voix égale : « Le Discriminateur en chef de l'époque, Aun Sharah.

— Vous a-t-il donné des explications ou une raison pour votre mission ?

— Aucune. Ce n'était pas son habitude.

— Quelles étaient exactement vos instructions ?

— Je devais suivre l'homme en question, observer qui il rencontrait. Si je voyais le grand homme d'un certain âge aux cheveux blancs, je devais abandonner Gastel Etzwane pour filer l'homme aux cheveux blancs. Je devais naturellement recueillir tout renseignement supplémentaire présentant de l'intérêt.

— Quelle a été la teneur de votre rapport ?

— Je l'ai informé que le sujet, manifestement sur le qui-vive, n'avait pas eu de mal à me repérer et avait tenté d'entrer en contact avec moi, ce que j'avais évité.

— Quelles autres instructions Aun Sharah vous a-t-il alors données ?

— Il m'a dit de me poster près du palais Sershan, de rester constamment discret, de ne pas m'occuper du sujet précédent, mais de guetter le grand homme aux cheveux blancs. »

Etzwane s'assit lourdement sur le divan et jeta un coup d'œil à Finnerack qui était resté debout, les mains dans le dos, et qui dardait son regard perçant sur le visage de Ian Carie. Etzwane était déconcerté. Le renseignement avait été fourni : les activités d'Aun Sharah avaient été élucidées. Qu'est-ce que Finnerack voyait ou pressentait qui lui avait échappé ? Il demanda : « Quel autre rapport avez-vous fait à Aun Sharah ?

— Je n'ai pas fait d'autre rapport. Quand je suis venu avec mes renseignements, Aun Sharah n'était plus Discriminateur en chef.

— Vos renseignements ? » Etzwane fronça les sourcils. « Quels renseignements aviez-vous apportés ce jour-là ?

— Ils étaient de nature générale. J'avais vu sortir du palais Sershan un homme de taille moyenne, aux cheveux gris, que je pensais être la personne en question. Je l'ai suivi jusqu'à l'auberge de Fontenay, où je l'ai identifié comme étant Frolitz, un musicien. Je suis revenu sur mes pas et, en remontant l'avenue Galias, je vous ai croisé en compagnie de ce monsieur près de la fontaine. En m'engageant dans la Moyenne Corniche, j'ai rencontré un homme de haute taille, à la chevelure blanche, qui marchait en direction de l'est. Il a hélé une diligence et demandé à être conduit à la Splendeur de Gebractya. J'ai suivi aussi vite que j'ai pu, mais je n'ai pas réussi à le rejoindre.

— Et depuis, avez-vous vu l'homme aux cheveux blancs ou Aun Sharah ?

— Ni l'un ni l'autre. »

Aun Sharah, songea Etzwane, s'était procuré quelque part une description d'Ifness, à qui il s'était vivement intéressé. Ifness avait regagné la Terre : l'homme aux cheveux blancs que

Ian Carie avait suivi était probablement un Esthète d'un des palais de la Moyenne Corniche.

Etzwane demanda : « Quels vêtements portait le grand homme aux cheveux blancs ?

— Un manteau gris, un bonnet gris. »

C'était la tenue préférée d'Ifness. Etzwane demanda : « Était-ce un Esthète ?

— Je ne le pense pas : il se comportait comme quelqu'un d'un autre canton. »

Etzwane essaya de se souvenir d'un trait caractéristique permettant d'identifier Ifness. « Pouvez-vous décrire sa physionomie ?

— Pas en détail.

— Si vous le voyez de nouveau, mettez-vous immédiatement en rapport avec moi.

— Bien. » Ian Carie se retira.

Finnerack déclara d'un ton caustique : « Voilà votre Aun Sharah, Directeur du Service des Approvisionnements. Si vous m'en croyez, noyez-le ce soir dans la Sualle. »

L'un des pires défauts de Finnerack, songea Etzwane, était une tendance aux réactions excessives et violentes, ce qui transformait les rapports avec lui en une lutte permanente pour la modération. « Il n'a fait que ce que vous et moi aurions fait à sa place, répliqua Etzwane d'un ton sec. Il a recueilli des renseignements.

— Oh ? Et le message à Shirge Hillen, au Camp Trois ?

— Il n'y a pas de preuve que le message émanait de lui.

— Bah. Quand j'étais enfant, je travaillais dans le champ de groseilliers de mon père. Quand je trouvais une mauvaise herbe, je l'arrachais. Je ne la contemplais pas avec l'espoir qu'elle devienne un plant de groseillier. Je réglais tout de suite son compte à la mauvaise herbe.

— Vous vous assuriez d'abord que c'en était une », répliqua Etzwane.

Finnerack haussa les épaules et sortit de la pièce à grands pas. Dashan des Czandales entra et frissonna en regardant par-dessus son épaule la silhouette de Finnerack qui s'éloignait. « Cet homme me fait peur. Porte-t-il toujours du noir ?

— C'est un homme pour qui ont été inventées la constance et la fatalité du noir. » Etzwane attira la jeune fille sur ses genoux. Elle y demeura malicieusement une seconde, puis se releva d'un bond. « Vous êtes un terrible coureur de jupons. Que dirait ma mère si elle savait comment se passent les choses ?

— Je ne m'intéresse qu'à ce que dit la fille.

— La fille dit qu'un homme des Terres Sauvages vous a apporté une caisse d'animaux sauvages et que ces bêtes vous attendent sur le quai de déchargement. »

Le chef de la gare de triage de Conceil avait amené à Garwiy ses rejetons de Roguskhoïs. Il dit : « Il y a un mois que vous êtes venu dans les Terres Sauvages. Mes petits favoris vous plaisaient ; qu'en pensez-vous maintenant ? »

Les petits gnomes qu'Etzwane avait vus à Conceil avaient grandi de trente centimètres. Debout derrière les barreaux en bois dur de la cage, ils lançaient des regards furibonds. « Ils n'ont jamais été des anges de douceur, déclara le Chef. Maintenant, ils sont en passe de devenir de véritables démons. À droite, vous avez Musel ; à gauche, Erxter. »

Les deux créatures soutenaient le regard d'Etzwane avec des yeux hostiles qui ne cillaient pas. « Passez le doigt entre les barreaux et ils vous l'arracheront, commenta le Chef en jubilant. Ils sont méchants comme la gale, aucun doute là-dessus. J'avais d'abord pensé bien les traiter pour les amadouer. Je leur ai donné des friandises ; je les ai installés dans une jolie cage ; j'ai fait « Mimi, mimi » et j'ai siffloté des petits airs. J'ai essayé de leur apprendre à parler et j'ai eu l'idée de récompenser la bonne conduite avec de la bière. Sans résultat. Chacun d'eux s'est escrimé sur moi à coups de griffes et de dents toutes les fois que je leur en ai laissé l'occasion. J'ai donc décidé d'en avoir le cœur net. Je les ai séparés et j'ai continué à gâter et traiter Erxter avec douceur. L'autre, le pauvre Musel, je me suis mis en devoir de le mater. Quand il m'attaquait, je lui donnais une gifle. Quand il me mordait la main, je le repoussais avec un bâton : que de corrections il a méritées et reçues ! Pendant ce temps-là, Erxter mangeait comme un prince et faisait la sieste à l'ombre. À la fin

de l'expérience, y avait-il une différence dans leur sauvagerie ? Pas l'ombre d'une. Ils étaient comme avant.

— Hum…» Etzwane recula alors que les deux créatures approchaient des barreaux. « Parlent-ils ? Connaissent-ils des mots ?

— Aucun. S'ils me comprennent, ils n'en laissent rien paraître. Ils ne veulent ni coopérer ni accomplir la plus petite tâche, que ce soit pour le plaisir ou pour se nourrir. Ils dévorent la moindre croûte que je leur jette, mais ils préféreraient mourir de faim plutôt que de tirer sur un levier pour se procurer de la viande. Alors, démons ! » Il tapa sur les barreaux de la cage. « Qu'est-ce que vous diriez d'avoir ma cheville à ronger ? » Il se retourna vers Etzwane. « Ces gredins savent déjà faire la différence entre mâle et femelle ! Vous devriez les voir se démener quand une femme passe à côté – et si jeunes encore. J'estime que c'est une honte. »

Etzwane demanda : « Comment discernent-ils qu'il s'agit d'une femme ? »

Le Chef resta perplexe. « Comment discerne-t-on qu'il s'agit d'une femme ?

— Par exemple, si un homme passe vêtu en femme ou une femme vêtue en homme : que se produit-il ? »

Le Chef secoua la tête dans son étonnement devant les subtilités d'Etzwane. « Je n'en sais pas tant.

— C'est quelque chose qu'il nous faut apprendre », déclara Etzwane.

Dans tout le Shant apparurent des affiches, en bleu foncé, écarlate et blanc :

Pour combattre les Roguskhoïs, un corps d'armée a été spécialement constitué :

LES VAILLANTS HOMMES LIBRES

Ils ne portent pas de torque.
Si vous êtes courageux Si vous ne voulez plus du torque Si vous voulez combattre pour le Shant :
Vous êtes invités à rejoindre les Vaillants Hommes Libres.
C'est un corps d'élite.

Présentez-vous au bureau de la ville de Garwiy.

10

Les Roguskhoïs descendirent des hauteurs du Hwan, et pour la première fois ils avançaient nettement en formation de marche, sous les ordres d'un commandement, à la stupéfaction de tous. Qui avait instruit les sauvages rouges ? Encore plus mystérieux : d'où tenaient-ils leurs cimeterres massifs, forgés d'un alliage d'une douzaine de métaux rares ? Quoi qu'il en fût, les Roguskhoïs s'enfonçaient vers le nord de leur trot infatigable, quatre compagnies de deux cents guerriers chacune. Ils pénétrèrent dans le Ferriy, semant la panique parmi les ferronniers qui s'enfuirent. Sans un regard pour les cuves de fer et les réservoirs de précieuses cultures fraîches, les Roguskhoïs tournèrent en direction du Cansume. À la frontière, la milice du Cansume, une des plus fortes du Shant, attendait avec ses piques aux pointes de dexax. Les Roguskhoïs avancèrent avec une prudence menaçante, le cimeterre brandi. Dans la plaine dégagée, les hommes du Cansume n'avaient d'autre choix que de battre en retraite : les cimeterres projetés à courte distance les fendraient en deux. Ils reculèrent dans Brandevade, le village voisin.

Pour y attirer les Roguskhoïs, la milice poussa en avant un groupe de femmes effrayées et les Roguskhoïs, faisant la sourde oreille aux beuglements de leurs chefs, se laissèrent inciter à attaquer. Ils assaillirent le village où, au milieu des huttes de pierre, ils ne pouvaient lancer leurs cimeterres. Les têtes de piques pénétrèrent leur cuir rouge calleux ; les pointes de dexax explosèrent et en quelques minutes cinquante Roguskhoïs étaient morts.

Leurs officiers les reprirent en main ; les colonnes se retirèrent et poursuivirent leur marche vers Waxone, la ville principale du Cansume. Le long du chemin, des unités de francs-tireurs de la milice organisèrent des embuscades, lançant

des flèches en bois de canne avec un résultat négligeable. Les Roguskhoïs s'engagèrent au petit trot dans les champs de melons devant Waxone, où ils s'arrêtèrent net en se trouvant face à face avec le déploiement de troupes le plus imposant que les hommes du Shant aient jamais réussi à réunir jusqu'à présent. Un régiment entier de la milice leur barrait la route, renforcé par quatre cents Vaillants Hommes Libres montés sur des ambleurs. Les Vaillants Hommes Libres portaient des uniformes dans le style des Gardes du palais Pandamon : pantalon bleu clair avec galon pourpre sur les côtés, vareuse bleu foncé avec des brandebourgs pourpres, casque en fibre de verre agglomérée. Ils étaient armés chacun d'une pique à tête explosive, d'une paire de grenades, d'une courte et lourde épée en bois de glai avec un tranchant en maillefer forgé. La milice était équipée de haches, de grenades et de boucliers rectangulaires en bois et cuir ; les miliciens avaient reçu pour instruction de marcher sus à l'ennemi en se protégeant et en protégeant la cavalerie des cimeterres roguskhoïs. À une distance de quinze mètres, ils devaient lancer leurs grenades, puis ouvrir leurs rangs pour laisser passer la charge des Vaillants Hommes Libres.

Les Roguskhoïs se tenaient à une extrémité du champ de melons, jetant des regards furieux sur les boucliers des miliciens. Les quatre chefs roguskhoïs étaient postés sur leur flanc, se distinguant des simples guerriers par la bande de cuir noir qu'ils portaient autour du cou et à laquelle était suspendu un plastron en mailles métalliques. Ils paraissaient plus âgés que les soldats ; leur peau était plus mate et plus sombre, des excroissances de peau ou de muscle, ressemblant à des fanons, pendaient sous leur menton. Ils regardèrent approcher la milice avec une légère perplexité, puis ils proférèrent une série de sons rudes. Aussitôt, les quatre compagnies impassibles avancèrent au trot. De la milice monta un son grêle, et les boucliers frémirent. Les Vaillants Hommes Libres qui étaient derrière eux poussèrent des clameurs rauques et la milice se raffermit. Arrivés à cent mètres, les Roguskhoïs s'arrêtèrent, abaissèrent leurs cimeterres et leur firent décrire un cercle en arrière ; leurs muscles se nouèrent et se tendirent. Dans cette attitude, les

Roguskhoïs étaient effrayants à voir. La ligne des miliciens plia ; par réflexe, quelques-uns lancèrent leurs grenades qui explosèrent à mi-distance des forces en présence.

De l'arrière, les officiers du Cansume, quelque peu à l'écart, embouchèrent leur clairon pour sonner « En avant » : la ligne de boucliers se mit en marche, pas à pas. Les Roguskhoïs s'avancèrent de même, et d'autres grenades furent lancées sans résultat. Des boucliers de l'aile gauche fléchirent, laissant les Vaillants Hommes Libres sans protection. Pendant une demi-seconde ils hésitèrent, puis ils chargèrent, plongeant dans la grêle de cimeterres qui déferla aussitôt et abattit les hommes ainsi que leurs montures avant qu'ils n'aient pu parcourir cinq mètres. Néanmoins, des grenades furent lancées par des bras mourants ; des Roguskhoïs disparurent dans la poussière et les flammes.

Le reste de la ligne plia, mais garda sa cohésion. Un clairon sonna « Chargez » ; les miliciens, maintenant démoralisés, hésitèrent et rompirent trop vite ; de nouveau les boucliers s'écartèrent, laissant les Vaillants Hommes Libres exposés aux cimeterres tourbillonnants. Les survivants chargèrent, des piques s'enfoncèrent dans des poitrines cuivrées. Explosions, poussière, fumée, puanteur ; une mêlée. Les gourdins s'abattaient sans relâche ; des faces de gargouilles grimaçaient et rugissaient ; des grenades montaient en chandelle au-dessus du front de bataille, engendrant des explosions, des fontaines de poussière, des tourbillons de jambes et de bras arrachés. Un affreux vacarme enflait et s'apaisait : sonneries de clairon frénétiques, grognements et beuglements de Roguskhoïs, braiment affolé des ambleurs blessés, désespoir des soldats mourants… La poussière retomba. La moitié des Roguskhoïs étaient morts, et la totalité des Vaillants Hommes Libres. La milice du Cansume courut se réfugier dans Waxone. Les Roguskhoïs avancèrent lentement, puis, changeant de direction, ils obliquèrent vers le Ferriy où ils pénétrèrent.

Finnerack fit un compte rendu bouleversé de la bataille. « Ils gisent là, les meilleurs hommes du Shant, dans un bourbier de sang noir ! Alors qu'ils auraient pu battre en retraite, ils ont

refusé. Par orgueil, ils ont chargé vers la mort. Cette liberté qu'ils avaient si bien gagnée, à quoi leur a-t-elle servi ? »

Etzwane fut surpris par l'intensité du chagrin de Finnerack. « Nous savons maintenant que nos hommes sont aussi courageux que ceux d'antan, dit Etzwane. Tout le Shant le saura également. »

Finnerack ne semblait pas avoir entendu. Il faisait les cent pas, serrant et desserrant les poings. « Les miliciens ont manqué à leur devoir. Ils ont agi en traîtres ; ils iraient couper l'osier, si j'avais à les juger. »

Etzwane ne répondit pas, préférant ne pas détourner sur lui-même l'énervement de Finnerack. Ce dernier ne serait jamais autorisé à juger qui que ce soit.

« Nous ne pouvons pas affronter ces créatures en combat rapproché, reprit Finnerack. Et nos technistes ? Où sont leurs armes ?

— Asseyez-vous, dominez votre détresse, dit Etzwane. Je vais vous parler de nos armes. Les technistes sont retardés par les grandes forces qu'il leur faut contrôler. Un éclat de matériau se propulse à une vitesse énorme et par conséquent provoque un recul très important. Pour être utilisés comme armes de poing, les éclats doivent être taillés si finement qu'ils en deviennent presque invisibles et, pour absorber le recul, du lest doit être éjecté à l'arrière. Les projectiles atteignent la limite ultime du froid dans leur expansion, sinon ils se détruiraient d'eux-mêmes instantanément ; ou plutôt, ils poussent devant eux un souffle d'air chaud qui en augmente l'impact. J'ai vu des essais de canon fixe ; jusqu'à une portée de quinze cents mètres, les canons seront mortels. Au-delà de cette distance, le projectile se désintègre.

« Les fusils que j'ai vus ne sont nullement légers ni compacts, du fait du lest nécessaire. Il se peut que l'on parvienne à fabriquer des armes plus petites, mais ce n'est pas encore certain. Les grosses armes sont réalisables, mais elles doivent être accotées à un arbre ou à un rocher, ou à des poteaux de butée, et ne sont donc pas très pratiques. Des progrès ont cependant été réalisés.

« De plus, nous fabriquons de très ingénieuses flèches de verre. Les têtes contiennent un électroaimant qui, au moment de l'impact, produit une décharge électrique, laquelle à son tour fait détoner une charge de dexax incapacitante, ou même mortelle. Le problème ici, m'a-t-on dit, est le contrôle de la qualité.

« Enfin, nous produisons des lance-roquettes : des appareils très simples, très bon marché. Le tube est en fibre de verre agglomérée, le projectile est lesté soit avec un cylindre de pierre, soit avec une charge de dexax activée à l'impact. C'est une arme à courte portée ; sa précision laisse à désirer.

« Dans l'ensemble, il y a de quoi être optimiste. »

Finnerack restait assis dans une immobilité absolue. Il était devenu un homme aussi différent de la créature hirsute et hâlée du Camp Trois que cette créature l'avait été du Jerd Finnerack de l'Échangeur d'Angwin. Son corps s'était étoffé ; il se tenait très droit. Ses cheveux n'étaient plus une masse crêpée recuite par le soleil, mais s'appliquaient sur sa tête en petites boucles de bronze doré ; ses traits s'affirmaient sans compromis ; l'éclat dément de ses yeux s'était transformé en un scintillement bleu. Finnerack était un homme sans chaleur, sans humour, sans indulgence, et ne possédant que peu de grâces mondaines : il ne portait que le noir de l'implacabilité et de la condamnation, une idiosyncrasie qui lui avait valu le surnom de « Finnerack le Noir ».

L'énergie de Finnerack ne connaissait pas de bornes. Il avait réorganisé les Discriminateurs avec une indifférence féroce à l'égard des usages établis, des statuts antérieurs ou des avantages acquis, suscitant moins le ressentiment que la stupeur et le respect. L'Agence de Renseignements était devenue son affaire personnelle ; dans toutes les villes du Shant, il avait installé des sous-agences reliées par radio à Garwiy. Quant aux Vaillants Hommes Libres, il s'en était emparé plus complètement encore et portait un uniforme de Vaillant Homme Libre (noir au lieu de bleu clair et foncé) à l'exclusion de tout autre tenue.

Les Vaillants Hommes Libres avaient instantanément enflammé l'imagination de tout le Shant. Des hommes

accoururent par centaines à Garwiy, de tous âges et de toutes conditions, en nombre bien supérieur aux capacités de détorquage d'Etzwane. Il apporta l'appareil d'Ifness à Doneis, qui convoqua une équipe de technistes électroniciens. Avec précaution, ils démontèrent le boîtier pour examiner les composants inconnus, leur agencement exact, les inépuisables cellules énergétiques. Cet appareil, conclurent-ils, détectait les mouvements des électrons et produisait des impulsions magnétiques qui en interrompaient le flot.

Après de nombreuses expériences, les technistes furent en mesure de reproduire le fonctionnement du mécanisme d'Ifness, bien que sous une forme moins compacte. Cinq de ces appareils furent installés dans le sous-sol du Juridictionnaire : des équipes de fonctionnaires travaillaient jour et nuit à enlever le torque des personnes acceptées dans le corps des Vaillants Hommes Libres. Finnerack lui-même examinait les postulants. Ceux qu'il éliminait protestaient souvent avec énergie, à quoi Finnerack opposait la même réponse : « Apportez-moi la tête d'un Roguskhoï et son cimeterre, je ferai de vous un Vaillant Homme Libre. » Une fois par semaine, peut-être, un des postulants refusés revenait jeter dédaigneusement à ses pieds tête et cimeterre, sur quoi Finnerack, sans commentaire, balançait cimeterre et tête dans un vide-ordures et enrôlait l'homme. Quant à ceux qui avaient essayé de conquérir une tête de Roguskhoï et qui avaient échoué, nul n'en connaissait le nombre.

L'énergie de Finnerack était si frénétique qu'Etzwane avait parfois l'impression d'être un spectateur plutôt qu'un participant dans ces grands événements. Cette situation était la conséquence de sa propre efficacité en tant que chef, se disait-il. Du moment que les affaires se développaient dans la bonne direction, il ne pouvait pas se plaindre. Quand Etzwane posait des questions, Finnerack répondait avec clarté, encore que de façon laconique, ne semblant ni content ni irrité de l'intérêt d'Etzwane – ce qui accentuait plutôt le malaise de ce dernier : Finnerack le considérait-il comme futile, comme un homme que les événements avaient rattrapé et dépassé ?

Mialambre:Octogone avait emmené ses équipes de la Justice du Shant dans les cantons. Etzwane recevait des rapports sur ses activités par les dépêches des services de renseignements.

Les nouvelles de Dystar étaient moins détaillées. De temps à autre un écho parvenait de quelque région éloignée, toujours de la même teneur : Dystar était venu, et il avait joué une musique d'une inimaginable grandeur, exaltant tous ceux qui l'entendaient.

Finnerack avait disparu. Que ce fût dans son appartement de la Tour de Pagane, au Juridictionnaire ou aux camps des Vaillants Hommes Libres, Finnerack restait introuvable.

Trois jours passèrent avant qu'il revienne. Aux questions d'Etzwane, il répondit d'abord de façon évasive, puis il déclara qu'il était « allé se promener dans la campagne pour se détendre ».

Etzwane ne posa pas d'autres questions, mais il était loin d'être satisfait. Y avait-il une femme dans la vie de Finnerack ? Etzwane ne le pensait pas. Ses actions n'en témoignaient nullement. Finnerack se remit au travail avec la même verve qu'auparavant, mais Etzwane eut l'impression qu'il était légèrement moins sûr de lui, comme s'il avait appris quelque chose qui le déconcertait ou le désarçonnait.

Etzwane était désireux d'en savoir plus sur les activités de Finnerack, mais il aurait fallu pour cela qu'il s'adresse à l'Agence de Renseignements, ce qui semblait non seulement déplacé mais également stupide… Devait-il alors organiser un second système de renseignements en concurrence avec l'autre pour lui apporter ses informations ? Ridicule !

Le lendemain du retour de Finnerack, Etzwane rendit visite aux ateliers des technistes près de l'estuaire de la Jardine. Doneis le conduisit devant une série d'établis où étaient montées les nouvelles armes. « Les projectiles d'Halcoïde Quatre-Un pur se sont révélés inutilisables, dit Doneis. Ils se dilatent presque instantanément, produisant un recul inacceptable. Nous avons essayé trois mille variantes et nous employons maintenant une matière qui se dilate à environ un dixième de la vitesse du Quatre-Un. En conséquence, l'arme ne

requiert qu'un lest de trente livres. De plus, l'Halcoïde-Prax est plus dur et moins sensible à la friction atmosphérique. Le nouveau projectile n'est toujours pas plus gros qu'une aiguille… Ici, la détente est fixée sur la crosse… Voici les bandes élastiques qui empêchent le lest de filer à l'arrière… L'électroaimant est inséré : le lest est installé… Le mécanisme est essayé… Voici l'aire de tir, où les mires sont ajustées. Nous avons constaté que l'arme a une trajectoire essentiellement rectiligne tout au long de sa portée, qui excède légèrement quinze cents mètres. Aimeriez-vous essayer cette arme ? »

Etzwane la souleva, la posa sur son épaule. Un point jaune dans la mire optique, juste devant son œil, indiquait la zone d'impact.

« Insérez le chargeur dans cette alvéole, bloquez-le avec cette cale. Quand vous presserez la détente, le lest viendra frapper l'électroaimant, produisant une impulsion qui stimulera le projectile. Préparez-vous au recul : campez-vous bien. »

Etzwane regarda dans la lunette de visée et plaça le point jaune sur la cible de verre. Il pressa le bouton jaune et ressentit aussitôt un choc qui le projeta brutalement en arrière.

Au bout du stand apparut une traînée de feu blanc qui s'abattit sur la cible, maintenant brisée.

Etzwane reposa l'arme. « Combien pouvez-vous en produire ?

— Aujourd'hui, nous arriverons à en terminer vingt, mais nous devrions bientôt tripler ce nombre. Le principal problème est le lest. Nous avons réquisitionné du métal dans tout le Shant, mais il est long à arriver. Le Directeur du Service des Approvisionnements m'informe qu'il a le métal, mais qu'il ne dispose pas de moyens de transport. Le Directeur des Transports me dit le contraire. Je ne sais lequel croire. Quoi qu'il en soit, nous ne recevons pas notre métal.

— Je vais m'occuper de la question, dit Etzwane. Vous aurez très rapidement votre métal. En attendant, j'ai un problème un peu différent à soumettre à votre attention : une paire de rejetons roguskhoïs, qui ont entre six mois et un an, déjà méchants, déjà conscients de la présence des femmes. Je pense que nous devrions apprendre comment et pourquoi ils sont

ainsi stimulés, quels sont les processus impliqués. Bref, sont-ils affectés par un facteur visuel, par une odeur, par la télépathie, ou par autre chose encore ?

— Je vois précisément ce que vous voulez dire. Le problème est d'une importance évidente ; je vais mettre tout de suite nos biologistes au travail. »

Etzwane s'entretint d'abord avec l'Esthète Brise, le Directeur des Transports, puis avec Aun Sharah. Comme l'avait dit Doneis, chacun rejetait la faute sur l'autre pour l'absence de grosses quantités de métal à Garwiy. Etzwane étudia minutieusement la situation et conclut qu'il s'agissait d'un problème de priorités. Aun Sharah avait mis la haute main sur les navires disponibles pour transporter de la nourriture à destination des cantons maritimes, bondés de réfugiés.

« La santé des gens est importante, expliqua Etzwane à Aun Sharah, mais notre préoccupation primordiale est de tuer des Roguskhoïs, ce qui implique qu'il faut du métal à Garwiy.

— Je comprends très bien tout cela », répliqua sèchement Aun Sharah. Son aimable aisance avait disparu, son teint avait perdu sa couleur unie. « Je fais du mieux que je peux ; rappelez-vous, ce n'est pas le métier de mon choix.

— Nous en sommes tous là, ne croyez-vous pas ? Je suis musicien ; Mialambre est juriste ; Brise est un Esthète ; Finnerack est un coupeur d'osier. Nous avons tous de la chance d'être adaptables.

— Peut-être bien, dit Aun Sharah. J'ai appris que vous aviez considérablement changé mes vieux Discriminateurs.

— Oui, effectivement. Le Shant tout entier change ; j'espère que ce n'est pas pour le pire. »

Les Roguskhoïs avançaient irrésistiblement dans le centre-nord et le nord-est du Shant, parcourant à leur fantaisie le Cansume, la majeure partie du Marestiy et de grandes parties de Fablie et de Pierre Pourpre. Par trois fois, ils tentèrent de traverser à la nage le fleuve Maure pour entrer dans Pierre Verte ; à chaque tentative, la milice régionale s'embarqua sur des bateaux de pêche pour lancer des grenades au dexax sur les

envahisseurs. Dans l'eau, les Roguskhoïs étaient incapables de se défendre ; les hommes connurent l'ivresse de massacrer leurs adversaires jusque-là invincibles. Ces succès étaient toutefois sans valeur réelle ; les Roguskhoïs étaient indifférents tant à leurs propres pertes qu'à l'allégresse humaine ; ils remontèrent de cinquante kilomètres jusqu'aux Sables d'Opale, où le Maure n'était profond que d'un mètre, et traversèrent en force. Leur intention était manifestement d'envahir Pierre Verte, le Cap, le Galwand et le Glirris afin de broyer les survivants des combats contre les troupes roguskhoïs déjà en place dans l'Azume. Ils détruiraient ainsi des millions d'hommes, captureraient des millions de femmes et contrôleraient tout le nord-est du Shant – un désastre aux proportions inimaginables.

Etzwane se réunit avec Finnerack, Brise et Sein-Sahn, ce dernier étant le chef officiel des Vaillants Hommes Libres. Deux mille d'entre eux environ étaient maintenant armés de lance-halcoïdes ; un corps que Finnerack avait eu l'intention d'envoyer à travers le Belpré jusqu'aux contreforts de Sable au pied du Hwan, pour tenir le Shemus et le Basterne et tendre des embuscades afin de harceler les Roguskhoïs quand ils descendraient du Hwan. Le nord-est, déclarait-il, devait être passé par profits et pertes ; il ne voyait pas ce qu'on gagnerait à des demi-mesures héroïques vouées à l'échec. Pour la première fois, Etzwane se trouva en désaccord avec Finnerack sur une décision importante : ne pas réagir dans le nord-est équivalait à trahir des millions de gens – une idée qu'Etzwane jugeait inacceptable.

Finnerack ne s'émut pas. « Des millions doivent mourir ; la guerre est cruelle. Si nous voulons gagner, nous devons nous endurcir à l'idée de la mort et penser en termes de grande stratégie au lieu d'une série d'opérations frénétiques de petite envergure.

— Le principe est juste, dit Etzwane. D'un autre côté, nous ne pouvons pas nous laisser emprisonner dans les limites d'une doctrine préconçue. Brise, quels bateaux sont ancrés actuellement dans la baie des Coques Fleuries ?

— Des petits bateaux, le paquebot de Cassecailloux, quelques navires de commerce, des barques de pêche. La plupart mouillent dans le port de Châteaumer. »

Etzwane déploya ses cartes. « Les Roguskhoïs vont vers le nord en suivant la vallée du Maure. La milice les retardera avec des grenades et des mines enterrées. Si nous débarquons nos troupes de nuit dans le village de Thran, ici, elles peuvent occuper cette crête au-dessus de l'embouchure du Maure. Alors, quand les Roguskhoïs apparaîtront, nous leur réglerons leur compte. »

Sein-Sahn examina les cartes. « Le plan est réalisable. »

Finnerack grogna et se retourna à demi sur son siège.

Etzwane s'adressa à Sein-Sahn : « Emmenez vos hommes à Châteaumer, embarquez sur les bateaux que Brise vous procurera et mettez aussitôt le cap à l'est.

— Nous ferons de notre mieux. Mais en aurons-nous le temps ?

— La milice doit tenir trois jours, par n'importe quelle ruse ou tactique. Trois jours de vent favorable devraient vous conduire au port de Thran. »

Quarante-deux pinasses, barques de pêche et chalutiers, chacun transportant trente Vaillants Hommes Libres, firent voile pour se porter au secours du Nord-est. Sein-Sahn en personne commandait l'opération. Pendant trois jours, le vent souffla régulièrement. Au soir du troisième jour, au grand dam de Sein-Sahn qui avait souhaité entrer de nuit dans le port, le vent tomba. L'aube trouva la flotte encore à un demi-mille au large ; tout le bénéfice possible d'une arrivée furtive ou d'un effet de surprise était bel et bien tombé à l'eau.

Maudissant ce calme plat, Sein-Sahn examina le rivage à la lunette d'approche et se figea soudain de consternation. L'oculaire de la lunette montrait une sinistre agitation invisible à l'œil nu. Des Roguskhoïs fourmillaient autour des maisons du front de mer du village de Thran. La milice n'avait pas tenu. Les Roguskhoïs avaient opéré une percée jusqu'à la mer, pour y tendre leur propre embuscade.

Une brise s'était levée avec l'aube et créait des vaguelettes qui dansaient à la surface de l'eau. Sein-Sahn fit signe à ses

bateaux de se regrouper et leur donna de nouveaux ordres. Poussée par la brise fraîchissante, la flottille entra dans le port de Thran. Au lieu de s'amarrer à quai ou de jeter l'ancre, elle alla s'échouer sur la plage de galets. Les Vaillants Hommes Libres débarquèrent et se formèrent en tirailleurs ; ils avancèrent lentement vers les maisons bordant le port, d'où les masques de démons des Roguskhoïs se montraient maintenant ouvertement.

Les Roguskhoïs jaillirent soudain comme les fourmis hors d'une fourmilière détruite pour foncer vers la plage. Leur charge fut accueillie par un millier de traits incandescents et ils furent anéantis.

Utilisant la radio de l'Agence de Renseignements, Sein-Sahn rendit compte de l'opération à Etzwane et à Finnerack. « Nous n'avons pas perdu un seul homme ; nous avons tué cinq cents Roguskhoïs. Cinq cents autres ont battu en retraite vers Maurmouth et en amont de la vallée du Maure. Il n'y a maintenant plus de doute : avec les lance-halcoïdes, nous pouvons pourchasser ces créatures comme s'il s'agissait d'ahulphes estropiés. Ce n'est cependant pas tout. Nous avons triomphé, mais uniquement par un coup de chance. Si nous avions débarqué à Thran de nuit comme prévu, je ne serais pas ici pour rendre compte du désastre. Les Roguskhoïs étaient au courant de notre arrivée ; ils avaient été prévenus. Qui nous a trahis ? »

Etzwane s'absorba dans ses cogitations ; Finnerack regarda le micro avec des yeux furibonds.

Etzwane demanda : « Qui connaissait les plans ?

— Quatre personnes seulement : celles qui les ont établis.

— Je vais étudier la question, dit Etzwane. En attendant, nous avons sauvé le Nord-Est ; il y a de quoi nous réjouir. Pourchassez ces créatures, mettez-les aux abois, mais soyez prudents : attention aux embuscades et aux passages étroits. L'avenir est enfin prometteur. »

Finnerack eut un reniflement sarcastique. « Vous, Gastel Etzwane, vous êtes un optimiste qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez. Les Roguskhoïs ont été envoyés ici pour nous

anéantir ; croyez-vous que ceux qui les ont envoyés – et je parle ici des Palasedrans – se soumettront aussi aisément ? L'avenir ne nous réserve rien de bon.

— Nous verrons, répliqua Etzwane. Je dois dire que jamais encore on ne m'avait qualifié d'optimiste. »

En rendant compte du raid à Brise, Etzwane s'enquit d'une fuite possible. Brise fut déconcerté et indigné. « Me demandez-vous si j'ai informé quelqu'un de l'attaque projetée ? Me prenez-vous pour un imbécile ? La réponse est un non catégorique.

— Ma question était une simple formalité, répliqua Etzwane. Pour en terminer complètement avec cette affaire, il n'y a pas eu de contact ou de collaboration entre vous et le Bureau des Approvisionnements ? »

Brise hésita, puis choisit ses mots avec soin. « Il n'a été fait absolument aucune allusion à un raid. »

Les sens d'Etzwane étaient attentifs à la plus légère variation d'intonation. « Je vois. De quoi avez-vous discuté, exactement ?

— D'une affaire sans importance. Le Directeur voulait que des navires soient envoyés à Oswiy, par coïncidence juste à la date du raid. Je lui ai répondu que ce n'était pas possible et, par plaisanterie, j'ai suggéré qu'à la place il fasse partir son chargement de Maurmouth. » Brise hésita. « Peut-être cela pourrait-il d'une certaine manière passer pour une indiscrétion, si j'avais parlé à quelqu'un d'autre que le Directeur des Approvisionnements.

— Précisément, dit Etzwane. À l'avenir, je vous prie, ne plaisantez avec personne. »

Finnerack vint trouver Etzwane le lendemain. « Et alors, Brise ? »

Etzwane avait déjà réfléchi à sa réponse. Se montrer évasif ou dissimuler serait compromettre son intégrité. « Brise prétend qu'il a observé une discrétion absolue. Toutefois, en manière de plaisanterie, il a demandé qu'Aun Sharah envoie ses cargaisons embarquer à Maurmouth. »

Finnerack émit un son guttural. « Ah ! maintenant, nous savons !

— C'est ce qu'il semblerait. Il faut que je réfléchisse à ce qu'il convient de faire. »

Finnerack haussa ses sourcils blonds dans une mimique d'incrédulité. « Ce qu'il convient de faire ? Cela pose-t-il un problème ?

— Ma foi, oui. En admettant que, comme Sajarano, Aun Sharah favorise une victoire des Roguskhoïs, ce qui nous intéresse, c'est de connaître le « pourquoi ». Sajarano et Aun Sharah sont tous deux des hommes du Shant, où ils sont nés et ont grandi. Qu'est-ce qui leur donne cette mentalité à part ? La soif du pouvoir ou de la richesse ? Impossible dans le cas de Sajarano : que pouvait-il vouloir de plus ? Les Palasedrans les ont-ils attirés à eux à l'aide d'une drogue ? Ont-ils mis au point une méthode télépathique pour imposer l'obéissance ? Nous devons aller au fond de ces choses avant que ces techniques ne soient appliquées à vous et moi. Après tout, pourquoi serions-nous immunisés ? »

Finnerack sourit de son sourire en coin qui dénotait la colère.

« Cette question m'a souvent traversé l'esprit, notamment quand vous êtes indulgent envers nos ennemis.

— Je ne suis pas indulgent, soyez-en certain, répliqua Etzwane. Mais je dois être subtil.

— Et le châtiment ? s'insurgea Finnerack. Aun Sharah a provoqué la mort de douze cents Vaillants Hommes Libres ! Y échappera-t-il à cause de la subtilité ?

— Sa culpabilité n'est pas prouvée. Tuer Aun Sharah sur un simple soupçon, ou par colère, ne donnerait absolument rien de bon. Il nous faut découvrir ses mobiles.

— Et les Vaillants Hommes Libres, alors ? tempêta Finnerack. Doivent-ils risquer leur vie bon gré mal gré ? Je suis responsable envers eux et je dois les protéger.

— Finnerack, vous n'êtes pas responsable envers eux mais envers l'autorité centrale du Shant, c'est-à-dire moi. Vous ne devez pas laisser l'énergie et l'émotion dominer votre raison.

Qu'il n'y ait pas de malentendu entre nous sur ce point. Si vous estimez que vous ne pouvez pas travailler selon un plan à long terme, mieux vaut que vous vous détachiez du gouvernement et que vous vous fixiez sur une autre

occupation. » Etzwane soutint le regard bleu flamboyant de Finnerack. « Je ne prétends pas être infaillible, poursuivit-il. En ce qui concerne Aun Sharah, je suis d'accord qu'il est probablement coupable. Ce qui est absolument essentiel, c'est que nous apprenions ce qui motive sa manière d'agir. »

Finnerack riposta : « Ce renseignement ne vaut pas la vie d'un seul homme.

— Qu'en savez-vous ? protesta Etzwane. Nous ne connaissons pas ses raisons : comment pouvez-vous l'affirmer ?

— Je n'ai pas le temps de m'occuper de ça pour le moment, grommela Finnerack. Les Vaillants Hommes Libres m'absorbent entièrement. »

C'était l'occasion que guettait Etzwane. « Je vous accorde que vous avez beaucoup trop de travail. Je vais charger quelqu'un d'autre de l'Agence de Renseignements et je vais vous donner de l'aide pour les Vaillants Hommes Libres. »

Le sourire de Finnerack devint féroce. « Je n'ai nul besoin qu'on m'aide en ce qui concerne les-Vaillants Hommes Libres. »

Etzwane feignit de n'avoir pas entendu. « Entre-temps, nous allons surveiller attentivement Aun Sharah, et nous ne lui laisserons pas la latitude de nous nuire. »

Finnerack s'en était allé. Etzwane resta assis à réfléchir. Les événements semblaient se dérouler favorablement. Les nouvelles armes étaient un succès ; Mialambre et Dystar, chacun à sa façon, contribuaient à former la nouvelle nation que le Shant devait maintenant devenir. Finnerack, avec sa violence et son obstination, posait le problème le plus immédiat ; il n'était pas homme à se laisser facilement tenir en bride, ni même influencer… Etzwane partit d'un éclat de rire sardonique. Quand, seul et terrifié, il avait aspiré à avoir un homme loyal et fidèle pour le seconder, l'image du garçon blond et placide de l'Échangeur d'Angwin lui était venue à l'esprit. Le Finnerack qu'Etzwane avait finalement recruté était un homme qui ne répondait en rien aux besoins d'Etzwane : il était obstiné, volontaire, bourru, entêté, secret, morose, inflexible, vindicatif, intolérant, pessimiste, rebelle, et peut-être ni fidèle ni loyal. C'était un fait que Finnerack avait réalisé un excellent travail

avec les Vaillants Hommes Libres et l'Agence de Renseignements, mais là n'était pas la question. La crainte première d'Etzwane était à présent dissipée. Quoi qu'il puisse lui arriver, la guerre contre les Roguskhoïs avait acquis son mouvement propre. Le nouveau Shant était une réalité irrévocable. Dans vingt ans, pour le meilleur ou pour le pire, les torques seraient des pièces de musée et l'Anome exercerait un pouvoir d'une nature différente. (Qui serait alors Anome ? Mialambre:Octogone ? Dystar ? Sein-Sahn ?)

Etzwane alla jeter un coup d'œil à la plazza de la Corporation. Le crépuscule tombait. Ce soir, il devrait réfléchir à la tactique à adopter envers Aun Sharah.

Il quitta son bureau et descendit sur la plazza. Les habitants de Garwiy étaient maintenant au courant de la grande victoire de Maurmouth ; tout en marchant, Etzwane entendait des bribes de conversation enthousiastes. Les prévisions lugubres de Finnerack lui revinrent en mémoire ; il y avait des chances pour que Finnerack ait raison. Le pire était peut-être encore à venir.

Etzwane monta à son appartement du Hrindiana Roseal, où il avait l'intention de prendre un bain, dîner, lire les rapports des agents de renseignements, peut-être badiner un brin avec Dashan des Czandales… Il ouvrit la porte. L'appartement était obscur, presque noir. Inhabituel ! Qui avait éteint les lumières ? Il entra et posa la main sur la baguette d'allumage. Aucune illumination ne s'ensuivit. Etzwane sentit sa tête tourner. L'air avait une curieuse odeur piquante, acide. Il alla en trébuchant vers un divan, puis, plutôt que de se détendre, il se dirigea vers la porte. Ses sens le trahirent. Il essaya de tendre la main et de tâtonner ; il toucha la serrure… Une main prit son bras et l'attira tout titubant dans la pièce.

Il y avait quelque chose d'anormal, songea Etzwane. Il se sentait bizarrement mal à l'aise, encore fatigué et engourdi comme si son sommeil avait été interrompu par des rêves. Il se redressa dans son lit, inexplicablement faible ; peut-être avait-il vraiment rêvé ; l'obscurité, la torpeur, la main sur son bras puis… les voix.

Etzwane se leva et alla regarder les jardins du Hrindiana. La matinée commençait à peine, c'était à peu près l'heure où il se levait d'ordinaire. Il alla dans la salle de bains et considéra avec stupeur le visage défait reflété dans le miroir. Il avait une barbe de plusieurs jours, ses pupilles étaient dilatées. Il prit un bain, se rasa, s'habilla et descendit dans le jardin, où il prit son petit déjeuner. Il s'aperçut qu'il était littéralement affamé, et qu'il mourait également de soif… Étrange. Un exemplaire du journal du matin lui avait été apporté avec son petit déjeuner. Il remarqua par hasard la date – shristdi ? Hier, on était zaëldi ; aujourd'hui, c'était ettadi… Shristdi ? Quelque chose ne tournait pas rond.

Il se rendit à pas lents au Juridictionnaire. Dashan l'accueillit avec joie et étonnement. « Où étiez-vous donc ? Nous étions tous morts d'inquiétude !

— Je suis allé me promener, répondit Etzwane. Quelque part.

— Pendant trois jours ? Vous auriez dû me prévenir », gronda Dashan.

Finnerack aussi avait été absent trois jours, se dit Etzwane. Étrange.

11

À Garwiy, l'atmosphère était imprégnée d'un sentiment nouveau, fait d'espoir et de joie mêlés de mélancolie à l'idée qu'une très longue période de paix avait touché à sa fin… Les enfants ne prenaient plus le torque, et il était entendu qu'une fois la guerre terminée, toutes les personnes méritantes se verraient retirer le leur. Qu'adviendrait-il alors de l'ordre et de la discipline ? Qui maintiendrait la paix quand l'Anome aurait perdu le dernier de ses pouvoirs cœrcitifs ? En même temps que la joie, partout régnait une certaine inquiétude. Etzwane médita de longues heures sur cette situation. Il était en train, craignait-il, de préparer pour le nouvel Anome une kyrielle d'épineux problèmes.

Dystar vint à Garwiy et se présenta à Etzwane. « Au mieux de mes possibilités, j'ai fait ce que vous m'avez demandé. Ma tâche est terminée. Le peuple du Shant est uni : les événements l'ont unifié. »

Etzwane s'avisa subitement que son indécision était artificielle. L'Anome du Shant devait être un homme possédant la plus grande ouverture d'esprit possible, la plus profonde imagination. « Dystar, déclara Etzwane, votre tâche est finie mais une autre attend, que vous seul êtes en mesure d'accomplir.

— J'en doute, répliqua Dystar. Quelle est cette tâche ?

— Vous êtes maintenant Anome du Shant.

— Quoi ?… Ridicule ! Je suis Dystar. »

Etzwane fut déconcerté par le mécontentement de Dystar. Il dit avec raideur : « Je ne pense qu'à l'avenir du Shant. Il faut que quelqu'un soit Anome : je croyais avoir choisi le meilleur. »

Dystar, maintenant à demi amusé, parla d'une voix radoucie : « Je n'ai ni goût ni facilité pour ce genre d'affaire. Qui suis-je pour juger le vol d'un bœuf ou calculer la taxe sur les

chandelles ? Si j'avais le pouvoir, mes actes seraient extravagants et ruineux : des tours au milieu des nuages, des barges de plaisance longues d'un kilomètre pour emporter les musiciens parmi les îles du Beljamar, des expéditions au Royaume Perdu de Caraz. Non, Gastel Etzwane, votre imagination l'emporte sur votre sens pratique ; c'est souvent le cas chez les musiciens. Prenez pour votre Anome le sage Mialambre ou, mieux encore, n'employez personne : à quoi sert un Anome quand il n'y a pas de torques à faire exploser ?

— Tout cela est bien beau, dit Etzwane, froissé, mais – pour en revenir au sens pratique dont je suis si lamentablement dépourvu – qui gouvernera, dans ce cas ? Qui ordonnera ? Qui punira ? »

Dystar ne se souciait plus de la question. « Ce sont des tâches destinées à des spécialistes, à des gens qui s'intéressent à ce genre de chose… Quant à moi, je dois me retirer, peut-être dans le Shkoriy. Je ne peux plus jouer de musique ; c'est fini pour moi. »

Surpris, Etzwane se pencha vers lui. « Vous ne vous attendez tout de même pas à ce que je croie cela ! Quelles sont vos raisons ? »

Dystar sourit et haussa les épaules. « J'ai échappé au torque. J'ai connu l'exaltation de la liberté, ce qui m'a plongé dans une grande mélancolie.

— Hum… Mais n'allez pas ruminer seul dans le Shkoriy ; qu'y aurait-il de plus futile ? Partez à la recherche de Frolitz, attachez-vous à sa troupe, voilà un remède à la mélancolie, je vous le garantis.

— Vous avez raison, répliqua Dystar. C'est ce que je vais faire. Je vous remercie de votre sage conseil. »

Pendant deux secondes, le secret frémit sur la langue d'Etzwane, mais il se contenta de dire : « J'aimerais pouvoir me joindre à vous. » Il était vraisemblable qu'un soir de liesse dans quelque taverne lointaine, pendant que la troupe boirait du vin en devisant, Fordyce ou Mielke, ou Cune, ou même Frolitz, mettrait Dystar au courant de ses liens avec Etzwane.

Dystar s'en était allé. Histoire de passer le temps, Etzwane essaya d'imaginer un gouvernement théorique qui servirait le Shant aussi bien qu'un Anome plein de sagesse et de détermination. Il commença à s'intéresser à son élaboration ; il apporta des raffinements et des modifications, pour obtenir finalement ce qui semblait être un arrangement viable.

Il prévoyait deux organes de gouvernement. Le premier, un Conseil des Patriciens, comprendrait les directeurs des transports, du commerce et de l'économie, des communications, de la législation et de la justice, des forces militaires, un Esthète de Garwiy, un musicien, un savant, un historien, deux personnalités éminentes et deux personnes choisies par le second conseil. Le Conseil des Patriciens assurerait son propre recrutement, choisissant ses membres et les congédiant par un consensus des deux tiers. Un membre du groupe serait élu Premier Personnage du Shant pour une durée de trois ans, à moins qu'il ne soit démis de ses fonctions suite à un vote obtenu par une majorité des deux tiers.

Le second corps, le Conseil des Cantons, comprendrait des représentants de chacun des soixante-deux cantons et des délégués supplémentaires des villes de Garwiy, Brasseï, Maschein, Oswiy, Ilwiy et Whearn.

Le Conseil des Cantons pourrait formuler des propositions de décrets et lois à l'intention du Conseil des Patriciens, et, de plus, pourrait obtenir l'expulsion d'un des membres du Conseil des Patriciens par un vote des deux tiers. Un Collège de Justice séparé garantirait l'équité à chaque citoyen du Shant. Le Directeur de la Législation et de la Justice, siégeant au Conseil des Patriciens, serait choisi parmi les membres du Collège de Droit.

Etzwane réunit Mialambre:Octogone, Doneis, Sein-Sahn, Brise et Finnerack, et exposa ses propositions. Tous s'accordèrent à dire que le système méritait au moins d'être essayé, et seul Finnerack souleva de graves objections. « Vous oubliez une chose : les magnats qui vivent en liberté dans le Shant et qui ont acquis leur aisance grâce à la souffrance des

autres. Le concept d'indemnisation ne devrait-il pas être codifié dans le nouveau système ?

— C'est un problème qu'il appartient plutôt à la justice de régler », dit Etzwane.

Finnerack s'anima. « De plus, pourquoi des gens travailleraient-ils pour une bouchée de pain alors que des sybarites aux longs doigts savourent des Festins de Quarante-cinq Plats ? Les bonnes choses devraient être partagées ; nous devrions démarrer le nouveau système sur une base d'égalité. »

Mialambre répliqua : « Vos sentiments sont généreux et vous font honneur. Tout ce que je puis dire, c'est que des redistributions radicales de ce genre ont déjà été tentées, avec toujours pour résultat le chaos et une tyrannie cruelle d'une espèce ou d'une autre. C'est la leçon de l'Histoire dont il nous faut tenir compte à présent. »

Finnerack émit un vague grognement et ne fit plus de remarques.

Sept compagnies de Vaillants Hommes Libres, augmentées de la milice maintenant enthousiaste, attaquèrent les Roguskhoïs sur quatre vastes fronts. Les Roguskhoïs, s'adaptant à leur vulnérabilité nouvelle, se déplaçaient de nuit, s'abritaient dans des forêts et des lieux sauvages, et attaquaient par surprise, toujours à la recherche de femmes et parfois au prix de gros risques pour eux-mêmes. À contrecœur, ils évacuèrent la côte et se replièrent à travers les cantons de Marestiy et de Fablie.

Etzwane reçut un rapport de Doneis, le Directeur des Réalisations Techniques. « Les rejetons roguskhoïs ont été longuement étudiés. Ils se sont révélés des créatures d'une espèce très curieuse, et leur apparence humaine s'explique malaisément ; néanmoins, ils ont besoin d'une femme humaine pour pouvoir se reproduire. Dans quel environnement peut-on concevoir qu'ils aient évolué de cette façon ?

— On a évoqué le Palasedra.

— C'est possible. Les Palasedrans ont mis au point depuis longtemps une espèce guerrière. Certains marins du Caraz prétendent avoir vu ces créatures. C'est un grand mystère.

— Avez-vous découvert comment les Roguskhoïs identifient les femmes ?

— Aucun problème sur ce point. L'une des essences féminines exerce une attraction sur eux. Ils sont attirés aussi sûrement qu'un ahulphe l'est par une charogne ; ils détectent la bouffée la plus évanescente et foncent à travers n'importe quel obstacle pour se satisfaire. »

Les Vaillants Hommes Libres étaient maintenant plus de cinq mille. Finnerack était plus que jamais replié sur lui-même et n'avait qu'une seule pensée en tête ; la haine semblait brûler en lui comme le feu dans un fourneau. Le malaise d'Etzwane grandit en proportion. Pour réduire l'étendue du pouvoir de Finnerack, Etzwane fragmenta l'autorité en cinq sections. Finnerack le Noir devint Capitaine de la Stratégie, Sein-Sahn Capitaine des Opérations militaires. Des Capitaines de Logistique, de Recrutement et d'Entraînement, et d'Armement furent également nommés.

Finnerack piqua une rage froide devant cette nouvelle situation. « Vous rendez toujours les choses plus difficiles ! Au lieu d'un Anome, vous nous donnez une centaine de politiciens ; à un seul chef responsable et efficace, vous substituez un comité de cinq personnes. Est-ce raisonnable ? Je m'interroge sur vos mobiles !

— Ils sont simples, dit Etzwane. Un Anome ne peut plus tenir le Shant en main : une centaine d'hommes sont nécessaires. La guerre, les armées du Shant, leurs stratégie, tactique et buts ont également trop d'ampleur pour dépendre d'un seul homme. »

Finnerack ôta son chapeau noir et le jeta dans un coin. « Vous me sous-estimez.

— Ce n'est pas le cas, je vous assure », dit Etzwane.

Les deux hommes se dévisagèrent un instant sans bienveillance. Etzwane dit : « Asseyez-vous une minute… J'ai quelque chose à vous demander. »

Finnerack s'assit sur un divan, s'accota au dossier, allongea ses bottes noires sur le tapis de Burazhesq. « Quelle est votre question ?

— Voici peu de temps, vous avez disparu pendant trois jours. À votre retour, vous n'avez rien dit de ce que vous aviez fait. Que vous est-il arrivé pendant cette période ? »

Finnerack émit un grognement désagréable. « C'est sans importance.

— Je ne suis pas de cet avis, dit Etzwane. Il n'y a pas longtemps, je suis allé dans mon appartement et j'ai été anesthésié par une espèce de gaz, ou du moins je le suppose. Je me suis réveillé trois jours après, sans savoir ce qui s'était passé. Est-ce ce qui vous est arrivé ?

— Plus ou moins. » Finnerack prononça les mots avec réticence.

« Avez-vous constaté des conséquences de cet incident ? Ressentez-vous une différence quelconque ? »

Finnerack marqua de nouveau une hésitation avant de répondre.

« Bien sûr qu'il n'y a pas de différence. En ressentez-vous ?

— Non. Absolument aucune. »

Finnerack était parti, Etzwane n'avait toujours aucune idée de ce qui se passait dans sa tête ; il n'avait pas de faiblesses apparentes, pas d'aspiration au bien-être, à la richesse, à la boisson, aux jolies femmes, à la vie facile. Etzwane ne pouvait pas en dire autant de lui-même, bien qu'il s'efforçât de vivre dans une relative austérité car il était conscient des dangers d'une vie de sybarite. Dashan des Czandales, de sa propre initiative ou de celle d'Etzwane – il n'avait jamais su exactement ce qu'il en était –, était devenue sa maîtresse. La situation plaisait à Etzwane parce qu'elle était commode. En temps voulu, quand il redeviendrait musicien, nul doute que cette situation se modifierait.

Sein-Sahn, le Capitaine des Opérations militaires, entra un matin dans le bureau d'Etzwane avec un rouleau de cartes. « Nous avons une occasion très prometteuse qui se présente, déclara-t-il. Les Roguskhoïs ont lâché pied ; ils battent en

retraite vers le Hwan. Une horde se dirige vers le sud à travers l'Ascalon et le Shemus, une autre dans le Ferriy a reculé jusque dans le Basterne, et cette colonne qui vient du Cansume est entrée dans le Marestiy méridional et marche vers le Bundoran. Voyez-vous où les Roguskhoïs semblent se diriger ?

— S'ils projettent de retourner dans les Terres Sauvages, il y a de fortes chances pour qu'ils remontent la vallée de la Sombre.

— Exactement. Voici donc mon plan, que j'ai déjà discuté et mis au point avec Finnerack. Imaginons que nous harcelions la colonne sur ses arrières, suffisamment pour tenir l'ennemi en haleine, mais que nous montions une embuscade ici, dans le Canyon de la Sombre.

— Fort bien, dit Etzwane, mais comment amènerez-vous des soldats dans le Canyon ?

— Vous voyez le chemin d'air et les vents dominants ? Si nous chargions quarante ballons à Oswiy, et si nous les laissions dériver librement, ils atteindraient le Canyon de la Sombre en six heures. Les gabiers n'auraient qu'à atterrir pour débarquer les hommes, puis continuer vers le sud jusqu'à la ligne de la Grande Crête. »

Etzwane réfléchit. « L'idée est séduisante. Mais, et les vents ? Je suis né à Bashon et d'après mes souvenirs, ils soufflent aussi souvent vers l'amont que vers l'aval de la Sombre. Avez-vous pris contact avec les météorologues ?

— Pas encore. Voici les flèches indicatrices des vents sur la carte.

— Le projet est bien trop tributaire du hasard. Supposez que nous soyons encalminés. Les calmes plats se produisent souvent en cette saison. Nous aurions quarante chargements de soldats perdus au cœur des Terres Sauvages. Plutôt que des ballons, nous avons besoin de planeurs. » Etzwane se rappela soudain les constructeurs du canton de Whearn. Il réfléchit un instant, puis se pencha sur la carte. « Le Canyon de la Sombre est le trajet tout indiqué. Supposez que les Roguskhoïs soient prévenus de l'embuscade ? Ils pourraient fort bien se détourner vers Bashon et se diriger vers l'ouest, au-delà de Kozan, avant de tourner au sud pour entrer dans les Terres Sauvages. Nous pouvons amener des troupes à Kozan sans difficulté, le chemin

d'air passe à trente kilomètres seulement à l'ouest. C'est ici, sur les Falaises de Kozan, que nous devons préparer notre embuscade.

— Mais comment ferons-nous pour que les Roguskhoïs soient au courant du traquenard de la Sombre, afin qu'ils s'en détournent ?

— Laissez-moi faire. Je connais une méthode subtile. Si elle réussit, parfait. Si elle échoue, nous n'aurons rien perdu. Voici vos instructions : ne confiez à personne que l'embûche de la vallée de la Sombre n'est qu'une feinte. Le secret doit rester entre vous et moi. Rassemblez vos troupes à Oswiy, chargez les ballons mais, au lieu de les laisser dériver, envoyez-les au sud par le chemin d'air jusqu'au Shemus. Débarquez, marchez jusqu'aux Falaises de Kozan et postez-vous en embuscade. »

Sein-Sahn était parti. La machination était en route. Une fois encore, Brise allait servir d'intermédiaire pour une fuite d'information vers Aun Sharah.

Etzwane alla à son téléphone et appela l'opérateur radio de l'Agence de Renseignements. « Établissez le contact avec Pelmonte, dans le canton de Whearn. Demandez au Surintendant de venir au microphone et prévenez-moi. »

Une heure plus tard, Etzwane entendit la voix du Surintendant du Whearn. Il demanda : « Vous souvenez-vous que Gastel Etzwane, l'Adjoint de l'Anome, est passé par Whearn il y a quelques mois ?

— Oui, certes.

— À ce moment-là, j'ai recommandé que vous construisiez des planeurs. Quels progrès avez-vous faits dans cette direction ?

— Nous avons exécuté vos ordres. Nous avons construit des planeurs du meilleur modèle qui soit. Après en avoir terminé une douzaine, et sans nouvelles de votre part, nous avons quelque peu ralenti la cadence de nos fabrications.

— Reprenez la cadence maximum. J'enverrai des hommes à Whearn pour en prendre livraison.

— Avez-vous l'intention d'envoyer des pilotes ?

— Nous n'en avons pas.

— Il faut en former. Choisissez un contingent de vos meilleurs hommes, envoyez-les à Pelmonte. Ils ne tarderont pas à piloter les planeurs où vous le désirerez.

— C'est ce que nous ferons. C'est grâce à des hommes comme vous que les Roguskhoïs battent en retraite. Nous avons opéré un redressement spectaculaire ces quelques derniers mois. »

12

Brise annonça à Etzwane : « J'ai suivi vos instructions. Aun Sharah est au courant de l'embuscade de la Sombre. C'est un travail pour lequel je ne me sens pas de dispositions.

— Moi non plus. Mais le travail doit être fait. Attendons maintenant la suite des événements. »

Les rapports parvenaient d'heure en heure à Etzwane. Une colonne de Roguskhoïs, formée de quatre troupes de razzia représentant la totalité des effectifs qui avaient conquis le nord-est du Shant, se dirigeait vers le sud par la vallée de la Sombre, accompagnée d'un nombre inconnu de femmes captives. De Vaillants Hommes Libres montés sur des ambleurs harcelaient les flancs et l'arrière-garde des Roguskhoïs, essuyant eux-mêmes des pertes du fait de contre-attaques de l'ennemi ; la route de la colonne était jalonnée de cadavres.

La horde approchait de Bashon, où le temple abandonné et lugubre commençait déjà à tomber en ruine.

Arrivée dans l'Allée des Rhododendrons, la colonne fit halte. Six chefs, remarquables par la cotte de mailles qu'ils portaient sur la poitrine, se concertèrent en examinant la vallée de la Sombre en direction du Hwan. Il n'y eut toutefois aucune hésitation, ils obliquèrent à l'ouest par l'Allée des Rhododendrons, passant sous les grands arbres sombres. En apprenant la nouvelle, Etzwane se souvint du gamin nommé Mur qui jouait dans la poussière blanche sous ces mêmes arbres. Au bout de l'Allée, avec la campagne dégagée devant eux, les chefs s'arrêtèrent de nouveau pour se consulter. Un ordre passa le long de la colonne ; une vingtaine de guerriers s'enfoncèrent sous les feuillages au bord de la route. La menace de leurs cimeterres fut efficace pour empêcher une approche de

la cavalerie, qui dut battre en retraite et contourner la route par le nord ou le sud.

Les Roguskhoïs quittèrent la route principale et se dirigèrent vers le sud dans les contreforts du Hwan. Au-dessus d'eux se dressait la masse des Falaises de Kozan, une butte de calcaire gris percée d'antiques grottes et tunnels.

Les Roguskhoïs arrivèrent aux abords des falaises. À l'ouest apparut une compagnie des Vaillants Hommes Libres ; de l'est survint la cavalerie qui avait harcelé l'arrière-garde. Les Roguskhoïs montèrent au petit trot vers le Hwan, longeant les Falaises de Kozan. Des trous et des anfractuosités jaillirent les éclairs blancs d'une mousquetade. De l'est surgit la cavalerie des Vaillants Hommes Libres ; et il en fut de même du côté ouest.

Des affiches pourpre, vert, bleu pâle et blanc proclamèrent la création du nouveau gouvernement du Shant :

Les Vaillants Hommes Libres ont libéré notre pays. Nous nous en réjouissons et nous célébrons l'unité du Shant.

L'Anome a gracieusement cédé la place à un gouvernement public et responsable, consistant en une Chambre Pourpre de Patriciens et une Chambre Verte des Cantons. Trois décisions ont déjà été prises :

Il n'y aura plus de torques.
Les modalités de l'indenture vont être profondément modifiées.
Les systèmes religieux ne seront désormais plus autorisés à commettre des crimes.

Les Patriciens Pourpres sont :

… Suivait la liste des Directeurs et de leurs fonctions. Gastel Etzwane, Directeur général, était nommé Directeur en chef. Le Directeur général en second était Jerd Finnerack. Sein-Sahn était Directeur des Affaires militaires.

Aun Sharah occupait le dernier étage d'un antique immeuble en verre bleu et blanc derrière la plazza de la Corporation, presque sous l'Ushkadel. Son bureau était très vaste – et

dépourvu de mobilier à un point presque excentrique. La haute paroi du nord était entièrement composée de panneaux de verre transparent. La table de travail se trouvait au centre de la pièce ; Aun Sharah était assis face au nord avec une vue plongeant par cet immense espace vitré. Quand Etzwane et Finnerack pénétrèrent dans la pièce, il inclina courtoisement la tête et se leva. Pendant cinq secondes, le silence régna ; chacun des trois hommes resta figé dans sa pose au milieu de la grande salle nue, tous trois campés comme des acteurs sur une scène.

Etzwane déclara cérémonieusement : « Aun Sharah, nous avons été amenés par force à la conviction que vous travaillez contre les intérêts du Shant. »

Aun Sharah sourit comme si Etzwane lui avait adressé un compliment. « Il est difficile de plaire à tout le monde. » Finnerack esquissa un pas en avant, puis recula et ne dit rien. Etzwane, assez déconcerté par l'attitude affable d'Aun Sharah, reprit : « La matérialité de vos agissements est établie. Toutefois, nous ne savons que penser de vos mobiles. À soutenir la cause des Roguskhoïs, que gagnez-vous, quel avantage en retirez-vous pour vous-même ? »

Aun Sharah toujours souriant – bizarrement, pensa Etzwane – demanda : « Le fait a-t-il été démontré ?

— Abondamment. Votre conduite a été placée sous observation depuis plusieurs mois. Vous avez incité Shirge Hillen du Camp Trois à me tuer ; vous m'avez fait espionner. En tant que Directeur des Approvisionnements, vous avez à plusieurs reprises ralenti l'effort de guerre en détournant la main-d'œuvre vers des activités qui n'étaient pas essentielles. À Thran, dans le canton de Pierre Verte, c'est par pur hasard que votre embuscade contre les Vaillants Hommes Libres a échoué. Nous avons obtenu une preuve décisive avec l'engagement aux Falaises de Kozan. Vous étiez informé que le Canyon de la Sombre allait être gardé, à la suite de quoi les Roguskhoïs ont changé de route et ont été massacrés. La réalité de votre culpabilité est établie. Vos mobiles sont une cause de perplexité. »

Ils restèrent de nouveau tous les trois immobiles et silencieux au centre de la vaste pièce dépouillée.

« Je vous en prie, asseyez-vous, dit aimablement Aun Sharah. Vous m'avez assailli d'un tel déluge d'absurdités que j'en ai l'esprit troublé et les genoux tremblants. » Etzwane et Finnerack restèrent debout, Aun Sharah s'assit et prit un stylet et du papier. « Répétez, je vous prie, votre acte d'accusation, si vous voulez bien. »

Etzwane obtempéra et Aun Sharah en inscrivit la liste. « Cinq chefs d'accusation : rien que du vent et aucune substance. Beaucoup d'hommes ont péri pour si peu. »

Un peu perplexe, Etzwane demanda : « Vous niez donc les charges ? »

Aun Sharah sourit de son curieux sourire. « Laissez-moi plutôt poser une question : pouvez-vous prouver l'une quelconque de ces accusations ?

— Oui, nous le pouvons, répondit Finnerack.

— Très bien, dit Aun Sharah. Nous allons examiner les accusations une par une ; mais faisons venir le juriste Mialambre:Octogone qui jugera des preuves, ainsi que Brise, le Directeur des Transports.

— Je n'y vois pas d'objection, annonça Etzwane. Allons dans mon bureau. »

De retour dans son ancien bureau, Aun Sharah invita d'un geste les autres à s'asseoir, comme s'ils étaient des subalternes qu'il avait convoqués pour une conférence. Il s'adressa à Mialambre : « Il n'y a pas une demi-heure, Gastel Etzwane et Finnerack le Noir sont entrés dans mon bureau pour me signifier une série de cinq accusations, si absurdes que je doute de leur bon sens. Voici ces accusations…» Aun Sharah lut sa liste.

« La première accusation, à savoir que j'ai averti Shirge Hillen de la venue d'Etzwane, n'est qu'un soupçon sans fondement, d'autant plus détestable qu'Etzwane n'a fait aucun effort pour trouver une autre solution. J'avais suggéré qu'il enquête auprès des bureaux du Chemin d'air, ce dont il s'est abstenu. Je me suis renseigné discrètement ; il ne m'a fallu que vingt minutes pour apprendre qu'un certain Parway Harth avait effectivement envoyé un message rédigé à la va-vite et en

termes suffisamment ambigus pour que Shirge Hillen ait pu l'interpréter comme un ordre de tuer Gastel Etzwane. Je peux le prouver de trois façons différentes : par Parway Harth, par un subordonné qui a porté le message à la radio du Chemin d'air, et par les archives qui se trouvent dans le bureau de la radio du Chemin d'air.

« Deuxième point : l'accusation selon laquelle j'ai mis des espions aux trousses de Gastel Etzwane. Cela se réfère à la surveillance exercée par un de mes traqueurs : une simple curiosité banale. Je ne nie pas cette accusation ; je soutiens qu'elle est trop insignifiante pour avoir la moindre valeur.

« Troisième point : en tant que Directeur des Approvisionnements, j'ai en plusieurs occasions contrarié l'effort de guerre. Dans des centaines de cas, j'ai contribué à l'effort de guerre. Je me suis plaint à Gastel Etzwane que je n'étais pas doué pour ce genre de travail ; il s'est obstiné à n'en tenir aucun compte. Si l'effort de guerre a souffert, la faute en incombe à lui seul. J'ai fait de mon mieux.

« Quatrième et cinquième points : j'ai organisé une embuscade roguskhoï à Thran, et j'ai tenté de trahir une embuscade tendue par les nôtres dans la vallée de la Sombre. Il y a quelques jours, je suis allé dans le bureau du Directeur Brise. D'un air vraiment bizarre et emprunté, il a fait une allusion cousue de fil blanc à une embuscade dans la vallée de la Sombre. Je suis méfiant de nature et rompu aux intrigues. J'ai décelé un complot. Je l'ai dit à Brise avant d'insister pour qu'il ne me laisse pas seul un instant, ni le jour ni la nuit ; il devait s'assurer de façon absolue que je n'avais transmis aucune information. Je l'ai convaincu que c'était son devoir envers le Shant, que si une embuscade était effectivement trahie, il nous fallait découvrir le vrai coupable. Pour ce faire, nous devions être en mesure de démontrer mon innocence de façon indiscutable. C'est un homme honorable et raisonnable ; il est tombé d'accord sur la justesse de mon analyse de la situation. Je vous pose maintenant la question, Brise : ai-je, pendant la période en cause, informé qui que ce soit de quoi que ce soit à un moment quelconque ?

— Non, vous ne l'avez pas fait, répondit aussitôt Brise. Vous êtes resté assis dans mon bureau, en ma compagnie et celle de mes hommes de confiance, pendant deux jours. Vous n'avez communiqué avec personne, vous n'avez trahi aucune embuscade.

— Nous avons appris la nouvelle de la bataille de Kozan, poursuivit Aun Sharah. Brise m'a alors avoué qu'il se considérait comme responsable du fait que les soupçons se soient portés sur moi. Il m'a relaté sa conversation avec Gastel Etzwane.

« Je comprends maintenant que je suis impliqué dans l'affaire de l'embuscade de Thran du fait d'une seule question et d'une seule réponse. J'avais demandé à Brise d'envoyer des navires à Oswiy ; il a refusé et m'a dit que je devrais plutôt envoyer mes marchandises à Maurmouth. C'est sur cette base que se fonde la présomption de ma culpabilité dans l'affaire du traquenard de Thran. Le raisonnement est tiré par les cheveux, mais il serait vaguement plausible s'il n'y avait un aspect secondaire qu'une fois de plus Gastel Etzwane n'a pas remarqué. Cette question et cette réponse, dans un millier de variations, sont devenues une plaisanterie entre Brise et moi : une repartie quand nous coordonnons nos fonctions. Je lui demande des moyens de transport pour un endroit, il réplique : impossible, trouvez du fret dans un autre. Brise, est-ce exact ?

— C'est exact, confirma Brise d'un air gêné. Question et réponse s'échangeaient au moins cinq fois par jour. Aun Sharah ne pouvait rien tirer de significatif des remarques concernant Oswiy et Thran. Je les ai rapportées à Gastel Etzwane parce qu'il voulait savoir tout ce que j'avais dit ; j'ai négligé de les replacer dans leur contexte. »

Aun Sharah demanda à Etzwane : « Avez-vous d'autres accusations à formuler ? »

Etzwane eut un rire navré. « Aucune. Je suis manifestement incapable de porter un jugement rationnel sur quelqu'un ou sur quelque chose. Je vous présente mes excuses et je m'efforcerai d'apporter réparation dans la mesure du possible. Je dois songer sérieusement à démissionner de la Chambre Pourpre. »

Mialambre:Octogone prit la parole d'une voix bourrue : « Allons, allons, inutile de pousser les choses plus avant, ce n'est pas le moment de se livrer à des extravagances.

— Sauf sur ce seul point, dit Aun Sharah. Vous avez parlé de réparation. Si vous le pensez sérieusement, redonnez-moi mon ancien poste, rendez-moi mes Discriminateurs.

— Ma foi, en ce qui me concerne, dit Etzwane, ils sont à vous, du moins ce qu'il en reste. Finnerack a tout mis sens dessus dessous. »

Les Roguskhoïs avaient été repoussés dans les Terres Sauvages et, pendant quelque temps, les hostilités cessèrent. Finnerack présenta à Etzwane son évaluation de la situation : « Ils sont comme dans une forteresse imprenable. Notre rayon de pénétration est d'une trentaine de kilomètres ; au-delà de cette limite, les Roguskhoïs se reproduisent, se réarment, se regroupent, et révisent probablement leur stratégie. »

Etzwane réfléchit. « Nous avons récupéré des milliers de cimeterres ; ils sont faits d'un alliage inconnu dans le Shant.

Quelle est leur source d'approvisionnement ? Disposent-ils de fonderies au cœur du Hwan ? C'est un grand mystère. »

Finnerack hocha la tête avec indifférence. « Notre stratégie est maintenant évidente. Nous devons rassembler la totalité de nos effectifs et occuper progressivement le Hwan. C'est une tâche ardue et complexe, mais y a-t-il d'autres méthodes ?

— Probablement pas, dit Etzwane.

— Et ensuite, que ces brutes retournent dans le Palasedra ! Et que les Palasedrans s'interposent à leurs risques et périls !

— En admettant que les Palasedrans soient responsables, ce qui n'est pas encore prouvé. »

Finnerack ouvrit des yeux ronds de stupeur. « Qui d'autre que les Palasedrans ?

— Qui d'autre qu'Aun Sharah ? Cela m'a servi de leçon. »

13

L'été apporta dans la guerre une accalmie, qui se prolongea au cours d'un automne doux et long. Le Shant releva ses ruines, pleura ses hommes morts et ses femmes enlevées, augmenta ses forces armées. Les Vaillants Hommes Libres, croissant en nombre et en organisation, se scindèrent en divisions régionales, la milice cantonale assurant les fonctions de support et de ravitaillement. Les armes arrivaient en masse des manufactures de Shranke ; le métal des cimeterres roguskhoïs, une fois fondu et moulé, servit de lest.

Des planeurs s'envolèrent de Whearn : des biplans, légers comme des papillons. Un corps de Vaillants Hommes Libres se spécialisa et devint celui des Pilotes du Shant. Au début, leur formation s'effectua dans l'improvisation et au péril de leur vie ; les survivants instruisirent les autres. Par pure nécessité, les Pilotes devinrent un groupe bien entraîné et soudé, et par voie de conséquence naturelle, ils commencèrent à faire orgueilleusement montre d'une folle audace.

Pour armer les planeurs, les technistes inventèrent une nouvelle arme meurtrière, une version simplifiée du lance-halcoïdes, dépourvue de lest. Le projectile était composite, de l'halcoïde joint à du métal. Le tube de lancement était ouvert aux deux extrémités. Quand on tirait, l'halcoïde filait en avant, le métal était éjecté à l'arrière ; en fait, l'arme agissait dans les deux sens, éliminant le recul et le besoin de lest. Quand il était tiré d'un planeur, le métal éjecté se perdait généralement dans les airs sans causer de dommages ; à terre, les lance-halcoïdes étaient follement dangereux.

Avant d'envoyer des planeurs contre les Roguskhoïs, Finnerack enseigna aux pilotes les tactiques de combat, le lâcher précis des bombes et les mesures de sécurité concernant l'utilisation du lance-halcoïdes.

Dès le début, Finnerack avait été fasciné par les planeurs ; il apprit à voler et, sans qu'Etzwane en soit vraiment surpris, il ne tarda pas à abandonner le commandement des Vaillants Hommes Libres pour prendre en main les Pilotes.

Au milieu de l'automne, les forces d'infanterie commencèrent à entrer dans le Hwan, s'avançant vers l'ouest depuis les cantons de Cansume, Harpie et Lor-Asphen, reconquérant Surrume et Shkoriy. Une deuxième armée prit la direction du sud, passant par Basterne, Shemus et Bundoran pour pénétrer jusque dans les Terres Sauvages. D'autres compagnies opérèrent à l'est et au sud, venant d'Ombre et de Sable pour s'engager dans la région du mont Mish, et là, les Roguskhoïs opposèrent une résistance farouche. Ils défendaient maintenant une cause perdue. Des ahulphes dressés à l'espionnage repéraient les concentrations de troupes, qui étaient ensuite bombardées ou soumises au tir de lance-halcoïdes montés par groupes de six.

En d'autres occasions, les Roguskhoïs étaient attirés dans des embuscades par des appâts de « senteur féminine », à laquelle ils étaient extrêmement sensibles. À une occasion, des planeurs arrosèrent un camp roguskhoï d'une solution de « senteur », avec un résultat atroce. Les Roguskhoïs, désorientés par les stimuli contradictoires du nez et des yeux, furent pris d'une humeur querelleuse confinant à la démence. Ils ne tardèrent pas à échanger des horions puis à se matraquer mutuellement, si bien qu'ils périrent presque jusqu'au dernier. Aussitôt, des planeurs survolèrent toutes les Terres Sauvages, armés non plus de charges de dexax mais de bidons de « senteur ».

Les ahulphes, à qui l'on avait – un peu tardivement – confié des missions d'espionnage, rapportèrent des renseignements sur l'itinéraire de ravitaillement des Roguskhoïs. Partant de la Grande Palude, il traversait les marais du canton de Shker, puis s'enfonçait vers le nord à travers une épaisse forêt d'ondiers et de darabas-parasol, gravissant ensuite les Monts Gémissants pour pénétrer finalement dans le massif du Hwan.

Le commandement militaire envoya un détachement pour couper la route à la lisière de la forêt. Finnerack voulait une réaction plus véhémente. « N'est-ce pas là une preuve ? Les

Palasedrans sont responsables. La Palude n'est pas une barrière ; pourquoi ne pas leur rendre la monnaie de leur pièce ? »

Les capitaines regardèrent leurs cartes en fronçant les sourcils, manquant d'arguments contre une conviction aussi affirmée. Finnerack, légèrement assagi depuis le fiasco d'Aun Sharah, avait été revigoré par son nouveau rôle de Pilote. Il portait maintenant un uniforme en belle étoffe noire, taillé avec une élégance qui sortait de l'ordinaire. Avec les Pilotes du Shant, songea Etzwane, Finnerack avait trouvé la fonction qui lui convenait ; jamais il n'avait paru plus enthousiaste et énergique. La possibilité de voler et la liberté que cela représentait l'avaient exalté ; il arpentait le monde comme un homme à part, foncièrement supérieur aux rampants qui ne connaîtraient jamais les joies terribles de planer silencieusement par-dessus les collines, de monter et de descendre, de décrire des cercles, de virer sur l'aile puis de fondre comme un aigle pour pulvériser une colonne en marche… Etzwane avait depuis longtemps abandonné toute crainte de voir Finnerack retourner les Vaillants Hommes Libres contre le gouvernement. Trop de garde-fous avaient été dressés et, en y repensant, Etzwane vit qu'il avait peut-être été d'une méfiance excessive. Finnerack ne témoignait aucun intérêt pour les sources du pouvoir ; il semblait se satisfaire d'écraser ses ennemis. Pour Finnerack, un monde sans ennemis serait bien morne, se dit Etzwane.

Il répondit à Finnerack de son ton le plus raisonnable : « Nous ne voulons pas infliger de châtiment aux Palasedrans, et ce, pour au moins trois raisons. Primo, nous n'en avons pas encore fini avec les Roguskhoïs. Secundo, la responsabilité des Palasedrans n'est pas certaine. Tertio, ce serait bien piètre politique que de nous embarquer sans nécessité dans une guerre contre les Palasedrans. C'est un peuple intraitable qui rend le double de ce qu'il reçoit, comme le Shant l'a appris à son grand désespoir. Supposez que les Roguskhoïs soient une inadvertance, une erreur ? Ou l'œuvre d'un groupe dissident ? Nous ne pouvons pas plonger le Shant dans une guerre de façon

aussi irréfléchie. Après tout, que savons-nous du Palasedra ? Rien. Ce pays est pour nous comme un livre fermé.

— Nous en savons assez, répliqua Finnerack. Ils ont produit une foule d'étranges bêtes-soldats, ce sont les marins du Caraz qui nous l'ont appris. Nous avons découvert que la piste des Roguskhoïs conduit à la Palude en direction du Palasedra. Ce sont des faits avérés.

— C'est vrai. Mais ce ne sont pas tous les faits. Nous avons besoin d'en savoir plus. Je vais dépêcher un envoyé à Chimaoui. »

Finnerack eut un éclat de rire sarcastique et fit pivoter son fauteuil d'un demi-tour, son casque de Pilote de travers sur ses boucles blondes.

Etzwane dit : « Nous n'avons besoin ni d'être faibles ni d'être agressifs ; nous ne sommes pas forcés de choisir entre les deux. Nous chasserons les Roguskhoïs de notre territoire, et entretemps nous devons essayer de connaître les intentions des Palasedrans. Il n'y a que les imbéciles qui agissent avant de réfléchir, comme je l'ai appris. »

Finnerack se retourna pour regarder Etzwane ; dans ses yeux bleus scintillait une petite lueur, comme un reflet de soleil sur une lointaine corniche de glace. Puis il haussa les épaules et se carra dans son fauteuil, comme un homme en paix avec sa conscience.

Les Roguskhoïs battaient en retraite. Les Vaillants Hommes Libres qui poussaient des pointes dans le Hwan à partir d'Ombre, de Sable, du Shemus et du Basterne, ne rencontrèrent soudain plus aucune résistance. Des patrouilles de planeurs et des opérations de reconnaissance en ballon libre annoncèrent la même chose : les Roguskhoïs déferlaient vers le sud par douzaines de colonnes. La plupart se déplaçaient de nuit, s'abritant comme ils pouvaient pendant la journée. Du haut des airs, les planeurs les harcelaient, crachant des halcoïdes et jetant des bombes de dexax. La « senteur féminine » avait perdu son effet initial ; les Roguskhoïs, quoique troublés et agités, ne se laissaient plus aller à des paroxysmes suicidaires.

Les Pilotes étaient au faîte de leur gloire. Les uniformes bleu et blanc provoquaient un délire d'adulation ; rien n'était trop beau pour un Pilote du Shant.

Finnerack avait également atteint son zénith. En le regardant s'occuper des affaires courantes des Pilotes, Etzwane avait du mal à se remémorer le garçon à la physionomie ouverte qu'il avait connu à l'Échangeur d'Angwin. En réalité, ce garçon était mort au Camp Trois… Qu'était-il advenu du petit garçon brun au visage hâve qui s'était évadé de l'Échangeur d'Angwin ? En regardant dans la glace fumée, Etzwane voyait un visage aux joues creuses et au teint olivâtre, avec une bouche droite et immobile… C'était un fait qu'il avait connu une vie riche en événements, songea Etzwane. Si Finnerack se trouvait à présent au sommet de sa carrière, Etzwane considérait sa propre tâche comme terminée. Il lui tardait de s'en défaire – pour devenir quoi ? De nouveau un musicien errant ? Le Shant semblait soudain trop petit, trop limité. Le Palasedra était une terre hostile, le Caraz un immense mystère. Le nom d'Ifness traversa l'esprit d'Etzwane. Il songea à la planète Terre.

Les Roguskhoïs, commandés par leurs chefs qui s'égosillaient, descendirent des Terres Sauvages au pas de course, traversèrent le canton du Shker et s'engagèrent dans la Grande Palude. Les Vaillants Hommes Libres, attaquant sur leurs flancs, leur infligèrent des pertes terribles, tout comme les Pilotes qui viraient et plongeaient en projetant des éclairs d'air incandescent.

Le flot des colonnes diminua jusqu'à n'être plus qu'un filet, puis se tarit. Les Vaillants Hommes Libres parcoururent le Hwan de long en large, découvrant par-ci par-là un rejeton roguskhoï malade ou des bandes de femmes affamées, mais plus de guerriers ennemis.

Le Shant était libéré de ses envahisseurs. Les Roguskhoïs s'étaient retirés dans la Grande Palude, un lieu de bourbe noire, d'étangs couleur de rouille, avec quelques îles couvertes de coraliers, d'autres îles de sable nues et stériles, des roselières vert pâle, des touffes d'ophidule et de follefeuille noire.

Dans la Palude, les Roguskhoïs semblaient à l'aise et sûrs d'eux, et se déplaçaient sans effort dans la bourbe. Les Vaillants Hommes Libres prolongèrent la poursuite jusqu'à ce que le sol devienne mou, puis se replièrent à regret. Les Pilotes n'avaient pas ce handicap. Les fondrières noires, les buttes de sable blanc scintillant, les forêts de coraliers, les vents de mer qui soufflaient des deux océans – le Bleu et le Pourpre –, créaient des courants et des colonnes d'air ascendant et descendant ; les soleils brillaient entre de hautes nuées d'orage ; les planeurs s'élevaient et plongeaient à volonté, non plus attachés à poursuivre l'ennemi mais à assouvir leur soif de vengeance.

Les Roguskhoïs s'enfonçaient de plus en plus profondément au cœur de la Grande Palude, harcelés par les planeurs impitoyables. Etzwane se sentit obligé de mettre en garde Finnerack : « Quoi qu'il arrive, ne pénétrez pas en territoire étranger ! Pourchassez les Roguskhoïs tant que vous voudrez d'un bout à l'autre de la Grande Palude, mais en aucun cas ne provoquez les Palasedrans ! »

Finnerack arbora son petit sourire dur. « Où est la frontière ? Au centre de la Palude ? Montrez-moi où se trouve la limite exacte.

— Pour autant que je sache, il n'y a pas de frontière précise. La Palude est comme un océan. Si vous approchez trop près de la rive sud de la Palude, les Palasedrans vont crier à l'empiétement.

— Un marais est un marais, dit Finnerack. Je comprends l'inquiétude des Palasedrans, mais je n'ai pour eux aucune compassion.

— Là n'est pas la question, répondit patiemment Etzwane. Vos ordres sont : n'emmenez pas vos planeurs en vue du Palasedra. »

Finnerack se hérissa ; pour la première fois, Etzwane ressentit le plein impact de sa haine sans voile. Il en éprouva une sensation de nausée. Quand Finnerack haïssait, il haïssait bien. Le jour où Etzwane s'était fait connaître, Finnerack avait avoué haïr le garçon qui avait causé son malheur, mais n'y avait-il pas eu compensation ? Etzwane respira lentement, profondément. La situation était ce qu'elle était.

Finnerack dit d'une voix basse, lourde de menace : « Vous me donnez encore des ordres, Gastel Etzwane ?

— Oui, par mandat de la Chambre Pourpre. Êtes-vous attaché à servir le Shant, ou à assouvir vos passions personnelles ? »

Finnerack dévisagea Etzwane pendant dix secondes, puis pivota sur ses talons et s'en alla.

L'envoyé revint de sa mission à Chimaoui, sans rapporter de nouvelles satisfaisantes. « Je n'ai pas réussi à prendre contact directement avec les Aigles-Ducs. Ils sont fiers et distants. Je suis incapable de sonder leurs desseins. J'ai reçu un message précisant qu'ils ne pouvaient pas traiter avec des esclaves ; si nous voulions évoquer des transactions, nous devions envoyer l'Anome. J'ai répliqué que le Shant n'était plus sous la loi de l'Anome, que j'étais un émissaire des Pourpres et des Verts, mais cela semble ne leur avoir fait aucune impression. »

Etzwane s'entretint en privé avec Aun Sharah qui avait réintégré son ancien bureau donnant sur la plazza de la Corporation.

« J'ai étudié avec attention les deux séries de circonstances, déclara Aun Sharah. En ce qui concerne les deux embuscades, les faits principaux sont clairs. Quatre personnes étaient informées de l'opération de Thran : vous-même, Sein-Sahn, Finnerack et Brise. Vous et Sein-Sahn étiez au courant de l'embuscade des Falaises de Kozan, qui a réussi : vous êtes tous deux éliminés de la liste des suspects. Brise avait très certainement compris que l'embuscade de la vallée de la Sombre était une feinte ; il pouvait fort bien avoir prévu l'embuscade des Falaises de Kozan. Lui aussi peut être éliminé dans l'affaire de la vallée de la Sombre. Par conséquent, nous devons considérer Finnerack comme le traître. »

Etzwane resta silencieux un instant. Puis il dit : « J'ai eu la même idée. Le raisonnement est d'une logique impeccable, la conclusion est absurde. Comment le guerrier le plus ardent du Shant peut-il être un traître ?

— Je ne sais pas, répliqua Aun Sharah. Quand je suis revenu dans ce bureau, j'ai modifié l'installation à ma convenance,

comme vous le voyez. Ce faisant, j'ai découvert toute une série de micros-espions. J'ai pris la liberté d'inspecter votre appartement au Hrindiana, où j'ai trouvé une série semblable. Finnerack, bien sûr, avait aisément l'occasion d'installer ces micros.

— Incroyable, murmura Etzwane. Avez-vous localisé où aboutit le système ?

— Les micros sont reliés à un émetteur radio qui diffuse continuellement à faible puissance.

— Les micros, la radio… ils sont fabriqués dans le Shant ?

— Ce sont des accessoires couramment utilisés par les Discriminateurs.

— Hum… Pour l'instant, nous resterons vigilants, sans plus. Je ne tiens pas à faire encore des accusations prématurées. »

Aun Sharah eut un sourire pensif. « En ce qui concerne la seconde enquête, j'ai appris très peu de chose. Finnerack s'est simplement éclipsé pendant trois jours. Deux hommes du canton de Parthe occupaient l'appartement voisin de celui de Finnerack. Ils sont partis le lendemain, ou à peu près, du « retour » de Finnerack. J'en ai obtenu une description détaillée et j'ai le sentiment que ce ne sont pas des Parthes, malgré la couleur de leur torque ; ils n'ont pas accroché de fétiche à leur porte, et ils étaient fréquemment vêtus de bleu.

« J'ai naturellement fait une enquête au Hrindiana Roseal. Deux hommes répondant à la même description ont occupé l'appartement juste au-dessus du vôtre avant votre aventure. Ils sont partis ensuite sans prévenir la direction du Hrindiana.

— Je suis déconcerté, dit Etzwane. Je suis aussi rempli de crainte… J'ai demandé à Finnerack s'il se sentait changé, il m'a dit que non. Je ne me sens pas changé non plus. »

Aun Sharah regarda Etzwane avec curiosité, puis esquissa un de ses gestes délicats. « Je ne peux pas vous en dire plus. Naturellement, je fais rechercher les Parthes, et Finnerack est placé sous une surveillance discrète. Il se produira peut-être quelque chose de révélateur. »

Les Pilotes du Shant repoussèrent les Roguskhoïs de plus en plus profondément dans le marais, sans leur laisser de répit ;

l'air au-dessus du grand bourbier puait la charogne. Les Roguskhoïs avançaient toujours vers le sud – vers une destination particulière ? Pour mettre toute la distance possible entre eux et les Pilotes du Shant ? Personne n'était capable de le dire, mais la partie nord de la Palude finit par être aussi vide de Roguskhoïs que le Shant lui-même.

Dans les nobles couleurs de la victoire, les journaux de Garwiy publièrent une proclamation des Pourpres et des Verts :

Nous devons à présent considérer la guerre comme terminée, bien que les Pilotes continuent de tirer vengeance des innombrables atrocités des Roguskhoïs. Il est impossible d'éprouver de la pitié pour ces brutes.

Toutefois, nous devons maintenant mettre fin à notre campagne. Les glorieux exploits des Vaillants Hommes Libres et des Pilotes du Shant vivront à jamais dans l'histoire de notre race. Ces hommes valeureux doivent désormais consacrer leur énergie à la reconstruction du Shant.

La guerre est finie

Finnerack arriva en retard à la réunion de la Chambre Pourpre. Il entra dans la salle et, à pas lents, gagna sa place à la table de marbre.

Etzwane était en train de parler : « Notre grand combat est achevé et j'estime que ma responsabilité a cessé. Dans ces conditions… »

Finnerack l'interrompit : « Permettez, afin que vous ne donniez pas votre démission par suite d'un malentendu. Je viens de recevoir des nouvelles du Shker. Les Pilotes du Shant, opérant dans la partie sud de la Grande Palude, ont rencontré ce matin une importante colonne de Roguskhoïs qui se dirigeaient en toute hâte vers le rivage palasedran. Nous avons attaqué en nous approchant du Palasedra. Nos manœuvres étaient attentivement surveillées et il se peut que les mouvements des Roguskhoïs aient été calculés pour nous attirer dans ce qui pourrait sembler être une incursion. » Finnerack marqua un temps d'arrêt. « Voici ce qui s'est passé. Nos planeurs ont été interceptés par des planeurs noirs palasedrans, pilotés avec une

grande habileté. Au cours du premier engagement, ceux-ci ont détruit quatre planeurs du Shant, sans en perdre aucun. Au cours du second engagement, nous avons modifié notre tactique et abattu deux planeurs ennemis, tout en perdant encore deux des nôtres. Je n'ai pas reçu d'autre rapport. »

Mialambre rompit le silence. « Mais vous aviez pour instruction d'éviter d'approcher le Palasedra.

— Notre objectif fondamental, répliqua Finnerack, est de détruire l'ennemi. Peu importe l'endroit où il se trouve.

— C'est ce que vous pensez. Pas moi. Devons-nous entreprendre une nouvelle guerre palasedrane à cause de votre indiscipline ?

— Nous sommes déjà impliqués dans une guerre palasedrane, dit Finnerack. Les Roguskhoïs ne sont pas sortis du néant.

— C'est votre opinion ! Qui vous a donné le droit d'agir pour tout le Shant ?

— On se doit de faire ce que l'âme profonde ordonne. » Finnerack eut un mouvement de tête sec en direction d'Etzwane. « Qui lui a donné le droit de s'emparer de l'autorité de l'Anome ? Il n'en avait pas plus le droit que moi.

— Il y a une réelle différence, rétorqua Mialambre. Un homme voit une maison en feu. Il alerte les habitants et éteint le brasier. Un autre, pour punir l'incendiaire, brûle un village. L'un est un héros, l'autre un fou. »

Sein-Sahn déclara : « Finnerack le Noir, votre courage ne saurait être mis en doute. Malheureusement, votre zèle est excessif. L'imprudence détruit notre liberté d'action. Transmettez immédiatement ces ordres aux Pilotes du Shant : retournez sur le territoire national ! Ne vous aventurez plus dans la Grande Palude à moins d'en recevoir l'ordre formel ! »

Finnerack retira son casque et le jeta sur la table de marbre. « Je ne peux pas donner ces ordres. Ils ne sont pas réalistes. Quand les Pilotes du Shant sont attaqués, ils ripostent avec une inflexible férocité.

— Nous faudra-t-il envoyer de Vaillants Hommes Libres pour mettre au pas nos propres pilotes ? » hurla Sein-Sahn, soudain pris de fureur. « S'ils repartent en expédition, nous

confisquerons leurs planeurs et déchirerons leurs uniformes ! C'est nous, les Pourpres et les Verts du Shant, qui commandons ! »

Un huissier entra précipitamment dans la salle. « Un message radio impératif est arrivé de la ville de Chimaoui, dans le Palasedra : « Le Chancelier réclame la voix et l'oreille de l'Anome. » »

Le Conseil des Patriciens au complet écouta les paroles du Chancelier du Palasedra, prononcées avec une accentuation bizarre et des sons déformés. « Je suis le Chancelier des Cent Souverains. Je veux parler à l'Anome du Shant. »

Etzwane déclara : « La domination de l'Anome a pris fin. Vous vous adressez maintenant au Conseil des Patriciens : dites ce que vous désirez.

— Je vous demande alors : pourquoi nous attaquez-vous après deux mille ans de paix ? Quatre guerres et quatre défaites ne vous ont-elles pas appris à vous méfier ?

— Les attaques étaient dirigées contre les Roguskhoïs. Nous les repoussons là d'où ils sont venus. »

L'air crépita légèrement pendant que le Chancelier réfléchissait. Il reprit : « Ils n'ont rien à voir avec nous. Vous les avez chassés de la Palude dans le Palasedra : n'est-ce pas là un acte d'agression ? Vous avez envoyé vos planeurs au-dessus de notre territoire : n'est-ce pas là une intrusion ?

— Non, pas si vous avez commencé par envoyer les Roguskhoïs contre nous, ce dont nous sommes convaincus.

— Nous n'avons rien fait de tel. C'est ce que vous croyez ? Dépêchez vos représentants au Palasedra, vous le vérifierez par vous-mêmes. C'est ce que nous vous offrons généreusement. Vous avez agi avec irresponsabilité. Si vous choisissez de ne pas apprendre la vérité, nous vous considérerons comme des imbéciles malveillants, et des hommes mourront.

— Nous ne sommes ni malveillants ni des imbéciles, rétorqua Etzwane. Il est tout à fait raisonnable de discuter afin de régler nos différends ; nous accueillons avec joie la possibilité de le faire, surtout si vous pouvez démontrer que vous n'avez pris aucune part à nos ennuis.

— Dépêchez vos représentants, répéta le Chancelier. Envoyez-les à bord d'un seul planeur au port de Kaoimi ; il ne leur sera fait aucun mal. Notre escorte les y accueillera, avec les égards qui leur sont dus. »

14

Le Palasedra pendait sous le Shant comme une main rabougrie à trois doigts, dont la Grande Palude était le poignet. Les montagnes du Palasedra formaient les os de la main palasedrane. Elles se dressaient en pics dénudés, dont bon nombre portaient haut dans les airs les châteaux solitaires des Aigles-Ducs. Les forêts du Palasedra dévalaient les pentes des vallées vers la mer. Les troncs noirs rectilignes des loutranos géants soutenaient des parasols de pulpe gris-beige d'une petitesse disproportionnée. Autour de leurs fûts moussait une écume vert sombre de similax et de gousses-de-cire qui, à leur tour, dominaient de leur masse des bosquets de gohovanys, d'argoves et de jajuys. Les villes du Palasedra gardaient le débouché des vallées sur la mer. De hautes demeures de pierre aux toits pentus y étaient serrées les unes contre les autres, chacune émergeant de la précédente comme des cristaux dans une roche. Le Palasedra ! Une contrée étrange et sévère, où chacun s'estimait noble et ne s'inclinait que devant l'autorité d'un « honneur » que tous reconnaissaient, mais que personne n'imposait ; où aucune porte n'était fermée à clef, où aucune fenêtre n'avait de volets ; où chaque cerveau était une citadelle aussi paisible que le château d'un Aigle-Duc.

À Kaoimi, le planeur venu du Shant atterrit en glissant sur la plage étroite. Quatre hommes descendirent de selle à l'intérieur du châssis. Le premier était le pilote, les trois autres étaient Etzwane, Mialambre et Finnerack. Ce dernier n'avait accepté de se rendre au Palasedra qu'après que son courage, son jugement et la qualité de son intelligence eurent été moqués et mis en doute – sur quoi Finnerack s'était déclaré prêt à explorer le fin fond du Caraz s'il le fallait.

Les sévères demeures de Kaoimi dominaient l'arrière de la plage. Trois hommes de haute taille, portant des tuniques noires ajustées et des chapeaux hauts de forme noirs, s'avancèrent. Leurs mouvements étaient majestueux et affectés.

C'étaient les premiers Palasedrans qu'Etzwane voyait, et il les examina avec intérêt. Ils représentaient une race quelque peu différente de la sienne. Leur peau, blême comme du parchemin, prenait un léger ton mat gris acier sous la lumière rasante. Leurs visages étaient longs, minces et convexes, le front et le menton effacés, le nez busqué. L'un d'eux prit la parole d'une voix gutturale et voilée, formant les mots quelque part derrière son palais. Pour cette raison, et parce qu'il utilisait un dialecte bizarre, curieusement accentué, ce qu'il disait était presque incompréhensible. « Vous êtes les envoyés du Shant ?

— Oui.

— Vous ne portez pas de torque ; vous vous êtes donc effectivement débarrassés du joug de votre tyran ? »

Mialambre s'apprêtait à mettre doctement les choses au point, mais Etzwane répondit le premier : « Nous avons modifié notre mode de gouvernement, c'est un fait.

— Dans ce cas, je vous accueille officiellement. Nous allons nous rendre immédiatement à Chimaoui par les airs. Suivez-moi jusqu'à l'ascenciel. »

Ils montèrent sur une plate-forme d'osier tressé. Avec une secousse et une oscillation, un câble sans fin les hissa ; sous les argoves, à travers une trouée dans le tapis vert sombre et dans les travées aérées entre les loutranos, montant toujours plus haut au-dessus des parasols gris-beige jusqu'à la clarté bleu lavande des trois soleils. Une autre plate-forme se dressait sur de minces pilotis incurvés au bord d'une falaise, c'est là qu'ils débarquèrent. Un planeur les attendait : un système compliqué d'entretoises, de cordages et de pales, avec une cabine d'osier et de toile fine suspendue sous une voilure en forme d'aile de chauve-souris.

Le Palasedran et les trois hommes du Shant entrèrent dans la cabine. Au loin sur le plateau, un groupe d'hommes énormes, difficiles à distinguer, jetèrent dans le précipice un panier

d'osier rempli de pierres. Un câble propulsa le planeur qui monta sans à-coups dans le ciel et fut lancé dans l'espace.

Le Palasedran ne se montrait pas disposé à bavarder. Etzwane finit par demander : « Vous savez pourquoi nous sommes ici ? »

Le Palasedran dit : « Je ne lis rien de précis. Vos idées ne trouvent pas de correspondance avec les miennes.

— Ah, fit Mialambre, vous avez été envoyé pour lire nos pensées.

— J'ai été envoyé pour vous conduire courtoisement à Chimaoui.

— Qui est Chancelier ? Un des Aigles-Ducs ?

— Non, nous sommes maintenant cinq castes au lieu de quatre. Les Aigles-Ducs s'occupent de l'honneur.

— Nous ignorons tout du Palasedra et de ses coutumes, dit Etzwane. Si le Chancelier n'est pas un Aigle-Duc, comment les gouverne-t-il ?

— Le Chancelier ne gouverne personne. Il n'agit que pour lui-même.

— Mais il parle au nom du Palasedra ?

— Pourquoi pas ? Il faut bien que quelqu'un le fasse.

— Que se passerait-il s'il vous engageait à agir d'une façon que vous désapprouvez ?

— Il sait ce qu'on attend de lui. Telle est la manière dont nous nous conduisons, en faisant ce qu'on attend de nous. Si nous n'y parvenons pas, nos répondants en supportent les conséquences. N'est-ce pas juste ? » Il toucha le ruban de son chapeau, qui s'ornait d'une douzaine d'insignes héraldiques.

« Ces gens ont répondu de moi. Ils m'ont accordé leur confiance. Deux sont des Aigles-Ducs… Tenez, là-bas, vous voyez le château du Duc Ain Palaeio. »

Le château se dressait sur un col entre deux pointes rocheuses : un édifice tombant en poussière, presque indiscernable de la roche qui l'entourait. De chaque côté, il y avait un bosquet de cyprès noirs. Des litholianes gris-vert accrochaient leurs guirlandes le long des murs de fondation… Le château fut dépassé et disparut hors de vue.

S'élevant sur des colonnes de vent, glissant le long de pentes d'air, le planeur filait toujours plus avant vers le sud. Les montagnes s'abaissèrent ; les loutranos disparurent ; les similax et les argoves laissèrent place à des gibetiers, des chênes noirs et, ici et là, des bosquets de cyprès.

L'après-midi toucha à sa fin ; les vents et les courants se firent moins affirmés. Au moment où les soleils passaient derrière les montagnes de l'ouest, le planeur descendit doucement vers une lointaine étendue d'eau aux reflets de plomb, et atterrit bientôt dans le crépuscule, près de la ville de Chimaoui.

Un véhicule de bois verni clair équipé de quatre hautes roues les attendait. Les bêtes de trait étaient des hommes nus, aux jambes massives et à la poitrine énorme, de deux mètres dix de haut, avec une peau d'une bizarre teinte ocre rougeâtre. Leurs petites têtes rondes étaient dépourvues de cheveux ; leurs traits aplatis n'avaient aucune expression. Finnerack, qui n'avait pas dit grand-chose pendant le trajet – il avait paru mal à l'aise et s'était retourné fréquemment, presque avec nostalgie, pour regarder le chemin parcouru –, Finnerack, donc, jeta un coup d'œil sardonique à Etzwane, comme s'il voyait là une confirmation de ses théories.

Mialambre s'enquit sèchement auprès du Palasedran : « Ces créatures sont l'œuvre de vos faiseurs d'hommes ?

— Oui, bien que la méthode ne soit pas exactement celle que vous semblez supposer.

— Je ne fais pas de suppositions ; je suis juriste.

— Les juristes ne sont-ils jamais irrationnels ? Particulièrement les juristes du Shant ?

— Pourquoi plus particulièrement les juristes du Shant ?

— Votre pays est riche ; vous pouvez vous permettre d'être irrationnels.

— Absolument pas ! s'offusqua Mialambre. En tenant ces propos, vous rendez toutes vos paroles suspectes.

— C'est sans importance. »

La voiture roulait dans le crépuscule. En regardant les dos orange courbés sous l'effort, Etzwane demanda : « Les faiseurs d'hommes continuent leur œuvre dans le Palasedra ?

— Nous sommes imparfaits.

— Et ces créatures qui peinent ? Deviennent-elles parfaites ?

— Elles sont suffisamment bien telles qu'elles sont. Leur souche est affligée de crétinisme ; devons-nous laisser perdre une chair qui accepte de coopérer ? Devons-nous tuer les crétins et condamner des hommes intelligents à ces tâches pénibles ? » Les lèvres du Palasedran s'incurvèrent dans un sourire amer. « Ce serait comme si nous mettions tous nos crétins dans les castes supérieures.

— Avant que nous prenions place à un banquet de cérémonie, dit Mialambre, permettez-moi de vous poser cette question : utilisez-vous ces créatures comme nourriture ?

— Il n'y aura pas de banquet de cérémonie. »

La voiture bringuebala le long du front de mer, puis s'immobilisa devant une auberge. Le Palasedran fit un geste. « Vous pouvez vous reposer ici un moment. »

Etzwane toisa avec hauteur le Palasedran. « Vous amenez les envoyés du Shant dans une taverne du port ?

— À quel autre endroit faudrait-il vous conduire ? Avez-vous envie d'arpenter l'esplanade ? Faut-il vous hisser jusqu'au château du Duc Shaïan ?

— Nous ne sommes pas à cheval sur l'étiquette, expliqua Mialambre. Cependant, si vous envoyiez des émissaires dans le Shant, ils seraient logés dans un palais splendide.

— Vous illustrez avec justesse la différence entre nos nations. »

Etzwane descendit de la voiture. « Venez, dit-il d'un ton bref. Nous ne sommes pas ici pour faire des cérémonies. »

Ils se dirigèrent tous les trois à grands pas vers l'auberge. Une porte en planches de bois épaisses donnait accès à une salle étroite lambrissée de bois verni. Tout en haut d'un des murs vacillaient des lampes jaunâtres ; au-dessous, il y avait des tables et des chaises.

Un vieil homme avec un châle blanc sur la tête s'avança. « Vous désirez ?

— De quoi manger et nous loger pour la nuit. Nous sommes des envoyés du Shant.

— Je vais préparer une chambre. Asseyez-vous donc, un repas vous sera servi. »

Le seul autre occupant de la salle, un homme mince en costume gris, était attablé devant une assiette de poisson. Etzwane s'arrêta net, intrigué par son port de tête qui lui semblait familier. L'homme regarda de leur côté, s'inclina, se remit à manger son poisson avec un soin attentif.

Etzwane resta indécis, puis alla à la table de cet homme. « Je croyais que vous étiez retourné sur la Terre.

— Tels étaient les ordres de l'Institut, dit Ifness. J'ai toutefois protesté avec énergie, et je me trouve à présent sur Durdane pour une mission quelque peu différente. Je suis heureux de préciser, de plus, que je n'ai pas été renvoyé de l'Institut.

— Voilà de bonnes nouvelles, en vérité, dit Etzwane. Nous permettez-vous de nous joindre à vous ?

— Certainement. »

Ils s'assirent tous les trois. Etzwane fit les présentations. « Ces personnes sont des Patriciens du Shant : Mialambrer:Octogone et Jerd Finnerack. Ce monsieur » – il désigna Ifness – « est un Terrien, membre de l'Institut d'Histoire. Son nom est Ifness.

— Parfaitement exact, dit Ifness. J'ai fait un séjour intéressant sur Durdane.

— Pourquoi n'avoir pas signalé votre présence ? lui reprocha Etzwane. Vous avez une grande part de responsabilité dans la situation actuelle. »

Ifness eut un geste d'indifférence. « Vous avez géré la crise non seulement avec compétence, mais également en restant au niveau local. Ne vaut-il pas mieux que les ennemis du Shant craignent le Shant plutôt que la Terre ?

— La question présente bien des facettes, dit Etzwane. Que faites-vous ici dans le Palasedra ?

— J'étudie la société, qui présente un grand intérêt. Les Palasedrans osent des expériences anthropomorphologiques qui ont peu d'équivalent ailleurs. Peuple frugal, ils adaptent le matériau humain de rebut à une série de fonctions utilitaires. Les ressources inépuisables de l'esprit humain sont un perpétuel émerveillement. Sur une terre austère, les

Palasedrans ont élaboré un système philosophique qui les rend à même de se complaire dans l'austérité. »

Etzwane reconnut la vieille tendance d'Ifness à une prolixité évasive. « À Garwiy, je n'ai pas remarqué que vous ayez vous-même une tendance à l'austérité, ni que vous ayez embrassé une philosophie glorifiant l'indigence.

— Vous avez observé avec justesse, répondit Ifness. De par ma qualité de scientifique, je suis en mesure de transcender mes inclinations personnelles. »

Pendant un bref instant, Etzwane chercha à déchiffrer le sens des paroles d'Ifness, puis il remarqua : « Vous ne paraissez pas étonné de notre présence ici dans le Palasedra.

— Une personne qui dissimule sa curiosité voit les renseignements affluer vers elle, c'est ce que m'a appris l'expérience.

— Saviez-vous que les Roguskhoïs ont cherché refuge sur le sol palasedran ? Que nos Pilotes et les Dragons Noirs du Palasedra se sont livré combat ?

— Voià une information intéressante », déclara Ifness, omettant de répondre directement à la question. « Je me demande ce que les Palasedrans vont faire avec les Roguskhoïs. »

Finnerack eut un grognement dégoûté. « Doutez-vous que les Palasedrans soutiennent les Roguskhoïs ?

— J'en doute, effectivement, ne serait-ce que pour des raisons sociopsychologiques. Considérez les Aigles-Ducs qui vivent dans la grandeur : sont-ce des gens à ronger en secret les entrailles d'un ennemi ? Personne ne saurait m'en convaincre. »

Finnerack dit sèchement : « Théorisez tant que vous voudrez. Ce que mon instinct me dit, je le crois. »

On apporta le repas à table : du poisson salé mijoté au vinaigre, du gros pain, une marinade de fruits de mer. « Les Palasedrans n'ont aucune notion de la gastronomie, commenta Ifness. Ils mangent par faim. Le plaisir tel que le définit un Palasedran vient de la victoire sur l'adversité, l'affirmation de soi sur l'environnement. Les Palasedrans nagent à l'aube vers le soleil levant. Quand une tempête se déchaîne, ils escaladent un piton rocheux. Pour sa dilection personnelle, un homme peut

s'appliquer à connaître cinq phases des mathématiques. Les Aigles-Ducs construisent eux-mêmes leurs tours avec des pierres qu'ils extraient de leurs propres mains ; certains récoltent même leur propre nourriture. Les Palasedrans ignorent tout de la musique ; pour eux, un aliment en vaut un autre ; ils ne se parent que des emblèmes de leurs répondants. Ils ne sont ni cordiaux ni généreux, mais ils sont trop fiers pour être soupçonneux. » Ifness s'interrompit un instant pour dévisager d'abord Mialambre, puis Etzwane et enfin Finnerack. « Le Chancelier ne va pas tarder à arriver. Je doute qu'il se montre très ému par vos problèmes. Si vous n'y voyez pas d'objection, je me joindrai à votre groupe dans le rôle, disons, d'observateur. Je me suis déjà présenté comme un voyageur venu du Shant.

— Si vous voulez », répliqua Etzwane, en dépit du grognement de Finnerack.

Mialambre dit : « Parlez-nous de la Terre, le berceau de nos ancêtres rebelles. »

Ifness plissa les lèvres. « La Terre n'est pas un monde qu'on puisse décrire en quelques mots. Nous sommes peut-être trop civilisés ; nos ambitions n'ont plus d'envergure. Nos schismatiques s'en vont vers les mondes extérieurs ; par une sorte de miracle, nous continuons d'engendrer des aventuriers. L'univers humain est en continuelle expansion et c'est là, plus que nulle part ailleurs, que se situe l'essence même de la Terre. C'est la planète mère, la source d'où tout dérive.

— Nos ancêtres ont quitté la Terre il y a neuf mille ans, dit Mialambre. Ils ont parcouru une immense distance à travers l'espace jusqu'à Durdane, où ils pensaient trouver à jamais l'isolement. Il est possible que nous ne soyons désormais plus très éloignés des autres planètes terriennes.

— C'est effectivement le cas, dit Ifness. Durdane se trouve encore au-delà du périmètre humain, mais pas tellement loin… Le Chancelier est arrivé. Il est venu traiter d'une affaire d'État dans cette taverne de marins, et la méthode n'est peut-être pas plus mauvaise qu'une autre. »

Le Chancelier se tenait sur le seuil, parlant à quelqu'un dans la rue, puis il se retourna et inspecta la salle. Grand et maigre,

avec une brosse de cheveux gris, un énorme nez crochu, il portait l'habituelle tunique noire mais, au lieu d'un chapeau, il avait autour de la tête un châle blanc d'ouvrier.

Etzwane, Finnerack et Mialambre se levèrent ; Ifness resta assis, les yeux fixés sur le plancher comme plongé dans une rêverie soudaine.

Le Chancelier s'approcha de la table. « Asseyez-vous, je vous prie. Notre affaire est simple. Vos pilotes sont entrés dans le Palasedra ; les Dragons Noirs les ont repoussés. Vous déclarez que vous nous avez envahis pour punir les Roguskhoïs ; de plus, vous soutenez que ce sont des agents du Palasedra. Je dis : les Roguskhoïs sont maintenant sur le sol palasedran et les Palasedrans vont s'en occuper. Je dis : les Roguskhoïs ne sont pas des agents du Palasedra. Je dis : envoyer vos pilotes dans le Palasedra était un acte téméraire et stupide – en fait, tellement stupide que seule la surprise a retenu nos mains. »

Ifness fit un signe d'approbation et énonça une réflexion quelque peu sentencieuse, apparemment adressée à personne. « Un autre aspect de la conduite humaine qui déroute et arrête nos ennemis : c'est-à-dire une indulgence imprévisible. »

Le Chancelier fronça les sourcils en jetant un coup d'œil de côté, ne trouvant pas dans l'approbation d'Ifness l'exact degré d'humble gratitude joyeuse à laquelle il aurait pu s'attendre. Il reprit d'un ton plus sec : « Je dis : nous ne tiendrons pas compte de vos actes, puisqu'il ne semble pas y avoir eu de malice officielle et délibérée. À l'avenir, il faut que vous surveilliez vos pilotes. Voilà, globalement, ce que j'avais à dire. Je veux entendre maintenant votre réponse. »

Mialambre s'éclaircit la voix. « Notre présence ici parle d'elle-même. Nous espérons nouer des relations calmes et paisibles entre nos pays, pour notre bénéfice mutuel. L'ignorance donne naissance au soupçon ; il n'est pas surprenant que quelques-uns d'entre nous aient vu dans les Roguskhoïs une menace renouvelée du Palasedra. »

Finnerack précisa d'une voix froide : « Les Vaillants Hommes Libres et les Pilotes du Shant ont vaincu les Roguskhoïs, qui se sont alors délibérément réfugiés dans le Palasedra. Vous affirmez que les Roguskhoïs ne sont pas vos

agents. Vous ne niez cependant pas être responsables de leur existence, vous qui élevez sans vergogne des hommes pour certains usages comme s'ils étaient du bétail ; si tel est le cas, les Roguskhoïs restent une responsabilité palasedrane. Ils ont causé d'immenses dégâts dans le Shant et nous réclamons une indemnisation. »

Le Chancelier eut un mouvement de recul ; il ne s'était pas attendu à des déclarations aussi énergiques, pas plus d'ailleurs qu'Etzwane et Mialambre. Ifness hocha la tête d'un air approbateur. « Les demandes de Finnerack sont entièrement justifiées si, de fait, la responsabilité du Palasedra concernant l'existence des Roguskhoïs est réelle. Nous n'avons entendu aucune déclaration officielle palasedrane admettant ou niant cette responsabilité. »

Les sourcils grisonnants du Chancelier devinrent une barre en travers de l'arête de son énorme nez. Il s'adressa à Ifness. « Je me demande quel est votre statut exact dans cet entretien.

— Je suis un conseiller indépendant, répliqua Ifness. Gastel Etzwane donnera son aval à ma présence, encore qu'officiellement je ne représente ni le Shant ni le Palasedra. »

Le Chancelier déclara : « Peu m'importe. Pour qu'il n'y ait pas le moindre doute sur notre position, les Palasedrans nient toute responsabilité de quelque sorte que ce soit en ce qui concerne les Roguskhoïs. »

À cette réponse, Finnerack objecta : « Alors, pourquoi se réfugient-ils dans le Palasedra ? D'où sont-ils venus, sinon du Palasedra ? »

Le Chancelier dit d'une voix mesurée : « D'après nos tout derniers renseignements, ce sont des créatures envoyées ici depuis la planète Terre. Un vaisseau spatial les a débarquées dans l'Engh, une vallée reculée pas très éloignée de la Grande Palude. »

Etzwane se retourna pour dévisager Ifness qui contemplait le mur d'en face d'un air détaché. Finnerack eut un éclat de rire rauque comme un aboiement.

Le Chancelier poursuivit : « C'est ce que nous avons appris par des ahulphes du voisinage. Les Roguskhoïs retournent à présent vers l'Engh. Ils ne parviendront pas jusque-là ; un corps

de guerriers palasedrans est maintenant en marche pour les exterminer. Demain, je vais assister au combat et recueillir des informations supplémentaires, accompagnez-moi si vous le désirez. »

15

Le Chancelier étala une carte sur la table et tendit le bras dans l'obscurité précédant l'aube. « Voilà l'Engh. Vu d'ici, on dirait un simple défilé ou un ravin. En fait, les montagnes enserrent une vaste prairie aride, comme cela apparaît sur la carte. » Le Chancelier tapota le parchemin d'un ongle dur comme de la corne. « Le planeur nous a déposés ici ; nous nous tenons à cet endroit, au-dessus de la vallée de la rivière Zek. Les troupes se déploient dans cette forêt là-bas ; elles ne vont pas tarder à avancer.

— Et les Roguskhoïs ? demanda Etzwane.

— L'unité principale a quitté la Grande Palude et s'approche en ce moment. Les premiers éléments ont déjà pénétré dans l'Engh, sans que nous les ayons inquiétés. » Il examina le ciel de l'aube. « Il n'y a pas de vent pour porter les Dragons Noirs ; notre reconnaissance est incomplète. Je n'ai pas encore été informé des plans de bataille. »

Les trois soleils montèrent dans le ciel ; leur lumière violette envahit la vallée ; la rivière Zek arbora des reflets de couleur. Finnerack indiqua le nord. « Voici les troupes de tête. Pourquoi ne les harcelez-vous pas sur le flanc ?

— Je ne suis pas chef de guerre, dit le Chancelier. Je ne peux pas donner d'avis… Reculez pour éviter qu'on nous remarque. »

Des groupes d'éclaireurs remontaient la vallée en courant ; dans le lointain, une masse sombre avançait comme un mascaret.

Un appareil accroché à la ceinture du Chancelier tinta. Il le porta à son oreille et se mit à examiner le ciel. Il replaça l'appareil à sa ceinture.

Les Roguskhoïs approchaient à longues et lourdes enjambées, les traits figés et inexpressifs ; sur le côté, les chefs

allaient au pas de course, reconnaissables à leur pectoral en mailles d'acier.

La radio de la ceinture du Chancelier carillonna ; il écouta d'un air attentif et sévère, puis il dit : « Pas de changement de plan. »

Il remit la radio à sa ceinture et resta un moment silencieux à regarder dans la direction de l'Engh. Il annonça : « La nuit dernière, le vaisseau spatial est revenu dans l'Engh. Il y attend à présent, avec des intentions qui prêtent à conjecture. »

Mialambre s'adressa à Ifness sur un ton sardonique : « Pouvez-vous suggérer une explication pour ce fait ?

— Oui, dit Ifness. Je le peux, effectivement. » Il demanda au Chancelier : « Quelle apparence a ce vaisseau ? Des hommes en ont-ils débarqué ? Quels signes distinctifs porte-t-il, s'il en a ?

— J'apprends que le vaisseau est un grand disque rond. Les sabords restent ouverts, formant des passerelles descendant jusqu'au sol. Personne n'a quitté le vaisseau. Des tirailleurs attaquent maintenant l'arrière-garde de la colonne. »

Un crépitement irrégulier d'explosions parvint à leurs oreilles. Les chefs roguskhoïs se retournèrent brusquement, puis lancèrent des ordres d'une voix sèche ; gémissant et grommelant, les Roguskhoïs se séparèrent pour former des escouades de combat. Toute la colonne était maintenant visible. Des guerriers adultes marchaient en tête et en queue ; au centre se trouvaient des rejetons, des marmousets et peut-être une centaine de femmes hâves et hagardes.

De la forêt monta une sonnerie de cor ; les soldats palasedrans s'avancèrent sans hâte.

Etzwane fut déconcerté. Il s'était attendu à des guerriers gigantesques assortis à la taille massive des Roguskhoïs : les soldats palasedrans étaient moins grands que lui, mais immensément larges d'épaules et vastes de poitrine, avec des bras qui touchaient presque le sol. Ils avaient la tête enfoncée dans les épaules, et leurs yeux, abrités sous un casque noir, semblaient regarder dans deux directions à la fois. Ils portaient un pantalon ocre, des épaulettes en fibre et des jambières ; comme armes, ils avaient un sabre, une hache à manche court, un petit bouclier et un lance-traits.

Les Palasedrans se mirent en mouvement à petite allure. Les Roguskhoïs s'immobilisèrent, déconcertés. Les chefs hurlèrent des ordres, les escouades se reformèrent. Les Palasedrans s'arrêtèrent ; les deux armées se faisaient face, séparées par une centaine de mètres.

« Curieuse confrontation en vérité, commenta Ifness d'un ton rêveur. Chaque solution au problème offre des avantages… Hem ! Ogres contre trolls. Pour ce qui est des armes, je les juge équivalentes. Le dénouement, bien sûr, dépend de la tactique et de l'agilité. »

Les chefs roguskhoïs crièrent subitement des ordres brefs. Abandonnant femmes et rejetons, les guerriers roguskhoïs s'élancèrent lourdement au pas de course vers l'Engh. Les Palasedrans coururent selon une trajectoire convergente et les armées se rejoignirent, non pas face à face, mais côte à côte, les Roguskhoïs s'escrimant d'estoc et de taille, les Palasedrans bondissant pour attaquer puis reculant, jouant de la hache, lançant parfois des traits en direction des yeux des Roguskhoïs et, quand l'occasion s'en présentait, plaquant aux jambes un adversaire vulnérable pour provoquer la chute de sa masse rouge foncé. Les cimeterres faisaient des ravages similaires ; la route fut bientôt jonchée de bras, de jambes et de torses ; le sang rouge se mêlait au sang noir.

La bataille atteignit l'entrée de l'Engh, et là une deuxième armée palasedrane bondit du haut des rochers. Les Roguskhoïs se ruèrent en avant pour tenter de forcer le passage jusqu'à l'Engh par la seule puissance de leur élan. Les femmes et les rejetons roguskhoïs étaient demeurés en arrière dans la vallée. Les femmes devinrent hystériques. Elles ramassèrent des armes tombées à terre et sabrèrent les gnomes sautillants, en hurlant de joie comme des possédées.

Les guerriers roguskhoïs étaient parvenus à rejoindre l'Engh. Là, avec de l'espace pour déployer leur agilité, les Palasedrans devinrent plus efficaces.

Finnerack le premier, suivi de près par Ifness et Etzwane, puis par Mialambre et le Chancelier, s'avança sur une crête basse et boisée d'où la vue plongeait dans l'Engh, un terrain plat formant un cirque irrégulier d'environ huit cents mètres de

diamètre, tapissé de broussailles et de rochette bleue. Au centre était posé le vaisseau spatial : un hémisphère aplati en métal brun de soixante mètres de diamètre.

Etzwane demanda à Ifness : « De quel genre de vaisseau s'agit-il ?

— Je ne sais pas. » Ifness sortit son appareil et prit une série de photos.

Sur trois côtés, des segments de la coque béaient. Etzwane crut apercevoir, debout dans les ouvertures, des créatures qui pouvaient être des andromorphes ou des humains ; à cause de la pénombre, il ne pouvait en être certain.

Dans l'Engh, la bataille faisait rage, les Roguskhoïs se frayant pied à pied un chemin vers le vaisseau, les chefs au pectoral en première ligne, les simples soldats déployés de façon à les protéger des assauts bondissants des Palasedrans.

Finnerack étouffa un cri d'angoisse et commença à descendre de la crête. « Finnerack ! cria Etzwane. Où allez-vous ? »

Finnerack ne lui prêta aucune attention. Il s'élança au pas de course. Etzwane se précipita à sa suite. « Finnerack ! Revenez, vous êtes fou ? »

Finnerack courait, agitant les bras à l'adresse du vaisseau spatial. Il avait les yeux exorbités, mais semblait ne rien voir ; il trébucha et Etzwane le rattrapa. Il empoigna Finnerack par la taille, le tira en arrière. « Que faites-vous ? Vous êtes devenu fou ? »

Finnerack gémit, donna des coups de pied, se débattit ; il enfonça ses coudes dans la figure d'Etzwane.

Ifness s'avança, asséna deux coups bien appliqués ; Finnerack s'affaissa, inerte.

« Vite, ou ceux du vaisseau vont nous tuer », dit Ifness.

Mialambre et Ifness prirent les bras de Finnerack, Etzwane ses jambes ; ils le ramenèrent sous le couvert des arbres. Ifness se servit des vêtements de Finnerack pour lui lier les chevilles et les poignets.

Dans l'Engh, les Palasedrans – qui se méfiaient du vaisseau spatial – reculèrent. Les chefs roguskhoïs et une centaine de guerriers survivants escaladèrent les passerelles. Les sabords se refermèrent d'un mouvement sec. Tel un lampyre, le vaisseau se

nimba d'une luminescence argentée. Émettant un miaulement rauque, il monta dans le ciel et ne tarda pas à disparaître.

Les Roguskhoïs restés dans la vallée avancèrent lentement vers l'emplacement où s'était posé le vaisseau spatial ; ils formèrent une espèce de cercle, pour faire front à l'ennemi. Les chefs étaient partis ; de la horde cuivrée qui avait failli anéantir le Shant, il y avait moins d'un millier de survivants.

Les Palasedrans reculèrent et se scindèrent en deux lignes, de part et d'autre des Roguskhoïs ; en silence, ils attendirent les ordres. Pendant dix minutes, les deux armées s'observèrent calmement, sans signe d'hostilité, puis les Palasedrans se retirèrent vers le bord de l'Engh et remontèrent la pente. Les Roguskhoïs restèrent au centre de la vallée.

Le Chancelier fit signe aux hommes du Shant. « Nous adoptons maintenant notre stratégie première. Les Roguskhoïs sont bouclés dans l'Engh et ils ne s'en échapperont jamais. Même votre fou aux yeux bleus doit reconnaître que les Roguskhoïs sont des créatures d'un autre monde. »

Ifness répliqua : « Ce point-là n'a jamais été mis en doute. Le mobile de cette incursion demeure un mystère. S'il s'agissait d'une conquête conventionnelle, pourquoi les Roguskhoïs n'étaient-ils armés que de cimeterres ? Des gens qui voyagent dans l'espace seraient-ils incapables de fabriquer de meilleures armes ? Cela semble extravagant à première vue.

— De toute évidence, ils ne nous ont pas pris au sérieux, dit le Chancelier. Ou peut-être voulaient-ils nous étudier. Auquel cas, nous leur avons administré une rude leçon.

— Ces hypothèses sont plausibles, déclara Ifness. Il y a encore beaucoup à apprendre. Quelques-uns des chefs roguskhoïs ont été tués. Je propose que vous transportiez leurs cadavres dans l'un de vos laboratoires médicaux et que vous vous livriez à des recherches auxquelles je suis désireux de participer. »

Le Chancelier eut un geste péremptoire. « Ce travail n'est pas nécessaire. »

Ifness entraîna le Chancelier à l'écart et prononça calmement quelques phrases, après quoi le Chancelier donna à contrecœur son assentiment aux propositions d'Ifness.

16

C'est dans un état d'apathie morose que Finnerack redescendit dans la vallée. À plusieurs reprises, Etzwane voulut lui parler, mais à chaque fois, l'âme inquiète et le cœur serré, il préféra tenir sa langue. Mialambre, moins imaginatif, déclara à Finnerack : « Vous rendez-vous compte que votre conduite, sensée ou non, nous a tous mis en péril ? »

Finnerack ne répondit pas ; Etzwane se demanda s'il avait même seulement entendu.

Ifness dit d'une voix grave : « Les meilleurs d'entre nous agissent parfois sous l'effet d'impulsions bizarres. » Finnerack ne dit rien.

Etzwane s'était attendu à ce qu'on les remmène de l'autre côté de la Grande Palude, mais le planeur noir qui les transportait prit la direction du sud et de Chimaoui, où la voiture tirée par des humains les conduisit de nouveau à l'austère auberge du port. Les chambres étaient aussi sinistres que le réfectoire, avec des couchettes de pierre simplement garnies de minces matelas à l'odeur aigrelette. Par la fenêtre ouverte entraient un courant d'air marin et le bruit de l'eau du port.

Etzwane passa une triste nuit, pendant laquelle il n'eut pas conscience d'avoir dormi. Une lumière gris violacé s'encadra finalement dans la haute fenêtre. Etzwane se leva, se passa de l'eau froide sur la figure et descendit dans la salle commune, où il fut bientôt rejoint par Mialambre. Ifness et Finnerack ne vinrent pas. Quand Etzwane partit à leur recherche, il trouva leurs chambres vides.

À midi, Ifness revint à l'auberge. Etzwane s'enquit anxieusement de Finnerack. Ifness répondit posément et avec soin : « Finnerack, si vous vous en souvenez, a fait montre d'une

étrange irresponsabilité. Hier soir, il a quitté l'auberge et s'est mis à longer le rivage. J'avais prévu une réaction de ce genre et j'avais demandé qu'il soit surveillé. Hier soir, donc, il a été placé en état d'arrestation. J'ai passé toute la matinée avec les autorités palasedranes et elles ont, je crois, découvert la cause de la curieuse conduite de Finnerack. »

L'irritation que les manières mystérieuses d'Ifness avaient un jour provoquée chez Etzwane commença à se réveiller. « Qu'ont-elles trouvé… et comment ?

— Le mieux est sans doute que vous veniez avec moi et que vous voyiez vous-même. »

Ifness parlait d'un ton détaché : « Les Palasedrans sont maintenant convaincus que le vaisseau spatial ne provient pas de la Terre. J'aurais naturellement pu le leur dire, mais j'aurais trahi ainsi mon origine. »

Mialambre demanda avec humeur : « Où donc a été construit ce vaisseau spatial ?

— Je suis aussi désireux que vous de l'apprendre – en fait, je travaille sur Durdane dans ce but. Comme les planètes terriennes se trouvent au-delà de la Schiafarilla, il y a des chances pour que le vaisseau spatial vienne en gros de la direction opposée, vers le centre de la galaxie. Il est d'une variété que je n'ai encore jamais vue.

— Vous avez informé les Palasedrans de tout cela ?

— Absolument pas. Leurs convictions ont été modifiées par les événements de ce matin. Les chefs roguskhoïs, si vous vous souvenez, portaient un plastron de protection ; cela m'a intrigué… Voici les laboratoires. »

Un frisson d'horreur parcourut Etzwane. « C'est là qu'ils ont amené Finnerack ?

— Cela paraissait logique sur le moment. » Ils pénétrèrent dans un bâtiment en pierre noire où flottaient de puissants relents de produits chimiques. Ifness les conduisit avec assurance le long d'un couloir latéral jusqu'à une vaste salle éclairée par une série de châssis vitrés. Il y avait des bacs et des cuves de chaque côté ; des tables étaient alignées au milieu. Au fond de la salle, quatre Palasedrans en blouse grise examinaient

le cadavre massif d'un Roguskhoï. Ifness hocha la tête d'un air approbateur. « Ils commencent une nouvelle analyse… cela pourrait vous être profitable d'y assister. »

Etzwane et Mialambre s'approchèrent et se placèrent contre le mur. Les Palasedrans travaillaient sans hâte, disposant le corps massif de la façon la plus commode… Etzwane examina la salle. Deux gros insectes ou crustacés bruns s'agitaient à l'intérieur de deux bocaux de verre. Des bacs également en verre contenaient des organes, des moisissures et des champignons flottant dans un liquide, une masse de petits vers blancs, une douzaine d'objets innommables… À l'aide d'une scie circulaire à air comprimé, les Palasedrans découpèrent la vaste cage thoracique… Ils travaillèrent cinq minutes avec une grande dextérité. Etzwane sentit croître en lui une tension presque insupportable ; il détourna les yeux. En revanche, Ifness était extrêmement attentif. « À présent, regardez. »

Avec adresse et précaution, les Palasedrans se mirent à extraire une poche blanche grosse comme deux poings. Deux lourds tendons, ou des nerfs, y étaient attachés et semblaient être reliés au cou. Les Palasedrans taillèrent avec soin des tranchées dans la chair noire, à travers os et cartilage, pour sortir ces cordons intacts. L'organe entier gisait maintenant sur la table. Tout à coup, il s'agita, témoignant d'une vie autonome. Le sac blanc se fendit ; une créature brune et luisante, tenant à la fois du crabe et de l'araignée, en sortit en rampant. Les Palasedrans l'emprisonnèrent aussitôt dans un bocal, qu'ils placèrent à côté de ses deux congénères.

« Vous voyez ici votre véritable ennemi, déclara Ifness. Sajarano de Sershan, au cours de nos conversations, a utilisé le mot « asutra ». Son intelligence semble être du niveau le plus élevé. »

Avec une fascination horrifiée, Etzwane s'approcha pour regarder dans le bocal. La créature était ramassée sur elle-même et convolutée comme un petit cerveau brun : six pattes articulées sortaient de dessous le corps, chacune terminée par trois petits palpes robustes. Les longs filaments ou nerfs saillaient d'une extrémité à travers un groupe d'organes sensoriels.

« De mon bref contact avec l'asutra, reprit Ifness, je déduis qu'il s'agit d'un parasite ; ou mieux, c'est peut-être la moitié dominante d'une symbiose, bien qu'à mon avis, dans son environnement naturel, il n'utilise comme hôte ni des créatures comme les Roguskhoïs ni encore des hommes. »

D'une voix qu'il avait peine à maîtriser, Etzwane demanda : « Vous en avez déjà vu ?

— Un seul spécimen : celui que j'ai prélevé sur Sajarano. »

Une multitude de questions se bousculèrent dans l'esprit d'Etzwane ; des soupçons horribles qu'il ne savait comment formuler, et qu'il ne tenait peut-être pas à vérifier. Il écarta de son esprit Sajarano de Sershan et son pauvre cadavre mutilé. Il regarda les bocaux l'un après l'autre et, bien qu'étant incapable d'identifier des yeux ou des organes visuels, il eut la sensation troublante d'être observé.

« Ils sont hautement évolués et spécialisés, déclara Ifness. Toutefois, comme l'homme, ils font preuve d'une étonnante résistance et peuvent sans aucun doute survivre même en l'absence de leur hôte. »

Etzwane demanda : « Et Finnerack, alors ? » – tout en connaissant déjà la réponse à la question avant même de l'avoir posée.

« Voici, dit Ifness en tapotant un des bocaux, l'asutra qui occupait le corps de Jerd Finnerack.

— Il est mort ?

— Il est mort. Comment pourrait-il être en vie ? »

« Une fois de plus, dit Ifness d'un ton nasal exprimant un profond ennui, vous insistez pour que je vous fournisse des informations sur des affaires qui ne vous concernent pas directement, ou bien sur lesquelles vous pourriez vous renseigner de votre côté. Cependant, dans le cas présent, je vais faire une concession, et peut-être apaiser les affres de votre perplexité.

« Comme vous le savez, j'ai dû quitter la planète Durdane sur ordre des représentants de l'Institut d'Histoire, qui estimaient que j'avais agi avec légèreté. J'ai défendu ma position avec énergie ; j'ai rallié d'autres personnes à mon point de vue et j'ai été renvoyé sur Durdane avec de nouvelles fonctions.

« Je suis aussitôt retourné à Garwiy, où je me suis assuré que vous aviez agi avec énergie et détermination. En bref, les hommes du Shant, une fois qu'ils ont eu quelqu'un pour les diriger, ont réagi à la menace avec l'esprit de ressource habituel aux humains.

— Mais d'abord, pourquoi les Roguskhoïs ? Pourquoi se sont-ils attaqués au peuple du Shant ? N'est-ce pas extraordinaire ?

— Pas du tout. Durdane est un monde isolé, où peuvent être menées discrètement des expériences sur des populations humaines. Les asutras semblent préparer un contact éventuel entre leur domaine et les mondes terriens ; peut-être ont-ils eu par le passé des expériences fâcheuses.

« Rappelez-vous, ce sont des parasites ; ils cherchent à atteindre leurs buts à l'aide d'intermédiaires. Ainsi donc, ils essaient d'abord un simulacre anti-humain qui féconde les femmes et qui les rend en même temps stériles : une arme biologique, en fait, que l'homme a souvent utilisée contre les insectes nuisibles.

« Ils ont réussi avec les Roguskhoïs une création remarquable. Des centaines, peut-être des milliers d'hommes et de femmes ont dû passer par les laboratoires des asutras ; une pensée qui hantera vos nuits blanches. Les asutras doivent considérer leurs créatures comme des répliques humaines acceptables, ce qu'elles ne sont évidemment pas ; l'œil humain, plus subtil, décèle aussitôt en eux des monstres ; ils remplissent toutefois leur fonction sur le plan biologique.

« Pour que l'expérience soit valable, il fallait assurer aux Roguskhoïs une période de non-interférence ; voilà pourquoi l'Anome a eu un « surveillant » implanté dans le corps, et ses Bénévolences n'y ont pas échappé non plus. Par un système que nous n'avons pas élucidé, les asutras contrôlent les actes de leurs hôtes. Sajarano se plaignait de son « âme profonde », la « voix de son âme ». Je me souviens d'avoir entendu Finnerack parler de sa conscience. Nul doute que les asutras ont appris à admonester les hommes dans leurs laboratoires.

« Les Roguskhoïs, en tant qu'armes, étaient défectueux ; le concept de base était erroné. Une fois que la passivité artificielle de l'Anome a pris fin, les hommes du Shant ont réagi avec

l'énergie humaine habituelle. Les asutras auraient certainement pu fournir des armes et soumettre le Shant, mais ce n'était pas leur but ; ils voulaient tester et perfectionner des techniques indirectes.

« Imaginez que les hommes puissent être induits à se massacrer mutuellement ? Ce concept, du moins je le présume – ici, je m'aventure dans le domaine des conjectures –, a conduit à introduire un opérateur dans le corps de Finnerack. Sa pugnacité a été renforcée ; il a été incité à défier les Palasedrans – ce qui n'était pas du tout contraire à ses instincts.

« Cette deuxième expérience a également abouti à un échec, bien qu'en principe elle paraisse une tactique plus sûre. La préparation était insuffisante ; je soupçonne ce plan d'être une improvisation hâtive.

— Tout cela est bel et bon, dit Mialambre en fronçant les sourcils, mais pourquoi s'être servi de Finnerack plutôt que, par exemple, de Gastel Etzwane qui a toujours exercé une influence plus réelle ?

— À un moment donné, Finnerack a semblé être un personnage au pouvoir irrésistible, répliqua Ifness. Il dirigeait l'Agence de Renseignements et commandait également les Vaillants Hommes Libres. Son étoile était en plein ascendant, et voilà comment il a scellé son destin.

— Effectivement, convint Mialambre. En fait, je peux déterminer le moment précis de son changement. Il a disparu pendant trois jours…» Sa voix s'éteignit ; ses yeux se tournèrent vers Etzwane.

Un lourd silence s'installa dans la salle.

Etzwane abaissa lentement ses poings serrés sur la table. « Ce doit être ça. Les asutras m'ont également modifié.

— Intéressant ! commenta Ifness. Vous avez conscience de voix étranges, d'inquiétudes torturantes, d'un état permanent de mécontentement et de malaise ? Ce sont les symptômes qui ont fini par conduire Sajarano au suicide.

— Je ne ressens rien de tout cela. Néanmoins, j'ai été drogué exactement comme Finnerack. Les mêmes Parthes se trouvaient là. Je suis condamné, mais je meurs en ayant atteint mon but. Allons au laboratoire et finissons-en. »

Ifness fit un geste rassurant. « La situation n'est pas aussi mauvaise que vous le craignez. Je pensais bien que cette opération serait peut-être tentée sur vous, et j'étais là à point nommé pour m'interposer. En fait, j'occupais un appartement dans le Hrindiana juste à côté du vôtre. La tentative a échoué ; les Parthes sont morts ; l'asutra est parti pour la Terre dans un bocal et vous vous êtes réveillé trois jours après, épuisé et désorienté, mais rien de plus grave. »

Etzwane se laissa retomber sur son siège.

Ifness poursuivit : « Dans le Shant, les asutras ont subi une défaite mineure pour eux, mais précieuse pour nous. Leurs expériences ont provoqué cette attention que justement ils cherchaient à éviter, grâce à la vigilance de l'Institut d'Histoire. Qu'avons-nous appris ? Que les asutras s'attendent ou se préparent à des relations hostiles avec la race humaine. Peut-être une collision entre deux groupements de planètes en expansion est-elle finalement imminente… Voici le Chancelier, il vient sûrement annoncer que votre planeur est prêt. Quant à moi, j'en ai plus qu'assez de manger du poisson salé et, si vous le permettez, je retournerai au Shant en votre compagnie…»

ASUTRA !

Roman traduit de l'américain
par Arlette Rosenbeum

Traduction révisée
par Patrick Dusoulier

1

Les Roguskhoïs et leurs dominants, les asutras, avaient été chassés du Shant. Assaillis constamment au sol par les Vaillants Hommes Libres, tourmentés depuis les airs par les Pilotes du Shant, les Roguskhoïs avaient battu en retraite vers le sud, traversant la Grande Palude pour pénétrer dans le Palasedra. La horde avait été détruite dans une vallée sinistre, une poignée seulement de ses chefs parvenant à s'enfuir à bord d'un remarquable vaisseau spatial mordoré – et c'est ainsi qu'avait pris fin l'étrange invasion du Shant.

La joie que ressentit Gastel Etzwane suite à cette victoire ne fut que de courte durée. Il se replia bientôt sur lui-même dans un accès d'introspection morose. Il prit conscience d'une intense aversion pour les responsabilités et pour la fonction publique en général, s'étonnant d'avoir tenu son poste aussi bien et aussi longtemps. De retour à Garwiy, il démissionna de la Chambre Pourpre avec une hâte presque insultante ; il redevint Gastel Etzwane le musicien, cela, et rien de plus. Son moral remonta aussitôt, il se sentit libre et en pleine possession de ses moyens. Cet état d'esprit dura deux jours, puis s'altéra parce que la question *Et maintenant ?* ne trouvait aucune réponse naturelle ou simple.

Par une brumeuse matinée d'automne, alors que les trois soleils paressaient derrière leurs disques de nimbus roses, bleus et blanc laiteux, Etzwane arpentait l'avenue Galias. Les rubaniers laissaient pendre leurs lanières pourpre et gris autour de sa tête ; à côté de lui, la Jardine s'écoulait pour rejoindre la Sualle. D'autres passants déambulaient le long de l'avenue, mais personne ne prêtait attention à l'homme qui avait si récemment régi leur existence. En tant qu'Anome, Etzwane avait nécessairement évité de se faire remarquer et de toute façon, il n'était pas le genre d'homme qui attire les regards. Il se

déplaçait avec une grande économie de mouvements, parlait d'une voix monocorde et sans avoir recours à des gesticulations, ce qui lui donnait une force et une gravité sans commune mesure avec son âge. Quand Etzwane se regardait dans un miroir, il constatait souvent une discordance entre son reflet, qui était taciturne et même quelque peu sinistre, et ce qu'il sentait être sa véritable nature : un être assailli de doutes, frémissant de passions, secoué par d'irrationnels accès de joie de vivre ; quelqu'un d'hypersensible au charme et à la beauté, empreint de nostalgie pour l'inaccessible. Ainsi se jugeait Etzwane, sans se prendre trop au sérieux. C'est seulement quand il jouait de la musique qu'il ressentait une convergence de ses composantes disparates.

Et maintenant ?

Il avait longtemps tenu la réponse pour acquise : il se joindrait de nouveau à Frolitz et aux Vert foncé-Azur-Noir-Rose. À présent, il n'en était plus aussi sûr, et il s'arrêta pour contempler des brindilles de rubanier qui dérivaient au fil de l'eau. La musique d'autrefois flottait dans sa tête, lointaine, comme une brise venue de sa jeunesse.

Etzwane se détourna du fleuve, reprit sa marche dans l'avenue et arriva devant un édifice de deux étages en verre noir et gris-vert avec de gros hublots violacés en saillie sur la rue : l'auberge de Fontenay, qui le fit penser à Ifness, le Terrien chargé de recherches à l'Institut d'Histoire. Après la destruction des Roguskhoïs, Ifness et lui avaient survolé le Shant en ballon pour rentrer à Garwiy. Ifness avait avec lui un bocal contenant un asutra extrait du cadavre d'un chef roguskhoï. La créature ressemblait à un gros insecte de vingt centimètres de long et dix d'épaisseur : un hybride de fourmi et de tarentule, amalgamé avec quelque chose d'inimaginable. Six bras, chacun terminé par trois palpes agiles, pendaient du torse. À une extrémité, des arcades de chitine brun-rouge protégeaient l'appareil optique constitué de trois boules noires comme du naphte dans des cavités peu profondes tapissées de poils. Au-dessous frémissaient des mécanismes nécessaires à la nutrition et un groupe de mandibules. Au cours du voyage, Ifness avait tapoté le bocal de temps à autre, ce à quoi l'asutra n'avait réagi que par

un clignement de ses organes optiques. Etzwane trouvait déconcertante l'impassibilité avec laquelle la créature les observait ; quelque part à l'intérieur du torse brillant se développaient des processus subtils : un raisonnement ou une opération équivalente ; la haine ou un sentiment analogue.

Ifness refusait de spéculer sur la nature de l'asutra. « Les supputations n'ont aucune valeur. Les faits, tels que nous les connaissons, sont ambigus.

— Les asutras ont tenté de détruire le peuple du Shant, riposta Etzwane. N'est-ce pas significatif ? »

Ifness haussa simplement les épaules et contempla les étendues pourpres du canton d'Ombre. Ils naviguaient alors au plus près serré d'un vent du nord, par bonds et glissades résultant des efforts du gabier qui manipulait ses treuils afin d'obtenir le maximum du *Conseil,* un ballon bien connu pour être difficile à manier.

Etzwane tenta une autre question : « Vous avez examiné l'asutra que vous avez prélevé sur Sajarano : qu'avez-vous appris ? »

Ifness répondit d'une voix mesurée : « Le métabolisme des asutras est insolite et échappe à mon analyse. Il semble s'agir d'une forme de vie congénitalement parasitique, à en juger par les organes qui leur servent à s'alimenter. Je ne leur ai découvert aucune disposition à communiquer, ou peut-être ces êtres utilisent-ils une méthode trop subtile pour ma compréhension. Ils aiment se servir de papier et d'un crayon, et tracent de belles figures géométriques, parfois d'une complexité considérable mais sans signification apparente. Ils font preuve d'ingéniosité pour résoudre des problèmes, et semblent à la fois patients et méthodiques.

— Comment avez-vous appris tout cela ? s'étonna Etzwane.

— J'ai élaboré des tests. C'est une simple question de savoir prodiguer des incitations.

— Quel genre d'incitations ?

— La perspective d'être libre. L'occasion d'éviter un désagrément. »

Légèrement dégoûté, Etzwane réfléchit un moment à cette affaire, et finit par demander : « Qu'avez-vous l'intention de faire maintenant ? Allez-vous retourner sur Terre ? »

Ifness leva les yeux vers le ciel bleu lavande comme pour repérer quelque lointaine destination. « J'espère continuer mes recherches ; j'ai beaucoup à y gagner et peu à perdre. Je suis tout aussi certain de me heurter à une opposition officielle. Mon supérieur en titre, Dasconetta, n'a rien à y gagner et beaucoup à perdre. »

Bizarre, se dit Etzwane, était-ce ainsi que se passaient les choses sur Terre ? L'Institut d'Histoire imposait à ses membres une discipline rigoureuse, exigeant un détachement total vis-à-vis des affaires de la planète qu'ils étudiaient. Voilà ce qu'il savait d'Ifness, de ses antécédents et de son travail. Ce n'était pas grand-chose, tout bien considéré.

Le voyage se poursuivit. Ifness lisait *Les Royaumes de l'Antique Caraz* ; Etzwane gardait un silence maussade. Le *Conseil* filait le long de la glissière ; les cantons d'Erevan, Maiy, Conduce, Jardine et Eglantine se succédèrent au-dessous d'eux et disparurent dans les ténèbres automnales. La trouée de Jardine s'ouvrit devant eux ; l'Ushkadel se dressa de chaque côté ; le *Conseil* longea le Val du Silence et, une fois la brèche franchie, parvint à la gare du Sud sous les stupéfiantes tours de Garwiy.

Les hommes d'équipe halèrent le *Conseil* pour l'amener à quai ; Ifness descendit de la nacelle et, après un hochement de tête à l'adresse d'Etzwane, s'éloigna sur la plazza.

Saisi d'une colère froide, Etzwane avait regardé la silhouette mince disparaître dans la foule. Manifestement, Ifness désirait éviter toute relation, même la plus neutre. Deux jours s'étaient écoulés et maintenant, en regardant de l'autre côté de l'avenue Galias, Etzwane songea de nouveau à Ifness. Il traversa l'avenue et entra dans l'auberge de Fontenay.

La salle était silencieuse ; on distinguait quelques silhouettes assises ici et là dans l'ombre, méditant devant leurs chopes. Etzwane s'approcha du comptoir, où il fut accueilli par Fontenay en personne. « Tiens donc, c'est Etzwane le musicien ! Si vous et votre khitan cherchez du travail, c'est impossible.

Maître Hesselrode et ses Blanc-Mauve-Rouge occupent l'estrade. Soit dit sans vouloir vous offenser, car vous faites partie des meilleurs gratteurs de cordes. Acceptez une chope d'ale d'Églantine offerte par la maison. »

Etzwane leva sa chope. « Mes compliments. » Il but. Sa vie d'autrefois n'avait pas été si désagréable, après tout. Il parcourut la salle du regard. Là-bas : l'estrade basse où il avait si souvent joué de la musique ; la table où il avait rencontré la ravissante Jurjin de Xhiallinen ; le renfoncement où Ifness avait guetté l'Homme Sans Visage. Dans chaque coin de la pièce flottaient des souvenirs qui semblaient à présent irréels ; le monde était devenu raisonnable et ordinaire… Etzwane examina avec attention l'autre bout de la salle. Dans l'angle le plus éloigné, un homme d'âge incertain, grand, aux cheveux blancs, notait quelque chose dans un calepin. La clarté violette tombant d'un des hublots jouait autour de lui. Tandis qu'Etzwane l'observait, l'homme porta un gobelet à ses lèvres et but une gorgée. Etzwane se tourna vers Fontenay. « L'homme assis dans le box au fond… que savez-vous de lui ? »

Fontenay jeta un coup d'œil dans la salle. « N'est-ce pas le sieur Ifness ? Il occupe l'appartement que j'ai en façade. Un curieux personnage, sévère et solitaire, mais il paie rubis sur l'ongle. Il est du canton du Cap, si j'ai bien compris.

— Je crois que je le connais. »

Etzwane prit sa chope et s'avança dans la salle. Du coin de l'œil, sans bouger la tête, Ifness remarqua son approche. Il referma délibérément son calepin et but à petites gorgées l'eau glacée de son gobelet. Etzwane le salua poliment et s'assit ; s'il avait attendu d'y être invité, Ifness aurait fort bien pu le laisser debout. « J'ai eu l'envie soudaine d'entrer ici pour me remémorer les aventures que nous avons vécues ensemble, dit Etzwane, et je vous trouve en train de vous livrer à la même occupation. »

Les lèvres d'Ifness se contractèrent. « La sentimentalité vous induit en erreur. Je suis ici parce que le logement y est convenable et parce que je peux y travailler, en général, sans être interrompu. Et vous-même ? N'avez-vous pas des tâches officielles pour vous occuper ?

— Aucune, répliqua Etzwane. J'ai renoncé à mes fonctions auprès de la Chambre Pourpre.

— Vous avez bien mérité votre liberté, déclara Ifness d'une voix nasale et monocorde. Je vous en souhaite beaucoup de plaisir. Et maintenant…» Il mit en ordre son calepin avec une minutie significative.

« Je ne m'habitue pas à l'oisiveté, reprit Etzwane. J'ai pensé que je pourrais peut-être collaborer avec vous. »

Ifness haussa les sourcils. « Je ne vois guère où vous voulez en venir.

— C'est assez simple, répliqua Etzwane. Vous êtes membre de l'Institut d'Histoire ; vous faites des recherches sur Durdane et ailleurs ; vous pourriez m'utiliser comme assistant. Nous avons déjà travaillé ensemble ; pourquoi ne pas continuer ? »

Ifness déclara d'un ton tranchant : « C'est une idée irréaliste. La majeure partie de mon travail s'effectue seul, et m'oblige de temps à autre à quitter la planète, ce qui, naturellement…»

Etzwane leva la main. « Voilà précisément mon objectif », répliqua-t-il, encore que l'idée ne se fût jamais présentée en termes aussi concrets. « Je connais bien le Shant ; j'ai voyagé dans le Palasedra ; le Caraz est une terre sauvage ; je souhaiterais visiter d'autres mondes.

— Ce sont des aspirations naturelles et normales, dit Ifness. Néanmoins il faut que vous trouviez d'autres arrangements. »

Etzwane but pensivement sa bière. Ifness l'observait du coin de l'œil d'un air impassible. Etzwane lui demanda : « Vous étudiez toujours les asutras ?

— Oui.

— Vous pensez qu'ils n'en ont pas encore fini avec le Shant ?

— Je ne suis sûr de rien. » Ifness parlait de sa voix monocorde et didactique. « Les asutras ont testé sur les humains du Shant une arme biologique. Cette arme – autrement dit, les Roguskhoïs – a échoué à cause d'un manque de subtilité dans l'exécution, mais elle a sans doute atteint son but ; les asutras sont maintenant mieux informés. Les possibilités qui s'offrent à eux sont encore nombreuses. Ils peuvent poursuivre leurs expériences en utilisant des armes

différentes. D'un autre côté, ils peuvent décider d'effacer toute présence humaine de la surface de Durdane. »

Etzwane n'avait aucun commentaire à faire. Il vida sa chope et, malgré l'air désapprobateur d'Ifness, fit signe à Fontenay de lui en servir une autre. « Vous essayez toujours de communiquer avec les asutras ?

— Ils sont tous morts.

— Et vous n'avez pas obtenu de résultats ?

— Pour l'essentiel, aucun.

— Projetez-vous d'en capturer d'autres ? »

Ifness lui adressa un sourire froid. « Mes objectifs sont plus modestes que vous ne croyez. Je me préoccupe principalement de mon statut à l'Institut, afin de continuer de jouir des avantages auxquels je suis accoutumé. Vos intérêts et les miens coïncident sur très peu de points. »

Etzwane se rembrunit et tambourina du bout des doigts sur la table. « Vous préféreriez que les asutras ne détruisent pas Durdane ?

— En me plaçant d'un point de vue théorique, je dirais oui.

— La situation n'a rien de théorique, souligna Etzwane. Les Roguskhoïs ont tué des milliers de gens ! S'ils triomphaient ici, ils pourraient ensuite attaquer les mondes terriens.

— Cette thèse est assez large, déclara Ifness. Je l'ai mise en avant comme étant une possibilité. Toutefois, mes collègues penchent vers d'autres manières de voir.

— Comment peut-on en douter ? protesta Etzwane. Les Roguskhoïs étaient bien une force d'agression.

— Apparemment, mais contre qui ? Les mondes terriens ? Ridicule : que pourraient-ils contre des armes modernes ? » Ifness eut un geste brusque. « Maintenant, veuillez m'excuser ; un certain Dasconetta veut affirmer son autorité à mes dépens, et je dois réfléchir à la question. Enchanté de vous avoir revu…»

Etzwane se pencha vers lui : « Avez-vous identifié le monde d'origine des asutras ? »

Ifness secoua la tête avec impatience. « Ce pourrait être une planète parmi vingt mille, probablement quelque part vers le centre de la galaxie.

— Ne devrions-nous pas chercher ce monde, pour l'étudier de près ?

— Oui, oui, bien sûr. » Ifness ouvrit son calepin.

Etzwane se leva. « Je vous souhaite le succès dans votre lutte pour votre statut.

— Merci. »

Etzwane retourna à l'autre bout de la salle. Il but encore une chope de bière, lançant par-dessus son épaule des regards furieux vers Ifness qui dégustait sereinement son eau glacée en inscrivant des notes dans son calepin.

Etzwane sortit de l'auberge de Fontenay et poursuivit son chemin vers le nord, le long de la Jardine, tout en réfléchissant à une possibilité qu'Ifness lui-même n'avait peut-être pas envisagée… Il obliqua dans l'avenue des Gorgones Pourpres, où il prit une diligence pour se rendre à la plazza de la Corporation. Il quitta le véhicule devant le Juridictionnaire et monta aux bureaux de l'Agence de Renseignements, au premier étage. Le directeur en était Aun Sharah, un fort bel homme, subtil, aimable en ses propos, et qui avait le penchant des Esthètes pour l'élégance discrète. Ce jour-là, il portait une tunique grise parfaitement coupée par-dessus un collant bleu nuit ; une étoile de saphir pendait à son oreille gauche au bout d'une chaînette d'argent. Il accueillit Etzwane avec affabilité, mais avec également une certaine réserve dans sa déférence qui reflétait leurs précédentes divergences. « Je crois comprendre que vous êtes redevenu un simple citoyen, dit Aun Sharah. La métamorphose a été rapide. Est-elle complète ?

— Absolument : je suis un autre homme, répondit Etzwane. Quand je repense à l'année écoulée, je m'étonne moi-même.

— Vous avez surpris bien des gens, dit Aun Sharah d'un ton amusé. Y compris moi-même. » Il se renversa en arrière dans son fauteuil. « Et maintenant ? Allez-vous vous remettre à la musique ?

— Pas tout de suite. Je suis indécis, je ne tiens pas en place, et je m'intéresse maintenant au Caraz.

— Le sujet est vaste, dit Aun Sharah avec son air détaché, un peu moqueur. Vous avez cependant toute la vie devant vous.

— Ma curiosité ne s'étend pas à tout, précisa Etzwane. Je me demande simplement si l'on a jamais vu de Roguskhoïs au Caraz. »

Aun Sharah dévisagea Etzwane d'un air pensif. « Vous ne serez pas resté longtemps un simple citoyen. »

Etzwane ne releva pas la remarque. « Voici ce que je me suis dit. Les Roguskhoïs ont fait l'objet d'un essai dans le Shant, et ils ont été vaincus. Voilà ce que nous savons. Mais au Caraz ? Peut-être est-ce là qu'ils ont d'abord été déployés ; une autre horde s'y forme peut-être en ce moment même. Une douzaine d'hypothèses viennent à l'esprit, y compris la possibilité qu'il ne se soit rien produit.

— C'est vrai, dit Aun Sharah. Nos renseignements sont essentiellement locaux. Mais d'un autre côté, que pouvons-nous faire ? Nous avons déjà du mal à assumer les tâches qui nous sont demandées.

— Au Caraz, les nouvelles se propagent en descendant le cours des fleuves. Dans les ports, les marins entendent parler d'événements survenus loin à l'intérieur des terres. Que diriez-vous d'envoyer vos hommes sur les quais et dans les tavernes afin d'apprendre ce qui se passe au Caraz ?

— L'idée a ses mérites, dit Aun Sharah. Je vais donner cette instruction. Trois jours devraient suffire, au moins pour une enquête préliminaire. »

2

L'enfant brun, chétif et solitaire qui avait pris le nom de Gastel Etzwane[33] était devenu un jeune homme aux joues creuses et au regard intense et lumineux. Quand Etzwane jouait de la musique, les coins de sa bouche se relevaient, donnant une expression mélancolique et poétique à son visage d'ordinaire sombre ; cela mis à part, son comportement était discret et témoignait d'une maîtrise de soi peu commune. Etzwane n'avait pas d'amis intimes, sauf peut-être le vieux Frolitz le musicien, qui le considérait comme fou…

Le lendemain de sa visite au Juridictionnaire, il reçut un message d'Aun Sharah. « L'enquête a donné des résultats immédiats qui vous intéresseront, j'en suis sûr. Venez quand vous voudrez. »

Etzwane se rendit aussitôt au Juridictionnaire. Aun Sharah le conduisit dans une pièce située dans une des coupoles du sixième étage. Des lentilles de verre couleur vert d'eau d'un mètre d'épaisseur, insérées dans le plafond, tempéraient l'éclat bleu lavande du soleil et avivaient les couleurs du tapis du canton de Glirris. Il n'y avait dans la pièce qu'une table de six mètres de diamètre, sur laquelle était posée une immense carte en relief.

Etzwane s'approcha et vit une représentation étonnamment détaillée du Caraz. Les montagnes étaient sculptées dans l'ambre clair du canton de Fablie, avec des incrustations de quartz pour indiquer la présence de neige et de glace. Des fils et des rubans d'argent représentaient les cours d'eau ; les plaines étaient en ardoise gris violacé ; des morceaux de tissu de

[33] Chez les Chilites du Temple de Bashon, chaque Garçon Pur se choisissait un nom traduisant ses espoirs pour l'avenir. Gastel était un pilote héroïque des temps anciens, Etzwane un musicien légendaire. Ce nom avait choqué et mécontenté Osso, le père-par-l'âme d'Etzwane.

différentes textures et couleurs simulaient les forêts et les marécages. Le Shant et le Palasedra apparaissaient comme des îles insignifiantes sur son flanc oriental.

Aun Sharah longea lentement le bord nord de la table. « Hier soir, dit-il, un Discriminateur[34] de la région a amené un matelot des docks de Gyrmont. Il nous a raconté une bien étrange histoire en vérité, qu'il tenait d'un batelier d'Erbol, ici à l'embouchure du fleuve Keba. » Aun Sharah posa son index sur la carte. « Le batelier avait convoyé un chargement de soufre depuis cette région-ci… » – Aun Sharah effleura un point à plus de trois mille kilomètres à l'intérieur du pays – «… qui est connue sous le nom de Burnoun. Ici, à peu près, se trouve un village, Shillinsk ; il n'est pas indiqué… À Shillinsk, le batelier a parlé à des marchands nomades venus de l'ouest, de derrière cette chaîne de montagnes, le Kuzi Kaza… »

Etzwane retourna en diligence à l'auberge de Fontenay, où il trouva Ifness qui en franchissait le seuil. Ifness lui adressa un signe de tête distant et aurait continué sa route si Etzwane ne s'était planté devant lui. « Rien qu'une minute de votre temps. »

Ifness s'arrêta, les sourcils froncés. « Que voulez-vous ?

— Vous avez parlé d'un certain Dasconetta. Serait-ce une personne exerçant des responsabilités ? »

Ifness examina Etzwane du coin de l'œil. « Il occupe un poste important, effectivement.

— Comment puis-je le contacter ? »

Ifness réfléchit. « En théorie, il existe plusieurs méthodes. En pratique, vous êtes obligé de passer par moi.

— Très bien. Ayez donc l'amabilité de me mettre en rapport avec Dasconetta. »

Ifness eut un petit rire froid. « Les choses ne sont pas aussi simples. Je vous suggère de préparer un bref résumé de ce qui vous préoccupe. Vous me le soumettrez. Lorsque j'aurai l'occasion d'entrer en communication avec Dasconetta, je

---

[34] Discriminateur : dans la langue du Shant, avistioi – littéralement « fin discriminateur ». Les avistioi étaient à l'origine des inspecteurs employés par les Esthètes de Garwiy, et ce n'est que progressivement qu'ils en étaient venus à assumer la fonction de police cantonale. Etzwane et Aun Sharah avaient étendu leur champ d'action.

pourrai transmettre votre message, à condition bien entendu que je ne le juge pas tendancieux ou dépourvu d'intérêt.

— Tout cela est fort bien, répliqua Etzwane, mais l'affaire est urgente. Il sera certainement mécontent en cas de retard. »

Ifness déclara d'un ton mesuré : « Je doute que vous soyez capable de prédire comment réagira Dasconetta. Il s'attache délibérément à être imprévisible.

— Il n'empêche que je suis persuadé qu'il prendra mon affaire au sérieux, dit Etzwane, surtout s'il se préoccupe de son prestige. N'y a-t-il aucun moyen de communiquer directement avec lui ? »

Ifness fit un geste résigné. « Très bien. Alors, en bref, de quoi s'agit-il ? Si la question est importante, je peux au moins vous conseiller.

— J'en ai bien conscience, dit Etzwane. Mais c'est le travail de recherche qui vous intéresse ; vous avez affirmé que vous ne pouviez pas coopérer avec moi, que vous n'aviez pas l'autorité pour prendre des décisions, et vous m'avez fait comprendre qu'il fallait en référer pour tout à Dasconetta. Par conséquent, la logique veut que je discute directement avec lui.

— Vous avez mal interprété mes remarques, répliqua Ifness dont la voix monta d'un ton. J'ai dit que je n'avais pas place pour vous dans mon entourage, et que je ne pouvais pas vous servir d'accompagnateur dans une tournée des mondes terriens. Je n'ai pas indiqué que mon autorité était insuffisante, ni que j'avais à demander l'aval de Dasconetta pour quoi que ce soit, en dehors de ce qu'impose la réglementation administrative. Je dois écouter l'exposé de votre affaire, puisque c'est ma fonction. Eh bien donc, qu'est-ce qui vous émeut tant ? »

Etzwane prit un ton neutre. « Un rapport sur le Caraz a attiré mon attention. Il ne s'agit peut-être que d'une rumeur, mais j'estime qu'il faut la vérifier. À cette fin, j'ai besoin d'un véhicule rapide que Dasconetta, j'en suis sûr, pourra me procurer.

— Aha ! Tiens, tiens, vraiment. Et quelle est la nature de cette rumeur ? »

Etzwane dit, d'une voix toujours égale : « Des Roguskhoïs ont fait leur apparition dans le Caraz : une horde considérable. »

Ifness eut un bref hochement de tête. « Continuez.

— La horde a combattu une armée d'hommes qui passent pour avoir utilisé des armes énergétiques. Il semble que les Roguskhoïs aient été vaincus, mais ce point n'est pas certain.

— Quelle est la source de cette information ?

— Un marin qui l'a entendue de la bouche d'un batelier du Caraz.

— Où cet événement a-t-il eu lieu ?

— En quoi cela peut-il vous intéresser ? demanda Etzwane. J'ai simplement besoin d'un véhicule approprié pour aller vérifier sur place. »

Ifness répliqua avec douceur, comme s'il s'adressait à un enfant déraisonnable : « La situation est plus complexe que vous ne le supposez. Si vous communiquiez cette requête à Dasconetta ou à n'importe quel autre membre de la Coordination, ils se contenteraient de me renvoyer l'affaire, avec un commentaire acerbe sur ma compétence. De plus, vous connaissez les interdictions auxquelles sont soumis les membres de l'Institut : nous ne devons jamais intervenir dans les affaires intérieures d'un pays. J'ai violé ce précepte, bien sûr, mais jusqu'à présent j'ai été en mesure de justifier mes actes. Si je vous laissais présenter cette remarquable requête à Dasconetta, on me jugerait non seulement irresponsable, mais également stupide. Les choses sont ainsi. Je suis d'accord avec vous que cette rumeur présente de l'intérêt et que, quelles que soient mes inclinations personnelles, je ne peux pas la négliger. Rentrons dans la taverne ; j'exige maintenant que vous me donniez tous les détails. »

La discussion se poursuivit pendant une heure, Etzwane poliment obstiné, Ifness retranché sur ses principes, logique dans ses propos et aussi inflexible qu'un bloc de verre. En aucun cas il n'essaierait de procurer à Etzwane un véhicule du genre qu'il avait en tête.

« Dans ces conditions, conclut Etzwane, je partirai avec un moyen de transport moins perfectionné. »

Cette déclaration surprit Ifness. « Vous songez sérieusement à vous aventurer dans le Caraz ? Ce genre d'expédition pourrait

prendre deux ou trois ans… en admettant que vous parveniez à survivre.

— J'ai pris tout cela en compte, dit Etzwane. Bien entendu, je ne vais pas arpenter le Caraz à pied. J'ai l'intention d'y aller par les airs.

— En ballon ? En planeur ? » Ifness haussa les sourcils. « À travers les régions sauvages du Caraz ?

— Il y a fort longtemps, les gens du Shant ont construit un appareil, qu'on a appelé un « Valoin ». Le fuselage et le point d'attache des ailes étaient gonflés de gaz ; les ailes étaient longues et flexibles. Un appareil de ce genre est suffisamment lourd pour planer tout en étant suffisamment léger pour demeurer en l'air au moindre souffle. »

Ifness jouait avec une breloque d'argent. « Et une fois que vous aurez atterri ?

— Je serai vulnérable, mais non dépourvu de ressources. Un homme peut à lui seul prendre l'air dans un planeur ordinaire ; il lui faut cependant attendre qu'il y ait du vent. Le « Valoin » s'élève sur une simple brise. Le voyage sera risqué, je le reconnais volontiers.

— Risqué ? C'est du suicide. »

Etzwane hocha la tête d'un air sombre. « Je préférerais utiliser un véhicule à énergie comme ce que Dasconetta pourrait me fournir. »

Ifness secoua sa breloque d'argent d'un air excédé. « Revenez ici demain. Je vais me procurer un moyen de transport aérien. Vous serez sous mes ordres. »

Aux yeux des habitants du Shant, les affaires du canton voisin n'avaient guère d'importance ; le Caraz était aussi éloigné que la Schiafarilla[35], et beaucoup moins visible. Etzwane, étant musicien, avait parcouru toutes les régions du Shant et avait l'esprit un peu plus ouvert ; néanmoins, le Caraz n'était pour lui qu'une région lointaine de déserts venteux, de montagnes et de

[35] La Schiafarilla : un amas de deux mille étoiles magnifiques qui illuminent les nuits du Shant en été. Les mondes terriens se trouvent de l'autre côté de la Schiafarilla.

gouffres aux dimensions inconcevables. Les fleuves du Caraz traversaient de vastes plaines et leurs eaux gonflées s'étalaient sur une telle largeur qu'on ne voyait pas d'une rive à l'autre. La planète Durdane avait été colonisée neuf mille ans auparavant par des fugitifs, des réfractaires et des dissidents ; les plus farouches et les plus irréductibles s'étaient enfuis au Caraz où ils avaient disparu pour toujours, errant d'un lointain brumeux à un autre. Leurs descendants parcouraient toujours ces solitudes.

À midi, Etzwane retourna à l'auberge de Fontenay, mais n'y trouva pas trace d'Ifness. Une heure s'écoula, puis une autre. Etzwane sortit et arpenta l'avenue de long en large. Son humeur était sereine, bien qu'un peu sombre. S'irriter contre Ifness ne servait à rien, avait-il conclu. Autant en vouloir aux trois soleils.

Ifness apparut enfin : il remontait l'avenue Galias, venant du côté de la Sualle. Son visage était figé dans de longues rides pensives ; pendant un instant, il donna l'impression d'être prêt à passer devant Etzwane sans lui prêter attention, mais il s'arrêta net au dernier moment. « Vous vouliez voir Dasconetta, dit-il. Vous allez être exaucé. Attendez-moi ici ; je n'en ai que pour une minute. »

Il entra dans la taverne. Etzwane leva les yeux vers le ciel alors qu'une bande de nuages passait devant les soleils ; la ville entière fut assombrie. Etzwane fronça les sourcils en frissonnant.

Ifness revint, vêtu d'une cape noire qui flottait de façon théâtrale au rythme de sa démarche. « Venez », dit-il en se dirigeant vers le haut de l'avenue.

Etzwane, désireux d'affirmer sa dignité, ne fit pas un geste pour le suivre. « Où donc ? »

Ifness pivota sur ses talons, les yeux étincelants. Il s'exprima d'une voix monocorde. « Dans une entreprise commune, chacun des participants doit savoir ce qu'il peut attendre de l'autre. En ce qui me concerne, vous pouvez compter sur les informations se rapportant aux nécessités du moment ; je ne vous accablerai pas de détails superfétatoires. Ce que j'attends de vous, c'est la vigilance, la discrétion et la réactivité. Nous allons maintenant nous rendre dans le canton d'Églantine. »

Etzwane estima avoir obtenu au moins une concession mineure et accompagna en silence Ifness à la gare du chemin d'air.

Le ballon *Karmoune* tirait sur ses câbles d'amarrage ; aussitôt qu'Ifness et Etzwane eurent pénétré dans la nacelle, l'équipe au sol libéra le chariot de dérivation et le ballon s'éleva dans les airs. Le gabier manœuvra pour se placer dans le travers du vent ; le *Karmoune* fila grand largue vers le sud, son chariot chantant dans la glissière.

Ils franchirent la trouée de Jardine, l'Ushkadel dressant sa haute masse de chaque côté. Etzwane aperçut le palais des Sershan qui scintillait au milieu de la forêt de similax et de cyprès. Les plaisants vallons du canton d'Églantine apparurent devant eux et ils atteignirent bientôt la ville de Jamilo. Le *Karmoune* arbora un sémaphore orange ; l'équipe au sol bloqua le chariot de roulement et remorqua le chariot de dérivation jusqu'à la station, halant le *Karmoune* à quai. Ifness et Etzwane débarquèrent ; celui-là fit signe à une diligence puis donna un ordre bref au conducteur. Etzwane et Ifness montèrent dans le véhicule et l'ambleur[36] s'élança sur la route.

Pendant une demi-heure, ils remontèrent la vallée de la Jardine, passant devant les résidences champêtres des Esthètes[37]de Garwiy, puis traversant un verger d'arbres-fraisiers jusqu'à un antique manoir. Ifness s'adressa à Etzwane d'un ton mesuré. « Des questions vous seront peut-être posées. Je ne peux pas vous suggérer de réponses, mais soyez bref et ne donnez pas spontanément de renseignements.

— Je n'ai rien à cacher, dit Etzwane quelque peu sèchement. Si je suis interrogé, je répondrai comme j'estimerai devoir le faire. »

---

[36] L'ambleur : un animal de trait descendant des bœufs amenés sur Durdane par les premiers colons. Les chevaux qu'ils avaient importés étaient morts de fièvre ganglionnaire ou avaient été tués par des ahulphes.

[37] La construction de la cité de verre de Garwiy avait été dirigée par la Société Esthétique, qui était finalement devenue une caste de noblesse héréditaire : les Esthètes.

Ifness ne dit rien.

La diligence s'arrêta à l'ombre d'un observatoire en forme de tour, construit dans le style antique. Les deux hommes descendirent de voiture ; Ifness s'engagea le premier dans un jardin luxuriant, traversa une cour pavée de marbre vert pâle et entra dans le vestibule du manoir. Il s'arrêta et fit signe à Etzwane de l'imiter. On n'entendait aucun bruit ; la demeure semblait déserte. L'air sentait la poussière, le bois sec et le vieux vernis. La lumière lavande de l'après-midi envoyait à travers une haute fenêtre un rayon oblique qui jouait sur le portrait jauni d'un enfant vêtu d'un costume pittoresque du temps jadis… Au bout du vestibule apparut un homme. Il resta un moment à les regarder, puis il avança d'un pas. Sans prêter attention à Etzwane, il s'adressa à Ifness dans un langage doux et rythmé, et Ifness répondit brièvement. Les deux hommes s'éloignèrent et franchirent une porte ; Etzwane les suivit discrètement, entrant dans une haute salle dodécagonale lambrissée en acajou couleur tabac et éclairée par six œils-de-bœuf en verre pourpre poussiéreux.

Etzwane examina l'homme avec un intérêt non dissimulé. Était-ce là Dasconetta, vivant comme un fantôme dans cette maison antique ? Étrange, sinon incroyable. Solidement charpenté, brusque mais aux gestes soigneusement contrôlés, l'homme était de taille moyenne. Une toison de cheveux noirs et brillants s'avançait en proue au milieu de son front haut et bombé, puis se voûtait en arrière des tempes et autour des oreilles. Son nez et son menton étaient blafards ; sa bouche n'avait pratiquement pas de lèvres. Après un seul et bref regard de ses yeux noirs, il ne se soucia plus d'Etzwane.

Ifness et Dasconetta (si c'était bien de lui qu'il s'agissait) échangeaient des phrases mesurées, Ifness exposant, Dasconetta acquiesçant. Etzwane s'installa sur un banc de camphrier et observa la conversation. Il n'y avait visiblement pas de lien amical entre les deux hommes. Ifness n'était pas tant sur la défensive que sur ses gardes ; Dasconetta écoutait attentivement comme s'il comparait chaque mot à une déclaration ou un point de vue antérieurs. À un moment donné, Ifness se tourna à demi vers Etzwane comme pour exiger une

confirmation ou souligner un fait particulier ; Dasconetta l'arrêta d'un simple mot.

Ifness formula une demande, que Dasconetta rejeta. Ifness insista, et c'est alors que Dasconetta se livra à une action étrange ; il tendit le bras derrière lui et, par une méthode inconnue, fit apparaître un panneau carré d'un mètre de côté, composé d'un millier de formes blanches et grises clignotantes.

Ifness émit une série de remarques, auxquelles Dasconetta formula une réponse. Tous deux examinèrent le panneau carré, qui clignotait en taches noires, grises et blanches. Dasconetta se retourna face à Ifness avec un sourire tranquille.

La conversation se poursuivit encore cinq minutes. Dasconetta prononça la phrase finale ; Ifness fit demi-tour et sortit de la pièce. Etzwane le suivit.

Ifness revint en silence à la diligence. Maîtrisant son exaspération, Etzwane demanda : « Qu'avez-vous appris ?

— Rien de nouveau. Le groupe directeur n'approuvera pas mes projets. »

Etzwane jeta un coup d'œil derrière lui vers le vieux manoir en se demandant pourquoi Dasconetta avait choisi cet endroit comme quartier général. Il demanda : « Alors, qu'allons-nous faire ?

— À quel sujet ?

— Pour le véhicule qui doit nous conduire au Caraz. »

Ifness répondit avec désinvolture : « Ce n'est pas ma préoccupation première. Il y a des moyens d'organiser notre transport si cela se révèle nécessaire. »

Etzwane s'efforça de maintenir une voix égale. « Quelle est donc votre « préoccupation première » ?

— J'ai suggéré de faire procéder à une enquête par d'autres agences que l'Institut d'Histoire. Dasconetta et sa clique ne tiennent pas à courir le risque d'une altération de l'environnement. Comme vous l'avez vu, Dasconetta a réussi sa manœuvre pour obtenir un consensus.

— Et ce Dasconetta ? Réside-t-il de façon permanente dans Eglantine ? »

Ifness autorisa ses lèvres à se retrousser en un léger sourire. « Dasconetta se trouve très loin, au-delà de la Schiafarilla. Vous

avez vu son simulum ; il a parlé au mien. C'est une opération réalisée à l'aide d'un procédé scientifique. »

Etzwane jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à la vieille maison. « Et qui habite là ?

— Personne. Cette maison est reliée à une construction similaire sur la planète Glantzen Cinq. »

Ils montèrent dans la diligence, qui se mit en route pour Jamilo.

Etzwane dit : « Votre conduite est incompréhensible. Pourquoi avez-vous affirmé que vous ne pouviez pas nous emmener au Caraz ?

— Je n'ai rien affirmé de tel, répliqua Ifness. Vous avez tiré une conclusion erronée, dont je ne peux accepter la responsabilité. De toute façon, la situation est plus complexe que vous ne le supposez et vous devez vous préparer à la subtilité.

— À la subtilité ou à la tromperie ? s'insurgea Etzwane. Le résultat est pratiquement le même. »

Ifness leva la main. « Je vais vous expliquer la situation, ne serait-ce que pour réduire le flot de vos reproches… Je n'ai pas conféré avec Dasconetta pour le convaincre ni pour requérir un moyen de transport, mais plutôt pour l'inciter à adopter une position incorrecte. Il a maintenant commis cette erreur, et qui plus est, il a obtenu un consensus en utilisant des renseignements incomplets et subjectifs. La voie est ouverte pour une démonstration qui lui coupera l'herbe sous le pied. Maintenant, quand je ferai une enquête, j'agirai en dehors des Règles Établies, ce qui embarrassera Dasconetta et l'enfermera dans un dilemme. Il devra se mettre encore plus complètement dans une position manifestement fausse ou opérer un recul humiliant. »

Etzwane émit un grognement sceptique. « Dasconetta n'a-t-il pas pris tout cela en considération ?

— Je ne le pense pas. Il n'aurait pas fait appel à un consensus et n'aurait pas adopté une position aussi rigide dans la discussion. Il est sûr de son affaire, qui se fonde sur les Règlements de l'Institut ; il m'imagine rongeant mon frein et

entravé. Mais en vérité, c'est tout le contraire ; il a ouvert la porte sur une série de perspectives profitables. »

Etzwane était incapable de partager l'enthousiasme d'Ifness. « Seulement si l'enquête donne des résultats positifs. »

Ifness haussa les épaules. « Si les rumeurs se révèlent non fondées, ma situation ne sera pas pire qu'avant, mis à part le stigmate du consensus, que Dasconetta avait de toute façon projeté depuis longtemps.

— Je vois… Pourquoi m'avez-vous emmené à cette entrevue ?

— J'espérais que Dasconetta vous interrogerait, dans le but de m'embarrasser davantage. Il a prudemment renoncé à cette démarche.

— Hum ! » Etzwane n'était pas flatté du rôle qu'Ifness avait prévu pour lui. « Et maintenant, que comptez-vous faire ?

— J'ai l'intention d'étudier les événements qui sont censés s'être produits au Caraz. L'affaire m'intrigue ; pourquoi les asutras testeraient-ils à nouveau les Roguskhoïs ? Leur conception est défectueuse ; pourquoi les déployer une seconde fois ? Qui sont les hommes qui ont utilisé des armes énergétiques dans la bataille en question ? Certainement pas des Palasedrans, certainement pas des hommes du Shant. Il y a là un mystère ; j'avoue que je brûle de curiosité. Alors maintenant, dites-moi : à quel endroit cette bataille dont on parle a-t-elle eu lieu exactement ? Il est entendu que nous collaborerons dans cette enquête-ci.

— Près du village de Shillinsk, sur le fleuve Keba.

— Je vais consulter ma documentation ce soir. Nous nous mettrons en route demain. Il n'y a pas de temps à perdre. »

Etzwane devint silencieux. La situation se présentait maintenant à lui dans sa réalité ; il était en proie à l'angoisse et aux pressentiments. D'une voix pensive, il dit : « Je serai prêt. »

Tard dans la soirée, Etzwane rendit de nouveau visite à Aun Sharah qui ne manifesta aucune surprise en apprenant ses projets. « Je puis fournir une autre… non, deux autres bribes d'information. La première est négative, en ce sens que nous avons parlé à des marins venant d'autres rivages du Caraz, et qu'aucun n'a mentionné de Roguskhoïs. La seconde information

est un rapport assez vague concernant des vaisseaux spatiaux qu'on aurait peut-être aperçus dans la région de l'Orgaï, à l'ouest du Kuzi Kaza. Le rapport n'en dit pas plus. Je vous souhaite bonne chance, et c'est avec anxiété que j'attendrai votre retour. Je comprends vos mobiles, mais je doute qu'ils suffiraient à me convaincre de m'aventurer au cœur du Caraz. »

Etzwane eut un petit rire sans joie. « Je n'ai rien de mieux à faire pour le moment. »

3

Etzwane arriva de bonne heure à l'auberge de Fontenay. Il portait un costume de solide drap gris, une veste de tille imperméable pour se protéger des brumes et des pluies du Caraz, des brodequins en peau de chumpa. Dans son escarcelle, il avait mis le pistolet à énergie qu'Ifness lui avait donné voilà bien longtemps.

Ifness était introuvable. Une fois de plus, Etzwane fit nerveusement les cent pas sur l'avenue. Une heure s'écoula, puis une diligence s'arrêta à sa hauteur. Le conducteur lui fit signe. « Vous êtes Gastel Etzwane ? Venez avec moi, s'il vous plaît. »

Etzwane examina l'homme d'un air soupçonneux. « Où ça ?

— Quelque part au nord de la ville : telles sont mes instructions.

— Qui vous les a données ?

— Un certain Ifness. »

Etzwane monta dans la diligence. Ils se dirigèrent vers le nord, le long de l'estuaire de la Jardine, qui s'élargit bientôt pour devenir la Sualle. Laissant la ville derrière eux, ils suivirent une route en bordure de mer à travers une zone sinistre jonchée de débris et envahie par les orties, avec des hangars, des entrepôts et quelques cabanes en ruine. Devant une antique maison construite en brique de laitier, la diligence s'arrêta. Le conducteur fit un geste ; Etzwane descendit. La diligence repartit par où elle était venue.

Etzwane frappa à la porte de la maison, sans susciter de réaction. Il la contourna et aperçut, au pied d'une pente rocheuse, un hangar à bateaux en surplomb au-dessus de l'eau. Etzwane suivit un sentier qui descendait la falaise et jeta un coup d'œil dans le hangar. Il y trouva Ifness en train de charger des paquets dans un voilier.

Etzwane resta figé sur place, se demandant si Ifness avait perdu la raison. Avec un bateau de ce type, traverser l'océan Vert, longer la côte nord du Caraz jusqu'à Erbol, puis remonter le fleuve Keba jusqu'à Burnoun était, le moins qu'on puisse dire, une entreprise dépourvue de bon sens, ne serait-ce qu'à cause de la longueur du trajet.

Ifness sembla lire ses pensées. D'une voix sèche, il déclara : « De par la nature même de nos recherches, nous ne pouvons pas survoler majestueusement le Caraz dans un yacht aérien. Êtes-vous prêt à partir ? Si oui, montez dans le bateau.

— Je suis prêt. »

Etzwane embarqua. Ifness largua les amarres et poussa le bateau au-dehors, sur les eaux de la Sualle. « Ayez la bonté de hisser la voile. »

Etzwane tira sur la drisse, la voile se gonfla et le bateau s'avança sur l'eau. Etzwane s'assit avec précaution sur un banc de nage et contempla le rivage qui s'éloignait. Il jeta un coup d'œil dans la cabine où étaient entreposés les paquets qu'Ifness avait apportés à bord, et se demanda ce qu'ils contenaient. De quoi manger et boire ? Il y avait là de quoi tenir trois jours, une semaine tout au plus. Etzwane haussa les épaules et contempla la Sualle. La lumière des soleils frappait dix millions de risées qui renvoyaient trente millions d'étincelles roses, bleues et blanches. À l'arrière se dressaient les merveilleuses architectures de verre de Garwiy, dont les couleurs étaient estompées par la distance. Il ne reverrait peut-être jamais les tours de la cité de verre.

Le voilier navigua pendant une heure sur la Sualle, jusqu'à ce que les rivages deviennent indistincts et qu'il n'y ait plus aucun autre bateau en vue. Ifness dit d'un ton sec : « Vous pouvez amener la voile, puis vous démâterez. »

Etzwane obéit. Pendant ce temps, Ifness apporta des éléments en matière transparente qu'il ajusta pour former un pare-brise autour du cockpit. Etzwane regardait en silence. Ifness inspecta une dernière fois l'horizon, puis souleva le couvercle d'un coffre à l'arrière. Etzwane remarqua un panneau noir, une série de boutons blancs, rouges et bleus. Ifness effectua un réglage. Le bateau ruisselant d'eau s'éleva dans les

airs, puis s'enfonça obliquement dans le ciel. Ifness toucha les boutons, le bateau décrivit une courbe en direction de l'ouest, survolant à grande altitude les vasières du Fenesq. Ifness déclara d'un air dégagé : « Un bateau est le véhicule le moins voyant pour se déplacer, il n'attire l'attention nulle part, même au Caraz.

— Un ingénieux stratagème », commenta Etzwane.

Ifness hocha la tête avec indifférence. « Je manque de cartes marines précises et nous devons nous diriger au jugé. Les cartes géographiques du Shant ne sont que des suppositions. Nous longerons les côtes du Caraz jusqu'à l'embouchure du fleuve Keba, ce qui fera un peu plus de trois mille cinq cents kilomètres, selon mon estimation. Nous suivrons ensuite le Keba vers le sud sans risquer de nous perdre. »

Etzwane se rappela l'immense carte du Juridictionnaire. Aux alentours de Shillinsk, il avait remarqué plusieurs cours d'eau : le Panjorek, le Zura Bleu, le Zura Noir, l'Usak, le Bobol. Tenter de survoler le pays par un raccourci exposait à amerrir sur une autre rivière que celle recherchée. Il reporta son attention sur les vasières du canton de Fenesq, suivant des yeux les canaux et chenaux qui rayonnaient à partir de ses quatre villes. La frontière cantonale apparut dans le lointain : une ligne d'arbres noirs, des alyptus. Au-delà, les marais et les landes du canton de Gitanesq se fondaient dans une brume violette.

Ifness, accroupi dans la cabine, prépara du thé. Assis sous l'auvent de proue, avec le vent qui sifflait au-dessus de leurs têtes, les deux hommes burent du thé et mangèrent des gâteaux de noix tirés d'un des paquets apportés à bord par Ifness. Etzwane lui trouvait un air détendu et presque cordial. Essayer d'engager la conversation, c'était risquer une rebuffade, mais ce fut justement Ifness lui-même qui daigna émettre une remarque. « Eh bien, nous voici partis dans de bonnes conditions et sans que personne y mette obstacle.

— Vous attendiez-vous à des difficultés ?

— Pas vraiment. Je doute que les asutras entretiennent des agents dans le Shant ; la région n'a sûrement plus grand intérêt pour eux. Dasconetta a peut-être transmis une information aux

contrôleurs de l'Institut, mais je crois que nous avons été trop rapides pour eux.

— Vos relations avec Dasconetta ont l'air plutôt épineuses. »

Ifness acquiesça d'un hochement de tête. « Dans un organisme comme l'Institut, un membre acquiert son statut en faisant preuve d'un jugement supérieur à celui de ses collègues, en particulier ceux qui ont la réputation d'être astucieux. J'ai si parfaitement réussi à me jouer de Dasconetta que je commence à me faire du souci : qu'est-ce qu'il mijote ? Comment parviendra-t-il à me contrecarrer sans se ranger à mon point de vue ? L'affaire est dangereuse et complexe. »

Etzwane fronça les sourcils en regardant du coin de l'œil Ifness, dont il trouvait incompréhensibles, comme d'habitude, les motivations et la conduite. « Dasconetta me préoccupe moins que ce que nous allons faire au Caraz, qui ne constitue pas une affaire aussi subtile, mais qui est aussi dangereux. Après tout, Dasconetta ne s'adonne ni au meurtre rituel ni au cannibalisme.

— On n'a rien pu prouver de ce genre contre lui, effectivement, dit Ifness avec un léger sourire. Eh bien, peut-être avez-vous raison. Il faut que je porte maintenant mon attention vers le Caraz. D'après Kreposkine[38], la région du Moyen Keba est relativement paisible, notamment au nord des contreforts de l'Urt Unna. Le village de Shillinsk doit être situé dans cette zone. Il mentionne des pirates sur le fleuve ainsi qu'une tribu locale, les Sorukhs. Sur les îles du fleuve vivent les Gorionis, des êtres dégénérés que même les trafiquants d'esclaves dédaignent. »

Au-dessous d'eux se dressèrent les monts Hourras, et là où les Falaises du Jour repoussent la houle de l'océan Vert finissait le Shant. Pendant une heure, ils survolèrent de l'eau, rien qu'un désert d'eau uniforme, puis une vague marque sombre apparut à l'horizon : le Caraz. Etzwane se secoua. Ifness était assis dos au vent, méditant sur son calepin. Etzwane lui demanda : « Comment envisagez-vous de mener l'enquête ? »

---

[38] *Kreposkine :* Les Royaumes de l'Antique Caraz.

Ifness referma son carnet, regarda par-dessus bord et jeta un coup d'œil circulaire dans le ciel avant de répondre : « Je n'ai pas de plan bien défini. Nous nous proposons d'élucider un mystère. Il faut d'abord que nous rassemblions des faits, ensuite nous tirerons nos conclusions. Pour le moment, nous ne savons que très peu de chose. Les Roguskhoïs semblent avoir été mis au point artificiellement pour servir d'arme contre les humains. Les asutras qui les manipulent sont une race parasite ou, pour employer des termes plus aimables, pourraient se définir comme vivant en symbiose avec leurs hôtes. Les Roguskhoïs ont échoué au Shant. Pourquoi les retrouvons-nous au Caraz ? Pour conquérir des territoires ? Pour protéger une colonie ? Développer une ressource ? Actuellement, nous en sommes réduits aux conjectures. »

Le Caraz s'élevait à l'ouest sur l'horizon. Ifness fit venir le bateau d'un quart ou deux au nord et obliqua progressivement vers le rivage. À la fin de l'après-midi, des vasières apparurent au-dessous, signalées par de frémissantes lignes de ressac. Ifness ajusta son cap et toute la nuit le bateau longea la côte à mi-vitesse, suivant des traînées d'écume phosphorescente. La pénombre précédant l'aube fit ressortir devant eux la masse du Cap Comranus et Ifness déclara que les cartes de Kreposkine ne valaient rien. « En substance, il nous informe seulement qu'il existe un Cap Comranus et que nous le trouverons quelque part sur le rivage du Caraz. Nous devons faire preuve de scepticisme en utilisant ces cartes. »

Toute la matinée, le bateau longea la côte, passant devant une succession de promontoires ramassés et séparés par des étendues de vase. À midi, ils survolèrent une péninsule de roche nue qui s'étendait comme un long doigt sur quatre-vingts kilomètres au nord, non identifiée sur les cartes de Kreposkine. Et puis ce fut de nouveau la mer. Ifness laissa le bateau descendre jusqu'à ne plus voler qu'à trois cents mètres au-dessus de la grève.

Au milieu de l'après-midi, ils traversèrent l'embouchure d'un vaste fleuve : le Gever, qui drainait le Bassin de Geverman, dans lequel tout le Shant aurait pu tenir à l'aise. Un village d'une

centaine de maisonnettes en pierre était installé à l'abri d'une colline ; une douzaine de bateaux se balançaient à l'ancre. C'était le premier lieu habité qu'ils voyaient au Caraz.

Convaincu par la carte de Kreposkine, Ifness fit virer le bateau vers l'ouest et l'intérieur des terres, au-dessus de solitudes couvertes de forêts denses s'étendant à perte de vue vers le nord : la péninsule de Mirv. Cent cinquante kilomètres défilèrent derrière eux. D'une clairière presque invisible montait paresseusement un filet de fumée. Etzwane entrevit trois cabanes en rondins et pendant dix minutes il regarda en arrière, se demandant quelle sorte d'hommes et de femmes vivaient perdus dans cette forêt au nord du Caraz… Cent cinquante autres kilomètres défilèrent, et ils atteignirent l'autre rivage de la péninsule de Mirv, confirmant en l'occurrence la justesse de la carte de Kreposkine. Une fois encore, ils survolèrent une étendue d'eau. Devant eux, l'estuaire du fleuve Hietze s'ouvrait dans les terres : une profonde échancrure de trente-cinq kilomètres de large piquetée d'îles aux flancs abrupts, chacune un paysage féerique en miniature avec ses arbres ravissants et ses prairies de mousse. Une des îles portait un château de pierre grise ; près d'une autre était ancré un cargo.

En fin d'après-midi, des nuages s'amassèrent venant du nord ; une ombre violette voila le paysage. Ifness ralentit l'allure du bateau et, après réflexion, se posa dans une anse en forme de croissant, à l'abri du vent. Comme des éclairs commençaient à zébrer le ciel, Etzwane et Ifness fixèrent une bâche au-dessus du poste de pilotage, puis, tandis que la pluie tambourinait sur la toile, ils burent du thé en mangeant un peu de viande et du pain. Etzwane demanda : « Supposons que les asutras attaquent Durdane avec des vaisseaux spatiaux et des armes puissantes : que feraient les habitants des planètes terriennes ? Enverraient-ils des vaisseaux de guerre pour nous protéger ? »

Ifness se carra contre le banc de nage. « C'est bien difficile à prévoir. Le Conseil de Coordination est un groupe conservateur ; les planètes ne s'intéressent qu'à leurs propres affaires. La Ligue Panhumaniste n'exerce plus d'influence, pour autant qu'elle en ait jamais eu. Durdane est une planète lointaine et oubliée ; la Schiafarilla l'isole. La Coordination

formulerait peut-être une protestation officielle, si elle recevait un rapport de l'Institut d'Histoire, qui jouit d'un certain prestige. Dasconetta, pour les raisons que j'ai évoquées, cherche à minimiser la situation. Il refusera d'admettre que les asutras sont les premières créatures non humaines que nous ayons rencontrées possédant un bon niveau technologique, ce qui est un événement de la plus haute importance.

— C'est curieux ! Les faits parlent d'eux-mêmes.

— Exact. Mais la question est plus complexe, comme vous pouvez vous en douter. Dasconetta et sa clique préconisent la prudence et un complément de recherches ; ils se réservent d'annoncer la chose en temps opportun sous leur égide ; jamais il ne sera question de moi. Ce plan doit être contrecarré. »

Etzwane, plongé dans des réflexions amères sur la nature des préoccupations d'Ifness, alla au-dehors contempler la nuit. La pluie ne tombait plus qu'en rares gouttes sombres ; les éclairs luisaient au loin à l'est, derrière eux, au-dessus de Mirv. Etzwane prêta l'oreille mais n'entendit rien. Ifness sortit à son tour pour inspecter la nuit. « Nous pourrions continuer, mais je ne possède pas de renseignements précis concernant le Keba et les cours d'eau intermédiaires. Kreposkine est exaspérant en ce sens qu'on ne peut jamais totalement ignorer ce qu'il dit, ni s'y fier entièrement. Mieux vaut attendre le jour. » Il scruta l'obscurité. « D'après Kreposkine, là-bas, le long de la plage, se trouve le site de Suserane, une ville bâtie par les Fyrides de Shelm voilà six mille ans… Le Caraz, à l'époque tout comme aujourd'hui, était vaste et sauvage. Quel que soit le nombre d'ennemis tombés au combat, il en venait toujours d'autres. Je ne sais quelle tribu guerrière a dévasté Suserane ; à présent, il n'en reste plus rien, à part les influences que Kreposkine appelle les *esmériques*.

— Je ne connais pas ce mot.

— Il dérive d'un dialecte de l'antique Caraz et signifie les souvenirs ou l'atmosphère inhérents à un lieu : les esprits invisibles, les sons évanouis, le rayonnement de sa gloire, la musique, la tragédie, l'exultation, le chagrin et la terreur qui, selon Kreposkine, ne disparaissent jamais. »

Etzwane sonda l'obscurité dans la direction du site de l'ancienne cité ; s'il y avait des *esmériques* là-bas, ils ne se manifestaient que faiblement dans le noir. Etzwane retourna dans le bateau et s'efforça de dormir sur l'étroite couchette de tribord.

Le ciel matinal était clair. Ezeletta se hissa près de l'horizon, produisant une fausse aurore bleue, puis Sassetta la rose surgit en oblique dans le ciel, suivie par Zaëlle la blanche et de nouveau Ezeletta la bleue. Après un petit déjeuner composé de thé et de fruits secs, et une visite rapide sur le site de l'antique Suserane, Ifness fit décoller le bateau. Droit devant, mate comme du plomb dans la clarté venue de l'est, une vaste embouchure de fleuve béait dans la masse du Caraz. Ifness indiqua que ce fleuve était l'Usak. À midi, ils dépassèrent le Bobol, et c'est en milieu d'après-midi qu'ils atteignirent l'estuaire du Keba, qu'Ifness identifia grâce aux falaises de craie sur sa rive ouest, ainsi qu'au comptoir d'Erbol, à huit kilomètres à l'intérieur des terres.

Ifness vira au sud au-dessus du fleuve, qui faisait ici soixante kilomètres de large. Les reflets des trois soleils jouaient sur ses flots gonflés. Le fleuve donnait l'impression d'amorcer une légère courbe vers la droite puis, à la limite de l'horizon, retournait majestueusement vers la gauche. Trois barges, minuscules vues de cette hauteur, voguaient sur le fleuve, deux remontant lentement le courant sous l'impulsion de voiles carrées gonflées par le vent, tandis que l'autre dérivait vers l'aval au fil de l'eau.

« Les cartes ne sont plus désormais d'une grande utilité, dit Ifness. Kreposkine ne mentionne pas de villages le long du Moyen Keba, bien qu'il évoque les Sorukhs, une race de guerriers qui ne tournent jamais le dos dans les combats. »

Etzwane étudia les cartes rudimentaires de Kreposkine. « Trois mille kilomètres au sud en remontant le fleuve, jusqu'à la région de Burnoun… cela nous amènerait par ici, dans la Plaine des Fleurs Bleues. »

Les opinions d'Etzwane n'intéressaient pas Ifness. « Les cartes ne sont que des approximations, dit-il d'un ton tranchant.

Nous volerons sur une certaine distance, puis nous entreprendrons de nous renseigner sur place. » Il referma le livre et, se détournant, s'absorba dans ses réflexions.

Etzwane eut un sourire un peu amer. Il s'était habitué aux manières d'Ifness et ne se laissait plus gagner par la colère. Il alla se poster à l'avant et contempla les gigantesques forêts pourpres, les lointains bleu pâle, les marais et les fondrières d'un vert moucheté et, s'imposant au milieu du paysage, les eaux du fleuve Keba.

Voilà où il était venu, dans le Caraz sauvage, parce qu'il redoutait de croupir dans la banalité. Mais Ifness ? Qu'est-ce qui avait incité Ifness le délicat à affronter ces vicissitudes ? Etzwane ouvrit la bouche pour poser la question, puis retint sa langue ; Ifness ferait une réponse mordante et Etzwane n'en serait pas plus avancé.

Etzwane se retourna et regarda en direction du sud, vers le Caraz, où il y avait tant de mystères attendant d'être éclaircis.

Le bateau vola toute la nuit, gardant son cap grâce au reflet sur le fleuve de la Schiafarilla qui scintillait de toutes ses étoiles. À midi, Ifness fit descendre le bateau vers le fleuve qui, à cet endroit, coulait irrégulièrement sur une quinzaine de kilomètres de large, s'étalant, se rétrécissant, et englobant une myriade d'îles boisées.

« Tâchez de repérer une habitation ou, mieux encore, un bateau, dit Ifness à Etzwane. Nous avons maintenant besoin de renseignements sur la région.

— Comment arriverez-vous à comprendre ? Les gens du Caraz parlent une espèce de charabia.

— Nous nous débrouillerons néanmoins, ou du moins je l'espère, répliqua Ifness de son ton le plus didactique. Le Burnoun et le Bassin du Keba sont semblables sur le plan linguistique. Les habitants utilisent un dialecte dérivé de la langue du Shant. »

Etzwane lui lança un regard incrédule. « Comment est-ce possible ? Le Shant est très loin.

— Cet état de fait est une conséquence de la Troisième Guerre Palasedrane. Les cantons de Maseach, de Gorgash et de

Parthe avaient collaboré avec les Aigles-Ducs, de sorte que beaucoup de leurs habitants, redoutant la vengeance des Pandamons, ont fui le Shant. Ils ont remonté le Keba et imposé leur langage aux Sorukhs, qui les ont finalement réduits en esclavage. L'histoire du Caraz est loin d'être plaisante. » Ifness se pencha par-dessus le plat-bord et montra du doigt des cabanes disséminées sur la berge, à peine visibles derrière un écran de grands roseaux. « Voici un village où nous devrions pouvoir obtenir des renseignements, ne serait-ce que négatifs. » Il réfléchit. « Nous allons utiliser une supercherie inoffensive pour faciliter les choses. Ces gens sont d'une superstition indécrottable et seront ravis d'assister à une confirmation de leurs croyances. » Il manipula un cadran ; le bateau ralentit et s'immobilisa en l'air. « Dressons maintenant le mât et hissons la voile, puis opérons un ou deux changements dans notre costume. »

Le bateau descendit du ciel, la voile gonflée par le vent, avec Etzwane manœuvrant ostensiblement la barre. Ifness et lui étaient coiffés d'un turban blanc et se comportaient avec solennité. Le bateau se posa sur l'aire devant les cabanes, encore pleine de flaques suite à l'orage de l'avant-veille. Une demi-douzaine d'hommes se figèrent sur place ; un nombre égal de femmes aux allures de souillons passèrent la tête par l'embrasure des portes ; des enfants nus qui rampaient dans la boue s'immobilisèrent ou reculèrent en geignant pour se mettre à l'abri. Ifness descendit du bateau et sema sur le sol une poignée de gemmes de verre vertes et bleues. Il pointa le doigt vers un vieillard corpulent qui se tenait à proximité, tout abasourdi. « Approche, je te prie, dit Ifness dans un épais dialecte qu'Etzwane comprenait à peine. Nous sommes des magiciens bienveillants et nous ne te voulons aucun mal ; nous désirons des renseignements sur nos ennemis. »

Le menton de l'ancien trembla, agitant ses moustaches crasseuses ; il serra sur son ventre sa tunique loqueteuse de laine grossière et se risqua à avancer de quelques pas.

« Quel genre de renseignements voulez-vous ? Nous sommes de simples ramasseurs de palourdes, rien de plus ; nous ne connaissons rien en dehors du fleuve.

— Certes, psalmodia Ifness, mais tu es témoin de ce qui va et vient, et je remarque là-bas un hangar pour entreposer des marchandises à vendre.

— Oui, nous faisons un modeste commerce de tourte aux palourdes, de vin de palourdes et de coquilles de palourdes broyées de bonne qualité. Mais quant à savoir s'il y a du butin volé ou des choses précieuses, vous devrez vous adresser ailleurs. Même les preneurs d'esclaves nous laissent en paix.

— Nous souhaitons avoir des nouvelles d'une tribu de guerriers envahisseurs ; de grands démons à la peau rouge qui massacrent les hommes et copulent avec les femmes d'une façon immodérée. Il s'agit des Roguskhoïs. As-tu eu des nouvelles de ces gens-là ?

— Ils ne nous ont pas importunés, l'Anguille Sacrée en soit louée. Les marchands nous ont parlé de combats et d'une bataille épique, mais de ma vie entière je n'ai rien appris d'autre, et personne n'a prononcé le nom de « Roguskhoïs ».

— Où donc ont eu lieu les combats ? »

Le pêcheur de palourdes désigna le sud. « Le pays des Sorukhs est encore loin ; il faut dix jours de navigation pour atteindre la Plaine des Fleurs Bleues, mais votre bateau magique mettra la moitié de ce temps-là pour vous y emporter… Êtes-vous autorisé à enseigner le secret qui propulse votre embarcation ? Cela me serait d'une grande utilité.

— Mieux vaut ne pas poser ce genre de question, dit Ifness. Nous allons maintenant nous rendre à la Plaine des Fleurs Bleues.

— Puisse l'Anguille faciliter votre voyage. »

Ifness remonta dans le bateau et fit un signe solennel à Etzwane. Ce dernier manœuvra le gouvernail et borda la voile, tandis qu'Ifness manipulait ses commandes. Le bateau s'éleva dans les airs ; après avoir capté le vent, il s'éloigna de la berge en survolant le fleuve. Les hommes descendirent en courant au bord de l'eau pour les regarder partir, suivis par les enfants et les femmes des huttes. Ifness eut un petit gloussement. « Nous avons rendu mémorable au moins un jour de leur existence, et contrevenu à une douzaine de règles de l'Institut.

— Dix jours de voyage, dit Etzwane d'un air songeur. Les barges font quatre ou cinq kilomètres à l'heure : environ quatre-vingts kilomètres par jour. Dix jours de voyage, cela ferait huit cents kilomètres.

— Ce qui démontre à quel point les cartes de Kreposkine manquent de précision. » Debout dans le poste de pilotage, Ifness leva le bras dans un geste final d'adieu bienveillant aux villageois ébahis. Un bosquet de naïarbres les masqua. Ifness jeta par-dessus son épaule à Etzwane : « Amenez la voile ; retirez le mât. »

Etzwane obéit à son ordre sans mot dire, se faisant la réflexion qu'Ifness semblait se complaire dans le rôle de magicien errant. Le bateau remonta le fleuve en direction du sud. Des almacks au tronc argenté poussaient sur la berge, leurs frondaisons rouge-argent étincelant de reflets verts dans la brise. De part et d'autre, des plaines se fondaient dans la légère brume grisâtre qui voilait l'horizon, et l'immense Keba s'étendait toujours plus loin devant eux.

L'après-midi s'écoula, et il n'y avait toujours aucune trace de vie sur les rives, à la grande contrariété d'Ifness qui marmonnait entre ses dents. Le dernier soleil se coucha ; le crépuscule tomba sur le paysage. Ifness se tenait en équilibre instable sur le pont avant pour scruter l'obscurité au-dessous. Enfin, une série de lueurs rouges papillotantes apparut sur la berge du fleuve. Ifness fit tourner puis s'abaisser le bateau ; les étincelles se révélèrent être une douzaine de feux de camp aux flammes vives, disposés en une sorte de cercle d'une vingtaine de mètres de diamètre.

« Plantez le mât, dit Ifness. Hissez la voile. »

Etzwane examina pensivement les feux et les gens qui s'activaient à l'intérieur du cercle de lumière. Au-delà, il aperçut de grandes charrettes avec des roues torses de deux mètres cinquante de haut et des capotes de cuir ; ils étaient tombés sur une bande de nomades au tempérament probablement plus nerveux et agressif que les placides pêcheurs de palourdes. Etzwane se tourna d'un air hésitant vers Ifness, qui se tenait immobile comme une statue. Très bien, se dit Etzwane, il se prêterait aux folles fantaisies d'Ifness, même si le sang risquait

de couler. Il planta le mât, hissa la grande voile carrée puis, ajustant son turban, alla à l'arrière s'installer à la barre.

Le bateau vint se placer dans le cercle illuminé par les feux. Ifness s'écria : « Gare là-dessous, écartez-vous. »

Les hommes de la tribu levèrent le nez ; sursautant et jurant, ils reculèrent d'un bond. Un vieillard buta contre un baquet d'eau et le renversa sur un groupe de femmes, qui poussèrent des cris de fureur.

Le bateau atterrit ; Ifness, la mine sévère, leva la main. « Du calme ! Nous ne sommes que deux sorciers de la nuit. N'avez-vous jamais vu de magie ? Où est le chef du clan ? »

Personne ne dit mot. Les hommes, en large chemise blanche, pantalon noir bouffant et bottes noires, restaient sur leurs gardes, ne sachant s'ils devaient fuir ou attaquer. Les femmes, vêtues d'amples robes décorées de motifs, gémissaient en faisant des yeux blancs.

« Qui est le chef ? demanda Ifness d'une voix de tonnerre. N'entend-il pas ? Ne peut-il s'avancer ? »

Un colosse aux épais sourcils et aux grandes moustaches noires s'approcha lentement. « Je suis Rastipol, chef des Ripchiks. Que veux-tu de moi ?

— Pourquoi es-tu ici au lieu de combattre les Roguskhoïs ?

— Les « Roguskhoïs » ? » Rastipol battit des paupières. « Qui sont ces gens-là ? Nous ne sommes en guerre avec personne pour le moment.

— Les Roguskhoïs sont des guerriers-démons rouges. Ils ne sont qu'à moitié humains, bien qu'ils montrent de l'enthousiasme pour les femmes humaines.

— J'ai entendu parler d'eux. Ils combattent les Sorukhs ; cela ne nous concerne pas. Nous ne sommes pas sorukhs ; nous appartenons à la race des Melchs.

— Et s'ils anéantissent les Sorukhs, qu'est-ce qui se passera ensuite ? »

Rastipol se gratta le menton. « Je n'y ai pas réfléchi.

— À quel endroit exactement ont eu lieu les combats ?

— Quelque part au sud, dans la Plaine des Fleurs Bleues, ou du moins c'est ce que je crois.

— Est-ce loin d'ici ?

— La ville de Shillinsk se trouve à quatre journées au sud, à la lisière de la Plaine. Ne peux-tu apprendre cela par la magie ? »

Ifness tendit un doigt vers Etzwane. « Transforme Rastipol en ahulphe malade.

— Non, non, s'écria Rastipol. Tu t'es mépris sur mon compte. J'ai parlé sans mauvaise intention. »

Ifness eut un hochement de tête distant. « Surveille ta langue ; tu lui laisses une liberté dangereuse. » Il fit signe à Etzwane. « Remets le bateau en route. »

Etzwane manœuvra la barre et fit un geste de la main vers la voile tandis qu'Ifness manipulait ses cadrans. Le bateau s'éleva dans le ciel nocturne, exposant sa quille à la clarté des feux. Les Ripchiks les observaient d'en bas silencieusement.

Au cours de la nuit, le bateau dériva lentement vers le sud. Etzwane dormit sur une des étroites couchettes et au matin, à son réveil, il ne put dire si Ifness l'avait imité. Transi et courbatu, il alla dans le cockpit et y trouva Ifness penché par-dessus le plat-bord. Le paysage au-dessous d'eux était masqué par le brouillard, et le bateau naviguait seul entre brume grise et ciel lavande.

Pendant une heure, les deux hommes demeurèrent assis dans un silence austère à boire du thé. Finalement, les trois soleils s'élancèrent vers le zénith et le brouillard commença de se dissiper, tourbillonnant et s'effilochant, laissant apparaître des étendues irrégulières de terre et d'eau. Au-dessous d'eux, le Keba décrivait une courbe majestueuse vers l'ouest, où il était rejoint à gauche par un affluent, le Shill. Sur la rive ouest, trois appontements s'avançaient dans le Keba, signalant une agglomération d'une bonne cinquantaine de cabanes et une demi-douzaine de constructions plus vastes. Ifness poussa un cri de satisfaction. « Shillinsk, enfin ! La ville existe en dépit de Kreposkine ! » Il fit descendre le bateau sur la surface de l'eau. Etzwane planta le mât et hissa la voile ; le bateau s'approcha à travers le fleuve en direction des appontements. Ifness amena le bateau contre les marches ; Etzwane sauta à terre avec une amarre ; Ifness le suivit plus posément. Etzwane fila l'amarre ;

le bateau glissa dans le courant et s'inséra parmi une douzaine de barques de pêche dont l'aspect n'était guère différent. Ifness et Etzwane se mirent en route vers Shillinsk.

4

Les habitations et les hangars de Shillinsk étaient faits d'une pierre grise extraite d'une saillie rocheuse voisine et assemblée entre des solives en bois flotté. Juste derrière les appontements se dressait l'auberge de Shillinsk, un édifice de deux étages relativement imposant. La lumière lavande des soleils répandait son éclat sur la pierre grise et le bois noir ; les ombres, par un jeu de l'accommodation de l'œil, paraissaient vertes, de la couleur de l'eau croupie dans un tonneau.

La bourgade semblait silencieuse, à demi vivante seulement. On n'y entendait aucun bruit si ce n'est le clapotis de l'eau sur la berge. Deux femmes marchaient lentement au bord du fleuve : elles portaient une culotte bouffante noire, un corsage rouge foncé, un foulard d'une chaude couleur orange tirant sur le rouille. Trois barges étaient amarrées le long des appontements, l'une vide et les deux autres partiellement chargées. Plusieurs bateliers se dirigeaient vers la taverne ; Ifness et Etzwane les suivirent à quelques pas de distance.

Les bateliers poussèrent les portes en bois flotté, avec Ifness et Etzwane derrière eux, et entrèrent dans une salle commune beaucoup plus confortable que l'extérieur fruste ne le laissait prévoir. Un feu de charbon de mer flambait dans une immense cheminée ; les parois avaient été plâtrées, blanchies à la chaux et décorées de festons et de rosettes en bois sculpté. Un groupe de bateliers était installé devant le feu, mangeant un ragoût de poisson aux racines d'eau. Sur le côté, à moitié dans l'ombre, deux hommes de la région étaient assis courbés sur leurs chopes en bois. La clarté du foyer soulignait les traits de leurs visages massifs ; ils parlaient peu et jetaient des regards méfiants du coin de l'œil. L'un avait une moustache noire aussi fournie qu'une brosse à habits, l'autre arborait à la fois une barbe au menton et un anneau de cuivre de cinq centimètres dans le nez.

Etzwane le regarda avec fascination relever l'anneau pour boire, en lui donnant un coup sec avec le rebord de la chope. Ces hommes portaient le costume sorukh : culotte noire, chemise ample brodée de signes totémiques, et à leur ceinture pendait un cimeterre fait du métal blanc appelé *ghisim* – un alliage d'argent, de platine, d'étain et de cuivre, forgé et durci selon un procédé secret.

Ifness et Etzwane prirent place à une table près du feu. L'aubergiste, un homme chauve au visage plat, avec une jambe difforme et un regard dur, vint en boitant s'enquérir de leurs désirs. Ifness demanda le gîte et le meilleur repas possible. L'aubergiste annonça qu'il pouvait servir de la soupe aux palourdes, des herbes et des escarbots sucrés, de la viande grillée aux légumes d'eau, du pain, de la marmelade de fleur bleue et une infusion de verveine : un menu auquel Ifness ne s'attendait pas et qu'il déclara satisfaisant.

« Je dois discuter de mon dédommagement, dit l'aubergiste. Qu'avez-vous à troquer ? »

Ifness montra un de ses joyaux de verre. « Ceci. »

L'aubergiste recula et montra la paume de sa main dans un geste de dédain. « Pour qui me prenez-vous ? Ce n'est qu'un bout de verre ordinaire, une babiole pour les enfants.

— Ah, vraiment, dit Ifness. Quelle est sa couleur ?

— La couleur de la vieille herbe, tirant vers l'eau de rivière.

— Regardez. » Ifness enveloppa la pierre dans sa main, puis la rouvrit. « Quelle est sa couleur, maintenant ?

— Rouge clair !

— Et à présent ? » Ifness exposa la gemme à la chaleur du feu et elle prit des reflets vert émeraude. « Maintenant… emportez-la dans le noir et dites-nous ce que vous voyez. »

L'aubergiste s'en alla faire l'essai dans un placard, puis revint. « Elle brille toute bleue et lance des feux de plusieurs couleurs.

— Cet objet est une pierre d'étoile, expliqua Ifness. On en extrait de temps à autre du cœur des météorites. En réalité, elle est trop précieuse pour être simplement troquée contre de la nourriture et un logement, mais nous n'avons rien d'autre.

— Cela suffira, du moins je le pense, déclara l'hôtelier d'une voix sentencieuse. Combien de temps votre barge demeurera-t-elle à Shillinsk ?

— Plusieurs jours, jusqu'à ce que nous ayons réglé nos affaires. Nous faisons le commerce de marchandises exotiques, et nous cherchons en ce moment des vertèbres cervicales de Roguskhoïs morts, qui possèdent des vertus médicinales.

— Des « Roguskhoïs » ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Vous leur donnez un autre nom. Je veux parler des guerriers rouges, à demi humains, qui ont ravagé la Plaine des Fleurs Bleues.

— Ah ! Nous les appelons les « Diables Rouges ». Ils sont donc bons à quelque chose, finalement ?

— Je n'affirme rien de semblable ; je me contente de faire le commerce des os. Qui dans le pays pourrait détenir une telle marchandise ? »

L'aubergiste partit d'un éclat de rire rauque comme un aboiement, qu'il réprima aussitôt en jetant un coup d'œil aux deux Sorukhs, qui avaient suivi la conversation.

« Par chez nous, dit l'aubergiste, les ossements sont trop communs pour avoir de la valeur et la vie d'un homme ne vaut guère plus. Regardez cette jambe, que ma mère a mutilée pour me protéger des preneurs d'esclaves. C'étaient alors les Esches, originaires des montagnes du Murd, de l'autre côté du Shill. Maintenant, les Esches sont partis et les Hulkas sont venus, et tout est comme avant, ou pire. Ne tournez jamais le dos à un Hulka ou vous vous retrouverez avec une chaîne autour du cou.

Quatre habitants de Shillinsk ont été capturés cette année. Hulka ou Diable Rouge… qu'est-ce qui est le pire ? À vous de choisir. »

Le Sorukh moustachu se mêla soudain à la conversation. « Les Diables Rouges n'existent plus, il ne reste que leurs ossements qui, vous le savez, nous appartiennent.

— Parfaitement », renchérit le second Sorukh, dont l'anneau frappait sa lèvre en se balançant quand il parlait. « Nous connaissons l'effet thérapeutique des os de Diable Rouge et nous avons l'intention de réaliser un joli bénéfice.

— D'accord, dit Ifness, mais pourquoi affirmez-vous qu'ils sont anéantis ?

— La chose est bien connue dans la Plaine.

— Et qui a accompli cet exploit ? »

Le Sorukh se tirailla la barbe. « Les Hulkas, peut-être, ou alors une bande venue de l'autre côté du Kuzi Kaza. Il semblerait que les deux parties aient eu recours à la magie.

— Les Hulkas ne connaissent rien à la magie, fit remarquer l'aubergiste. Ce sont des marchands d'esclaves ordinaires. Les tribus qui résident au-delà du Kuzi Kaza sont féroces, mais je n'ai jamais entendu parler de magie à leur sujet. »

Le Sorukh à l'anneau dans le nez fit un geste brusque. « Là n'est pas la question. » Il se tourna vers Ifness. « Avez-vous l'intention d'acheter nos ossements, ou devons-nous les proposer ailleurs ?

— Je désire naturellement les examiner, répondit Ifness. Allons les voir, nous pourrons alors discuter plus sérieusement. »

Les Sorukhs se renversèrent de stupeur sur leurs sièges. « Voilà une absurdité qui confine à l'insulte. Croyez-vous que nous transportons la marchandise sur notre dos comme les femmes tcharkes ? Nous sommes un peuple fier et n'aimons pas les affronts !

— Loin de moi l'idée d'offenser qui que ce soit, dit Ifness. J'ai simplement exprimé le désir de voir la marchandise. Où est-elle entreposée ?

— Réglons rondement cette affaire, déclara le Sorukh moustachu. Les os sont restés sur le champ de bataille, c'est du moins ce que je crois. Nous céderons nos droits en échange d'une contrepartie modeste, et vous ferez ensuite ce que vous voudrez des ossements. »

Ifness réfléchit un instant. « Cette manière de procéder n'est guère avantageuse pour moi. Supposons que les os soient de mauvaise qualité ? Ou impossibles à transporter ? Apportez les os ici ou conduisez-nous sur place afin que je puisse juger de leur valeur. »

Les Sorukhs se rembrunirent. Se détournant, ils s'entretinrent un moment à voix basse. Ifness et Etzwane

s'attaquèrent aux plats servis par l'hôtelier. Etzwane, jetant un coup d'œil aux Sorukhs, dit : « Ils cherchent simplement la meilleure façon de nous assassiner et de s'emparer de notre fortune. »

Ifness hocha la tête. « Ils se demandent également pourquoi nous ne sommes pas plus inquiets ; ils craignent un piège imprévu. Toutefois, ils ne rejetteront jamais l'appât. »

Les Sorukhs aboutirent à une décision et observèrent Etzwane et Ifness à travers leurs lourdes paupières plissées, jusqu'à ce qu'ils eussent terminé leur repas. Les Sorukhs vinrent alors s'installer à la table voisine, apportant avec eux une bouffée d'odeur *sui generis*. Ifness changea de position et considéra les deux hommes en rejetant la tête en arrière. Le Sorukh moustachu s'essaya à sourire d'un air amical. « Les choses peuvent s'arranger à notre profit mutuel. Vous êtes prêts à examiner les os et à les payer sur-le-champ ?

— Absolument pas, répliqua Ifness. J'examinerai les os et vous dirai s'ils valent d'être transportés ici à Shillinsk. »

Le sourire du Sorukh persista une seconde ou deux, puis s'effaça. Ifness poursuivit : « Pouvez-vous fournir un moyen de transport ? Une charrette confortable tirée par des ambleurs ? »

Le Sorukh à l'anneau dans le nez émit un reniflement de dédain. « Ce n'est pas possible, répondit le Sorukh à la moustache. La charrette ne résisterait pas au Kuzi Kaza.

— Très bien, alors, il nous faudra des ambleurs de selle. »

Les Sorukhs reculèrent et conférèrent à voix basse. L'homme au nez percé d'un anneau avait l'air maussade et réticent, mais l'homme à la moustache se fit insistant d'abord, persuasif ensuite, puis dominateur – et finit par avoir gain de cause. Ils se retournèrent vers Ifness et Etzwane. « Quand serez-vous prêts à partir ? demanda le moustachu.

— Demain matin, d'aussi bonne heure que possible.

— Au lever des soleils, nous serons prêts. Mais il y a un autre point important : vous devrez payer la location des ambleurs.

— Voyons, c'est ridicule ! s'exclama Ifness d'un ton moqueur. Je ne suis même pas sûr que les os existent ! Et vous vous attendez à ce que je paie pour ce qui se révélera peut-être une

expédition pour rien ? C'est hors de question ; je ne suis pas né de la dernière pluie. »

Le Sorukh à l'anneau voulut protester avec colère, mais le moustachu leva la main. « Vous verrez les os, et la location des montures sera incluse dans le montant de la transaction finale.

— Voilà qui est parler, dit Ifness. À notre retour à Shillinsk, nous fixerons un prix global.

— Nous partirons au lever des soleils ; soyez prêts. »

Les deux Sorukhs quittèrent l'auberge ; Ifness dégusta son infusion brûlante dans un bol en bois.

Etzwane s'insurgea : « Vous avez l'intention de traverser la plaine à dos d'ambleur ? Pourquoi ne pas nous servir du bateau volant ? »

Ifness haussa les sourcils. « N'est-ce pas l'évidence même ? Un bateau au milieu d'une plaine sans eau ne passe pas inaperçu. Nous n'aurions aucune liberté d'action ; nous ne pourrions pas quitter le bateau.

— Si nous le laissons à Shillinsk, nous ne le reverrons jamais, grommela Etzwane. Ces gens sont des voleurs, tous autant qu'ils sont.

— Je prendrai certaines dispositions. » Ifness réfléchit un moment, puis traversa la salle pour aller parler à l'aubergiste. Il revint se rasseoir à la table. « L'aubergiste affirme que nous pourrions laisser dix coffres pleins d'or à bord de notre bateau sans crainte d'être pillés. Il en accepte l'entière responsabilité, et le risque est donc réduit. » Ifness médita encore un instant en contemplant les flammes du foyer. « Je vais néanmoins installer un système d'alarme pour décourager les maraudeurs qui échapperaient à sa vigilance. »

Etzwane, que ne tentait nullement une pénible chevauchée dans la Plaine des Fleurs Bleues en compagnie des Sorukhs, dit aigrement : « Au lieu d'un bateau volant, vous auriez dû fabriquer une charrette volante ou une paire d'ambleurs volants.

— Vos idées ne sont pas dénuées de mérite », commenta benoîtement Ifness.

Pour le repos de ses clients, l'auberge offrait des boîtes remplies de paille dans une série de petites chambres au premier étage. Celle d'Etzwane donnait sur le port. La paille, toutefois, n'était pas fraîche ; au cours de la nuit, une obscure activité la fit bruire, et l'occupant précédent avait uriné dans un coin de la pièce. À minuit, Etzwane fut réveillé par un bruit et alla regarder par la fenêtre. Il remarqua un mouvement furtif le long du quai, près de l'endroit où le bateau était amarré.

La lumière des étoiles était trop faible pour voir distinctement, mais Etzwane remarqua un clopinement irrégulier dans la démarche du rôdeur nocturne. L'homme monta dans un canot et rama silencieusement jusqu'au bateau. Il rentra ses avirons, amarra le canot et grimpa à bord, où il fut aussitôt entouré par des flammèches bleues tandis que des étincelles jaillissaient entre ses cheveux et le gréement. L'homme se mit à faire des bonds sur le pont et, plus par accident que par intention, il plongea par-dessus bord. Quelques instants après, il se hissa péniblement dans son canot et retourna vers le quai en ramant.

Au lever des soleils, Etzwane quitta sa litière de paille et se rendit au lavabo du rez-de-chaussée, où il trouva Ifness. Etzwane relata les incidents de la nuit, à propos desquels Ifness ne se montra guère surpris.

« Je vais m'occuper de la question. »

Comme petit déjeuner, l'hôtelier ne servit que du pain et du thé. Sa claudication était plus prononcée que jamais et il foudroya Ifness d'un regard rancunier en posant avec fracas la nourriture sur la table.

Ifness déclara d'un ton sévère : « Ce menu est Spartiate ; êtes-vous si épuisé par votre expédition que vous êtes incapable de fournir un petit déjeuner convenable ? »

L'aubergiste voulut le prendre de haut, mais Ifness lui coupa la parole. « Savez-vous pourquoi vous êtes ici maintenant, au lieu de danser au son de la musique des étincelles bleues ? Parce que je veux un petit déjeuner correct. Ai-je besoin d'en dire plus ?

— J'en ai entendu suffisamment », marmonna l'aubergiste. Il retourna dans la cuisine en boitillant, et revint finalement avec

une marmite de ragoût de poisson, un plateau de galettes d'avoine et de la gelée d'anguille. « Ceci apaisera-t-il votre appétit ? Sinon, je peux apporter de la bonne ermatre bouillie et un sac de fromage.

— C'est suffisant comme ça, dit Ifness. Rappelez-vous, si à mon retour je découvre qu'on a touché ne serait-ce qu'à une écharde du bateau, vous danserez de nouveau au son de la musique bleue.

— Vous avez mal interprété mon zèle, déclara l'aubergiste. Je suis allé au bateau parce que j'avais cru entendre un bruit suspect.

— N'en parlons plus, dit Ifness d'un ton détaché, du moment que maintenant nous nous comprenons. »

Les deux Sorukhs jetèrent un coup d'œil dans l'auberge. « Êtes-vous prêts à partir ? Les ambleurs attendent. »

Etzwane et Ifness sortirent dans la fraîcheur du matin. Quatre ambleurs tiraient nerveusement sur leurs brides, crochant et pourfendant l'air de leurs cornes recourbées. Etzwane les jugea de bonne race, longs de membres et larges de poitrail. Ils étaient équipés de selles de nomade en cuir de chumpa, spécialement adaptées à la steppe, avec des sacoches pour les provisions de bouche et un porte-bagages sur lequel on pouvait attacher une tente, une couverture et des bottes de nuit. Les Sorukhs refusèrent de fournir ces articles à la place d'Ifness et d'Etzwane, si bien qu'Ifness fut contraint de se séparer d'un autre de ses joyaux multicolores avant que soient apportés les provisions et le matériel requis.

Avant le départ, Ifness demanda leur identité aux deux Sorukhs. Ils étaient tous deux du clan varsk, avec la Grive pour totem : le moustachu s'appelait Gulshe ; l'homme à l'anneau, Srenka. Ifness inscrivit les noms à l'encre bleue sur une bandelette de parchemin. Il ajouta une série de marques en rouge et en jaune, sous l'œil inquiet des Sorukhs. « Pourquoi faites-vous cela ? s'insurgea Srenka.

— Je prends des précautions habituelles, répliqua Ifness. J'ai laissé mes joyaux dans un endroit secret, et je ne transporte désormais plus aucun objet de valeur : fouillez-moi si vous le désirez. J'ai attaché à vos noms une malédiction que je lèverai

en temps opportun. Vos projets de nous tuer afin de nous dépouiller sont peu avisés, et il serait préférable d'y renoncer. »

Gulshe et Srenka firent la grimace devant cette tournure des événements manifestement fâcheuse. « Et si nous nous mettions en route ? » suggéra Ifness.

Les quatre hommes se mirent en selle et s'engagèrent dans la Plaine des Fleurs Bleues.

Le Keba, avec sa bordure d'almacks, s'éloigna et finit par disparaître hors de vue. De tous côtés, la plaine formait de grandes ondulations qui allaient se perdre dans la brume lumineuse couleur lavande. Une mousse violette tapissait le sol ; des arbustes portaient haut des fleurs qui coloraient la plaine tout entière d'une douce teinte bleu marine. Au sud apparut l'ombre presque imperceptible d'une chaîne de montagnes.

Les quatre hommes chevauchèrent toute la journée et, à la tombée de la nuit, installèrent leur camp au creux d'une légère dépression marécageuse près d'un filet d'eau fétide. Ils s'assirent autour du feu dans une atmosphère de cordialité circonspecte. Il s'avéra que Gulshe avait combattu en personne contre une bande de Roguskhoïs seulement deux mois auparavant.

« Ils étaient descendus des monts d'Orgaï, non loin de Shagfe, où les Hulkas ont installé un entrepôt d'esclaves. Les Diables Rouges avaient déjà pillé l'entrepôt à deux reprises, tuant les hommes et emmenant les femmes, et Hozman Gorge-Malade, l'agent des Hulkas, a voulu protéger son bien. Il a offert une demi-livre de fer pour chaque main de Diable Rouge que nous rapporterions. Moi et deux douzaines d'autres, nous sommes partis pour gagner cette fortune, mais nous n'avons abouti à rien. Les Diables font fi des flèches et chacun d'eux vaut dix hommes dans un combat au corps-à-corps, si bien que nous sommes revenus à Shagfe sans trophées. Je me suis rendu dans l'est à Shillinsk pour l'assemblée du clan varsk et je n'ai rien vu de la grande bataille au cours de laquelle les Diables Rouges ont été anéantis. »

Ifness demanda d'un air vaguement intéressé : « Dois-je comprendre que les Hulkas ont vaincu les Diables Rouges ? Comment est-ce possible, si chaque Diable vaut dix hommes ? »

Gulshe cracha dans les flammes sans répondre. Srenka se pencha en avant pour repousser une branche au milieu des braises, l'anneau de son nez scintillant de reflets orange. « On dit que des armes magiques ont été utilisées.

— Par les Hulkas ? Où trouvent-ils des armes magiques ?

— Les guerriers qui ont détruit les Diables Rouges n'étaient pas des Hulkas.

— Tiens, tiens. Qui étaient-ils donc ?

— Je n'en sais rien ; j'étais à Shillinsk. »

Ifness n'insista pas. Etzwane se leva et, grimpant au sommet de la combe, jeta un coup d'œil circulaire sur l'horizon. Il ne vit que l'obscurité. Il écouta, mais ne discerna aucun son. La nuit était belle : il ne semblait rien y avoir à craindre du côté des chumpas ou de mauvais ahulphes. Les deux Sorukhs étaient une tout autre affaire. La même pensée était venue à Ifness, qui s'en alla maintenant s'agenouiller près du feu. Il le tisonna jusqu'à ce qu'il flambe bien haut et, les mains tendues de chaque côté, il fit osciller les flammes dans un mouvement de pendule sous les yeux effarés des Sorukhs.

« Que faites-vous ? demanda Gulshe d'un air impressionné.

— Un peu de magie pour ma protection. J'ai donné ordre à l'esprit du feu de pénétrer dans le foie de tous ceux qui me veulent du mal, et de s'y installer. »

Srenka tira sur son anneau de nez. « Etes-vous un vrai magicien ? »

Ifness éclata de rire. « En doutez-vous ? Tendez la main. » Srenka allongea prudemment le bras. Ifness pointa son doigt et une étincelle bleue crépitante sauta sur la main de Srenka. Celui-ci poussa un ridicule glapissement de surprise et se rejeta brusquement en arrière, le souffle coupé. Gulshe se dressa comme un ressort et s'éloigna précipitamment du feu.

« Cela n'est rien, dit Ifness. Une simple plaisanterie. Vous êtes encore vivant, n'est-ce pas ? Ainsi donc, nous dormirons tranquillement, les uns et les autres, sachant que la magie nous protège de tout mal. »

Etzwane étala sa couverture et se coucha. Après avoir marmonné une phrase ou deux, Gulshe et Srenka installèrent leur propre équipement un peu à l'écart, près de l'endroit où les

ambleurs étaient attachés. Ifness se montra moins pressé et resta encore assis une demi-heure à contempler le feu mourant. Il finit par aller se coucher également. Pendant une demi-heure, Etzwane regarda les yeux de Gulshe et de Srenka qui luisaient dans l'ombre de leurs capuchons ; puis le sommeil le prit et il s'endormit.

Le deuxième jour fut semblable au premier. Au milieu de l'après-midi du troisième jour, les contreforts du Kuzi Kaza descendirent à la rencontre de la plaine. Gulshe et Srenka se consultèrent et cherchèrent des repères. À la tombée de la nuit, ils avaient atteint une région montagneuse désolée, tout en falaises et pitons calcaires. Ils établirent leur camp à côté d'une vaste doline emplie d'une eau noire lisse comme un miroir.

« Nous nous trouvons maintenant en pays hulka, dit Gulshe à Ifness. Si nous sommes attaqués, la meilleure façon de nous en sortir est de fuir dans quatre directions différentes… à moins que par la magie vous ne soyez en mesure d'assurer notre défense.

— Nous agirons comme le dicteront les circonstances, répliqua Ifness. Où sont les ossements des Diables Rouges ?

— Pas très loin : de l'autre côté de la crête. Ne sentez-vous pas la présence de tous ces morts ? »

Ifness déclara d'une voix mesurée : « L'intellect en pleine possession de ses moyens doit malheureusement sacrifier cette réceptivité qui caractérise la mentalité primitive. C'est un stade de l'évolution que j'ai, dans l'ensemble, été heureux de franchir. »

Srenka tira sur son anneau de nez, se demandant si Ifness s'était montré désobligeant ou non. Il regarda Gulshe ; ils échangèrent un haussement d'épaules perplexe, puis allèrent à leurs couchettes, où ils s'entretinrent à voix basse pendant une demi-heure. Srenka semblait insister pour faire quelque chose qui n'emportait pas l'adhésion de Gulshe ; Srenka grommela d'une voix rogue ; Gulshe proposa un amendement et les deux compagnons se turent.

Etzwane regagna ses propres couvertures, où il resta allongé sans dormir, sur le qui-vive, pour des raisons dépassant sa

compréhension. « Peut-être, se dit-il, ma mentalité est-elle primitive et crédule. »

Au cours de la nuit, il se réveilla souvent pour tendre l'oreille, et il entendit une fois des ahulphes qui se querellaient dans le lointain. Une autre fois, un ululement beaucoup plus melliflu se répercuta dans les défilés rocheux, faisant passer un frisson étrange sur la peau d'Etzwane, car il n'avait pu identifier ce son. Il n'eut pas conscience de s'être rendormi, mais quand il rouvrit les yeux, le ciel s'éclairait d'une teinte lavande à l'approche des trois soleils.

Après un morne petit déjeuner composé de thé et de fruits secs, les quatre hommes se remirent en route, franchissant une série de défilés calcaires pour aboutir finalement sur une haute prairie. Ils chevauchèrent à travers une forêt d'arbres à potences, puis remontèrent une vallée stérile. Un escarpement de cent cinquante mètres de haut se dressait au-dessus d'eux, son piton couronné par les remparts d'un château en ruine. Gulshe et Srenka s'arrêtèrent pour examiner la piste devant eux.

« Le château est-il habité ? demanda Ifness.

— Qui sait ? grommela Gulshe. Il existe bien assez d'endroits comme ça, où des malfaiteurs et des assassins sont prêts à vous lancer un rocher sur la tête, pour que les voyageurs se montrent prudents. »

Srenka tendit un doigt noueux. « Des oiseaux-lyres planent au-dessus des pierres ; la route peut être considérée comme sûre.

— Le champ de bataille est-il encore loin ? demanda Ifness.

— À une heure de marche, en contournant le pied de cette montagne là-bas… Allons, en route et pressons. Oiseaux-lyres ou pas, je ne me fie pas à ces vieux repaires de brigands. »

Les quatre cavaliers repartirent à vive allure, mais le château en ruine ne présenta pas de menace et les oiseaux-lyres continuèrent de planer.

Ils entamèrent la descente une fois passé le col. Gulshe tendit la main vers l'énorme montagne qui dominait la plaine comme une bête morose accroupie. « C'est d'ici que sont venus les Diables Rouges, en route pour Shagfe… Là-bas, au nord, vous distinguez tout juste la palanque de Shagfe. Au petit matin, les

hommes ont attaqué depuis des positions qu'ils avaient prises au cours de la nuit, et les Diables Rouges ont été encerclés. La bataille a duré deux heures et tous les Diables Rouges, avec leurs captives et leurs rejetons, sont morts ; et la bande qui les avait exterminés s'en est allée vers le sud et on ne l'a plus jamais revue ; un grand mystère… Tenez ! Voici l'endroit où les Diables Rouges ont campé. La bataille a fait rage dans ce coin-là. Ah ! Sentez donc cette odeur de charogne !

— Alors, ces ossements ? s'enquit Srenka avec un sourire cauteleux. Répondent-ils à votre attente ? »

Ifness poussa sa monture au milieu du théâtre du carnage. Des cadavres de Roguskhoïs gisaient partout, en amas de membres tordus et de corps crispés. Ils étaient dans un état de décomposition très avancée ; des ahulphes avaient été tentés par l'idée de dévorer la chair noire et certains étaient morts de l'avoir mise à exécution : ceux-là gisaient sur la pente, enroulés sur eux-mêmes comme des balles de fourrure.

Ifness décrivit un large cercle, inspectant avec attention les cadavres, s'arrêtant parfois pour étudier à loisir telle ou telle des formes rouges nauséabondes. Etzwane avait arrêté son ambleur un peu à l'écart, à un endroit d'où il pouvait surveiller les Sorukhs. Ifness alla rejoindre Etzwane et arrêta sa monture près de lui. « Que pensez-vous de la situation ?

— Comme vous, je suis perplexe », dit Etzwane.

Ifness le lorgna de biais, les sourcils levés dans une expression de désapprobation : « Et qu'est-ce qui vous fait penser que je suis perplexe ?

— C'est à cause des blessures, qui ne ressemblent pas à celles que causent des épées ou des massues.

— Hum ! Qu'avez-vous remarqué d'autre ? »

Etzwane tendit le bras. « Celui qui a un plastron en mailles, là-bas, doit être un chef. Il a la poitrine endommagée. L'asutra qu'il portait a été exterminé. J'ai remarqué, de l'autre côté du champ de bataille, un chef qui avait le même genre de blessure. Les hommes qui ont tué les Roguskhoïs connaissaient comme nous l'existence des asutras. »

Ifness eut un bref hochement de tête. « C'est ce qu'on dirait. »

Les Sorukhs s'approchèrent, arborant des sourires de commande. « Alors, ces os, dit Srenka, qu'est-ce que vous dites de tous ces beaux ossements ?

— Ils ne sont manifestement pas en état d'être vendus, répondit Ifness. Je ne peux faire aucune offre ferme tant que vous ne les aurez pas nettoyés et séchés, puis réunis en balles réglementaires et transportés au port de Shillinsk. »

Gulshe tira tristement sur son ample moustache ; Srenka eut moins de maîtrise. « Je redoutais cette duplicité ! s'exclama-t-il. Nous n'avons aucune garantie de profit ; c'est en pure perte que nous avons investi notre temps et notre bien dans cette affaire, et en ce qui me concerne, je n'ai pas l'intention d'en rester là. »

Ifness répliqua froidement : « Quand nous serons revenus à Shillinsk, je vous donnerai à vous et à votre compagnon une compensation généreuse ; comme vous le soulignez, vous avez fait de votre mieux. Je ne puis cependant entreprendre d'acheter un champ plein de cadavres uniquement pour satisfaire votre cupidité. Il vous faudra trouver un autre client. »

Srenka crispa son visage en une grimace féroce, et ses canines inférieures pareilles à des défenses agrippèrent son anneau de nez. Gulshe le retint d'un geste. « Ces protestations sont raisonnables. Notre ami ne peut évidemment se charger de cette marchandise dans son état actuel. Je suis convaincu qu'un arrangement mutuellement profitable est possible. D'ici un an, les ossements auront été nettoyés par les intempéries et seront en excellente condition, ou bien nous pourrions louer des esclaves pour faire bouillir les cadavres et les dépecer. Entretemps, quittons ce lieu infect. J'ai un pressentiment.

— Allons à Shagfe, alors, grommela Srenka. À Shagfe, je me propose de boire un cruchon du brassin de Baba.

— Un instant, dit Ifness qui examinait la pente. La bande qui a détruit les Diables Rouges m'intéresse. Où sont-ils partis, après leur victoire ?

— Ils sont retournés là d'où ils venaient, dit Srenka d'un ton moqueur. Où voudriez-vous qu'ils soient allés ?

— Ils ne se sont pas rendus à Shagfe ?

— Vous n'aurez qu'à demander quand vous y serez. »

Etzwane dit : « Des ahulphes pourraient suivre leur piste.

— En un mois, ils ont eu le temps de faire du chemin, répliqua Ifness. Cela ne donnerait probablement pas grand-chose.

— À Shagfe, nous aurons sûrement des nouvelles, suggéra Gulshe.

— Allons à Shagfe, alors, dit Srenka. Il me tarde de boire le brassin du vieux Baba. »

Ifness tourna vers Shagfe un regard pensif. Gulshe et Srenka descendaient déjà la longue pente. Ils s'arrêtèrent et se retournèrent. « Venez donc : le jour ne dure pas éternellement et Shagfe est là-bas !

— Très bien, dit Ifness. Allons visiter Shagfe. »

Shagfe, un morne village de piètre apparence, cuisait sous les rayons couleur lavande. De grossières cabanes en argile s'échelonnaient de chaque côté d'une rue balayée par le vent ; des tentes de peau étaient disséminées derrière. Un bâtiment allongé au toit plat, en clayonnage recouvert d'argile, dominait l'agglomération : l'auberge et le cabaret. À côté, une éolienne cliquetante pompait l'eau dans un réservoir qui débordait dans une auge ; une troupe d'ahulphes venus s'abreuver étaient assis là. Ils avaient apporté des cristaux de roche et en avaient déjà troqué une partie contre des bouts d'étoffe jaune qu'ils portaient crânement noués autour de leurs protubérances auditives.

En entrant dans Shagfe, les quatre cavaliers passèrent devant l'enclos aux esclaves : un ensemble de trois hangars et de trois cours entourés d'une clôture, où étaient parqués une vingtaine d'hommes, autant de femmes, et plusieurs dizaines d'enfants aux yeux vides.

Ifness arrêta son ambleur et se tourna vers Gulshe. « Qui sont ces prisonniers, des gens de la région ? »

Gulshe examina le groupe avec indifférence. « Ce sont des étrangers, probablement des gens en surnombre vendus par l'hetman de leur clan. Ils pourraient bien avoir été capturés au cours de raids de l'autre côté des montagnes. Ou encore appréhendés et vendus par des entrepreneurs privés. » Gulshe émit un curieux ricanement étouffé. « Bref, ce sont tous ceux qui se sont trouvés dans l'impossibilité d'échapper à leur sort.

Ici, il n'y a personne pour nous contrecarrer et chacun doit s'occuper de sa propre sécurité.

— Une telle existence est déplaisante », dit Etzwane avec dégoût.

Gulshe le regarda d'un air interdit et se tourna vers Ifness comme s'il doutait de la santé mentale d'Etzwane ; Ifness eut un sourire sans joie. « Qui achète les esclaves ? »

Gulshe haussa les épaules. « Hozman Gorge-Malade les prend tous, en échange d'un bon poids de métal.

— Vous êtes bien au courant de la question », remarqua Etzwane d'une voix sévère.

Srenka rétorqua : « Et alors ? Vous voudriez nous retirer notre gagne-pain ? Peut-être le moment est-il venu de s'expliquer.

— Oui, dit Gulshe, le moment est venu. » Il brandit un couteau de verre noir poli, à lame épaisse. « La magie est sans effet sur mon couteau et je peux vous débiter en tranches comme des melons l'un et l'autre. Descendez des ambleurs et placez-vous face aux enclos. »

Ifness demanda d'une voix égale : « Dois-je comprendre que vous avez l'intention de nous causer un désagrément ?

— Nous sommes des commerçants, déclara Srenka d'une voix vibrante. Nous vivons pour le profit. S'il ne nous est pas possible de vendre des os, nous vendrons des esclaves et c'est pour cela que nous vous avons conduits à Shagfe. De plus, je suis habile à lancer le couteau. Pied à terre !

— C'est humiliant d'être capturés juste devant l'enclos aux esclaves, dit Ifness. Vous n'avez pas d'égards pour nos sentiments et, ne serait-ce que pour cette raison, nous refusons d'accéder à votre désir. »

Srenka s'esclaffa. Gulshe laissa la ligne jaune de ses dents apparaître sous sa moustache. « Descendez. Pied à terre et vivement ! » Etzwane dit à mi-voix : « Avez-vous oublié le sort jeté à Shillinsk ?

— Des centaines de malédictions nous sont déjà tombées sur le dos : une de plus, une de moins, quelle importance ? » Gulshe agita son couteau. « Descendez. »

Ifness haussa les épaules. « Eh bien, puisqu'il le faut… La destinée joue des tours étranges. » Mettant pied à terre avec lassitude, il posa la main sur l'arrière-train de l'ambleur. La bête rugit de douleur et fit un bond en avant, heurtant l'ambleur de Gulshe et le renversant. Srenka lança son couteau sur Etzwane, qui avait sauté à terre ; le couteau fendit l'air à vingt centimètres au-dessus de son épaule. Ifness allongea le bras et saisit l'anneau du nez de Srenka. Celui-ci émit un sifflement, qui aurait été un hurlement s'il avait été capable d'articuler.

« Tenez-le par l'anneau, ordonna Ifness à Etzwane. Maintenez-le en état de soumission. »

Ifness alla vers Gulshe qui se débattait, jurait et griffait le sol en essayant de se relever. Ifness posa une main amicale sur son épaule. Gulshe eut un sursaut spasmodique et retomba à terre.

« À mon grand regret, je dois vous prendre votre couteau, dit Ifness. Vous n'en aurez plus besoin. »

Ifness et Etzwane reprirent leur chemin vers l'auberge en clayonnage d'argile, menant par la bride les bêtes sans cavalier. Ifness déclara : « Six onces d'argent pour deux individus en bonne santé, cela ne semble pas constituer une bien grosse somme. Peut-être avons-nous été roulés. Peu importe, d'ailleurs. Gulshe et Srenka tireront grand profit de la découverte d'une autre facette du commerce des esclaves… Je souhaiterais presque… Mais non ! Ce n'est pas charitable de penser à mon collègue Dasconetta dans ce contexte. Je déplore presque notre séparation d'avec Gulshe et Srenka. C'étaient des compagnons pittoresques. »

Etzwane jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à l'enclos aux esclaves. Sans la batterie portative d'Ifness, il serait maintenant en train de regarder à travers les cloisons d'osier. Cependant… c'étaient là les risques qu'il avait envisagés à Garwiy ; il avait choisi de les affronter plutôt que de poursuivre une existence de sécurité, de musique, de facilité… Ifness était en train de parler, autant pour lui-même que pour le bénéfice d'Etzwane : « Je regrette seulement que nous n'ayons pas réussi à en apprendre plus de Gulshe et de Srenka… Ma foi, nous voici à l'hostellerie. En comparaison, l'auberge de Shillinsk semble un

havre de luxe palatial. Nous n'allons pas nous présenter comme des magiciens ni des chercheurs scientifiques, ni même comme des négociants en ossements. L'occupation la plus prestigieuse dans Shagfe est le commerce des esclaves, et marchands d'esclaves nous serons. »

À l'auberge, ils s'arrêtèrent pour examiner le village. L'après-midi était chaud et paisible ; des marmots se traînaient dans la poussière ; d'autres enfants plus âgés jouaient à capturer des esclaves entre les tentes, bondissant avec des cordes pour entraîner leurs prisonniers. À l'abreuvoir au-dessous de l'éolienne, trois femmes courtaudes aux cheveux noirs, en pantalon de cuir et cape de paille, se chamaillaient avec les ahulphes. Les femmes avaient des bâtons et tapaient sur les longs pieds sensibles des ahulphes chaque fois qu'ils essayaient de boire ; les ahulphes à leur tour projetaient de la boue sur les femmes à coups de pied, en proférant des injures.

À côté de la route, une douzaine de vieilles commères en cape de paille informe étaient accroupies auprès d'éventaires de marchandises à vendre : des tas de farine rouge foncé, des lanières de viande séchée, des vers-mouillettes bleu-noir dans des boîtes de mousse humide, des escarbots verts bien gras attachés à des piquets, des gousses de sucre, des oiseaux bouillis, des cardamomes, des croûtes de sel. Au-dessus, le vaste ciel lumineux ; alentour, la plaine plate et brûlante ; au loin à l'est, une troupe de cavaliers guère plus gros que des points noirs vibrants, surmontés d'un mince panache de poussière lavande…

Ifness et Etzwane approchèrent de l'auberge et entrèrent par une ouverture aménagée dans la paroi d'argile. La salle commune était sombre et sentait le renfermé. Un chevalet derrière le comptoir supportait trois tonneaux ; une demi-douzaine d'hommes étaient assis sur des bancs et des tabourets, tenant des bols en faïence remplis d'un vin de grain acide ou des chopes du fameux brassin de Shagfe. Les conversations s'interrompirent ; en silence, les hommes dévisagèrent attentivement Ifness et Etzwane. Le seul éclairage provenait de l'éclatante lumière pourpre du dehors filtrant par le trou servant

de porte. Ifness et Etzwane examinèrent la salle tandis que leurs yeux s'habituaient à la pénombre.

Un petit homme au torse nu, avec une longue chevelure blanche, s'avança d'un pas tranquille. Il portait un tablier de cuir et des bottes montant jusqu'aux genoux, et il s'agissait apparemment de Baba, le propriétaire. Il s'enquit de leurs besoins dans un dialecte épais dont Etzwane saisit le sens plus par intuition que par compréhension.

Ifness répondit dans une assez bonne imitation de ce dialecte : « Quelle sorte de logement êtes-vous en mesure de nous fournir ?

— Le meilleur de tout Shagfe, déclara Baba l'aubergiste. Tout le monde vous le dira. Votre question est-elle motivée par la seule curiosité ?

— Non, répliqua Ifness. Vous pouvez nous montrer ce que vous avez de mieux à offrir.

— C'est assez facile, dit Baba. Par ici, je vous prie. » Il les emmena par un couloir malodorant, passant devant une cuisine rudimentaire où une grande marmite de soupe au gruau mijotait au-dessus d'un feu, jusqu'à une cour dénudée, abritée sur sa périphérie par un toit en surplomb. « Choisissez le coin que vous voudrez. La pluie vient généralement du sud et ce côté-là est donc le plus sec. »

Ifness hocha gravement la tête. « Le logement est satisfaisant. Et pour ce qui est de nos ambleurs ?

— Je les mettrai dans mon écurie et les nourrirai de foin, pour autant que vous me fournissiez une compensation adéquate. Combien de temps comptez-vous rester ?

— Un jour ou deux, peut-être plus, cela dépendra de la marche de nos affaires. Nous sommes des marchands d'esclaves, et nous avons été chargés d'acheter une douzaine de Diables Rouges robustes pour ramer dans la galère d'un potentat de la côte orientale. Nous avons cru comprendre, toutefois, que les Diables Rouges ont tous été tués, ce qui est une bien triste nouvelle à entendre.

— Ce qui fait votre malheur est pour moi une grande chance, car ils se dirigeaient vers Shagfe et auraient fort bien pu détruire mon hostellerie.

— Peut-être les vainqueurs ont-ils fait des prisonniers ?

— Je ne crois pas, mais dans la salle commune se trouve Fabrache l'Heureux Petit Survivant. Il affirme avoir assisté à la bataille, et qui mettrait sa parole en doute ? Si vous lui offriez une chope ou deux de brassin, il laisserait jaser sa langue, je vous le garantis.

— C'est une idée plaisante. Maintenant, en ce qui concerne le prix de l'abri et de la nourriture, pour nous et nos montures…»

Le marchandage commença, Ifness discutant ferme pour éviter d'acquérir une réputation de prodigalité. Au bout de cinq minutes, une valeur définie à deux onces d'argent fut attribuée à la nourriture et à un logement de haute qualité pour une période de cinq jours.

« C'est donc entendu, conclut Ifness, bien que je me sois comme d'habitude laissé convaincre par un habile rhétoricien de me lancer dans une folle extravagance. Allons conférer maintenant avec Fabrache l'Heureux Petit Survivant. Comment a-t-il obtenu ce sobriquet peu commun ?

— Ce n'est qu'un surnom de jeunesse. Par trois fois, quand il était tout petit, sa mère a tenté de le noyer, et chaque fois il a réussi à se sortir de la vase. Elle en a été découragée et a renoncé à son projet, et c'est elle-même qui lui a donné ce nom. C'est devenu un homme qui ne connaît pas la peur ; il soutient avec raison que, si le Dieu Gaspard souhaitait sa mort, il n'aurait pas négligé cette occasion qui lui était offerte dès les premières années…»

Baba les ramena à la salle commune. Il annonça : « Je présente à la compagnie les nobles Ifness et Etzwane, qui sont venus à Shagfe acheter des esclaves. »

Quelqu'un sur le côté de la salle poussa un gémissement découragé. « Alors, les voilà maintenant qui entrent en concurrence avec Hozman Gorge-Malade pour faire monter encore les prix ?

— Hozman Gorge-Malade n'a pas demandé de Diables Rouges, et c'est ce dont ces marchands ont besoin. » Baba l'aubergiste se tourna vers un homme grand et mince, au long visage triste dont le menton était orné d'une barbe qui pendait comme une stalactite de poils noirs. « Fabrache, quelle est la

situation ? Combien reste-t-il de survivants, parmi les Diables Rouges ? »

Fabrache réagit avec la lenteur réfléchie d'un homme obstiné. « Les Diables Rouges sont exterminés dans la région de Mirkil, c'est-à-dire dans le voisinage de Shagfe. J'ai bavardé avec des hommes de race tcharke originaires du sud du Kuzi Kaza ; ils m'ont raconté que les bandes de Diables Rouges s'étaient rassemblées en une seule horde, laquelle s'est alors mise en marche vers le nord. Deux jours plus tard, j'ai vu de mes propres yeux une armée de magiciens anéantir cette horde. Chaque Diable Rouge a été tué, puis tué à nouveau : un spectacle stupéfiant que je n'oublierai jamais.

— L'armée magique n'a pas fait de prisonniers ? demanda Ifness.

— Aucun. Les magiciens ont exterminé les Diables Rouges et s'en sont allés vers l'est. Je suis descendu jusqu'au champ de bataille pour récupérer du métal, mais des ahulphes m'avaient précédé et il n'y avait pas une once qu'ils ne se fussent déjà appropriée. Mais mon histoire ne s'arrête pas là. En reprenant le chemin de Shagfe, j'ai vu un grand vaisseau s'élever dans les airs, léger comme un duvet, et disparaître derrière les nuages.

— Quelle vision miraculeuse ! déclara Ifness. Aubergiste, servez à cet homme une chope de brassin. »

Etzwane demanda : « Le vaisseau était-il rond comme un disque et d'une couleur mordorée ? »

Fabrache l'Heureux Petit Survivant fit signe que non. « C'était un globe noir impressionnant. Les disques cuivrés que vous mentionnez ont été aperçus lors de la grande bataille de vaisseaux de l'espace ; les disques et les globes noirs se sont battus les uns contre les autres. »

Ifness hocha gravement la tête et lança un coup d'œil d'avertissement à Etzwane. « Nous avons eu quelques échos de cette bataille. Huit vaisseaux cuivrés ont engagé le combat contre six globes noirs à un endroit dont j'ai oublié le nom. »

Les autres personnes présentes s'empressèrent de le contredire. « Votre information est inexacte. Quatre globes noirs ont attaqué deux disques cuivrés et ceux-ci ont été réduits en miettes.

— Je me demande si nous parlons de la même bataille, dit Ifness d'un air pensif. Quand votre affaire a-t-elle eu lieu ?

— Il y a seulement deux jours de cela ; nous n'avons pratiquement parlé de rien d'autre depuis. Jamais encore de tels événements ne s'étaient produits dans la région de Mirkil.

— Où cette bataille a-t-elle eu lieu ? demanda Ifness.

— Par là-bas, dans les monts d'Orgaï, dit Fabrache. Derrière le Thrie Orgaï, du moins à ce qu'on raconte. Je n'y suis pas allé moi-même.

— Pensez donc, si près de Shagfe ! s'exclama Baba l'aubergiste. À peine deux jours de chevauchée avec un bon ambleur !

— Nous voyageons dans cette direction, dit Ifness. J'aimerais examiner l'endroit. » Il s'adressa à l'Heureux Petit Survivant. « Vous plairait-il de nous servir de guide ? »

Fabrache se tirailla la barbe. Il jeta un coup d'œil de côté à l'un de ses compagnons. « Quelles sont les nouvelles du clan des Gogursks ? Ont-ils fait leur expédition dans l'ouest ?

— Rien à craindre des Gogursks, répondit son ami. Cette année, ils vont dans le sud au lac Urman chercher des crabes. L'Orgaï ne présente aucun danger, à part naturellement les razzias d'Hozman Gorge-Malade. »

On entendit devant l'auberge un martèlement de sabots, le crissement du cuir, des voix rauques. L'hôte jeta un coup d'œil par la porte et tourna la tête pour annoncer : « Des Vers-Bleus kashs. »

À ces mots, deux des hommes présents dans la salle se levèrent prestement et s'en allèrent par le couloir du fond. Un autre s'écria : « Et toi, Fabrache ? N'as-tu pas fourni quatre femmes vers-bleus à Hozman ?

— Je n'ai pas pour habitude de discuter de mes affaires en public, déclara l'Heureux Petit Survivant. De toute façon, cela s'est passé l'année dernière. »

Les membres de la tribu des Vers-Bleus entrèrent dans la salle. Après avoir scruté attentivement la pénombre, ils se dirigèrent à grandes enjambées vers des tables et frappèrent les planches pour qu'on leur apporte à boire. Ils étaient neuf au total, des colosses à la face lunaire frangée de barbe, vêtus d'un

pantalon de cuir souple, de bottes noires constellées de cabochons de silex, d'une veste de jute vert délavé, avec une coiffure faite de cosses sèches assemblées en forme de casque à pointe ; ces cosses cliquetaient à chaque mouvement de la tête. Etzwane trouva qu'ils formaient le plus beau groupe de ruffians qu'il ait jamais vu, et se recula sur son siège pour échapper aux odeurs déplaisantes qui les avaient accompagnés dans la salle.

Le plus âgé des Kashs donna une secousse à son casque-cascabelle et s'écria d'une voix de stentor : « Où est l'homme qui achète des esclaves à bon prix ? »

Fabrache répondit d'une voix assourdie : « Il n'est pas là. »

Baba l'aubergiste demanda avec circonspection : « Vous avez des esclaves à vendre ?

— Certes. Il s'agit des personnes ici présentes, à la seule exception de l'aubergiste. Veuillez vous considérer comme nos prisonniers. »

Fabrache poussa un cri d'indignation. « Ce n'est pas l'usage ! On a le droit de boire sa bière à Shagfe en toute sécurité !

— De plus, déclara Baba, je ne tolérerai pas que l'on se conduise de cette façon. Que deviendrait ma clientèle ? Vous devez retirer votre menace. »

Le vieux Kash sourit et fit cliqueter ses cosses. « Très bien ; étant donné la protestation générale, nous ne tiendrons pas compte de nos intérêts. Toutefois, nous avons un mot à dire à Hozman Gorge-Malade. Il a traité le clan des Kashs avec sévérité ; où vend-il un si grand nombre des nôtres ?

— D'autres ont posé des questions similaires mais n'ont pas reçu de réponse, dit Baba. Hozman Gorge-Malade ne se trouve pas présentement à Shagfe et j'ignore tout de ses projets. »

Le vieux Ver-Bleu eut un geste résigné. « Dans ce cas nous boirons votre brassin et nous dînerons de ce que vous avez cuisiné, dont je sens l'arôme.

— Cela est fort bien, mais comment paierez-vous ?

— Nous transportons avec nous des outres d'huile de safade pour payer notre écot. »

Baba déclara : « Apportez l'huile, pendant que j'écume un nouveau tonneau de brassin. »

La soirée s'écoula sans effusion de sang. Ifness et Etzwane étaient assis à l'écart et regardaient les silhouettes des colosses évoluer en titubant dans la clarté du feu. Etzwane essaya de définir en quoi ces bruyants convives différaient de la population du Shant en général : intensité, entrain, concentration de toutes les facultés sur le moment présent – telles étaient les qualités qui caractérisaient les peuples du Caraz. Des actions banales provoquaient des réactions exagérées. Le rire tordait les côtes ; la rage flambait avec soudaineté ; le chagrin était violent au point d'être insupportable. De chaque aspect de l'existence, les hommes du clan avaient une perception aiguë et minutieuse, ne laissant rien passer inaperçu. Ces ravissements et transports émotionnels ne laissaient guère de temps pour la méditation, songea Etzwane. Comment un Ver-Bleu kash pourrait-il devenir musicien alors qu'il était affligé d'un manque de patience congénital ? Danses échevelées autour du feu de camp, mêlées et massacres : voilà qui était plus dans le style de ces barbares…

Etzwane et Ifness quittèrent bientôt la compagnie. Ils déroulèrent leurs couvertures sous l'auvent de la cour et s'étendirent pour se reposer. Pendant un moment, Etzwane écouta le bruit assourdi des réjouissances provenant de la salle commune. Il voulait demander à Ifness son opinion sur la bataille entre vaisseaux spatiaux qui s'était déroulée derrière le Thrie Orgaï, mais il n'avait pas envie de s'attirer une réponse caustique ou ambiguë… Si les asutras et leurs hôtes pilotaient les disques cuivrés, quelle race avait construit les globes spatiaux noirs ? Et d'ailleurs, quelle race d'hommes équipés d'armes magiques avait exterminé les Roguskhoïs ? Pourquoi des hommes, des Roguskhoïs, des vaisseaux noirs et mordorés s'étaient-ils tous retrouvés au Caraz pour se battre ?… Etzwane formula soigneusement la question qu'il posa à Ifness : « Existe-t-il un monde terrien qui construise des vaisseaux spatiaux en forme de globes noirs ? »

La question était succincte et précise ; Ifness ne pouvait rien y trouver à redire. Il répondit d'une voix égale : « À ma connaissance, non. » Et il ajouta : « Je suis aussi perplexe que

vous. Il semblerait que les asutras ont des ennemis quelque part dans les étoiles. Peut-être des ennemis humains.

— Cette possibilité justifie à elle seule que vous ayez bravé l'autorité de Dasconetta, déclara Etzwane.

— C'est ce qu'il semblerait. »

Les Vers-Bleus kashs choisirent de dormir à la belle étoile près de leurs ambleurs ; Etzwane et Ifness passèrent une nuit tranquille.

Dans la fraîcheur de l'aube mauve, Baba leur apporta des chopes de brassin chaud dans lequel flottaient des morceaux du fromage aigre du pays. « Si vous vous dirigez vers le Thrie Orgaï, partez de bonne heure. Vous traverserez la Terre Stérile en milieu d'après-midi et vous pourrez passer la nuit dans un arbre le long du Vurush.

— C'est un bon conseil, dit Ifness. Préparez-nous un petit déjeuner de viande frite avec du pain, et envoyez un gamin réveiller Fabrache. De plus, nous boirons de la tisane avec notre repas, plutôt que cet excellent brassin qui est toutefois un peu trop nourrissant.

— Fabrache est là, dit l'aubergiste. Il veut s'en aller pendant que les Vers-Bleus sont encore engourdis. Votre petit déjeuner est déjà prêt. Il se compose de soupe au gruau et de pâte de sauterelles, comme pour tout le monde. Quant à la tisane, je peux faire un bouillon de poivrelle, si cela vous convient. »

Ifness donna son accord avec résignation. « Amenez nos montures devant la maison ; nous partirons dès que possible. »

5

Les Vers-Bleus kashs commençaient à se réveiller lorsque Ifness, Etzwane et Fabrache se mirent en route. L'un d'eux grommela une malédiction, un autre se souleva à moitié pour les regarder s'éloigner ; mais ils n'étaient pas d'humeur à se fatiguer.

De Shagfe, le trio partit en direction de l'ouest à travers la Terre Stérile, une plaine alcaline recouverte d'une épaisse croûte blanche comme l'ivoire, poudrée d'une poussière douce et âcre, et qui s'étendait à perte de vue. Une douzaine de vents-démons parcouraient cette plaine, y avançaient et reculaient comme des danseurs de pavane, allant jusqu'à l'horizon et revenant, certains hauts et majestueux dans le ciel lumineux, d'autres trottinant sans dignité au ras du sol et finissant par se dissiper en bouffées et tourbillons erratiques. Pendant quelque temps, Fabrache surveilla leurs arrières, mais une fois que le groupe de cabanes se fut effacé dans les lointains poussiéreux aux teintes lavande et qu'aucune forme noire bondissante n'apparut à leur poursuite, il témoigna d'une disposition un peu plus assurée. Regardant Ifness du coin de l'œil, il déclara d'une voix circonspecte : « Hier soir, nous n'avons pas établi de contrat en bonne et due forme, mais je présume que nous voyageons en bonne entente et qu'aucun de nous ne tentera de subjuguer l'autre. »

Ifness ratifia ce point de vue. « L'esclavage ne nous intéresse pas particulièrement, dit-il. Nous avons vendu une paire de Sorukhs de première qualité en venant à Shagfe, mais à dire vrai, l'existence d'un marchand d'esclaves est trop précaire et insuffisamment rémunératrice, du moins dans la région de Mirkil.

— Le pays est surexploité, acquiesça Fabrache. Depuis qu'Hozman Gorge-Malade est entré en activité, la population a

diminué de moitié. À l'auberge de Shagfe, nous avions coutume de voir bien des visages inconnus, bien des costumes et des styles différents. Chaque clan hulka comportait de trois à sept groupes totémiques ; et puis il y avait les Sorukhs de la région de Shillinsk, des Têtes-de-Pelle et des Alulas du Lac Nior, des gens originaires d'au-delà du Kuzi Kaza. Un petit marchand d'esclaves comme moi pouvait raisonnablement gagner sa vie et garder une femme ou deux pour son propre service. Hozman Gorge-Malade a mis fin à tout cela. Nous devons maintenant battre la campagne pour trouver seulement de quoi subsister.

— Où Hozman Gorge-Malade vend-il sa marchandise ?

— Hozman préserve soigneusement ses secrets, dit Fabrache avec un reniflement rancunier. Un de ces jours, il ira trop loin. Le monde devient difficile à vivre ; ce n'était pas comme cela du temps de ma jeunesse. Pensez donc ! Des batailles de vaisseaux spatiaux, des Diables Rouges qui pillent et qui tuent ; Hozman Gorge-Malade et sa manne illusoire de prix artificiellement gonflés. Et quand il nous aura tous exterminés et que la région de Mirkil sera dépeuplée, il s'en ira ailleurs recommencer les mêmes méfaits.

— J'envisage avec plaisir de rencontrer Hozman, déclara Ifness. Il doit avoir des choses intéressantes à raconter.

— Au contraire : il est aussi laconique qu'un chumpa constipé.

— Nous verrons bien, nous verrons bien. »

Au fil de la journée, l'air s'apaisa et les vents-démons disparurent ; les trois hommes traversèrent la plaine sans subir d'autre inconvénient que la chaleur de fournaise. Vers le milieu de l'après-midi, les premières pentes de l'Orgaï dressèrent leur masse devant eux tandis que la Terre Stérile restait en arrière. Quand les trois soleils plongèrent derrière les montagnes, les voyageurs, qui avaient escaladé une colline, virent devant eux le vaste Vurush surgissant de derrière le Thrie Orgaï pour courir vers le nord et s'enfoncer dans la brume. Un bosquet d'ifs tordus s'étendait jusqu'au bord de l'eau et c'est là que Fabrache choisit de camper pour la nuit, malgré les traces de chumpas le long du rivage.

« Il est impossible de les éviter, où que nous campions, expliqua Fabrache. Trois hommes armés de brandons suffisent à les maintenir à distance, si besoin est.

— Nous devrons donc monter la garde pendant la nuit ?

— Aucunement, répliqua Fabrache. Les ambleurs veilleront, et je maintiendrai le feu bien flambant. »

Il attacha les ambleurs à un arbre et alluma un feu sur la berge. Puis, tandis qu'Ifness et Etzwane rassemblaient un tas de branches résineuses, Fabrache prit à la nasse une douzaine de crabes dont il fendit la carapace avant de les vider et de les mettre à griller, faisant cuire en même temps sur des pierres plates des galettes d'avoine.

« Vous êtes d'une extrême compétence, commenta Ifness. C'est un plaisir de vous voir à l'œuvre. »

Fabrache eut un hochement de tête morose. « Je ne sais rien faire d'autre que ça – une compétence acquise au cours d'une vie d'épreuves. Je ne tire pas grande satisfaction de votre compliment.

— Vous avez sûrement d'autres cordes à votre arc ?

— Oui. Je suis considéré comme un bon barbier. De temps à autre, pour plaisanter, je mime la parade amoureuse des ahulphes. Mais ce sont là de modestes talents. Dix ans après ma mort, on m'aura oublié et je ne ferai plus qu'un avec la terre du Caraz. Toutefois, je me considère comme un homme heureux, plus heureux que la plupart des gens. Je me suis souvent demandé pourquoi il m'a été donné de vivre la vie de Kyril Fabrache.

— Ces réflexions nous ont tous traversé l'esprit à un moment ou à un autre, dit Ifness, mais à moins de nous être mis d'accord sur une doctrine de réincarnations successives, la question n'est que pure rhétorique. » Il se leva et examina le paysage. « Je suppose que les Diables Rouges ne se sont jamais avancés aussi loin à l'ouest ? »

Piqué par l'indifférence d'Ifness devant sa quête personnelle de la vérité, Fabrache se contenta de répondre brièvement. « Ils n'ont même jamais atteint Shagfe. » Et il partit s'occuper des ambleurs.

Ifness contempla la masse de l'Orgaï au nord, où le piton du Thrie Orgaï se parait de reflets pourpres sous les derniers rayons des soleils couchants. « En ce cas, la bataille de vaisseaux spatiaux serait donc indépendante du massacre des Roguskhoïs, dit-il d'un ton pensif. Pourtant, les événements sont naturellement liés, voilà au moins un point sur lequel il ne peut y avoir de doute… La journée de demain devrait être intéressante. » Il se mit à faire de grands gestes, ce qui lui arrivait rarement. « Si je peux montrer un vaisseau spatial, ne serait-ce qu'une simple carcasse, j'aurai démontré le bien-fondé de mes actions. Dasconetta sera livide de rage ; dès à présent, il passe son temps à se ronger les ongles… Espérons seulement que ces vaisseaux existent pour de bon, et qu'ils ne sont pas un pur produit de l'imagination. »

Etzwane, vaguement agacé par la nature des aspirations d'Ifness, dit : « Je ne vois pas quel intérêt peut avoir une épave de vaisseau spatial ; il y a des milliers d'années qu'ils sont connus, et ils doivent être courants dans le groupement des planètes terriennes.

— C'est vrai », acquiesça Ifness, toujours exalté par ses visions de triomphe, « mais ce sont les produits de la science humaine, et il existe bien d'autres sciences.

— Bah, grommela Etzwane. Le fer est du fer, le verre est du verre, et c'est la même chose ici comme à l'autre bout de l'univers.

— Encore une fois, cela est vrai. Les notions de base sont connues de tous. Mais il n'y a pas de limites définies à la connaissance. Chaque série de fins apparentes est susceptible d'examen et doit être analysée en termes nouveaux. Ces couches successives de science sont innombrables. Celles qui nous sont familières dérivent chacune du niveau supérieur ou inférieur. On peut concevoir qu'il existe des phases entières de science qui soient dissociées : le domaine de la parapsychologie vient immédiatement à l'esprit. La loi fondamentale du cosmos se formule ainsi : dans une situation d'infini, tout ce qui est possible existe concrètement. Pour vous donner un exemple, la technologie qui permet à un vaisseau spatial non humain de se déplacer est peut-être très différente de celle de la Terre, et cette

technologie doit présenter un immense intérêt, ne serait-ce que sur le plan philosophique. » Ifness contempla le feu. « Je dois dire que l'accroissement des connaissances n'est pas nécessairement un bienfait, et risque même d'être dangereux.

— Dans ce cas, demanda Etzwane, pourquoi êtes-vous si désireux de répandre ces connaissances ? »

Ifness eut un petit rire. « Premièrement, mon tempérament humain m'y incite naturellement. Deuxièmement, le groupe auquel j'appartiens – dont Dasconetta serait naturellement expulsé – possède les compétences requises pour maîtriser les secrets les plus dangereux. Troisièmement, je ne peux pas négliger mon intérêt personnel. Si j'arrive à fournir un vaisseau non humain à l'Institut d'Histoire, ne serait-ce que l'épave d'une coque, j'y gagnerai un grand prestige. »

Etzwane se détourna pour préparer son lit, en se disant que des trois raisons qu'Ifness avait exposées, la dernière était probablement la plus puissante.

La nuit se passa sans incident. Etzwane se réveilla par trois fois. Une fois, il perçut dans le lointain le rugissement de défi d'un chumpa, et d'encore plus loin, les cris en réponse d'une tribu d'ahulphes, mais aucun ne vint troubler le camp au bord du fleuve.

Fabrache se réveilla avant l'aube. Il attisa le feu pour préparer un petit déjeuner de bouillie d'avoine avec de la viande au poivre et du thé.

Peu après l'aube, les trois compagnons enfourchèrent leurs ambleurs et se mirent en route vers le sud, le long des berges du Vurush. Ils montèrent peu à peu dans le massif de l'Orgaï.

Juste avant midi, Fabrache immobilisa brusquement son ambleur. Il pencha la tête de côté en tendant l'oreille, et inspecta lentement les alentours.

« Que se passe-t-il ? » demanda Ifness.

Fabrache ne dit rien. Il tendit le bras devant lui vers le seuil d'une vallée rocheuse. « C'est ici que les globes noirs ont découvert les disques ; c'est ici que la bataille a eu lieu. » Se dressant sur ses étriers, il scruta les flancs de la montagne et examina de nouveau le ciel.

« Vous pressentez quelque chose », dit Etzwane à voix basse.

Fabrache se tirailla nerveusement la barbe. « La vallée a connu un événement étonnant ; l'air en vibre encore… N'y a-t-il pas quelque chose de plus ? » D'un air agité, il fit pivoter son corps décharné sur sa selle, roulant les yeux d'un côté et d'autre. « Je me sens oppressé. »

Etzwane scruta la vallée. De chaque côté, de profonds ravins fendaient le grès, les hauteurs virant au blanc-violet sous l'ardeur des soleils, les ombres profondes tournant au vert bouteille noirâtre. Son œil fut attiré par quelque chose qui avait bougé : à moins de trente mètres était tapi un gros ahulphe, qui se demandait s'il allait ou non lancer une pierre. Etzwane dit : « Vous avez peut-être senti le regard de l'ahulphe qui est là-haut. »

Fabrache pivota sur lui-même, vexé qu'Etzwane ait été le premier à voir la créature. L'ahulphe, un mâle bleu-noir d'une espèce inconnue d'Etzwane, agita avec inquiétude ses fibres auditives et commença à s'éloigner. Fabrache l'interpella en sabir dadu. L'ahulphe s'arrêta. Fabrache lui parla de nouveau et, avec la jovialité fanfaronne caractéristique des ahulphes supérieurs, la créature bondit à bas de son promontoire. Poliment, elle émit une bouffée de « Convivialité[39] » et s'avança de biais. Fabrache descendit de son ambleur et fit signe à Etzwane et à Ifness de l'imiter. Jetant un morceau de galette froide à l'ahulphe, il reprit la parole en dadu. L'ahulphe répondit avec volubilité et véhémence.

Fabrache se tourna vers Ifness et Etzwane. « L'ahulphe a assisté à la bataille. Il m'a expliqué le déroulement des événements. Deux vaisseaux en forme de disques cuivrés ont

---

[39] Les ahulphes supérieurs disposent de quatre odeurs signifiant la convivialité, l'hostilité, et deux variétés d'excitation inconnues de la race humaine. Les innombrables races d'ahulphes inférieurs n'émettent que l'hostilité et un parfum attirant. Il arrive que la mentalité de l'ahulphe présente des ressemblances avec l'intelligence humaine, mais cette similitude est trompeuse et les tentatives pour s'entendre avec les ahulphes sur une base de raisonnement humain n'aboutissent qu'à des déconvenues. Par exemple, l'ahulphe ne comprend pas que l'on puisse travailler pour de l'argent, malgré tous les soins qu'on peut mettre à lui expliquer la chose.

atterri au bout de la vallée et y sont demeurés presque une semaine. Des personnes en sont sorties pour se promener aux alentours. Elles se tenaient sur deux pieds, mais exhalaient une odeur non humaine. L'ahulphe n'a pas prêté attention à leur apparence. Elles n'ont rien fait de spécial pendant leur séjour et ne sortaient qu'à l'aube et au crépuscule. Il y a trois jours, à midi, quatre globes noirs ont surgi à quinze cents mètres d'altitude. Les disques ont été pris par surprise. Les globes noirs ont projeté des éclairs et ont fait exploser les deux disques, puis ils sont repartis aussi soudainement qu'ils étaient arrivés. Les ahulphes ont observé de loin les épaves, mais n'osaient pas s'en approcher. Hier, un gros disque est descendu du ciel. Après avoir plané pendant une heure, il a soulevé l'épave qui avait le moins souffert et l'a emportée. Les fragments de la seconde coque sont restés là.

— Voilà une information intéressante, murmura Ifness. Lancez à cette créature un autre morceau de galette. Je suis impatient d'examiner la coque détruite. »

Fabrache se gratta le menton à l'endroit où les premiers poils de sa barbe prenaient racine.

« Je dois avouer une hésitation qui n'est pas sans ressembler à celle de l'ahulphe. La vallée recèle une présence étrange dont je ne tiens pas à déterminer la nature.

— Ne vous excusez pas, dit Ifness. Ce n'est pas pour rien qu'on vous a surnommé l'Heureux Petit Survivant. Voulez-vous nous attendre ici, en compagnie de l'ahulphe ?

— Oui, c'est ce que je vais faire », répondit Fabrache.

Ifness et Etzwane s'engagèrent dans la vallée. Ils parcoururent un kilomètre entre les parois de grès escarpées et dentelées. La vallée s'élargit, devint un plateau sablonneux, et c'est là qu'ils découvrirent l'épave du second vaisseau spatial. L'enveloppe extérieure avait été déchirée et arrachée en une douzaine d'endroits : une section entière avait disparu. Par les ouvertures béantes jaillissaient du métal tordu et des suintements visqueux. Le dessus avait été fracassé et les débris gisaient éparpillés dans la plaine ; au-dessous, le sol était marqué de cercles de poudre blanche, verte et jaune.

Ifness émit un sifflement de contrariété entre ses dents. D'un geste brusque, il sortit son appareil photo et prit un cliché de la carcasse. « Je ne m'attendais à rien de plus ; pourtant, j'avais gardé un espoir. Quel trophée cela aurait été si le vaisseau avait offert une possibilité d'étude ! Une nouvelle cosmologie, en fait, à comparer à la nôtre ! Quelle tragédie de le trouver dans cet état ! »

Etzwane fut un peu surpris par la véhémence d'Ifness : une manifestation de ce genre n'était pas habituelle chez lui. Ils s'approchèrent. Une fascination mystérieuse se dégageait du vaisseau détruit, une sorte de majesté étrange et triste. Ifness descendit de son ambleur. Il ramassa un fragment de métal, le soupesa, le jeta de côté. Il s'avança jusqu'à l'épave, regarda à l'intérieur, secoua la tête d'un air dégoûté. « Tout ce qui pouvait avoir de l'intérêt est vaporisé, broyé ou fondu : nous n'avons rien à apprendre ici. »

Etzwane dit : « Vous avez remarqué qu'il manque un segment du vaisseau ? Tenez, là-bas, dans ce ravin : il s'y est logé. » Ifness regarda dans la direction indiquée par Etzwane. « Peut-être le vaisseau a-t-il d'abord été attaqué par une charge de force explosive, puis frappé de nouveau avec une source d'énergie suffisante pour le faire fondre. » Il se dirigea vers le ravin, distant d'une cinquantaine de mètres, où s'était enfoncée une section du vaisseau, arrondie comme une tourte. L'enveloppe extérieure, cabossée et déformée, mais par miracle sans aucune déchirure, s'était plaquée sur l'étroite ouverture comme un grand sceau de bronze.

Les deux hommes escaladèrent les rochers pour parvenir jusqu'au métal froissé. Ifness tira sur le bord d'un fragment brisé. Etzwane vint l'aider ; après bien des efforts, les deux hommes réussirent à repousser de côté la feuille de métal pour se ménager une entrée dans la coque. Une puanteur infecte en sortit : une odeur de décomposition différente de celle qu'Etzwane connaissait… Il se figea, leva la main. « Écoutez. »

Un faible grattement se fit entendre en dessous d'eux, pendant deux ou trois secondes.

« On dirait qu'il y a quelque chose de vivant. » Etzwane scruta l'obscurité. La perspective de pénétrer dans le vaisseau détruit ne le tentait pas.

Ifness n'éprouvait pas d'appréhension de ce genre. De sa sacoche il sortit un objet qu'Etzwane n'avait encore jamais vu : un cube transparent de deux centimètres de côté. Ce cube émit soudain un flot de lumière, qu'Ifness braqua vers l'intérieur obscur. À un mètre au-dessous, une paillasse brisée était en travers de ce qui semblait être une réserve : un fatras d'objets tombés de casiers gisait en tas contre la paroi opposée. Ifness descendit sur la paillasse et sauta au sol. Etzwane jeta un dernier coup d'œil nostalgique vers la vallée et le suivit. Ifness, debout devant les objets entassés contre le mur, les examinait soigneusement. Il tendit le doigt. « Un cadavre. »

Etzwane se déplaça pour le voir. La créature morte gisait sur le dos, plaquée contre la paroi. « Un bipède anthropomorphe, déclara Ifness. Il ne s'agit manifestement pas d'un homme : il ne ressemble même pas un humain, à part deux jambes, deux bras et une tête. Son odeur est d'ailleurs différente de la charogne humaine.

— Elle est pire », marmonna Etzwane. Il se pencha en avant pour examiner cette chose morte, qui ne portait pas de vêtements mais seulement diverses courroies destinées à soutenir trois sacoches, une à chaque hanche et une sur la nuque. La peau, un parchemin noir aux reflets rougeâtres, semblait aussi dure que du vieux cuir. La tête comportait un certain nombre d'arêtes osseuses parallèles partant du haut d'un anneau protecteur autour de l'œil unique et remontant sur le sommet du crâne. On pouvait distinguer un orifice semblable à une bouche à la base du cou. Des coussinets de soies emmêlées servaient probablement d'organes auditifs.

Ifness vit quelque chose qui avait échappé à Etzwane. Il s'empara d'une tige tubulaire, puis s'élança et frappa. Dans l'ombre, derrière le cou de la créature sans vie, un mouvement subit s'était produit, mais Ifness avait été plus rapide : le bâton atteignit un petit objet noir. Ifness écarta le cadavre du mur, frappa de nouveau la petite créature à six pattes qui avait voyagé dans la sacoche attachée au cou du mort.

« Un asutra ? » demanda Etzwane.

Ifness confirma d'un hochement de tête. « Un asutra et son hôte. »

Etzwane examina de nouveau la créature à deux jambes. « Il a quelque chose des Roguskhoïs dans la peau dure, la forme de la tête, les mains et les pieds.

— J'avais remarqué la similitude, dit Ifness. C'est peut-être une forme collatérale, ou la souche dont sont dérivés les Roguskhoïs. » Il parlait d'un ton machinal : ses regards sautaient vivement d'un endroit à un autre. Etzwane ne l'avait jamais vu aussi passionné. « Pas de bruit, maintenant », dit Ifness.

À grands pas légers, il se dirigea vers la cloison et introduisit sa lumière dans une ouverture.

Ils se trouvaient devant un couloir de six mètres de long, dont les parois étaient tordues et déformées. À l'autre bout régnait une faible clarté, provenant de la lumière du jour qui filtrait par des fentes dans le plafond.

Ifness s'avança sans bruit dans le couloir jusqu'à la salle terminale, tenant le cube lumineux d'une main et un pistolet à énergie de l'autre.

La salle était déserte. Etzwane fut incapable d'imaginer sa fonction ou sa destination. Un établi flanquait trois des parois, surmonté de vitrines contenant des objets de verre et de métal qu'Etzwane n'aurait su identifier. L'enveloppe externe et une paroi étaient plaquées contre le rocher fracturé, formant ainsi le quatrième côté de la pièce. Ifness lançait des regards autour de lui comme un faucon gris décharné. Il inclina la tête de côté pour écouter ; Etzwane fit de même. L'air était lourd et silencieux. Etzwane demanda à voix basse : « Qu'est-ce que c'est que cette salle ? »

Ifness secoua la tête d'un mouvement sec. « On organise les choses différemment sur les vaisseaux des mondes terriens… Je ne comprends rien à celui-ci.

— Regardez, là-bas. » Etzwane tendit la main. « Encore des asutras. » Une cuvette de verre au bout de l'établi contenait un liquide fuligineux dans lequel flottaient trois douzaines d'ellipsoïdes sombres, pareils à d'énormes olives noires. Au-

dessous, indistincts dans la matrice, pendaient des bras immobiles.

Ifness alla examiner la cuve. Un tube pénétrait par un des côtés ; des filaments reliaient ce tube aux asutras. « Ils ont l'air en catalepsie, commenta Ifness. Peut-être absorbent-ils de l'énergie, ou des informations, ou encore des divertissements. » Il réfléchit un moment, puis déclara : « Nous ne pouvons rien faire de plus. Cette affaire se révèle maintenant trop importante pour être laissée à notre seule discrétion et, osons le mot, elle est confondante. » Il s'interrompit pour jeter un coup d'œil circulaire dans la salle. « Il y a ici de quoi occuper dix mille analystes, et stupéfier l'Institut. Nous allons retourner immédiatement à Shillinsk. Du bateau, je pourrai contacter Dasconetta et par son entremise réclamer l'envoi d'un vaisseau de récupération.

— Il y a encore une créature vivante à bord, dit Etzwane. Nous ne pouvons pas la laisser mourir. » Comme pour appuyer ses dires, un grattement se fit entendre derrière la paroi effondrée à l'autre bout du couloir.

« La situation est délicate, marmonna Ifness. Supposons qu'une vingtaine de Roguskhoïs en jaillissent pour nous sauter dessus ?... D'un autre côté, il y a peut-être quelque chose à apprendre d'un hôte qui n'est pas sous contrôle des asutras. Eh bien donc, allons jeter un coup d'œil. Mais prudence et circonspection ! Nous devons rester sur nos gardes. »

Il se dirigea vers l'endroit où la paroi rejoignait le roc. Au centre et en bas, le contact n'était pas parfait, laissant des ouvertures irrégulières grosses comme une tête d'homme, à travers lesquelles l'air pouvait passer. Etzwane regarda par l'interstice central. Tout d'abord il ne vit rien, puis il aperçut soudain un objet rond de la taille d'une pièce de monnaie, avec des reflets nacrés roses et verts. Etzwane recula, oppressé par une contraction soudaine de tous ses nerfs. Il se ressaisit et dit à voix basse : « C'est un de ces êtres hôtes. Mon regard a plongé dans son œil. »

Ifness émit un son bref. « Si c'est un être vivant, il est mortel, et il n'y a donc pas lieu de paniquer. »

Etzwane se retint de répliquer et, prenant une barre de métal, entreprit de s'attaquer au rocher. Ifness se tenait à l'écart, une expression énigmatique sur le visage.

Le roc, ébranlé par l'impact du vaisseau spatial, s'effrita. Etzwane travaillait avec une énergie forcenée, comme pour éviter de réfléchir. La brèche centrale s'élargit. Etzwane n'en tint pas compte et enfonça furieusement la barre dans le rocher… Ifness leva la main. « Cela suffit. » Il s'approcha et éclaira le trou avec sa lampe, révélant une forme sombre qui attendait. « Venez », dit Ifness en faisant un geste, sa main dans la lumière.

Il y eut d'abord un silence. Puis, lentement mais sans hésiter, la créature s'extirpa par le trou. Comme le cadavre, elle était nue à part un harnais et trois sacoches, dont l'une contenait un asutra. Ifness s'adressa à Etzwane : « Passez devant et sortez. J'indiquerai à la créature de vous suivre. »

Etzwane tourna les talons. Ifness s'approcha, toucha le bras de la créature, et indiqua la direction.

La créature s'éloigna à grands pas derrière Etzwane, le long du couloir, jusqu'à la salle à ciel ouvert.

Etzwane grimpa sur la paillasse, haussa la tête au-dehors. Jamais l'air ne lui avait paru aussi clair ni aussi doux. Et dans le ciel, à mille mètres au-dessus de lui, planait un grand vaisseau en forme de disque qui tournait avec lenteur sur son axe vertical, les trois soleils allumant des reflets tricolores sur son enveloppe mordorée. Encore mille mètres au-dessus, il y avait quatre vaisseaux plus petits.

Etzwane les contempla avec consternation. Le grand disque descendait lentement. Etzwane se baissa pour annoncer la nouvelle à Ifness en contrebas.

« Dépêchez-vous, dit Ifness. Aidez la créature à monter et ne lâchez pas son harnais. »

Etzwane grimpa au-dehors et attendit. D'au-dessous surgit la tête noire aux reflets rougeâtres, avec ses crêtes osseuses sillonnant le crâne. La tête émergea, puis les épaules, avec la sacoche contenant l'asutra. Pris d'une inspiration subite, Etzwane saisit la sacoche et l'arracha du corps noir. Un nerf s'étira ; la créature poussa un cri guttural étouffé et relâcha sa

prise sur le bord du trou ; elle serait tombée à la renverse si Etzwane n'avait pas coincé dans son bras replié le cou aux muscles saillants, pareils à des cordages. De l'autre main, il tira son poignard de sa ceinture et trancha le nerf : l'asutra se contorsionna, s'agrippa, se libéra. Etzwane le projeta contre la surface du vaisseau, puis il hissa la créature sombre. Ifness suivit rapidement. « Pourquoi toute cette agitation ?

— J'ai détaché l'asutra. Le voilà qui s'en va, là-bas. Tenez l'hôte : je vais le tuer. »

Fronçant les sourcils de contrariété, Ifness obéit. La créature-hôte noire voulut s'élancer à la poursuite d'Etzwane ; Ifness se cramponna à son harnais. Etzwane courut derrière l'objet noir qui détalait. Il ramassa une pierre, la souleva bien haut et l'abattit violemment sur la boule noire.

Pendant ce temps, Ifness avait poussé la créature, devenue soudain apathique, derrière un pan de roche afin de dissimuler à sa vue le vaisseau spatial qui avait amorcé sa descente. Etzwane, menant les ambleurs par la bride, les rejoignit.

Ifness demanda d'un ton glacial : « Pourquoi avez-vous tué l'asutra ? Vous nous avez laissé une coquille vide, qui ne vaut guère la peine d'être récupérée. »

Etzwane répondit simplement : « J'en conviens. Je vois également le vaisseau spatial qui descend et l'on m'a appris que les asutras communiquent entre eux par télépathie. J'ai pensé nous donner une chance supplémentaire de nous en sortir. »

Ifness grommela. « Les facultés télépathiques des asutras n'ont jamais été prouvées. » Il examina le ravin. « La voie paraît accessible. Toutefois, nous devons nous hâter… Il se pourrait que Fabrache estime préférable de ne pas attendre plus longtemps. »

6

Le ravin était étroit, tortueux et jonché de rochers, et ne permettait pas de chevaucher les ambleurs. Etzwane avançait en tête, tant bien que mal, menant les bêtes par la bride. Derrière lui venait la créature noire, dont les muscles non humains se contractaient et s'étiraient selon un rythme inattendu. Imperturbable et nonchalant, Ifness fermait la marche d'un pas tranquille.

Une fois franchie la crête, ils obliquèrent vers le sud et retournèrent ainsi à l'endroit où ils avaient laissé Fabrache. Ils le trouvèrent confortablement adossé à un rocher dominant la vallée, à un endroit d'où n'était visible aucun vaisseau spatial, démoli ou non. Fabrache se releva d'un bond avec une exclamation d'effroi, car ils étaient arrivés sur lui sans bruit, par le côté. Ifness leva la main, pour exhorter Fabrache au calme et au sang-froid. « Comme vous voyez, dit Ifness, nous avons secouru un survivant de la bataille. Avez-vous déjà vu des créatures qui lui ressemblent ?

— Jamais ! déclara Fabrache. Et je ne suis pas ravi de la voir maintenant. Où allez-vous la vendre ? Qui voudrait acheter une chose pareille ? »

Ifness émit un de ses rares gloussements amusés. « Elle présente de la valeur, ne serait-ce qu'à titre de curiosité. Une pièce de collection, pour ainsi dire. Je ne doute pas que nous finirons par en tirer profit. Mais que s'est-il passé là-bas, dans la vallée ? »

Fabrache ouvrit des yeux ronds. « Comment ? N'étiez-vous pas aux premières loges pour assister à l'événement ?

— Nous avions cherché refuge derrière la colline, expliqua Ifness. Si nous étions restés pour observer, nous aurions risqué d'être nous-mêmes repérés, avec des conséquences imprévisibles.

— Certes, certes ; c'est assez clair. Eh bien, la suite de l'affaire dépasse mon entendement. Un grand vaisseau est descendu, a fondu sur l'épave et l'a emportée comme si c'était un biscuit…

— A-t-il enlevé une section ? demanda Ifness. Ou deux ?

— Deux. Le vaisseau a fait un second passage et j'ai pensé : hélas ! quelle triste fin pour mes compagnons esclavagistes ! Puis, comme j'étais assis ici à méditer sur l'existence remarquable que j'ai eu la chance de mener, vous êtes arrivés à pas de loup et vous m'avez trouvé en train de rêvasser. Aha ! » Fabrache secoua la tête avec l'air de s'adresser des reproches à lui-même. « Si vous aviez été Hozman Gorge-Malade, ma vie d'homme libre serait à présent terminée. Quel est maintenant notre programme ?

— Nous allons retourner à Shagfe le plus rapidement possible. Mais d'abord, remplissez un gobelet d'eau. Cette créature est restée enfermée plusieurs jours. »

Fabrache s'exécuta avec une grimace mélancolique, comme s'il méditait sur les curieux caprices du sort auxquels il était continuellement soumis. Sans hésitation, la créature se déversa le contenu du gobelet au fond de la gorge, et fit de même avec trois autres rasades. Ifness lui présenta alors une galette de viande en gelée, que la créature refusa prudemment, puis des fruits secs qu'elle s'introduisit dans le gosier. Ifness lui offrit les grains écrasés avec lesquels Fabrache fabriquait son pain, un peu de sel, de la graisse, et la créature refusa le tout.

Ils se répartirent les vivres et hissèrent la créature noire sur la bête de somme, qui fit un écart et s'ébroua en sentant cette odeur d'un autre monde, puis se mit à avancer les pattes raides et les naseaux dilatés.

Ils se mirent en route dans la vallée du Vurush, reprenant l'itinéraire par lequel ils étaient venus, et les kilomètres s'alignèrent derrière eux jusque dans l'après-midi. L'extraterrestre chevauchait d'un air impassible, sans s'intéresser au paysage, bougeant à peine sur sa selle. Etzwane demanda à Ifness : « Pensez-vous qu'il est en état de choc, ou accablé par le chagrin ou la terreur ? Ou est-il seulement semi-intelligent ?

— Pour l'instant, nous n'avons aucune base pour en juger. J'espère avec le temps collecter une masse de renseignements.

— Il pourrait peut-être servir d'interprète entre les hommes et les asutras », dit Etzwane.

Ifness fronça les sourcils, signe que l'idée ne lui était pas encore venue. « C'est une possibilité, bien sûr. » Il se tourna vers Fabrache qui avait arrêté sa monture. « Qu'y a-t-il ? »

Fabrache tendit le bras en direction de l'est, où les pentes de l'Orgaï s'abaissaient lentement jusqu'à la plaine. « Un groupe de cavaliers… six ou sept. »

Ifness se souleva sur sa selle, regarda au loin. « Ils chevauchent dans notre direction, et à bonne allure.

— Il serait sage de ne pas nous attarder, déclara Fabrache. Dans ce pays, on ne peut pas tenir pour certaines les bonnes dispositions des inconnus. » Il lança son ambleur au pas de course et les autres l'imitèrent, Etzwane cinglant de sa cravache l'ambleur monté par l'extraterrestre.

Ils foncèrent dans la vallée, Ifness fronçant les sourcils de mécontentement. L'extraterrestre chevauchait en se tenant très raide, cramponné aux cornes recourbées de sa monture. Etzwane estima que sur les trois premiers kilomètres, ils avaient gagné du terrain ; sur les trois suivants, ils maintinrent leurs distances, puis la bande qui les poursuivait parut reprendre du terrain sur eux. Fabrache, sa longue carcasse quasiment couchée sur sa monture et sa barbe volant par-dessus son épaule, poussait son ambleur de toutes ses forces. Il s'écria : « C'est Hozman Gorge-Malade et sa bande d'esclavagistes ! Au galop, pour rester libres ! Au galop, pour rester en vie ! »

Les ambleurs commençaient à se fatiguer. Ils ne cessaient de revenir à un petit trot oscillant, ce qui incitait Fabrache à fournir des efforts désespérés. Les ambleurs de leurs poursuivants s'essoufflaient eux aussi, et avaient également ralenti l'allure. Les trois soleils étaient bas à l'ouest, dessinant trois sillages sur la surface du Vurush. Fabrache évalua la distance les séparant de la bande à leur poursuite, et fit un calcul d'après la hauteur des soleils. Il poussa un cri de désespoir : « Nous serons des esclaves avant la nuit et nous

apprendrons alors le secret d'Hozman. » Ifness tendit le bras en avant. « Là-bas, sur le rivage, un campement de chariots. »

Fabrache regarda et poussa un cri rauque plein d'espoir. « Nous arriverons à temps et nous implorerons protection… À moins que ce ne soient des cannibales, la chance est avec nous. »

Quelques minutes plus tard, il se retourna pour s'exclamer : « Ce sont les Alulas : je reconnais maintenant leurs chariots. Ils sont hospitaliers et nous sommes sauvés. »

Sur un espace dégagé au bord du fleuve, cinquante chariots, dont les roues tordues faisaient deux mètres cinquante de diamètre, avaient été disposés de façon à former un carré, les roues et les planches des côtés rabattues constituant une robuste palanque. Une seule ouverture était ménagée face au fleuve. Les preneurs d'esclaves, qui se traînaient à trois cents mètres en arrière, leurs ambleurs toussant et trébuchant, abandonnèrent la poursuite et obliquèrent vers le fleuve.

Fabrache, suivi des trois autres, contourna le rempart de chariots et s'arrêta devant l'ouverture. Quatre hommes en jaillirent d'un bond et se campèrent dans une posture menaçante, les jarrets à demi fléchis et les pieds en dehors. Ils portaient des justaucorps faits de bandes de peau de chumpa noire, des casques de cuir noir, et étaient armés d'arbalètes larges de près d'un mètre. « Si vous chevauchez avec le groupe de cavaliers là-bas, passez votre chemin. Nous ne voulons rien avoir à faire avec vous. »

Fabrache sauta à bas de son ambleur et s'approcha. « Déposez vos armes ! Nous sommes des voyageurs de l'Orgaï qui fuyons devant Hozman Gorge-Malade ! Nous demandons asile pour la nuit.

— Fort bien, mais qu'en est-il de cette créature démoniaque avec un seul œil ? Nous en avons entendu parler : c'est un Diable Rouge !

— Il n'en est rien ! Les Diables Rouges sont tous morts, tués dans une bataille récente. C'est le seul survivant d'un vaisseau spatial qui s'est écrasé.

— Dans ce cas, tuez-le aussi. Pourquoi devrions-nous nourrir des ennemis venus d'autres mondes ? »

Ifness prit la parole d'une voix aristocratique et posée : « La question n'est pas aussi simple que cela. J'ai l'intention d'apprendre la langue de cette créature, si elle est capable de parler. Cette connaissance nous aidera à vaincre nos ennemis.

— Il faut en référer à Karazan. Ne bougez pas : nous sommes des gens soupçonneux. »

Peu après, un homme taillé en colosse s'avança à grands pas. Il faisait une tête de plus que Fabrache. Son visage n'était pas moins impressionnant que sa stature : des yeux perçants étincelaient sous son vaste front, une courte barbe recouvrait ses joues et son menton. Il ne lui fallut qu'une seconde pour juger de la situation, puis il lança aux gardes un coup d'œil méprisant. « Où est la difficulté ? Depuis quand les Alulas ont-ils peur de trois hommes et d'un monstre ? Laissez-les entrer. » Il fronça les sourcils en abaissant son regard vers la berge où Hozman Gorge-Malade et sa bande laissaient reposer leurs ambleurs, puis il retourna tranquillement d'où il était venu. Les guerriers déposèrent leurs arbalètes et s'écartèrent. « Vous êtes libres d'entrer. Conduisez vos montures dans l'enclos. Allez vous coucher où bon vous semble, excepté en compagnie de nos épouses.

— Notre reconnaissance vous est acquise, déclara Fabrache. Attention, c'est Hozman Gorge-Malade qui se tient là-bas, l'esclavagiste expert : ne laissez personne sortir du camp, sinon on ne le reverra jamais plus. »

Etzwane était intrigué par le camp et par certains éléments de splendeur barbare qui, dans l'imagination populaire du Shant, caractérisaient l'ensemble des tribus du Caraz. Les tentes vert, rose et magenta avaient été brodées de merveilleux faisceaux d'étoiles et de radiants. Les mâts sculptés des tentes faisaient deux mètres cinquante de haut et arboraient quatre sortes de fétiches : scorpions ailés, vives-belettes, barrugues et pélicans du Lac Nior. Les hommes du camp portaient un pantalon en cuir battu d'ahulphe, des bottes noires lustrées, un gilet brodé sur une ample chemise blanche. Les femmes mariées s'entouraient la tête de foulards rouges et verts, et portaient de longues jupes bariolées ; en revanche, les jeunes filles paradaient d'un air avantageux en culotte et en bottes comme

les hommes. Devant chaque tente, une marmite mijotait au-dessus d'un feu et les odeurs d'épices et de viande en ragoût embaumaient le camp. Devant le chariot de cérémonie étaient assis les anciens, qui se passaient et repassaient une gourde en cuir contenant de l'aquavita. Non loin de là, quatre hommes, portant chacun un collier de perles dorées, jouaient des airs décousus sur des instruments à cordes.

Les occupants du camp ne prêtèrent qu'une attention distraite aux nouveaux venus ; ceux-ci se rendirent à l'endroit qui leur avait été indiqué, déchargèrent leurs montures et préparèrent leurs lits. L'extraterrestre regardait sans témoigner apparemment d'intérêt. Fabrache n'osa pas aller au bord du fleuve chercher des palourdes ou des écrevisses, et se contenta de préparer un austère repas de bouillie d'avoine et de viande séchée ; l'extraterrestre but de l'eau et se remplit la panse sans enthousiasme. Les enfants du camp commencèrent à s'approcher et à regarder avec de grands yeux étonnés. Ils furent progressivement rejoints par d'autres plus âgés, et finalement l'un d'eux posa timidement une question : « Est-ce que cette créature est apprivoisée ?

— Apparemment, dit Etzwane. Elle est venue sur Durdane dans un vaisseau spatial, elle est donc certainement civilisée.

— Est-elle votre esclave ? demanda un autre.

— Pas exactement. Nous l'avons dégagée de l'épave d'un vaisseau spatial, et nous voulons maintenant apprendre à lui parler.

— Sait-elle faire de la magie merveilleuse ?

— Pas à ma connaissance.

— Est-ce qu'elle sait danser ? demanda l'une des fillettes. Amenez-la à l'endroit où l'on joue de la musique et nous la regarderons exécuter ses pas fantaisistes.

— Elle ne danse pas, et ne joue pas non plus de la musique, dit Etzwane.

— Quelle bête ennuyeuse…»

Une femme vint gronder les enfants et les renvoya à leurs jeux, et le groupe fut laissé en paix.

Fabrache se tourna vers Ifness. « Que comptez-vous faire pour la créature, cette nuit ? Devons-nous monter la garde ?

— Je pense que non, dit Ifness. Nous risquerions qu'elle se considère comme prisonnière et cherche à s'enfuir. Elle sait que nous sommes sa source de nourriture et de sécurité, et je suis persuadé qu'elle restera avec nous de son plein gré. Toutefois, nous exercerons une surveillance discrète. »

Ifness s'adressa alors à la créature et essaya les rudiments de la communication ; il posa par terre un seul caillou, puis deux, puis trois, tout en disant : « Un… deux… trois…» et en faisant signe à l'extraterrestre de l'imiter, mais sans résultat. Ifness attira ensuite l'attention de la créature vers le ciel, où les étoiles brillaient nettes et claires. Ifness désigna tel et tel endroit avec une mimique interrogative et prit même le doigt dur de la créature pour le pointer vers le ciel. « Elle est soit extrêmement intelligente, soit extrêmement stupide, grommela Ifness. Cependant, si elle était sous la domination des asutras, nous n'aurions pas plus de renseignements. Il n'y a donc pas de raison de se plaindre. »

Du foyer central parvint le son d'une musique endiablée et Etzwane alla regarder la danse. Les jeunes gens et jeunes filles, alignés en rangs, se balançaient, battaient des jambes, exécutaient des entrechats, se faisaient tourner les uns les autres en rond, le tout de la plus exubérante façon. Etzwane trouva la musique plutôt simple, et même quelque peu naïve, mais aussi vigoureuse et directe que la danse. Quelques-unes des jeunes filles étaient extrêmement bien faites de leur personne, pensa-t-il, et ne se montraient guère farouches… Il eut envie de jouer et alla jusqu'à examiner un instrument disponible, d'une construction bizarre et exagérément compliquée. Il essaya les cordes, mais les touches étaient curieusement espacées et l'accord correspondait à un mode qui lui était inconnu. Etzwane douta de pouvoir utiliser l'instrument. Il joua quelques accords en se servant de son doigté habituel. Les résultats furent bizarres, mais pas déplaisants. Une jeune fille se pencha vers lui en souriant. « Vous êtes musicien ?

— Oui, mais cet instrument ne m'est pas familier.

— Quelle est votre race ? Et votre fétiche ?

— Je suis un homme du Shant. Je suis par la naissance un Chilite du canton de Basterne. »

La jeune fille secoua la tête d'un air déconcerté. « Ces terres doivent être bien lointaines, je n'en ai jamais entendu parler. Êtes-vous un preneur d'esclaves ?

— Non. Mon ami et moi sommes venus voir les étranges vaisseaux de l'espace.

— Ce sont des choses intéressantes. »

La jeune fille était jolie, vive et admirablement faite, et Etzwane se dit qu'elle paraissait bien disposée. Il ressentit soudain le désir de jouer de la musique et baissa la tête vers l'instrument pour apprendre son système d'harmoniques… Il le réaccorda et découvrit qu'en adoptant l'insolite mode kudarien, l'instrument répondait à sa volonté. Il joua prudemment quelques mesures et essaya de suivre la musique, avec un certain succès.

« Venez », dit la jeune fille. Elle le conduisit vers les autres musiciens et lui apporta la gourde de cuir à laquelle tous avaient bu. Etzwane se risqua avec circonspection à en avaler une gorgée : la force de l'alcool le fit éclater de rire et gonfler les joues. « Riez encore ! ordonna la jeune fille. Les musiciens ne doivent jamais être sombres, même quand ils sont d'humeur tragique leurs yeux doivent s'illuminer de reflets colorés. »

Un des musiciens lança un regard furibond d'abord à la jeune fille puis à Etzwane, qui décida de se montrer prudent. Il essaya quelques accords et, avec une assurance accrue, se joignit à la musique. Le thème était simple et répété constamment avec insistance, mais avec à chaque fois une légère altération : la prolongation d'une mesure, une note pincée, un soupçon d'accentuation ici ou là. Les musiciens semblaient rivaliser pour produire les changements les plus subtils dans la succession et, ce faisant, la musique devenait de plus en plus intense et prenante, les danseurs tourbillonnaient, lançaient les bras en l'air, levaient la jambe et tapaient du talon dans la clarté du feu… Etzwane commença à se demander quand la musique s'arrêterait, et comment. Les autres connaissaient forcément le signal ; ils essaieraient de le prendre par surprise, afin qu'il se rende ridicule en continuant de jouer seul ; une bonne farce

qu'on joue traditionnellement à celui qui ne fait pas partie du groupe. Tous savaient quand l'air s'achèverait : il y aurait un coup d'œil en coin, un coude levé, un sifflement, un changement de posture… Le signal vint ; Etzwane le sentit. Comme il s'y était attendu, la musique s'arrêta net ; il se lança aussitôt dans une variation sur un mode différent, un motif rythmé encore plus envoûtant que le premier, et finalement les musiciens, les uns avec un sourire et les autres avec une grimace, se joignirent de nouveau à la musique… Etzwane rit et, se penchant sur l'instrument qui lui était maintenant devenu familier, se mit à exécuter traits et trilles… La musique cessa enfin. La jeune fille vint s'asseoir près d'Etzwane et lui tendit la gourde d'alcool. Etzwane but et, reposant la gourde, demanda : « Quel est votre nom ?

— Je suis Rune la Baguette de Saule, et le Pélican est mon fétiche. Qui êtes-vous ?

— Mon nom est Gastel Etzwane. Dans le Shant, nous ne tenons pas compte des clans ou des totems, seulement de notre canton. Et, naguère, des couleurs de notre torque, que nous ne portons plus désormais.

— Les coutumes diffèrent selon les pays, acquiesça la jeune fille. C'est quelquefois déconcertant. De l'autre côté de la chaîne des Orgaï, le long du fleuve Botgarsk, vivent les Shadas, qui coupent les oreilles aux jeunes filles si elles osent seulement adresser la parole à un homme. Est-ce également la coutume dans le Shant ?

— Pas du tout, répondit Etzwane. Chez les Alulas, êtes-vous autorisées à parler aux étrangers ?

— Certes oui. Nous suivons notre inclination en la matière, et pourquoi ne le ferions-nous pas ? » Elle pencha la tête de côté pour examiner Etzwane avec une franche curiosité. « Vous êtes d'une race plus mince et plus vive que la nôtre. Vous avez l'allure de ce que nous appelons un *aersk*[40]. »

[40] *Aersk :* intraduisible. En gros : gentilhomme des hautes cimes qui ne connaît pas la peur et à qui sont indispensables l'espace, la clarté du jour et les tempêtes.

Etzwane ne fut pas mécontent de la flatterie. La jeune fille était apparemment quelque peu fantasque et désirait élargir son horizon en flirtant avec un jeune étranger. Etzwane, bien que méfiant de nature, n'était pas opposé à lui être agréable. Il demanda : « Ce musicien, là-bas : n'est-ce pas votre fiancé ?

— Galgar la Vive-Belette ? Ai-je un air à frayer avec un homme comme Galgar ?

— Bien sûr que non. Je remarque aussi qu'il a du mal à rester en mesure, ce qui dénote une personnalité déficiente.

— Vous êtes d'une sensibilité étonnante », dit Rune la Baguette de Saule. Elle se rapprocha ; Etzwane sentit la résine odorante dont elle se servait comme parfum. Elle lui demanda d'une voix douce : « Mon bonnet vous plaît-il ?

— Oui, certes », dit Etzwane, interloqué par le manque de suite dans les propos de la jeune fille. « Bien qu'il semble sur le point de tomber de votre tête. »

Ifness était venu s'asseoir près du feu. Il leva à présent un doigt dans un geste d'avertissement et Etzwane alla s'enquérir de ce qu'il voulait. « Vous faire une recommandation de prudence, déclara Ifness.

— Ce n'est pas nécessaire. Je suis plus que prudent : je regarde dans toutes les directions à la fois.

— Très bien, très bien. Rappelez-vous que dans le camp des Alulas, nous sommes soumis à leurs lois. Fabrache me dit que les femmes alules peuvent assez simplement revendiquer des liens matrimoniaux. Avez-vous remarqué comme certaines des jeunes filles portent leur bonnet de guingois ? Si un homme enlève le bonnet, ou même s'il se contente de le remettre droit, il est considéré comme ayant mis en désordre la toilette intime de la jeune fille, et si elle pousse des hauts cris les deux jeunes gens doivent se marier. »

À travers la clarté mourante du foyer, Etzwane regarda Rune la Baguette de Saule. « Les bonnets sont posés de façon instable… Une coutume intéressante. » Il s'en alla lentement rejoindre la jeune fille. Elle demanda : « Qu'est-ce que vous disait cette personne bizarre ? »

Etzwane se creusa la tête pour répondre. « Il a remarqué l'intérêt que je vous portais : il m'a averti de ne pas me compromettre ou de vous offenser en touchant vos vêtements. »

Rune la Baguette de Saule sourit et jeta vers Ifness un coup d'œil dédaigneux. « Quel vieux barbon ! Mais il n'a pas besoin d'avoir peur ! Mes trois meilleures amies sont convenues d'aller rejoindre leurs amoureux près du fleuve et j'ai accepté de les accompagner, bien que je n'aie pas d'amoureux, ce qui fait que je serai triste et solitaire.

— Je vous conseille de remettre votre promenade à un autre soir, dit Etzwane. Hozman Gorge-Malade rôde dans le voisinage : c'est le plus grand esclavagiste du Caraz.

— Pff ! Parlez-vous des gredins qui vous ont pourchassés jusqu'ici ? Ils ont pris la direction du nord : ils sont partis. Ils n'oseraient jamais molester des Alulas. »

Etzwane secoua la tête d'un air sceptique. « Si vous vous sentez seule, venez bavarder avec moi, là-bas, derrière le chariot où j'ai installé mes couvertures. »

Rune la Baguette de Saule se redressa de toute sa hauteur, les sourcils arqués de dédain. « Voilà une manière d'agir inélégante qui ne m'intéresse pas. Et dire que je vous croyais *aersk*. » D'un geste brusque, elle remit son bonnet solidement en place et s'éloigna d'un pas nonchalant. Etzwane eut un haussement d'épaules mélancolique et s'en fut retrouver ses couvertures. Pendant un moment, il observa l'extraterrestre qui était assis immobile dans l'ombre, où ne se voyaient que sa silhouette et le doux reflet de son œil unique.

Etzwane répugnait un peu à dormir si près de l'extraterrestre : après tout, ils ne savaient rien de ses penchants. Mais il finit par s'assoupir… Au bout de quelque temps, il se réveilla sous le coup de l'anxiété, mais la créature était assise sans bouger et Etzwane se rendormit.

Une heure avant l'aube, une immense clameur de rage tira brutalement Etzwane de son sommeil. Il se leva d'un bond et vit un grand nombre de guerriers alules jaillir de leurs chariots. Ils s'interpellèrent et se répondirent, puis tous se précipitèrent sur leurs ambleurs, et finalement Etzwane entendit le martèlement de sabots qui s'éloignaient.

Fabrache était allé aux nouvelles ; il revint en hochant la tête avec affliction. « Cela s'est passé exactement comme je les en avais avertis et qu'ils n'ont pas voulu croire. Hier soir, quatre jeunes filles sont descendues se promener au bord du fleuve et ne sont pas rentrées. Hozman Gorge-Malade est le coupable. Les Alulas chevauchent en vain, car une fois qu'Hozman a fait sa razzia, on ne revoit plus jamais ses victimes. »

Les cavaliers revinrent dépités ; ils avaient cherché en vain des traces et ils n'avaient pas d'ahulphes pour suivre la piste des preneurs d'esclaves. Le chef de l'expédition de secours était le colosse Karazan. Il se jeta à bas de sa selle et traversa à grands pas le campement pour interpeller Ifness.

« Dites-moi où l'on a des chances de trouver l'esclavagiste, que nous puissions récupérer la chair de notre chair, ou sinon l'écarteler de nos propres mains. »

Ifness désigna Fabrache. « Voici mon ami, esclavagiste lui-même, qui est bien plus que moi en mesure de vous fournir des renseignements détaillés et précis. »

Fabrache se tirailla la barbe d'un air judicieux. « Je ne sais rien d'Hozman Gorge-Malade. Je ne connais ni sa race ni son clan, ni son fétiche. Il n'y a que deux choses dont je puisse vous assurer. Premièrement, il vient souvent à Shagfe pour faire des achats au comptoir collecteur ; et deuxièmement, celui que prend Hozman disparaît à jamais.

— Cela reste à voir, dit Karazan. Où est Shagfe ?

— À une journée de voyage à l'est.

— Nous partons tout de suite pour Shagfe ! Amenez les ambleurs !

— C'est également notre destination, déclara Ifness. Nous chevaucherons en votre compagnie.

— Hâtez-vous, dit l'Alula. Notre mission n'est pas de nature à permettre de flâner ou de rêvasser. »

Dix-huit ambleurs bondissaient à travers la Terre Stérile, les cavaliers courbés sur leur monture, leur cape voltigeant par-dessus leurs épaules. Shagfe apparut dans le lointain : une tache gris et noir sur l'arrière-plan gris-violet des collines et de la brume.

Au coucher du soleil, les cavaliers arrivèrent à Shagfe dans un tonnerre de martèlements de sabots et s'arrêtèrent pile devant l'auberge, au milieu d'un tourbillon de poussière.

Baba regarda par le trou de l'entrée, et ses pâles sourcils s'arrondirent en arc tant il fut stupéfait à la vue de la créature extraterrestre. Les Alulas mirent pied à terre et entrèrent, suivis par Ifness, Fabrache, Etzwane et la silencieuse créature noire.

Sur les bancs étaient affalés les Vers-Bleus kashs, ivres et hargneux. À la vue de leurs ennemis tribaux, les Alulas, ils se redressèrent et se consultèrent à mi-voix. Fabrache s'adressa à Baba : « Mes amis que voici ont une question à régler avec Hozman Gorge-Malade. L'a-t-on vu aujourd'hui ? »

Baba répliqua avec agacement : « J'ai pour règle de ne pas discuter des affaires de mes clients. Je ne suis pas…»

Karazan s'avança à grands pas, dominant Baba de toute sa taille. « Réponds à la question.

— Je n'ai pas vu Hozman depuis ce matin de bonne heure, grommela Baba.

— Aha, qu'est-ce que tu dis ? Ce matin de bonne heure ?

— Oui ! De ces deux mains que voici je lui ai servi son gruau alors que les soleils se hissaient au-dessus de l'horizon.

— Comment cela se peut-il ? demanda Karazan d'une voix menaçante. On l'a aperçu au coucher du soleil à l'endroit où le Vurush descend de l'Orgaï. À minuit, il a fourni une preuve de sa présence. Comment aurait-il pu déjeuner ici à l'aube ? »

L'aubergiste réfléchit. « Ce serait possible, avec un bon ambleur d'Angos.

— Eh bien donc, qu'avait-il comme ambleur, ce matin ?

— Un simple Jerzy.

— Peut-être a-t-il changé de monture ? » suggéra Ifness.

L'Alula eut un reniflement irrité. Il se retourna vers Fabrache. « Vous pouvez certifier qu'Hozman vous a donné la chasse en descendant du massif des Orgaï ?

— J'en suis sûr. N'ai-je pas vu bien des fois Hozman Gorge-Malade, chevauchant avec sa bande, ou bien seul ? »

Une voix s'éleva derrière leurs dos. « J'entends qu'on prononce mon nom. C'est dans un contexte amical, j'espère. »

Ils se retournèrent tous d'un seul bloc. Hozman Gorge-Malade se tenait devant l'ouverture. Il s'avança. C'était un homme de stature moyenne, au visage pâle et sévère. Un manteau noir masquait ses vêtements, à part l'écharpe marron qui lui emmitouflait le cou.

L'Alula dit : « La nuit dernière sur le fleuve Vurush, vous avez pris quatre des nôtres. Nous voulons les récupérer. Les Alulas ne sont pas partisans des enclos d'esclaves, et nous le ferons comprendre à tous les preneurs d'esclaves du Caraz. »

Hozman Gorge-Malade rit, éludant la menace avec l'aisance d'une longue habitude. « Ne parlez-vous pas à la légère ? Vous m'abordez sans preuve. »

Karazan fit lentement un pas en avant. « Hozman, ton heure a sonné. »

L'aubergiste s'approcha aussitôt. « Pas dans l'auberge ! C'est la première loi de Shagfe ! »

L'Alula le repoussa de côté d'un revers de son bras massif. « Où sont les nôtres ?

— Allons, allons, dit vivement Hozman. On ne peut pas me reprocher toutes les disparitions de la région de Mirkil. Au bord du fleuve Vurush, au pied des Orgaï ? Hier soir ? C'est une bien grande distance pour un homme qui a pris son petit déjeuner à Shagfe.

— Ce n'est pas une distance impossible. »

Hozman secoua la tête en souriant. « Si je possédais des ambleurs aussi endurants et rapides, ferais-je le commerce d'esclaves ? J'élèverais plutôt des ambleurs et j'amasserais une fortune. En ce qui concerne vos disparus, les Orgaï sont le pays des chumpas ; c'est là que se trouve peut-être la tragique vérité. »

Karazan, blême de rage et de frustration, resta muet, incapable de trouver une faille dans la défense d'Hozman. Hozman aperçut la créature noire dans l'ombre de la porte. Il eut un brusque mouvement en avant, attentif et surpris. « Qu'est-ce que le Ka fait ici ? Est-il maintenant votre allié ? »

Ifness déclara calmement : « Je l'ai capturé au pied du Thrie Orgaï, près de l'endroit où vous nous avez rencontrés hier après-midi. »

Hozman se détourna de la créature qu'il avait appelée un « Ka » ; mais cependant ses yeux se portèrent de nouveau vers où elle se tenait. D'un ton enjoué, il dit avec aisance : « Une autre voix, une autre accusation ! Si les mots étaient des poignards, le pauvre Hozman se tordrait sur le sol en petits morceaux.

— Comme cela lui arrivera de toute façon, rétorqua Karazan d'une voix menaçante, à moins qu'il ne restitue les quatre jeunes filles alules qu'il a volées. »

Hozman réfléchit, portant sans cesse son regard d'Ifness au Ka. Il se tourna vers Karazan. « Certains des chumpas sont mes agents, dit-il d'une voix onctueuse. Peut-être détiennent-ils vos jeunes Alulas. Si tel est le cas, échangeriez-vous quatre contre deux ?

— Qu'entends-tu par « quatre contre deux » ? grommela Karazan.

— En échange de vos quatre filles, je prendrai cet homme aux cheveux blancs et le Ka.

— Je mets mon veto à cette proposition, dit aussitôt Ifness. Il faut que vous présentiez une meilleure offre.

— Eh bien, uniquement le Ka, alors. Réfléchissez ! Un extraterrestre sauvage contre quatre belles jeunes filles.

— C'est une offre remarquable ! commenta Ifness. Pourquoi voulez-vous cette créature ?

— Je trouverai toujours des clients pour une curiosité de ce genre. » Hozman s'effaça poliment pour laisser entrer de nouveaux arrivants dans la salle commune : deux Vers-Bleus kashs, ivres et d'une humeur exécrable, les cheveux collés sur le front. Le premier bouscula Hozman. « Recule, reptile. Tu nous as tous voués à la pauvreté et à la honte ; faut-il maintenant que tu me bouches aussi le passage ? »

Hozman s'écarta, les lèvres retroussées dans un sourire de mépris. Le Ver-Bleu kash s'arrêta net et le regarda sous le nez. « Oses-tu te moquer de moi ? Je suis donc comique ? »

Baba s'élança. « Pas de bagarre ici, jamais dans la salle commune ! »

Le Kash balança le bras dans un magistral revers qui précipita Hozman à terre, à la suite de quoi Baba brandit un

gourdin et, avec une merveilleuse dextérité, chassa de l'auberge le Kash jurant et trébuchant. Ifness se pencha avec sollicitude pour aider Hozman à se relever. Il jeta un coup d'œil à Etzwane. « Votre poignard, pour couper une excroissance. »

Etzwane vint à lui d'un bond. Ifness tint écartée l'écharpe marron d'Hozman : Etzwane trancha les courroies du petit harnais, tandis qu'Hozman, toujours à terre, se débattait et donnait des coups de pied. L'aubergiste restait bouche bée, médusé, incapable de jouer du gourdin. En fronçant le nez de dégoût, Ifness souleva l'asutra, une créature aplatie aux rayures marron clair et foncé. Etzwane sectionna le nerf et Hozman poussa le cri le plus terrifiant jamais entendu dans l'auberge de Shagfe.

Une forme puissante et dure s'interposa soudain entre Ifness et Etzwane : le Ka. Etzwane leva son poignard, prêt à frapper, mais le Ka avait déjà emporté l'asutra dans la cour. Ifness se précipita à sa suite, Etzwane sur ses talons. Ils assistèrent à une scène macabre, voilée par des tourbillons de poussière jaillissante. Le Ka, des serres sortant de ses pieds, foulait l'asutra et le déchirait en lambeaux.

Ifness rangea son pistolet à énergie en regardant ce spectacle d'un air sombre. Etzwane s'exclama avec étonnement : « Il déteste l'asutra encore plus que nous.

— Une curieuse démonstration », acquiesça Ifness.

De l'intérieur de l'auberge montèrent de nouvelles clameurs et le bruit sourd de coups. Se tenant la tête à deux mains, Hozman se rua frénétiquement dans la cour, pourchassé par les Alulas. Ifness, se déplaçant avec une hâte qui ne lui était pas coutumière, s'interposa et fit signe aux Alulas de reculer. « Êtes-vous totalement dépourvus de jugement ? Si vous tuez cet homme, nous n'apprendrons rien.

— Qu'y a-t-il à apprendre ? rugit Karazan. Il a vendu nos filles comme esclaves ; il dit que nous ne les reverrons jamais.

— Pourquoi ne pas apprendre les détails ? » Ifness se tourna vers Hozman qu'Etzwane empêchait de fuir. « Vous avez beaucoup à nous dire.

— Que pourrais-je vous dire ? répliqua Hozman. Pourquoi m'en donnerais-je la peine ? Ils vont me mettre en pièces comme les cannibales qu'ils sont.

— Je suis néanmoins curieux. Vous pouvez me raconter votre histoire.

— C'est un rêve, marmonna Hozman. J'ai voyagé dans les airs comme un fantôme gris, j'ai conversé avec des monstres ; je suis une créature à la fois vivante et morte.

— Pour commencer, dit Ifness, où sont les personnes que vous avez enlevées hier soir ? »

Hozman leva le bras en l'air dans un geste vague qui laissait à penser que son intellect manquait de précision. « Au-delà du ciel ! Elles sont parties pour toujours. Nul ne revient après le passage de la cabine.

— Ah, je vois. Elles ont été emmenées dans un appareil aérien.

— Il vaudrait mieux dire qu'elles ont quitté la planète Durdane.

— Et quand cette cabine volante descend-elle ? »

Hozman tourna la tête de côté avec une expression furtive, la bouche pincée en plis sournois. Ifness dit sèchement : « Pas d'atermoiements ! Les Alulas attendent pour vous torturer, nous ne devons pas les retarder. »

Hozman eut un rire rauque. « Que m'importe la torture ? Je sais que je dois mourir dans la souffrance ; mon oncle sorcier me l'a dit. Tuez-moi comme bon vous semble ; je n'ai pas de préférence.

— Depuis combien de temps portiez-vous l'asutra ?

— Cela fait si longtemps que j'ai oublié ma vie d'avant… Combien ? Dix ans, vingt ans. Ils sont entrés dans ma tente, deux hommes vêtus de noir : ce n'était pas des hommes du Caraz, ni même des hommes de Durdane. Je me suis levé avec terreur à leur entrée et ils ont placé sur moi le mentor. »

Hozman se tâta le cou avec des doigts tremblants. Il regarda du coin de l'œil les Alulas, qui écoutaient attentivement, la main sur la poignée de leurs cimeterres.

« Où sont les quatre filles que tu nous as volées ? demanda Karazan.

— Elles sont parties vers un monde lointain. Vous êtes curieux de savoir quel va être leur sort ? Je l'ignore. Le mentor ne m'a rien dit. »

Ifness fit un signe à Karazan et dit d'un ton dégagé : « Le mentor était en mesure de communiquer avec vous ? »

Les yeux d'Hozman devinrent troubles, les mots se mirent à jaillir de sa bouche. « C'est un état impossible à décrire. Quand j'ai découvert pour la première fois cette créature, j'ai éprouvé une telle répulsion que j'en suis devenu fou… Mais cela n'a duré qu'un instant ! Elle a pour ainsi dire activé un déclic de plaisir et je me suis senti débordant de joie. Le sinistre marais de Balch me semblait regorger d'odeurs délicieuses, et je me suis senti transformé. Il n'y avait rien à ce moment-là que je n'aurais été capable d'accomplir ! » Hozman leva les bras au ciel. « Cette sensation a duré plusieurs minutes, puis les hommes en noir sont revenus et m'ont indiqué ce que je devais faire. J'ai obéi, car j'ai vite su le prix de la désobéissance : le mentor pouvait récompenser par la joie ou punir par la souffrance. Il connaissait le langage des hommes, mais n'était capable de s'exprimer que par des chuintements et des sifflements que je n'ai pas appris à déchiffrer. Mais je pouvais parler à voix haute pour m'enquérir si telle ou telle action répondait à ses désirs. Le mentor devint mon âme, plus proche de moi que ne le sont mes mains et mes pieds, car ses nerfs étaient reliés aux miens. Il était soucieux de mon bien-être et ne m'a jamais contraint à travailler sous la pluie ou dans le froid. Et je n'ai jamais eu faim, car mon travail était payé en lingots d'or fin, de cuivre, et quelquefois d'acier.

— Et quelles étaient vos obligations ? » demanda Ifness.

Les paroles d'Hozman s'échappèrent de nouveau en cascade comme si, trop longtemps retenues, elles ne demandaient qu'à jaillir. « Elles étaient simples. J'achetais des esclaves de première qualité, autant que je pouvais en trouver. J'ai fait le métier de preneur d'esclaves et j'ai écumé le Caraz, depuis le fleuve Azur à l'est jusqu'au vaste Dulgov à l'ouest, et aussi loin au sud que le mont Thruska. C'est par milliers que j'ai envoyé des esclaves dans l'espace !

— Comment procédiez-vous pour cela ?

— La nuit, quand personne ne se trouvait à proximité et que le mentor pouvait m'avertir du danger, je faisais descendre la petite cabine et j'y chargeais mes esclaves, plongés au préalable dans une plaisante léthargie par la drogue que je leur donnais : quelquefois, il n'y en avait qu'un ou deux, et d'autres fois une douzaine ou même plus. Si je le souhaitais, la cabine m'emportait où je voulais, à grande vitesse dans la nuit, comme par exemple de la chaîne des Orgaï jusqu'au village de Shagfe.

— Et où la cabine conduisait-elle les esclaves ? »

Hozman désigna un point dans le ciel. « Là-haut plane un cargo-entrepôt, où les esclaves restent sans broncher. Une fois le cargo plein, il s'en va vers le monde du mentor qui se trouve du côté des anneaux d'Histhorbo le Serpent. C'est ce que j'ai appris par une nuit étoilée où, pour me distraire, j'ai posé à mon mentor un grand nombre de questions, auxquelles il a répondu par oui ou par non. Pourquoi avait-il besoin d'autant d'esclaves ? Parce que ses créatures précédentes ne convenaient pas et n'obéissaient pas, et parce qu'il redoutait un terrible ennemi, quelque part dans les étoiles. » Hozman se tut. Les Alulas s'étaient rapprochés pour l'encercler ; ils le considéraient à présent moins avec haine qu'avec une crainte presque respectueuse pour l'étrange travail qu'il avait accompli.

Ifness demanda de son air le plus détaché : « Et comment faites-vous descendre la petite cabine ? »

Hozman se passa la langue sur les lèvres et tourna son regard vers la plaine. Ifness dit doucement : « Jamais plus vous ne porterez l'asutra qui donnait tant de plaisir à votre cerveau. Vous êtes désormais comme nous tous, et nous considérons les asutras comme nos ennemis. »

Hozman dit de mauvaise grâce : « Dans mon escarcelle, j'ai une boîte munie d'un petit bouton à l'intérieur. Quand j'ai besoin de la cabine, je sors dans la nuit noire et j'appuie sur le bouton que je maintiens pressé jusqu'à ce que la cabine atterrisse.

— Qui pilote la cabine ?

— L'appareil se déplace mystérieusement de par sa propre volonté.

— Donnez-moi la boîte avec le bouton. »

Hozman sortit lentement la boîte, dont Ifness prit possession. Sur un coup d'œil et un signe de tête d'Ifness, Etzwane fouilla l'escarcelle et la personne d'Hozman, mais ne découvrit que trois petits lingots de cuivre et une magnifique dague en acier avec un manche en cristal blanc ciselé.

Hozman le regardait s'activer avec un air interrogateur. « Et maintenant qu'allez-vous faire de moi ? »

Ifness se tourna vers Karazan, qui secoua la tête. « Ce n'est pas un homme dont nous puissions tirer vengeance. C'est une marionnette, un pantin au bout d'une ficelle.

— Vous avez pris une décision juste, déclara Ifness. Dans ce pays où la chasse aux esclaves est l'activité essentielle, son crime n'est que simple zèle poussé à l'excès.

— C'est entendu, mais ensuite ? rétorqua Karazan. Nous n'avons pas récupéré nos filles. Cet homme doit faire descendre la cabine, que nous confisquerons en gage de leur libération.

— Il n'y a personne à bord de la cabine avec qui vous puissiez marchander », dit Hozman, qui ajouta soudain : « Vous pourriez monter dans la cabine et présenter en personne vos revendications. »

Karazan émit un léger sifflement. Le colosse en chemise blanche et culotte noire leva les yeux vers le ciel pourpre du soir. Etzwane leva lui aussi la tête et songea à Rune la Baguette de Saule au milieu du grouillement des asutras…

Ifness demanda à Hozman : « Etes-vous jamais monté jusqu'au cargo ?

— Oh, non, répondit Hozman. J'avais terriblement peur que cela m'arrive. De temps à autre, une créature naine, toute grise, descendait sur la planète avec son mentor. C'est souvent que je suis resté des heures debout dans la nuit pendant que les deux mentors échangeaient leurs chuintements. Je savais alors que l'entrepôt était plein et qu'il n'y aurait plus besoin d'esclaves pendant un certain temps.

— Quand le mentor est-il descendu du cargo pour la dernière fois ?

— Cela fait quelque temps : je ne me souviens pas exactement. Je n'ai guère eu le loisir de réfléchir. »

Ifness devint pensif. Karazan avança sa masse imposante. « Voici le plan que nous allons adopter : nous ferons descendre la cabine et monterons nous-mêmes là-haut pour anéantir nos ennemis et libérer nos filles. Il nous suffira d'attendre la tombée de la nuit.

— C'est la tactique qui vient tout de suite à l'esprit, commenta Ifness. En cas de réussite, elle donnerait des profits appréciables – dont le vaisseau lui-même, ce qui n'est pas négligeable. Mais des difficultés se présentent, notamment la descente pour le retour. Vous risquez de vous retrouver maîtres du cargo mais néanmoins pris au piège. Cette entreprise est périlleuse. Je la déconseille. »

Karazan eut un grognement désolé et fouilla de nouveau le ciel du regard, comme pour y découvrir une voie d'accès praticable jusqu'au cargo. Voyant une chance de s'esquiver discrètement, Hozman la saisit. Il contourna l'auberge pour retrouver son ambleur et tomba sur un Ver-Bleu en train d'en piller les sacoches. Hozman poussa un cri de fureur inarticulé et sauta sur son large dos. Un second Ver-Bleu, de l'autre côté de l'ambleur, lui assena en pleine figure un coup de poing qui l'envoya tout titubant contre le mur de l'auberge. Les Vers-Bleus continuèrent leur vile besogne. Les Alulas les regardèrent avec dégoût, presque tentés d'intervenir, mais Karazan les rappela. « Laissez donc faire ces chacals ; cela ne nous regarde pas.

— Vous nous traitez de chacals ? s'insurgea un des Kashs. Voilà une épithète insultante !

— Seulement pour une créature qui n'est pas un chacal, dit Karazan avec indifférence. Vous n'avez donc pas à vous en offenser. »

Les Kashs, considérablement inférieurs en nombre, n'avaient pas vraiment le cœur à engager la bataille et reportèrent de nouveau leur attention sur les sacoches. Karazan tourna les talons et brandit le poing vers le ciel.

Etzwane, nerveux et inquiet, s'adressa à Ifness. « Admettons que nous réussissions à nous emparer du vaisseau. Ne pourriez-vous pas l'amener à terre ?

— J'en serais presque certainement incapable. Et ce qui est tout à fait certain, c'est que je n'ai pas l'intention d'essayer. »

Etzwane dévisagea Ifness avec une froide hostilité. « Il faut que nous fassions quelque chose. Cent, peut-être deux cents personnes sont retenues là-haut, attendant que les asutras les emmènent vers un lieu inconnu, et nous sommes les seuls à pouvoir les aider. »

Ifness éclata de rire. « Vous surestimez mes capacités, c'est le moins qu'on puisse dire. Je vous soupçonne d'avoir été séduit par certaines œillades aguichantes, et de vouloir maintenant accomplir un exploit chevaleresque, au mépris des difficultés. »

Etzwane retint la réplique acerbe qui lui montait aux lèvres, d'autant plus que ces remarques étaient suffisamment justes pour le mettre mal à l'aise… Après tout, pourquoi attendrait-il d'Ifness qu'il fasse tout à coup preuve d'altruisme ? Depuis qu'ils se connaissaient, Ifness avait constamment refusé de se laisser détourner de ses grands desseins personnels. Une fois encore, Etzwane le considéra avec une froide aversion. Leurs relations, qui n'avaient jamais été très cordiales, avaient évolué et étaient devenues encore plus distantes. Mais c'est d'une voix égale qu'il dit : « Une fois à Shillinsk, ne pourriez-vous pas appeler Dasconetta et demander un vaisseau terrien pour une affaire d'extrême urgence ?

— Je le pourrais, dit Ifness. Et qui plus est, Dasconetta pourrait fort bien transmettre l'ordre et s'attribuer ainsi le mérite d'une intervention qui devrait à bon droit être créditée à d'autres.

— Combien de temps faudrait-il pour que ce vaisseau arrive à Shagfe ?

— Sur ce point, il m'est impossible de fournir une estimation.

— Un jour ? Trois jours ? Deux semaines ? Un mois ?

— De nombreux facteurs entrent en ligne de compte. Dans le meilleur des cas, un vaisseau aurait des chances d'être ici dans une quinzaine de jours. »

Karazan, qui n'avait saisi de la discussion que le délai envisagé, déclara : « D'ici là, le cargo sera peut-être reparti, et les passagers avec, vers de terribles événements sur une planète froide et lointaine.

— La situation est tragique, convint Ifness, mais je ne puis donner aucun conseil.

— Que diriez-vous de ceci ? proposa Etzwane. Vous filez le plus vite possible à Shillinsk et là, vous réclamez des secours à Dasconetta. De mon côté, je ferai descendre la cabine de transport et je monterai avec les Alulas pour nous emparer de l'entrepôt volant. Si nous le pouvons, nous reviendrons sur Durdane, ou sinon, nous attendrons votre arrivée. »

Ifness réfléchit un moment avant de répondre. « Le projet possède une certaine logique dans sa folie, et il est concevable qu'il ait des chances d'aboutir à un heureux résultat. Je connais une tactique pour éviter que Dasconetta vienne interférer, ce qui répond à l'une de mes objections précédentes… Toutefois, les incertitudes sont nombreuses : vous affrontez une situation inconnue.

— J'en ai conscience, dit Etzwane. Mais de toute façon, les Alulas monteront là-haut et voici » – il tapota son escarcelle où se trouvait le pistolet à énergie – « leur meilleure chance de succès. Sachant cela, comment pourrais-je rester à l'écart ? »

Ifness haussa les épaules. « Personnellement, je ne peux pas me permettre ces extravagances chevaleresques : je serais déjà mort depuis longtemps. Cependant, si vous faites atterrir sur Durdane un vaisseau extraterrestre, ou si même vous le conservez en orbite jusqu'à mon arrivée, j'applaudirai votre bravoure altruiste. Je dois toutefois insister sur le fait que, tout en ne perdant pas de vue votre affaire, je ne peux rien garantir, et je vous recommande fortement de rester sur la terre ferme. »

Etzwane eut un petit rire amer. « Je comprends parfaitement. Quoi qu'il en soit, des vies humaines sont en jeu, que nous allions ou non là-haut. Vous feriez bien de vous mettre tout de suite en route pour Shillinsk. Il est essentiel de se hâter. »

Ifness fronça les sourcils. « Ce soir ? Le chemin est long… D'un autre côté, l'auberge de Baba n'offre que peu d'agrément. J'en conviens, il est nécessaire de faire vite. Eh bien donc, le Ka et moi allons chevaucher jusqu'à Shillinsk avec Fabrache pour nous guider. Nous partons immédiatement. »

7

Cela faisait déjà trois heures que les soleils avaient disparu derrière la lointaine chaîne des Orgaï, et le dernier reflet pourpre s'était effacé dans le ciel. Sur la plaine attendaient dix-huit guerriers alules en compagnie d'Etzwane et d'Hozman.

« C'est ici que je me tiens d'habitude, expliqua ce dernier, et c'est le moment où j'interviens. Voici comment je procède. J'appuie sur le bouton. Au bout de vingt minutes, je guette dans le ciel une lumière verte. Je relâche alors le bouton et la cabine atterrit. Mes esclaves sont soigneusement alignés. Ils sont drogués et dociles, mais n'ont aucune conscience de ce qui se passe, comme s'ils étaient plongés dans un rêve. La porte s'ouvre et une lumière bleu pâle jaillit. Je m'avance en menant les esclaves en bon ordre. Si la cabine contient un mentor, il apparaît sur le seuil et je dois alors attendre pendant que les mentors s'entretiennent. Une fois les esclaves à l'intérieur et la conversation terminée, je ferme la porte et la cabine s'en va. C'est tout ce que je peux dire.

— Très bien. Pressez le bouton. »

Hozman obéit. « Que de fois ai-je accompli ce geste, murmura-t-il. Je me demandais toujours où ils allaient et quelle était leur existence. Et puis, une fois la cabine partie, je regardais le ciel et contemplais les étoiles… Mais c'est fini, bien fini. Je vais emmener vos ambleurs à Shagfe pour les vendre à Baba, et je retournerai ensuite dans mon pays natal pour y exercer la profession d'oracle… Mettez-vous à la file, bien serrés les uns contre les autres. Il faut que vous ayez l'air apathiques et mous. »

Le groupe se mit en rang et attendit. La nuit était silencieuse. Shagfe se trouvait à une dizaine de kilomètres, mais les feux et les lampes à huile avaient trop peu d'éclat pour être visibles. Les minutes s'écoulaient lentement. Etzwane n'avait jamais vécu de

moment où le temps s'était prolongé à ce point. Chaque seconde s'étirait comme un élastique et s'en allait avec réticence rejoindre le passé.

Hozman leva la main. « La lumière verte… La cabine descend. Je relâche maintenant le bouton. Tenez-vous prêts… mais restez amorphes et indifférents : ne faites aucun geste…»

Un faible soupir et un bourdonnement se firent entendre au-dessus d'eux ; une masse sombre passa devant les étoiles et se posa une cinquantaine de mètres plus loin. Une ouverture apparut lentement, projetant sur le sol une clarté bleuâtre. « Venez, murmura Hozman. En file indienne, bien serrés… Voici le mentor qui arrive. Vous devez agir vite, mais sans précipitation. »

Etzwane s'immobilisa sur le seuil. Une lueur bleue éclairait l'intérieur. Sur un rebord à côté d'une rangée de lampes de couleur se trouvait un asutra. Pendant une seconde, Etzwane et l'asutra se regardèrent dans les yeux ; puis l'asutra, devinant le danger qui le menaçait, siffla et s'enfuit à reculons vers un petit couloir. Etzwane abattit son poignard, sectionnant l'abdomen de la créature et l'arrêtant dans sa retraite. Avec dégoût, il racla les morceaux qui se convulsaient et les jeta à terre, où ils furent broyés sous les bottes des Alulas.

Hozman poussa un hennissement de rire, aigu et fou. « Je ne suis pas encore libéré de l'influence de la chose : j'ai ressenti son émotion. Elle était dans une rage folle. »

Karazan s'engouffra à l'intérieur, et le plafond l'obligea à courber la tête. « Allons, finissons-en pendant que notre sang est bouillant ! Gastel Etzwane, savez-vous à quoi servent ces pivots, ces goupilles et ces lampes fantômes clignotantes ?

— Je l'ignore.

— Alors, venez. Allons faire ce que nous avons à faire. »

Etzwane fut le dernier à entrer. Il hésita, assailli par la certitude que leur plan était d'une folle témérité. « Il n'y a que comme ça que nous pouvons espérer réussir », se dit-il sans conviction. Il jeta un coup d'œil en arrière sur le visage d'Hozman et surprit une expression étrangement animée et ardente, comme si Hozman se retenait à grand-peine de clamer tout haut sa joie.

Voici venu le moment de sa revanche, se dit sombrement Etzwane, autant sur nous que sur les asutras. Il va à présent se venger sur Durdane de l'horreur qu'a été sa vie… Mieux vaudrait que je le tue maintenant… Etzwane s'arrêta sur le seuil. Au-dehors, Hozman avait l'air d'attendre ; à l'intérieur, les Alulas, souffrant de claustrophobie naturelle, commençaient à grommeler. Cédant à une impulsion soudaine, Etzwane sauta à terre. Il vit qu'Hozman tenait la poignée de la porte, et il lui saisit le bras que celui-ci tenait légèrement replié derrière son dos. Il avait à la main un morceau de chiffon blanc. Etzwane leva lentement les yeux vers le visage d'Hozman. Ce dernier s'humecta les lèvres et abaissa les sourcils avec une mine de chien battu.

« Ainsi donc, dit Etzwane, vous vouliez donner le signal qui nous aurait conduits à notre perte, nous et tous les autres à bord du cargo.

— Non, non, balbutia Hozman. Ceci est mon mouchoir. C'est une habitude, rien de plus : j'essuie mes paumes en sueur.

— Il est assez compréhensible qu'elles transpirent », dit Etzwane.

Karazan sortit en titubant de la cabine. Il comprit instantanément la situation et fixa Hozman d'un regard terrible. « Pour cet acte, tu ne peux blâmer aucun mentor, aucune force mauvaise qui t'y aurait contraint. » Il tira son grand cimeterre. « Hozman, à genoux et baisse la tête, car ton heure a sonné.

— Un instant, dit Etzwane. Quel est le système pour fermer la porte ?

— Il vous faudra le découvrir par vous-même », répliqua Hozman. Il voulut détaler, mais Karazan bondit et le rattrapa par le collet.

Hozman se mit à plaider sa cause d'une voix larmoyante et hystérique. « Ce n'est pas conforme à notre accord ! Et puis, je peux fournir des indications qui vous sauveront la vie, mais si vous ne me garantissez pas ma liberté, vous ne saurez rien. Tuez-moi si vous voulez, mais ensuite, quand vous serez esclaves sur une planète lointaine, vous vous rappellerez mon rire. » Il rejeta la tête en arrière et poussa un cri sauvage de

dérision. « Et vous saurez que je suis mort heureux, car j'aurai causé la perte de mes ennemis ! »

Etzwane dit : « Nous n'avons que faire de votre misérable existence ; nous espérons sauver la nôtre, et votre traîtrise est pour nous le pire danger.

— Il n'y aura plus de traîtrise ! J'échange ma vie et ma liberté contre les vôtres !

— Flanquez-le dans la cabine, conclut Etzwane. Si nous vivons, il vivra, et à notre retour il sera fouetté.

— Non, non, non ! » hurla Hozman.

D'une taloche, Karazan le fit taire. « Je préférerais tuer cette vermine, déclara-t-il. Allez, entre là-dedans. » Il poussa Hozman dans la cabine. Etzwane examina la porte et découvrit le système de blocage interne. Il demanda à Hozman : « Et maintenant ? Dois-je fermer la porte et abaisser ce levier ?

— C'est tout ce qu'il y a à faire, fut la réponse maussade d'Hozman. La cabine quittera d'elle-même Durdane.

— Alors, préparez-vous tous, nous allons partir. »

Etzwane ferma la porte. Le plancher se plaqua aussitôt contre leurs pieds. Les Alulas eurent un hoquet de surprise, et Hozman gémit. Il y eut une période d'accélération, puis la pression qui s'exerçait sur eux se relâcha. L'éclairage bleu rendait les visages méconnaissables et semblait révéler une nouvelle dimension de l'âme de chacun. Etzwane, en regardant les Alulas, se sentit humble devant leur bravoure ; contrairement à lui, ils ignoraient ce dont Ifness était capable.

Hozman se tenait avachi, le visage creusé de rides de désespoir. Etzwane lui demanda : « Quelles sont ces connaissances grâce auxquelles vous nous sauverez la vie ?

— Rien de vraiment précis, dit Hozman. Cela concerne votre attitude en général et la façon dont il faut vous comporter pour éviter d'être instantanément démasqués.

— Eh bien, donc, que devons-nous faire ?

— Vous devez marcher comme ceci, avec les bras ballants, le regard vide, les jambes molles comme si elles supportaient à peine le poids de votre corps. »

La vitesse se maintint pendant un quart d'heure, puis elle diminua. Hozman dit nerveusement : « J'ignore tout des

conditions à bord, mais il faut que vous frappiez vite et fort afin de profiter au maximum de l'effet de surprise.

— Les asutras chevauchent leurs hôtes ?

— J'imagine que oui.

— Dans votre propre intérêt, dit Etzwane, battez-vous, et battez-vous bien. »

Hozman ne répondit pas. Le temps passa. La cabine entra en contact avec quelque chose de solide et glissa dans une alvéole, avec une légère secousse marquant l'arrivée à destination. Les hommes se préparèrent à l'action. La porte s'ouvrit. Ils avaient devant eux un couloir désert, où l'on ne pouvait marcher qu'en file indienne. Une voix sortit d'un panneau : « Avancez dans la salle ; déshabillez-vous complètement ; vous serez lavés par une aspersion rafraîchissante. »

« Faites comme si vous étiez trop drogués pour comprendre les instructions », chuchota Hozman.

Etzwane sortit lentement dans le couloir et, d'une démarche languissante, se rendit à l'autre bout, où une porte bloquait le passage. Les Alulas suivirent, Hozman traînant les pieds parmi eux. La voix se fit de nouveau entendre : « Retirez tous les vêtements ; ils doivent être retirés. »

Etzwane esquissa des gestes comme pour obéir, puis laissa retomber ses bras, comme épuisé, et s'adossa à la paroi. Du haut-parleur parvinrent un chuintement assourdi et un marmonnement écœuré. Un liquide âcre jaillit d'orifices situés dans le plafond, les trempant jusqu'aux os… Les jets s'arrêtèrent ; la porte du fond s'ouvrit. Etzwane la franchit en titubant et se retrouva dans une vaste salle circulaire. Une demi-douzaine de créatures bipèdes attendaient là, avec une peau grise et grumeleuse, trapues de stature, batraciennes d'aspect. Cinq yeux comme des globes d'opaline saillaient de leur tête aplatie. Leurs pieds étaient des pales de muscle gris-vert. Chacune avait un asutra installé sur la nuque. Etzwane n'eut pas besoin de donner de signal. L'énergie refoulée chez les Alulas se déchaîna : ils se précipitèrent en avant et cinq secondes plus tard, les créatures hôtes gisaient mortes au milieu de fontaines de sang gris-vert, avec leurs asutras broyés et taillés en pièces. Les narines dilatées, le pistolet énergétique au poing, Etzwane

jeta un coup d'œil furieux autour de la salle. Mais aucune autre créature grise n'apparut.

Il courut à longs pas feutrés jusqu'à l'autre bout de la salle, où d'étroits couloirs partaient dans deux directions. Il tendit l'oreille, mais il n'entendit rien d'autre qu'un bourdonnement grave et rythmé. La moitié des Alulas s'engagèrent à gauche avec Karazan ; Etzwane conduisit les autres à droite. Les couloirs, étroits et bas de plafond, avaient été construits à la taille des asutras ; Etzwane se demanda comment Karazan se débrouillait. Il arriva devant une rampe étroite ; en haut, il aperçut la lueur des étoiles. Il gravit la rampe aussi vite qu'il put et déboucha dans une salle de pilotage en forme de coupole. Une banquette basse en faisait le tour ; dans une partie de la salle, une douzaine de petits bacs contenaient divers liquides colorés. Une extrémité était occupée par une console basse, avec des accessoires qu'Etzwane supposa être des commandes. Sur la banquette rembourrée à côté des commandes étaient installés trois asutras.

À l'entrée d'Etzwane, ils se tassèrent contre la paroi transparente de la coupole en chuintant d'émotion. L'un d'eux brandit un petit mécanisme noir qui cracha une flamme lavande en direction d'Etzwane. Celui-ci s'était déjà jeté de côté ; la flamme frappa l'Alula qui se tenait derrière lui. Etzwane ne pouvait pas se servir de son pistolet à énergie car il craignait de faire une brèche dans la coupole ; il se précipita pour traverser la salle en zigzaguant et en baissant la tête. Un des asutras se faufila par un petit passage carré qui ne devait pas faire plus de trente centimètres de côté. Etzwane assomma la deuxième créature avec le plat de sa lame de poignard. La troisième se glissa en crabe, chuintante et sifflante, vers le tableau des commandes. Etzwane la saisit et la lança au milieu de la pièce, où les Alulas la réduisirent en bouillie à coups de pied.

L'homme qui avait été frappé par l'éclair gisait sur le dos, les yeux grands ouverts sur les étoiles à travers la coupole basse ; il était mourant, et l'on ne pouvait rien pour lui. Etzwane ordonna à deux hommes de rester pour monter la garde ; ils lui répondirent par des regards furieux, défiant son autorité. Etzwane resta indifférent à leur réaction. « Faites attention : ne

restez pas là où un asutra peut vous viser depuis ce petit couloir là-bas. Bloquez l'ouverture si vous le pouvez. Soyez vigilants ! » Il quitta la pièce et partit à la recherche de Karazan.

Une rampe descendait jusqu'à une cale centrale, et c'était là que gisaient les captifs du Caraz, drogués et engourdis, sur des sortes d'étagères qui saillaient de la paroi comme les rayons d'une roue. Karazan avait tué l'un des préposés gris et lourdauds ; deux autres se tenaient sur le côté, l'air soumis. Aucun des trois ne portait d'asutra. Etzwane eut un choc en reconnaissant les visages ingrats de Srenka et Gulshe. Au total, deux cents hommes, femmes et enfants étaient entassés comme des billes de bois. Au centre de la pièce se tenait Karazan, les sourcils froncés, son regard hésitant allant des créatures hôtes grises aux captifs. Pour la première fois de sa vie peut-être, il ne savait que faire.

« Ces gens sont aussi bien comme ça, dit Etzwane à Karazan. Laissez-les dormir. Il y a plus urgent à faire. Les asutras ont des petits couloirs où au moins l'un d'entre eux s'est réfugié. Il nous faut fouiller le vaisseau en prenant de grandes précautions, car ces créatures possèdent des armes énergétiques : elles ont déjà tué un homme. La meilleure solution est de boucher les passages à mesure que nous les découvrirons, jusqu'à ce que nous connaissions le plan du vaisseau. »

Karazan dit : « Il est plus petit que je ne l'aurais cru : on n'y est ni à l'aise ni au large.

— Les asutras l'ont construit le plus possible à leur échelle. Si la chance est avec nous, nous serons bientôt redescendus à la surface. En attendant, nous ne pouvons qu'espérer que les asutras ne sont pas en mesure d'appeler à l'aide. »

Karazan cligna des paupières. « Comment y parviendraient-ils ?

— Les races supérieures parlent à travers l'espace en se servant de la puissance de la foudre.

— Ahurissant, marmonna Karazan en jetant un coup d'œil autour de la salle. Et d'abord, pourquoi se donnent-ils tant de mal pour avoir des esclaves ? Ils ont les espèces de crapauds, les monstres noirs comme votre prisonnier, les Diables Rouges, et qui sait combien d'autres serviteurs encore ?

— Rien n'est certain en ce qui concerne les asutras, répliqua Etzwane. Une hypothèse en vaut une autre. Il est possible que chacun de leurs hôtes remplisse une fonction spéciale. Ou peut-être aiment-ils simplement la diversité en matière d'hôtes.

— Peu importe, grommela Karazan, il faut que nous les débusquions de leurs terriers. »

Il donna des instructions à ses hommes et les dépêcha par groupes de deux. Déclarant qu'il était lui-même trop volumineux pour participer aux recherches, il emmena les créatures grises dans la coupole de pilotage et s'efforça de les persuader de faire atterrir le vaisseau sur Durdane, sans succès. Etzwane partit examiner la cabine volante, toujours dans son alvéole, et fut incapable de découvrir comment la piloter.

Il chercha ensuite de la nourriture et de l'eau, qu'il trouva dans des caisses et des cuves sous la soute aux esclaves. L'atmosphère semblait fraîche : quelque part à bord du vaisseau, un système automatique de renouvellement d'air fonctionnait et Etzwane espéra que, si des asutras étaient vivants et se cachaient, ils n'auraient pas l'idée d'asphyxier les intrus. Dans une situation similaire, que ferait-il lui-même ? Si un vaisseau de transport était attendu en provenance de la planète mère, il ne ferait rien, se contentant de laisser résoudre le problème par des moyens extérieurs… Deux par deux, les guerriers alules vinrent au rapport. Ils avaient découvert le système de propulsion, les générateurs d'électricité, le système de purification de l'air. Ils avaient surpris et tué un asutra perché sur le cou de son hôte gris, mais n'en avaient pas rencontré d'autres ; dans une douzaine d'endroits, ils avaient obturé des passages à asutras. N'ayant maintenant rien de mieux à faire, Etzwane entreprit d'explorer méthodiquement le vaisseau, pour essayer de repérer le refuge des asutras. Il fut aidé dans ce travail par les Alulas, qui avaient pris une certaine assurance.

Pendant des heures, le groupe étudia le vaisseau, calculant distances et volumes, et finit par conclure que le refuge personnel des asutras se trouvait juste sous la coupole de pilotage, dans un espace de moins de un mètre carré sur un mètre vingt de haut. Etzwane et Karazan en examinèrent

l'extérieur et se demandèrent s'ils pourraient réussir à y pénétrer. Les parois ne présentaient aucune soudure apparente et étaient faites d'un matériau inconnu d'Etzwane : ce n'était ni du verre ni du métal. Cet espace, supposa Etzwane, constituait le local réservé aux asutras et il se demanda combien de temps ils pourraient y survivre sans nourriture – à moins, bien sûr, qu'il n'y ait des aliments à l'intérieur, ce qui était possible.

L'aube approchait. Durdane était un grand disque violet sombre entouré d'étoiles, avec une lueur magenta qui clignotait régulièrement à l'est. Ezeletta la bleue surgit au-dessus de l'horizon, puis apparut Sassetta la rose et finalement Zaëlle la blanche, et la face de Durdane s'éveilla à la lumière.

Le vaisseau planait au-dessus du Caraz, à une distance qu'Etzwane estima à trois cents kilomètres environ. Au-dessous d'eux devait se trouver le village de Shagfe, de trop peu d'importance pour qu'on puisse le distinguer. Du sud au nord s'étendaient les fleuves du Caraz, tels d'énormes serpents de pourpre argenté, languides sur de la panne de velours froissée. À l'extrême sud-ouest, on voyait le lac Nior ainsi qu'une série de lacs plus petits. Etzwane échafauda des conjectures sur la source d'énergie qui maintenait le vaisseau-entrepôt en place, et sur le temps qu'il mettrait à tomber à la surface si les asutras coupaient cette source. Etzwane fit la grimace en imaginant les dernières secondes… Mais les asutras n'avaient aucun intérêt à détruire leur vaisseau. Etzwane réfléchit aux curieuses similitudes entre des créatures aussi disparates que l'homme, l'asutra, le Roguskhoï et le Ka. Tous avaient besoin de nourriture et d'un abri, tous utilisaient la lumière pour savoir où ils se trouvaient… Quand ils voulaient communiquer, tous se servaient du son plutôt que de la lumière, du contact ou de l'odeur, et ce, pour des raisons simples et universelles. Le son s'infiltrait dans un endroit donné et l'emplissait ; le son pouvait être produit avec un minimum de dépense en énergie ; le son était infiniment flexible. La télépathie ? Une faculté utile à l'homme de façon variable, mais peut-être employée plus largement par d'autres espèces ; en vérité, considérer une faculté aussi fondamentale comme propre uniquement à la race

humaine était absurde. L'étude des formes de vie intelligentes et leur comparaison doivent être des activités fascinantes, songea Etzwane…

Il scruta le ciel dans toutes les directions : il était d'un noir absolu et constellé d'étoiles. Il était beaucoup trop tôt pour escompter l'arrivée d'Ifness et d'un vaisseau terrien. Mais pas trop tôt pour redouter la venue d'un navire asutra. Le cargo-entrepôt lui-même était un cylindre ramassé, jalonné tous les cinq mètres de cônes épais terminés par des pointes radiales en métal blanc. La coque, nota Etzwane, n'avait pas la couleur cuivrée des vaisseaux qu'il avait vus précédemment, mais était d'un gris noirâtre poli sur lequel brillaient des reflets huileux rose, bleu foncé et vert.

Etzwane alla une fois de plus examiner les commandes. Nul doute qu'elles étaient dans leur principe semblables à celles d'un vaisseau terrien, et il soupçonnait qu'Ifness, s'il en avait eu l'occasion, aurait pu déterminer les fonctions de ces étranges petits interrupteurs, boutons et bacs de gelée grise… Karazan apparut, venant du niveau inférieur. La claustrophobie l'avait rendu nerveux et irritable : c'est seulement dans la coupole de pilotage, avec un espace illimité autour de lui, qu'il se détendait un peu.

« Je n'arrive pas à percer la paroi. Nos couteaux et nos massues sont insuffisants et je ne comprends rien aux outils asutras.

— Je ne vois pas ce que nous avons à craindre d'eux, réfléchit Etzwane, du moment que tous les passages sont bien obturés. Si le désespoir s'empare d'eux, nous risquons évidemment qu'ils se forcent une sortie en brûlant la paroi, et qu'ils nous attaquent avec leurs pistolets… S'ils nous descendaient à terre, ils pourraient s'en aller librement, malgré l'envie qu'a Ifness de mettre la main sur un vaisseau spatial, qu'il pourra tout aussi bien se procurer à une autre occasion.

— Je suis entièrement d'accord, dit Karazan. Je déteste être suspendu en l'air de cette façon, comme un oiseau en cage. Si nous arrivions à nous faire comprendre de ces créatures, nul doute que nous pourrions trouver un arrangement. Pourquoi ne

pas essayer encore une fois avec les hommes-crapauds ? Nous n'avons rien de mieux à faire. »

Ils descendirent dans la soute aux esclaves où les hommes-crapauds étaient accroupis, apathiques. Etzwane conduisit l'un d'eux dans la coupole de pilotage et, à grand renfort de gestes vers les commandes et vers la surface, indiqua que la créature devait faire atterrir le vaisseau – mais sans résultat : la chose grise restait plantée à regarder d'un œil vide dans toutes les directions, les palpes de ses orifices respiratoires se soulevant et retombant d'une manière qui témoignait d'une émotion indéfinissable.

Etzwane alla jusqu'à pousser la créature vers les commandes : elle se raidit et exsuda une humeur visqueuse et pestilentielle par des glandes disposées le long de son épine dorsale. Etzwane renonça à ses tentatives.

Après une demi-heure de cogitation, il s'approcha du passage d'asutras qui avait été obturé et retira avec précaution les sacs de biscuits de céréales qui bloquaient l'ouverture. Il émit des sifflements et des chuintements de la manière la plus conciliante qu'il pouvait imaginer, puis il écouta. Aucun bruit, aucune réaction. Il recommença et attendit. De nouveau sans succès. Etzwane reboucha le trou, irrité et déçu. L'asutra, dont l'intelligence était au moins équivalente à celle des humains, aurait dû se rendre compte qu'Etzwane proposait une trêve.

Etzwane alla contempler Durdane, maintenant entièrement exposée à la lumière solaire. Le lac Nior avait disparu sous un tourbillon de cirrus ; le sol juste au-dessous était également invisible… Le refus de répondre de l'asutra laissait deviner une incapacité à transiger ou à coopérer. La créature semblait n'attendre aucun quartier et n'en accorderait certainement aucun. Etzwane se rappela les Roguskhoïs et les horreurs qu'ils avaient perpétrées sur la population du Shant. D'après les hypothèses de naguère, les Roguskhoïs avaient été une arme expérimentale destinée à être utilisée contre les planètes terriennes, mais il semblait à présent que les asutras visaient plutôt les créatures des vaisseaux en forme de sphères noires… Etzwane examina Durdane en fronçant les sourcils. La situation devenait encore plus mystérieuse et contradictoire. Il passa en

revue les questions qui, à un moment ou à un autre, l'avaient plongé dans la perplexité. Pourquoi les asutras s'embarrassaient-ils d'esclaves humains alors que les Kas étaient aussi habiles, forts et agiles ? Pourquoi le Ka avait-il tué l'asutra d'Hozman avec une telle rage ? Comment les asutras pouvaient-ils imaginer d'opposer les Roguskhoïs à une race experte en technologie ? Autre chose encore : quand le Ka s'était trouvé pris au piège dans l'épave du vaisseau spatial pourquoi l'asutra ne s'était-il pas échappé comme il aurait facilement pu le faire ? Curieuses énigmes ! Qui finiraient peut-être par être résolues, ou bien jamais.

La journée s'écoula lentement. Les hommes mangèrent des rations de la viande séchée qu'ils avaient apportée et goûtèrent avec précaution le biscuit de céréales asutra, qui se révéla insipide sans toutefois être désagréable. Plus vite Ifness arriverait avec un vaisseau de secours, mieux cela vaudrait. Ifness allait venir, Etzwane en était convaincu. Trop orgueilleux pour tolérer un échec, Ifness avait toujours réussi dans ses entreprises. Etzwane descendit dans la soute aux esclaves et examina tour à tour les pâles visages immobiles. Il découvrit Rune la Baguette de Saule et passa plusieurs minutes à examiner ses traits réguliers. Il effleura le cou de la jeune fille, à la recherche d'une pulsation, mais sa perception était brouillée par les battements de son propre cœur ; ce serait plaisant en vérité de chevaucher à travers les plaines du Caraz, seul avec Rune. Lentement, à regret, il se détourna. Il erra dans le vaisseau, émerveillé par la précision de sa construction et la perfection de sa technique. Quel miracle représentait un vaisseau spatial, qui pouvait transporter sans effort des êtres pensants sur des distances aussi énormes !

Etzwane retourna dans la coupole et contempla les commandes avec une fascination impuissante… Les soleils se couchèrent ; l'obscurité dissimula la planète au-dessous.

La nuit s'écoula ; le jour vint, révélant Hozman Gorge-Malade étendu sur le ventre au fond des étagères à esclaves, une corde serrée autour du cou et la langue pendante. Karazan marmonna quelque chose d'un ton désapprobateur, mais ne fit

aucun effort pour découvrir les meurtriers : la mort d'Hozman semblait une affaire presque insignifiante.

La journée se poursuivit. Une atmosphère de doute et d'incertitude s'installa dans le vaisseau. L'excitation de la victoire s'était dissipée, les Alulas étaient découragés… Une fois encore, Etzwane siffla dans le passage à l'intention de l'asutra, sans plus de succès qu'auparavant. Il commença à se demander si tous les asutras n'étaient pas morts. Il en avait vu un entrer dans le passage mais, par la suite, un asutra chevauchant la nuque d'une créature-crapaud avait été tué ; il s'agissait peut-être du même.

Le jour s'écoula ; puis un autre et un autre encore. Durdane arborait chaque jour une configuration de nuages différente ; à part cela, il ne se passait rien. Etzwane assura les Alulas que cette absence même d'événements était de bon augure, mais Karazan répliqua : « Je ne suis pas d'accord avec votre raisonnement. Supposons qu'Ifness ait été tué en se rendant à Shillinsk ? Ou qu'il ait été dans l'impossibilité de communiquer avec ses collègues ? Ou admettons qu'ils aient refusé de l'écouter. Alors, dans ce cas, notre attente ici serait la même que maintenant et ne représenterait aucun signe, bon ou mauvais. » Etzwane tenta d'expliquer la personnalité singulière et opiniâtre d'Ifness : « C'est un homme qui ne peut supporter la défaite.

— Mais c'est un homme, et on ne peut être sûr de rien. » C'est alors qu'un appel vint des hommes de vigie, postés jour et nuit dans la coupole d'observation. « Un vaisseau spatial se déplace dans le ciel ! »

Etzwane se leva d'un bond, le cœur serré. C'était trop tôt, beaucoup trop tôt, pour qu'il puisse s'agir d'Ifness. Il regarda à travers la coupole dans la direction qu'indiquaient les guetteurs… Haut dans l'espace au-dessus d'eux, un disque couleur de bronze glissait nonchalamment dans le ciel, la lumière des soleils se reflétant sur sa coque.

« C'est un vaisseau asutra », dit Etzwane. Karazan déclara, d'une voix un peu oppressée : « Nous n'avons pas d'autre choix que de nous battre. La surprise est une fois encore notre alliée, car ils ne peuvent s'attendre à trouver le vaisseau entre des mains ennemies. »

Etzwane jeta un coup d'œil au tableau des commandes. Des lumières clignotaient, mais il en ignorait la signification. Si le disque tentait d'entrer en communication et n'obtenait pas de réponse, il s'approcherait avec circonspection. La surprise n'était pas un allié aussi puissant que Karazan semblait le croire.

Le disque décrivit une courbe vers le nord, plongea en oblique et s'arrêta, restant immobile à quinze cents mètres d'eux. Puis il s'embrasa subitement d'un éclair vert et disparut. Le ciel était vide.

D'une douzaine de gorges jaillit le sifflement des respirations qu'on relâche. « Tiens, pourquoi cela ? s'exclama Karazan à la cantonade. Je ne suis pas l'homme pour ce genre de situation : je déteste les mystères. »

Etzwane secoua la tête. « Tout ce que je peux dire, c'est que je préfère l'absence du vaisseau à sa compagnie.

— Il s'est rendu compte de notre présence et se propose de nous prendre par surprise, grommela Karazan. Nous nous tiendrons prêts. »

Pendant le reste de la journée, tous les hommes se pressèrent dans la coupole d'observation, sauf ceux chargés de patrouiller le vaisseau. Le disque couleur de bronze ne reparut pas et le groupe finit par se détendre, et les circonstances redevinrent comme avant.

Quatre jours s'étirèrent lentement. Les Alulas se laissèrent aller à une morosité mêlée de hargne, et les patrouilles commencèrent à manquer de vigilance. Etzwane s'en plaignit à Karazan qui répondit par un marmonnement inintelligible.

« Si la discipline se dégrade, nous aurons des ennuis, fit observer Etzwane. Il faut maintenir le moral. Après tout, ils savaient tous à quoi s'attendre avant de quitter Durdane. »

Karazan ne répondit rien, mais peu après il rassembla ses hommes et donna une série d'instructions. « Nous sommes des Alulas, dit-il. Nous sommes réputés pour notre force d'âme. Il nous faut faire preuve de cette qualité. Tout bien pesé, nous ne souffrons de rien de plus grave que l'ennui et le manque d'espace. La situation pourrait être pire. »

Les Alulas l'écoutèrent dans un sombre silence, et s'acquittèrent dès lors de leurs tâches avec un zèle plus vif.

Tard dans l'après-midi se produisit un événement qui modifia radicalement la situation. Etzwane, qui regardait vers l'est le vaste firmament gris-violet, remarqua une sphère noire immobile dans le ciel, à une distance impossible à estimer. Etzwane resta dix minutes à observer la sphère noire, qui ne bougeait toujours pas. Une idée lui vint subitement et il regarda le tableau des commandes : il s'aperçut alors que les lumières clignotaient et changeaient de couleur. Karazan entra dans le compartiment ; Etzwane désigna la sphère noire. Karazan demanda d'une voix pleine d'espoir : « Serait-ce enfin le vaisseau terrien, venu pour nous ramener au sol ?

— Pas encore. Ifness a dit deux semaines au mieux : c'est trop tôt.

— Mais alors, de quel genre de vaisseau s'agit-il, qui plane là-bas ? Un autre vaisseau asutra ?

— Je vous ai parlé de la bataille du Thrie Orgaï, dit Etzwane. J'imagine qu'il s'agit d'un vaisseau des ennemis des asutras, le peuple mystérieux.

— Comme le vaisseau approche, commenta Karazan, le mystère ne tardera pas à être éclairci. »

Le vaisseau noir plongea en décrivant une courbe oblique, passant à quinze cents mètres de l'entrepôt ; il ralentit et finit par s'immobiliser. À l'endroit précis où il avait disparu, le vaisseau en forme de disque couleur de bronze se matérialisa avec une discrétion venimeuse. Il resta inactif un instant, puis il cracha une paire de projectiles. La sphère noire, comme par réflexe, vomit des missiles antimissiles ; à mi-chemin entre les vaisseaux, une clarté éblouissante et silencieuse masqua le ciel. Etzwane et Karazan auraient été aveuglés si la matière dont était faite la coupole n'avait formé écran contre l'afflux de lumière.

Le disque de bronze dirigea quatre jets d'énergie sur la sphère noire, qui devint d'un rouge ardent et s'entrouvrit : apparemment, son système de protection n'avait pas fonctionné. En représailles, elle projeta une rafale de flammes pourpres qui embrasa un instant le disque comme une torche

qui flamboie ; puis la flamme vacilla et s'éteignit. La sphère noire roula sur elle-même comme un poisson mort. Le disque tira un autre projectile ; celui-ci plongea dans le trou creusé par les rayons convergents. La sphère explosa et Etzwane perçut instantanément l'image de fragments noirs qui jaillissaient d'un noyau de matière incandescente ; entre autres objets, il eut l'impression de voir des cadavres précipités dans l'espace, tournoyant comme des pantins désarticulés. Des fragments vinrent heurter le vaisseau-entrepôt, faisant vibrer la coque dans un grand fracas métallique.

Le ciel était de nouveau clair et dégagé. De la sphère noire, il ne restait pas même un élément ; le disque couleur de bronze avait disparu.

Etzwane dit d'une voix creuse : « Le disque s'est posté en embuscade : l'entrepôt sert d'appât. Les asutras savent que nous sommes ici ; ils croient que nous sommes leurs ennemis et ils attendent l'arrivée de nos vaisseaux. »

Etzwane et Karazan examinèrent le ciel avec une angoisse accrue. La simple expédition destinée à tirer quatre jeunes filles des mains d'Hozman Gorge-Malade s'était transformée en une situation qui dépassait tout ce qu'ils avaient pu imaginer. Etzwane ne s'était pas attendu à devoir participer à une guerre spatiale ; Karazan et les Alulas n'avaient pas envisagé les pressions psychologiques qui leur seraient imposées.

Le ciel restait vide de toute circulation ; les soleils se couchèrent derrière un million de nuages duveteux couleur magenta. La nuit tomba instantanément et le crépuscule ne se manifesta que comme un subtil voile de tristesse sur la surface de Durdane.

Au cours de la nuit, la vigilance des patrouilles se relâcha, ce qui déplut fortement à Etzwane. Il s'en plaignit à Karazan, soulignant que les circonstances restaient les mêmes qu'auparavant, mais Karazan répondit par un moulinet irrité de son grand bras, comme pour repousser dans le néant Etzwane et ses petites craintes tatillonnes. Karazan et les Alulas étaient démoralisés, se dit Etzwane avec colère, au point qu'ils auraient accueilli avec plaisir une attaque, la captivité, l'esclavage, n'importe quoi qui leur permettrait d'affronter un adversaire de

chair et d'os. Inutile de les admonester, conclut Etzwane, morose : ils n'écoutaient plus.

La nuit passa, puis le jour et d'autres nuits et d'autres jours. Les Alulas étaient assis dans la coupole d'observation, tassés les uns contre les autres ; leurs yeux grands ouverts fixaient le ciel, sans rien voir. Le moment était venu où l'on pouvait s'attendre à l'arrivée d'Ifness, mais personne ne croyait plus à Ifness ni au vaisseau spatial terrien ; il n'y avait de réel que la cage en plein ciel et le panorama désert.

Etzwane avait envisagé une douzaine de systèmes pour avertir Ifness, s'il devait vraiment venir, et les avait tous rejetés ou, plus exactement, aucun n'était viable. Finalement, Etzwane lui-même perdit le compte des jours. La présence des autres était devenue depuis longtemps odieuse, mais l'apathie l'emportait sur l'hostilité, et les compagnons se supportaient mutuellement dans une silencieuse communauté de détestation réciproque.

Puis la nature de l'attente changea et devint un sentiment d'imminence. Les hommes marmonnaient d'un air inquiet et veillaient dans la coupole d'observation avec une attention qui faisait ressortir le blanc de leurs yeux. Chacun savait que quelque chose allait se produire, et très bientôt. Et ce fut le cas. Le disque de bronze réapparut.

Les hommes à bord du vaisseau-entrepôt poussèrent des gémissements gutturaux de désespoir ; Etzwane examina fébrilement le ciel une dernière fois, appelant de toutes ses forces les vaisseaux terriens. Où était Ifness ?

Le ciel était vide, à part le disque de bronze qui ralentit en décrivant un cercle autour du vaisseau-entrepôt, puis marqua un temps d'arrêt et s'approcha enfin lentement. Il formait une masse énorme qui occultait le ciel. Les coques entrèrent en contact ; l'entrepôt tressauta et frémit. De l'endroit où se trouvait le sabord d'entrée monta un vrombissement.

Karazan se tourna vers Etzwane. « Ils viennent à bord. Vous avez votre arme à énergie. Avez-vous l'intention de vous battre ? »

Etzwane secoua la tête d'un air lugubre. « Morts, nous ne serions utiles à personne, particulièrement pas à nous-mêmes. »

Karazan répliqua avec mépris : « Alors, nous capitulons ? Ils nous emmèneront et feront de nous leurs esclaves.

— C'est ce qui nous attend, dit Etzwane. Cela vaut mieux que la mort. Notre espoir est que les mondes terriens soient enfin au courant de la situation et interviennent en notre faveur. »

Karazan eut un rire de dérision et serra ses poings énormes, mais il restait indécis. D'au-dessous montaient des bruits d'intrusion. Karazan s'adressa à ses guerriers : « Ne résistez pas. Notre force n'est pas à la hauteur de nos désirs. Nous devons nous résigner à payer la rançon de la faiblesse. »

Dans la coupole survinrent en courant deux Kas noirs, chacun avec un asutra cramponné à sa nuque. Ils ne prêtèrent aucune attention aux hommes si ce n'est pour les repousser de côté, et se dirigèrent vers les commandes. L'un d'eux manipula les curieux petits boutons avec aisance et assurance. Dans les entrailles du vaisseau, un moteur se mit à gémir. La vue en dehors de la coupole s'obscurcit, puis noircit : on ne voyait plus rien. Un autre Ka se présenta à l'entrée de la coupole. Il fit de grands gestes pour indiquer que les Alulas et Etzwane devaient s'en aller. D'un air morne, le dos voûté, Karazan se dirigea vers la sortie et, courbant la tête, descendit la rampe vers la soute aux esclaves. Etzwane le suivit et les autres vinrent derrière.

8

Les Alulas se tenaient accroupis dans les passages entre les rayons chargés d'esclaves. Les Kas vaquaient à leurs tâches, un asutra collé contre leur cou comme un koala agrippé à sa branche, sans s'occuper d'eux.

Le vaisseau-entrepôt se déplaçait. Les hommes ne percevaient aucune vibration, ni roulis ni tangage, mais ils en avaient la certitude comme si l'infrasubstance en mouvement frottait contre une partie sensible de leur cerveau. Les hommes restaient groupés en silence, chacun plongé dans ses sombres pensées. Les Kas ne leur prêtaient aucune attention.

Le temps passa, à un rythme impossible à mesurer. Alors que précédemment c'étaient l'incertitude et la tension nerveuse qui avaient étiré les heures, une sombre mélancolie produisait à présent le même effet.

Le seul espoir d'Etzwane était qu'Ifness n'ait pas été tué dans la Plaine des Fleurs Bleues, et que la vanité l'incite à leur porter secours. Les Alulas n'avaient aucun espoir et étaient apathiques. Etzwane regarda de l'autre côté de la soute la niche où gisait Rune la Baguette de Saule. Il distinguait le contour de sa tempe et de sa pommette, et une onde de chaleur l'envahit soudain. Pour paraître courageux aux yeux de Rune, il avait risqué et perdu sa liberté. Telle devait être l'appréciation insultante d'Ifness. Était-elle justifiée ? Etzwane poussa tristement un long soupir. Ses mobiles avaient été complexes ; il ne les comprenait pas vraiment lui-même.

Karazan se mit pesamment debout. Il resta immobile dix secondes, puis étira ses grands bras, les tordit dans un sens puis dans l'autre, faisant jouer ses muscles. Cela inquiéta Etzwan ; le visage de Karazan avait une expression étrangement calme et absorbée. Les Alulas regardaient, intéressés mais indifférents. Etzwane se releva d'un bond et l'appela sur un ton énergique.

Karazan ne manifesta en rien qu'il avait entendu. Etzwane le secoua par l'épaule : Karazan tourna lentement la tête et Etzwane ne vit aucune expression dans ses grands yeux gris.

Les autres Alulas se levèrent. L'un d'eux murmura à Etzwane : « Ecartez-vous, il est en quête de mort. »

Un autre dit : « C'est dangereux de bousculer des gens dans cet état ; au fond, sa solution est peut-être la meilleure.

— Mais non ! s'exclama Etzwane. Les morts ne sont utiles à personne. Karazan ! » Il secoua les épaules massives. « Écoutez ! Vous m'entendez ? Si vous voulez revoir un jour le lac Nior, écoutez-moi ! »

Il eut l'impression qu'une lueur d'intérêt apparaissait dans les yeux de Karazan. « Nous ne sommes pas sans espoir ! Ifness est vivant ; il nous trouvera. »

Un des autres Alulas demanda anxieusement : « Vous le croyez vraiment ?

— Si vous connaissiez Ifness, vous n'en douteriez pas ! Cet homme ne peut pas supporter la défaite.

— C'est bien possible, dit l'Alula, mais à quoi cela servira-t-il quand nous serons perdus sur une étoile lointaine ? »

De la gorge de Karazan sortit un son rauque, puis des mots. « Comment pourra-t-il nous trouver ?

— Je ne sais pas, convint Etzwane, mais je ne perdrai jamais espoir. »

Karazan dit d'une voix frémissante : « C'est folie de parler d'espoir. C'est en vain que vous m'avez fait revenir à moi.

— Si vous êtes un homme de courage, vous espérerez, répliqua Etzwane. La « quête de mort » est une solution de facilité. »

Karazan ne répondit pas. Il se rassit puis, s'étendant de tout son long, il s'endormit. Les autres Alulas s'entretinrent ensemble à voix basse, tournant vers Etzwane des regards froids, comme si son intervention pour empêcher la « quête de mort » de Karazan ne leur avait pas plu… Etzwane rejoignit son coin habituel et finit par s'endormir.

Les Alulas étaient devenus inamicaux. Ils affectaient d'ignorer l'existence d'Etzwane et baissaient la voix pour qu'il ne

puisse pas les entendre. Karazan ne partageait pas cette hostilité mais restait assis à l'écart, faisant tourner autour de son doigt une lanière lestée de plomb.

La fois suivante où Etzwane dormit, il se réveilla brusquement et découvrit trois Alulas debout à côté de lui : Hulanik le Noir, Fairo le Beau et Ganim l'Épine. Ce dernier tenait un bout de corde. Etzwane se redressa sur son séant, la main prête à saisir son pistolet à énergie. Hozman Gorge-Malade et sa langue pendante lui revinrent en mémoire. Les Alulas, le visage indéchiffrable, se retirèrent à l'autre bout de la salle.

Etzwane réfléchit quelques minutes, puis s'en fut trouver Karazan. « Quelques-uns de vos hommes s'apprêtaient à me tuer. »

Karazan se contenta de hocher lourdement la tête et de faire tournoyer sa lanière.

« Pour quelle raison ? »

Il sembla un moment que Karazan n'allait pas répondre. Puis, avec un effort perceptible, il déclara : « Il n'y a aucune raison particulière. Ils veulent tuer quelqu'un, et ils vous ont choisi. C'est une sorte de jeu.

— Je ne tiens pas à y participer, répliqua Etzwane d'une voix ferme. Ils n'ont qu'à jouer avec un des leurs. Ordonnez-leur de me laisser en paix. »

Karazan eut un haussement d'épaules nonchalant. « Cela ne fait pas une grosse différence.

— Pour vous, peut-être pas. Pour moi, il y en a une considérable. »

Karazan haussa les épaules et fit tournoyer sa lanière.

Etzwane s'éloigna pour réfléchir à la situation. Aussi longtemps qu'il resterait éveillé, il vivrait ; quand il s'endormirait, il mourrait – peut-être pas la première fois, ni même la seconde. Ils joueraient avec lui, tenteraient de briser sa résistance. Pourquoi ? Sans raison. Un simple jeu, le divertissement cruel d'une tribu barbare. Cruel ? Etzwane était étranger à leur groupe, un non-Alula sans plus de statut social qu'un chumpa qu'on capture pour s'amuser à le torturer.

Plusieurs recours s'offraient. Il pouvait tuer ses tourmenteurs avec son pistolet, ce qui mettrait un point final à cette situation déplaisante. Une solution qui n'était pas entièrement satisfaisante. Même si les asutras ne confisquaient pas l'arme, le jeu continuerait sous une forme plus sournoise, et tous attendraient qu'il s'endorme. La meilleure défense est l'attaque, conclut Etzwane. Il se leva et traversa la salle, comme s'il se rendait aux latrines. Son regard tomba sur la forme immobile de Rune la Baguette de Saule ; elle lui parut moins séduisante qu'auparavant : au fond, c'était une barbare alule, qui ne valait pas mieux que ses congénères… Etzwane obliqua vers la pièce contenant les sacs de biscuits et les réserves d'eau. Sur le seuil, il s'arrêta pour examiner le groupe. Celui-ci lui rendit la pareille d'un air méfiant. Avec un sourire froid, Etzwane tira vers lui une caisse de nourriture et s'assit. Les Alulas l'observaient d'un œil inexpressif mais vigilant. Etzwane se releva. Il prit un biscuit dans le sac et un verre d'eau. Se rasseyant, il mangea et but. Il remarqua que plusieurs Alulas s'humectaient les lèvres. Comme mus par la même impulsion, tous se détournèrent et se plongèrent avec une certaine ostentation dans le sommeil.

Karazan regardait sans mot dire, son noble front plissé par un froncement des sourcils. Etzwane feignit de ne pas le voir. Et si Karazan voulait boire et manger ? Etzwane n'avait pas pris de décision catégorique. Il donnerait probablement des vivres à Karazan.

Après réflexion, il recula dans l'ombre, où il risquait moins d'être atteint par un couteau lancé à la volée, la réplique que ne pouvaient manquer de faire les Alulas. Finalement, mécontent de ses arrangements, il entassa plusieurs caisses de provisions pour former une barricade derrière laquelle il pouvait voir sans être vu.

Il commençait à avoir sommeil. Ses paupières devinrent lourdes… Il se réveilla en sursaut et aperçut un des Alulas qui s'approchait insensiblement.

« Deux pas de plus et tu es mort », dit Etzwane.

L'Alula s'arrêta net. « Pourquoi m'empêches-tu d'avoir de l'eau ? Je n'ai pas pris part au harcèlement.

— Tu n'as rien fait pour arrêter les trois qui s'y employaient. Va jeûner et te dessécher en leur compagnie – jusqu'à ce qu'ils soient morts.

— Ce n'est pas juste ! Tu ne tiens pas compte de nos coutumes.

— Au contraire. C'est maintenant moi qui harcèle. Quand Fairo le Beau, Ganim l'Épine et Hulanik le Noir seront morts, tu pourras boire. »

L'Alula assoiffé se détourna lentement et s'éloigna. Karazan déclara d'une voix monocorde : « Ce qui vient de se passer est une mauvaise chose.

— Vous auriez pu y mettre fin, répliqua Etzwane. Vous avez préféré vous abstenir. »

Se levant, Karazan jeta un regard de colère vers la resserre aux provisions ; l'espace d'un instant, il redevint le Karazan de naguère. Puis ses épaules s'affaissèrent. Il déclara : « C'est vrai. Je n'ai pas donné d'instructions, et pourquoi se tracasser au sujet d'une seule mort quand tous sont condamnés ?

— Il se trouve que je me soucie de ma mort, rétorqua Etzwane. Et maintenant, c'est moi qui harcèle, et les victimes sont Fairo, Ganim et Hulanik. »

Karazan tourna la tête vers les trois hommes qui avaient été nommés ; tous les regards se portèrent dans la même direction. Les trois hommes esquissèrent des grimaces de défi en lançant autour d'eux des coups d'œil sanguinaires.

Karazan adopta un ton conciliant : « Renonçons à ce petit jeu. Il est inutile et déraisonnable.

— Pourquoi n'avez-vous pas dit cela quand c'était moi qu'on harcelait ? protesta Etzwane, hors de lui. Quand ces trois-là seront morts, vous pourrez manger et boire. »

Karazan reprit sa position précédente. Les heures s'écoulèrent. Au début, il y eut une démonstration ostentatoire de solidarité avec le groupe des trois, puis d'autres groupes se formèrent, discutant à voix basse. Les trois hommes retournèrent s'accroupir entre les rayonnages, et leurs couteaux de verre luisaient dans la pénombre.

Etzwane se reprit à somnoler. Il s'éveilla avec la conscience aiguë d'un danger. La resserre était silencieuse. Etzwane se mit

à genoux et recula plus profondément dans l'ombre. De l'autre côté de la grande salle, les Alulas observaient. Quelqu'un était arrivé à la paroi et avançait à présent centimètre par centimètre, hors du champ de vision d'Etzwane, vers la resserre aux provisions. Qui était-ce ?

Karazan n'était plus assis contre la cloison.

Un rugissement paralysant : une masse énorme bouchant l'ouverture. Etzwane appuya sur la détente, plus par réflexe que par volonté. Il vit un éclair éblouissant en forme d'étoile lorsque la flamme frappa un grand visage. L'homme qui avait surgi mourut sur le coup. Son corps alla heurter la paroi et tomba à la renverse.

Etzwane sortit lentement dans la salle où régnait un silence horrifié. Il contempla le cadavre en se demandant quelles avaient été les intentions de Karazan, car ce dernier n'était pas armé. Le Karazan qu'il avait connu était un homme à l'âme généreuse : simple, direct et bienveillant. Karazan méritait mieux que de finir ainsi pris au piège et désespéré. Etzwane passa en revue les visages blêmes et silencieux. « La responsabilité vous incombe. Vous avez toléré un acte de méchanceté et maintenant vous avez perdu votre grand chef. »

Parmi les Alulas se produisit un déplacement furtif, un échange secret de regards. Le changement se produisit avec une rapidité paralysante pour l'esprit : de la torpeur hébétée à une activité sauvage et hurlante. Etzwane recula en trébuchant contre la paroi. Les Alulas bondirent ; pointes et tranchants entrèrent en action et des actes horribles furent accomplis ; en un instant, tout fut fini. Sur le sol, Fairo, Ganim l'Épine et Hulanik le Noir baignaient dans leur sang, ainsi que deux autres hommes.

Etzwane dit : « Vite, avant que les asutras n'arrivent. Traînez les corps dans les rayonnages. Faites-leur de la place sur les planches. »

Les morts gisaient à côté des vivants. Etzwane déchira un sac de farine et s'en servit pour éponger le sang. En cinq minutes, la soute aux esclaves retrouva l'ordre et le calme, tout en étant moins peuplée qu'avant. Quelques minutes plus tard, trois Kas,

avec chacun un asutra aux aguets posté sur sa nuque, traversèrent la soute mais ne s'arrêtèrent pas.

Les Alulas, leur faim et leur soif apaisées, et leur tension émotionnelle dissipée, tombèrent dans un état d'inertie ressemblant plus à l'hébétude qu'au sommeil. Etzwane, bien que se méfiant du tempérament alule aux réactions imprévisibles, jugea que la vigilance ne ferait que susciter à nouveau de l'hostilité et s'abandonna au sommeil, après avoir pris la précaution d'attacher le pistolet énergétique à une boucle de son escarcelle.

Rien ne vint troubler son sommeil. Quand il s'éveilla enfin, il se rendit compte que le vaisseau était immobile.

9

La soute sentait le renfermé ; l'éclairage bleuâtre avait baissé et était plus déprimant que jamais. Au-dessus d'eux résonnaient des martèlements de pas et des bribes plus ou moins audibles du langage gazouillant et nasal des Kas. Etzwane se leva et se dirigea vers la rampe pour écouter. Les Alulas se levèrent également et restèrent plantés à regarder d'un air hésitant vers la rampe ; ils étaient bien différents des fiers guerriers qu'Etzwane avait rencontrés une éternité auparavant au détour d'un méandre du fleuve Vurush.

Un crissement, un cliquetis d'engrenages ; une portion de paroi recula ; une vague de clarté grise envahit la soute, noyant la lueur bleue.

Etzwane se fraya un passage au milieu des Alulas pour aller voir par l'ouverture. Il recula avec stupeur et désarroi, incapable de trouver un sens à ce fouillis de formes et de couleurs étranges. Il regarda une nouvelle fois, en plissant les yeux et en appliquant à ces choses d'un autre monde la faculté qu'avait son cerveau d'ordonner des motifs, et des aspects du paysage prirent une forme intelligible. Il distingua des collines abruptes en forme de pain de sucre, couvertes d'un manteau de végétation aux brillantes teintes noires, vert sombre et brunes. Au-dessus et au-delà s'étendait un lourd ciel gris, sous lequel étaient suspendus des coussins de nuages noirs et quelques voiles de pluie. Sur les flancs, dans la partie basse des pentes, étaient disséminées des rangées de constructions irrégulières, faites de blocs mal équarris d'un matériau nacré. Tout en bas, les bâtiments formaient un ensemble plus dense. La plupart étaient constitués de blocs blafards ; quelques-uns semblaient être des formes monolithiques en laitier noir scoriacé.

Des voies serpentaient entre les bâtiments et aux alentours, s'inclinant et s'incurvant sans raison apparente. Certaines

étaient lisses et larges, et étaient parcourues par des véhicules : des fourgons ressemblant à des cages, des charrettes qui avaient l'air de coléoptères aux élytres dressés, et des engins plus petits, semblables à des lézards, qui filaient à quelques centimètres au-dessus de la surface. Disposés à intervalles réguliers, des poteaux soutenaient d'énormes rectangles noirs, sans indication ni but discernables. Etzwane se demanda si les yeux des Kas et des asutras ne distinguaient pas peut-être des couleurs invisibles pour lui. Juste au premier plan, il y avait une zone pavée et entourée d'une clôture en treillage de bronze. Etzwane, qui d'instinct observait et interprétait automatiquement les couleurs d'après la symbolique du Shant, ne décela aucune utilisation significative de la couleur. Une symbolique devait pourtant exister dans cet ensemble confus de dimensions, de formes et de proportions, pensa-t-il ; une civilisation technologique ne peut se concevoir sans la maîtrise d'un minimum d'abstractions.

Les habitants de ce pays étaient des Kas, dont la moitié au moins portaient un asutra sur la nuque. Aucun homme-crapaud gris n'était visible, et il n'y avait pas non plus d'êtres humains.

Sauf un. Dans la soute aux esclaves monta un personnage grand et maigre, vêtu d'un manteau informe en fibre grossière. Des cheveux gris et raides s'entassaient comme une fourchée de foin au-dessus du visage gris et raviné ; le menton était long et imberbe. Etzwane vit que c'était une femme, encore que son aspect et sa conduite fussent asexués. Elle déclara d'une voix forte et assurée : « Les personnes maintenant éveillées, suivez-moi à terre ! Allez, en route, et plus vite que ça. C'est la première chose à savoir : ne jamais attendre qu'on vous répète un ordre. »

Cette femme parlait un dialecte à peine compréhensible ; elle avait l'air glaciale, brutale et sinistre comme une tempête d'hiver. Elle se mit à descendre la rampe. Etzwane la suivit avec précaution, heureux d'échapper enfin à cette maudite soute aux esclaves et à ses souvenirs de cauchemar.

Le groupe se retrouva sur le terre-plein pavé au-dessous du grand vaisseau-entrepôt noir. Sur une passerelle en surplomb, quatre Kas les dominaient comme des statues noires, un asutra sur le cou. La femme conduisit le groupe à l'entrée d'un parc

entouré d'une barrière. « Attendez ici. Je vais aller réveiller les dormeurs. »

Une heure s'écoula. Les hommes étaient appuyés contre la barrière, la tête basse, moroses et silencieux. Etzwane, qui se raccrochait à sa bribe d'espoir nourrie par la pensée d'Ifness, était en mesure de prendre un intérêt mélancolique à l'environnement. Le passage du temps ne rendait pas la situation moins étrange. De diverses directions parvenaient les voix assourdies et flûtées des Kas, mêlées au chuintement de la circulation sur la route juste en face de la barrière. Etzwane regarda passer les fourgons segmentés à huit roues. Qui les conduisait ? Il ne voyait ni cabine ni compartiment autre qu'une petite coupole à l'avant, avec à l'intérieur une petite masse noire : un asutra... La femme sortit à grands pas du vaisseau-entrepôt, suivie par les gens hébétés qui avaient occupé les rayonnages. Ils avançaient en titubant et en trébuchant, et jetaient autour d'eux des coups d'œil empreints d'une stupeur désemparée. Etzwane remarqua Srenka, et peu après Gulshe : les bravaches de naguère avaient une démarche aussi accablée que les autres. Le regard de Gulshe se posa une seconde sur le visage d'Etzwane : il ne sembla pas le reconnaître. En queue de cortège venait Rune la Baguette de Saule, qui passa elle aussi devant Etzwane sans lui prêter attention.

« Halte ! cria de sa grosse voix rude la femme qui menait le groupe. C'est ici que nous attendrons l'omnibus. Maintenant, il faut que je vous parle. Votre ancienne existence est finie, irrémédiablement finie ; ceci est la planète Kaheï et vous êtes comme des nouveau-nés, avec une nouvelle vie qui vous attend. Elle n'est pas trop désagréable, à moins qu'on ne vous prenne pour faire des expériences, et alors c'est la mort. Cela étant dit, qui vit éternellement ? Entre-temps, jamais vous n'aurez faim ni soif, ni ne manquerez d'un toit pour vous abriter, et c'est une vie supportable. Les femmes agiles et les hommes seront entraînés à combattre pour participer à la guerre, et il ne vous servira à rien de prétendre que vous n'avez rien à voir dans la querelle, ou de songer à éviter de vous battre contre des hommes semblables à vous : telle est la situation, et vous devez vous y soumettre.

« Ne perdez pas votre temps à vous lamenter : solution facile et inutile. Si vous désirez procréer, présentez une demande à l'un des intercesseurs, et un partenaire approprié sera désigné.

« L'insubordination, l'indolence et la flânerie, les bagarres et les actes de malveillance, tout cela est défendu. Les châtiments ne sont pas progressifs : dans tous les cas, c'est la peine capitale. L'omnibus est arrivé. Montez la rampe et dirigez-vous vers l'avant. »

Entassé dans l'omnibus, Etzwane ne voyait pas grand-chose du paysage qui défilait. La route resta parallèle aux collines pendant un bout de chemin, puis obliqua à travers une plaine. De temps à autre, une agglomération de tours grises bosselées se découpait sur le ciel ; une végétation veloutée de mousse rouge foncé, vert foncé ou noir violacé couvrait le sol.

L'omnibus s'arrêta ; les esclaves sortirent en file sur une esplanade bétonnée, entourée de trois côtés par des constructions en blocs d'un blanc nacré. Au nord moutonnaient des collines basses, dominées par un pic escarpé en basalte friable qui se dressait comme un phare. À l'est s'étendait un vaste marécage noir qui se fondait à l'horizon dans le gris sombre du ciel. Non loin de là, à la lisière de l'esplanade, était posé un vaisseau couleur de bronze en forme de disque, tous sabords ouverts et rampes abaissées sur le béton. Etzwane crut reconnaître le vaisseau qui avait évacué les chefs roguskhoïs de la vallée de l'Engh, dans le Palasedra.

Le troupeau d'esclaves fut conduit jusqu'à un cantonnement. En chemin, ils passèrent devant une série d'enclos longs et étroits exhalant une puanteur infecte. Dans certains de ces enclos erraient des andromorphes de diverses variétés bizarres. Etzwane remarqua une douzaine de Roguskhoïs. Un autre groupe présentait une certaine ressemblance avec les Kas. Dans un enclos étaient blotties une demi-douzaine de créatures grêles avec des torses de Kas et des imitations grotesques de têtes humaines. Derrière les enclos s'étendait un long baraquement bas : le laboratoire, comprit soudain Etzwane, là où étaient créées ces anomalies biologiques. Après des années de conjectures, il savait enfin d'où venaient les Roguskhoïs.

Les hommes et les femmes furent séparés, et les captifs furent répartis en sections de huit personnes. À chaque section était assigné un caporal tiré d'un groupe de prisonniers déjà sur place. Vers le groupe d'Etzwane vint un homme âgé, sec, décharné, couturé de cicatrices comme l'écorce d'un vieil arbre, mais néanmoins musclé et sans cesse en mouvement, tout en coudes et en genoux pointus.

« Mon nom est Polovits, déclara-t-il. La première leçon que vous devez assimiler, et assimiler à fond, c'est l'obéissance, prompte et absolue, parce qu'on ne vous offrira pas de seconde chance. Les maîtres sont déterminés. Ils ne punissent pas, ils éliminent. Une guerre est en cours ; ils combattent un ennemi puissant et ne sont pas enclins à la clémence. Je vous le rappelle encore une fois : à chaque ordre, obéissez immédiatement et scrupuleusement, sinon vous ne vivrez pas assez longtemps pour en recevoir un autre. Dans les quelques jours à venir, vous verrez des exemples de ce que je vous dis. Les effectifs diminuent généralement d'un tiers au cours du premier mois ; si vous tenez à la vie, obéissez à tous les ordres sans hésitation.

« Le règlement du cantonnement n'est pas compliqué. Vous n'êtes pas autorisés à vous battre. J'arbitrerai les querelles et mon jugement est sans appel. Vous n'êtes pas autorisés à chanter, ni à crier, ni à siffler. Vous n'êtes pas autorisés à satisfaire vos désirs sexuels sans que des dispositions aient été prises au préalable. Vous devez être soigneux : le désordre n'est pas toléré. Il y a deux voies principales pour obtenir de l'avancement. D'abord le zèle. Un homme enthousiaste au travail deviendra caporal. Ensuite, la communication. Si vous apprenez la Grande Geste, vous obtiendrez des privilèges appréciables, car très peu de personnes savent chanter avec les Kas. C'est difficile, comme ceux qui en feront l'essai le découvriront, mais combattre en première ligne est pire. »

Etzwane dit : « J'ai une question à poser. Qui devons-nous combattre ?

— Ne posez pas de questions oiseuses, répliqua sèchement Polovits. C'est une habitude qui ne sert à rien et qui dénote de l'instabilité. Regardez-moi ! Je n'ai jamais posé de questions et

j'ai survécu sur Kaheï pendant de longues années. J'ai été enlevé de la région de Shauzade dans mon enfance au cours des Secondes Esclavageries. J'ai vu créer les Guerriers Rouges, et ce fut une période pénible. Combien d'entre nous vivent encore à présent ? Je pourrais les énumérer en un clin d'œil. Pourquoi avons-nous survécu ? » Polovits scruta visage après visage. « Pourquoi voulions-nous survivre ? » Le propre visage de Polovits s'illumina d'une expression de triomphe farouche. « Parce que nous sommes des hommes ! Le sort nous a donné cette vie unique à vivre et nous l'utilisons au mieux ! Je vous recommande la même chose : faites de votre mieux ! Rien d'autre n'est valable.

— Vous m'avez mis en garde contre les questions oiseuses, dit Etzwane. Je pose une question qui ne l'est pas. Une incitation encourageante nous est-elle offerte ? Pouvons-nous espérer revoir Durdane en hommes libres ? »

La voix de Polovits se fit rauque. « Votre encouragement, c'est de rester en vie ! Quant à l'espoir… Qu'est-ce que l'espoir ? Sur Durdane, il n'y a pas d'espoir : la mort est le lot de tous, et il en est de même ici. La liberté ? Elle est à vous à l'instant si vous le désirez. Regardez les collines : elles sont désertes. La voie est ouverte : allez-y maintenant, et soyez libres ! Personne ne vous arrêtera. Mais avant de partir, écoutez bien ! Pour se nourrir, il n'y a que des herbes folles et des racines ; l'eau existe seulement sous forme de brouillard. Vous enflerez en mangeant les herbes ; vous implorerez en vain de l'eau. La liberté est à vous. »

Etzwane ne posa plus de questions. Polovits serra son manteau autour de ses maigres épaules. « Nous allons maintenant nous sustenter. Nous commencerons ensuite notre entraînement. »

Pour manger, la section s'aligna debout devant une longue auge contenant un brouet de céréales à peine tiède, des tiges croquantes d'un légume froid et des boulettes épicées. Après le repas, Polovits leur fit faire des exercices de gymnastique, puis les conduisit vers un de ces véhicules bas ressemblant à des lézards.

« Nous avons été désignés pour procéder aux « attaques furtives ». Voici les voitures d'assaut. Elles se déplacent sur des

coussins vibrants et sont capables d'atteindre de très grandes vitesses. Chaque homme de la section se verra attribuer une voiture et devra l'entretenir avec soin. C'est une arme dangereuse et coûteuse.

— Je désire poser une question, dit Etzwane, mais je ne sais pas si vous la considérerez comme « oiseuse ». Je ne veux pas tomber raide mort pour une simple curiosité. »

Polovits posa sur lui un regard glacial. « La curiosité est une habitude futile. »

Etzwane tint sa langue. Polovits eut un bref hochement de tête et se tourna vers l'auto-lézard.

« Le conducteur est allongé à plat ventre, les bras tendus devant lui. Il regarde dans un prisme qui lui donne un champ de vision adéquat. Avec les bras et les jambes, il contrôle la marche ; avec son menton, il déclenche ses torpilles ou sa lance de feu. »

Polovits fit la démonstration des commandes, puis il conduisit la section vers une série de simulateurs. Pendant trois heures, le groupe s'entraîna à la manipulation des commandes factices ; il y eut ensuite une période de repos ; puis deux heures de démonstration des techniques d'entretien que chaque homme serait tenu d'appliquer à son véhicule.

Le ciel s'assombrit ; avec le crépuscule vint une pluie fine. Dans la lugubre pénombre grise, la section se rendit à son baraquement. Pour le dîner, l'auge contenait une soupe sucrée que les hommes puisèrent avec des chopes. Polovits dit alors : « Qui parmi vous désire apprendre la Grande Geste ? »

Etzwane demanda : « Qu'est-ce que cela implique ? »

Polovits décida que la question était légitime. « La Grande Geste retrace l'histoire de Kaheï au moyen de sons et de séquences symboliques. Les Kas communiquent en chantant des thèmes allusifs et vous devez faire de même au moyen d'une flûte double. Le langage est logique, souple et expressif, mais difficile à assimiler.

— Je désire apprendre la Grande Geste », dit Etzwane.

Polovits lui décocha un sourire féroce. « Je me doutais bien que c'était ce que tu déciderais. » Et Etzwane décida qu'il n'aimait pas Polovits. Cela ne faisait que renforcer la nécessité

de dissimuler ses sentiments ; il devait s'aplatir et se soumettre ; il devait s'adonner au programme avec un zèle apparent.

Polovits sembla deviner le cours des pensées d'Etzwane et émit un commentaire énigmatique : « De toute façon, je serai satisfait. »

Pendant un certain temps, l'existence se poursuivit paisiblement. Le soleil – ou les soleils – n'apparut jamais ; la pénombre humide et froide oppressait l'esprit et engendrait la tristesse et la léthargie. La routine journalière comprenait la gymnastique, des séances d'entraînement dans les autos-lézards et des corvées telles que préparer la nourriture, trier des minerais, tailler et polir du bois de marais. La propreté était un chapitre sur lequel on insistait particulièrement. Des détachements surveillaient le quartier et nettoyaient les alentours. Etzwane se demanda si l'importance attachée à l'ordre reflétait la volonté des asutras ou celle des Kas. Probablement celle des Kas, conclut-il ; il était peu vraisemblable que les asutras aient altéré la personnalité des Kas plus qu'ils ne l'avaient fait pour Sajarano de Sershan ou Jurjin, ou Jerd Finnerack, ou Hozman Gorge-Malade. L'asutra imposait une politique et surveillait le comportement ; en dehors de cela, il semblait rester à l'écart de la vie de son hôte.

Il y avait des asutras partout. La moitié peut-être des Kas en portaient un sur le cou ; d'autres actionnaient des mécanismes et Polovits prenait un air impressionné lorsqu'il parlait des engins aériens pilotés par des asutras. Ces deux dernières fonctions semblaient être une occupation quelque peu subalterne pour des asutras, songea Etzwane, et indiquaient que les asutras, tout comme les Kas, les hommes, les ahulphes et les chumpas, étaient divisés en catégories et en castes.

À la fin de la journée, une heure était réservée à l'hygiène, à l'activité sexuelle – qui était autorisée sur le plancher d'un hangar entre les quartiers des hommes et ceux des femmes – et au délassement en général. La pluie du soir, qui commençait à tomber peu après que la clarté eut déserté le ciel, mettait un terme à la récréation et les esclaves retournaient dans leurs casernements, où ils dormaient sur des tas de mousse sèche.

Comme Polovits l'avait affirmé, il n'y avait ni gardiens ni barrières pour empêcher les esclaves de s'enfuir dans les collines. Etzwane apprit qu'à de rares occasions un esclave avait effectivement cherché à conquérir la liberté. Quelquefois, on ne revoyait plus jamais le fugitif ; et il arrivait aussi souvent qu'il revienne au camp après trois ou quatre jours de faim et de soif, pour reprendre avec soulagement la routine laborieuse. À en croire un bruit qui courait, Polovits lui-même avait fui dans les collines, et à son retour il était devenu l'esclave le plus zélé du camp.

Etzwane vit deux hommes se faire tuer. Le premier, un homme corpulent, n'aimait pas la gymnastique et avait voulu se montrer plus malin que son caporal. Le second était Srenka qui avait été pris de folie furieuse. Lors des deux incidents, un Ka avait liquidé le délinquant d'une rafale d'énergie.

La Grande Geste du Kaheï était pour Etzwane une tâche passionnante. Le professeur était Kretzel, une vieille femme courtaude au visage dissimulé par cent rides et replis. Elle avait une mémoire prodigieuse et un caractère facile, et elle était toujours prête à divertir Etzwane en lui racontant des rumeurs et des anecdotes. Pour dispenser son enseignement, elle utilisait un mécanisme qui reproduisait les crissements, croassements et roucoulements de la Grande Geste dans sa forme classique. Kretzel transposait les sons sur une flûte double et traduisait leur signification en mots. Elle précisa sans ambiguïté que la Geste n'était de la musique que par un effet secondaire ; qu'essentiellement, elle servait de référence, une base sémantique pour la communication et la pensée conceptuelle des Kas.

La Geste comprenait quatorze mille chants, chacun étant composé de trente-neuf à quarante-sept phrases.

« Ce que vous apprendrez, dit Kretzel, est le Premier Style simple. Le Deuxième emploie des harmoniques, des trilles et des échos ; le Troisième inverse l'harmonie et retourne les phrases pour en renforcer l'effet ; le Quatrième combine le Deuxième avec des additions et des variations ; le Cinquième suggère plus qu'il n'expose. Je connais seulement le Premier, et encore, de façon superficielle. Les Kas utilisent des abréviations,

des idiotismes, des allusions, des doubles et triples thèmes. Le langage est subtil. »

Kretzel était bien moins rigoriste que Polovits. Elle disait tout ce qu'elle savait sans restriction. Est-ce que les asutras utilisaient ou comprenaient la Geste ? Kretzel haussa les épaules avec indifférence. « Pourquoi vous en soucier ? Vous n'aurez jamais l'occasion de vous adresser à eux. Mais ils connaissent la Geste. Ils savent tout, et ils ont apporté de nombreux changements sur Kaheï. »

Encouragé par la loquacité de la vieille femme, Etzwane posa d'autres questions : « Depuis combien de temps sont-ils ici ? D'où viennent-ils ?

— Tout cela est explicité dans les sept cents derniers chants qui relatent la tragédie subie par Kaheï. Cette terre où nous sommes, le Désert du Nord, a connu bien des batailles terribles. Mais maintenant nous devons travailler, sinon les Kas vont croire à de la paresse. »

Etzwane se fabriqua une flûte à deux corps et, dès qu'il eut dominé son aversion pour les intervalles musicaux des Kas, qu'il trouvait anormaux et discordants, il joua le Premier Chant de la Grande Geste avec une adresse dont s'émerveilla la vieille femme. « Votre dextérité est remarquable. Toutefois, vous devez jouer avec précision. Oui, oui, mes vieilles oreilles sont fines ! Vous avez tendance à ornementer et déformer les phrases selon les rythmes qui vous sont familiers. C'est tout à fait incorrect ! La Grande Geste devient du charabia. »

L'activité sexuelle chez les esclaves était encouragée, mais les couples n'étaient pas autorisés à former des liaisons permanentes. Etzwane apercevait de temps à autre Rune la Baguette de Saule à l'autre bout de l'esplanade, où les femmes accomplissaient leurs propres exercices, et un jour, pendant la période de « gymnastique libre », il se risqua à aller la trouver. Elle avait perdu un peu de son insouciance et de sa grâce nonchalante ; elle le regarda sans cordialité et Etzwane vit qu'elle ne le reconnaissait pas.

« Je suis Gastel Etzwane, lui dit-il. Vous rappelez-vous le camp près du fleuve Vurush, où j'ai joué de la musique et où vous m'avez mis au défi de faire tomber votre bonnet ? »

Le visage de Rune ne changea pas d'expression. « Que voulez-vous ?

— L'activité sexuelle n'est pas interdite. Si cela vous tente, je m'adresserai au caporal et je spécifierai que je demande…»

Elle l'interrompit d'un geste.

« Cela ne me tente pas. Croyez-vous que j'aie envie d'avoir un enfant dans ce sinistre enfer gris ? Allez vous soulager avec une des vieilles et ne faites pas venir au monde une âme damnée de plus. »

Etzwane la raisonna, invoquant un principe, puis un autre, mais le visage de Rune se ferma progressivement. Finalement, elle tourna les talons et s'éloigna. Un peu mélancolique, Etzwane retourna se consacrer à ses exercices de gymnastique.

Les journées s'étiraient avec une lenteur qu'Etzwane trouvait exaspérante. Il estimait leur durée à quatre ou cinq heures de plus que les jours du Shant : un état de fait qui bouleversait ses rythmes naturels et le rendait alternativement morose et irritable. Il apprit les douze premiers chants de la Grande Geste, aussi bien les mélodies que les significations qui leur étaient associées. Il commença à s'initier aux premiers principes de communication, choisissant et reliant des phrases musicales. Sa dextérité était contrebalancée par une tendance presque incontrôlable à jouer notes et phrases comme sa propre musique, coulant ici, prolongeant là, insérant des fioritures et des trilles, jusqu'à ce que la vieille Kretzel lève les bras au ciel dans son exaspération. « Voici comment la séquence se développe. » Suivait la démonstration. « Ni plus, ni moins ! Elle transmet l'idée d'une vaine recherche de langoustes le long du rivage de l'océan-Marécage pendant l'averse matinale. Vous introduisez au hasard des éléments provenant d'autres chants, créant ainsi un méli-mélo, un fatras d'idées. Chaque note doit être juste, ni escamotée ni prolongée ! Sinon on chante des absurdités ! »

Etzwane surveilla ses doigts et joua les thèmes exactement comme Kretzel l'avait indiqué. « Bien ! déclara-t-elle.

Maintenant, nous allons passer au chant suivant où les proto-Kas, les Hianas, traversent les plages de vase et sont harcelés par des insectes grésilleurs. »

Etzwane préférait de beaucoup la compagnie de Kretzel aux admonitions grincheuses de Polovits, et il aurait bien passé toutes ses journées à s'exercer à la Grande Geste si elle l'avait permis. « Tant d'assiduité est dépensée en pure perte, déclara Kretzel. Je connais les chants ; je peux chanter à l'intention des Noirs en balbutiant dans le Premier Style. C'est tout ce que je suis en mesure de vous enseigner. Si vous pouviez vivre cent ans, vous commenceriez peut-être à jouer dans le Deuxième Style, mais jamais vous ne pourriez y mettre de sentiment, car vous n'êtes pas un Ka. Ensuite, il y a le Troisième, le Quatrième et le Cinquième, puis les idiotismes et les formes cursives, les harmoniques convergents et divergents, les anti-accords, les pauses, les sifflements et les coulés. La vie est trop courte : pourquoi vous dépenser en vain ? »

Etzwane décida néanmoins d'apprendre le plus possible ; il n'avait rien de mieux à faire de son temps. Chaque jour il trouvait Polovits plus détestable et son seul recours était Kretzel. Ou la liberté dans les collines. D'après Polovits, le territoire sauvage n'offrait ni nourriture ni eau, et Kretzel le lui confirma. Son meilleur espoir d'échapper à Polovits résidait dans la Grande Geste… Et Ifness ? Le nom venait rarement à l'esprit d'Etzwane. Son existence d'autrefois était vague ; de jour en jour elle s'estompait et perdait ses détails. La réalité était Kaheï ; ici seulement était la vie. Tôt ou tard, Ifness apparaîtrait ; tôt ou tard, la délivrance viendrait – c'est ce qu'Etzwane se disait, mais chaque jour l'idée devenait plus abstraite.

Un après-midi, Kretzel en eut assez de la Geste. Se plaignant d'ulcères aux gencives, elle jeta la diaule sur une étagère. « Qu'ils me tuent donc ; quelle différence cela peut-il faire ? Je suis trop vieille pour lutter ; je connais la Geste, et c'est pourquoi ils ajournent ma mort, mais cela m'est égal ; mes os ne connaîtront jamais la terre de Durdane. Vous êtes jeune ; vous avez des espérances. Elles s'envoleront l'une après l'autre et

plus rien ne restera que le fait pur et simple d'être en vie. Vous découvrirez alors la valeur transcendante de la simple existence… Nous avons traversé bien des épreuves ; nous avons connu des temps cruels. Quand j'étais jeune, ils ont créé leurs guerriers de cuivre et les ont dressés à déposer leur semence dans les femmes humaines, mais dans quel but, je ne l'ai jamais su. »

Etzwane dit : « Je ne le sais que trop bien. Les Roguskhoïs ont été envoyés sur Durdane. Ils ont dévasté le Shant et plusieurs grandes régions du Caraz. N'est-ce pas étrange ? Ils détruisent la population de Durdane, et en même temps ils capturent des gens pour s'en servir comme guerriers contre leurs ennemis.

— Il s'agit simplement d'une autre expérience, déclara judicieusement Kretzel. Les Guerriers Rouges ont échoué, et à présent ils essaient une nouvelle arme de guerre. » Elle jeta discrètement un coup d'œil par-dessus son épaule. « Prenez votre flûte et jouez la Geste. Polovits est aux aguets pour traquer le manque de zèle. Méfiez-vous de Polovits : il aime tuer. » Elle tendit la main vers sa propre diaule. « Ah, mes pauvres gencives sont à la torture ! Ceci est le Dix-neuvième Chant. Les Sahs et les Aianus utilisent des fibres de raho pour fabriquer de la corde et déterrent des noix de corail avec des bâtons en bois noir. Vous entendrez aussi bien le thème du bois noir que celui du bois brut utilisés dans un jeu âpre et grinçant, comme c'est généralement l'habitude. Mais n'oubliez surtout pas le vibrato du petit doigt, sans quoi le thème devient « la visite à un endroit d'où l'on peut apercevoir le marécage au loin », qui appartient au Chant 9635. »

Etzwane joua de sa flûte double, en surveillant Polovits du coin de l'œil. Polovits s'arrêta pour écouter, puis jeta à Etzwane un regard noir et passa son chemin.

Plus tard dans la journée, au cours de la séance de gymnastique, Polovits se déchaîna dans un brusque accès de fureur : « Allez, du nerf ! Détestes-tu tellement l'effort que tu es incapable de poser la main par terre ? Mais ne te fais aucune

illusion, je veille et ta vie est aussi fragile qu'un cocon de chrysalide. Pourquoi restes-tu raide comme un piquet ?

— J'attends de nouveaux ordres, caporal Polovits.

— Ton espèce est la plus venimeuse qui soit, avec toujours une réponse ingénieuse à la limite de l'insolence ! Ne t'enivre pas de rêves de gloire, mon virtuose joueur de Geste, tu n'échapperas pas au pire ! Je te le garantis ! Bon, maintenant : cent sauts sur place, c'est pour ton bien ; qu'ils soient agiles, ces sauts, avec un beau claquement de talons ! »

Avec calme et gravité, Etzwane obéit de son mieux. Polovits l'observa avec une attention féroce, mais ne trouva rien à redire à ses efforts. Il finit par se détourner et s'éloigna à grands pas. En esquissant un léger sourire, Etzwane retourna au petit bureau de Kretzel et s'exerça à jouer les dix-neuf chants qu'il connaissait déjà, puis il apprit la mélodie des Chants Vingt et Vingt et un en écoutant la machine à reproduire les sons. Il en découvrirait la signification sémantique en temps voulu.

Etzwane se comportait avec prudence, mais Polovits ne désarmait pas. La patience d'Etzwane finit par se lasser et il résolut de passer à l'offensive. Polovits, par quelque moyen mystérieux, devina cette prise de décision et fourra son vieux visage anguleux sous le nez d'Etzwane. « Une douzaine d'hommes ont cru pouvoir me rouler et sais-tu où ils sont à présent ? Dans le grand trou. Je connais des tours dont tu n'as jamais entendu parler ! Je n'attends qu'un seul geste d'insubordination, et alors tu apprendras la folie des attitudes orgueilleuses sur cette triste planète Kaheï. »

Etzwane n'avait pas d'autre choix que l'hypocrisie. Il déclara poliment : « Je suis navré si je vous ai offensé ; je désire seulement passer inaperçu. Inutile de préciser que je ne suis pas ici de mon plein gré.

— Toi, tu me fais perdre mon temps avec tes discours spirituels, hurla Polovits. Je ne veux plus rien entendre ! » Il s'éloigna à grands pas et Etzwane alla s'exercer à jouer la Geste.

Kretzel s'inquiéta de son manque d'ardeur, et Etzwane lui expliqua que Polovits s'apprêtait à avoir sa peau. Kretzel hennit d'un rire aigu. « Cette espèce de petite bouse de vache

atrabilaire… il ne vaut pas un pet d'ahulphe ! Il ne vous fera pas mettre à mort parce qu'il a peur de dire un mensonge. Croyez-vous que les Kas soient des imbéciles ? Allons, je vais vous enseigner le Chant 2023, dans lequel les coupeurs de bois tuent un rouleur de pierre parce qu'il a abîmé leur mousse. Vous n'aurez plus alors qu'à jouer la onzième phrase si Polovits lève seulement le petit doigt. Non, j'ai encore mieux ! Dites au vieux Polovits que vous répétez le Chant de l'Inspection Publique et que vous jugez sa conduite négligente. Maintenant, au travail. Polovits n'a pas plus d'importance qu'une mauvaise odeur. »

« Gastel Etzwane, déclara Polovits pendant la gymnastique du matin, tu te déplaces avec la grâce et l'agilité d'une orque gravide. Je ne peux pas considérer ces flexions de genoux comme acceptables. Ta virtuosité musicale bien connue t'aurait-elle rendu distrait ? Eh bien, réponds ! Je considère ton silence comme une insolence. Dois-je supporter encore longtemps tes affronts ?

— Pas longtemps du tout, répliqua Etzwane. Voici venir un Moniteur, appelez-le. Par chance, j'ai ma diaule sur moi, je jouerai le Chant de l'Inspection Publique et justice nous sera rendue. »

Les yeux de Polovits donnèrent l'impression de jeter des flammes. Sa bouche s'ouvrit lentement, puis se referma d'un coup sec. Il pivota sur ses talons et esquissa un geste comme pour faire signe au Ka. Il se maîtrisa avec ce qui parut être un effort violent. « Oui, bien, admettons qu'il vous mette dans le trou, toi et la moitié de cette bande de crétins aux pieds bots : qu'est-ce que j'y gagnerais ? Je n'aurais plus qu'à recommencer avec un groupe qui ne vaudrait guère mieux. Nous perdons du temps ! Reprenons la gymnastique. Encore une fois, ces flexions. Allons, du nerf ! »

Mais Polovits semblait quelque peu songeur et refusa de croiser le regard d'Etzwane.

Kretzel demanda à Etzwane : « Comment se comporte Polovits, à présent ?

— Il est métamorphosé, dit Etzwane. Ses tirades ont cessé, ainsi que ses colères. Il est maintenant aussi doux qu'une

mésange des prés et l'entraînement est devenu presque un plaisir. »

Kretzel demeura silencieuse et Etzwane prit de nouveau sa double flûte. Il remarqua une larme qui coulait le long des rides brunes sur la joue de Kretzel, et abaissa sa flûte. « Est-ce que quelque chose vous a fait de la peine ? »

Kretzel se frotta la figure. « Je ne pense jamais à mon pays natal ; je serais morte depuis longtemps si je m'étais lamentée. Mais un mot a réveillé un souvenir et l'a fait remonter à la surface ; je me suis rappelé les prairies au-dessus de l'Etang d'Elshuka où ma famille exploitait une ferme. L'herbe était haute, et quand j'étais petite, j'y creusais de longues galeries et j'avais surpris deux mésanges en train de faire leur nid... Un jour, j'ai creusé un grand tunnel dans le pré. Quand il a débouché à découvert, je me suis trouvée nez à nez avec Molsk, le Preneur d'Hommes. Il m'a emportée dans un sac et je n'ai plus jamais revu l'Etang d'Elshuka... Il ne me reste plus très longtemps à vivre. Ils mêleront mes os à cet aigre sol noir, alors que j'aurais voulu être de retour chez moi au soleil. »

Etzwane joua un air pensif sur sa flûte double. « Les esclaves étaient-ils nombreux sur Kaheï quand vous êtes arrivée ?

— Nous étions parmi les premiers. Ils se sont servis de nous pour fabriquer leurs Roguskhoïs. J'ai échappé au pire quand j'ai appris la Geste. Mais les autres sont morts, sauf quelques-uns. Dont le vieux Polovits.

— Et pendant tout ce temps personne ne s'est échappé ?

— Échappé ? Pour aller où ? Cette planète est une prison !

— J'aurais plaisir à tout mettre à feu et à sang si la possibilité m'en était offerte. »

Kretzel haussa les épaules avec indifférence. « C'est ce que je pensais autrefois, mais maintenant... j'ai trop souvent joué la Grande Geste. Je me sens presque une Ka. »

Etzwane se rappela la scène à Shagfe où le Ka captif avait tué l'asutra d'Hozman Gorge-Malade. Qu'est-ce qui avait déclenché cet accès de violence ? Si tous les Kas de Kaheï pouvaient ressentir la même impulsion, il n'y aurait plus d'asutras. Etzwane prit conscience du peu qu'il savait en réalité sur les

Kas, leur façon de vivre, leur caractère. Il posa des questions à Kretzel qui se fâcha aussitôt et lui ordonna de se consacrer à la Grande Geste.

Etzwane dit : « Je connais vingt-deux chants ; il en reste plus de quatorze mille à apprendre ; je serai un vieillard avant que mes questions trouvent une réponse.

— Et je serai morte, rétorqua sèchement Kretzel. Alors, soyez attentif au mécanisme ; prenez garde au double trille à la fin de la seconde phrase. C'est une forme courante qui signifie ce qu'on appelle une « affirmation véhémente ». Les Kas sont un peuple courageux et résolu ; leur histoire est une série d'événements tragiques et le double trille exprime cette disposition d'âme, le défi lancé à la face du destin. »

Polovits, le vieux coq de combat agressif, s'était transformé avec une soudaineté stupéfiante en un introverti maussade qui consacrait le minimum d'effort à l'entraînement. La tension créée par son ancien antagonisme était tombée ; les exercices devinrent des périodes d'une lassante monotonie.

Pour Etzwane, cet état d'esprit contamina tous les aspects de l'existence ; il se mit à éprouver une dissociation, la sensation de vivre sur deux plans, intérieur et extérieur, et son esprit, reculant à un arrière-plan subjectif, observait les activités de son corps sans s'y intéresser ou y participer.

Et la Grande Geste ? Chaque jour, Etzwane se rendait consciencieusement auprès de Kretzel. Il jouait les chants et apprenait par cœur les significations, mais l'entreprise commençait à lui paraître immense et vaine. Il était capable d'apprendre les quatorze mille chants, et deviendrait ainsi un autre Kretzel… Etzwane fut saisi de rage, indigné de sa propre passivité. « J'ai vaincu les Roguskhoïs ! Je me suis servi de mon énergie et de mon intelligence ! J'ai refusé de me soumettre ! Je dois utiliser ces mêmes ressources pour imposer ma volonté au destin ! »

C'est ainsi qu'il se sermonna, et, spirituellement régénéré, il se mit à projeter une révolte, un sabotage, une opération de guérilla, une prise d'otages, la capture du disque de bronze posé près de l'esplanade, des signaux et communications… Chacun

de ses plans venait s'échouer sur le même récif : l'impossibilité pratique. Dans sa frustration, il songea à réunir un groupe d'hommes partageant ses idées, mais il se heurta à un décourageant manque d'ardeur, sauf chez un individu : un homme maigre au caractère sombre, originaire de la région de Saprovno et qui se faisait appeler Shapan, du nom d'une plante aux vrilles tenaces et aux barbillons recourbés en forme d'hameçon. Shapan parut intéressé par les idées d'Etzwane, et ce dernier commença à penser qu'il s'était trouvé un allié jusqu'au jour où Kretzel, au détour de la conversation, en parla comme du provocateur le plus redoutable du camp. « Il a causé la mort d'une douzaine d'hommes. Il les incite à se conduire de façon illicite et avertit ensuite les Kas. Quant à savoir pour quelle autre raison que la pure perversité, je serais incapable de le dire, car il n'en a pas tiré le moindre bénéfice. »

Etzwane fut d'abord furieux, puis dégoûté de lui-même, et il finit par adopter une indifférence sardonique. Shapan semblait prêt à échafauder de nouveaux projets, mais Etzwane feignit l'incompréhension.

Un fracas de gongs réveilla les esclaves alors que les ténèbres humides et lourdes pesaient encore sur le camp. Il y eut des bruits de voix flûtées et le martèlement de pas précipités : une urgence se présentait. De la coupole trapue qui surmontait le garage jaillit un hululement sauvage : l'alerte générale. Les esclaves se précipitèrent et découvrirent un vaisseau de transport de troupes posé dans la cour servant aux exercices. Les esclaves reculèrent, en formulant doutes et conjectures à voix basse.

Du vaisseau sortirent une douzaine de Kas, leurs asutras cramponnés à leurs cous. Etzwane perçut une certaine précipitation dans leur comportement. Le chant-langage ka, dans le Premier Style « référentiel », flûtait sur l'esplanade. Le hululement de l'alarme se fit de nouveau entendre ; les caporaux accoururent et alignèrent leurs sections ; celles qui avaient été entraînées au maniement des armes furent conduites au vaisseau de transport de troupes où elles montèrent dans une longue soute obscure. Le plancher était sale

et couvert d'immondices ; l'air était empuanti d'un abominable relent. Les esclaves étaient entassés debout, le menton de l'un pressé sur l'épaule de l'autre, et l'odeur des corps en sueur ajoutait une subtile nuance aigre-douce à l'atmosphère nauséabonde.

Le vaisseau oscilla et se mit à bouger ; les esclaves se tenaient à des montants ou bien s'arc-boutaient contre la paroi, ou encore les uns contre les autres ; il n'y avait pas la place de tomber. Certains furent pris de nausées et entamèrent une série de gémissements lugubres ; quelques-uns commencèrent à hurler de colère et de panique, mais des coups les réduisirent au silence. Les cris furent étouffés ; les gémissements cessèrent peu à peu.

Le vaisseau poursuivit sa route pendant une heure, peut-être deux, puis se posa brutalement au sol. Les moteurs se turent ; le vaisseau était arrêté. À l'idée que l'air pur était si proche, les esclaves devinrent enragés et se mirent à marteler la coque à coups de poing en hurlant : « Nous voulons sortir, sortir, sortir… »

Le panneau s'ouvrit, laissant pénétrer une rafale de vent glacé. Saisis de peur, les esclaves eurent un réflexe de recul. Une voix clama : « Tout le monde dehors, en bon ordre. Le danger est proche, l'heure a sonné. »

Les esclaves sortirent en baissant la tête dans le vent et l'obscurité. Une lumière blafarde clignotait à droite ; une voix cria : « Avancez, dirigez-vous vers la lumière. Restez dans le rang, ne vous dispersez pas à droite et à gauche. »

Les malheureux se mirent en marche, sans l'avoir réellement voulu, ils se retrouvèrent à avancer péniblement sur une surface molle, plutôt spongieuse, en direction de la lumière. Le vent soufflait avec régularité, poussant devant lui une fine pluie glacée. Etzwane se sentait comme un homme plongé dans un rêve terrifiant dont il sait qu'il devrait s'éveiller.

La colonne s'arrêta devant une construction basse. Après une attente d'une minute ou deux, elle se remit à avancer, descendant une rampe jusqu'à une salle en sous-sol faiblement éclairée. Trempés jusqu'aux os et frissonnants, les guerriers esclaves se tenaient serrés les uns contre les autres, une vapeur

fétide montant de leurs vêtements. Tout au fond de la salle résonnait le flûtement d'un Ka ; la créature monta sur un banc, où elle fut rejointe par un vieillard au corps contorsionné, avec des bras et des jambes remarquablement longs.

Le Ka émit une série de flûtements du Premier Style ; le vieil homme prit la parole et sa bouche était comme un trou noir derrière ses moustaches. « Je vous donne le sens général. Les ennemis sont arrivés dans un vaisseau spatial. Ils ont débarqué leurs forteresses : une fois de plus, ils ont l'intention d'envahir la planète Kaheï. Tous les sages auxiliaires, ils les tueront. »

Il se tut pour écouter le Ka, et Etzwane se demanda qui étaient les « sages auxiliaires ». Les asutras ? Le vieil homme reprit la parole.

« Les Kas combattront et vous combattrez avec les Kas, qui sont vos dominants. Ainsi accomplirez-vous votre destinée, et vos exploits seront incorporés à la Geste. »

Le vieil homme tendit l'oreille, mais le Ka n'avait plus rien à dire et le vieil homme parla de son propre chef. « Regardez autour de vous maintenant, regardez-vous les uns les autres, car des événements sinistres se préparent et beaucoup d'entre vous ne verront jamais un autre jour. Ceux qui vont mourir, quel souvenir laisseront-ils ? Pas celui de leur nom, pas celui de leur visage, mais celui de leur courage farouche. Un chant dira comment ils sont partis dans les autos-lézards et se sont glissés dans l'aube noire pour affronter l'ennemi. »

De nouveau, le Ka flûta ; le vieil homme écouta et traduisit : « La tactique est simple. Dans les autos-lézards, vous êtes des destructeurs anonymes, la rage forcenée à l'état pur. Que l'ennemi vous redoute ! Que vous reste-t-il à part la férocité ? Quand vous vous mettrez en route, n'allez qu'en avant ! L'ennemi tient la lande du nord ; ses forteresses surveillent le ciel. Nous frapperons depuis le sol…»

Du fond de la salle obscure, Etzwane s'écria : « Qui est cet « ennemi » ? Ce sont des hommes comme nous ! Des hommes doivent-ils tuer des hommes pour aider les asutras ? »

Le vieillard tendit le cou. Le Ka flûta ; le vieillard joua quelques phrases sur sa diaule, puis déclara aux guerriers : « Je ne sais rien, ne posez donc pas de questions, je suis incapable de

répondre. L'ennemi est l'ennemi, quelle que soit son apparence. Allez-y, détruisez-le ! Telles sont les paroles du Ka. Mes propres paroles sont celles-ci : bonne chance à tous. Il est bien triste de mourir si loin de Durdane, mais puisque nous devons mourir, pourquoi ne pas le faire avec courage ? »

Une autre voix, rauque et moqueuse, cria : « C'est effectivement avec courage que nous mourrons, et vous pouvez en assurer les Kas ; ils ne nous auront pas amenés si loin pour rien. » Une lumière rouge s'alluma au fond de la salle. « Allez vers la lumière ; avancez donc ! »

Le groupe d'hommes s'agita et tourna en rond, aucun n'étant désireux de passer le premier. Le Ka flûta, le vieillard cria : « Sortez dans le couloir ; allez vers l'endroit que signale la lampe rouge ! »

Les hommes s'engouffrèrent dans un tunnel blanchi à la chaux et franchirent l'étroit portail qui se trouvait au bout. Là, chacun fut empoigné par deux Kas tandis qu'un troisième lui enfonçait un tube dans la bouche et lui injectait dans la gorge une goutte de liquide acre.

Toussant, jurant, crachant, les hommes émergèrent en titubant sur une aire pavée, dans la lumière aqueuse et grise de l'aube. De chaque côté étaient alignées des autos-lézards. Les hommes avancèrent lentement et leurs caporaux les saisirent au passage pour les pousser sur le côté, vers une auto-lézard.

« Embarque, dit Polovits à Etzwane d'une voix monocorde. Direction le nord, de l'autre côté de la crête. Les lance-torpilles sont armés ; torpille les forteresses, détruis l'ennemi. »

Etzwane se glissa dans la voiture ; le capot se referma brutalement sur lui. Il appuya sur la pédale d'accélérateur, la voiture ronfla, siffla et fila sur le pavé, puis sur la lande.

Elles étaient ingénieuses et dangereuses, ces autos-lézards : souples et agiles pour coller au relief du terrain, elles ne faisaient pas plus de soixante centimètres de haut. Des batteries étaient placées dans la queue ; Etzwane ignorait totalement quel était le rayon d'action de ces véhicules, mais au camp d'entraînement, ils n'étaient que rarement rechargés. Trois tubes lance-torpilles pointaient directement vers l'avant ; la surface dorsale était surmontée d'un canon énergétique monté

sur pivot. Les voitures glissaient sur des nœuds de compression et, quand les circonstances étaient favorables, se déplaçaient avec la rapidité d'une flèche.

Etzwane prit la direction du nord, remontant une pente tapissée d'une mousse noire veloutée. De chaque côté glissaient d'autres autos-lézards, d'autres encore devant lui, et d'autres derrière. La potion qu'on l'avait forcé à avaler commençait maintenant à faire de l'effet : Etzwane éprouvait un sentiment d'exaltation farouche, une sensation de puissance et d'invulnérabilité.

Il atteignit le haut de l'épaulement et rétrograda le levier de vitesse. La commande ne réagit pas. Peu importait – ou du moins c'est ce que lui assura son esprit dominé par la drogue : en avant et à toute vitesse ; quelle autre vitesse ou direction était nécessaire ?... On s'était joué de lui. Ce constat vint saper la fougue provoquée par la drogue. Il ressentit soudain des picotements de colère. Cela ne leur suffisait pas de l'envoyer contre des « ennemis » qu'il ne connaissait pas ! Ils voulaient s'assurer qu'il irait à la mort le plus vite possible !

Une large vallée s'étendait devant lui. Il aperçut à trois ou quatre kilomètres un petit lac peu profond, avec trois vaisseaux spatiaux noirs à proximité. Le lac et les vaisseaux étaient entourés de vingt cônes noirs trapus disposés en cercle : manifestement les forteresses que les guerriers esclaves avaient reçu l'ordre d'attaquer.

Les autos-lézards surgirent par-dessus la colline, cent quarante en tout, et aucune ne pouvait être arrêtée. Une de celles qui précédaient Etzwane vira en un grand demi-cercle et repartit par où elle était venue ; l'homme qui était à l'intérieur agitait la main, gesticulait, indiquait une direction. Etzwane et sa rancœur n'eurent pas besoin de stimulant supplémentaire : il fit tourner sa voiture et retourna vers la base, hurlant de folle allégresse par les sabords de ventilation. Une par une, les autres voitures subirent la contagion : elles tournèrent et repartirent comme des flèches dans la direction d'où elles étaient venues.

Là-haut, sur la crête, étaient postés quatre forts mobiles avec des observateurs à l'intérieur. Ces forts se mirent à glisser en avant, leurs phares rouges clignotant. Etzwane ajusta la mire de

son lance-torpilles. Il pressa la détente et l'un des forts sauta en l'air comme un poisson jaillissant hors de l'eau, puis s'écrasa sur le côté en retombant. Les autres forts ouvrirent le feu : trois autos-lézards se transformèrent en flaques de métal fondu, mais simultanément les forts furent atteints et détruits. De deux d'entre eux sortirent des Kas, qui coururent sur la lande en faisant de grands bonds ; les autos-lézards s'engagèrent à leur poursuite pour harceler, dépasser, encercler et finalement exterminer les Kas.

Etzwane agita le bras et hurla par les sabords de ventilation : « À la base ! À la base ! »

Les autos-lézards filèrent par-dessus la colline. Instantanément, les positions armées projetèrent des rayons avertisseurs d'un rouge aveuglant. « Dispersez-vous ! » cria Etzwane. Il fit des signes de la main, mais personne n'en tint compte. Il braqua son lance-torpilles et tira : une des positions explosa. Les fortifications restantes décochèrent des lances d'énergie dont le simple contact incendiait les autos-lézards, mais d'autres torpilles atteignirent leur but. En cinq secondes, la moitié des autos-lézards n'étaient plus que cendres, mais les armes avaient été réduites au silence et les autos-lézards survivantes filèrent vers la base sans rencontrer d'opposition. Quelqu'un lança une torpille dans le garage souterrain et la colline entière explosa. Des mottes de gazon, des blocs de béton, des torses démembrés, une multitude de débris divers jaillirent haut dans les airs et retombèrent.

La base était un cratère silencieux. Le problème à présent était d'arrêter les autos-lézards. Etzwane essaya les diverses commandes, sans résultat. Il repoussa d'un coup sec le panneau d'accès pour manœuvrer un coupe-circuit.

Le moteur se tut, la voiture s'immobilisa. Etzwane en sortit d'un bond et se tint debout sur la mousse noire veloutée. S'il avait dû être tué la minute suivante, il serait mort le cœur gonflé de joie.

Les autres arrêtèrent leurs voitures comme l'avait fait Etzwane et mirent pied à terre. Des cent quarante hommes qui étaient partis à l'assaut, la moitié étaient revenus. La drogue produisait toujours son effet : les visages étaient enfiévrés, les

yeux saillants et brillants, la personnalité de chaque individu semblait plus concentrée, plus distincte et puissante qu'avant. Ils s'esclaffaient, tapaient du talon et racontaient leurs exploits : «… enfin hors-la-loi, et notre vie ne vaut pas une brindille…» « Et maintenant, la direction, c'est les collines, vers les terres lointaines. Qu'ils nous suivent s'ils l'osent ! » « La nourriture ?

Bien sûr qu'il y en a ! Nous la prendrons aux Kas ! » «… vengeance ! Ils n'accepteront pas notre triomphe : ils descendront des deux…»

Etzwane prit la parole : « Un instant ! Écoutez-moi ! De l'autre côté de la colline, il y a les vaisseaux noirs. Leurs équipages sont des hommes comme nous, venus d'une planète inconnue. Pourquoi ne pas aller les saluer en amis et nous en remettre à leur bienveillance ? Nous n'avons rien à perdre. »

Un homme musclé à la barbe noire, connu d'Etzwane seulement sous le nom de Korba, objecta : « Comment savez-vous qu'il y a des hommes à bord de ces vaisseaux ?

— J'ai vu détruire un vaisseau semblable, répliqua Etzwane. Des corps humains en ont été projetés. En tout cas, faisons au moins une reconnaissance : nous n'avons rien à perdre.

— C'est exact, déclara Korba. Chaque minute qui passe peut être pour nous la dernière.

— Autre chose, poursuivit Etzwane. Il est important que nous agissions comme un groupe et non comme une bande de sauvages. Nous avons besoin d'un chef pour coordonner nos actions. Pourquoi pas Korba ici présent ? Korba, voulez-vous vous charger d'être notre chef ? »

Korba tirailla sa barbe noire. « Non, pas moi. C'est vous qui avez souligné cette nécessité et vous êtes l'homme qui convient à la tâche. Quel est votre nom, à propos ?

— Je suis Gastel Etzwane. J'assumerai la responsabilité, à moins que quelqu'un n'objecte. »

Personne ne dit mot.

« Très bien, reprit Etzwane. Pour commencer, réparons les voitures, afin de pouvoir les manœuvrer plus facilement.

— Quel besoin avons-nous des voitures ? s'insurgea un vieil homme aux yeux brillants nommé Sul, qui avait une réputation

de discutailleur. Pourquoi ne pas nous déplacer sur nos deux pieds pour nous rendre là où les voitures ne peuvent pas aller ?

— Nous aurons peut-être besoin d'aller loin pour trouver de la nourriture, répliqua Etzwane. Nous ne connaissons pas la région, et le désert s'étend peut-être sur mille ou deux mille kilomètres. Avec les voitures, nous avons une meilleure chance de survie, et de plus, elles sont équipées d'armes. Dans les voitures, nous sommes des guerriers redoutables ; sans elles, nous sommes une troupe de fugitifs affamés.

— Exact, dit Korba. Si le pire doit nous arriver, ce qui est quasiment une certitude, au moins se souviendront-ils de nous. »

Ils soulevèrent les capots des moteurs et retirèrent les serre-fils des commandes de vitesses. Etzwane leva la main. « Écoutez. » De derrière la colline parvenait une plainte assourdie, fluctuante, dont la sauvagerie et le timbre étrange crispaient les nerfs.

Les hommes émirent diverses opinions : « C'est un signal ! » « Non, pas un signal, un avertissement ! » « Ils savent que nous sommes ici, ils nous attendent. » « C'est la voix d'un fantôme, j'en ai déjà entendu près de tombes solitaires. »

Etzwane dit : « Quoi qu'il en soit, nous partons maintenant. Je prendrai la tête. Nous nous arrêterons sur la crête de la colline. »

Il grimpa dans sa voiture, rabattit le panneau et se mit en route ; les autos filèrent à la surface de la mousse veloutée comme une troupe de grands rats noirs.

La colline s'élargit au-dessus d'eux, puis s'aplatit, et c'est là que les voitures s'arrêtèrent. Les hommes en sortirent. Derrière eux, la lande descendait jusqu'au cratère de la base détruite et au marécage dans le lointain ; devant eux s'étendait la vallée avec l'étang, les vaisseaux spatiaux et les forts qui les entouraient. Au bord de l'étang, un groupe d'une vingtaine d'hommes semblait affairé. La distance était trop grande pour distinguer leurs traits ou la nature de leur tâche, mais leurs mouvements donnaient une impression de hâte. L'anxiété gagna Etzwane ; l'air de la vallée était alourdi par l'imminence du danger.

Des vaisseaux parvint un autre appel plaintif. Les hommes près de l'étang se retournèrent brusquement, se figèrent quelques secondes, puis regagnèrent les vaisseaux en courant.

Sur la colline, Korba poussa soudain un cri de stupeur et d'effroi ; il tendit le bras vers le sud, où des collines voilées de brume dessinaient leur haute masse sur le plafond noir des nuages. Surgissant de derrière ces collines, trois vaisseaux mordorés en forme de disque approchaient. Les deux premiers étaient du modèle ordinaire ; le troisième, un énorme appareil, s'élevait au-dessus de l'horizon comme une lune de cuivre. Les deux premiers s'avançaient avec une détermination menaçante ; le vaisseau géant progressait plus lentement, rasant le sol.

Un crépitement d'éclairs blancs jaillit des forts coniques groupés autour de l'étang, et tous atteignirent le disque de tête. Celui-ci émit une coruscation bleue, puis bondit dans le ciel et fut hors de vue en un instant. Le second disque émit un rayon d'énergie pourpre contre un des vaisseaux noirs. Les forts lancèrent à nouveau des éclairs, mais le vaisseau noir s'embrasa d'une lueur rouge, puis blanche, et s'affaissa en une masse informe de métal en fusion. Le disque mordoré descendit vivement derrière une élévation de la lande, apparemment indemne. Le disque géant se posa non loin de là : ses panneaux s'ouvrirent subitement et des rampes s'abattirent sur la mousse. Des autos-lézards surgirent – vingt, quarante, soixante, cent. Elles filèrent vers les forts, telles des flèches noires sur la mousse noire, presque invisibles et n'offrant pratiquement pas de cible.

Les forts reculèrent vers les vaisseaux-globes, mais les autos-lézards dévalèrent la pente de la colline de velours noir pour se mettre à portée de tir de torpilles. Les forts décochèrent des éclairs d'énergie blanche ; des autos-lézards furent pulvérisées et projetées dans les airs. D'autres lancèrent des torpilles et, l'un après l'autre, les forts devinrent des fragments de métal tordu.

Les autos-lézards lâchèrent des torpilles contre les globes noirs, sans aucun effet ; les impacts ne produisirent que des éclaboussures de lumière rouge vif. Les deux disques mordorés, le géant et le petit, prirent de l'altitude et lancèrent d'épais rayons d'incandescence pourpre sur les globes noirs. Au-dessus

d'eux, des renforts étaient arrivés. Huit vaisseaux blanc et argent, d'une structure complexe, longs et minces, plongèrent du haut du ciel et s'immobilisèrent au-dessus des globes noirs. L'air frémit et vibra : les rayons pourpres passèrent au jaune ambré, puis ils s'assombrirent et moururent comme si la source de leur énergie s'était éteinte. Les globes noirs prirent de la hauteur et s'éloignèrent rapidement dans le ciel. Ils devinrent des points sombres sur les nuages gris, dans lesquels ils plongèrent et disparurent. Les vaisseaux blanc et argent demeurèrent immobiles pendant trois minutes, puis foncèrent à travers les nuages.

Les autos-lézards retournèrent au disque géant. Elles gravirent les rampes et disparurent à l'intérieur. Cinq minutes plus tard, les deux disques mordorés décollaient et s'éloignaient par-dessus les collines du sud.

À part les hommes sur la lande, le paysage était dépourvu de toute vie. À côté de l'étang, il ne restait plus que les forts détruits et le vaisseau noir toujours en fusion.

Les hommes remontèrent dans les autos-lézards et descendirent prudemment la pente jusqu'à l'étang. Les forts étaient des enchevêtrements de métal inutilisable ; le globe noir affaissé irradiait une telle chaleur qu'il était impossible de s'en approcher. Il n'y aurait pas de nourriture à récupérer dans cette carcasse. L'eau, toutefois, était à portée de main. Ils descendirent au bord de l'étang. Une odeur déplaisante se fit sentir, qui devint plus intense à mesure qu'ils approchaient. « Qu'elle pue ou pas, déclara Korba, je vais boire. Je n'en suis plus à ça près. » Il se baissa pour prendre de l'eau dans ses mains, puis se redressa brusquement. « L'eau est pleine de choses qui nagent. »

Etzwane se pencha sur l'étang. L'eau était agitée de tourbillons provoqués par le déplacement d'innombrables créatures ressemblant à des insectes, dont la taille allait du grain de sable à la longueur de sa main. De leur torse gris rosé sortaient six petites pattes, chacune terminée par trois doigts minuscules. À une extrémité, des yeux pareils à des points noirs regardaient du fond de cavités ciliées. Etzwane se redressa avec

dégoût. Il ne boirait pas de cette eau-là. « Des asutras, dit-il. Des millions d'asutras. »

Il examina le ciel. Des nuages noirs filaient bas au-dessous du ciel plombé, traînant des écheveaux de pluie. Etzwane frissonna. « Quel endroit sinistre ! Plus tôt nous en partirons, mieux cela vaudra. »

Un de ses compagnons fit remarquer d'un ton hésitant : « Nous allons nous éloigner d'une réserve d'eau et de nourriture.

— Les asutras ? » Etzwane fit la grimace. « Je n'aurai jamais assez faim pour ça. De toute manière, ce sont des formes de vie qui nous sont étrangères, et elles sont probablement toxiques. » Il tourna les talons. « Les vaisseaux vont peut-être revenir ; nous ferions mieux de partir avant.

— C'est vite dit, se lamenta le vieux Sul, mais quelle est notre destination ? Nous sommes fichus, pourquoi nous hâter vers on ne sait où ?

— Je peux proposer une destination. Au sud, à côté du marais, il y a le camp, l'endroit le plus proche où l'on puisse trouver de la nourriture et de l'eau. »

Ses compagnons le regardèrent en plissant les yeux, hésitants et perplexes. Korba riposta avec une certaine agressivité : « Vous voulez que nous retournions au camp, alors que nous sommes enfin libres ? »

Un autre grommela : « Je préfère d'abord manger des asutras et boire leur saleté. Je suis né Épine-Grise de la race Bagot, et nous ne sommes pas du genre à accepter d'être esclaves rien que pour avoir à manger.

— Je n'ai pas parlé de redevenir esclaves, dit Etzwane. Avez-vous oublié les armes que nous possédons ? Nous n'allons pas manger de la nourriture d'esclave, nous allons prendre ce que nous voulons et régler quelques comptes. Nous longerons le rivage en direction du sud jusqu'à ce que nous trouvions le camp, et nous aviserons ensuite.

— C'est une longue route », marmonna quelqu'un.

Etzwane dit : « Il nous a fallu deux heures pour venir dans le vaisseau de transport. Pour retourner, nous mettrons deux

jours, ou peut-être trois ou quatre, mais il n'y a pas d'autre solution.

— Très juste, conclut Korba. Nous serons peut-être tués par la foudre asutra, mais aucun de nous ne s'attend à vivre longtemps ! Allons chercher la mort à nos propres conditions !

— Remontez dans vos voitures, donc, dit Etzwane. Nous prenons la direction du sud. »

Ils contournèrent l'étang et le vaisseau-globe qui se consumait, puis remontèrent sur la lande noire où des ornières luisantes indiquaient le chemin par où ils étaient venus. Ils glissèrent en bas de la longue pente, passant devant la base qui avait explosé. Quelque part sous les décombres, songea Etzwane, gisait Polovits, sa tyrannie achevée, son visage enfoncé dans l'humus. Etzwane éprouva un sentiment de compassion auquel se mêlait de la colère pour les torts infligés à lui-même et à ses frères humains. Il jeta un coup d'œil en arrière aux autos-lézards : ses compagnons et lui étaient pour ainsi dire morts, ou peu s'en fallait, mais ils infligeraient d'abord des pertes à leurs ennemis.

Le marais était proche, une étendue infinie de vase tachetée d'écume d'un blanc verdâtre comme de la craie. Les voitures virèrent cap au sud et longèrent la lisière du marais. Des nuages planaient, bas et lourds ; dans le lointain, la lande, le marais et le ciel se mêlaient sans qu'on puisse discerner de ligne de séparation.

Les voitures filaient cap au sud, un cortège sinistre et souple, sans que jamais leurs pilotes regardent en arrière. Au cours de l'après-midi, ils trouvèrent une fondrière d'eau noire et saumâtre, qu'ils burent malgré son arrière-goût amer. Ils remplirent les réceptacles à l'intérieur des voitures, puis, traversant à gué la fondrière au ras du marais, ils continuèrent leur route vers le sud.

Le ciel s'assombrit ; la pluie du soir tomba, aussitôt absorbée par la mousse. Les voitures poursuivirent leur chemin dans le crépuscule, puis ce fut l'obscurité. Etzwane fit arrêter la colonne et les hommes descendirent sur la mousse, grommelant à cause de leurs muscles ankylosés et de leur estomac vide. Ils s'étirèrent et clopinèrent d'un bout à l'autre de la file, en

marmonnant d'une voix rauque et bourrue. Certains, remarquant combien était nette la délimitation entre la bourbe lumineuse du marais et le noir absolu de la lande, voulaient continuer la progression de nuit. « Plus vite nous serons au camp, plus vite nous mettrons fin à cette situation. Nous mangerons ou nous serons tués.

— Moi aussi, je suis pressé, dit Etzwane, mais l'obscurité est trop dangereuse. Nous n'avons pas de phares et il nous est impossible de rester groupés. Que se passera-t-il si quelqu'un est pris de torpeur et s'endort ? Affamés ou pas, il nous faut attendre le jour.

— Dans la lumière du jour, les aéronefs peuvent nous voir, objecta l'un des hommes. Dans un cas comme dans l'autre, il y a des dangers, mais cela n'empêche pas nos estomacs de crier famine.

— Nous partirons dès que l'aube donnera de la clarté, dit Etzwane. Voyager dans la nuit noire est une folie. Mon ventre est aussi creux que les vôtres ; faute de mieux, je me propose de dormir. »

Il ne se donna pas la peine de discuter davantage et descendit au rivage examiner le marais. La vase irradiait une lueur bleue selon des lignes qui s'entrecroisaient et se déplaçaient lentement en formant sans cesse de nouveaux motifs. Des feux follets brillaient faiblement parmi les roseaux et s'étiraient en volutes au-dessus des espaces dégagés… Aux pieds d'Etzwane, quelque chose passa en trottinant sur la vase ; à sa silhouette, il vit que c'était un gros insecte plat qui avançait sur le limon au moyen d'une douzaine de pattes terminées par des coussinets. Il l'examina de plus près. Un asutra ? Non, quelque chose de différent, mais peut-être était-ce dans un marécage de ce genre que les asutras avaient pris naissance. Peut-être même sur Kaheï, bien que les premiers chants de la Grande Geste n'aient pas fait allusion aux asutras…

D'autres membres du groupe longeaient le bord du marais, s'émerveillant des jeux de lumière et de ce paysage étrange et désolé… Sur le rivage, quelqu'un alluma un petit feu en se servant de brins de mousse sèche et de roseaux comme combustible. Etzwane vit que plusieurs hommes avaient capturé

des insectes et s'apprêtaient à les faire griller pour les manger. Etzwane eut un haussement d'épaules fataliste. Son autorité de chef ne tenait qu'à un fil.

La nuit fut très longue. Etzwane essaya de se caser dans l'auto-lézard pour dormir, puis il sortit s'allonger sur la mousse. Un vent froid se leva pendant la nuit, ne lui permettant pas de se sentir vraiment à l'aise. Il s'assoupit… Des cris de détresse le réveillèrent. Il se leva et longea la file de voitures à tâtons. Trois hommes gisaient au sol, secoués de vomissements convulsifs. Etzwane les observa un moment, puis il retourna à sa voiture. Il ne pouvait offrir ni aide ni réconfort ; en vérité, leur dernière heure à tous était si proche que la mort de trois hommes semblait avoir peu d'importance… Une bruine portée par le vent se mit à tomber. Etzwane réintégra sa voiture. Les gémissements des hommes empoisonnés se firent moins distincts et s'éteignirent bientôt.

L'aube arriva enfin et trois cadavres étaient étendus sur la terre spongieuse : les trois hommes qui avaient mangé des insectes. Sans faire de commentaire, Etzwane alla à sa voiture et la colonne reprit sa route vers le sud.

Les landes semblaient s'étendre à l'infini ; les hommes conduisaient les voitures dans une semi-torpeur. À midi, ils trouvèrent sur leur chemin une autre fondrière et burent de son eau. Les roseaux alentour portaient des grappes de fruits cireux, qu'un ou deux hommes examinèrent avec circonspection. Etzwane ne dit rien et les hommes les laissèrent à contrecœur.

Korba examinait les landes en direction du sud. Il désigna une ombre lointaine qui pouvait être aussi bien un nuage qu'un pic montagneux. « Au nord du camp, il y avait un piton rocheux, dit Korba. C'est peut-être celui qui est là-bas.

— Nous avons encore plus de chemin que ça à faire, répondit Etzwane. Le vaisseau qui nous a amenés dans le nord se déplaçait à une vitesse considérable. Je crois bien que nous avons encore deux jours de voyage, ou même plus.

— Si notre ventre nous en donne la force.

— Notre ventre nous y conduira si les voitures en sont capables. Voilà ma grande crainte : que les voitures épuisent leur énergie. »

Korba et les autres regardèrent avec méfiance les longues formes noires. « Mettons-nous en route, déclara l'un des hommes. Au moins, nous pourrons voir l'autre versant des collines et, avec un peu de chance, Korba aura peut-être deviné juste.

— Je l'espère aussi, dit Etzwane. Toutefois, préparez-vous à une déception. »

La colonne continua sa route sur les ondulations d'un tapis de mousse noire. Il n'y avait nulle part trace de vie : pas de mouvement, pas d'habitation en ruine, pas d'antique cairn ni de tumulus.

Une brève tempête s'abattit sur eux ; des nuages noirs bouillonnèrent à basse altitude ; une bourrasque survint de l'ouest en rugissant… En une demi-heure la tempête était passée, laissant l'air plus pur qu'avant. L'ombre dans le sud était manifestement une montagne d'une dimension importante.

Vers la fin de la journée, la colonne atteignit la crête d'où elle put observer le panorama. Un désert de lande noire s'étendait à perte de vue.

La colonne s'immobilisa ; les hommes sortirent des voitures pour regarder le paysage désolé devant eux. Etzwane dit d'un ton bref : « Nous avons beaucoup de chemin à faire. » Il réintégra sa voiture et entama la descente.

Un projet s'était formé dans son esprit et, quand l'obscurité les obligea à faire halte, il expliqua son plan. « Vous vous souvenez du disque qui attendait au camp ? Je pense qu'il s'agit d'un vaisseau spatial ; en tout cas, c'est un objet de grande valeur, qui vaut beaucoup plus que la mort d'une cinquantaine d'hommes. Si un vaisseau se trouve toujours au camp, je propose que nous le capturions pour négocier notre retour sur Durdane.

— En sommes-nous capables ? demanda Korba. Est-ce qu'ils ne risquent pas de détecter notre approche et de se servir de leurs torpilles ?

— Je n'ai pas noté qu'il y ait une grande vigilance au camp, répondit Etzwane. Pourquoi ne pas tenter le maximum ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous ne pouvons compter sur l'aide de personne en dehors de nous-mêmes. »

Un des Alulas dit d'une voix amère : « J'avais oublié, tant d'événements se sont succédé. Voici longtemps, vous nous avez parlé de la planète Terre et vous avez mentionné un certain Ifness.

— Une illusion, répondit Etzwane. J'avais oublié, moi aussi. Comme c'est étrange ! Pour les gens de la Terre, s'ils connaissaient notre existence, nous serions des créatures de cauchemar, moins réelles que les feux follets du marais là-bas… Je crains fort de ne jamais voir la Terre.

— Je serais heureux de revoir ce vieux Caraz, dit l'Alula. Je me considérerais comme le plus chanceux des hommes, et plus jamais je ne me lamenterais. »

Un de ses compagnons grommela : « Je me contenterais d'un morceau de viande grasse. »

L'un après l'autre, abandonnant à contrecœur le réconfort du groupe, les hommes retournèrent à leurs voitures et passèrent une nouvelle nuit lugubre.

Dès que l'aube permit de distinguer le paysage, ils se remirent en route. La voiture d'Etzwane ne semblait plus aussi nerveuse qu'avant, il se demanda combien il pouvait rester de kilomètres dans son moteur. À quelle distance était le camp ? Au moins une journée, trois ou quatre tout au plus.

La mousse s'étendait au loin, plate et saturée d'eau, se confondant presque avec le marécage. À plusieurs reprises, les voitures longèrent des mares de boue grise. Près de l'une d'elles, la colonne fit halte pour se reposer et détendre les muscles endoloris. Les mares frémissaient d'énormes bulles miasmatiques, qui émergeaient avec un bruit onctueux de succion. Le pourtour de la vase abritait des colonies de vers bruns annelés et de boules noires qui se déplaçaient prestement, s'enfonçant tous dans la boue au moindre bruit, ce qui intrigua Etzwane. Apparemment, il n'existait pas d'ennemi naturel dont ces créatures pouvaient avoir à se protéger. Etzwane scruta le ciel : pas d'oiseaux, pas de reptiles volants ni d'insectes ailés. À un mètre en retrait de la berge boueuse, dans la bordure de mousse noire pourrie, il repéra de petits terriers d'où partaient des empreintes de membres minuscules à trois doigts. Avec

méfiance, Etzwane examina ces empreintes en fronçant les sourcils.

Dans la mousse, une petite forme noire aux reflets pourpres rentra dans sa cachette : un asutra, pas encore adulte. Etzwane recula, inquiet et horrifié. Lorsque des races sont issues d'environnements aussi différents que ceux de l'homme et de l'asutra, la communication ou la sympathie peuvent-elles s'établir ? Etzwane estimait que non. Une tolérance fondée sur un dégoût mutuel, à la rigueur : mais de la coopération, jamais.

La colonne poursuivit sa route et voilà qu'une des voitures commença à donner des signes de défaillance, montant et retombant sur ses nœuds de sustentation. La voiture finit par s'affaisser sur la lande et refusa d'aller plus loin. Etzwane plaça le conducteur à califourchon sur la voiture qui semblait être dans le meilleur état ; une fois de plus, la colonne reprit son voyage.

Dans le courant de l'après-midi, deux autres voitures s'affalèrent sur la mousse : manifestement, les moteurs n'avaient en réserve que très peu d'heures de marche. Devant eux se dressait une autre colline noire, qui semblait plus basse que celle située au nord du camp. S'il s'agissait d'une autre colline, Etzwane se dit qu'ils ne reverraient jamais le camp, car aucun d'eux n'avait la force de parcourir à pied cinquante, soixante, voire soixante-dix kilomètres.

Ils virèrent pour se rapprocher du marais afin d'éviter les hauteurs ; même ainsi, la montagne rejoignait le marais par une pente vertigineuse qu'ils escaladèrent péniblement.

Les autos-lézards montaient vers la crête en grondant et en vacillant. Etzwane fut le premier à franchir le sommet, et le paysage du sud s'offrit à leur vue… Le camp se trouvait en contrebas, à moins de dix kilomètres. Un rugissement rauque jaillit de cinquante gorges sèches. « Le camp, filons au camp ! De la nourriture nous y attend : du pain, de la bonne soupe ! »

Etzwane descendit de son véhicule en titubant. « Arrêtez, bande d'imbéciles ! Avez-vous oublié notre plan ?

— Pourquoi attendre ? croassa Sul. Regardez ! Il n'y a pas de vaisseau spatial sur les lieux : il est parti ! Même s'il était là, votre projet est absurde. Nous allons manger et boire ; tout le

reste n'a désormais aucun sens. Allons, en route, descendons au camp ! »

Etzwane s'écria : « Arrêtez ! Nous avons trop souffert pour sacrifier inutilement nos vies à présent. Il n'y a pas de vaisseau, c'est vrai ! Mais nous devons nous rendre maîtres du camp et cela implique de profiter de l'effet de surprise. Nous attendrons le crépuscule. Vous devez maîtriser votre appétit jusque-là.

— Je n'ai pas parcouru tout ce chemin pour souffrir une minute de plus, déclara Sul.

— Souffre, ou meurs, grommela Korba. Quand le camp sera à nous, alors tu pourras manger. L'heure est venue de prouver que nous sommes des hommes, et non des esclaves ! » Sul ne dit plus rien. Le teint couleur de cendre, il s'adossa à sa voiture, marmonnant entre ses lèvres grises et desséchées.

Le camp semblait étrangement apathique et désert. Quelques femmes vaquaient à leurs occupations ; un Ka sortit un instant du cantonnement qui se trouvait à l'extrémité. Il fit quelques pas de long en large, sans but apparent, puis il rentra dans le baraquement. Aucune section n'était à l'exercice sur l'esplanade ; le garage était plongé dans l'obscurité.

Korba chuchota : « Le camp est mort : il n'y a personne pour s'opposer à nous.

— Je me méfie, dit Etzwane. Ce silence n'est pas normal.

— Vous croyez qu'ils nous guettent ?

— Je ne sais que penser. Nous devons malgré tout attendre le crépuscule, même si le camp est désert à part trois Kas et une douzaine de vieilles femmes, afin qu'ils ne puissent pas envoyer de message d'alerte. »

Korba poussa un grognement.

« Le ciel s'assombrit déjà, reprit Etzwane. D'ici une heure, le crépuscule masquera notre approche. »

Les hommes attendirent, désignant ici et là des parties du camp dont ils se souvenaient. Des lampes s'allumèrent et Etzwane regarda Korba. « Êtes-vous prêt ?

— Je suis prêt.

— Rappelez-vous, je vais attaquer le cantonnement des Kas par le côté ; quant à vous, entrez dans le camp par-devant et annihilez toute résistance.

— Le plan est clair. »

Etzwane et la moitié des voitures descendirent le flanc de la colline, les autos sombres invisibles sur la mousse noire. Korba laissa passer cinq minutes, puis il s'engagea sur la pente et s'approcha du camp par la vieille esplanade servant à l'entraînement. Le groupe d'Etzwane, dont les voitures se traînaient en cahotant sur la mousse, se rendit à l'arrière du bâtiment blanc trapu que les Kas utilisaient comme cantonnement.

Les hommes se ruèrent à l'intérieur et se précipitèrent sur les sept Kas qu'ils découvrirent dans la grande pièce unique. Surpris, ou peut-être seulement apathiques, les Kas n'offrirent qu'une faible résistance et furent immobilisés à l'aide de lanières de cuir. Les hommes, qui s'étaient préparés à devoir se battre comme des enragés et qui n'avaient pas eu à le faire, se sentaient déconcertés et frustrés, et ils commencèrent à battre à mort les Kas. Furieux, Etzwane les arrêta. « Qu'est-ce que vous faites ? Ce sont des victimes comme nous. Tuez les asutras, mais ne touchez pas aux Kas ! C'est inutile ! »

Sur quoi les hommes cueillirent les asutras sur la nuque des Kas et les écrasèrent sous leurs pieds, dans un concert de gémissements horrifiés poussés par les Kas.

Etzwane s'en alla retrouver Korba, qui avait déjà envoyé ses hommes dans les garages, le dépôt de vivres et la salle des transmissions, où ils avaient découvert au total quatre Kas : ils en avaient réduit trois en bouillie à coups de gourdins, n'étant pas retenus par la présence modératrice d'Etzwane.

Les hommes ne rencontrèrent pas d'autre opposition : ils étaient maîtres du camp, presque sans effort. En réaction à la tension, beaucoup d'entre eux furent pris de nausées. S'affaissant sur les genoux, ils s'abandonnèrent à de terribles haut-le-cœur provoqués par le vide de leur estomac. Etzwane, qui lui-même entendait d'étranges bourdonnements dans ses oreilles, ordonna aux femmes du camp de servir aussitôt un repas chaud et des boissons.

Les hommes mangèrent, lentement et avec gratitude, s'émerveillant que l'assaut du camp se soit déroulé si aisément. C'était une situation incroyable.

Après avoir mangé, Etzwane fut saisi d'une somnolence presque irrésistible, à laquelle il ne pouvait cependant pas se permettre de succomber. La vieille Kretzel se trouvait à proximité et il l'appela. « Qu'est-il arrivé aux Kas ? Il y en avait une quarantaine dans le camp ; à présent, ils sont moins d'une dizaine. »

La vieille Kretzel répondit d'une voix morne : « Ils sont partis dans le vaisseau. Il y a seulement deux jours qu'ils s'en sont allés, très excités. De grands événements se préparent, pour le meilleur ou pour le pire.

— Quand est-ce qu'un autre vaisseau doit revenir ?

— Ils ne se sont pas donné la peine de me l'expliquer.

— Allons interroger les Kas. »

Ils se rendirent au cantonnement où les Kas gisaient ligotés. Les dix hommes qu'Etzwane avait postés pour les garder dormaient tous, et les Kas se démenaient furieusement pour se libérer. Etzwane réveilla les dormeurs à coups de pied. « Est-ce ainsi que vous veillez à notre sécurité ? Tous autant que vous êtes, endormis comme des souches ! Encore une minute, et votre sommeil aurait pu devenir éternel. »

Le vieux Sul, un des hommes qui avaient été laissés de garde, répondit avec humeur : « Vous nous avez dit vous-même que ces gens-là étaient des victimes. En bonne justice, ils devraient être reconnaissants de leur libération.

— C'est précisément ce que j'ai l'intention de leur faire comprendre, dit Etzwane. En attendant, ils ne voient en nous que des forcenés qui les ont attaqués et ligotés avec des lanières.

— Bah, marmonna Sul, il n'y a pas moyen de discuter avec vous. Vous avez la langue mieux pendue que la mienne. »

Etzwane ordonna : « Assurez-vous que les lanières sont bien fixées. » Et puis, s'adressant à Kretzel : « Dites aux Kas que nous ne leur voulons aucun mal, et que nous considérons les asutras comme nos ennemis communs. »

Kretzel considéra Etzwane avec perplexité, comme si elle jugeait ces phrases étranges et ridicules. « Pourquoi leur dites-vous cela ?

— Afin qu'ils nous aident, ou du moins qu'ils ne fassent rien pour nous gêner. »

Elle secoua la tête. « Je vais le leur jouer, mais ils n'y prêteront pas grande attention. Vous ne comprenez pas les Kas. » Elle prit sa double flûte et joua quelques phrases musicales. Les Kas écoutèrent sans réaction perceptible. Ils ne répondirent pas mais, après un bref silence, ils émirent des sons fluctuants, frémissants, comme les gloussements d'une nichée de petits hiboux.

Etzwane les regarda d'un air incertain. « Que disent-ils ? »

Kretzel haussa les épaules. « Ils discutent ensemble dans le Style Allusif, qui dépasse mes capacités. De toute façon, je ne pense pas qu'ils vous comprennent.

— Demandez-leur quand le vaisseau doit revenir. »

Kretzel se mit à rire, mais elle fit ce qu'il lui demandait. Les Kas la dévisagèrent, l'air interdit. L'un d'eux gazouilla une brève suite de notes musicales, puis ils demeurèrent silencieux. Etzwane interrogea Kretzel du regard.

« Ils chantent un extrait du Chant 5633 : « la farce embarrassante ». Cela pourrait se traduire par une réponse narquoise comme : « En quoi cela vous concerne-t-il ? »

— Je vois, dit Etzwane. Ils manquent de sens pratique.

— Ils en ont suffisamment, répliqua Kretzel. La situation dépasse leur entendement. Vous souvenez-vous des ahulphes de Durdane ?

— Oui, certes.

— Pour les Kas, les hommes sont comme des ahulphes : dotés de réactions imprévisibles, à demi intelligents, et se livrant à des bouffonneries incompréhensibles. Il leur est impossible de vous prendre au sérieux. »

Etzwane poussa un grognement. « Reposez la question. Dites-leur que lorsque le vaisseau sera là, ils seront libérés. »

Kretzel joua de sa flûte. Le résultat fut une réponse laconique : « Le navire reviendra dans quelques jours avec un nouveau contingent d'esclaves. »

10

Les esclaves mutinés avaient obtenu de quoi se nourrir et s'abriter, et un répit que tous savaient temporaire. Un certain Joro soutint que le groupe devrait transporter des vivres dans un endroit secret au milieu des collines et tâcher de survivre jusqu'à ce qu'ils puissent tenter un autre raid. « De cette façon, nous pouvons gagner encore plusieurs mois, et qui sait ce qui peut se passer ? Les vaisseaux de secours de la Terre arriveront peut-être. »

Etzwane eut un rire amer. « Je sais maintenant ce que j'aurais dû savoir depuis toujours : qu'à moins de prendre soi-même les choses en main, on meurt esclave. C'est un fait fondamental. Personne ne va venir à notre secours. Si nous restons ici, il y a de fortes chances que nous soyons tués sous peu. Si nous allons nous cacher dans les landes, nous gagnerons deux mois à vivre une vie de misère dans des vêtements trempés, et nous finirons par être tués de toute façon. Si nous appliquons le plan initial, nous avons des chances d'acquérir un grand avantage, et au pire, nous mourrons dignement, en causant à nos ennemis autant de dommages que possible.

— Je crois que c'est le « pire » qui a les meilleures chances de se produire, grommela Sul. Pour ma part, je suis las de ces projets chimériques.

— Vous devez agir comme bon vous semble, dit Etzwane courtoisement. Je vous en prie, partez sur les landes. La voie est libre. »

Korba déclara d'un ton péremptoire : « Que ceux qui veulent partir s'en aillent maintenant. Nous autres, nous avons du pain sur la planche et le temps risque de nous manquer. »

Mais ni Sul ni Joro ne choisirent de s'en aller.

Au cours de la journée, Rune la Baguette de Saule vint trouver Etzwane. « Vous souvenez-vous de moi ? Je suis la jeune fille alule qui naguère vous a montré de l'amitié. Je me demande si vous songez encore à moi avec affection ? Mais je suis décharnée et ridée comme si j'étais une vieille femme. N'est-ce pas la vérité ? »

Etzwane, dont l'esprit était agité de mille soucis, promena son regard sur l'esplanade en essayant de trouver une réponse convenable et diplomatique. Il répondit, d'un ton un peu bref : « Sur cette planète, une jolie fille est une anomalie.

— Ah ! comme j'aimerais donc être une anomalie ! Autrefois, il y a si longtemps, quand les hommes tendaient la main pour saisir du bout des doigts mon petit bonnet, j'étais heureuse, même quand je feignais de ne pas trouver cela à mon goût. Mais maintenant, si je dansais nue sur l'esplanade, qui me regarderait ?

— Vous attireriez toujours l'attention, dit Etzwane. Surtout si vous dansiez bien.

— Vous vous moquez de moi, dit Rune tristement. Pourquoi ne m'offrez-vous pas un peu de consolation, un geste ou un sourire ? Vous me donnez l'impression d'être difforme et affreuse.

— Telle n'est pas mon intention, dit Etzwane, vous pouvez en être assurée. Mais je vous prie de m'excuser, je dois m'occuper de nos préparatifs. »

Deux jours passèrent, au cours desquels la tension augmenta d'heure en heure. Au matin du troisième jour, un disque surgit du sud et plana à la verticale du camp. Il n'y eut pas besoin de donner l'alerte ni des ordres : les hommes étaient déjà à leurs postes.

Le disque planait, maintenu en l'air par un réseau bourdonnant de vibrations. Etzwane l'observait depuis le garage, le corps couvert de sueur froide, en se demandant comment, parmi les nombreuses possibilités, les choses allaient mal tourner.

Du vaisseau partit un agréable son de trompe dont l'écho fut renvoyé par la colline quelques secondes plus tard.

Le son mourut, le vaisseau continua de planer. Etzwane retint son souffle à en avoir mal aux poumons.

Le vaisseau se mit en mouvement et descendit lentement vers le terrain d'atterrissage. Etzwane relâcha son souffle et se pencha en avant. C'était maintenant le moment critique.

Le vaisseau toucha le sol, qui s'affaissa visiblement sous la masse de l'appareil. Une minute s'écoula, deux minutes. Etzwane se demanda si ceux qui étaient à bord avaient remarqué un défaut de procédure, l'absence d'une formalité quelconque… Le sabord s'ouvrit, une rampe glissa jusqu'au sol. Deux Kas apparurent, des asutras chevauchant leur cou comme de petits jockeys noirs. Ils s'arrêtèrent au bas de la rampe et regardèrent de l'autre côté de l'esplanade. Deux autres Kas descendirent, et tous les quatre restèrent immobiles comme s'ils attendaient quelque chose.

Deux fourgons quittèrent l'entrepôt : c'était la procédure habituelle quand un vaisseau atterrissait. Ils firent un crochet pour passer près de la rampe. Etzwane et trois hommes sortirent du garage et s'avancèrent d'un air faussement désinvolte vers le vaisseau. D'autres petits groupes positionnés en divers endroits de la cour commencèrent à converger vers le vaisseau.

Le premier fourgon s'arrêta : quatre hommes en descendirent et bondirent sur les Kas. Du second fourgon, quatre autres apportèrent des lanières de cuir : il ne fallait tuer que si c'était indispensable, faute de quoi ils risquaient de se retrouver avec un vaisseau sans l'équipage pour le piloter. Tandis que le groupe luttait au bas de la rampe, Etzwane et les siens escaladèrent celle-ci en courant et pénétrèrent dans l'appareil.

Le vaisseau transportait un équipage de quatorze Kas et plusieurs douzaines d'asutras, certains dans des bacs comme celui qu'Etzwane et Ifness avaient découvert dans l'épave au pied du Thrie Orgaï. En dehors de la mêlée au bas de la rampe, ni les Kas ni les asutras n'opposèrent de résistance. Les Kas semblaient paralysés par la surprise, ou peut-être étaient-ils seulement apathiques : il était impossible de comprendre leurs émotions. Les asutras étaient aussi opaques que du silex. De

nouveau, les esclaves rebelles éprouvèrent cette frustration que l'on ressent lorsqu'on frappe de toutes ses forces et qu'on ne rencontre que du vide. Ils étaient soulagés mais déçus, triomphants mais vibrant encore d'une tension que rien n'avait apaisée.

La grande soute centrale contenait près de quatre cents hommes et femmes de tous âges et de toutes conditions, mais apparemment de piètre qualité dans l'ensemble, sans ressort ni courage.

Etzwane ne perdit pas de temps avec les occupants de la soute, il rassembla les Kas et leurs asutras dans la coupole de pilotage et fit venir Kretzel. « Dites-leur ceci, déclara-t-il, et assurez-vous qu'ils comprennent parfaitement. Nous voulons retourner sur Durdane. Voici ce que nous leur demandons : être transportés jusqu'à notre planète natale. Nous ne serons pas satisfaits à moins. Dites-leur que lorsque nous serons arrivés à destination, nous n'exigerons rien d'autre d'eux, ils conserveront leur vaisseau et auront la vie sauve. S'ils refusent de nous conduire à Durdane, nous les tuerons sans pitié. »

Kretzel fronça les sourcils et s'humecta les lèvres, puis elle prit sa flûte double et joua le message d'Etzwane.

Les Kas demeurèrent impassibles. Etzwane demanda avec anxiété : « Comprennent-ils ?

— Ils comprennent, dit Kretzel. Ils ont déjà décidé de leur réponse. Ceci est un silence rituel. »

Un des Kas s'adressa à Kretzel dans une série de tons mesurés du Premier Style, formulés d'une manière si détachée qu'ils paraissaient condescendants, ou même moqueurs.

Kretzel dit à Etzwane : « Ils vous emmèneront sur Durdane. Le vaisseau part immédiatement.

— Demandez-leur s'il y a suffisamment de nourriture et de boisson à bord. »

Kretzel s'exécuta et obtint une réponse. « Il dit que les vivres sont naturellement suffisants pour le voyage.

— Dites-leur encore une chose. Nous avons apporté des torpilles à bord du vaisseau. S'ils essaient de nous tromper, nous sauterons tous ensemble. »

Kretzel joua de sa double flûte ; le Ka se détourna avec indifférence.

Etzwane avait connu bien des joies et des triomphes au cours de sa vie, mais jamais une exultation comme celle-ci, au cours de ce voyage de retour de la sombre planète Kaheï. Il se sentait épuisé, mais il n'arrivait pas à dormir. Il se méfiait des Kas, il craignait les asutras ; il n'arrivait pas à croire que sa victoire était complète. Quant aux autres hommes, il n'avait confiance qu'en Korba, et il s'assura que tous deux ne dormaient jamais en même temps. Pour maintenir une bonne vigilance, il avertit les autres que les asutras étaient rusés, et qu'ils n'acceptaient pas volontiers la défaite ; mais au fond de lui-même, il était convaincu que la victoire avait été remportée. Dans son expérience, les asutras étaient des réalistes imperturbables, qu'aucune considération de méchanceté ou de revanche ne venait troubler. Quand les Roguskhoïs avaient été vaincus dans le Shant, les asutras auraient aisément pu détruire Garwiy, Brasseï et Maschein avec leurs rayons énergétiques, mais ils ne s'en étaient pas donné la peine. Il y a de fortes chances, songea Etzwane, pour que l'impossible ait été accompli – et sans l'aide de l'ineffable Ifness, ce qui ajoutait une certaine saveur à son triomphe.

Etzwane passait beaucoup de temps dans la coupole de pilotage. On ne voyait rien d'autre par les hublots qu'un noir d'encre, avec de temps à autre une fine traînée d'écume. Un écran représentait le ciel au-dehors : les étoiles étaient des disques noirs sur un champ vert lumineux. Un cercle indicateur entourait trois points noirs qui grossissaient de jour en jour. Etzwane pensa qu'il s'agissait d'Ezeletta, Sassetta et Zaëlle.

La situation dans la soute était épouvantable. Les hommes et les femmes de la cargaison ignoraient tout de la propreté, de l'ordre ou de l'hygiène : la soute puait comme un abattoir. Etzwane apprit que la plupart de ces gens étaient nés sur Kaheï et n'avaient connu que la vie du camp d'esclaves. Pendant la mise au point des Roguskhoïs, les expériences macabres avaient fait partie de leur routine quotidienne ; cela leur semblait être le mode de vie normal. Les asutras, quelles que fussent leurs

qualités, ne faisaient preuve ni de délicatesse ni de pitié, se dit Etzwane, et peut-être ces sentiments-là étaient-ils typiquement humains. Etzwane essaya d'éprouver de la compassion pour les esclaves, mais l'odeur infecte et le désordre dans la soute rendaient la tâche difficile. Une fois ramenés sur Durdane, ces gens étaient destinés à souffrir encore. Certains en arriveraient peut-être même à souhaiter pouvoir « rentrer chez eux » sur la sombre planète Kaheï.

Le vaisseau évoluait dans l'atmosphère. Au-dessus de lui dansaient les trois soleils ; au-dessous s'étendait la surface gris-violet de Durdane. Pendant que le vaisseau descendait, des contours familiers défilèrent sous leurs yeux : le Beljamar et les Iles Fortunées, le Shant et le Palasedra, puis le vaste monde-continent du Caraz.

Etzwane identifia le fleuve Keba et le lac Nior. Quand le vaisseau fut encore plus bas, le Thrie Orgaï et le fleuve Vurush apparurent. Avec l'aide de Kretzel, il donna des instructions pour que le vaisseau se pose à Shagfe. L'appareil atterrit sur la pente au sud du village. Les rampes s'abaissèrent ; les passagers émergèrent en titubant, vacillant ou rampant, et se retrouvèrent sur le sol de leur planète natale, chacun serrant un paquet de vivres et autant de métal fin qu'il pouvait porter. Etzwane s'était muni de trente barres d'alliage rouge brillant qu'il avait trouvées dans la salle des machines ; une fortune suffisante, avait-il calculé, pour le ramener dans le Shant.

Toujours méfiant, Etzwane insista pour que les Kas sortent du vaisseau et restent au-dehors jusqu'à ce que les passagers se soient dispersés. « Vous nous avez conduits ici sur Durdane et nous en avons maintenant fini avec vous et votre vaisseau, mais en avez-vous fini avec nous ? Je ne veux pas être anéanti par un éclair rouge que vous lancerez dès que vous en aurez la possibilité. »

Par le truchement de Kretzel, les Kas répondirent : « Que vous viviez ou mouriez nous indiffère : quittez le vaisseau immédiatement. »

Etzwane répliqua : « Ou bien vous sortez avec nous sur la plaine, ou bien nous vous retirons vos asutras, que vous semblez

tant révérer. Nous n'avons pas souffert, espéré et lutté pour courir bêtement des risques au dernier moment. »

Huit des Kas sortirent finalement dans la plaine. Etzwane, avec quelques-uns de ses hommes, leur fit gravir presque deux kilomètres, puis les laissa partir. Ils s'en retournèrent d'un pas lourd à leur vaisseau tandis qu'Etzwane et ses compagnons s'abritaient derrière les rochers. Dès que les huit Kas furent à bord, le vaisseau s'éleva dans les airs. Etzwane le regarda diminuer et disparaître, et c'est alors qu'il prit vraiment conscience de la réalité : il était bel et bien revenu sur Durdane. Ses genoux se dérobèrent ; il s'assit sur un rocher, épuisé comme jamais de sa vie il ne l'avait été, et des larmes jaillirent de ses yeux.

11

À Shagfe, la venue de tant de gens chargés de richesses avait provoqué des bouleversements. Certains burent copieusement du brassin de Baba, d'autres jouèrent aux cartes et aux dés avec les Vers-Bleus kashs qui traînaient toujours dans le voisinage. Pendant toute la nuit, des bruits d'altercation se firent entendre : hurlements et jurons, sanglots d'ivrognes et cris de douleur. Et au matin on découvrit une douzaine de cadavres. Dès que le ciel s'éclaira, des groupes se mirent en route pour rejoindre leurs terres ancestrales, au nord, à l'est, au sud et à l'ouest.

Les Alulas, sans un mot d'adieu à Etzwane, partirent pour le lac Nior. Rune la Baguette de Saule lui jeta seulement un coup d'œil par-dessus son épaule. En croisant son regard, Etzwane n'y put rien lire. Il les regarda s'éloigner dans la brume matinale, puis s'en fut trouver Baba l'aubergiste.

« J'ai deux choses à voir avec vous, déclara Etzwane. La première, où est Fabrache ? »

Baba répondit en termes évasifs. « Qui peut suivre la course de cet homme au pied léger ? Le commerce des esclaves est ruiné. Les anciens marchés n'existent plus et Hozman Gorge-Malade a disparu : la misère s'abat sur le pays. En ce qui concerne Fabrache, quand il se présentera, vous le verrez ; ce n'est pas quelqu'un dont on peut prédire les déplacements.

— Je ne veux pas attendre, dit Etzwane, ce qui m'amène à la seconde question : mon ambleur. Je désire qu'il soit sellé et préparé pour le voyage. »

Les yeux de Baba s'exorbitèrent d'étonnement. « Votre ambleur ? Quel est ce prodige d'imagination ? Vous ne possédez pas d'ambleur dans mes écuries.

— Si fait, j'en ai un, répliqua sèchement Etzwane. Mon ami Ifness et moi-même avons confié nos montures à vos soins.

Pour ce qui me concerne en tout cas, j'ai l'intention de récupérer la mienne. »

Baba eut un hochement de tête ébahi et leva pieusement les yeux au ciel. « Dans votre pays, il peut bien y avoir des coutumes bizarres, mais ici, à Shagfe, nous avons un peu plus de sens pratique. Une fois donné, un cadeau ne peut être repris.

— Un cadeau, dites-vous ? » Le ton d'Etzwane se fit menaçant. « Avez-vous entendu les récits des gens qui vous ont apporté du métal en échange du brassin hier soir ? Comment, grâce à notre force et notre volonté, nous avons obtenu de retourner au Caraz ? Croyez-vous que je sois le genre d'homme à tolérer le moindre larcin ? Amenez-moi mon ambleur ou préparez-vous à être bastonné d'importance. »

Baba plongea la main derrière son comptoir et en ressortit son gourdin. « Une bastonnade, hein ? Écoute-moi bien, jeune freluquet, je ne suis pas aubergiste de Shagfe sans avoir administré moi-même quelques bastonnades, je te le garantis. Et maintenant, débarrasse-moi le plancher sur-le-champ ! »

Etzwane sortit de son escarcelle la petite arme qu'Ifness lui avait donnée voilà bien longtemps : le pistolet énergétique qu'il avait emporté sur la planète Kaheï et rapporté sans s'en être jamais servi. Il braqua son arme sur le coffre-fort de Baba et pressa le bouton. Un éclair, une explosion, un cri d'horreur, et Baba resta hébété, les yeux fixés sur la dévastation qui, un instant auparavant, avait contenu une fortune en métal. Etzwane tendit le bras, saisit le gourdin et lui en assena un coup sur le dos. « Mon ambleur, et vite. »

Le visage gras de Baba reflétait la peur et l'hostilité. « Vous m'avez déjà dépouillé des gains d'une vie entière ! Désirez-vous les fruits de tout mon labeur ?

— N'essayez jamais d'escroquer un honnête homme, déclara Etzwane. Un autre voleur pourrait éprouver de la sympathie pour vos aspirations ; quant à moi, je veux seulement mon bien. »

D'une voix que la rage rendait nasillarde, Baba envoya un des valets aux écuries. Etzwane sortit dans la cour où il trouva la vieille Kretzel assise sur un banc. « Que faites-vous là ?

demanda Etzwane. Je vous croyais en route pour l'Étang d'Elshuka.

— La route est longue, dit Kretzel en rajustant autour de ses épaules son manteau en loques. J'ai quelques morceaux de métal, suffisamment pour pouvoir me caler l'estomac pendant un certain temps. Quand le métal sera épuisé, j'entreprendrai mon voyage vers le sud, mais je n'arriverai sûrement jamais aux vertes prairies qui sont au-dessus de l'étang. Et quand bien même j'y parviendrais, qui se souviendrait de la petite fille qui a été volée par Molsk ?

— Et la Grande Geste ? Combien de gens dans Shagfe comprendront quand vous jouerez de votre double flûte ? »

Kretzel voûta ses vieilles épaules sous la chaleur des soleils. « C'est une grande épopée : l'histoire d'une planète lointaine. Je l'oublierai peut-être, ou peut-être pas, et parfois, quand je serai assise ici au soleil, je jouerai de la flûte, mais personne ne comprendra les actes héroïques que je relaterai. »

L'ambleur fut amené : une créature nullement aussi saine que celle qu'Etzwane avait conduite à Shagfe, avec un harnachement quelque peu usé et constitué de bric et de broc. Etzwane ayant souligné ces faits, le palefrenier lui apporta des sacs de farine et une outre de brassin pour le voyage.

Debout à côté de l'auberge, Etzwane vit un homme au visage familier : c'était Gulshe qui observait ses préparatifs avec une sombre intensité. Gulshe serait un guide efficace, songea Etzwane, mais que se passerait-il quand Etzwane dormirait et que Gulshe monterait la garde ? Cette perspective le fit frissonner. Il adressa un salut courtois à Gulshe et enfourcha son ambleur. Il contempla un instant la vieille Kretzel, dont le cerveau était empli d'un savoir merveilleux. Il ne la reverrait jamais, et avec elle disparaîtrait l'histoire d'un monde… Kretzel releva la tête ; leurs regards se croisèrent. Etzwane se détourna, les yeux de nouveau pleins de larmes. Il quitta Shagfe, et il sentit peser sur son dos le regard de Gulshe et l'adieu de Kretzel.

Quatre jours plus tard, Etzwane franchit la crête d'un éperon de grès et vit en contrebas couler le Keba. D'après ses estimations, Shillinsk devait être un peu plus au sud, car il

s'était perdu en traversant la Plaine des Fleurs Bleues. Il examina la rive du fleuve et finit par apercevoir le port de Shillinsk, à sept ou huit kilomètres au sud. Il fit descendre la pente à son ambleur et chemina dans cette direction.

L'auberge de Shillinsk était restée telle que dans son souvenir. Il n'y avait pas de cargos ni de barges amarrés à quai, mais Etzwane n'éprouvait pas grande impatience ; la tranquillité de Shillinsk était une chose à savourer en soi.

Il entra dans l'auberge et trouva le propriétaire polissant la surface de son comptoir avec un sachet de pourrite et un carré graisseux de peau de chumpa. Il ne reconnut pas Etzwane, ce dont ce dernier ne s'étonna pas. Dans ses vêtements en loques, il était bien éloigné de cet élégant Gastel Etzwane qui était venu à Shillinsk avec Ifness.

« Vous ne vous souvenez pas de moi, dit Etzwane, mais il y a quelques mois je suis venu ici avec le sorcier Ifness, dans son bateau magique. Vous aviez été victime d'un incident déplaisant, si j'ai bonne mémoire. »

L'aubergiste fit la grimace. « Évitez de remuer de tels souvenirs. Le sorcier Ifness est un homme à craindre. Quand viendra-t-il chercher son bateau ? Il flotte là-bas sur l'eau. »

Etzwane ouvrit de grands yeux surpris. « Ifness n'a pas repris son bateau ?

— Regardez par la porte : vous le verrez, exactement tel que vous l'avez laissé. » Et l'aubergiste ajouta vertueusement : « J'ai maintenu cette embarcation saine et sauve, comme j'en avais été chargé.

— Bravo. » Etzwane était enchanté ; il avait observé Ifness aux commandes, par conséquent il connaissait l'utilisation des cadrans et savait également comment monter à bord sans essuyer un choc électrique. Il désigna l'ambleur. « Pour votre peine, je vous fais cadeau de cet ambleur, avec sa selle. Je désire seulement un repas et le gîte pour la nuit, demain, je partirai dans le bateau magique.

— Vous le ramènerez à Ifness ?

— Sincèrement, je n'arrive pas à imaginer ce qui a pu lui arriver. Je pensais que cela faisait longtemps qu'il était repassé par Shillinsk pour y reprendre lui-même son bateau… En tout

cas, s'il a besoin de moi ou du bateau, il saura où me trouver – s'il est encore en vie. »

Si Ifness était encore en vie… Entre Shagfe et Shillinsk se dressaient mille dangers : les chumpas, des bandes d'ahulphes fous, des tribus de voleurs et des chasseurs d'esclaves. Ifness avait pu être victime de l'un ou l'autre de ces périls, et toutes les pensées amères d'Etzwane étaient peut-être injustifiées… Fallait-il qu'il se lance à la recherche d'Ifness ? Etzwane poussa un long soupir. Le Caraz était vaste. Ce serait s'évertuer en pure perte.

L'aubergiste prépara un savoureux souper de poisson de rivière poché dans une sauce verte piquante, puis Etzwane sortit sur le quai pour regarder le crépuscule violet tomber sur les flots. Le Shant et la cité de Garwiy lui paraissaient bien plus proches qu'il ne l'avait espéré.

Au matin, il prit un petit youyou pour se rendre au bateau et s'aida d'une branche sèche pour pousser avec précaution l'interrupteur du système de sécurité. Puis, avec plus de précaution encore, il posa le doigt sur le plat-bord. Pas de choc, pas de gerbes aveuglantes d'étincelles comme celles qui avaient précipité l'aubergiste dans le fleuve.

Etzwane attacha le youyou à l'amarre et leva l'ancre. Le courant happa le bateau et l'emporta vers le nord, au milieu du fleuve. Etzwane hissa la voile, Shillinsk s'éloigna et devint un alignement de maisons de poupées sur la berge.

Et maintenant : l'essai crucial. Il ouvrit le coffret aux commandes et examina la rangée de boutons. Il tourna très doucement celui marqué « Ascension ». Et le bateau s'éleva dans les airs, dérivant sous la poussée du vent. Etzwane amena précipitamment la voile, de crainte qu'une risée ne le fasse chavirer.

Il essaya les autres boutons : le bateau décrivit un grand arc et vola cap à l'est, vers le Shant.

Au-dessous de lui défilaient les plaines gris ardoise et les marais vert foncé. Devant lui miroita le fleuve Bobol, puis le grand Usak.

À la nuit tombante, Etzwane atteignit la côte est et l'océan Vert. Quelques scintillements de lumières jaunes indiquaient un village sur le littoral ; devant, les étoiles se reflétaient dans l'eau.

Etzwane ralentit l'allure du bateau, qui se mit à dériver, et il s'endormit ; et quand l'aube se leva, la terre du Shant se dressait à l'horizon, au sud-est.

Etzwane survola à grande altitude les cantons de Gitanesq et de Fenesq, puis il descendit en direction de la Sualle. Les tours de Garwiy étaient à peine visibles : on aurait dit une poignée de joyaux scintillants. Les rivages se rapprochèrent ; des bateaux de pêche s'activaient au loin. Etzwane fit plonger le bateau jusqu'à la surface de l'eau. Il hissa la voile et, comme il avait vent arrière, il fila sur Garwiy, suivi d'un sillage bouillonnant.

Le vent faiblit bientôt et le bateau se déplaça plus lentement sur les eaux calmes. Somnolant dans la tiédeur de l'air, Etzwane ne voyait aucune raison de se hâter. En vérité, la perspective d'amener le bateau à quai et de débarquer éveillait en lui un curieux sentiment de mélancolie. L'aventure serait alors définitivement terminée ; en dépit de toutes les souffrances et du profond désespoir qu'elle avait engendrés, il avait vécu intensément, magnifiant et enrichissant son existence.

Le bateau voguait sur les eaux tranquilles, et les tours de Garwiy se dressèrent au-dessus d'Etzwane comme des seigneurs attablés à un banquet. Le long du rivage, Etzwane repéra des lieux familiers : ce bâtiment-ci, cet entrepôt-là, et là-bas le vieux hangar délabré où Ifness avait amarré son bateau. Etzwane donna un coup de barre, le bateau fendit l'eau dans un clapotement. Etzwane amena la voile ; le bateau glissa silencieusement jusqu'à l'appontement.

Etzwane amarra solidement le bateau, puis il monta sur la route et fit signe à une diligence. Le cocher le toisa avec méfiance. « Dites donc, pourquoi m'arrêtez-vous ? Je n'ai rien à donner, allez à l'hospice pour votre aumône.

— Je ne veux pas la charité, je veux un moyen de transport », dit Etzwane. Il grimpa dans la diligence. « Conduisez-moi à l'auberge de Fontenay, sur l'avenue Galias.

— Vous avez de l'argent ?

— Pas dans ces vêtements. Vous serez payé quand nous serons à l'auberge, acceptez-en ma parole. »

Le cocher fit claquer son fouet pour que l'ambleur se mette en route. Etzwane lui cria : « Quoi de neuf à Garwiy ? Il y a des mois que j'en suis parti.

— Rien de bien remarquable. Les Verts et les Pourpres nous accablent d'impôts : ils sont plus ambitieux dans leurs projets que ne l'était l'Anome... J'apprécie d'avoir le cou à l'air plutôt que de porter le torque, mais à présent les Verts et les Pourpres veulent me faire payer ma liberté. Qu'est-ce qui est préférable : une soumission bon marché ou une indépendance coûteuse ? »

La diligence poursuivit son chemin dans la clarté crépusculaire, par des rues qui paraissaient petites et pittoresques, agréablement familières tout en étant presque étrangères. Sur la planète Kaheï, Garwiy avait semblé être un rêve – et pourtant, elle existait bien. Ici, à Garwiy, Kaheï était devenue une abstraction – et elle aussi existait. Ailleurs, il y avait le monde des vaisseaux-globes noirs avec leurs équipages humains. Il ne saurait jamais ce qu'il en était de ce monde-là.

La diligence s'arrêta devant l'auberge de Fontenay, le cocher regarda Etzwane d'un air agressif. « Et maintenant, mon argent, s'il vous plaît.

— Un instant. » Etzwane entra dans l'auberge et y trouva Fontenay assis à une table en train de déguster un flacon de sa propre marchandise. Fontenay fronça les sourcils devant cette apparition loqueteuse, et puis, reconnaissant Etzwane, il proféra une exclamation d'étonnement. « Qu'est-ce donc que cela ? Gastel Etzwane en guenilles pour un bal costumé ?

— Non pas un bal, mais une aventure dont je viens seulement de revenir à l'instant. Soyez assez aimable pour payer ce cocher importun, puis donnez-moi une chambre, un bain, un barbier, des vêtements propres, et pour finir, un bon dîner.

— Rien ne pourrait me faire plus plaisir », dit Fontenay. Il claqua des doigts. « Heinel ! Jared ! Veillez au bien-être de Gastel Etzwane ! » Fontenay se retourna vers Etzwane. « Devinerez-vous qui joue de la musique sur l'estrade là-bas ? Il sera là dans une demi-heure.

— Dystar le druithine ?

— Hélas, pas Dystar ! C'est Frolitz et ses Vert foncé-Azur-Noir-Rose.

— Voilà une bonne nouvelle, dit Etzwane du fond du cœur. Il n'y a personne que je verrai avec plus de plaisir.

— Eh bien, installez-vous à votre aise. Une joyeuse soirée nous attend. »

Etzwane se baigna avec zèle, c'était le premier bain chaud qu'il prenait depuis son départ de chez Fontenay avec Ifness. Il enfila des vêtements propres, puis un barbier lui coupa les cheveux et le rasa. Que faire de ses loques malodorantes ? Il était tenté de les garder en souvenir, mais finalement il les jeta.

Il descendit dans la salle commune et y trouva Frolitz en conversation avec Fontenay. Frolitz se leva d'un bond et étreignit Etzwane. « Eh bien, mon garçon ! Il y a des mois que je ne t'ai vu et j'apprends que tu as vécu une aventure picaresque ! Tu as toujours été porté aux marottes et aux actes chevaleresques ! Mais maintenant te voilà, et tu as l'air – comment dirais-je ? – d'avoir appris bien des choses étranges… Quel genre de musique as-tu joué ? »

Etzwane éclata de rire. « J'ai commencé à apprendre une Grande Geste de quatorze mille chants, mais je n'en ai réellement assimilé qu'une vingtaine environ.

— C'est un bon début ! Peut-être pourrons-nous en entendre quelques-uns ce soir. J'ai engagé un autre musicien, un jeune Paganais très astucieux, mais il manque d'élasticité. Je doute qu'il parvienne jamais à apprendre quoi que ce soit. Tu auras ton ancienne place et Chaddo pourra se mettre à la basse coulante. Qu'est-ce que tu en dis ?

— Je dis, premièrement, que je ne peux pas jouer ce soir : je vous abasourdirais tous ! Deuxièmement, je meurs d'envie de faire un vrai repas : je reviens du Caraz où je me suis nourri de soupe au gruau. Troisièmement, en ce qui concerne l'avenir : c'est le néant.

— Des entreprises qui n'ont rien à voir avec la musique t'empêchent constamment de t'y consacrer, déclara Frolitz avec humeur. J'imagine que tu es venu retrouver ton vieil ami, dont j'ai oublié le nom. Je l'ai souvent aperçu ces derniers temps.

Tiens, justement, le voilà qui se rend à sa table habituelle, là-bas dans le coin. Écoute mon conseil et laisse-le tomber.

— C'est un bon conseil, répondit Etzwane d'une voix tendue. Néanmoins, je dois dire un mot à Ifness, et je vous rejoindrai ensuite. »

Etzwane traversa la salle et s'arrêta devant la table du coin. « Je suis surpris de vous voir. »

Ifness leva sur lui un regard sans expression, puis il eut un brusque hochement de tête. « Ah, Etzwane, vous me prenez à un moment où je suis pressé. Je dois manger rapidement et m'en aller. »

Etzwane se laissa tomber dans un fauteuil et regarda intensément le long visage austère, comme pour faire sortir les secrets d'Ifness par une sorte de succion visuelle. « Ifness, l'un de nous deux doit être fou. Lequel est-ce, vous ou moi ? »

Ifness eut un geste d'agacement. « Le résultat serait le même dans les deux cas, car il y aurait de toute façon une égale disparité d'opinion. Mais, comme je l'ai indiqué, je…»

Etzwane reprit comme s'il n'avait pas entendu : « Vous souvenez-vous des circonstances de notre séparation ? »

Ifness fronça les sourcils. « Pourquoi ne m'en souviendrais-je pas ? L'événement est survenu dans un lieu situé au centre-nord du Caraz, un jour que je ne saurais préciser. Vous vous étiez lancé, ce me semble, à la poursuite d'une jeune fille barbare, ou quelque chose de ce genre. Si j'ai bonne mémoire, je vous avais déconseillé d'entreprendre ce projet.

— C'est bien cela, dans les grandes lignes. Vous étiez parti organiser une opération de secours. »

Un serveur déposa une soupière devant Ifness, qui souleva le couvercle, huma, puis remplit un bol d'une louche de soupe verte aux fruits de mer. Il revint à la remarque d'Etzwane en plissant le front d'un air absorbé.

« Voyons, quelles étaient les circonstances ? Elles impliquaient les hommes de la tribu alule et Hozman Gorge-Malade. Vous vouliez organiser une expédition chevaleresque dans les cieux pour sauver une damoiselle dont vous vous étiez entiché. J'avais déclaré le projet irréalisable, et même

suicidaire. Je suis heureux de voir que vous en avez été dissuadé.

— Je me souviens de cette affaire dans une perspective différente, répliqua Etzwane. J'avais proposé de m'emparer du vaisseau-entrepôt. Vous aviez déclaré qu'une telle acquisition intéresserait les gens de la Terre et qu'un vaisseau de secours pourrait arriver dans un minimum de deux à trois semaines.

— Oui, effectivement. J'ai parlé de la chose à Dasconetta, qui a estimé qu'une telle démarche excédait les pouvoirs de son département, et aucune suite n'y a été donnée. » Ifness goûta sa soupe et en saupoudra la surface de quelques parcelles de gousse de poivre. « De toute manière, cela n'a rien changé au résultat final et vous n'avez donc plus à vous en soucier. »

Etzwane fit un effort pour maîtriser sa voix. « Comment le résultat pourrait-il être le même quand une pleine cargaison de captifs est déportée sur une planète lointaine ?

— Je parle en termes généraux, dit Ifness. Quant à moi, mon travail m'a conduit fort loin. » Il jeta un coup d'œil à son chronomètre. « J'ai encore quelques minutes. Les asutras que j'ai apportés ici dans le Shant, et d'autres encore, ont été étudiés. Vous serez peut-être intéressé par ce que j'ai appris. »

Etzwane s'enfonça dans son fauteuil. « Mais certainement, parlez-moi des asutras. »

Ifness buvait tranquillement sa soupe en maniant sa cuillère avec aisance. « Ce que je vais vous dire résulte d'un mélange de conjectures, d'inductions, d'observations et de communications directes. Les asutras sont une race très ancienne, avec une histoire extrêmement longue. Comme nous le savons, ce sont des parasites qui se sont développés à partir d'une variété de sangsue des marais. Ils accumulent des informations sur la surface de cristaux situés à l'intérieur de leur abdomen. Ces cristaux grandissent et l'asutra grossit. Un abdomen important indique une grande accumulation de connaissances : plus l'abdomen est volumineux, plus la caste est élevée. Les asutras communiquent entre eux par impulsions nerveuses, ou peut-être par télépathie ; un groupe d'asutras spécialisés est capable d'accomplir les tâches intellectuelles les plus complexes.

« C'est un truisme de dire que l'intelligence se développe aux époques où les conditions extérieures s'aggravent progressivement ; ainsi en a-t-il été pour les asutras. Ils avaient, et ont encore, un taux de reproduction élevé : chaque asutra produit un million d'œufs qui sont orientés selon deux modes possibles, et qui doivent se joindre au mode opposé pour devenir viables. Dans les premiers temps, les asutras ont surpeuplé leurs marécages et ont été contraints de se faire concurrence pour se procurer des hôtes ; un défi qui les a incités à domestiquer des hôtes, à construire des étables et des enclos, et à limiter leur propre taux de reproduction.

« Il est important de comprendre la dynamique des asutras, leur pulsion psychique fondamentale, qui est le désir ardent de dominer un hôte fort et actif. Cette nécessité est aussi essentielle que la force qui fait se tourner les plantes vers le soleil, ou qui pousse les hommes à chercher de la nourriture quand ils ont faim. Ce n'est qu'en gardant à l'esprit ce désir de domination que les activités des asutras peuvent être comprises, ne serait-ce que vaguement. Je dois noter ici que beaucoup, sinon même la totalité, de nos premières théories étaient naïves et inexactes. Mes recherches, je suis heureux de le dire, ont mis en lumière la vérité.

« À cause de leur intelligence et de leur capacité à déployer cette intelligence, et également à cause de leur instinct de prédateur, l'histoire des asutras a été complexe et mouvementée. Ils ont vécu bien des époques. Il y a eu une période artificielle, au cours de laquelle ils ont utilisé l'alimentation chimique, les sensations électriques, la science imaginaire. Pendant une époque de lassitude, des mécanismes ont créé des océans de boue nutritive dans lesquels nageaient les asutras. Au cours d'une autre ère, les asutras ont élevé des hôtes optimaux, mais ceux-ci ont été conquis et anéantis par des asutras associés à des hôtes primitifs issus de la vase originelle. Toutefois, ces hôtes archaïques étaient moribonds et leur race était en voie de disparition ; c'est ce qui a conduit les asutras à tenter l'aventure interplanétaire.

« Sur la planète Kaheï, ils ont découvert un environnement presque identique au leur, et les Kas étaient des hôtes

compatibles. Les asutras se sont rendus maîtres de Kaheï qui, au cours des siècles, est devenue pour eux une seconde planète mère.

« Sur Kaheï, ils se sont heurtés à une situation tout à fait inattendue et fâcheuse. D'une façon très progressive, les Kas se sont peu à peu adaptés aux asutras et les rôles ont commencé à s'inverser. Les asutras, au lieu d'être les membres dominants de la symbiose, en sont devenus les subordonnés. Les Kas ont commencé à assujettir les asutras à des activités manquant de dignité, comme de jouer le rôle de nœuds de commande pour des machines dans les mines ou des engins de production industrielle, et autres tâches déplaisantes. Ou bien encore les Kas mettaient des groupes d'asutras en série pour servir d'ordinateurs ou de bases de données ; en un mot, les Kas se servaient des asutras pour accroître leur propre puissance au lieu que ce soit l'inverse. Les asutras s'insurgèrent contre de telles dispositions : une guerre s'ensuivit et les asutras de Kaheï furent réduits en esclavage. Désormais, les Kas étaient les maîtres et les asutras les auxiliaires.

« Les asutras expulsés de Kaheï étaient désireux de découvrir de nouveaux hôtes. Ils vinrent sur Durdane, où les habitants humains étaient aussi agiles, résistants et compétents que les Kas, et beaucoup plus faciles à diriger. Durdane était trop aride pour qu'ils s'y sentent à l'aise : en l'espace de deux ou trois siècles, ils ont emmené des milliers d'hommes et de femmes sur leur planète natale et les ont intégrés à leur mode de vie. Mais ils convoitaient toujours la planète Kaheï pour ses landes idylliques et ses délicieuses fondrières, et c'est pourquoi ils se lancèrent dans une guerre d'extermination contre les Kas, en se servant d'humains comme esclaves guerriers.

« Les Kas, dont la population n'a jamais été très importante, étaient assurés d'être vaincus à terme à moins de parvenir à juguler l'assaut humain. À titre expérimental, les Kas ont mis au point les Roguskhoïs et les ont envoyés sur Durdane afin de détruire la race humaine. Comme nous le savons, l'expérience a échoué. Les Kas ont alors songé à se servir des hommes comme guerriers contre les asutras, mais une fois encore l'expérience a

échoué : leur bataillon d'esclaves guerriers s'est révolté et a refusé de combattre. »

Etzwane s'enquit : « Comment avez-vous appris tout cela ? »

Ifness fit un geste désinvolte. Il avait fini son potage et mangeait à présent une assiette de viandes froides avec des fruits au vinaigre. « J'ai utilisé les ressources de l'Institut d'Histoire. À propos, Dasconetta est en déconfiture ; j'ai surmonté son inflexibilité pédante et, en fait, j'ai soumis l'affaire au Comité de Coordination, où j'ai rencontré une adhésion active à mon point de vue. Les mondes terriens ne peuvent pas tolérer l'asservissement d'humains par des races extraterrestres : c'est une politique fondamentale. J'ai accompagné le détachement de police, officiellement en qualité de conseiller auprès du commandant en chef, mais en réalité j'ai dirigé l'opération.

« À notre arrivée sur Kaheï, nous avons trouvé aussi bien les Kas que les asutras épuisés et découragés par la guerre. Dans le nord du pays, nous avons mis fin à une bataille de vaisseaux spatiaux, puis nous avons imposé un règlement du conflit, sévère mais juste. On a exigé des Kas qu'ils laissent partir tous leurs asutras et qu'ils rapatrient tous leurs esclaves humains. De leur côté, les asutras renonçaient à leur tentative de dominer Kaheï et acceptaient également de ramener sur Durdane tous les hôtes humains. Cette solution à un problème éminemment complexe était d'une élégante simplicité, se situant dans une zone de compréhension commune. Voilà donc, en un raccourci extrêmement succinct, comment la situation se présente à l'heure actuelle. » Ifness but quelques gorgées d'une infusion de verveine.

Etzwane s'était tassé dans son fauteuil. Il repensait aux vaisseaux blanc et argent qui avaient obligé les vaisseaux kas à s'écarter des globes noirs des asutras. Avec une pointe d'humour désabusé, il se rappela l'apathie et l'absence de vigilance dans le camp d'entraînement, et l'aisance illusoire avec laquelle ses compagnons et lui s'en étaient emparés. Ce vaisseau spatial qu'ils avaient conquis avec une détermination aussi farouche – il était en fait venu pour les rapatrier sur Durdane. Pas étonnant que la résistance ait été aussi faible !

Ifness s'exprima d'une voix empreinte d'une inquiétude polie : « Vous semblez chagrin : mon récit vous a-t-il peiné en quoi que ce soit ?

— Absolument pas, répondit Etzwane. Comme vous l'avez dit, la vérité détruit bien des illusions.

— Vous le comprendrez, j'étais préoccupé par de grands sujets, et j'étais dans l'impossibilité de m'occuper des Alulas capturés, qui en ce moment même doivent vagabonder de nouveau le long du fleuve Vurush. » Il jeta un coup d'œil à son chronomètre. « De votre côté, quelles ont été vos activités après notre séparation ?

— Elles n'ont pas grand intérêt, dit Etzwane. Après quelques légers désagréments, je suis retourné à Shillinsk. J'ai ramené votre bateau à Garwiy.

— C'est fort aimable à vous. Dasconetta m'avait envoyé un véhicule spatial à Shillinsk, et je m'en suis naturellement servi. » Ifness consulta son chronomètre. « Si vous voulez bien m'excuser, il faut que je vous quitte. Notre association s'est étendue sur plusieurs années, mais je doute que nous nous rencontrions de nouveau. Je quitte Durdane et je n'envisage pas d'y revenir. »

Etzwane se laissa retomber au fond de son fauteuil et ne dit rien. Il songeait à des terres lointaines, à des fleuves aux flots puissants et à des clans de nomades. Il se rappelait la terreur à bord du vaisseau de transport et la mort de Karazan ; il repensait aux landes de velours noir, au marécage noir pourpré ; il se souvenait de Polovits et de Kretzel… Ifness s'était levé. Etzwane lui dit : « À Shagfe, il y a une vieille femme nommée Kretzel. Elle connaît quatorze mille chants de la Grande Geste des Kas. Cette connaissance disparaîtra avec elle.

— Tiens donc. » Ifness hésita, tiraillant son menton allongé. « Je vais soumettre cette information à qui de droit et Kretzel sera interviewée, sans aucun doute pour son plus grand profit. Et maintenant…»

Etzwane s'exclama tout à coup : « Avez-vous besoin d'un aide, d'un assistant ? » Il n'avait pas eu l'intention de poser la question, les mots étaient venus d'eux-mêmes.

Ifness secoua la tête en souriant. « Une telle association est tout à fait irréalisable. Gastel Etzwane, adieu. » Il quitta l'auberge.

Etzwane resta seul sans bouger pendant un quart d'heure. Puis il se leva et alla s'asseoir à une table à l'autre bout de la salle. Son appétit s'étant envolé, il commanda un flacon de vin fort. Il prit conscience qu'il entendait de la musique : Frolitz et les Vert foncé-Azur-Noir-Rose jouaient un air plaisant des hautes terres du Lor-Asphen.

Frolitz vint se planter près de la table. Il posa la main sur l'épaule d'Etzwane. « L'homme s'en est allé, et c'est aussi bien comme ça. Il a exercé une influence néfaste sur toi : il t'a détourné de ta musique. Maintenant qu'il est parti, tout va redevenir comme avant. Viens jouer de ton khitan. »

Etzwane plongea son regard dans les profondeurs du vin frais, étudiant le jeu des reflets et des couleurs. « Il est parti, mais ce soir je n'ai pas le cœur à la musique.

— Le cœur ? se moqua Frolitz. Qui joue avec son cœur ? Les mains, le souffle et une humeur joyeuse, voilà ce qui nous est utile.

— C'est très juste. Mais mes doigts sont engourdis : je vous mettrais tous dans l'embarras. Ce soir, je resterai assis à écouter en buvant un verre de vin ou deux, et demain, nous verrons. »

Il tourna la tête vers la porte, bien qu'il sût qu'Ifness était parti.

FIN